

rosa luxemburg

j'étais, je suis, je serai !

correspondance
1914-1919

*textes réunis, traduits et annotés sous la direction de
georges haupt
par gilbert badia, irène petit, claudie weill*



FRANÇOIS MASPERO
1, place paul-painlevé,
PARIS V°
1977

Présentation

I

« La révolution prolétarienne ne peut accéder à une totale lucidité et maturité qu'en gravissant pas à pas, par degrés, l'amer Golgotha de ses propres expériences, en passant par bien des défaites et des victoires¹. » Ces lignes écrites par Rosa Luxemburg, un mois avant son assassinat, résument son propre itinéraire du 4 août 1914 à la « sanglante et boueuse fin² » à l'hôtel Eden, le 15 janvier 1919. La seconde partie de sa correspondance témoigne du drame vécu et du combat livré au sein du S.P.D. par l'une des figures les plus éminentes de la gauche révolutionnaire au cours de « l'une des périodes les plus sombres et les plus cruelles de l'histoire universelle » [369] *. Les lettres des dernières années de sa vie réunies dans ce volume sont des documents humains, politiques et littéraires de première main, aussi bien pour connaître la riche personnalité, l'activité et la pensée de Rosa Luxemburg que la situation de la gauche allemande, une poignée d'hommes et de femmes restés fidèles au drapeau de l'inter-

1. « Que veut la Ligue spartakiste ? », Rosa LUXEMBURG, *Textes*, édités par Gilbert Badia, Editions sociales, Paris, 1970, p. 238.

2. Préface de Bracke (A. M. Desrousseaux) à Luise KAUTSKY, *Rosa Luxemburg, souvenirs*, Spartacus (sélection Librairie n° 4), Paris, p. 9.

* Les nombres placés entre crochets [] renvoient aux numéros des lettres.

nationalisme. Ces textes nous renseignent et nous éclairent mieux que bien des témoignages prolixes.

La nature, le ton, le contenu même de ces lettres sont fort différents de celles écrites avant la guerre. L'art épistolaire de Rosa Luxemburg s'épanouit dans ces années de souffrance, de tragédie, dans les longs mois de solitude passés dans les prisons³. Elle sort de sa coquille tout en restant d'une discrétion exemplaire. La prisonnière se confie dans ses lettres — souvent seul moyen de communication avec le monde extérieur — aux quelques amis intimes qui sont restés dévoués à leur idéal commun et à elle-même. Ce sont ces textes écrits en prison qui « peuvent le mieux donner au lecteur une idée de la richesse de son esprit et de la grandeur de son âme », remarque à juste titre Luise Kautsky. « Quand nous cherchions par nos lettres et cadeaux à embellir la solitude de l'emprisonnée, séparée de la vie, quand nous cherchions à animer la solitude de sa cellule, c'étaient ses lettres à elle qui, de sa solitude, apportaient à nos âmes découragées lumière et couleur, joie et soleil⁴ ! » Parmi ses correspondants, nous retrouvons des amis de vieille date : Luise Kautsky, Clara Zetkin, Mathilde Wurm, Franz Mehring ; mais nous rencontrons aussi des figures nouvelles : Marta Rosenbaum, Mathilde Jacob, Sonia Liebkecht, pour ne citer que les principales et, surtout, Hans Diefenbach, « ce jeune homme tendre et pur qui n'a pas son pareil au monde » [379], de treize ans son cadet, « l'ami le plus cher, comprenant et partageant comme aucun autre chacun de mes états d'âme ». Les liens qui l'unissent à lui sont ceux d'une tendresse amoureuse pudique et discrète. « Elle se sentait avec lui en complète communion de pensée : il a su ouvrir et faire jaillir les sources les plus profondes et les plus riches de son esprit. » (Luise Kautsky.)

Dans le cercle étroit des intimes, dans ces années de solitude, les femmes prédominent : personnalités fort différentes, avec qui elle entretient des rapports très nuancés. Mais toutes correspondent aux exigences de Rosa Luxemburg, ont en commun deux traits caractéristiques : elles sont généreuses

3. Pour une analyse détaillée de l'art épistolaire de Rosa Luxemburg, se rapporter à Gilbert BADIA, *Rosa Luxemburg, journaliste, polémiste, révolutionnaire*, Éditions sociales, Paris, 1975, p. 736-765.

4. Cf. Luise KAUTSKY, *op. cit.*, p. 41.

et dévouées. « En général, je n'admets pas l'amitié avec des philistins », écrivait Rosa Luxemburg vingt ans auparavant⁵ : « Je recherche toujours dans une femme la générosité », avoue-t-elle à Jogiches⁶. Et elle précisera plus tard les deux « éléments fondamentaux de la nature féminine : la bonté et la fierté » [298], fierté dans l'acception du XIX^e siècle, c'est-à-dire sensibilité pudique, réserve. A la fin de sa captivité, elle aurait pu dire avec Franz Mehring : « L'amitié de ces femmes m'a été une consolation inestimable, à une époque où tant de " pionniers virils et inébranlables " du socialisme se sont envoyés comme les feuilles sèches au vent d'automne⁷. »

Tout comme dans le premier volume de sa correspondance, nous avons également rassemblé des documents épars. A des lettres publiées isolément dans des revues et journaux s'ajoute un large choix de correspondances plus connues, publiées à diverses époques (lettres à Luise Kautsky, à Sonia Liebknecht), découvertes plus récemment (à Mathilde Jacob)⁸, ainsi que des lettres restées inédites. A ce propos, rappelons que, selon les critères énoncés qui ont présidé à l'élaboration du premier volume, nous ne nous sommes pas contentés de reproduire telles quelles les lettres déjà publiées ou traduites en français. Nous les avons confrontées aux originaux partout où c'était possible. Dans de nombreux cas, cette vérification nous a permis, non seulement de corriger les erreurs de transcription ou de datation, de compléter des omissions volontaires ou involontaires (c'était, par exemple, le cas de la lettre de Rosa Luxemburg à Luise Kautsky du 19 décembre 1917) ; elle nous a aussi réservé de véritables surprises, de vraies « découvertes ». Il s'agit, en premier lieu, des lettres à Sonia Liebknecht dont un choix, paru sous le titre de *Lettres de prison*, a été souvent édité et traduit dans

5. ROSA LUXEMBURG, *Lettres à Léon Jogiches*, Denoël-Gonthier, Paris, 1971, t. I, p. 118.

6. *Id.*, t. II, p. 43.

7. Cf. FRANZ MEHRING, *Karl Marx. Geschichte seines Lebens*, Berlin, 1918, p. 18.

8. Nous y ajoutons une lettre inédite retenue par la censure militaire et conservée dans les archives de Düsseldorf, découverte par Helmut Hirsch qui l'utilise dans son livre, *Rosa Luxemburg in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Rotoro, Reinbeck, 1969.

le monde entier⁹. Or, en les confrontant à la copie des originaux (mise à notre disposition par l'IML de Berlin), nous avons découvert que ces lettres ont été amputées, lors de leur publication en 1920, souvent des passages les plus beaux, les plus émouvants. Censure par pudeur, censure pour des raisons idéologiques. Les coupures édulcorent l'image, l'affadissent. Restituées dans leur intégralité, ces lettres ont un souffle que les fragments connus ne permettaient pas de soupçonner. Ainsi, les passages inédits nous révèlent l'image que Rosa Luxemburg se faisait d'elle-même en tant que femme et surtout son image de la femme en général. La beauté la fascine sous toutes ses formes : dans la nature, dans l'art et chez les êtres. Dans l'un des passages éliminés de l'édition originale, elle plaide, à propos de l'héroïne de Galsworthy, Irène, « cette pauvre créature adorable qui est trop faible pour se frayer un chemin à la force du poignet », pour le droit à la beauté féminine dans des termes si généreux, si désintéressés, si sublimes qu'elle surpasse ici tous les hommages masculins :

« Clara [Zetkin] prétend qu'elle n'a pas la moindre compréhension pour des "dames" qui ne sont que "des appareils sexuels et digestifs". Comme si chaque femme pouvait devenir "agitatrice" ou sténotypiste ou téléphoniste ou quoi que ce soit d'"utile" dans le genre ! Et comme si les belles femmes — la beauté, ce n'est pas seulement un joli visage, mais aussi la finesse et la grâce intérieures — comme si les belles femmes n'étaient pas déjà un cadeau du ciel parce qu'elles sont un plaisir des yeux ! Et si Clara se dresse en archange armé d'une épée flamboyante à la porte de l'Etat de l'avenir pour en chasser les Irènes, je lui adresserai, les mains jointes, cette prière : laisse-nous les tendres Irènes, même si elles ne servent qu'à orner la terre, comme les colibris et les orchidées. Je suis pour le luxe sous toutes ses formes. » [311] Elle écrit ces lignes le 18 février 1917 de sa cellule à la forteresse de Wronke.

Citons encore ce fragment expurgé de la lettre qu'elle envoie à Sonia Liebknecht le 24 novembre 1917, de cette même forteresse de Wronke — la date et le lieu sont essentiels. Malade, en proie à une dépression nerveuse qu'aggrave

9. Une réédition est parue aux éditions Béliaste en 1969.

une détention qui se prolonge, elle est encore sous l'emprise de la nouvelle qu'elle a reçue deux semaines auparavant : Hans Diefenbach a été tué au front. Or, cette femme frappée par le deuil, souffrante, compatit à la douleur d'une autre femme, seule, très affectée par la détention d'un mari qu'elle aime. Elle la console en des termes émouvants : « Comme je comprends que vous soyez amoureuse "de l'amour" ! Pour moi, l'amour a été (ou est ?...) toujours plus important, plus sacré que l'objet qui l'éveille. Parce qu'il permet de voir le monde comme un conte de fées scintillant, parce qu'il fait sortir de l'être humain ce qu'il a de plus noble et de plus beau, parce qu'il rehausse ce qui est le plus commun et le plus humble et le sertit de brillants, parce qu'il permet de vivre dans l'ivresse, dans l'extase... » [374]

Les lettres écrites dans ce ton sont nombreuses. Elles peuvent émerveiller, étonner ou choquer, car elles ne cadrent pas avec l'image stéréotypée de « Rosa la rouge », avec l'idée que se font *a priori* les révolutionnaires sur une révolutionnaire, et il serait trop simple de mettre ces épanchements de l'âme sur le compte des années de détention, de solitude.

Les lettres incluses dans le volume ne sauraient être divisées en lettres privées ou politiques, en lettres de prison ou lettres écrites en liberté. Deux aspects s'entremêlent constamment. Condamnée pour incitation de militaires à la désobéissance à un an de prison en février 1914, elle est, dès le déclenchement de la guerre, en liberté surveillée. Son appel est rejeté en décembre 1914. Elle sait ce qui l'attend, sans que cela la tourmente outre mesure : « La prison me semble tout naturellement faire partie de notre métier de combattants prolétariens de la liberté, et la Russie m'a habituée à considérer qu'entrer et sortir de ces murs est une affaire des plus banales. » [273] Or, sa détention se révélera une affaire moins banale qu'elle ne l'avait prévu. Elle s'attendait à être incarcérée le 31 mars 1915. Elle fut arrêtée le 18 février, à peine sortie de l'hôpital, à la veille d'un voyage en Hollande. Elle sera libérée un an après, jour pour jour. Elle se jette alors dans une activité militante intense. Après la manifestation du 1^{er} mai 1916 qu'elle avait organisée avec Liebknecht, celui-ci est arrêté et condamné par le tribunal militaire à quatre ans de forteresse. Le 10 juillet 1916, c'est le tour de

Rosa Luxemburg. Internée par ordre de l'autorité militaire, par mesure de sécurité d'Etat, elle reste en « détention préventive ». Les autorités cherchent ainsi à décapiter la gauche internationaliste. Ses demandes de libération sont systématiquement rejetées ; elle ne sera pas davantage traduite devant un tribunal ¹⁰ ; elle sait que sa réclusion est prolongée *sine die*. Seules la fin de la guerre ou la révolution lui rendront la liberté.

Sa captivité est présente à chaque instant dans ses lettres. Elle en détermine le contenu et la forme. En effet, chacune d'elles doit être soumise à la censure. Mais, mettant à profit l'expérience acquise lors de sa détention à la citadelle de Varsovie en 1906, Rosa Luxemburg organise, parallèlement à la correspondance officielle, un système de communication avec l'extérieur. Elle fait passer en fraude ses lettres, des instructions, de nombreux manuscrits. Si l'on perd de vue certaines données élémentaires de toute activité conspiratrice, on peut se méprendre ou faire des contresens au sujet de nombre de ses lettres écrites en prison.

D'ailleurs, la différence de contenu et de ton entre les « bonnes lettres » sorties de prison en fraude et celles qui ont dû subir la censure est énorme. La « banalité » de ces dernières n'est souvent qu'apparente : elles semblent consacrées à des sujets touchants, certes, mais mineurs, voire insignifiants comparés aux vrais problèmes qui tourmentent la prisonnière ; elles contiennent souvent des messages qui, dans de nombreux cas, gardent pour nous leur secret. Ainsi, la longue énumération de fleurs avec leur nom latin ne correspond-elle pas forcément à la passion d'une botaniste fervente, mais peut-être à un code connu par le principal agent de liaison, la dévouée Mathilde Jacob, ou par le « maître ès conspiration », Leo Jogiches ; de même, le rappel insistant de certaines lectures, les recommandations pressantes à lire certaines œuvres ne révèlent pas nécessairement les goûts littéraires de l'épistolière, mais sont une manière de signaler que le livre en question inclut un message codé ou écrit à l'encre sympa-

10. Cf. *Rosa Luxemburg im Gefängnis. Briefe und Dokumente aus den Jahren 1915-1918*, éditée par Charlotte Beradt, Fischer, Francfort/Main, 1973, p. 93-96, où est reproduite la décision du Tribunal militaire du Reich, II^e session du Sénat du 22 février 1918.

thique ; les demandes « frivoles » de garde-robe, de chapeaux, de couturière ne sont pas toujours le fait d'une femme coquette (qu'elle est, certes), elles peuvent aussi indiquer des documents qu'elle souhaite obtenir et le moyen de les lui faire parvenir. Enfin, de brèves allusions à tel ou tel événement servent à attirer l'attention sur les feuilles volantes, les articles qu'elle rédige en prison et fait sortir clandestinement. A la différence des lettres écrites avant 1914 « en liberté » et qui nous servent aujourd'hui à mieux comprendre ses écrits publiés, nous trouvons souvent les clés pour déchiffrer le sens de ses « lettres de prison » dans une œuvre journalistique « clandestine », anonyme, rédigée derrière les barreaux. Mais, même sans cette confrontation, la correspondance réunie dans ce volume est parfaitement claire et surtout passionnante. Il faudrait de nombreuses pages pour parvenir à rendre compte des aspects les plus divers d'une correspondance riche en réflexions politiques, culturelles ou tout simplement humaines. Lettres politiques ou écrits intimes, instructions de militante, monologues nostalgiques ininterrompus, ces textes écrits dans des circonstances difficiles, dans des années de déception, de solitude, mais aussi de combat incessant, comptent parmi les plus beaux morceaux du genre épistolaire — sans parler de leur importance comme sources pour la connaissance du socialisme international, et plus particulièrement allemand, à une période cruciale de son histoire marquée par la débâcle et l'effondrement du mouvement ouvrier, les scissions, mais aussi par l'émergence d'orientations nouvelles.

Le 4 août 1914, la grande épreuve historique, marque un moment décisif dans l'histoire du mouvement ouvrier. Il est un moment dramatique dans la vie de Rosa Luxemburg, dont la raison d'être s'écroule d'un seul coup devant cette « déroute politique et morale allant jusqu'à l'anéantissement, un effondrement inouï, une banqueroute sans exemple ». « Tout mon univers est par terre. » [237] Songe-t-elle au suicide en ce jour, comme le soutient Luise Kautsky ¹¹ ? Faudrait-il trou-

11. « Le 4 août, j'ai voulu me donner la mort, et seuls mes amis m'en ont empêchée », paroles reproduites dans l'article nécrologique de Luise Kautsky publié dans *Freiheit* du 20 janvier 1919 ; cf. aussi Maurice BERGER, *La Nouvelle Allemagne*, Paris, 1919, p. 262.

ver une allusion à cette tentation dans cette phrase qu'elle écrira pendant la guerre : « La fraternité universelle des ouvriers est pour moi ce qu'il y a de plus sacré et de plus élevé sur terre, c'est mon étoile du berger, mon idéal, ma patrie ; je donnerais ma vie plutôt que de devenir infidèle à cet idéal ¹² » ? Dans sa correspondance, il est d'ailleurs souvent question de la mort : elle a comme un pressentiment d'être condamnée à succomber sur les barricades ou sous les coups des assassins. La mort ne l'effraie pas, elle la frôle dès le 4 août. Le désespoir profond auquel elle est en proie en ces jours où le groupe parlementaire de la social-démocratie allemande vote les crédits de guerre, son abatement dans les premiers mois qui suivent ne nous sont révélés que par des témoignages incertains ou des allusions discrètes : « Au premier moment, le 4 août, j'ai été horrifiée, presque abattue ; depuis, j'ai repris tout mon calme. La catastrophe a pris une telle ampleur que les normes habituelles de la culpabilité et de la souffrance humaines ne sont pas applicables », avoue-t-elle un an plus tard à Mehring. [255] « Mon état d'âme désespéré du début s'est déjà amélioré. Non pas que je voie les choses plus en rose ou que j'aie sujet de me réjouir, bien au contraire, mais la brutalité du premier choc que l'on a subi s'émousse lorsque les chocs deviennent quotidiens. » [237]

Celui du 4 août est autant provoqué par le déclenchement soudain de la guerre, cette « catastrophe de portée mondiale », que par l'effondrement de l'Internationale et de l'internationalisme. Cinq jours auparavant, les 29-30 juillet, elle était encore à Bruxelles. Elle assistait à la dernière réunion du BSI. Pas plus que les dirigeants socialistes réunis à cette session, elle ne croyait en la possibilité d'une conflagration mondiale. La capitulation de l'Internationale démocratie est d'autant plus brutale qu'elle est imprévue, voire imprévisible. Non que Rosa Luxemburg n'ait pas été consciente des contradictions, des faiblesses, voire de l'opportunisme qui rongeaient le SPD et qu'elle ne cessait de dénoncer avec force. L'idée n'effleurait même pas les contemporains

12. Feuille volante « Entweder-Oder » ; cité aussi par Paul FRÖLICH, *Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1965, p. 276.

que, dans un moment critique, confronté à ses responsabilités, le « parti-guide » de la II^e Internationale pourrait abandonner le drapeau, fouler aux pieds ses principes, se mettre à genoux sans résistance ; que ce grand parti, si fier de ses traditions, si profondément implanté, puisse devenir d'un jour à l'autre sa propre négation, que la puissance de son organisation, la discipline dont il tirait sa force allaient servir à mieux le paralyser. D'où le désarroi qui s'est emparé des militants devant l'abdication de l'Internationale ; elle a été ressentie par la gauche internationaliste comme une sorte de cataclysme historique. Le spectacle qui suit le 4 août ne fait qu'augmenter le désespoir. Comme l'avouera Mehring en janvier 1915 : « Certes, aucun de nous n'avait prévu l'effroyable effondrement des derniers mois. Il faut le connaître dans ses moindres détails pour mesurer à quel point c'est atroce ¹³. »

Rosa Luxemburg va vivre, connaître « dans les moindres détails » les ravages, le désarroi, la démission des chefs et la vague de nationalisme qui s'est emparée de la classe ouvrière. « Dans la guerre mondiale actuelle, le prolétariat est tombé plus bas que jamais », constate-t-elle dans la *Brochure de Junius*, tandis que Liebknecht dira sans complaisance : « Le socialisme est sorti purifié et à nouveau sanctifié, endurci de la guerre franco-allemande et de toutes les guerres depuis lors ; de la guerre mondiale, il sortira sous forme de tas de ruines ¹⁴. »

Dès le premier jour de la démission de la social-démocratie, Rosa Luxemburg ne se berce d'aucune illusion, elle ne cherche pas de faux-fuyants. Elle se rend compte de la gravité de la situation : « Il n'y a aucun doute là-dessus, le socialisme allemand et international est dans un état de crise comme jamais auparavant dans l'histoire, et cette guerre lui pose la question de son destin. » Cette prise de conscience est aussi profonde que le traumatisme a été brutal. Il faut donc survivre, retrouver des forces pour agir. Elle est résolue « une fois encore à commencer une vie nouvelle », au milieu des ruines du monde qui fut le sien, dans un isolement qu'elle n'a jamais

13. Lettre à H. Schlütter, 31 janvier 1915, citée d'après J. SCHLEIFSTEIN, *Franz Mehring. Sein marxistisches Schaffen, 1891-1919*, Rütten et Loening, Berlin, 1959, p. 300.

14. Karl LIEBKNECHT, *Gesammelte Werke*, Bd. 9, Berlin, 1971, p. 341.

connu, dans une atmosphère qui l'écoeure. La vie militante remplie par les réunions tumultueuses, la fraternité des meetings, le combat des idées appartient au passé. L'école du parti où elle enseigne depuis 1906 est fermée. Les colonnes des journaux auxquels elle collaborait lui sont interdites. Dans les locaux du SPD, elle est à peine tolérée. Elle est entourée d'ennemis, et vilipendée, même par ses anciens camarades¹⁵. Dès le soir du 4 août, elle se jette dans l'action, malgré son « état d'âme désespéré », malgré l'absence de toute lueur d'espérance. Profondément déprimée, elle n'a rien perdu de sa combativité, au contraire : même si « le moral n'est pas précisément gai » [233], très vite « ses instants de repos et de solitude » deviennent à nouveau rares, malgré l'atmosphère pesante de l'Allemagne impériale en pleine ivresse belliqueuse et d'une social-démocratie en pleine décomposition. Un an plus tard, en prison, elle décrira ainsi la situation : « Au moment de la grande épreuve [nous avons assisté en Allemagne] à la chute la plus catastrophique, à l'effondrement le plus formidable. Nulle part l'organisation du prolétariat n'a été mise aussi totalement au service de l'impérialisme, nulle part l'état de siège n'est supporté avec aussi peu de résistance, nulle part la presse n'est autant bâillonnée, l'opinion publique autant étranglée, la lutte de classe économique et politique de la classe ouvrière aussi totalement abandonnée qu'en Allemagne¹⁶. »

En pleine débâcle, malgré l'atmosphère de résignation, malgré la vague nationaliste, malgré l'hostilité qui l'entoure, le noyau internationaliste se constitue, décidé à faire face à l'épreuve de l'histoire. Il est restreint et, de surcroît, totalement isolé. C'est à ce moment critique que Rosa Luxemburg découvre la forte personnalité de Karl Liebknecht : il apporte à ce petit groupe le dynamisme d'un homme d'action dont le combat a toujours été sous-tendu par la rigueur de ses principes. Un des représentants les plus marquants de la

15. Le chef de file de l'aile droite, Eduard David, répand le bruit qu'elle est à la solde de la police. Cf. *Das Kriegstagebuch des Reichstagsabgeordneten Eduard David, 1914 bis 1918*, édité par Erich Matthias et Susanne Miller, Droste Verlag, Düsseldorf, 1966.

16. Rosa LUXEMBURG, *La Crise de la social-démocratie*, Editions de La Taupe, Bruxelles, 1970, p. 59.

gauche du SPD, Liebknecht n'était pas un « inconnu » pour Rosa Luxemburg avant 1914. Mais leurs rapports personnels étaient inexistantes et les liens militants extrêmement réduits. Karl Liebknecht avoue qu'avant la mi-août 1914 il n'avait « pas réellement de contact avec Rosa Luxemburg ¹⁷. Celle-ci le jugeait avec une certaine hauteur et même du dédain, caractérisant en 1910 sa position de « sautillante, un coup à droite, un coup à gauche ¹⁸ ». En fait, le fils du fondateur du parti, député au Reichstag et à la Chambre des représentants de Prusse, qui a connu les prisons de l'Empire bien avant 1914 pour son opposition au militarisme, était d'une nature emportée, enthousiaste ; occupé à mille tâches, toujours prêt à se dépenser, son caractère était tout de premier mouvement : le 4 août, il vote les crédits de guerre avec le groupe parlementaire ; deux semaines plus tard, il est l'un des premiers à se dresser contre le courant, indifférent aux dangers, à toutes les forces conjurées contre lui. La combativité, le courage, la flamme de cet homme qui avait pour devise : « le possible n'est accessible qu'à travers la tentative d'atteindre l'impossible » devaient impressionner considérablement Rosa Luxemburg, l'aider à retrouver l'ardeur et le goût du combat. La rencontre d'août 1914 était à la fois fortuite et inévitable ; par la suite, des liens d'amitié et de respect indissolubles se forgèrent, les deux noms entreront ensemble dans la postérité. Or, leur correspondance, hélas, est inexistante. Nous ne disposons que d'une seule lettre de Rosa Luxemburg à Karl Liebknecht. Les circonstances ont-elles empêché ou rendu inutile une correspondance suivie ? Leur communication passe-t-elle par personnes interposées ? Ou bien leurs lettres restent-elles encore enfouies dans les archives ? Il y a là une lacune essentielle dans cette correspondance des années 1914-1919, même si l'ensemble nous permet de retracer la collaboration étroite des deux militants. Ainsi, l'une des premières actions qu'ils entreprennent en commun en septembre 1914 consiste à tenter de rétablir les liens avec le mouvement international [234]. Ils cherchent à la fois à faire

17. Karl LIEBKNECHT, « Considérations et souvenirs de la "Grande époque" », *Gesammelte Werke*, Bd. 9, p. 277.

18. Cf. Roza LUKSEMBURG, *Listy do Leona Jogichesa-Tyszki*, Varsovie, 1971, vol. III, p. 106.

savoir que la politique du SPD, ses positions social-patriotes ne font pas l'unanimité, qu'il existe un courant décidé à « rester sur l'ancienne base du parti en défendant ses glorieuses traditions » et à trouver les moyens pour faire entendre leur voix à l'étranger, pour exposer librement leur point de vue. Les internationalistes allemands sont coupés du monde par un double mur, « celui de l'état de siège et celui de l'attitude officielle du parti » [236]. Ils ouvrent une brèche qu'ils ne tarderont pas à élargir, après leur première manifestation éclatante du 2 décembre 1914, dont la tribune est particulièrement sonore : le Reichstag. Le refus de Liebknecht de voter les crédits de guerre a un effet politique et psychologique particulier. Il donne l'exemple et redonne l'espoir¹⁹. L'état de l'isolement commence à se desserrer. Pour sa part, Rosa Luxemburg multiplie les témoignages d'attachement à l'Internationale, non à l'institution qui a fait naufrage, mais aux principes qu'elle est censée symboliser. La revue qu'elle entreprend d'éditer avec F. Mehring dès la fin de 1914, en surmontant d'innombrables difficultés matérielles et techniques aura pour titre : *Die Internationale*, ce qui est à la fois une profession de foi et un programme. La réflexion sur l'Internationale, sur les moyens pour la reconstituer « sur des bases saines et solides », sur son contenu, son orientation, sa fonction se situe au centre de ses élaborations politiques. Elle s'attelle à la tâche en partant de la connaissance approfondie de son champ d'action : le mouvement ouvrier allemand.

Dès le déclenchement des hostilités, elle a diagnostiqué avec lucidité « la banqueroute aussi complète que terrible » de la II^e Internationale. Le SPD a cessé d'exister en tant qu'organisation unitaire ; « seule la guerre et l'état de siège maintiennent artificiellement notre prétendue unité » [236]. La situation à l'intérieur du SPD, les mutations, les regroupements en train de se produire dans la sphère dirigeante et le processus de scission qui s'amorce à la base ne lui échappent pas ; la direction et le groupe parlementaire sont profondément divisés entre des tendances et des courants hostiles,

19. Cf. les documents cités par Janos JEMNITZ, « Der Widerhall der Rede Karl Liebknechts im Reichstag am 2 Dezember 1914 », *Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae*, 20, 1974, p. 411-418.

allant de la droite des « ultras », passant par le centre fractionné, paralysé par les événements, jusqu'aux pacifistes indécis et terrorisés. Le rapport des forces bascule en faveur de la droite passée à l'offensive, dont les jusqu'au-boutistes sont le fer de lance. Au cours des années 1914-1915, une nouvelle majorité se forme autour d'Ebert et Scheidemann. Pour éviter l'éclatement, la direction centriste proclame l'Union sacrée dans le parti aussi, l'interdiction de la lutte des tendances. Cette mesure frappe avant tout la gauche, isolée, désormais muselée, privée d'organes où s'exprimer. La droite réclame ouvertement son expulsion et son exclusion. Même privés de moyens de communication, Rosa Luxemburg et les « gens de Rosa » représentent une menace potentielle dont on se méfie. Le centre craint une de ces manifestations éclatantes où Rosa Luxemburg excellait dans les occasions importantes. Pourtant elle n'a alors ni les moyens ni de raisons d'y avoir recours. Elle estime qu'une manifestation de ce genre serait prématurée, gratuite, sans répercussion politique majeure. Le rapport de forces est tellement défavorable à la gauche harcelée que la prudence s'impose : « La lutte interne tacite a déjà commencé, bien qu'en fait *nous* ne souhaitions pas la poursuivre dans des conditions aussi défavorables. [...] Notre position à l'intérieur du parti est fort fâcheuse : il nous faut constamment concentrer toutes nos forces et faire preuve d'un grand courage pour traverser ce marais à gué. » [236] Même un an plus tard, fin août 1915, alors que la gauche se regroupe, améliore considérablement sa position, sa situation d'ensemble reste si confuse dans le mouvement ouvrier « qu'il n'y a même pas place pour une véritable ardeur à la lutte. [...] Il est terriblement difficile de déterminer la stratégie et d'ordonner la bataille sur un terrain aussi instable et ravagé » [255]. Elle ne nourrit aucune illusion sur la possibilité ou la nécessité de sauver ou de rebâtir le vieil édifice dont les charpentes et les murs sont pourris et lézardés. Le SPD n'est plus « un organe d'intérêts de classe du prolétariat ». Le 4 août marque le début d'un processus de désintégration qui s'accomplit sous l'impulsion de chacune des actions nouvelles de l'impérialisme « avec toute la rigueur et la logique d'un processus naturel ». [297] La droite passe avec armes et bagages dans le camp de la bourgeoisie, le « marais » se

constitue en « opposition rétrograde », « prisonnière d'une utopie puéride », rêve de revenir en arrière et cherche à retarder un processus de dissolution salutaire et inévitable. C'est lui qui est l'obstacle principal. Elle le fustige par tous les moyens : la dérision, l'ironie, la violence polémique.

Certes, l'appartenance des spartakistes au SPD, puis à l'USPD, est purement tactique. Ils se réservent le choix du moment et des moyens d'une rupture ouverte et refusent de laisser cette initiative à leurs adversaires, mais l'explication n'est pas d'ordre tactique. Rosa Luxemburg se prononce sur le problème de « scission, unité, démission » dans une lettre ouverte à des amis politiques en janvier 1917 : « On peut "démissionner" de petites sectes et conventicules, quand ils ne vous conviennent plus, pour fonder de nouvelles sectes et conventicules. C'est simplement faire preuve d'une imagination immature que de vouloir libérer l'ensemble de la masse des prolétaires du joug actuel de la bourgeoisie, le plus dur et le plus dangeureux qui soit, par une simple "démission" en lui montrant ainsi, dans cette voie, courageusement l'exemple. L'illusion qu'on peut se libérer en déchirant sa carte du parti n'est que le renversement d'une autre illusion : le fait de porter au pinacle la carte du parti en tant que symbole de puissance, l'une et l'autre n'étant que les deux pôles du crétinisme organisationnel, cette maladie organique de la vieille social-démocratie allemande. » [297]

C'est que le problème du renouveau du mouvement ouvrier ne se pose plus à Rosa Luxemburg en termes d'organisation ou de spontanéité, de scission ou d'unité, mais d'un nouveau départ sur des bases et selon des conceptions nouvelles. L'effondrement du mouvement ouvrier international est une expérience historique fondamentale, dont l'analyse doit servir de point de départ à toute réflexion sur l'avenir du mouvement ouvrier. Car la classe ouvrière n'atteindra son but : se libérer, que « si elle sait tirer enseignement de ses propres erreurs ». « Ce dont le socialisme international a besoin, c'est, à mon avis, d'un bilan honnête et franc de sa propre faillite dans cette guerre », déclare Rosa Luxemburg dès novembre 1914 [238], convaincue que, « au cas où le prolétariat international se refuserait à mesurer la profondeur de sa chute et à tirer les

enseignements qu'elle comporte²⁰ », ce serait la fin du socialisme. Pour y parvenir, il faut oser regarder la vérité en face, évaluer « ses propres faiblesses dans la mesure claire de la critique », repenser l'œuvre accomplie depuis un demi-siècle, les pratiques du mouvement ouvrier, les institutions dont il s'est doté et les conceptions qui l'ont guidé. Elle comprend *a posteriori* que le « le 4 août n'est pas tombé du ciel, qu'il n'a pas été un tournant inattendu, mais la suite logique des expériences que nous avons faites précédemment, jour après jour, d'année en année²¹ ». Avec lucidité, sans indulgence, ferme et inflexible, Rosa Luxemburg va mesurer l'ampleur de la chute, la profondeur de la crise du mouvement ouvrier, et surtout analyser ses causes. Elle résume ainsi l'axiome, le postulat qui préside à sa démarche : « L'autocritique impitoyable n'est pas seulement pour la classe ouvrière un droit vital, c'est aussi pour elle le devoir suprême²². » A la différence de Lénine, elle ne se contente pas de fustiger les dirigeants opportunistes ni de dénoncer les tares de l'organisation. Elle ne se contente pas d'accuser avec passion les dirigeants social-démocrates et ne ferme pas les yeux devant les « erreurs gigantesques des masses ». Elle s'attaque aux racines mêmes du problème dans sa brochure, *La Crise de la social-démocratie*, écrite au printemps 1915 lors de sa première incarcération et suivie, quelques mois plus tard, par le projet de lignes directrices pour la délégation du groupe « Internationale » à la Conférence de Zimmerwald. Elle tire les enseignements de l'effondrement de la II^e Internationale et diagnostique la crise de la social-démocratie. Elle n'est ni déçue ni amère, c'est la colère qui guide sa plume.

II

Pour dégager la voie d'un renouveau du mouvement ouvrier, elle poursuivra l'analyse, la réflexion pendant quatre

20. Rosa LUXEMBURG, *La Crise de la social-démocratie*, op. cit., p. 56.

21. Rosa LUXEMBURG, *Œuvres II. Ecrits politiques 1917-1919*, traduits et présentés par Claudie Weill, Petite collection Maspero, Maspero, Paris, 1969, p. 106.

22. Rosa LUXEMBURG, *La crise de la social-démocratie*, op. cit., p. 59.

ans. Dans sa cellule, elle se livre à une intense activité théorique : du matin cinq heures jusqu'à neuf heures du soir, elle emploie son « temps libre », « à lire, à penser, à écrire » [248]. Elle nourrit autant ces recherches de l'analyse des terribles expériences vécues que de l'élargissement ou de l'approfondissement de nouveaux champs d'investigation. Les écrits politiques et théoriques rédigés en prison — qu'ils soient une mise en forme ou la rédaction de projets antérieurs à 1914 (*Critique des critiques, Introduction à l'économie politique*) ou des élaborations nouvelles, des réponses immédiates à l'actualité brûlante — portent la marque du réexamen fondamental auquel elle se consacre. Mais ce sont surtout les lettres de cette époque qui témoignent de recherches intenses, d'une démarche complexe, d'une remise en question globale et déchirante, restée inachevée ou tout au moins jamais mise en forme ni systématisée. Il y a un parallèle frappant entre les réflexions cohérentes et structurées disséminées à travers les lettres de Rosa Luxemburg écrites en prison et cet étonnant manuscrit philosophique inachevé que Karl Liebknecht était en train de rédiger dans sa cellule. Leurs réflexions s'entrecroisent. Leur champ d'investigation à tous deux est philosophique : celui de Liebknecht porte sur les lois dynamiques du développement social ; Rosa Luxemburg se place sur le terrain de l'être. Or, cette dimension philosophique, implicite dans sa correspondance des années 1915-1918, à laquelle s'ajoute l'angoisse devant la difficulté à communiquer réellement, rend celle-ci d'une lecture, voire d'un déchiffrement, beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît à première vue. Plus précisément, elle se prête à des interprétations et des réinterprétations diverses, et même à des contresens.

Ces lettres riches en associations d'images et d'idées, nous livrent autant de réflexions sur l'amitié, le bonheur, l'amour, la vie, l'art, la littérature, l'histoire que sur l'homme et la nature. Selon l'interprétation de J. P. Netti, reprise en quelque sorte par Gilbert Badia, les divers aspects de la personnalité de Rosa Luxemburg que révèlent ces textes, « la solitaire, le penseur, la critique littéraire, la botaniste, apparaissent avec plus de relief qu'en temps normal, comme pour combler

l'absence de vie politique²³. » Plus de relief, certes, mais ces préoccupations ne jouent pas un rôle compensatoire. La culture, l'art, la fascination par la nature ne sont pas des substituts à l'inactivité forcée, ni des formes d'évasion d'une vie cellulaire. Ils ne correspondent pas à un besoin de combler un vide. Certes, à l'époque tumultueuse, agitée, de la « liberté », quand la « politique l'accapare tout entière » ce sont les événements, l'actualité immédiate qui forment la matière première de sa correspondance. De la culture, de la musique, de l'art, elle parle moins ; elle les pratique alors quotidiennement.

Pour y voir plus clair, il faut rappeler le contexte. Ces lettres accusent la complexité d'un personnage, produit de la culture de l'époque caractérisée par une sensibilité artistique et l'universalisme des intérêts, sans qu'elle en soit un représentant typique. Elle est même exceptionnelle. Le profond besoin de la culture, l'attachement à ses valeurs, l'amour de la nature sont partie intégrante de l'existence quotidienne du « Bildungsbürgertum ». Musique, peinture, littérature étaient, pour Hans Diefenbach « comme pour moi, l'atmosphère vitale nécessaire, nous adorions les mêmes dieux et faisons les mêmes découvertes » [368]. Rosa Luxemburg se réclame de « la culture intellectuelle authentique », des « merveilleux trésors de la culture intellectuelle passée de la bourgeoisie » [275]. L'universalisme du classicisme allemand est son modèle, son idéal. Elle écrira à Luise Kautsky : « Je ne te demande pas de faire de la poésie comme Goethe, mais sa conception de la vie — l'universalité des intérêts, l'harmonie intérieure —, chacun peut les faire siens ou du moins s'y efforcer²⁴. » Les lectures de prison témoignent de sa grande passion pour la littérature, pour l'art, dont la place qu'ils occupent dans ces textes est néanmoins démesurée par rapport à ses préoccupations scientifiques et ses activités politiques réelles. « Mais ne croyez surtout pas que je ne fais ici que m'adonner à des plaisirs esthétiques. Je m'octroie seulement parfois ce luxe. » [248] Son engouement pour la

23. J. P. NETTL, *La Vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1972, t. II, p. 601. Gilbert Badia affirme à son tour que, « plus généralement, on pourrait montrer que ses "passions" (peinture, botanique, musique) jouent un rôle compensatoire », *op. cit.*, p. 770.

24. *BKL*, p. 192-193.

botanique, son amour des oiseaux ne donnent pas la clé de l'importance des sciences naturelles dans ses préoccupations. Elles servent au contraire à élargir sa vision et donnent à ses réflexions une dimension universelle. Elle s'en explique d'ailleurs elle-même : « Je suis plongée jusqu'au cou dans la géologie. [...] Je la pratique avec un fiévreux intérêt et une satisfaction passionnée, elle élargit dans d'énormes proportions l'horizon intellectuel et fait naître une représentation cohérente et universelle de la nature, ce que ne peut faire aucune autre science. » [369] Ses lettres relèvent d'une attitude fondamentale envers la culture, inséparable de la nature, dont l'amour profond qu'elle lui porte est avant tout une forme et une manière d'appréhender, de voir le monde et l'homme. Au-delà du plaisir qu'elle y trouve, la littérature, l'art, la nature alimentent une réflexion philosophique. Dans cette perspective, les jugements qu'elle émet sur les romans qu'elle lit ne sont pas purement littéraires, pas plus que ses considérations sur l'art, sur la musique, sur la nature ne se réduisent aux notations d'une femme cultivée, d'un « amateur doué ». Les textes sont souvent des prétextes, générateurs d'associations d'idées dans le cadre d'une pensée tâtonnante. Ses recherches portent sur une éthique socialiste qui serait aussi l'éthique du socialisme. La nature n'est pas pour elle objet d'engouement, elle est le terrain même de la recherche d'une éthique matérialiste. Rosa Luxemburg n'entreprend pas cette démarche à travers un retour à Kant, à sa morale sublime ; elle refuse l'opposition kantienne entre la nature et l'esprit. Elle se fonde au contraire sur les liens organiques entre l'homme et la nature. Elle se situe dans un courant dialectique et matérialiste dont les prémisses ont été formulées dès 1902 par Pannekoek à propos de Dietzgen. « L'esprit humain, dans toutes ses manifestations, se trouve conditionné par le reste de l'univers ; il n'est plus qu'une part de la nature, et la science de l'esprit devient une science naturelle. Les impressions du monde extérieur déterminent l'expérience, les besoins de l'homme, déterminent sa volonté, les besoins généraux, la volonté morale²⁵. » Mais les convergences s'arrêtent

25. A. PANNEKOEK, introduction à J. DIETZGEN, *L'Essence du travail intellectuel humain*, Champ Libre, Paris, 1973, p. 32.

ici. La recherche de Liebknecht se situe dans la lignée du vitalisme ; Pannekoek reste largement et consciemment tributaire de Dietzgen ; Rosa Luxemburg, quant à elle, cherche à incorporer les sciences de la nature dans une vision humaniste en partant de Marx.

Réflexions éparses souvent pathétiques : elles sont la suite ou la conséquence d'un intense processus d'intériorisation, de spiritualisation de l'existence même d'une femme cultivée, sensible et passionnée, d'une militante politique orientée vers l'action, condamnée à la solitude, contrainte de « compenser des frustrations », de s'interroger sur elle-même. Cette intériorisation s'exprime par ses notations sur ses lectures, la musique, l'art et surtout la nature. Du fond de sa cellule, elle confie à Sonia Liebknecht : « Je mourrai à mon poste, dans une bataille de rues ou au baignoire. Mais mon moi le plus profond appartient plus à mes mésanges charbonnières qu'aux "camarades". Et non pas parce que je trouve dans la nature un asile, un lieu de repos, comme tant d'hommes politiques qui n'ont rien dans le cœur. Au contraire, je trouve à chaque pas, dans la nature aussi, tant de cruauté que j'en souffre beaucoup. » [333].

III

« Je ne me laisserai pas abattre. » Voilà une phrase que Rosa Luxemburg répète souvent, surtout dans les moments de désespoir. Projetée brutalement d'une vie débordante dans l'isolement de la prison, privée de son élément vital, la politique, elle s'efforce de s'adapter à sa nouvelle vie avec une volonté et un courage exemplaires. Le conseil qu'elle prodigue à Luise Kautsky : « Il faut en tout temps mener une vie qui engage la personnalité tout entière » est sa devise. La captive étonne ses amis. Luise Kautsky note dans ses souvenirs : « Comment elle sut, elle, la grande artiste de la vie, faire de son existence, même là, dans la stricte détention, une existence humaine, comment elle a réussi à tirer de sa vie de captive on pourrait presque dire une plus grande somme de bonheur que nous autres de notre vie en liberté pendant cette époque terrible, ses lettres du moment en apportent un

témoignage décisif²⁶. » Mais témoignage aussi de la peine qu'elle a pour surmonter une détention qui se prolonge, de l'énergie qu'elle dépense. Elle doit dominer ses nerfs, ce qui compromet sa santé ; surmonter sans cesse la dépression, vaincre les angoisses.

La prison affecte son système nerveux, mais pas sa volonté : « Vous me demandez si j'ai encore du courage et de la confiance. Oh, plus que jamais ! [...] ... Plus je réfléchis dans le calme, plus je suis obligée de croire à l'avenir et aux esprits bienfaisants. Donc je suis gaie, confiante et d'humeur excellente » [248], écrit la prisonnière deux mois après son incarcération. Cette gaité est surfaite. L'humeur n'est pas toujours aussi excellente qu'elle le prétend : « Je ne puis travailler que dans l'excitation, quand je suis d'humeur joyeuse ; or, à présent, le peu que j'écris, je l'arrache à ma plume avec difficulté » [255], avoue-t-elle à F. Mehring.

A l'épreuve de la détention s'ajoute le souci de la situation politique qui, depuis le 4 août, ne cesse de l'écœurer, de lui infliger, jour après jour, « une souffrance insupportable » [237] : « trahison éclatante du socialisme », « infamie et monstruosité » d'une aile droite cynique et arrogante devenue majoritaire dans le SPD, lâcheté du « marais » ; horreur devant « ces orgies de l'impérialisme assassin », « l'effroyable massacre réciproque de millions de prolétaires », les atrocités de la guerre, les souffrances. La réalité de la guerre est présente dans toute sa correspondance : Rosa Luxemburg l'exprime tantôt sans ambages, avec une simplicité rude, tantôt pathétiquement, dans un style poétique poignant. Pourtant, ni les déceptions, ni les souffrances, ni la maladie, ni l'isolement ne réussiront à la briser. En butte aux persécutions des autorités, vilipendée par ses anciens camarades ou enfermée dans la prison, elle ne fléchit pas : « A vrai dire, je n'ai plus peur de rien. » [255] Une fois surmonté le choc du 4 août, rien ne pourra plus l'ébranler.

En ces années de débâcle, Rosa Luxemburg va se dépasser et même se transformer. « La guerre mondiale a changé les conditions de notre lutte et nous a changés nous-mêmes

26. Luise KAUTSKY, *op. cit.*, p. 41.

radicalement²⁷. » Elle est « devenue dure comme de l'acier poli », résolue à ne plus faire « ni en politique ni dans le choix de ses amis la moindre concession », mais aussi plus douce, plus mûre, plus chaleureuse, plus humaine. Elle fait de la bonté la vertu suprême de l'être humain et demande à ses amis de lui rappeler, au cas où elle l'oublierait, « la loi fondamentale que je me suis fixée comme règle de vie : être bon, voilà le principal » [312]. « Malheureusement, j'incline à la sévérité — à vrai dire seulement dans les relations politiques. Dans les rapports personnels, je sais que je suis dépourvue de toute dureté. » [308].

Où cette femme de santé fragile, à la sensibilité écorchée, à l'âme meurtrie puise-t-elle sa force, sa volonté ? Luise Kautsky a suggéré une explication : « Quand sa santé, sous la déprimante monotonie de son internement, menaçait de céder, quand son tempérament ardent se blessait au contact des barreaux de son étroite cellule, c'étaient sa richesse intérieure, sa supériorité intellectuelle, c'étaient toujours à nouveau l'étude et le travail qui étaient les moyens magiques la consolant et la faisant courageusement tenir²⁸. » Sa correspondance fournit des éléments d'explication plus nuancés. Elle nous révèle une nature morale robuste, un amour et un appétit de la vie dont elle exalte la beauté dans les pires moments de son existence dans des termes qui ne laissent aucun doute. Elle parle de la vie qui « est malgré tout un beau conte », d'un rêve, d'une volonté jamais assouvie de « boire la vie à grands traits ». Surtout, elle adopte une attitude positive en face d'une vie réelle « dont tout fait partie » : « souffrance, séparation, désirs insatisfaits. Il faut toujours l'accepter avec tout ce qu'elle apporte et trouver *tout* beau et bon. C'est ainsi du moins que j'en use. Non pas par sagesse subtilement acquise, mais simplement parce que telle est ma nature²⁹ ». Mais cette force, elle la puise également dans sa conception du monde, dans les convictions profondes qui en découlent.

Ici, deux aspects semblent dominer : une position éthique et une philosophie de l'histoire. Sur le plan moral, la tâche

27. ROSA LUXEMBURG, *La Crise de la social-démocratie*, *op. cit.*, p. 60.

28. LUISE KAUTSKY, *op. cit.*, p. 42.

29. Lettre à Sonia Liebknecht, citée par G. BADIA, *op. cit.*, p. 765.

essentielle consiste pour elle, dans ces années d'épreuves, à ne pas se laisser emporter par le courant, à ne pas se laisser briser ou mettre à genoux, bref, à demeurer un être humain. (« Etre solide, lucide et gaie, oui, gaie malgré tout et tout, car gémir est l'affaire des faibles. ») [296].

Pour y parvenir, elle définit une conduite à suivre : refuser de commettre des bassesses, qu'elles soient personnelles ou politiques, ou d'en être complice. Sur le plan personnel, il n'y a pas de choix possible entre « commettre une bassesse ou mourir de douleur » [298]. Sur le plan politique, celui des engagements, elle reste fidèle à elle-même : « Je suis et je veux rester aussi bien dans le mouvement allemand que dans le mouvement polonais une idéaliste ³⁰ », déclarait-elle en 1899. De sa philosophie de l'histoire, elle tirera son optimisme robuste et sa lucidité sans complaisance. Elle l'expose maintes fois à ses amis découragés, las d'une guerre qui n'en finit pas, des masses enivrées par le bellicisme, le nationalisme triomphant. La prisonnière de Wronke explique pourquoi elle fait confiance « aux lois d'airain de la dialectique de l'histoire ». C'est que l'histoire sait toujours découvrir une issue quand la situation semble le plus désespérée, « trouver une solution à ses propres soucis » [324, 385] ; « sa logique objective accomplit infatigablement son travail d'éclaircissement et de différenciation » [276]. En fin de compte, « nous sommes liés aux lois de l'évolution historique, et celle-ci ne se dément jamais, même si elle ne suit pas exactement le schéma que nous avons tracé » [307].

Les masses sont à la fois sujet et objet de l'histoire, soumises aux fluctuations de la conjoncture. Elle les compare à Thalassa, la mer éternelle qui recèle toujours « à l'état latent toutes les virtualités ». La masse « est toujours ce qu'elle doit *nécessairement* être en fonction des circonstances, elle est toujours sur le point de devenir quelque chose de tout à fait différent de ce qu'elle paraît être » [309]. Si la guerre se prolonge encore quelques années, « cet immense asile d'aliénés dans lequel nous vivons pourrait se transformer du jour au lendemain, comme par un coup de baguette magique, en son contraire » [369]. Mais qui va opérer ce revirement

30. Lettre à Jogiches du 1^{er} mai 1899, *Listy*, vol. 1, p. 448.

magique ? Il n'y a pas de miracle en histoire, rien que l'action des forces agissantes. Quelles sont ces forces ? Qui sont ces gens ? Ceux-là mêmes qui pataugent aujourd'hui dans la boue morale de la guerre, répond Rosa Luxemburg dans un passage omis de sa lettre à Sonia Liebknecht. Ce passage dément cette idée stéréotypée qu'on lui prête d'une prétendue spontanéité des masses, ou plutôt de masses toujours et partout spontanément révolutionnaires. Au moment où la roue de l'histoire tourne, se transforme « en quelque chose de prodigieusement grand, alors ces mêmes gens qui offensent aujourd'hui à nos yeux le nom de l'homme prendront une part enragée à l'héroïsme et tout ce qui se passe à présent sera balayé, extirpé, oublié. Cette idée me fait rire et, en même temps, j'entends dans mon for intérieur un appel au châtiement, à l'expiation » [369].

Dans le même passage inédit, elle énonce des réflexions dont l'originalité par rapport à ses développements antérieurs est frappante : « Alors, toutes les infamies doivent être oubliées, rester impunies, et ce qui est aujourd'hui la lie de l'humanité pourra demain, la tête haute, couronnée même de lauriers frais, déambuler sur les sommets de l'humanité et contribuer à réaliser les idées les plus nobles ? Mais telle est l'histoire. Je sais parfaitement que les comptes ne sont jamais réglés selon la " justice " et qu'on doit tout accepter. [...] ... En dépit du Saint-Esprit, tous les péchés actuels, toute l'ignominie se perdront dans le fatras des factures historiques non réglées, et tous seront bientôt à nouveau un " peuple uni de frères "... [...] Mais il en sera ainsi, et plus tard on ne voudra pas qu'il en ait jamais été autrement... D'ailleurs ça n'a pas changé depuis le commencement du monde. » [369].

Rosa Luxemburg use ici d'une terminologie chrétienne, mais l'accent n'est pas chrétien. Il n'est pas question de pardon (ni d'un cynisme désabusé). Ces lettres où elle s'interroge sur l'essentiel témoignent autant d'un optimisme qui se nourrit à l'histoire que de la volonté de regarder les réalités en face. Elle croit non pas à des masses vertueuses qui n'existent qu'en théorie, mais à des masses réelles telles que la guerre les montrent ou que les révolutions les révèlent. Au lendemain de la défaite du soulèvement de janvier 1919 à Berlin, où « les masses ont été à la hauteur », mais pas la direction,

Rosa Luxemburg va réaffirmer dans son dernier article une de ses thèses principales d'avant 1914 : « On peut et doit instaurer une direction nouvelle, une direction qui émane des masses et que les masses choisissent, les masses constituent l'élément décisif, le roc sur lequel on bâtira la victoire finale de la révolution ³¹. » Elle prouve sa confiance par des mots non pas exaltés, adulateurs, mais froidement lucides. Les masses sont-elles le moteur ? Oui, mais seulement quand l'histoire les met en marche et quand la volonté des éléments conscients agit sur elles. Alors les « pécheurs d'aujourd'hui », enivrés par la guerre, deviendront les créateurs de « quelque chose de prodigieusement héroïque ». Elle ne compte pas sur « la solidarité des opprimés », mais sur les retournements inévitables que provoquera l'histoire.

Les conclusions qu'elle tire d'une expérience riche et mouvementée où les espoirs déçus n'annulent pas la validité des analyses antérieures effectuées en des périodes exaltantes telles que la révolution russe de 1905, vont sous-tendre une philosophie politique qu'elle résume ainsi : « " Etre déçu par les masses ", pour un dirigeant politique, c'est toujours donner la preuve de son incapacité. Un dirigeant de grande envergure ne fonde pas sa tactique sur l'humeur momentanée des masses, mais sur les lois d'airain de l'évolution ; il s'en tient à sa tactique en dépit de toutes les déceptions et, pour le reste, laisse tranquillement l'histoire mener son œuvre à maturité. » [309]. L'histoire en marche ne saurait être jugée au nom des grands canons moraux : plus « l'infamie et la monstruosité » de la guerre dépassent toutes les bornes, plus le regard de Rosa Luxemburg devient détaché. Elle la compare aux éléments déchaînés de la nature qu'il faut accepter comme tels, comme « un objet de recherche et de connaissance ». Tel l'ouragan ou une irruption volcanique, la guerre impérialiste est une explosion, dévastatrice, mais passagère. Il faut savoir aller au-delà de l'événement, suivre, certes, son déroulement « sans perdre de vue la direction principale du progrès de l'histoire ». Et elle ajoute cette phrase qui choqua tant la génération de la révolution de 1918 qu'on jugea bon de l'éliminer de sa lettre à Sonia Liebknecht : « Se révolter,

31. « L'ordre règne à Berlin », *Œuvres II*, *op. cit.*, p. 135.

tempêter contre l'humanité tout entière n'a finalement pas de sens. » [369]. Si, dans la calme période d'avant-guerre, « l'impatience était la vertu suprême » d'un socialiste, dans la tempête qui se déchaîne sur le monde « aujourd'hui, nous devons avoir de la patience envers l'histoire. » Ce n'est pas un attentisme lâche, une hibernation prudente, une sage traversée du désert, « non pas une patience inactive, trop commode, fataliste, mais celle qui engage toutes les énergies et ne se laisse pas abattre lorsqu'elle paraît mordre sur le granit et qui n'oublie jamais que la brave taupe de l'histoire creuse sans cesse, jour et nuit, jusqu'à ce qu'elle perce à la lumière » [314].

En dernière instance, la force de Rosa Luxemburg réside dans le fait qu'elle ne doute pas de ses analyses. Ce qui la soutient, écrit-elle dans une lettre, c'est la confiance dans la possibilité d'atteindre le but et dans la capacité de « servir toujours de boussole » : « Je possède le jugement le plus sûr ; c'est que chez moi n'existe aucun de ces facteurs secondaires : la pusillanimité, la routine, le crétinisme parlementaire qui brouillent le jugement d'autrui. » [309].

IV

Au début de l'année 1917, la prisonnière de Wronke n'envisage par l'avenir avec beaucoup d'optimisme. « Il faudra beaucoup lutter et travailler, mais je ne me décourage pas. [...] Je sais par l'expérience historique, et aussi par mon expérience personnelle en Russie, que c'est précisément quand tout paraît absolument sans issue et lamentable à l'intérieur que se prépare déjà un complet renversement de la situation, qui en sera d'autant plus violent. » [307] Plus vite qu'elle n'y songe, l'histoire lui redonne raison : trois semaines plus tard, c'est à nouveau en Russie que s'annonce un renversement complet : la révolution. « Vous pouvez imaginer à quel point les nouvelles de Russie m'ont bouleversée. » [318] ; elles agissent sur elle « comme un élixir de vie. [...] C'est notre propre cause qui triomphe et l'emporte là-bas, [...] c'est l'histoire mondiale en personne qui y livre ses combats et, ivre de joie, danse la Carmagnole » [324]. Son enthousiasme n'a d'équivalent que son impuissance et la crainte de « n'admirer

l'histoire du monde qu'à travers les barreaux de ma prison » [372]. Elle est désormais à tout instant à son poste, « et, dès que la possibilité m'en sera offerte, je m'empresserai de taper de mes dix doigts sur le clavier du piano du monde, que ça fera un beau vacarme ! » [324]. En attendant, elle observe de sa cellule l'histoire en train de se faire, l'analyse à travers la presse, attentive à ses soubresauts, à ses convulsions. Sa capacité de se saisir des événements mouvants pour en dégager les tendances se vérifie à l'exemple de la révolution russe.

Elle salue Octobre 1917, reconnaît là un événement capital sans croire à un succès durable des « tentatives de Lénine de s'emparer du pouvoir » [371]. « Devant ce chaos inextricable, les partisans de Lénine ne vont naturellement pas pouvoir s'imposer, mais le seul fait de s'être lancés dans l'aventure est de portée historique mondiale et un véritable tournant » [373]; « la seule tentative de s'emparer du pouvoir en Russie est un coup de poing au visage de nos social-démocrates et de toute l'Internationale somnolente » [371]. Nulle trace de pessimisme ou de manque d'information. Au contraire. A travers les événements « d'une grandeur et d'un tragique admirables », elle discerne fort bien la situation à Petrograd. A des milliers de kilomètres de distance, elle raisonne de la même manière que l'état-major bolchevique qui, lui non plus, ne croit pas encore pouvoir rester au pouvoir ; il a tenté ce qui apparaissait comme l'impossible pour changer le cours de l'histoire et donner, à l'instar de la Commune de Paris, le signal d'un « grand bouleversement européen », ou, tout au moins, pour laisser un exemple pour la postérité³².

La révolution de Lénine, elle la soutient, la défend, sans se départir pour autant de son regard critique. Elle suit avec attention le déroulement des événements. Deux mots définissent son attitude : sympathie et anxiété. Les acteurs, leurs conceptions et même le terrain lui sont familiers ; elle a combattu à leurs côtés et les a combattus sur des questions de fond. Or, la révolution vient remettre ces litiges à l'ordre du

32. A cet égard, les conversations de Jacques Sadoul avec les leaders bolcheviks, rapportées dans ses lettres à Albert Thomas, sont significatives ; cf. Jacques SADOUL, *Notes sur la révolution bolchevique*, Maspero, Paris, 1971.

jour. Celle qui, de la prison, a su déceler avec lucidité en 1915 les données fondamentales de la crise de la social-démocratie saura également comprendre le tournant qu'est en train de prendre la révolution bolchevique. Passant outre les pressions de ses camarades, elle va donner le signal d'alarme. A la fin de l'été 1918, elle rédige dans sa cellule *La Révolution russe*, dont le brouillon sorti en fraude fin septembre est dédié à Paul Levi : « J'écris cette brochure pour vous, et si je ne parviens à convaincre que vous, ce travail n'aura pas été vain. » Cet écrit critique posthume a fait couler beaucoup d'encre. On a voulu en minimiser l'importance, le dénigrer ou s'en servir dans un but contraire aux idéaux de Rosa Luxemburg. Or *La Révolution russe* n'est pas un écrit d'humeur ni de circonstance ; il ne s'explique pas par le fait que la prisonnière était coupée des réalités. Il n'est pas non plus une anticipation géniale. Il nous livre les réflexions d'une révolutionnaire, d'une théoricienne marxiste mûrie par les épreuves, lucide et responsable, sur la révolution prolétarienne, la pratique du socialisme, sur la liberté et la démocratie. Parler de la révolution d'octobre en termes critiques, porter des jugements sur Lénine et sur sa politique n'est pas pour elle un sacrilège, c'est un devoir. L'événement est d'une importance trop grandiose pour qu'on permette à des propagandistes néophytes de le parer d'une auréole mythique et flatteuse. Rosa Luxemburg refuse d'obéir aux considérations tactiques de ses camarades spartakistes qui jugent une telle démarche inopportune. Elle a tiré du 4 août une leçon capitale : ne jamais renoncer à l'arme de la critique, rester conséquente. Peu nombreux sont ceux qui ont apprécié aussi positivement qu'elle la portée historique de cette révolution dirigée par Lénine, et personne à l'époque n'a mieux su comprendre les conséquences que pouvait avoir l'absence de démocratie, la dictature et la terreur érigées en politique socialiste. Dans sa conception du socialisme, il n'y a pas de place pour la fausse alternative : démocratie ou dictature. « La liberté, c'est toujours au moins la liberté de celui qui pense autrement. » Deux mois avant son assassinat, en pleine révolution allemande, au milieu des combats, elle formule sans ambages sa conception du socialisme : « L'éner-

gie révolutionnaire la plus impitoyable et l'humanité la plus généreuse, voilà ce qui inspire le vrai socialisme. Un monde doit être renversé, mais toute larme versée qui aurait pu être essuyée est une accusation³³. » Ces lignes nous permettent de mieux comprendre la genèse de sa critique, les événements qui la mûrissent et la poussent à mettre ses angoisses, ses craintes sur papier. L'écho d'«accusations» multiples lui parvient de Russie, dans sa cellule, à l'été de 1918. Nous trouvons, dans une lettre à Luise Kautsky du 25 juillet 1918, un passage significatif qui a échappé à l'attention des biographes, où elle note en passant : « Ce matin, j'ai brusquement eu le sentiment que je m'illusionne moi-même à dessein, en me berçant de l'idée que je continue à mener une vie humaine normale, tandis que règne autour de moi un climat de fin du monde. Peut-être sont-ce spécialement les deux cents " exécutions d'otages " à Moscou que j'ai lues hier dans le journal qui m'ont affectée de la sorte. » [402] Il s'agit des exécutions, à la suite de l'insurrection des 7-8 juillet à Moscou, de socialistes-révolutionnaires de gauche, alliés des bolcheviks et dont les représentants siégeaient au Conseil des commissaires du peuple présidé par Lénine. Dans la *Pravda* du 8 juillet, Boukharine ironise sur l'« aventure », « naïve, ridicule, criminelle », de « ces petits garçons en culotte courte » qui, après avoir été instruits par les bolcheviks « ont commencé à porter des pantalons d'adultes » — et « maintenant, ils hurlent de nouveau à la violence. Ils comparent les tribunaux bolcheviques à ceux de Kerenski ; [...] les " nobles " S.-R. se manifestent comme les avocats de la bourgeoisie devant le tribunal du prolétariat révolutionnaire ». Leur « complot d'opérette contre le pouvoir soviétique » est « une farce pitoyable qui coûtera beaucoup de larmes à la commune russe rouge³⁴ ». On entendait couramment un tel langage à l'époque à Moscou. Or, rien ne pouvait blesser davantage les oreilles de Rosa Luxemburg, la rendre attentive, vigilante. Elle ne met pas nécessairement les événements du 8 juillet et

33. Article paru dans la *Rote Fahne*, n° 3, 18 novembre 1918, reproduit dans *Gesammelte Werke*, 4, Dietz, Berlin, 1974, p. 406.

34. Article de Boukharine reproduit dans Jean-Jacques MARIE, *Les paroles qui ébranlèrent le monde. Anthologie bolchevique*, Seuil, Paris, 1967, p. 198-200.

la répression sanglante qui les a suivis au compte de ce « sabbat de sorcières » qui menace le pouvoir soviétique, mais elle les relie aux tendances profondes du mouvement telles qu'elles apparaissent dans le discours et la pratique des dirigeants bolcheviques.

Après cet épisode de juillet 1918, Rosa Luxemburg s'abstient longtemps de parler de la révolution russe. Elle rompt ce silence en septembre et publie, malgré les résistances auxquelles elle se heurte dans le milieu spartakiste, un article intitulé « La tragédie russe ³⁵ ». La critique politique des bolcheviks esquissée dans cet article est reprise et développée dans la fameuse brochure *La Révolution russe* écrite malgré tout et contre tous. Certes, elle ne perd jamais de vue les « énormes difficultés que doit affronter la révolution russe », les tâches gigantesques à accomplir. Mais une attitude positive de soutien total n'est pas synonyme d'admiration béate. A l'égard de la révolution russe, elle a les mêmes exigences qu'à l'égard de la révolution allemande : les prolétaires révolutionnaires doivent se rendre compte à chaque instant des « événements, les mesurer, eux et leurs résultats, au grand étalon de l'histoire ³⁶. » Sans tricherie. Sans concessions, « car il n'est rien de plus nuisible à la révolution que les illusions, il n'est rien de plus utile que la vérité franche et claire ³⁷. » La révolution n'est pas un but en soi, elle est un processus, une voie qui mène au socialisme. Et c'est le but qui doit en toutes circonstances servir de critère unique pour juger des actions, des intentions mêmes de la révolution prolétarienne. Elle exige donc une « autocritique sévère » pour corriger les erreurs et ne pas s'enliser dans une fausse victoire. Car l'enjeu n'est pas la victoire ou la défaite de la révolution en Russie, mais le sort du socialisme. « La Russie était le dernier refuge où le socialisme révolutionnaire, la

35. *Œuvres II*, op. cit., p. 46-54.

36. *Id.*, p. 131.

37. Rosa Luxemburg songeait-elle à publier ce manuscrit ? Voilà l'un des faux problèmes grâce auxquels on a longtemps cherché à minimiser l'importance de cet écrit posthume. Comme si l'authenticité de la pensée ou la portée théorique d'un ouvrage se mesuraient au bon d'imprimatur. De nombreux écrits classiques de Marx et Engels n'ont pas été publiés par leurs auteurs et constituent néanmoins des références de base à l'heure actuelle. Pour ne citer que l'un des plus importants, songeons à *L'Idéologie allemande*.

pureté des principes, les idéaux avaient encore cours³⁸. » C'est pourquoi la responsabilité de Lénine et de ses camarades est historiquement immense : il dépend d'eux que l'image du socialisme reste intacte et demeure une force d'attraction ou bien que « s'éteigne à l'est la source de la lumière morale ». Elle estime qu'il vaut mieux succomber et laisser un souvenir sans tache que de se maintenir au pouvoir en foulant aux pieds les principes et en compromettant ainsi ce qui seul a été sauvé du naufrage d'août 1914 : la pureté des espérances du socialisme. « N'importe quel déclin politique des bolcheviks dans un combat loyal contre des forces trop puissantes et la défaveur de la situation historique serait préférable à ce déclin moral³⁹ », note-t-elle à propos de la paix de Brest-Litovsk. Cette « fausse logique de la situation objective » est inévitable, elle durera aussi longtemps que le prolétariat russe est condamné à lutter seul et que son combat reste un prologue à une révolution européenne.

Or, au moment où elle formule ses critiques envers la politique de « Lénine, Trotsky et leurs amis », elle mise déjà sur l'événement susceptible de changer les données fondamentales : la révolution allemande.

« L'Achéron se met en marche » en octobre 1918 avec la soudaineté de la surprise. « La révolution allemande est venue comme un rêve », constate à l'époque l'observateur qualifié que fut le germaniste Charles Andler. Il cite la *Rote Fahne* de Hambourg : « La révolution s'est abattue sur le peuple allemand comme un destin divin. La banqueroute militaire souleva enfin l'indignation du peuple. En une nuit, la révolution est devenue un fait⁴⁰. » Pour Rosa Luxemburg commencent des semaines d'impatience, d'émotions. Karl Liebknecht libéré de la forteresse grâce à l'amnistie du 23 octobre arrive à Berlin. Les événements se précipitent. Rosa Luxemburg semble oubliée dans son lointain cachot de Breslau. Le 8 novembre au soir, le directeur de la prison lui annonce sa libération. Une note hâtive écrite ce même soir au « patron » de l'organisation social-démocrate de Breslau,

38. *Œuvres II*, op. cit., p. 51.

39. *Id.*, p. 52.

40. Charles ANDLER, *La décomposition politique du socialisme allemand, 1914-1919*, Paris, Ed. Bossard, 1919, p. 219-220.

Paul Löbe [409] témoigne du premier souci de Rosa Luxemburg : convoquer immédiatement un meeting. Le 9 novembre, à peine sortie de prison, elle harangue la foule avant de prendre le train pour Berlin où se décide le sort de la révolution allemande. Elle arrive au moment où la révolution fait un bond en avant dans la capitale. Les ouvriers des grandes usines décident la grève. Les cortèges, soldats en tête, portant le drapeau rouge, envahissent le centre. Sur le Château flotte le drapeau rouge hissé par Liebknecht. Les spartakistes adressent ce jour-là un appel « aux ouvriers et aux soldats de Berlin » et réclament le transfert du pouvoir au Conseil d'ouvriers et de soldats de Berlin. Le lendemain, c'est la constitution de la Ligue Spartakus : Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont élus responsables de la rédaction du journal, la *Rote Fahne*, qui, sous leur impulsion, devient bientôt quotidien.

Dès sa descente du train, elle est prise dans le tourbillon de la révolution. Elle n'a plus le temps de faire dans les chemins de Süden de les promenades dont elle a rêvé, ni de revoir ses amis pour parler enfin en toute liberté avec eux, ni d'écrire des lettres. Elle met sa plume au service de la révolution, y consacre toute son énergie. Elle brûle, se dépense. Les réunions, les meetings se succèdent. Les événements fiévreux se suivent à un rythme effréné. Elle mène une vie haletante, épuisante. Obligée de se cacher en permanence, elle ne peut passer la nuit chez elle, elle doit déménager d'un hôtel à l'autre sous un faux nom. Elle brave tous les dangers. Rosa la rouge, la petite « femme juive polonaise », l'étrangère, la pétroleuse est devenue, ainsi que Karl Liebknecht, la cible de toutes les attaques. La social-démocratie au pouvoir aussi bien que la contre-révolution réclament sa tête. Elle en est consciente. De même elle se rend compte que le prolétariat allemand n'a pas acquis dans ce bref laps de temps les qualités nécessaires à dominer la situation. (« Il faut une grande maîtrise intérieure de soi, de la volonté intellectuelle, du sérieux moral, le sentiment de la dignité et de la moralité, toute une régénération intérieure du prolétaire⁴¹. »)

41. Rosa LUXEMBURG, « Deutscher Bolschewismus », *Hamburger Volkszeitung* du 21 décembre 1918 ; cf. *Gesammelte Werke*, Berlin, Dietz, 4, p. 436.

Quant à la gauche révolutionnaire, constituée le 1^{er} janvier 1919 en Parti communiste, elle ne dispose pas — et Rosa Luxemburg le sait — des qualités et des forces nécessaires pour faire face à la situation : le 5 janvier, elle se laisse entraîner dans l'aventure, sinon dans un piège, poussée par la dynamique même de la révolution et dupée par les manœuvres de ses nombreux ennemis. Ainsi l'affiche du gouvernement Ebert-Scheidemann, placardée le soir du 9 janvier, assure aux populations que, « sous peu, Berlin sera délivré de ces canailles sanguinaires. [...] Le coup décisif se prépare de telle sorte que le succès en sera prompt et total ». La « semaine spartakiste » sera une défaite dans la victoire, « lourde de conséquences ». Le livre de Charles Andler donne aux contemporains français une idée précise de l'atmosphère qui s'empare de la capitale où « l'ordre règne » après l'échec du soulèvement spartakiste. Après la bataille rangée des 10 et 11 janvier, lorsque les cadavres des ouvriers et des soldats jonchent les rues, la bourgeoisie berlinoise « exigeait les massacres immédiats. Une frénésie de pogroms se déchaînait comme au 4 août 1914 ». « Dès le 12 janvier, Berlin connut la paix qui suit les massacres. Dans ce silence sévit une fureur clandestine d'arrestations. » Quiconque est considéré comme « rouge » est frappé, du poète Franz Pfemfert jusqu'à Karl Kautsky. « Il manquait les deux chefs principaux : Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht. Des publicistes provocateurs se gaussaient, les accusant d'être en fuite. Karl Liebknecht eut l'imprudence d'envoyer un dernier article à la *Rote Fahne*, le 15 janvier au matin, où il disait : " Nous ne sommes pas en fuite. Nous resterons à notre poste, dût-on nous jeter dans les fers. " »

« Une filature immonde commença. Elle aboutit le soir même à Willmersdorf, où des amis ont recueilli les deux fugitifs. On les prit au gîte à 20 heures. Des argousins les menèrent à l'hôtel Eden, siège du commandement militaire. Après un court interrogatoire, on les rembarqua. » Liebknecht, sorti le premier, est tué de deux coups de feu à bout portant devant l'hôtel. « Quand Rosa Luxemburg sortit, quinze ou vingt militaires entourèrent l'automobile qui devait l'emmener. La sentinelle de garde devant l'hôtel lui enfonça le crâne de deux

coups de crosse. On la coucha inanimée dans la voiture, qui avança. A cent mètres de là, un gradé qui l'accompagnait l'acheva d'un coup de revolver. Puis son cadavre fut jeté dans la Spree. Les assassins sont des chasseurs de la garde, officiers ou soldats, du régiment Reinhard. Ce régiment peut écrire cette victoire sur son drapeau. Ainsi triompha la République bourgeoise en Allemagne⁴². »

Le cadavre resta introuvable. Ce n'est que des mois après qu'il émergea de la Spree. Mais, dès le matin du 17 janvier, Jogiches n'avait plus aucun doute. Il envoie alors un télégramme à Lénine : « Karl et Rosa ont accompli leur dernière tâche révolutionnaire⁴³. » Quelques semaines plus tard, ce sera son tour.

« Le Golgotha de la libération [de la classe ouvrière] est pavé de terribles sacrifices », notait Rosa Luxemburg en 1915. Elle savait depuis longtemps que le sien y trouverait sa place. Elle est tombée au champ d'honneur comme les combattants des journées de juin 1848, les victimes de la Commune qu'elle citait souvent en exemple. Quinze jours avant d'être assassinée, elle définit le sens de son action et son message en citant ces propos de Lessing : « Je ne sais si c'est un devoir de sacrifier le bonheur et la vie à la vérité. [...] Mais je sais que c'est un devoir, quand on veut enseigner la vérité, de l'enseigner tout entière, ou bien pas du tout, de l'enseigner clairement et carrément, sans mystère, sans retenue, sans méfiance et dans toute sa force⁴⁴. »

Georges HAUPT

42. Charles ANDLER, *op. cit.*, p. 249-253. Sur l'assassinat de Rosa Luxemburg, voir l'enquête menée récemment par deux juristes allemands, Elisabeth HANNOVER-DRÜCK et Heinrich HANNOVER, *Der Mord an Rosa Luxemburg und Karl Liebknecht. Dokumentation eines politischen Verbrechens*, Suhrkamp, 1967.

43. Reproduit dans Clara ZETKIN, *Ausgewählte Reden und Schriften*, Dietz, Berlin, 1957, vol. II, p. 444.

44. *Œuvres II*, *op. cit.*, p. 115-116. Sur le sort de l'héritage de Rosa Luxemburg et sur le « luxemburgisme », voir l'excellent chapitre de J. P. NETIL, *op. cit.*, t. II. L'émission d'un timbre à l'effigie de Rosa Luxemburg, en 1974, en Allemagne fédérale, l'a située à nouveau au centre d'une campagne de presse et de dénigrement dont la signification est bien analysée par Gerhard BEIER, « Rosa Luxemburg. Zur Aktualität und Historizität einer umstrittenen Grösse », *Internationale Wissenschaftliche Korrespondenz zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung*, X, 1974, Heft 2, p. 179-210.

P.S. Dans l'élaboration de ce volume de correspondance, nous avons été guidés par les critères que nous avons exposés dans la préface au premier volume, où figure également la répartition des tâches (cf. p. 14-15). Nous avons bénéficié du concours de plusieurs instituts et de plusieurs personnes grâce auxquels notre travail a été considérablement facilité. Nous tenons à remercier tout particulièrement : MM. Heinrich Gemkow, (Berlin, R.D.A.), Helmut Hirsch (Düsseldorf), Karl Kautsky junior (Menlo Park, Californie) Götz Langkau (Amsterdam), Feliks Tych (Varsovie), ainsi que les archives du Land à Düsseldorf et Karlsruhe, de la Jewish National and University Library à Jérusalem, de l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam et de l'Institut de marxisme-léninisme de Berlin.

Abréviations

- ARS** Rosa LUXEMBURG, *Ausgewählte Reden und Schriften*, Berlin, Dietz, 1951, 2 vol.
- BAF** Rosa LUXEMBURG, *Briefe an Freunde*, Europäische Verlagsanstalt, Hambourg, 1950, éditées par Benedikt Kautsky.
- BAG** Rosa LUXEMBURG, *Briefe aus dem Gefängnis*, 5^e éd., Berlin, Dietz, 1961.
- BKL** Rosa LUXEMBURG, *Briefe an Karl und Luise Kautsky*, Berlin, 1923, publiées par Luise Kautsky.
- BMJ** Rosa LUXEMBURG u.a., *Briefe an Mathilde Jacob (1913-1918)*, Tokyo, Gendaishi-Kenkyukai, 1972, publiées par Narihiko Ito.
- BSI** Bureau socialiste international.
- DuM, II, I** *Dokumente und Materialien zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung*, Berlin, 1958.
- HI** Hoover Institution on War, Revolution and Peace, Stanford, Californie.
- IISG** Institut international d'histoire sociale, Amsterdam.
- IML, Berlin** Archives centrales du parti. Institut de marxisme-léninisme auprès du Comité central de la SED, Berlin.
- IML, Moscou** Archives centrales du parti. Institut de marxisme-léninisme auprès du Comité central du PCUS, Moscou.
- IRSH, 1963** Werner BLUMENBERG, « Einige Briefe Rosa Luxemburgs », *International Review of Social History*, 1963, vol. VIII, part I.

- IRSH, 1977 Götz LANGKAU, « Briefe Rosa Luxemburgs im IISG - Ein Nachtrag », *International Review of Social History*, 1976, vol. XXI, part 3.
- JNUL Jewish National and University Library, Jerusalem.
- LASCHITZA-RADCZUN, *Rosa Luxemburg. Ihr Wirken in der deutschen Arbeiterbewegung*, Berlin, 1971.
- Lettres à Jogiches*, ROSA LUXEMBURG, *Lettres à Leo Jogiches*, Denoël, Paris, 1971, 2 vol.
- NETTL *La Vie et l'Œuvre de Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1972, 2 vol.
- Partisans* Georges HAUPT, « Quelques lettres inédites de Rosa Luxemburg (1908-1914) », *Partisans*, n° 45, décembre-janvier 1969.
- SKL ROSA LUXEMBURG, *Schriften über Kunst und Literatur*, Verlag der Kunst, Dresde, 1972, présenté par M. M. Korallow.
- Spartakisme* Gilbert BADIA, *Le Spartakisme. Les dernières années de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht, 1914-1919*, L'Arche, Paris, 1967.
- Les Spartakistes* Gilbert BADIA, *Les Spartakistes*, Julliard, Paris, 1966, collection Archives.
- ZfG *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.*
- ZPW, 1969 Feliks TYCH, « Listy Rozy Luksemburg do Franciszka Mehringa », *Z Pola Walki*, n° 1, 1969.
- ZStA, Potsdam Zentrales Staatsarchiv, Potsdam, collection Löbe.

232. A Hans Diefenbach *

[Berlin-Südende, 8.VIII.1914¹.]

Cher H.[ans],

Nous nous sommes toutes trois² beaucoup réjouies de la carte postale et nous attendons impatiemment d'autres nouvelles. Je savais bien que vous vous sentiriez tout de suite bien en selle³ comme un héros. Max⁴ s'est mis avant-hier brusquement en branle pour Spandau⁵. La ville se vide toujours davantage⁶, on ne voit plus que des vieillards, des enfants et nous, le beau sexe. Restez dispos, gai, et écrivez souvent.

Souvenirs affectueux de Gertrud, Mimi, Leo⁷ et moi.

R.

* Les astérisques ajoutés au nom des destinataires renvoient à leur biographie en fin de volume.

1. Lieu, jour et mois indiqués par le cachet de la poste, année déduite du contenu. La carte postale est adressée à *Herrn Vizewachmeister des Artillerieregiments* (grade qui correspond à celui de maréchal des logis), Dr Hans Diefenbach à Glogau.

2. Elle-même, Gertrud Zlotko, qui tenait son ménage, et Mimi la chatte.

3. La carte de Hans Diefenbach le représentait probablement à cheval. Rosa fit allusion par la suite au cheval de Hans, dont elle voulait avoir des photographies (cf. lettre du 7-1-1917).

4. Peut-être Maxim Zetkin, fils aîné de Clara et ami de Diefenbach (cf. lettre du 1^{er}-11-1914).

5. Faubourg de Berlin où il y avait une garnison.

6. A cause de la mobilisation.

7. Leo Jogiches, avec qui Rosa entretient désormais des relations amicales.



Stuttgart-Sillenbuch, 8.IX.1914.

Très cher camarade,

J'ai envoyé directement le manuscrit à M^{lle} J.⁸ ; les communications entre Stuttgart et Berlin étant très aléatoires, Dieu sait quand il arrivera. Notre amie⁹ éprouve à peu près les mêmes sentiments que nous, aussi pouvez-vous imaginer que son moral n'est pas spécialement gai. Nous avons reçu aujourd'hui des cartes de Hannes¹⁰ et de Maxim¹¹ ; tous deux sont en France. Hannes a participé à une grande bataille qui l'a rempli d'horreur. La *Gleichheit*¹² est soumise à une censure préalable très paternellement rigoureuse, aussi M^{me} Clara a-t-elle de vifs sujets de contrariété à l'occasion de chaque numéro. La *Gleichheit* a malgré cela de l'influence sur les masses et Clara reçoit de divers côtés des témoignages d'encouragement. Elle estime par ailleurs que nous avons le devoir de poursuivre la publication de la *Correspondance*¹³. J'espère que l'ami P.[artei-Vorstand¹⁴] va désormais vérifier régulièrement si nos articles sont imprimés et où. Ici n'arrivent que quelques journaux et, pour la plupart, ceux qui ne prennent pas nos articles, de sorte que moi-même je ne suis pas au courant de grand-chose.

L'orientation du journal d'ici¹⁵ n'est pas seulement fonction de la rigueur de la censure, mais aussi de l'attitude de la direction locale du parti. Keil¹⁶ et C¹⁶ guettent, dit-on, le moment où la

8. Mathilde Jacob.

9. Clara Zetkin, chez qui elle se trouve au moment où elle écrit cette lettre.

10. Hans Diefenbach.

11. Maxim Zetkin, médecin, envoyé sur le front en France.

12. Revue socialiste destinée aux femmes, publiée à Stuttgart sous la direction de Clara Zetkin.

13. *Sozialdemokratische Korrespondenz*, bulletin publié trois fois par semaine par R. Luxemburg, F. Mehring et J. Marchlewski du 27 décembre 1913 à mai 1915.

14. La Direction du parti.

15. La *Schwäbische Tagwacht*, organe du SPD à Stuttgart.

16. W. Keil (1870-1968), député au Reichstag, rédacteur en chef de la *Schwäbische Tagwacht* de 1902 à 1911. La prévision de Rosa Luxemburg a été confirmée : le 4 novembre, lors d'une séance commune à la direction du SPD du Wurtemberg, des commissions locales et de la Commission de presse, la direction du journal fut de nouveau confiée à Keil à la place de la direction collégiale dominée par la gauche. A noter que Clara Zetkin était et est restée présidente de la Commission de presse du Wurtemberg.

parution du journal deviendra impossible. Dans ces conditions, la rédaction doit se contenter d'être neutre. Il paraît que le moral de la masse des camarades est bon. Je n'ai vu encore personne, sauf nos amis de Sillenbuch¹⁷. Ici le jardin est tout en fleurs et le temps splendide...

Je souhaite que vous soyez dispos et en train et que vous me fassiez l'amitié de me donner bientôt signe de vie.

Avec mes souvenirs cordiaux à vous et à votre épouse.

Votre R. Luxemburg.

234. *Aux journaux socialistes de Suède, Italie, Suisse*

Septembre 1914¹⁸.

Déclaration

Les camarades Dr Südekum et Richard Fischer¹⁹ ont tenté d'exposer, dans la presse socialiste des pays neutres (en Suède, en Italie et en Suisse), l'attitude de la social-démocratie allemande

17. Une réunion avec Arthur Crispin, Hörnle, Walcher, Westmeyer et Paul Levi n'eut lieu que deux jours plus tard chez Clara Zetkin.

18. Bien que le texte publié de cette déclaration porte la date du 10 septembre 1914, elle n'a probablement pas été rédigée avant le 13 septembre (cf. lettre à Mehring du 13 septembre 1914). Mehring donne télégraphiquement son accord, comme le lui avait demandé Rosa Luxemburg, le 17 septembre. La déclaration a donc été expédiée après cette date. Elle n'a paru dans la *Berner Tagwacht* que le 30 octobre. Elle fut publiée également dans *L'Humanité* du 7 novembre 1914, p. 1.

19. Sur Richard Fischer, cf. vol. I, p. 400. Albert Südekum (1871-1944), député au Reichstag, un des chefs de file de l'aile droite du SPD, avait, à la veille du déclenchement des hostilités, assuré le chancelier Bethmann-Hollweg du loyalisme du SPD. Un des principaux artisans de l'Union sacrée, il assurait la liaison entre la direction du SPD et von Delbrück. Dès août 1914, avec l'approbation gouvernementale, il entreprend des missions auprès des partis socialistes des pays neutres. Il se rend d'abord à Stockholm (du 12 au 17 août 1914), puis à Rome (du 28 août au 4 septembre 1914) où il a des entretiens avec les dirigeants des partis de chaque pays. Après le voyage de Südekum à Stockholm, E. David, le chef de file des « ultra-nationalistes » dans le SPD, note dans son journal, le 23 août : « L'importance de l'Internationale pour la politique extérieure ressort clairement, et ces messieurs du gouvernement s'en sont aussi rendu compte. » Dès son retour d'Italie, le 6 septembre, Südekum rend compte des entretiens qu'il a eu avec les socialistes italiens devant un petit groupe de dirigeants de l'aile droite du SPD. La mission avait été un échec, car le parti socialiste italien refusa les explications avancées par le SPD.

Le *Vorwärts* du 12 septembre reproduisit le rapport paru dans l'*Avanti* de la visite de Südekum à Rome, rapport que la direction du SPD

dans la guerre actuelle à la lumière de leurs propres conceptions. C'est pourquoi nous sommes contraints de donner en même lieu l'assurance aux camarades étrangers que nous-mêmes, et certainement bien d'autres social-démocrates allemands, considérons la guerre, ses causes, son caractère ainsi que le rôle de la social-démocratie dans la situation actuelle d'un point de vue qui ne correspond nullement à celui des camarades Südekum et Fischer. L'état de siège nous met provisoirement dans l'impossibilité de défendre publiquement notre conception.

Karl Liebknecht
Dr Franz Mehring
Dr Rosa Luxemburg
Clara Zetkin

235. *A Franz Mehring*

[Stuttgart-Sillenbuch], 13 septembre 1914.

Cher camarade,

Merci de l'envoi de votre tiré à part que j'ai reçu aujourd'hui²⁰. Je me promets d'y trouver un rafraîchissement intellectuel, un apaisement après les « malheurs du temps » qui semblent ne pas vouloir finir. Vous avez sans doute lu le *Hamburger Echo*²¹ et la « Protestation » du C.[omité] D.[irecteur] contre l'Internationale²².

qualifiait d'« unilatéral ». Immédiatement, F. Mehring envoya une protestation énergique contre la prise de position de la rédaction (*Vorwärts* du 13 septembre 1914, « Aus der Partei. Ein Protest »). Deux jours plus tard, le 15 septembre, le *Vorwärts* publia une mise au point de Südekum.

20. Il s'agit de F. MEHRING, « August Bebel. Persönliche Erinnerungen », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, 4^e année, Leipzig, 1914, p. 304-312.

21. Quotidien social-démocrate de Hambourg qui avait publié un long article contre l'Internationale socialiste soutenant les positions de la direction du SPD (cf. « Eine notwendige Erklärung », *Hamburger Echo*, n° 211, 10 septembre 1914). Rosa Luxemburg répondit par l'article « Gegen den Frankfurterkrieg », *Sozialdemokratische Korrespondenz*, 17-9-1914, n° 100.

22. Un manifeste commun des délégués français et belges au Bureau socialiste international avait été rédigé « dès les quinze premiers jours de la guerre ». Ce manifeste soulignait la responsabilité de l'impérialisme

Je crois qu'il est impossible de se taire devant ça²³. Nous voulons (Clara²⁴ et moi) publier dans la presse socialiste étrangère (Suisse, Italie, Hollande, Suède²⁵) quelques lignes pour dire que, comme de nombreux camarades, nous n'avons pas la possibilité d'exprimer actuellement notre opinion, divergeant de celle du C. D., et que nous prions les camarades étrangers d'en tenir compte. Voulez-vous nous autoriser à ajouter votre signature sous ces quelques lignes ? Vous êtes si connu à l'étranger que cela aurait un gros effet moral et que ce serait un camouflet mérité pour l'infâme « protestation » du C. D. Karl L.[ieb]knecht] va très bientôt venir ici et j'espère qu'il signera aussi²⁶. Répondez, je vous prie, télégraphiquement, dès que vous aurez reçu ces lignes.

La presse du parti s'enfonce de plus en plus dans la boue. La campagne des « dum-dum » et l'invitation à souscrire à l'emprunt de guerre (par exemple dans la *Schwäbische Tagwacht*, on lit, en gros caractères²⁷ : « Souscrivez à l'emprunt de guerre ») montrent que notre presse se transforme de plus en plus en un organe du gouvernement. J'ai déjà parlé avec les gens d'ici. Le climat est

allemand dans la guerre. Il fut publié dans *L'Humanité*, n° 8794, du 6 septembre 1914.

Le 9 septembre 1914, le Comité directeur du SPD protesta contre ce document qu'il attribua à tort au BSI (cf. « Erklärung », *Vorwärts*, n° 247, 10 septembre 1914). Dans sa protestation, le Comité directeur du SPD soutenait que l'Internationale avait outrepassé ses prérogatives en publiant un document dépourvu d'objectivité. A son tour, la SFIO réaffirma le 19 septembre que le manifeste « n'était pas signé par le Bureau socialiste international mais était adressé aux autres sections de l'Internationale par les sections nationales française et belge ».

23. Rosa Luxemburg rédigea en effet un article de protestation : « Kein Pharisäertum », *Sozialdemokratische Korrespondenz* du 15 septembre 1914, n° 99.

24. Karl Liebknecht est biffé.

25. Cf. lettre n° 234.

26. Karl Liebknecht était alors à Amsterdam et arriva le lendemain à Stuttgart. De retour de mission en Belgique (voir lettre n° 239, note 83), il devait rejoindre Rosa Luxemburg. En effet, ils avaient projeté d'entreprendre un voyage en Allemagne occidentale et méridionale, du 14 au 21 septembre 1914, pour prendre contact avec des militants (Stuttgart, Francfort, Nuremberg, Gotha, etc.). Mais, comme le précise Liebknecht : « Rosa dut, en tant que membre de la Commission de presse, rentrer à Berlin plus tôt, à cause du conflit du *Vorwärts* » (voir lettre n° 236, note 36). Liebknecht, pour sa part, fut de retour à Berlin le 22 septembre.

27. La presse du SPD parlait largement à cette époque de l'utilisation par les armées française et belge des balles doum-doum. Le *Vorwärts* publia notamment le 11 septembre 1914 un grand dessin d'une balle doum-doum trouvée sur un prisonnier de guerre allié (cf. aussi « Die Dum-dum Geschosse », *Vorwärts*, 10 septembre 1914, n° 247, p. 2).

très bon, mais le journal est placé sous une double et sévère censure²⁸.

Au reste, j'écris pour notre *Correspondance* aujourd'hui un article légèrement polémique contre *L'Echo*²⁹. Qui sait s'il sera reproduit ? J'ai vu votre article que la *Brêmoise*³⁰ au moins avait reproduit et j'en ai été heureuse.

De notre ami Dief.³¹, je reçois d'assez longues lettres où sont décrites batailles et exécutions. Le pauvre aspire au calme et au retour et salue tous les amis.

J'attends donc un télégramme. Je vous salue tous deux de tout cœur.

R. L.

P.-S. : Encore un service ! Je crains fort que mon article ne soit pas reproduit. Mais je tiens pour un *devoir*, une question *d'honneur*, qu'il paraisse. Peut-être pourriez-vous écrire une lettre personnelle à la rédaction de Brême, pour attirer leur attention sur le devoir moral d'insérer cette fois l'article. J'avais envie de signer. Croyez-vous que ce soit une bonne chose ? Si oui, signez pour moi, je vous prie. Je vous prie naturellement aussi de faire toutes les modifications que vous jugeriez utiles.

236. *A Carl Moor* *

12.X.[19]14.

Cher Carl,

Je profite de l'occasion pour t'envoyer ces quelques lignes par une voie détournée. Avant tout, merci pour le journal³² que je

28. Censure du gouvernement d'une part et de la direction wurtembergeoise du SPD d'autre part.

29. Cf. note 21. L'article fut repris du *Hallesches Volksblatt* dans la *Berner Tagwacht* du 30 septembre sous le titre : « *Parteipflichten* ».

30. Il s'agit probablement de l'article « *Partei und Vaterland* » paru dans la *Bremer Bürgerzeitung* du 22 août où Mehring proteste contre l'utilisation faite par la direction du SPD des écrits de Marx et Engels, notamment de l'article de ce dernier, « *Der Sozialismus in Deutschland* », paru en 1891 dans la *Neue Zeit*.

31. Hans Diefenbach.

32. La *Berner Tagwacht*, dont le rédacteur en chef était Robert Grimm, était en fait dirigée par Carl Moor. Ce journal allait d'ailleurs servir d'organe officieux de l'opposition de la gauche socialiste en Allemagne. Ainsi, en novembre 1914, Karl Radek se rend en Suisse « pour s'efforcer de faire jouer à la *Berner Tagwacht* le rôle d'organe à l'étranger de l'opposition allemande ». Clara Zetkin écrit à ce propos à Robert Grimm le 3 décembre 1914 : « La *Tagwacht* est une joie pour nous. Nous nous jetons dessus chaque fois. Qui écrit les articles de "Berlin" ? »

reçois maintenant à la maison. C'est si réconfortant de voir à présent un journal social-démocrate où on écrit comme avant ; ici, la presse du parti donne la nausée.

Je n'ai pas reçu la moindre réponse de ta part à mes deux cartes postales ; je suppose que tu as écrit, mais que ta réponse ne m'est pas parvenue. A l'heure actuelle, le moindre signe de vie d'un étranger qui pense comme nous est précieux à double titre. Ici, nous nous sentons coupés du monde par un double mur : celui de l'état de siège et celui de l'attitude officielle du parti³³. Il faut te dire à toi et aux autres amis (ce n'est pas destiné à l'information du public) que *ce serait une grave erreur que de penser que la position officielle du groupe parlementaire, du Comité directeur et des rédacteurs du parti correspond aux sentiments et aux aspirations de tout le parti. Au contraire, on peut constater partout une irritation croissante.* On ne peut prévoir pour le moment les proportions qu'atteindra par la suite ce mécontentement, de quel côté se rangera la majorité dans la mesure où, pour le moment, les opposants à la tactique officielle du parti sont muselés et dans la mesure où la vie politique des masses est complètement étouffée. L'état d'esprit aussi se modifie tout le temps, certains de ceux qui étaient pour le vote des crédits³⁴ ont été pris d'une crainte salutaire devant les changements qui se produisent, et aujourd'hui ils sont opposés à cette politique ou le seront demain. En même temps, une autre partie des camarades glisse chaque jour davantage vers le lit de la plus pure politique national-patriotique du gouvernement. C'est ainsi que le développement interne du parti en temps de guerre produit insensiblement *un processus irréversible de décantation* entre les éléments qui appartiennent à proprement parler au camp de la bourgeoisie et constituent tout au plus un parti prolétarien réformiste fortement teinté de nationalisme, dévoué à l'armée, et ceux qui ne veulent pas renoncer au noyau de la lutte de classe révolutionnaire et de l'internationalisme. La lutte interne tacite a déjà commencé, bien qu'en fait *nous* ne souhaitions pas la poursuivre dans des conditions aussi défavorables. Mais il est à peine possible de masquer la méfiance et la haine réciproques dont les premières étincelles viennent déjà se briser à la surface. Tout le monde se rend bien compte que, lorsque la guerre s'achèvera et que sera

33. C'est-à-dire l'Union sacrée (*Burgfriede*).

34. Le 3 août 1914, le groupe parlementaire social-démocrate au Reichstag s'était prononcé par 78 voix contre 14 en faveur du vote des crédits de guerre. Le lendemain, au Reichstag, le groupe vota à l'unanimité pour les crédits de guerre, la minorité se conformant à la décision de la majorité au nom de la « discipline » du parti.

levé l'état de siège, la lutte interne revêtira une violence incommensurable ; *il est tout aussi vain d'espérer qu'avec l'acuité des dissensions internes il sera possible de préserver l'unité autrefois tant vantée du parti. Seuls la guerre et l'état de siège maintiennent artificiellement notre prétendue unité.* Il n'y a aucun doute là-dessus : le socialisme allemand et international est dans un état de crise comme jamais auparavant dans l'histoire, et cette guerre lui pose la question de son destin. Si après la guerre on ne parvient pas à marquer une distinction absolue, authentique et sérieuse, même pour les temps de guerre, entre le socialisme international et l'impérialisme et le militarisme dans tous leurs subterfuges, alors le socialisme peut se faire enterrer, ou plutôt il aura déjà été son propre fossoyeur. C'est de cela, de la position qui sera adoptée après la guerre, que dépendra l'existence ou la non-existence du socialisme. Et, dans la mesure où ce choix revêt une importance immense à l'échelle historique mondiale, il devra être arrêté de manière concrète, honnête et réfléchi. C'est pourquoi il serait important que du côté de l'Internationale on n'entreprene pas de démarches hâtives et irréfléchies, par exemple pour convoquer *aussi vite que possible* une réunion du Bureau international ou une conférence. Pour l'instant, il n'y a que deux issues possibles : ou bien les représentants des différentes nations se brouilleront et refuseront de se justifier les uns les autres, ce qui serait en tout cas une confirmation regrettable de la faillite de l'Internationale, ou bien les partis belligérants se présenteront — peut-être avec la bénédiction des neutres — des excuses pour leur parfaite ignominie et, se montrant tolérants les uns envers les autres, ils déclareront que chaque parti comprend que l'autre ne pouvait agir autrement, mais alors ce serait pire encore, car cela signifierait qu'ils enterrent en fait le socialisme international en préservant l'illusion hypocrite de l'existence de l'Internationale. Par conséquent, il vaut mieux ne pas tenter de rafistoler l'Internationale avant que soit recrée une base saine et solide, et cela n'est possible que par la définition claire des positions à l'intérieur de chacun des partis nationaux. Dès que nous pourrons préciser quel est l'état d'esprit de la majorité du parti en Allemagne et quelle est la position qu'elle adopte face à la guerre, et dès que les Français, les Anglais, les Italiens pourront faire de même, l'Internationale saura où elle en est et comment elle peut se recréer. A l'heure actuelle, toutes les tentatives convulsives pour ravauder le plus rapidement possible les fils de l'Int.[ernationale] ne peuvent être qu'un semblant de rafistolage, si toutefois elles ne sont pas animées d'un esprit encore plus répréhensible semblable à celui des missions dans les pays neutres parties de Berlin

ou de Vienne et qui poursuivent l'objectif avéré de renforcer la « neutralité » dans l'intérêt de la stratégie militaire germano-autri.[chienne] et de disposer l'étranger en sa faveur³⁵.

En somme, notre position à l'intérieur du parti est fort fâcheuse : il nous faut constamment concentrer toutes nos forces et faire preuve d'un grand courage pour traverser ce marais à gué. Par exemple, la résignation du *Vorwärts*³⁶ a été pour beaucoup d'entre nous un rude choc et nous avons parfois carrément honte d'avoir « presque » à participer à tout cela. *Crois bien que nous nous efforçons à chaque occasion de lutter contre ce courant de débandade.* Malheureusement, dans toutes les instances centrales du parti qui disposent actuellement du pouvoir extérieur, ce sont les éléments opportunistes qui dominent, toute opposition se brise,

35. Rosa Luxemburg se réfère aux missions déjà entreprises par l'Autrichien W. Ellenbogen à Rome, Südekum à Stockholm et à Rome, Philipp Scheidemann en Hollande, ou bien par Wilhelm Janssen qui se rend également à Stockholm et compte aussi informer les partis danois et norvégiens. Au moment où elle écrit cette lettre, Rosa Luxemburg ne sait pas encore que Südekum a entrepris entre le 1^{er} et le 16 octobre une nouvelle mission secrète en Roumanie. Elle en a vent à la mi-novembre (cf. lettre n° 239, note 78). Devenue publique, la mission de Südekum provoque des affrontements à l'intérieur du parti. A la réunion du 22 décembre 1914 de la direction du groupe parlementaire et du Comité directeur du SPD, G. Ledebour réclame la convocation du groupe parlementaire pour examiner le cas Südekum qui « à l'insu du Comité directeur du parti s'est rendu en Roumanie envoyé par le gouvernement » et demande son exclusion du parti et du groupe parlementaire. La motion de Ledebour est rejetée.

36. Après le 4 août 1914, la rédaction de l'organe central du parti chercha à garder une certaine indépendance vis-à-vis de la direction du parti. Ph. Scheidemann affirme même que « la Commission de presse berlinoise, qui partageait à égalité avec le Comité directeur la responsabilité du *Vorwärts*, était entièrement contrôlée par Rosa Luxemburg ». L'aile droite à la direction du parti attendait le moment opportun pour frapper les rédacteurs rebelles au nombre de neuf qui avaient adressé dès le 3 août une protestation à la direction du parti et à la Commission de presse contre le vote des crédits de guerre. Le *Vorwärts* fut interdit une première fois pour trois jours le 21 septembre 1914 pour avoir publié une lettre du front. Or, le 28 septembre, le *Vorwärts* publiait un éditorial de Siegfried Nestriepke, vraisemblablement approuvé par le Comité directeur et intitulé « Deutschland und das Ausland » (L'Allemagne et l'étranger). Le numéro fut saisi par la censure et la parution du *Vorwärts* suspendue. Il reparut le 30 septembre avec une déclaration de Hugo Haase et de Richard Fischer s'engageant à ne plus aborder en temps de guerre les thèmes « de la haine et de la lutte des classes ». La rédaction s'inclina, et c'est à cet épisode que se réfère R. L. Il faut noter toutefois qu'elle ne fut pas matée. Le *Vorwärts*, dont le rédacteur en chef était Hilferding, continua à garder une ligne politique indépendante, provoquant les attaques de l'aile droite du parti, et les majoritaires ne purent exercer leur contrôle exclusif et absolu sur le *Vorwärts* qu'à partir d'octobre 1916.

car les masses, en grande partie dispersées sur les champs de bataille, ne peuvent y opposer de résistance.

N.B. : J'ai été très contente de lire mon art.[icle] dans ton journal du 30 septembre ³⁷. Mehring et moi-même continuons en effet à publier notre *Correspondance* ³⁸ et il y a toujours un ou deux journaux qui la reproduisent (« La comédie » du 28 septembre était de Mehring ³⁹).

Maintenant, plusieurs demandes :

1) Sois gentil et fais publier la déclaration ci-jointe dans ton journal et dans le *Volksrecht* ⁴⁰.

2) Ecris aux gens du *Volksrecht* pour leur demander de m'envoyer désormais un exemplaire du journal chaque jour (donne-leur mon adresse) et aussi les numéros anciens à partir du 1.9.

3) Ecris à Angelica Balabanoff ⁴¹ que je lui envoie en même temps une lettre par la même voie, qu'elle me confirme par carte postale (donne-lui mon adresse) qu'elle a reçu la lettre. En effet, Clara Zetkin lui a écrit il y a un mois à l'adresse de Mussolini ⁴² mais n'a pas reçu la moindre réponse.

4) Confirme toi-même par retour la réception de cette lettre par une carte postale anodine et dis-moi si tu vas satisfaire à mes demandes.

37. Cf. lettre à Mehring du 13 septembre 1914, note 29.

38. *Sozialdemokratische Korrespondenz* (cf. lettre à Mehring du 8 septembre 1914, note 13).

39. Il s'agit de l'article « Komödienspiele », repris de la *Bremer Bürgerzeitung* et paru dans la *Berner Tagwacht* du 28 septembre 1914.

40. Cf. lettre n° 234. Le texte de la déclaration était joint à la lettre. Elle paraîtra en effet, outre dans la *Berner Tagwacht*, dans le *Volksrecht* de Zurich, n° 254 du 31 octobre 1914, et dans la *Schwäbische Tagwacht* de Stuttgart du 11 novembre 1914.

41. Angelica Balabanova (1877-1965), originaire de Russie, fut l'une des dirigeantes de l'aile gauche du Parti socialiste italien qu'elle représenta à partir de 1912 au BSI. Secrétaire de la Commission permanente du mouvement de Zimmerwald fondée en 1915, elle fut l'une des fondatrices du Komintern qu'elle quitta en 1924.

42. Benito Mussolini était à l'époque directeur de l'*Avanti!* et considéré depuis le Congrès de Reggio Emilia du PSI (1912) comme le principal leader de la tendance révolutionnaire du PSI. Partisan de la neutralité lors du déclenchement des hostilités — l'Italie n'entrera en guerre qu'en 1915 —, il évolua assez rapidement vers l'« interventionnisme de gauche » et fut démis de ses fonctions à la tête de l'*Avanti!* quelques jours après la date de cette lettre.

5) Ecris à la rédaction de l'*Avanti!*⁴³ pour leur demander de m'envoyer aussi de suite un exemplaire de leur journal.

6) Envoie aussi la « déclaration » à l'*Avanti!*, car on ne peut savoir s'il la recevra par une autre voie.

Et maintenant, salutations et poignées de main cordiales à toi et à tous les amis de ma part et de la part des autres camarades qui sont restés de tout leur cœur fidèles à l'Internationale. Ecris-moi bien vite en donnant plus de détails, mais aussi en faisant plus attention, à l'adresse suivante : Monsieur Hugo Eberlein⁴⁴, Berlin-Mariendorf, Ringstrasse 82. Rien d'autre. Ainsi, je recevrai la lettre.

R. L.

Transmets mes salutations particulièrement cordiales à Otto Lang⁴⁵.

237. *A Hans Diefenbach*

1.XI.[19]14.

Mon cher Hannesle,

Aujourd'hui je m'y mets enfin ! Depuis des semaines je vous écris « en esprit » des lettres toutes pleines de détails et je ne me résous pas à prendre la plume. C'était comme un poids sur ma conscience. Mais mes instants de repos et de solitude sont si rares, quoique tout mon univers soit par terre. Mais maintenant les choses vont aller mieux. J'ai résolu une fois encore de commencer

43. L'*Avanti!*, organe central du PSI depuis décembre 1896. Mussolini le dirigea du 1^{er} décembre 1912 au 20 octobre 1914.

44. Hugo Eberlein (1887-1944) ; dessinateur, il fit partie du groupe « Internationale ». Arrêté à deux reprises pendant la guerre, il fut envoyé au front en 1916. Elu membre de la Centrale de la Ligue Spartacus en novembre 1918, il fut chargé de la diffusion de la *Rote Fahne*. Membre du CC du PCA, puis émissaire du Komintern, il fut arrêté en 1937 et mourut vraisemblablement en déportation en Union soviétique.

45. Otto Lang (1863-1936), dirigeant social-démocrate suisse, juriste. Rosa Luxemburg l'avait pressenti pour l'assister dans son divorce d'avec Gustav Lübeck.

« une nouvelle vie », de me coucher de bonne heure, de flanquer toutes les visites à la porte et de travailler, mais ferme ! et le premier pas vers cette « nouvelle vie » c'est la lettre que je vous adresse. Vos deux dernières lettres détaillées, transmises par Hans⁴⁶ m'ont fait un plaisir énorme. Je puis au moins m'imaginer votre vie, vos activités... Voici d'abord un bref compte rendu de ce qui me concerne, puisque vous le voulez. Mon état d'âme désespéré du début s'est déjà amélioré. Non pas que je voie les choses plus en rose ou que j'aie sujet de me réjouir, bien au contraire. Mais la brutalité du premier choc que l'on a subi s'émousse, lorsque les chocs deviennent quotidiens. Il est bien évident que le parti et l'Internationale sont foutus, complètement foutus, mais c'est précisément l'ampleur grandissante du désastre qui en fait un drame historique mondial, qui ne peut plus être confronté qu'à un jugement historique objectif et rend déplacés les gestes personnels de mauvaise humeur — inutile de s'arracher les cheveux.

Bien entendu, cela n'empêche nullement d'éprouver à tout instant une souffrance insupportable chaque fois que l'on est témoin des mesquineries et des infamies des « amis » d'autrefois et de la dégradation inouïe de la presse. Mais, en compensation, il me reste la conviction intérieure — à défaut d'autre chose — de pouvoir me consoler en satisfaisant mes modestes besoins personnels : un bon livre, une promenade dans la campagne de Südende par un beau temps d'automne, comme celle que jadis je faisais avec Hannesle dans les chaumes, et enfin la musique. Ah, la musique ! Comme il m'est dur d'en être privée et avec quelle nostalgie j'y pense ! Jusqu'à présent, je n'ai pas pu en écouter. D'abord, pendant des semaines, il n'y eut rien. Puis, à la moindre occasion, des manifestations politiques à l'Opéra, à la salle de concerts... Enfin maintenant on pourrait se hasarder, mais Hannesle n'est pas là pour s'occuper des billets et il faut avouer aussi qu'écoutée dans la solitude totale la musique ne console pas. Enfin, je mets encore quelque espoir en Hans. Il a bonne mine, il a le teint rose, il semble rajeuni. Rome⁴⁷ lui a

46. Hans Kautsky : cf. vol. I, p. 402.

47. Hans Kautsky eut avec Luise Kautsky, sa belle-sœur, une longue liaison qui mit le mariage de Karl et de Luise Kautsky en péril. Au printemps de 1914, Hans et Luise Kautsky se sont rendus en Italie où ils attrapèrent le typhus. Ils furent hospitalisés à l'hôpital allemand de Rome de fin avril à la mi-septembre 1914 (cf. lettre à Luise Kautsky du 11 juillet 1914, *BKL*, p. 167-168). A noter que Karl Kautsky accusa Rosa Luxemburg d'intriguer dans cette affaire et de pousser Luise Kautsky à s'émanciper de la tutelle de son mari.

fait un bien immense. D'ailleurs, il m'a fait très bonne impression et j'ai promis d'aller le voir tout de suite — mais je n'en trouve pas le temps. Peut-être irai-je demain. Il a promis de jouer chaque jour deux heures pour moi si je viens. Il vous a sans doute parlé de ses enfants : Gretel, heureuse fiancée d'un Slovaque d'une timidité attendrissante ; du vaillant lieutenant Robert qui est excellent peintre. Seul Hansel est le *filz perdu* de la famille⁴⁸ se moquant de Papschi⁴⁹ dans ses lettres à Robert, et voilà que le pauvre Papschi découvre ses lettres et les lit. Comme le raconte H., Luise⁵⁰ est tellement abattue que je fais mieux de ne pas y aller ; même une conversation téléphonique est de trop pour elle. La semaine prochaine ils [H. et L.] retournent dans le Sud ; je les envie. Karl⁵¹ fait carrière à Francfort-sur-le-Main, Bendel⁵², depuis sa typhoïde, est gros comme un petit cochon. Félix⁵³ toujours le même. Dans l'ensemble, la tribu K. prospère et fait son chemin à travers les périls de l'existence. La semaine dernière, Dona Clara⁵⁴ est restée six jours auprès de moi ; elle est en très mauvaise santé. Kostia, encore à la maison, collabore à la rédaction⁵⁵. Une fois de plus, depuis un mois, aucune nouvelle de Maxim⁵⁶.

Récemment, Medi⁵⁷ m'a de nouveau donné un signe de vie amical. Elle était malade ; maintenant la voilà rentrée chez elle et elle a repris son travail. Le père de Brandel⁵⁸ est enfin revenu ici avec Clara il y a quelques semaines. Le pauvre, assez changé, a la moitié du visage paralysée. Il m'a montré une lettre de son fils fort intéressante qui donne une idée très sympathique de ce garçon. Il n'est pas très loin de vous. Ecrivez-lui : sergent B. G., XVIII^e corps d'armée, 25^e division, régiment d'active n^o 116,

48. En français dans le texte, il s'agit des enfants de Hans Kautsky.

49. Diminutif de papa.

50. Luise Kautsky.

51. Karl Kautsky junior, fils aîné de Karl Kautsky, médecin, travaillait à l'époque à la clinique gynécologique de l'hôpital municipal de Francfort-sur-le-Main. Il vit actuellement en Californie.

52. Benedikt Kautsky, fils cadet de Karl (cf. vol. I, p. 402).

53. Egalement fils de Karl Kautsky.

54. Clara Zetkin.

55. Constantin Zetkin collabore à l'époque à la rédaction de la *Gleichheit* dirigée par sa mère.

56. Maxim Zetkin.

57. Medi (Marta) Urban (1894-1963), future épouse de Hans Kautsky junior, fille d'un employé des chemins de fer, née à Trieste, morte à Marburg où son époux était professeur de chimie.

58. Brandel, fils d'Adolf Geck, militant socialiste habitant Stuttgart. Ami de Hans Diefenbach, Brandel sera tué au front tout à fait à la fin de la guerre (cf. lettre à A. et M. Geck du 18 novembre 1918).

6^e compagnie. Il se réjouira sûrement de recevoir de vos nouvelles. Kurt Rosenfeld m'écrit très souvent. Il est à l'Est, se trouvait récemment à Wilkowowsky où en qualité de secrétaire du bataillon il fixait les taxes sur la viande cachère et non cachère, ordonnait des perquisitions domiciliaires et exerçait d'autres fonctions administratives analogues. Puis il a pris part à une rude bataille, est passé par des expériences terribles et se retrouve maintenant je crois sur le sol allemand. Il a gardé toute sa forme intellectuelle et sa vivacité d'esprit, il est resté bien entendu fidèle au drapeau⁵⁹. Vous voulez savoir ce que je fais et en particulier ce que j'écris. Eh bien, avant tout je veux terminer mon *Economie politique*⁶⁰ — tâche qui m'est imposée d'abord par des impératifs d'ordre personnel et économique. C'est un travail de plusieurs mois. L'école du parti est fermée en cette année de guerre, aussi le temps ne me manquerait-il pas si du matin au soir je n'étais dérangée par des visites, des discussions, des séances. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, tout cela va cesser. En outre, je veux bien entendu écrire une étude sur la guerre⁶¹, ce qui, vous le pensez bien, deviendra bientôt une nécessité urgente. En attendant, c'est la règle du *Burgfrieden* [l'Union sacrée]⁶². Mais, en silence, nous vivons sur le pied de guerre avec les Südekum, etc.⁶³, et l'atmosphère s'anime. Le problème me fascine d'un point de vue théorique et littéraire. « Du temps, ma femme, il ne nous faut que

59. Kurt Rosenfeld faisait partie des amis proches de R. L., avait été son avocat lors des procès de 1914 et était resté fidèle aux idées de la gauche radicale.

60. *L'Introduction à l'économie politique (Einführung in die Nationalökonomie)*, rédigée à partir des notes de ses cours à l'école du parti et qu'elle avait eu le projet d'écrire dès 1908 (cf. vol. I, p. 298, n. 20). Elle en avait interrompu la rédaction pour écrire *L'Accumulation du capital*. Elle poursuivit l'élaboration de *L'Introduction* en prison à Wronke en 1916-1917. Le manuscrit, resté inachevé, fut publié en 1925 par les soins de Paul Levi qui y ajouta des commentaires et des compléments.

61. Ce sera *La Crise de la social-démocratie* communément appelée « Brochure de Junius ». Ecrite en prison en 1915, elle fut publiée clandestinement en 1916 en Allemagne sous le pseudonyme de Junius. Une autre édition légale parut à Berne la même année.

62. *Burgfrieden* ou paix qui règne à l'intérieur d'une forteresse assiégée entre les seigneurs féodaux et leurs vassaux. Pendant la Première Guerre mondiale, on entendait par là une sorte de trêve observée entre les social-démocrates et le reste de la nation. R. L. entend ici la trêve observée dans le parti entre les diverses tendances qui avait été décidée en utilisant le terme même lors de la réunion de la Commission du parti (*Parteiaus-schuss*) du 27 septembre 1914.

63. Südekum, symbole même de la collaboration avec le gouvernement, fut l'instigateur et l'animateur de la campagne menée contre la gauche du SPD dans la presse étrangère (cf. lettre n° 234, note 19).

du temps ! », comme le chantait jadis Dehmel⁶⁴, l' « engagé volontaire ». Au reste, les prises de position des poètes, artistes et savants allemands fourniront plus tard un *document humain*⁶⁵ de premier ordre.

Bientôt il faudra que je m'installe dans la citadelle privée de mon *Burgfrieden* — la citadelle de la Turmstrasse⁶⁶. Je ne puis affirmer qu'en semblables circonstances cela me réjouisse particulièrement. Il y a six mois, je m'en faisais une fête, maintenant cet honneur tombe sur moi comme la croix de fer sur votre poitrine. Je me console en pensant qu'à la fin de la guerre je recommencerai à respirer — nous rentrerons sans doute tous deux en même temps dans la capitale. Vous, la couronne de lauriers au front, en vainqueur, moi, comme votre dame d'honneur en blanc. Le Conseil fédéral a, lors de sa réunion d'hier, calculé les prix maxima du blé pour une durée de guerre allant au-delà de la moisson de 1915 ; la presse française et la presse russe calculent de même. Voilà qui est de bon augure ! On demande de tous côtés combien de temps dureront les provisions de blé et si elles pourront tenir. Moi, je dis : comment les nerfs des officiers et des soldats tiendront-ils ?

Que Dieu continue à vous assurer une vie tranquille dans la chaumière accueillante de votre paysanne auprès de qui vous essayez avec un zèle touchant de remplacer le mari absent. D'ailleurs, je vois par votre dernière lettre que vous avez tout de même découvert quelques âmes sensibles sous les masques et j'en suis fort heureuse. Continuez à m'écrire le plus souvent possible, c'est toujours fête à la maison lorsqu'arrive une lettre de vous. Même Mimi la « flaire » avec amour (c'est ce qu'elle appelle « lire »). Gertrud est partie depuis le 15, mais je prends soin de moi-même⁶⁷. Soyez tranquille à mon sujet, Hannesle, j'arriverai bien à me débrouiller. Si, cependant, tel un conquérant enrichi, vous vouliez sacrifier un billet de 100 marks, dites-moi, ne pourriez-vous l'offrir à un jeune garçon qui, très doué et sans argent, voudrait faire des études ? S'il pouvait tout au

64. Richard Dehmel (1863-1920), poète allemand, auteur également de romans et de pièces de théâtre (*Der Mitmensch, Die Menschenfreunde*, 1917).

65. En français dans le texte.

66. La Turmstrasse se trouve à Moabit, quartier célèbre à Berlin pour ses prisons. R. L. avait à purger une peine de prison d'un an à la suite de sa condamnation au procès de Francfort le 20 février 1914. Son appel fut rejeté et la condamnation fut confirmée le 22 octobre 1914. L'application de la peine fut retardée à sa demande pour raisons de santé jusqu'au 31 mars 1915. Elle fut néanmoins arrêtée le 18 février 1915.

67. Zlottko, sa femme de ménage.

moins passer à cela l'année de la guerre, ce serait peut-être une base de départ pour la suite. Par ailleurs, Gertrud vous a écrit et déplore votre silence. Et maintenant souvenirs affectueux de Mimi et de moi. Écrivez-moi bientôt pour me dire si vous avez reçu cette lettre.

Votre R.

Vous pouvez en toute sécurité écrire à mon adresse ou, si vous voulez, à Félix⁶⁸ qui me la transmettra galamment tout de suite. (Je veux dire quand Hans sera reparti.)

238. *A la rédaction du Sozialdemokrat, Stockholm*⁶⁹

Berlin, 9.XI.1914.

Cher cam.[arade]. Je vous demande de bien vouloir publier les lignes suivantes : Lorsqu'il y a quelques semaines j'ai reçu comme les autres délégués au Bureau soc. intern. la proposition du Comité directeur de la Social-Démocratie hollandaise de transférer provisoirement le siège du Bureau intern. en Hollande⁷⁰, il m'a semblé évident que ce projet avait été débattu avec les camarades belges du Comité exécutif et avait reçu leur accord. On pouvait comprendre que, dans la situation où se trouve actuellement leur pays, les camarades belges étaient dans l'impossibilité d'exercer leurs fonctions de Comité exécutif du B. soc. int. et souhaitaient éliminer cette distinction. La nouvelle parue récemment dans le *Vorwärts* selon laquelle les camarades Huysmans et Bertrand⁷¹ se sont déclarés prêts, à Amsterdam, à transférer

68. Kautsky.

69. Cette lettre était adressée à Hjalmar Branting (cf. vol. I, p. 279), qui était également le rédacteur en chef du *Sozialdemokrat*, organe officiel du Parti social-démocrate suédois.

70. En septembre 1914, le dirigeant social-démocrate hollandais P. Troelstra prend l'initiative de proposer le transfert du secrétariat du Bureau socialiste international dans un pays neutre. Fin septembre, Troelstra s'adresse par lettre circulaire à tous les délégués au BSI pour obtenir leur approbation. Sa proposition se heurte à la résistance de la plupart des membres du Comité exécutif, mais est finalement acceptée. Le Bureau fut transféré à La Haye à la mi-novembre 1914.

71. Louis Bertrand (1856-1953), un des fondateurs et des dirigeants du Parti ouvrier belge, député, journaliste, historien du mouvement ouvrier belge, était devenu en 1913 membre du Comité exécutif du BSI.

une partie du Comité exécutif à La Haye résout très bien la difficulté. Aussi longtemps que nos amis belges se déclarent prêts à exercer leur fonction de Comité exécutif int., il est bien évident que ce dernier doit être considéré comme l'unique organe légal de la vieille Internationale et que l'on doit laisser les camarades belges décider s'ils veulent s'adjoindre des membres du Bureau d'autres pays. L'arrangement conclu par les camarades Huysmans et Bertrand semble d'autant plus réalisable sur le plan pratique que le Bureau ne dispose plus, hélas ! pour l'instant que d'un mince champ d'action. Toutes les tentatives pour réunir, artificiellement et le plus vite possible, une conférence internationale me semblent parfaitement inopportunes⁷². Certains camarades nous assurent, pour nous apaiser, que l'Internationale n'est pas morte, qu'elle n'a subi qu'une légère brèche facile à colmater, et c'est bien agréable. Mais ce dont le socialisme intern. a besoin, c'est à mon avis d'un bilan honnête et franc de sa propre faillite dans cette guerre. Tant que le parti socialiste dans chaque pays n'aura pas clarifié et arrêté pour lui-même sa position envers le militarisme, les fondations solides nécessaires à la reconstruction de l'Internationale feront défaut⁷³. D'ici là, nous devons nous contenter d'éviter tout ce qui favorise encore davantage l'effondrement de l'ancienne Internationale et tente de glisser à sa place quelque chose de nouveau, né de la guerre.

Salutations socialistes.

R. Luxemburg.

239. *A Camille Huysmans* *

10 novembre 1914.

Cher ami ! Je suis heureuse de l'occasion qui me permet de vous envoyer quelques mots. Je me félicite de la solution que

72. Le 11 octobre 1914, les partis socialistes des pays scandinaves demandent la convocation d'une conférence socialiste internationale. A cause de la résistance de la SFIO, ils durent se contenter d'appeler à une conférence des partis socialistes des pays neutres convoquée pour janvier 1915 à Copenhague.

73. R. L. développe ses idées dans deux articles anonymes : « Die Wiederherstellung der Internationale » (La Restauration de l'Internationale), *Sozialdemokratische Korrespondenz*, n° 116, 9 novembre 1914 ; « Der Wiederaufbau der Internationale » (La Reconstruction de l'Internationale), *Die Internationale*, 1915, n° 1, p. 1-10.

vous avez trouvée pour le Comité Ex.⁷⁴. Je vous prie de vous maintenir et de persister à votre poste malgré tous les essais qui pourraient être entrepris pour vous arracher votre mandat ou pour vous persuader d'y renoncer.

Ci-inclus la lettre que je viens d'adresser à *Het Volk*⁷⁵, à Stockholm⁷⁶ et à Berne⁷⁷.

Notre situation ici est fort difficile. Je suis persuadée que les masses ouvrières seront de notre côté, quand il y aura possibilité de leur présenter la question. Mais, en attendant, les arrivistes profitent de l'état de siège pour chercher à nous terroriser et à démoraliser les masses. Pourtant l'état des esprits change de plus en plus⁷⁸...

La banqueroute de l'Internationale est aussi complète que terrible ! Opposons-nous du moins aux efforts d'y substituer une farce et un leurre.

La reconstitution ne saura, à mon avis, être entreprise qu'après une critique sévère et franche des trahisons commises, c'est-à-dire après la guerre. Pourrai-je me réjouir du moins de la « liberté » au moment où la guerre sera finie ! Je n'en sais rien, vu que la prison peut m'engloutir à chaque instant quand cela plaira... aux dieux.

74. Il s'agit du transfert du Comité exécutif du Bureau socialiste international à La Haye.

75. *Het Volk*, organe central du Parti social-démocrate hollandais.

76. Cf. lettre à la rédaction du *Sozialdemokrat* de la veille.

77. À la *Berner Tagwacht*.

78. Rosa Luxemburg s'efforçait de diffuser la position de la minorité socialiste non seulement à l'étranger, comme en témoignent la plupart des lettres de la fin de 1914 publiées ici, mais également en Allemagne. Ainsi, le 17 novembre, elle écrit à Kostia Zetkin : « Le 2-12, l'histoire du 4 août va naturellement se répéter [le vote des crédits de guerre par le groupe parlementaire social-démocrate]. Déjà, impossible d'obtenir de Ledebour un vote séparé, et chacun des autres trouvera une excuse différente. Ta mère devrait écrire tout de suite à Geyer, Henke et Bock qu'actuellement leur est fournie une ultime occasion de sauver l'honneur en publiant une déclaration de la [minorité] dans la *Bremer-Bürgerzeitung* et dans la *Leipziger V. [volkszeitung]*. C'est très important, car ici le groupe parlementaire se réunit dès dimanche prochain. Prie ta mère d'écrire absolument ces lettres. Ici Karl [Liebknecht] et moi faisons naturellement ce qu'il est possible de faire. N.B. : J'ai appris récemment que Südekum est maintenant allé en Roumanie également. Donc plus de doute possible sur son caractère [vraisemblablement d'ambassadeur officieux du gouvernement allemand]. Que le C.[omité] D.[irecteur] à Stuttgart se soit brillamment dégonflé, ce n'est, bien sûr, pas nouveau [en renommant Keil à la rédaction de la *Schwäbische Tagwacht*]. J'espère qu'on lui a réservé l'accueil qu'il méritait. » (Original IML, Moscou. Publié dans *DuM*, II, I, p. 56.)

Claire a été en Suisse, a assisté au Congrès ⁷⁹, elle a aussi parlé avec les Italiens. Elle a fait bonne besogne et appris quantité de jolis trucs de nos « patres conscripti » à l'étranger.

Je vous serre cordialement la main, mon cher ami, et je vous salue ainsi que votre famille. Ecrivez-moi si vous avez l'occasion de faire passer la frontière, à l'adresse de Herrn Hugo Eberlein, Berlin-Mariendorf, Ringstr. 82 (plus rien ⁸⁰).

Le petit volume que j'avais expédié le 2 août, m'a été retourné par la poste.

R. L.

Cher camarade Huysmans ⁸¹,

Je m'accommode des circonstances. « Charity begins at home » est maintenant de mise. Nous sommes hélas ! encore liés au quotidien.

Apparemment, Terwagne ⁸² a raconté des sottises à propos de notre rencontre — à moins que le *Telegraf* n'ait grossièrement bluffé ⁸³.

79. Clara Zetkin s'était rendue au Congrès du Parti social-démocrate suisse tenu à Berne les 31 octobre et 1^{er} novembre 1914.

80. Cf. lettre n° 236, note 44.

81. La lettre de R. L. est écrite en français, celle de Liebknecht en allemand.

82. Dr Modeste Terwagne, député socialiste d'Anvers, porte-parole du courant libéral au sein du Parti ouvrier belge, défenseur de la « colonisation, même en régime capitaliste ».

83. Il s'agit des réunions qui eurent lieu lors d'un voyage entrepris par Karl Liebknecht en septembre 1914 en sa qualité de député sur le front de l'Ouest, dans la Belgique occupée. Lorsqu'il transmit ce document à Benedikt Kautsky, Camille Huysmans précisa dans une lettre du 11 mars 1949 : « En ce qui concerne Karl Liebknecht, il s'était rendu en octobre (sic !) 1914 à Liège où il avait rencontré Troclet, le père du ministre actuel. Il est venu me voir — Bruxelles était occupé — avec une auto de la *Kommandantur*. Nous sommes allés dîner en ville avec Joseph Wauters et Vandersmissen, le secrétaire du parti. Nous lui avons expliqué la situation, *qu'il ignorait*, et le lendemain je me suis rendu avec lui en province, notamment à Wavre, où les destructions étaient importantes. Nous n'avons pas pu entrer à Louvain, et nous avons été obligés de continuer la route sur Tirlemont. Là, nous avons essuyé les balles de l'armée belge qui avait fait une sortie d'Anvers, et nous nous sommes dirigés vers Tongres où j'ai pris congé de lui. En me quittant, il m'a serré la main en disant : « Maintenant, je sais ce qui s'est passé et je ferai mon devoir ». »

Huysmans se trompe de date une nouvelle fois. Dès 1916, dans une lettre publiée dans *L'Humanité* du 1^{er} juin 1916, il affirme que Liebknecht

Mes salutations aux vôtres et à tous vos amis.
Nous nous sentons solidaires avec vous dans la lutte pour votre
poste dans l'Internationale.

Votre K. Liebknecht.

240. *A la rédaction du Labour Leader*⁸⁴ à Londres

Berlin-Südende, décembre 1914.

Chers camarades,

Avec joie et avec une profonde douleur en même temps, tout social-démocrate allemand resté fidèle dans ses convictions à l'Internationale prolétarienne se doit de saisir l'occasion d'envoyer aux camarades de l'étranger de fraternelles salutations socialistes. Sous les coups meurtriers de la guerre mondiale impérialiste, ce qui était notre fierté et notre espoir, l'Internationale de la classe ouvrière, s'est effondrée honteusement et plus honteusement encore, il est vrai, notre section allemande de l'Internationale qui avait vocation de marcher à la tête du prolétariat mondial⁸⁵.

est venu en Belgique le 16 septembre, qu'il eut quelques rencontres à Liège puis lui rendit visite dans l'après-midi à la maison du peuple de Bruxelles. En fait, selon les précisions apportées par Liebknecht lui-même, il se trouva en Belgique du 4 au 12 septembre, et le 13 septembre il était à Amsterdam pour prendre contact avec d'autres personnalités du BSI.

84. *The Labour Leader*, hebdomadaire qui parut à Londres de 1890 à 1922, organe de l'Independent Labour Party.

La lettre de R. L. est parue dans le n° 53, 31 décembre 1914, à la rubrique des messages de Nouvel An de socialistes britanniques et étrangers. Sous le titre « German socialists want peace » ont été publiés également des messages et des lettres de Karl Liebknecht, Clara Zetkin, Franz Mehring et Hermann Müller (au nom du Comité directeur du SPD). Les lettres de Luxemburg, Liebknecht et Mehring ont été reproduites dans la brochure clandestine de K. LIEBKNECHT, *Klassenkampf gegen den Krieg*, p. 44 et s.

85. La parution dans le *Labour Leader* de ces documents exposant la position de la gauche provoqua de vives réactions chez les majoritaires. Ainsi Eduard David s'éleva contre ces « affirmations » dans un article intitulé « Ein internationales Missverständnis » (Un malentendu international), *Mainzer Volkszeitung*, 15 janvier 1915, et où il cherchait à démontrer que « le point de vue de Liebknecht est compris tout à fait de travers par les socialistes étrangers. Liebknecht s'en défend lui-même ». L'article de David fut envoyé à tous les journaux socialistes des pays neutres.

Il est nécessaire d'exprimer cette vérité amère non point pour s'abandonner à un désespoir et une résignation stériles, mais pour tirer au contraire de la reconnaissance sévère et franche des erreurs commises et de la situation présente des enseignements riches de promesses pour l'avenir. Ce qu'il y aurait de plus terrible pour l'avenir du socialisme, ce serait de voir les partis ouvriers des divers pays se résoudre à adopter la théorie et la pratique bourgeoises selon lesquelles il serait tout naturel et inévitable que les prolétaires des différentes nations se tranchent mutuellement la gorge pendant la guerre sur ordre de leurs classes dominantes, pour échanger après la guerre à nouveau des accolades fraternelles comme si de rien n'était. Une Internationale qui, de la sorte, reconnaîtrait consciemment que son actuelle et terrible banqueroute constitue une pratique normale, valable aussi pour l'avenir, en prétendant néanmoins qu'elle n'a pas cessé d'exister, serait une caricature révoltante du socialisme, un produit de l'hypocrisie, tout comme le sont la diplomatie des États bourgeois, leurs alliances et leurs traités internationaux. Non ! Cet effroyable massacre réciproque de millions de prolétaires auquel nous assistons actuellement avec horreur, ces orgies de l'impérialisme assassin qui ont lieu sous les panonceaux hypocrites de « patrie », de « civilisation », « liberté », « droit des peuples », et dévastent villes et campagnes, souillent la civilisation, foulent aux pieds la liberté et le droit des peuples, constituent une trahison éclatante du socialisme.

Mais le socialisme international plonge des racines trop fortes et trop profondes dans la situation actuelle pour qu'il puisse en rester à cette désagrégation. L'impérialisme et ses enseignements effrayants font eux-mêmes en sorte que l'Internationale ressuscite des décombres en tant que seul moyen de sauver l'humanité de l'enfer d'une domination de classe sur son déclin et condamnée par l'histoire. Dès maintenant, après quelques mois de guerre seulement, se dissipe, en Allemagne aussi, dans les masses laborieuses abandonnées à elles-mêmes par leurs chefs en cette grande heure historique, l'ivresse chauvine ; on retrouve ses convictions politiques et chaque jour s'accroît le nombre des prolétaires chez qui ce qui se passe aujourd'hui fait monter au visage le rouge cuisant de la honte et de la colère. Les masses populaires ne sortiront de cette guerre que pour revenir en cohortes plus impétueuses encore sous le vieux drapeau de notre Internationale socialiste, non point pour le trahir de nouveau à la prochaine orgie impérialiste, mais pour le défendre comme un seul homme contre l'ensemble du monde capitaliste, ses intrigues criminelles, ses mensonges infâmes et ses lamentables phrases sur la « patrie »

et la « liberté », et pour le planter victorieusement sur les ruines de l'impérialisme sanguinaire⁸⁶.

Avec mes fraternelles salutations socialistes les plus cordiales.

R. Luxemburg.

86. R. L. écrivait à Mathilde Jacob à propos de cette lettre : « A propos : j'ignore totalement qui a payé notre note pour les lettres de Nouvel An aux Anglais et si cela a été fait. En fin de compte, personne ne l'a peut-être fait. Faites-le-moi savoir, s'il vous plaît. M^{me} Zetkin... vous prie aussi de bien vouloir joindre la facture » (*BMJ*, p. 4).

241. A Marta Rosenbaum *

Südende, Lindenstr. 2, 5.I.[19]15.

Chère camarade Rosenbaum,

Parmi les nombreuses demandes que je vous adresse et les tâches dont je suis obligée de vous charger avant mon départ¹, il y a une affaire qui doit être réglée sans aucun délai. Nous avons décidé de nous abonner à la *Correspondance* « clandestine » de la Commission générale des syndicats², qui répand systématiquement du venin contre les camarades étrangers, et nous voulons la diffuser dans notre cercle afin de pouvoir riposter à ce tissu de mensonges. Comme abonné, il faut choisir quelqu'un ayant un nom peu voyant. Un camarade de Mariendorf, Hugo Eberlein³, un homme influent et qui nous est entièrement dévoué, s'est chargé de s'abonner à la *Correspondance* et de la transmettre aux autres. Le premier numéro est arrivé, se trouve chez Karl Liebknecht, passera à Mehring, ensuite à vous, et de vous à Kurt⁴; nous voudrions qu'il en soit de même par la suite.

1. Départ pour l'hôpital Auguste-Victoria à Schöneberg, quartier de Berlin, où R. L. se fit soigner pendant plusieurs semaines. Elle y entra entre le 6 et le 16 janvier comme il ressort de la lettre qu'elle adresse ce jour-là à Fanny Jezierska : « Hôpital Auguste-Victoria, 16 janvier 1915. Chère cam.[arade] Jezierska, Merci pour les jolies fleurs et les livres. Je les lis avec beaucoup d'intérêt. J'espère que vous vous portez bien. Mes salutations les meilleures, votre R. L. » (*IRSH*, p. 99.)

2. *Correspondenzblatt der Generalkommission der Gewerkschaften*, dont le premier numéro est paru le 2 janvier 1915.

3. Cf. lettre à Karl Moor du 12 octobre 1914, note 44.

4. Kurt Rosenfeld, cousin de Marta Rosenbaum, par qui elles s'étaient connues (cf. lettre à Hans Diefenbach du 1^{er} novembre 1914).

Voulez-vous avoir la gentillesse — puisque je pars — de vous charger de l'affaire et de régler la question financière ? Les frais, qui ne sont pas minimes, ne peuvent naturellement pas être supportés par Eberlein, mais nous pouvons les prélever sur les fonds de la revue⁵. Voulez-vous donc être assez aimable pour envoyer la somme à Eberlein conformément à la facture ci-jointe ?
Mille pensées et à bientôt !

Votre R. L.

L'adresse d'Eberlein est sur la facture.

242. *A Mathilde Jacob* *

[Fin janvier-début février 1915⁶.]

Chère Mademoiselle Jacob,

Merci pour votre salut matinal parfumé et votre mot gentil. Je me porte à peu près bien. J'ai, Dieu soit loué, de bonnes nouvelles de Mimi. Ce soir, la dépêche est enfin arrivée de Francfort : délai jusqu'au 31 mars⁷. Comment donc ! J'espère y voir plus clair ces prochains jours et je vous inviterai à nouveau à comparaître comme on invoque les bons génies. En attendant, excusez grossum Hiq ce papier indigne (*faute de mieux*⁸) et acceptez mes remerciements et mes souvenirs les meilleurs

Votre R. L.

5. Marta Rosenbaum, fortunée, a participé au financement de la publication de la revue *Die Internationale. Eine Monatsschrift für Praxis und Theorie des Marxismus* (Revue mensuelle pour la pratique et la théorie du marxisme). Le seul numéro paru porte la date du 15 avril 1915.

6. Date établie d'après le contexte : R. L. est à l'hôpital.

7. Il s'agit du délai d'incarcération demandé auprès du tribunal de Francfort pour raisons de santé (cf. lettre à Hans Diefenbach du 1^{er} novembre 1914, note 19). Dans une lettre précédente, peut-être du même jour, R. L. écrivait à Mathilde Jacob : « De Fr.[an]cf.[ort], rien encore, mais j'attends pour aujourd'hui et je vous le ferai savoir de suite » (*BMJ*, p. 1).

8. En français dans le texte.

Dimanche [7 février 1915⁹].

Chère Mademoiselle Jacob,

Grand, grand merci pour votre charmant bouquet. Et de surcroît mes fleurs préférées : les tendres anémones ! Vous m'avez vraiment procuré une grande joie. Ah ! la *Norddeutsche Allgemeine*¹⁰ a bien raison : le peuple allemand est toujours aussi prodigue ! Comme si la patrie n'était pas dans le besoin et en danger ! Comment pourrions-nous « tenir », si le peuple ne devient pas plus économe ?...

Votre idée au sujet de Mimi¹¹ me montre que même de bons esprits — ceux-là surtout — n'arrivent pas à comprendre toute la fragilité et la vulnérabilité des choses humaines. Transporter Mimi dans une corbeille, la garder une journée et la redonner ensuite ! Comme s'il s'agissait d'une créature ordinaire de l'espèce *felis domestica* ! Eh bien, sachez, bon esprit, que Mimi est un petit mimosa sous une peau de chatte, une petite princesse hypernerveuse qui, un jour que je voulais la transporter de force hors de chez moi, a été prise de convulsions, ses petits yeux se sont révolvés et d'émotion elle est devenue toute raide dans mes bras, si bien qu'il a fallu la reporter dans l'appartement où elle n'est revenue à elle qu'au bout de plusieurs heures. Non, non, vous n'avez pas idée des épreuves que mon cœur de mère a déjà subies. Laissons donc la petite Mimi dans l'appartement. Je frissonne déjà à la pensée du transfert imminent mais inévitable : à la pensée de ce 31 mars où il me faudra bien la mener à la villa de Grünewald¹²...

9. Date établie d'après le contexte. R. L. est encore à l'hôpital, puisqu'elle est séparée de Mimi qui se trouve dans l'appartement. Les deux « démarches » qu'elle compte faire indiquent qu'elle est sur le point de sortir de l'hôpital. Or, le 10 février, R. L. prend la parole dans une assemblée du parti à Charlottenburg (cf. Karl LIEBKNECHT, *Militarisme, Guerre, Révolution*, Maspero, Paris, 1971, p. 138).

10. *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, journal gouvernemental publié à Berlin.

11. La chatte de R. L.

12. Probablement le domicile de Jogiches. Les points de suspension sont dans le texte allemand, ils semblent indiquer qu'une partie du texte a été omise.

Mais, si vous venez seule, cela me conviendra tout à fait. Simplement, demain et après-demain il me faut effectuer deux démarches d'affaires « indifférables » ; j'espère donc vous voir chez moi mercredi, si vous êtes prête à gaspiller votre temps comme vous gaspillez le vil Mammon¹³.

En attendant, je vous fais mes amitiés.

R. L.

244. A Alexander Winckler *

Berlin-Südende, Lindenstr. 2,
11 février 1915.

Cher camarade Winckler,

Au nom de Karl L.[iebknacht] et en mon nom personnel, je vous remercie cordialement pour l'aide efficace que vous apportez à notre entreprise¹⁴. Les préparatifs se poursuivent. Hier, l'imprimeur de Leipzig¹⁵ chez qui nous faisons tirer la revue était ici et nous avons discuté les aspects pratiques de la chose. Le n° 1 paraîtra au début du mois de mars¹⁶, les divers articles sont déjà en cours de rédaction. J'espère que l'entreprise aura du succès. Ici à Berlin et dans plusieurs localités avec lesquelles nous sommes en liaison, il existe dans les rangs du parti une véritable soif d'entendre une parole social-démocrate au vieux sens du mot. La masse des camarades, on le voit mieux chaque jour, n'a pas choisi une nouvelle orientation, elle n'a pas « réappris¹⁷ », elle a simplement désappris de faire absolument confiance à ses dirigeants, étant donné que ceux-ci ont si pitoyablement manqué à leur devoir.

Avant-hier, nous avons eu de nouveau à Charlottenburg, un des secteurs les plus importants de Berlin, une assemblée générale

13. C'est-à-dire votre argent (en achetant des anémones).

14. Il s'agit de la revue *Die Internationale*, à propos de laquelle R. L. écrivait à Kostia Zetkin à la fin de 1914 : « J'ai de nouveau l'intention de fonder la revue, je tiens cinq réunions par semaine et je travaille pour la future organisation... »

15. Finalement, la revue ne pourra être imprimée à Leipzig. Elle le sera à Düsseldorf.

16. En fait, l'impression de la revue ne fut achevée qu'à la mi-avril.

17. Expression à la mode dans le parti social-démocrate à cette époque-là : *umlernen*.

des socialistes de la circonscription (environ 600 présents) au cours de laquelle le député du secteur, Zubeil¹⁸, tenta de justifier la scission du groupe parlementaire¹⁹. Au cours de la discussion, il s'avéra que seuls une trentaine de militants syndicaux approuvaient les décisions du groupe, tandis que l'énorme majorité de l'assistance y était violemment opposée. Et c'est jusqu'à présent la même chose à *chaque* assemblée. L'activité fébrile que déploie la droite du parti, les nombreuses brochures et articles de Heine, Scheidemann, etc., aboutissent manifestement à l'effet contraire de celui qu'on recherche : elles ouvrent les yeux aux masses, celles-ci voient les dangers qui menacent tout le parti.

Bien sûr, cela n'ira pas sans luttes très violentes, mais j'ai bon espoir : la vieille tradition se montrera plus forte que le « nouveau cours²⁰ ».

Nous vous enverrons, bien sûr, le premier exemplaire de la revue dès qu'il sera prêt²¹. J'espère que votre santé vous permettra de surmonter comme nous avec succès la grave crise qui s'annonce dans la vie du parti.

Tous mes vœux et meilleurs souvenirs.

Rosa Luxemburg.

245. A Helene Winckler *

Berlin-Südende, Lindenstr. 2,
11.2.[19]15.

Chère camarade Winckler,

Votre aimable lettre m'a fait très plaisir. J'ai entendu dire que, malheureusement, la santé de votre père laisse à désirer et que vous le soignez avec abnégation. En ce qui concerne Karl L.[iebknecht], il se trouve qu'il ne porte pas l'habit gris²² et que cela lui a même été expressément « interdit ». C'est une histoire

18. Karl Fritz Zubeil (1848-1926), menuisier, un des pionniers du mouvement ouvrier allemand, lassallien, député social-démocrate au Reichstag depuis 1893, expéditeur du *Vorwärts*, adhéra à l'USPD.

19. Karl Liebknecht date cette réunion du 10 février.

20. Le « nouveau cours », c'est la politique de l'Union sacrée ; la vieille tradition, l'affirmation du principe de la lutte des classes.

21. La revue fut imprimée à Düsseldorf à 5 000 exemplaires qui parvinrent à Berlin le 14 avril et furent distribués ou vendus le soir même aux militants au cours de réunions de versement de cotisations. La revue fut immédiatement saisie par la censure et interdite. Les flans furent expédiés en Suisse à Robert Grimm qui fit un second tirage à destination de l'étranger.

22. C'est-à-dire l'uniforme.

très drôle et très caractéristique : il a été convoqué par un supérieur hiérarchique et celui-ci lui a déclaré : à partir d'aujourd'hui vous devez vous considérer comme un soldat ; vous n'avez pas le droit de quitter Berlin, de porter l'uniforme et *tout travail politique* (à part au Parlement) *vous est interdit*. Tel était donc l'objectif. Il s'agissait d'empêcher K. L. de participer par exemple à des manifestations de protestation contre la majorité du groupe parlementaire, de faire des déclarations publiques, etc. En un mot, il est mis hors circuit. Mais il ne fait pas vraiment de service militaire, peut-être sera-t-il incorporé plus tard, quand il se sera une fois de plus, d'une manière quelconque, rendu « indésirable ».

Entre-temps, les choses dans le parti suivent leur cours fatal : la censure se fait de plus en plus stricte, la situation économique devient de plus en plus difficile et le parti officiel, les dirigeants syndicaux tout particulièrement, deviennent de plus en plus un parti gouvernemental. On mène une violente campagne « contre ceux qui veulent mettre des bâtons dans les roues ²³ », c'est-à-dire contre nous tous qui voulons rester sur l'ancienne base du parti en défendant ses glorieuses traditions. Mais je fais confiance aux masses et la lutte ne m'effraie pas. *Ça ira* ²⁴, ça ira ! Je ne sais pas quelle est la situation chez vous en Thuringe, mais ici à Berlin, et également dans quelques grandes villes, le climat est excellent. Je serais très contente si vous redonniez signe de vie et si vous m'informiez de l'état de santé de votre père. Moi, je vais à peu près bien, tout du moins je n'ai pas beaucoup le temps d'y penser et pour nous autres, ça vaut mieux.

Meilleur souvenir.

R. L.

246. *A Mathilde Jacob*

Mardi [23 février 1915 ²⁵].

Ma chère Mademoiselle Jacob ²⁶,

Votre lettre, dimanche, a été le premier bonjour écrit que j'aie

23. *Gegen die Quertreiber*, titre d'une brochure éditée par Wolfgang Heine pour stigmatiser l'activité de l'opposition au sein du SPD.

24. En français dans le texte.

25. Cette lettre avait paru dans le numéro d'avril 1924 de la revue allemande *Tagebuch* sans mention de destinataire. Lundi, qui figurait initialement sur cette lettre, a été rayé par R. L. et remplacé par mardi.

26. Dans le *Tagebuch* figuraient ici et dans le deuxième tiers du texte des points de suspension. L'original indique Fräulein Jacob.

reçu du monde extérieur²⁷ et il m'a fait grand plaisir. A l'instant je reçois le second et je vous en remercie de tout cœur. Ne vous faites pour moi nul souci : pour ce qui est du physique et de « l'âme », je vais très bien. Même le transport en « voiture verte »²⁸ n'a pas provoqué de choc : c'est que j'avais déjà fait exactement le même voyage à Varsovie²⁹. La ressemblance était si frappante qu'il me vint à l'esprit toutes sortes de pensées gaies. Certes, il existait aussi une différence : les gendarmes russes m'escortaient avec grand respect parce que j'étais une « politique » ; par contre, les agents de police berlinois m'ont dit que ça leur était égal de savoir qui j'étais et m'ont fourrée avec neuf « collègues » dans une voiture. Bah ! ce ne sont là en fin de compte que des bagatelles : n'oubliez jamais que, quoi qu'il arrive, il faut prendre la vie avec tranquillité d'esprit et bonne humeur. Et ici aussi j'en suis pourvue à suffisance.

Pour qu'au reste vous ne vous fassiez pas une idée exagérée de mon héroïsme, je vous confesserai, non sans remords, qu'au moment où pour la seconde fois en un jour j'ai dû me déshabiller en ne gardant que ma chemise et me laisser palper je n'ai réussi qu'à grand-peine à retenir mes larmes. Naturellement, j'étais intérieurement furieuse après moi de pareille faiblesse et je le suis toujours. De plus, ce que le premier soir j'ai trouvé terrible, ce n'était ni la cellule de prison ni ma brusque séparation d'avec les vivants, mais — devinez un peu ! — d'être obligée de me coucher sans ma chemise de nuit et sans m'être peignée.

Et, pour que ne manque pas une citation classique : souvenez-vous de la première scène de *Marie Stuart*, quand on lui enlève ses bijoux : « Etre privée des petits agréments de la vie », dit Lady Kennedy, la nourrice de Marie, c'est plus dur que d'avoir à

27. Rosa Luxemburg avait été arrêtée et incarcérée le 18 février à la prison de femmes de la Barnimstrasse. Le 13 février, ordre avait été donné de Francfort de l'arrêter avant expiration du délai d'incarcération, parce qu'elle avait participé à des réunions politiques, notamment à l'assemblée du parti à Charlottenburg le 10 février (cf. Karl LIEBKNECHT, *op. cit.*, p. 137). Cette lettre a vraisemblablement été écrite le mardi suivant son incarcération.

28. Voiture cellulaire.

29. Lorsqu'elle avait été arrêtée en mars 1906 (cf. vol. I, p. 255-265). Le 18 février, elle fut arrêtée dans son appartement de Südende par deux fonctionnaires de la police criminelle et conduite en automobile à la section politique de la préfecture de police de Berlin. Malgré la protestation de son avocat, elle fut conduite à la prison de la Barnimstrasse en voiture cellulaire avec les prisonniers de droit commun (cf. LIEBKNECHT, *loc. cit.*).

souffrir de grandes épreuves. » (Vérifiez, Schiller l'a dit un peu mieux que je ne le fais ³⁰.)

Mais où vais-je m'égarer ? Que Dieu punisse l'Angleterre ³¹ et me pardonne de me comparer à une reine anglaise.

Au reste, je possède ici tous « les petits agréments de la vie » sous forme de chemises de nuit, peignes et savons — grâce à la bonté et à la patience angélique de Karl ³². —, et la vie peut donc désormais suivre son cours bien réglé.

Je suis très heureuse de me lever très tôt (cinq heures quarante) ³³, et j'attends seulement que Monsieur le Soleil veuille bien suivre mon exemple, afin de pouvoir profiter un peu de ce lever matinal. Ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'en me promenant dans la cour je vois et j'entends des oiseaux : toute une bande de pierrots insolents qui font parfois un tel chahut que je m'étonne de ne pas voir foncer dans le tas un agent de police : « bang » ; puis deux ou trois merles, mais, parmi eux, le monsieur au bec jaune chante tout autrement que mes merles de Südende ³⁴ : il vous tourne un tel baratin, tout mêlé de criaillements, que l'on est forcé de rire. Peut-être en mars et avril lui viendra-t-il un peu de pudeur et se mettra-t-il à siffler comme il faut. (A ce moment de ma lettre, je ne puis m'empêcher de penser à mes pauvres moineaux qui ne trouvent plus leur petite table servie sur le balcon et doivent rester tout décontenancés, perchés sur la balustrade. A ce passage de ma lettre, vous devez obligatoirement verser quelques larmes : la scène est par trop touchante !)

Chère Mademoiselle Jacob ³⁵, je vous fais le plus grand honneur que je puisse faire à un mortel : je vais vous confier ma Mimi ³⁶ ! Mais il vous faut attendre certaines informations que vous recevrez de mon avocat. Après quoi vous devrez l'emporter dans vos bras (surtout pas dans une corbeille ou un sac !!!), la transporter en auto avec l'aide de la dame qui tient mon ménage — le

30. Allusion aux vers de Schiller (*Marie Stuart*, acte I, scène 1) :

*Ein grosses Unglück lehrt ein edles Herz
Sich endlich finden, aber wehe tu's
Des Lebens kleine Zierden zu entbehren.*
(Plongé dans un grand malheur, un noble cœur
Sait à la fin se retrouver ; mais quelle douleur
Que d'être privée des petits agréments de la vie !)

31. Salut utilisé par les nationalistes allemands pendant la guerre.

32. Liebknecht, qui en tant qu'avocat de Rosa Luxemburg avait accès à sa prison.

33. Ainsi l'imposait le règlement de la prison.

34. Localité de la banlieue sud de Berlin où résidait R. L.

35. Dans le *Tagebuch* figuraient ici des points de suspension.

36. Sa chatte.

mieux étant que vous emmeniez cette dame avec vous (je veux dire pour le voyage, pas pour toute la vie) : elle emballera les affaires de Mimi (sa petite caisse, du sable, son écuelle, des paillassons et surtout, surtout, un petit fauteuil de peluche rouge auquel elle est habituée). Vous pourrez empiler le tout dans l'auto. Mais, comme je le disais, attendons pour ça quelques jours encore.

Que faites-vous donc à présent ? Lisez-vous beaucoup ? Je l'espère. Moi, je lis tout le jour pour autant que je ne mange pas, ne me promène pas et ne fasse pas le ménage de ma cellule. Le plus beau moment de la journée ce sont les deux heures tranquilles le soir de sept à neuf, où j'ai de la lumière et peux réfléchir et travailler pour moi.

M^{me} Z.[etkin] était dans un tel état d'énervement³⁷ que je me fais beaucoup de souci pour elle.

Encore une fois toutes mes amitiés. Portez-vous bien et restez gaie.

Votre R. L.

Naturellement, je serais très heureuse de vous voir, malheureusement il nous faut attendre. Je n'ai le droit qu'à de rares visites et pour l'instant ce sont mes avocats³⁸ qui demandent à avoir leurs entrées chez moi. Reprenez donc dans mon appartement votre vase.

37. Selon les souvenirs de Mathilde Jacob, Clara Zetkin est accourue à Berlin à la nouvelle de l'arrestation de R. L. et est parvenue à lui rendre visite à la prison en se faisant passer pour sa belle-sœur. La surveillante de la prison l'a reconnue (cf. *Im Gefängnis*, p. 16-17).

38. Paul Levi et Kurt Rosenfeld avaient été ses avocats au procès de Francfort, tandis qu'en février 1914 Karl Liebknecht s'occupa des affaires administratives courantes. Ainsi, R. L. avait l'intention de se rendre en Hollande en compagnie de Clara Zetkin. Elle avait déposé une demande de passeport auprès des autorités de police compétentes qui l'avaient priée de s'adresser au procureur de Francfort pour approbation, ce qu'elle fit, assistée par Karl Liebknecht, le 17 février, c'est-à-dire la veille de son arrestation. Cette demande d'autorisation de se rendre à l'étranger lui valut l'accusation de vouloir se soustraire à sa peine de prison. La raison officielle invoquée pour ce voyage était qu'elle souhaitait rendre visite à une amie (cf. Karl LIEBKNECHT, *op. cit.*, p. 139). Clara Zetkin et Rosa Luxemburg avaient l'intention d'assister en Hollande aux préparatifs d'une conférence internationale des femmes socialistes.

12.III.[19]15³⁹.

Chère camarade Rosenbaum, enfin j'ai l' « occasion ⁴⁰ » de vous écrire quelques mots, mais inutile d'y faire allusion dans votre prochaine lettre. Mille remerciements cordiaux pour votre mot pour le 5⁴¹ et les fleurs qui sont encore sur ma petite table. Vraiment elles se sont merveilleusement conservées, et je les ai soignées comme la prunelle de mes yeux, j'ai examiné tous les jours en détail chacun des perce-neige et des narcisses. En réalité, tout cela était de la *contrebande*⁴², mais cela m'a été tout de même remis. J'ai en effet reçu le 5, de façon inattendue et comme si on s'était donné le mot, une telle quantité de lettres et de fleurs qu'elles ont rompu d'elles-mêmes le barrage rigide du « règlement ». J'ai d'abord été assez émue par ma « mise hors du circuit », comme lorsqu'on est coupé au milieu d'une conversation téléphonique, mais cela m'a fait rire quand même. Bien des projets se trouvèrent ainsi annulés, mais j'espère qu'il n'en sera pas ainsi de tous⁴³. Après deux semaines, j'ai enfin obtenu la permission d'avoir mes livres et de travailler ; vous pouvez imaginer que je ne me le suis pas fait dire deux fois. Ma santé devra bien s'accommoder du régime assez particulier en vigueur ici ; mais l'essentiel, c'est qu'il ne m'empêche pas de travailler. Songez que je me lève tous les jours à cinq heures quarante ! Cependant, tous les soirs je dois être à neuf heures au lit, si l'on

39. Dans *BAF*, cette lettre est datée du 12 mars 1915. Cette datation nous a paru incertaine, sans que nous soyons parvenus à trancher. En effet, selon les souvenirs de Mathilde Jacob, R. L. avait obtenu l'autorisation du tribunal de sortir de prison pendant deux jours pour mettre de l'ordre dans ses affaires (cf. *Im Gefängnis*, p. 19). Or il semble qu'elle dispose de ses papiers pour travailler au moment où elle écrit cette lettre, ce qui situerait sa sortie aux alentours de son anniversaire. Mais elle ne mentionne nullement cette « permission » dans une lettre pourtant sortie de la prison en « contrebande ». Ses allusions aux discours de Liebkecht et de Haase et au vote qui suivit donnent à penser qu'elle écrit ces mots après le 20 mars. (Cf. n. 44.)

40. R. L. faisait passer clandestinement, à l'occasion d'une visite par exemple, des lettres, des messages, voire des manuscrits écrits en prison.

41. Le 5 mars, jour anniversaire de R. L.

42. En français dans le texte.

43. Il s'agit sans doute d'une allusion à ce que R. L. avait l'intention d'écrire en prison, notamment *La Crise de la social-démocratie* qu'elle acheva fin avril 1915.

peut appeler ainsi l'instrument que je dois rabattre contre le mur tous les matins et remettre en place tous les soirs et qui, le jour, est plaqué contre le mur aussi parfaitement qu'une planche. Comme je peux m'en rendre compte par les journaux qui constituent mon unique lien avec l'histoire du monde, les choses avancent bien. Vous êtes probablement enthousiasmée par Haase⁴⁴, pour qui vous avez toujours eu un faible ; mais, outre que ses doléances et critiques jurent avec son vote, il n'aurait jamais employé ce ton si les déclarations de Karl L.[iebknacht] à la Chambre des représentants⁴⁵ ne l'avaient pas encouragé en prouvant qu'on peut bien tenir un tel langage, qui rappelle celui d'autrefois. Dans l'ensemble, je me sens de très bonne humeur, étant assurée que l'histoire travaille vraiment pour nous. Ci-joint un mot pour Kurt. Portez-vous bien, merci pour tout ; écrivez-moi quelques lignes de temps en temps. Moi, je ne puis écrire, hélas ! qu' « une lettre par mois ».

Cordialement.

Votre R. L.

P.S. : S'il vous plait, soyez prudente au téléphone en parlant de moi et de cette lettre.

248. *A Marta Rosenbaum*

[6.IV.1915.]

Chère Madame Marta, mes chaleureux remerciements pour votre mot de Pâques qui est arrivé juste au moment propice ! Il orne encore ma table et me réjouit les yeux à chaque petite

44. Hugo Haase, le président du SPD et du groupe parlementaire social-démocrate au Reichstag, prononça le 10 mars en séance plénière du Reichstag un discours qui eut un grand retentissement dans les masses ouvrières. Il critiqua la politique du gouvernement à l'occasion du débat sur le budget général où étaient inclus les crédits de guerre (10 milliards de marks). Pour la première fois depuis le début de la guerre, ces crédits ne faisaient pas l'objet d'un vote séparé. Le jour du vote en séance plénière du Reichstag, le 20 mars, seuls Karl Liebknecht et Otto Rühle votèrent contre le budget, mais la minorité oppositionnelle du groupe parlementaire social-démocrate se manifesta pour la première fois : 30 députés socialistes, parmi lesquels Haase, quittèrent la salle avant le vote. L'allusion à ce vote qui eut lieu le 20 mars oblige à se demander si cette lettre n'est pas faussement datée.

45. Karl Liebknecht siégeait également à la Chambre des représentants de Prusse où il avait prononcé le 9 mars 1915 un discours sur l'arrestation de Rosa Luxemburg (cf. Karl LIEBKNECHT, *Militarisme, Guerre, Révolution*, Maspero, Paris, 1970, p. 136-140).

interruption, dès que je lève les yeux de mon travail. J'ai le plus vif besoin de vous revoir et de bavarder un moment avec vous. Je vais bien, je suis pleine d'ardeur au travail et j'emploie tout mon « temps libre » — c'est-à-dire de cinq heures quarante du matin à neuf heures du soir — à lire, à penser et à écrire. Vous me demandez si j'ai encore du courage et de la confiance. Oh, plus que jamais ! Et comment n'en aurais-je pas ? Même d'après les parcimonieux signes de vie qui viennent jusqu'à moi, je suppose et je sens que la sévère période de torpeur hivernale cède la place au printemps, et le changement s'accroît de jour en jour. En outre, plus je réfléchis dans le calme, plus je suis obligée de croire à l'avenir et aux esprits bienfaisants. Donc je suis gaie, confiante et d'humeur excellente. J'aimerais vous communiquer quelque chose de cet état d'esprit, à vous et à Kurt, car je pense que dans le tourbillon et la monotonie harassante du travail quotidien vous cédez parfois au découragement et avez besoin d'un réconfort — mais le pauvre Kurt doit se contenter des joies familiales, lui qui a pourtant toujours le désir de s'ébattre dans le grand fleuve de la vie (ce que j'aime et apprécie tant chez lui, car il y a quelque chose d'élémentaire dans sa nature vigoureuse, on ne sent pas en lui un produit tourmenté de l'intellect comme chez tant de gens !).

Je garde dans ma mémoire un beau souvenir, celui de notre dernière rencontre « à l'air libre »⁴⁶. Vous rappelez-vous notre hâte à nous rejoindre dans ma chère Lindenstrasse, et nos bavardages ensuite lorsque nous nous promenions dans la rue tranquille, déserte, inondée de soleil ? Il me semble que j'entends encore le pépiement des moineaux que j'écoutais, à mon habitude, même pendant notre conversation. Vous montriez une animation si joyeuse et réconfortante, vous aviez une jolie fleur sur votre toque de fourrure, et tout cela dura si peu, ce devait être un adieu — ce fut un adieu. Ces petites scènes, je les conserverai toute ma vie dans ma mémoire avec leurs couleurs, leur parfum et leurs sons, et j'y puise de la joie.

J'ai ici pour l'instant tout ce qu'il me faut : hier soir, avant d'aller dormir, je contemplais pour me réconforter les albums « Studio » de Turner⁴⁷ (je ne sais si vous le connaissez, lui le plus grand, l'unique paysagiste dans le domaine de l'aquarelle). La

46. Il y a un jeu de mots, car l'expression allemande *im Freien* se traduit généralement par l'expression « en plein air ». R. L. joue sur le double sens du mot *frei*, à la fois « libre » et « dehors ».

47. *The Studio* était une célèbre revue d'art anglaise. Aux mêmes éditions parurent, à côté de numéros spéciaux consacrés à William Turner, des cartons contenant des reproductions.

beauté divine de ces tableaux m'émeut profondément, comme toujours. Il me semble presque incroyable qu'une telle création soit possible ; j'ai le même sentiment devant les œuvres de Tolstoï. Mais ne croyez surtout pas que je ne fais ici que m'adonner à des plaisirs esthétiques ! Je m'octroie seulement parfois ce luxe. La plupart du temps, je m'en tiens aux matières les plus austères et cherche à être « utile ». A l'instant, une poule vient de caqueter dans la cour devant ma fenêtre, ce qui me met dans des dispositions excellentes pour travailler : rien n'accompagne mieux le processus de la pensée que ces voix simples de la campagne, messagères d'une vie tranquille, saine, féconde. Il me faut maintenant vous adresser quelques demandes prosaïques. Mon estomac se refuse à guérir, aussi je veux enfin commencer la cure d'huile. Auriez-vous la bonté de me faire remettre ici celle qui convient ? De plus, le 13 — pas plus tôt — j'aurai besoin d'un litre d'alcool à brûler⁴⁸, et, comme mon bon ange, M^{lle} Jacob est absente, il faut que vous remplissiez encore une fois cet office auprès de moi. Et maintenant un souvenir affectueux et une poignée de main, ma très chère petite Marta. Amicales salutations à votre mari et à votre amie de Vienne, qui m'intéresse beaucoup. *Les amis de nos amis*⁴⁹... Gardez votre entrain et votre gaieté.

Votre R. L.

Mille souvenirs à Kurt. Un peu de littérature nouvelle me ferait plaisir.

249. *A Mathilde Jacob*

Vendredi 9 avril 1915.

Ma chère Mademoiselle Jacob⁵⁰,

J'espère que vous recevrez ces lignes assez tôt pour qu'elles vous donnent, ce que je souhaite, le « bonjour » en ce dimanche

48. R. L. utilisait une encre sympathique de sa fabrication. La plupart d'entre elles sont à base de savon, de glycérine, d'alcool et d'un colorant d'aniline. Mais on peut aussi en fabriquer à l'aide de soude caustique et de suc d'oignon mélangé à du jus de citron. Or R. L. se fait envoyer en prison du savon, des citrons et de la lanoline. En outre, elle fait une très grande consommation d'alcool à brûler. Peut-être est-ce pour déchiffrer à la flamme les messages qui lui sont adressés de la même manière ?

49. En français dans le texte.

50. Cette lettre avait été publiée dans l'*Arbeiter-Zeitung* de Vienne du 28 décembre 1924, sans nom de destinataire. Elle a été insérée par Benedikt Kautsky dans *BAF*, p. 193, avec la mention : « destinataire inconnue ».

matin. Merci de tout cœur pour vos lettres que je lis et relis et qui m'apportent une brassée de joie. La seconde est arrivée ce matin de Iéna (je ne connais pas l'hôtel où vous êtes) avec les jolies « pièces jointes ⁵¹ ».

La photo de Mimi m'a fait terriblement plaisir ; chaque fois que je la regarde, je ne puis m'empêcher de rire. J'ai si souvent connu ces accès de sauvagerie chez elle, quand on entreprenait une « manœuvre d'approche », que c'est tout juste si, en regardant l'image, je ne l'entends pas gronder. La photo est remarquablement réussie ; et pour le jeune médecin aussi, qui s'intéresse tant à ma Mimi, j'éprouve a priori la plus vive sympathie.

Un merci tout particulier pour les fleurs ; vous ne savez pas quel bien vous me faites. C'est que j'ai la possibilité de m'adonner de nouveau à la botanique, ce qui est ma passion et la meilleure détente après le travail. Je ne sais si je vous ai déjà montré mes herbiers, où, à partir de mai 1913, j'ai classé à peu près 250 plantes, toutes magnifiquement conservées ⁵², je les ai tous ici, ainsi que divers atlas, et à présent je peux ouvrir un nouveau cahier, un cahier spécial pour la « Barnimstrasse ⁵³ ». Je n'avais justement encore aucune des petites fleurs que vous m'avez envoyées et je les ai disposées dans ce cahier ; m'ont fait particulièrement plaisir l'étoile jaune (la petite fleur jaune de la première lettre) et la pulsatile, car on ne les trouve pas ici à Berlin. Les deux feuilles de lierre de M^{me} von Stein ⁵⁴ vont elles aussi passer à la postérité — je n'avais pas encore vraiment de lierre (en latin *hedera helix*) dans ma collection ; je suis doublement contente de leur origine. L'hépatique mise à part, toutes les autres fleurs étaient très correctement pressées, ce qui est important quand on herborise.

Je suis contente pour vous que vous voyiez tant de choses ; pour moi, ce serait une punition que d'être obligée de visiter musées et autres établissements. J'y attrape aussitôt la migraine et me sens toute moulue. La seule détente consiste pour moi à baguenauder dans la campagne ou à rester allongée au soleil,

51. Il s'agit sans doute des fleurs dont il sera question plus loin et de la photo de la chatte Mimi. Mathilde Jacob passe ses vacances en Thuringe.

52. Ces cahiers ont été conservés et les plantes sont effectivement aujourd'hui encore dans un état de fraîcheur tout à fait étonnant. Ce fut Paul Levi qui en hérita après sa mort et les conserva.

53. R. L. purgeait sa peine à la prison de femmes de la Barnimstrasse.

54. Mathilde Jacob est à Weimar et visite les lieux où vécut Goethe et M^{me} von Stein, une des amies et inspiratrices du poète. M^{me} von Stein écrit elle-même une œuvre, *Didon*, où elle fait part de sa rancœur après la rupture.

dans l'herbe, en observant les insectes, si minuscules soient-ils, ou en scrutant les nuages. Je vous dis cela pour le cas où nous ferions un jour ensemble notre voyage ; je ne vous empêcherai nullement de visiter tout ce qui vous intéresse : il faudrait seulement que vous m'excusiez. Il est vrai que, vous, vous unissez les deux genres de distraction, ce qui est la solution la plus juste.

J'avais vu un portrait de Lady Hamilton dans l'exposition des Français du XVIII^e siècle. Je ne me rappelle plus le nom du peintre. Je me souviens seulement d'une peinture vigoureuse, aux tons crus, d'une beauté robuste, provoquante, qui m'a laissée froide. Ma préférence va à des types de femmes un peu plus fines. Dans la même exposition, je vois encore très nettement le portrait de M^{me} de Lavallière, peint par la Lebrun⁵⁵ dans des tons gris-argent qui s'accordaient admirablement avec le visage transparent, les yeux bleus et la robe claire. Je n'arrivais pas à me détacher de ce tableau dans lequel tout le raffinement de la France pré révolutionnaire, une culture aristocratique s'alliaient à un léger parfum de décomposition.

C'est bien que vous lisiez *La Guerre des paysans* d'Engels. Avez-vous déjà fini le Zimmermann ? A proprement parler, Engels ne nous propose pas une histoire, mais seulement une philosophie critique de la guerre des paysans. Le tissu nourricier des faits, c'est Zimmermann qui le fournit⁵⁶. Quand je voyage en Wurtemberg, que je traverse les villages endormis en passant entre les tas de fumier odorants, et que les oies, leurs longs cous tendus, sifflant, ne cèdent que de mauvais gré la place à l'auto, tandis que les adolescents du village, encore pleins d'espoir, répliquent à quelque juron, je ne parviens jamais à me faire à l'idée qu'autrefois, dans ces mêmes villages, l'histoire mondiale a passé, martelant les rues de son pas sonore et que des personnages dramatiques s'y sont empoignés

Pour me distraire, je lis l'histoire géologique de l'Allemagne. Songez donc que dans des plaques d'argile de la période algonkienne, c'est-à-dire de l'époque la plus ancienne de l'histoire du globe, alors qu'il n'existait pas encore la moindre trace de vie

55. La plupart des portraits de Lady Hamilton sont dus au peintre anglais George Romney. R. L. pense sans doute à un portrait de Lady Hamilton par Elisabeth Vigée-Lebrun et à un portrait de Louise Francoise de Lavallière, favorite de Louis XIV, par Charles Le Brun ou bien au plus connu, de Pierre Mignard, à Marseille.

56. Dans sa préface, ENGELS (cf. *La Révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Editions sociales, Paris, 1952, p. 11) explique lui-même qu'il a emprunté l'essentiel de sa documentation à l'ouvrage de W. ZIMMERMANN, *Allgemeine Geschichte des grossen Bauernkrieges*, Stuttgart, 1841-1843.

organique⁵⁷, donc il y a des millions et des millions d'années, songez que l'on a trouvé en Suède, dans une de ces plaques d'argile, la marque des gouttes d'une brève averse ! Je ne saurais vous dire quel effet magique produit sur moi ce lointain bonjour venu du fond des âges. Je ne lis rien avec autant d'intérêt passionné que des livres de géologie.

A propos, pour revenir à M^{me} von Stein, malgré toute la piété que j'éprouve pour ses feuilles de lierre, Dieu me pardonne ! mais c'était une chipie. Lorsque Goethe lui a donné congé, elle s'est comportée comme une clabauzeuse, et moi je maintiens que le caractère d'une femme se mesure non pas lorsqu'un amour commence, mais lorsqu'il s'achève. Aussi, de toutes les femmes que Goethe a aimées, la seule qui me plaise, c'est la délicate, la réservée Marianne von Willemer, la « Suleika » du *Divan occidental-oriental*⁵⁸.

Je suis toute contente que vous vous reposiez, vous en aviez besoin ! Moi je vais très bien.

Amitiés.

Votre R. L.

Un bonjour amical à M^{lle} Dyrenfurth ; son petit mot m'a fait bien plaisir.

250. *A Mathilde Jacob*

4/5 mai 1915.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Une demande urgente ! J'ai besoin pour mon travail du n° 41 de la *Neue Zeit* du 11 juillet 1913 ; il est dans ma bibliothèque avec les autres numéros.

Je suis bien sûr tout à fait d'accord avec votre projet d'aller

57. L'époque de l'algonkin est comprise en 800 et 5 000 millions d'années avant notre ère. R. L. se trompe : il existe à cette époque une vie organique, notamment des vers.

58. Marianne Jung, jeune épouse du banquier von Willemer, inspira à Goethe son dernier amour. Elle fut le modèle de Suleika dans l'œuvre en vers de Goethe intitulée *Le Divan occidental-oriental*, publiée en 1819, et dont elle composa elle-même plusieurs chants.

habiter à Südende avec Clara⁵⁹ ; je suggérerais même que vous emmeniez Mimi afin que Clara puisse jouir de sa présence. Mais il vaudrait peut-être mieux laisser Mimi en paix si elle se sent si bien chez vous. Une seule condition : vous ne reprendrez pas M^{me} Dalkowsky comme femme de ménage ! Cette bonne femme ne doit plus mettre les pieds dans l'appartement, j'y tiens, quoi qu'en dise oncle Leo⁶⁰. M^{me} Sachtler d'en face vous aidera sûrement volontiers à mettre de l'ordre, sinon, téléphonez à M^{me} Marchlewski (Steglitz 2151⁶¹), elle m'a déjà procuré une bonne femme de ménage pour quelques jours. C'est bien sûr M^{me} Sachtler qui devra faire la cuisine, mais c'est à vous de fixer un prix raisonnable, car cette dame est très timide. Encore une demande ! J'ai « perdu » ma couturière, la seule qui sache me faire quelque chose sans essayage. Elle est sans doute partie à Munich ; pourriez-vous me trouver son adresse actuelle ? Elle s'appelle M^{me} Flora Heissner, son mari travaillait à l'institut d'optique de Goertz et devait être transféré à la filiale munichoise de cette entreprise. Elle habitait à Steglitz, Moltkestr. 2 ; la camarade Bertha Selinger habite dans la même maison, elle sait peut-être quelque chose et de toute façon saluez-la bien cordialement de ma part. Ces statistiques que vous ne trouvez

59. Clara Zetkin séjournait chez Rosa Luxemburg lorsqu'elle venait à Berlin pour les réunions de la Commission de contrôle du SPD dont elle faisait partie. C'est sans doute pour préserver cette habitude que Mathilde Jacob avait avancé cette proposition.

60. Jogiches. Il est d'ailleurs fort probable que cette histoire de femme de ménage soit du langage codé. Nous disposons, pour tenter de déchiffrer les lettres apparemment anodines de Rosa Luxemburg à son amie et secrétaire Mathilde Jacob, celle par conséquent qui assurait les échanges entre la prison et l'extérieur, sinon d'une clé, du moins d'un élément d'explication sous la forme d'une lettre de Leo Jogiches du 2 avril 1915. C'est Werner Blumenberg qui désigne Mathilde Jacob comme destinataire. « Dans le texte que nous avons composé aujourd'hui ensemble, auriez-vous l'amabilité de modifier certaines choses de la manière suivante :

1) Prière de *barrer* la phrase : "Franziskus aura tout à fait terminé son travail d'ici le 10 avril" ; à la place, mettez la phrase suivante : "Mimi se porte très bien, l'appartement est très bien rangé, *mais la plaque n'a pas encore été mise sur la porte*, or oncle Leo a promis qu'à la fin de la semaine prochaine la plaque elle aussi sera remise en place."

2) Veuillez bien barrer la phrase avec Marie Stuart. *A la place*, il faut écrire : "La petite fille de Karl a été très contente du cadeau. Elle comprend très bien le livre et l'a lu jusqu'au bout en un jour."

Tout le reste demeure inchangé. Je tiens tout particulièrement à ce que la phrase avec la "ligne de démarcation" soit reproduite *mot pour mot.* » (IRSH, p. 100.) Aussi bien en ce qui concerne l'article de Franz Mehring que « la plaque sur la porte », il s'agit vraisemblablement de corrections des épreuves de la revue *Die Internationale* qui allait paraître le 15 avril.

61. La femme de Julian Marchlewski-Karski (cf. vol. I, p. 404).

pas, c'est la poisse ; il faut que je m'en occupe moi-même et mon avocat devrait entreprendre les démarches nécessaires⁶² ; j'espère qu'il ne chôme pas. Encore une fois, grand merci pour les fleurettes. L'œillet était royal. Les deux bleues s'appellent muscari (*muscari racemosum*) ; d'où les tenez-vous ? Votre

R. L. vous embrasse Mimi et vous.

251. *A Mathilde Jacob*

22.5 (samedi) [1915].

Ma chère Mademoiselle Jacob,

A l'instant je reçois, avec votre gentille lettre, votre souvenir de Pentecôte qui embaume tant et m'a donné beaucoup de joie. Il y a si longtemps que je ne vous ai pas écrit que je m'en fais une fête. Quand vous êtes venue me voir récemment avec Clara⁶³, mon plaisir s'en est trouvé doublé ; avec elle, nous ne parlons que de choses qui vous intéressent et vous concernent, et j'aurais été très fâchée de ne pas vous avoir vue : simplement, après, j'ai regretté d'avoir eu si peu l'occasion de parler avec vous. Vous demandez que je vous confirme ce que j'ai reçu. Eh bien, j'ai eu la brève lettre annonçant la maladie de M^{me} Lehmann⁶⁴ et contenant la photographie de Mimi qui m'a beaucoup plu. Ensuite j'ai reçu, par l'intermédiaire de Karl⁶⁵, la bouteille d'huile dont

62. Pour lui permettre de se rendre dans une bibliothèque afin de consulter les statistiques nécessaires à la rédaction de sa *Critique des critiques*. Il y avait d'ailleurs eu un précédent, selon les souvenirs de Mathilde Jacob : « Le tribunal avait donné congé pour deux jours à Rosa Luxemburg afin qu'elle puisse mettre chez elle ses affaires en ordre » (*Im Gefängnis*, p. 19).

63. Zetkin.

64. Il s'agit de M^{me} Adams-Lehmann-Hope qui fut médecin dans plusieurs villes d'Allemagne du Sud. Hans Diefenbach logeait chez elle à Munich alors qu'il faisait ses études de médecine. M^{me} Lehmann était également liée à Bebel et Kautsky. Elle était la seconde épouse du docteur Carl Lehmann qui entretenait d'étroites relations avec les social-démocrates russes. Il écrivit notamment un livre avec Parvus et fut le principal soutien de la rédaction de l'*Iskra* autour de Lénine au moment où elle résidait à Munich.

65. Liebknecht.

je m'enivre chaque jour et qui me fait beaucoup de bien⁶⁶. Karl m'a aussi fait cadeau d'un journal illustré qui m'a bien amusé. De M^{me} Rosenbaum — mais c'est déjà ancien —, j'ai reçu un colis de fleurs et une lettre dont je la remercie mille fois, et puis aussi le livre contenant les histoires d'animaux, ce pour quoi je lui dis un merci à part. Ses pâquerettes sont encore dans l'eau, devant moi. Je crois que c'est tout. Mais songez que déjà trois lettres — je l'ai vérifié — ne sont pas arrivées jusqu'ici. Il est d'autant plus indispensable d'accuser réception de celles qui me parviennent.

N.B. : le tuteur de Mimi⁶⁷ m'avait, comme il en a l'habitude, laissé espérer sur une carte postale une longue lettre « dans 2-3 jours ». Peut-être est-ce resté à l'état de promesse. D'une façon générale, ces temps-ci, il est particulièrement peu prolixe.

Les deux photos de Mimi de style futuriste sont dignes de figurer dans une exposition. Au reste, l'une d'elles m'a fort inquiétée : si ma Mimi a déjà un tel embonpoint comme on le dirait d'après la photo avec les souris blanches qui dansent, alors, pardonnez-moi, elle a tout du porc à l'engrais et j'en ai mal au cœur. J'espérais que vous exerceriez une influence bienfaisante sur son caractère, pas sur sa taille ; elle ressemblait déjà assez à un personnage de Rubens.

Comme j'aimerais moi aussi vous envoyer un cadeau pour Pentecôte ! Mais, pauvre rat d'église, je ne vis moi-même ici que des bienfaits d'autrui. Je ne puis donc une fois encore vous faire présent que d'un petit livre : j'ai choisi Voltaire. Il s'agit de ses *Contes* qui en général sont moins connus. Il m'est arrivé de me divertir délicieusement en les lisant. Je recommande aussi à votre attention le bon portrait de lui qui est reproduit au début du livre : c'est Maître Renard tout craché⁶⁸. Mais je ne veux pas confier ce petit livre à la poste, il faudra que vous veniez le chercher vous-même. Je voudrais en effet vous prier d'emporter en même temps ma robe de chambre et de me faire faire la même par votre couturière (simplement, il n'est pas nécessaire qu'elle soit aussi ample). Voudriez-vous m'acheter l'étoffe ? Du velours côtelé (ou au pis-aller uni) doux et léger, vert foncé (pas olive !) ou souris à 4 ou 5 M le mètre à peu près.

Ce monstre, que je ne vous confie pas sans rougir tant il est déchiré, avait été taillé dans un tissu dont on m'avait fait cadeau

66. Il s'agit d'un remède contre les maux d'estomac dont souffrait R. L.
67. Leo Jogiches.

68. Il n'est pas impossible que R. L. veuille attirer l'attention de sa correspondante sur un message écrit au dos du portrait de Voltaire.

et qui pesait des tonnes, et en plus elle avait été ratée par la couturière. Comme c'est fête et que vous êtes occupée mardi et mercredi, je vous attends donc peut-être jeudi. Si vous vous présentez en bas, je ferai descendre la robe de chambre et le Voltaire.

Moi aussi j'ai trouvé que Karl avait très mauvaise mine : il était abattu et distrait ; il m'a fait beaucoup de peine. En quoi consiste l'héroïsme de sa femme, que vous mentionnez ? Je serais très heureuse de l'apprendre. J'ai l'intention de lui écrire, mais je ne le ferai que lorsque Karl sera reparti⁶⁹. Actuellement il est pour elle le meilleur réconfort, à supposer qu'elle ait besoin d'être réconfortée.

Je n'ai pas le couvercle de votre dernier envoi de fleurs⁷⁰ : on me remet les colis ouverts. J'ai remarqué sur le fond un cachet de la poste que je vous joins, mais qui me paraît absurde, s'agissant de l'année surtout.

Vous savez sans doute déjà que le procureur a rejeté la demande de congé que j'avais présentée pour aller vérifier des statistiques⁷¹. Donc rien à faire. Bah ! je travaille comme je peux. Je renonce à la *Correspondance* de Witte : je vois à peu près à quoi elle ressemble. Par contre, je me réjouis de tout cœur de recevoir quelques lignes de vous.

En faisant bien des amitiés à Karl, à l'oncle Leo et au Vieux⁷², je vous embrasse, vous et Mimi et reste votre R. L.

Encore une prière, si vous venez jeudi : un livre de sucre en morceaux et une bouteille de teinture de myrrhe⁷³. A part ça, je suis pourvue de tous les biens terrestres.

252. A Gertrud Zlottko *

25.V.[19]15⁷⁴.

Chère Gertrud,

Votre lettre et les peintures m'ont fait grand plaisir. En particulier l'intérieur. Vous faites décidément des progrès ! Toutefois,

69. Du 13 mai à la fin juin, Karl Liebknecht était à Berlin pour la session du Reichstag.

70. Le couvercle contenait peut-être quelque message.

71. R. L. avait peut-être invoqué la nécessité d'aller dans une bibliothèque pour consulter les statistiques pour pouvoir rédiger sa *Critique des critiques* (voir lettre précédente, note 62).

72. Leo Jogiches et Franz Mehring.

73. Elle s'en servait sans doute comme produit de beauté.

74. Indication de censure au crayon bleu : « prison royale de femmes, Barnimstr. 10 ».

si on prend du recul, l'espace s'enfonce au galop en profondeur et, comme la table au milieu de la chambre divise l'espace en deux, on a l'impression que les dimensions de la pièce correspondent à peu près à celles de Saint-Pierre de Rome ! Quant à Mimi, pour avoir l'air aussi grande de l'autre bout de la chambre, elle devrait avoir à peu près la taille d'un ours blanc. Mais cela ne fait rien. Votre défaut ici est une vertu. La plus grande difficulté pour le peintre, c'est généralement la profondeur. Vous surmontez tout de suite cette difficulté avec une telle fougue que vous foncez vers le but tel un bon coureur qui finalement tombe le nez par terre. Ne vous désolez surtout pas de ma « mise en boîte », vous savez bien ce que je veux dire. Sérieusement ! la petite peinture est excellente, elle a du relief et de la lumière, et surtout le dessin est rigoureux. Je m'en réjouis et vous envoie pour fêter le nouveau *genre* (prononcez *Schaner*) de votre art, 10 em⁷⁵, mais qu'il ne faudra pas dépenser en friandises⁷⁶. En tout cas, je me garderai de laisser le petit tableau tomber entre les mains des inspecteurs des contributions, car en ce cas mon impôt doublerait immédiatement. A l'aspect de cette merveilleuse propreté et de ce parquet étincelant, un soupir léger et un frémissement ont soulevé ma poitrine. Par ailleurs, mille remerciements pour la belle pendule sur la bibliothèque, il m'en manquait précisément depuis longtemps une de ce genre. Ce qui est le mieux rendu, c'est la petite balle de Mimi, comme, dans mon portrait du Dr Diefenbach⁷⁷, c'était le bouton. Les deux paysages sont

75. « M » phonétiquement (c'est-à-dire marks).

76. Elle parle par ailleurs de « sa grosse Gertrud » et lui suggère toujours d'acheter des objets jolis ou utiles.

77. Dès 1908, Rosa Luxemburg s'était passionnée elle-même pour la peinture. Le 22 août 1908, elle écrivait à Kostia Zetkin : « [...] aujourd'hui je suis allée pour la première fois peindre dans la nature. Je me suis rendue au Schlachtensee [lac dans la banlieue de Berlin] et je brûlais d'impatience, mais, ciel ! que de difficultés. Je n'ai pu emporter qu'un bloc d'esquisses, donc, tu t'imagines, peindre sur du simple papier et en plein air, car je ne pouvais pas prendre mon chevalet avec moi ! Et tenir dans une main le bloc d'esquisses et la palette, dans l'autre les pinceaux ! En plus, il fallait que je *m'assoie* (sur un banc), je ne pouvais donc prendre du recul pour juger de l'effet. Il me fallait aussi peindre sur un format minuscule et j'éprouve le besoin de peindre tout de suite de grands tableaux, sinon le pinceau n'a aucun allant. Et, en plus de ça, je n'ai eu qu'une petite heure pour peindre, car des gens sont venus et m'ont délogée. Ça suffisait largement pour me désespérer, car en outre l'eau changeait à chaque instant d'aspect et le ciel aussi (aujourd'hui, les orages se succèdent). J'étais au bord des larmes lorsque je suis rentrée chez moi. Mais j'ai de nouveau appris quelque chose. Seulement je n'ai pas la moindre idée de la manière dont je vais surmonter les difficultés extérieures — comment emporter un chevalet et au moins un plus grand

cette fois-ci moins réussis ; celui qui est sombre, empreint d'une atmosphère orageuse, un peu tourmenté, manque d'élégance, contrairement à ceux que vous faites d'habitude. Le paysage dans les tons clairs est bon, mais me paraît un peu insignifiant. Sans doute n'étiez-vous pas dans de bonnes dispositions pour ces deux-là. Cela ne veut naturellement rien dire, vous avez pu parfaitement réussir d'autres tableaux au même moment. Pourquoi ne dessinez-vous pas des arbres, comme nous en avons plusieurs fois parlé ? Maintenant, vous disposez de plus de temps, il vous sera très utile de bien dessiner pour peindre des paysages.

Maintenant, votre lettre. Ce ton découragé ne m'a vraiment pas fait plaisir. Voilà que vous gémissiez à l'avance de la misère de vos futurs enfants, dont le bout du nez n'a pas encore pointé dans le monde ? Fi, Gertrud, à quoi bon ? J'aime que mes Espagnols soient joyeux. Il faut travailler et faire tout ce que l'on peut, mais prendre tout le reste avec légèreté et bonne humeur. L'amertume intérieure ne rend sûrement pas la vie plus facile. Du reste, attendez d'abord que cette fichue guerre soit terminée, alors bien des choses prendront un autre tour. Quand je recouvrerai la liberté, quand M. Diefenbach sera de retour et d'autres encore, nous pourrons faire quelque chose pour vous aussi, vous procurer un travail quelconque qui vous conviendra et que vous pourrez accomplir à côté des « devoirs de la maternité » qui vous préoccupent déjà⁷⁸. Je me réjouis que vous continuiez à herboriser. Je vous ferai envoyer un atlas botanique. J'ai reporté dans mon cahier les échantillons que vous m'avez envoyés. Mais la fleur

carton ? [...] je pourrais pendant deux ans ne vivre que pour la peinture — cela me dévorerait ! Je n'irais prendre des leçons chez aucun peintre, je ne demanderais jamais rien à personne, j'apprendrais toute seule en peignant et je te poserais des questions à toi ! Mais ce sont des rêves insensés, je n'en ai pas le droit, car pas un chat n'a besoin de ma lamentable peinture, alors qu'il y a des gens qui ont besoin de mes articles » (SKL, p. 146-147). R. L. avait fait en 1911 un portrait à l'huile de Hans Diefenbach, dont l'original, selon les indications de Benedikt Kautsky, se trouve aux Etats-Unis en la possession de Karl Kautsky junior. Elle avait également fait son autoportrait dont elle avait fait présent à Hans Diefenbach en l'accompagnant de ces mots : « Un tas de haillons ».

78. Elle essaya de sa prison de trouver du travail à Gertrud, et Hans Diefenbach lui légua une somme d'argent (cf. lettre à Gertrud Zlottko du 10 juin 1918). Dans sa lettre du 4/5 juin, elle demande à Mathilde Jacob : « Si le temps dont vous disposez le permet à nouveau, occupez-vous s'il vous plaît un peu de ma Gertrud... Elle est tout à fait dans le besoin, il faudrait lui procurer des revenus ; je l'ai également redemandé à M^{me} Ros.[enbaum]. Envoyez-lui aussi, à Gertrud, à mes frais, le même atlas des fleurs printanières et estivales de Schumacher » (BMJ, p. 29).

Pendant la guerre, Gertrud Zlottko travailla comme dessinatrice dans une fabrique de cartes postales.

jaune n'était pas une *calta palustris* (anémone), celle-ci a de grandes feuilles rondes, mais la renoncule flamboyante (*ranunculus flammula*). J'ai reçu de M^{lle} Jacob une charmante photo de Mimi dans les bras d'un jeune officier — elle essaie naturellement de le griffer. Donc, Gertrud, encore une fois gardez la tête haute et ne perdez pas courage, cela finira bien par prendre tournure. Adonnez-vous avec zèle à la peinture, essayez donc une fois de peindre l'intérieur d'une église — je parle tout à fait sérieusement. J'espère que vous avez profité du magnifique temps de Pentecôte.

Avec mille souvenirs.

Votre R. L.

Je joins quelques lignes pour M^{me} Goede. La carte représentant les oies m'a fait grand plaisir.

253. A Marta Rosenbaum

[2.VIII.1915⁷⁹].

Chère petite Madame Marta, mille remerciements affectueux pour vos bonnes lignes qui m'ont causé une très grande joie. Comme je regrette de ne pas vous avoir vue alors que vous étiez si proche de moi ! J'espère que ce sera bientôt possible ; je vous en avertirai. Dans ma correspondance aussi je suis, hélas ! contrainte à des restrictions, bien plus que je ne le voudrais, et les lettres — rares — que j'écris doivent être consacrées à mes « affaires », mes livres et autres choses du même genre⁸⁰. Hier la nouvelle concernant Clara m'a beaucoup émue, et je m'inquiète assez à son sujet⁸¹. J'attends que M^{lle} Jacob m'avertisse dès qu'elle

79. Carte postale. Cachet de Berlin C. Benedikt Kautsky donne la date de 1916. Mais le manuscrit dactylographié par Luise Kautsky indique 1915 qui est plus vraisemblable, car à l'époque R. L. n'utilisait pas encore de diminutifs affectueux en s'adressant à Marta Rosenbaum.

80. Le 1^{er} août, R. L. écrit à Clara Zetkin : « En ce qui me concerne, il n'y a pas grand-chose à dire, un jour ressemble à l'autre, une semaine ressemble à l'autre comme deux gouttes d'eau ; 4 mois et demi environ de passés. Si le ciel dans ses desseins impénétrables n'en décide pas autrement — quelques faibles présages semblent le confirmer —, j'en ai encore pour 7 et demi. De 6 heures du matin à 9 heures du soir, je ne fais rien d'autre que lire et un peu écrire, c'est à cela que s'épuise toute "l'image de mon existence" actuelle » (*IML*, Berlin).

81. Clara Zetkin avait été arrêtée le 29 juillet dans le cadre des poursuites engagées contre les responsables de la revue *Die Internationale*.

apprendra quelque chose de nouveau. A part cela, je vais bien et j'ai tout ce qu'il me faut. Merci donc pour tout. Je connais déjà le beau livre sur Wagner⁸², mais il m'a fait grand plaisir comme témoignage de votre bonté. Imaginez que les deux boutons de roses se sont magnifiquement ouverts chez moi, ce qui est si rare pour des roses coupées ; ils embaument. Je crois volontiers que mes azalées et mes rhododendrons poussent bien chez vous ; dans six mois nous nous reverrons tous dans votre jardin ! Prendrez-vous des vacances cet été et quand ? Mes pensées les plus affectueuses et à très bientôt.

Meilleur souvenir à votre époux.

Votre R. L.

254. *A Gertrud Zlottko*

7.VIII.[19]15⁸³.

Chère Gertrud, votre envoi m'a fait grand plaisir, ainsi que les trois petites peintures qui sont arrivées avant. D'abord et surtout je me réjouis que vous peigniez avec zèle et fassiez des progrès. Dans l'album, il y a trois peintures qui sont très bonnes : le morceau de fleuve ou de canal bleu, la plage toute plate avec les deux langues de terre et le bout de forêt avec le ciel aux reflets dorés éclatants. Néanmoins, ce que je préfère, c'est la toute petite peinture en gris avec le jeune pêcheur. Je la trouve excellente. Quelque regret que j'en aie, je l'enverrai bientôt au Dr Diefenbach (il m'a écrit récemment) afin de l'aiguillonner un peu. Mais vous ne me dites pas du tout ce que vous faites ni comment vous allez. Je crains que vous ne soyez toujours sans travail et d'ici je ne peux vous aider en rien. Je maintiens pourtant mon idée : vous devriez malgré tout apprendre la dactylographie et — si possible — la comptabilité. Maintenant et après la guerre, on emploiera beaucoup plus de dames qu'auparavant, et une situation dans un bureau vous conviendrait mieux que toute autre. J'ignore seulement si votre épaule pourra supporter le travail de dactylographie. Vous devriez en parler avec M^{lle} Jacob, qui pourrait certainement vous aider à tous les égards.

82. Probablement la correspondance de Wagner avec Mathilde Wesendonk (cf. lettre à Mathilde Jacob de fin octobre 1915).

83. Indication de censure à l'encre : « T ». En tête de la lettre, un dessin de la main de Rosa Luxemburg représentant trois oies.

Ce mois-ci c'est votre anniversaire, et, pour autant que je m'en souviens, le 14. Dès maintenant je vous envoie mille souvenirs et vœux de bonheur ; avec la petite somme que je vous envoie, achetez-vous quelque chose de joli et d'utile. L'an prochain nous célébrerons mieux cette fête⁸⁴. Votre vase de fleurs, avec le millepertuis, l'épine-vinette et les œillets rouge vif est sur ma table ; il éveille en moi les plus agréables souvenirs. C'était vraiment un beau printemps et un bel été lorsque nous revenions le matin des champs, les bras chargés de gigantesques bouquets. Vous avez seulement oublié les silhouettes d'ombres chinoises dont nous avions orné le « vase » et qui faisaient une telle impression aux visiteurs. Le petit dessin en tête de cette lettre vous montrera que je suis restée fidèle à mon idéal de vie — j'y suis attachée par une nostalgie plus grande encore qu'auparavant. Attendez, quand cette petite idylle se réalisera, vos soucis aussi disparaîtront. Vous riez et doutez ? Qu'il ne vous arrive surtout pas ce qui vous est arrivé quand j'ai essayé en vain d'imiter le cri des oies. Imaginez-vous qu'ici, dans le voisinage, il y a quelque part une oie, je veux dire une vraie oie avec des plumes. Elle crie parfois, ce qui m'enchanté ; cela se produit, hélas ! trop peu souvent. Savez-vous pourquoi j'aime tant cela ? Je viens de le découvrir : le caquetage des poules ou le coin-coin des canards ont les accents authentiquement maternels et soucieux d'animaux domestiqués depuis longtemps. Mais le cri de l'oie évoque encore tout à fait l'oiseau sauvage, non apprivoisé, qui émigre en hiver vers le sud ; il fait songer au vol orgueilleux, à l'appel amoureux par-delà de lointaines distances... En vérité, quand j'entends ce cri inarticulé de l'oie, quelque chose en moi tressaille de nostalgie — la nostalgie de quoi ? tout simplement des horizons lointains, du monde. Sacré dieu, par tout les diables ! que ne puis-je moi aussi voler, loin, loin d'ici, aussi loin qu'une oie sauvage ! Je vous emmènerais tout de suite. En attendant, portez-vous bien et gardez la tête haute. Mais, Gertrud, n'oubliez pas non plus qu'un peintre ne doit pas seulement peindre mais aussi lire beaucoup pour faire des progrès. Vous pouvez toujours emprunter des livres par l'intermédiaire de M^{lle} Jacob, soit de sa bibliothèque soit de la mienne. Est-ce que vous lisez, seulement ? Répondez, s'il vous plaît. De Mimi⁸⁵ je n'entends dire que des éloges ravis. Le matou d'ici est un scélérat, il poursuit toujours les moineaux.

Souvenirs cordiaux.

Votre R. L.

84. R. L. avait été condamnée à un an de prison, elle espérait donc être libre dès février 1916.

85. Mimi avait été confiée à la garde de Mathilde Jacob.

Barnimstrasse, 31.VIII.[19]15.

Très honoré et cher ami,

Votre lettre m'a causé une vive joie, d'autant plus que j'attendais avec impatience des nouvelles de votre santé et de celle de la chère M^{me} Eva ⁸⁶, espérant savoir si vous aviez pu trouver le repos souhaité. J'ai été bien peinée d'apprendre que vous aviez tant souffert du mauvais temps ; je suis soucieuse en contemplant à travers la fente du soupirail de ma cellule le lourd ciel gris et la pluie ruisselante que vous avez peut-être aussi à déplorer dans le Harz ⁸⁷ et qui assombrissent à nouveau votre humeur. Mais comme vous avez tort de voir dans ces dispositions d'esprit un rapport quelconque avec l'âge ⁸⁸ ! En ce cas, je pourrais être votre grand-mère, car je suis aussi dépendante du temps qu'une grenouille, et une pluie d'automne me fait parfois apparaître toute mon existence comme une mascarade sinistre et ennuyeuse. Et qu'est-ce que donc que la jeunesse, sinon cette ardeur inaltérable au travail, cette humeur batailleuse, ce goût du rire ? A cet égard, vous nous battez encore à plate couture tous les jours. Vous ignorez à quel point justement l'exemple de votre admirable puissance de travail, la pensée de votre vivacité intellectuelle me sont à la fois un reproche et un stimulant, ainsi que l'espoir discret d'obtenir votre éloge lorsque (vous connaissez bien mes coupables faiblesses) je suis sur le point de me perdre en rêveries ou de secouer avec impatience le joug du devoir.

Il est vrai que la situation dans l'ensemble est si confuse qu'il n'y a même pas place pour une véritable ardeur à la lutte. Tout est encore mouvant, le grand tremblement de terre semble ne pas vouloir prendre fin. Il est terriblement difficile de déterminer la stratégie et d'ordonner la bataille sur un terrain aussi instable et aussi ravagé. A vrai dire, je n'ai plus peur de rien. Au premier moment, le 4 août ⁸⁹, j'ai été horrifiée, presque abattue ; depuis j'ai repris tout mon calme. La catastrophe a pris une telle ampleur

86. Epouse de Franz Mehring.

87. Mehring passait ses vacances dans les montagnes du Harz en Thuringe.

88. Mehring avait 69 ans.

89. Lors du vote des crédits de guerre par le groupe parlementaire social-démocrate au Reichstag.

que les normes courantes de la culpabilité et de la souffrance humaines ne sont pas applicables ; les bouleversements naturels ont quelque chose d'apaisant par leur grandeur même et leur caractère aveugle. Et, enfin, si les choses en étaient là, si l'éclat splendide de la paix n'était qu'un simple feu follet au-dessus des marais, alors il serait préférable que l'édifice se soit effondré.

Mais, en attendant, nous éprouvons les tourments et le malaise d'un état de transition, et c'est à nous que s'applique véritablement la formule : *le mort saisit le vif*⁹⁰. Le lamentable manque de caractère que vous déplorez chez nos amis hésitants n'a pas d'autre origine que la corruption générale qui a fait s'écrouler la fière et éclatante baraque du temps de paix. Où que l'on tende la main, on ne trouve que des branches pourries. Tout doit à mon avis continuer sur cette pente, à tomber de plus en plus en ruines jusqu'à ce que l'on voie apparaître enfin le bois sain.

Dans cette misère à laquelle je me résigne maintenant en toute sérénité d'âme, vos écrits sont pour moi une réelle consolation. Le premier article⁹¹ m'a doublement intéressée parce que j'avais lu chez Seeley⁹² et Macaulay⁹³ plusieurs passages se rapportant au sujet et dans lesquels j'ai trouvé entière confirmation de l'opinion que vous émettez, à savoir que la guerre de Sept Ans⁹⁴ n'était au fond qu'un conflit entre la France et l'Angleterre pour s'assurer l'hégémonie en Amérique et en Asie, tandis que Frédéric tirait profit de cette concurrence pour l'empire mondial. D'abord je fus surprise par ces vues — l'école ne nous a-t-elle pas appris à nous situer dans une perspective de clocher, bien européenne ? —, mais maintenant, à la lumière des événements actuels, on se réjouit de voir ainsi s'ouvrir devant nous de larges horizons. Et, en lisant la description de l'armée de Frédéric, de ses brillantes victoires, de certaines figures comme Clive⁹⁵ et ses sepoys⁹⁶, il

90. En français dans le texte.

91. Il s'agit de la série d'articles de Mehring, « Kriegsgeschichtliche Probleme » (Problèmes d'histoire de la guerre), *Neue Zeit*, XXXIII, vol. II (1914-1915).

92. John Robert Seeley (1834-1895), historien anglais, professeur à Cambridge. R. L. pense à *Expansion of England* (1883) ou à *Growth of British Policy* (1895).

93. Thomas Babington Macaulay (1800-1859), célèbre historien et homme politique anglais, auteur de *l'Histoire de l'Angleterre à partir de Jacques II* en cinq volumes.

94. 1756-1763.

95. Robert Clive (1725-1774), officier et homme d'Etat anglais, célèbre par ses expéditions militaires en Inde d'où il a expulsé les Français. Macaulay a écrit plusieurs essais historiques sur Clive.

96. Les sepoys étaient les soldats hindous de l'armée du Bengale appartenant elle-même à la Compagnie des Indes orientales.

me vient à l'esprit que bien des têtes de chapitres de l'actualité, telles que « l'héroïsme guerrier », « le service militaire obligatoire », « les mercenaires anglais », pourraient être réécrits à la lumière de l'histoire. A présent j'attends avec impatience le reste, mais la *N.[eue]* *Z.[eit]* d'aujourd'hui, stupidement, ne publie pas la suite. La rédaction n'y est même pas assurée par le facteur : lui, au moins, aurait fait se succéder sans interruption vos articles.

Pour me rasséréner, je lis en outre un peu de Lassalle. Mais, bon sang ! il me faut l'assistance divine pour ne pas exploser en lisant les notes de Bernstein⁹⁷. On dirait un roquet stupide qui se jette toujours dans les jambes de Lassalle. Quand celui-ci prend son plus bel élan pour envoyer à Schultze⁹⁸ une gifle retentissante, cet imbécile le saisit par la manche et fait observer, le doigt levé, qu'« en réalité » Schultze, « dans une certaine mesure », n'avait « pas tout à fait tort », etc., et, quand Lassalle conclut un chapitre dans les grondements de tonnerre et les éclairs de la foudre et que je veux me remplir les poumons d'air vivifiant, on voit accourir au bas de la page, s'agrippant à sa note explicative, comme l'araignée à sa toile, l'inévitable Ede, faisant observer qu'« en réalité » Molinari⁹⁹ avait déjà dit quelque chose d'analogue en 1864 ou je ne sais quelle autre fadaise. « Oh ! que le diable t'emporte ! », ne puis-je m'empêcher de m'écrier à chaque instant. Cela gêne entièrement mon tête-à-tête avec Lassalle. Comment avez-vous pu tolérer une telle violation de sépulture ? Pourquoi n'avoir pas tempêté et jeté vos foudres ? Ah ! nous avons toléré beaucoup trop de choses. M^{me} Eva a certes raison : nous avons été bien trop indulgents. Mais je vous jure que je me corrigerai. Je me sens déjà comme un porc-épic et je brûle d'attaquer les philistins.

Malheureusement mon travail n'avance pas comme je le voudrais. C'est sans doute la monotonie et l'étroitesse de mon horizon, l'absence d'impressions extérieures qui me paralysent et engluent mes sens. D'ailleurs, je ne puis travailler que dans l'exaltation, quand je suis d'humeur joyeuse ; or, à présent, le peu que j'écris, je l'arrache de ma plume avec difficulté. Cela n'est pas pour me plaindre, mais me tiendra lieu de « circonstance atténuante » si je déçois votre attente.

A part cela vous pouvez être tout à fait rassuré sur ma santé,

97. Les 12 volumes des œuvres de F. Lassalle, édités et annotés par E. Bernstein.

98. Franz Hermann Schulze-Delitzsch (1808-1883), juriste, économiste allemand, pionnier des coopératives de crédit.

99. Gustave de Molinari (1819-1911), économiste français, théoricien du libéralisme économique.

et M^{lle} J.[acob] aura droit à un savon pour vous avoir importuné de mon cadavre. Je voudrais pouvoir être aussi rassurée au sujet de notre Clara. Mais l'incertitude quant à ce qu'il adviendra d'elle et quant au temps que pourra encore durer cette mauvaise plaisanterie me porte sur les nerfs. Je suis d'ailleurs indignée — non, soyons honnête : je suis contente que le groupe parlementaire n'ait pas dit un mot de Clara ¹⁰⁰. Savez-vous ce que dit Valentin mourant à Gretchen : « Et si un jour tu deviens une... sois-le tout à fait ¹⁰¹ ! » ?

J'arrête en vous adressant à tous deux mes souvenirs les plus cordiaux. Combien je me réjouis déjà à l'idée d'être de nouveau assise à la petite table dans votre confortable bureau, de bavarder et de rire ! Encore une fois, toutes mes meilleures pensées.

Votre R. L.

Merci d'avance pour la *Lessing-Legende* ¹⁰² et les épreuves de *Marx* ¹⁰³.

N.B. : vous n'aviez pas clos votre lettre, sans doute par mégarde !...

256. A *Luisse Kautsky* *

[Prison de la Barnimstrasse.]
18.IX.1915.

Chère Loulou,

Je t'écris de nouveau aujourd'hui à l'occasion d'une petite commémoration : ce n'est pas un anniversaire, à vrai dire, mais cela fait sept mois exactement que je suis « en cage ». Durant

100. Clara Zetkin avait été arrêtée le 29 juillet 1915 et transférée à la prison de Karlsruhe où elle resta jusqu'au 12 octobre (cf. lettre à Marta Rosenbaum du 2 août 1915). La question de l'attitude politique de Clara Zetkin fut discutée lors de la réunion du groupe parlementaire social-démocrate le 17 août 1915, mais aucune décision définitive ne fut prise.

101. Citation inexacte du *Faust* de Goethe, première partie : *Du bist doch nur einmal eine Hur', so sei's auch eben recht.* (Puisque tu n'es qu'une putain, sois-le tout à fait.)

102. Ouvrage de Mehring paru à Stuttgart en 1906.

103. Il s'agit de la biographie de Karl Marx écrite par Mehring à laquelle R. L. avait collaboré (cf. vol. I, p. 391). Le 12 octobre 1915, R. L. écrivait à ce propos à Clara Zetkin : « J'ai lu les neuf premiers placards de sa biographie de Marx ; elle est remarquablement bien écrite et sera un monument durable » (*SKL*, p. 181).

tout ce temps, ta lettre et ta petite photo ont été ma plus grande joie : tu es si vive, si chaleureuse, si pétillante de vie ! Voilà ma Loulou, celle que je connais et que j'aime. Donc tu t'en es encore admirablement sortie¹⁰⁴, comme je suis contente ! A entendre les comptes rendus de Hans¹⁰⁵, je n'osais vraiment l'espérer. Moi aussi je suis très résolument opposée à une intervention révolutionnaire contre ta vésicule biliaire¹⁰⁶ ; *cette fois*, je suis pour une stratégie qui fatigue l'adversaire¹⁰⁷, car, en tout état de cause, l'intervention représente un saut dans l'inconnu. Si ton professeur a tant envie d'opérer, qu'il commence par tenter l'opération sur lui-même.

Et puis tu as bien raison : un être humain sans vésicule, c'est quoi ? Et à présent surtout, à *présent* se tirer d'affaire sans vésicule biliaire ? Non, même un ange n'y parviendrait pas et ni toi ni moi n'avons jamais voulu être des anges. J'ai trouvé touchant que tu lises mon bouquin¹⁰⁸ avec intérêt — et j'en ai éprouvé de la fierté ! Mais ça m'a fait rire de lire ta mise en garde : interdiction d'en débattre avec toi. Crois-tu donc que j'ai le moins du monde mon livre présent à l'esprit ? Naguère, quand je l'ai écrit, ça été comme une ivresse : de la première ligne à la dernière, je te le jure, ce que j'ai donné à l'impression sans le relire, ce fut mon premier jet, tant j'avais été prise par le sujet. Exactement comme la peinture, il y a six ans : alors, du matin au soir, je ne faisais que rêver de peinture¹⁰⁹. Mais, quand le livre a été terminé, ça a été réglé : il ne m'a plus été présent à l'esprit du tout. Je viens tout juste de relire exprès la partie que tu m'indiques pour voir ce qui a pu t'y plaire ; il m'a semblé n'être pas de moi. Cette impression vient justement du fait que le livre a été pour moi un si grand événement. Il y a deux ans — cela tu l'ignores totalement —, j'ai enfourché un autre dada : à Südende, j'ai été prise de passion pour les plantes, je me suis mise à cueillir, à mettre sous presse, à herboriser. Pendant quatre

104. Luise Kautsky était souffrante depuis plus d'un an (cf. lettre à Hans Diefenbach du 1^{er} novembre 1914, note 46).

105. Hans Kautsky, frère de Karl.

106. Le professeur qui soignait Luise Kautsky proposait l'ablation de la vésicule. Cette lettre est d'ailleurs adressée à l'hôpital municipal de Francfort-sur-le-Main où Luise Kautsky était soignée.

107. Allusion à la polémique qui avait opposé R. L. à Karl Kautsky en 1910. Kautsky proposait une stratégie baptisée *Ermattungsstrategie* (terme qui est repris dans cette lettre), c'est-à-dire « fatiguer l'adversaire ».

108. *L'Accumulation du Capital*, parue en 1913.

109. Cf. les lettres à Luise Kautsky de l'été 1911 et du 9 janvier 1913 (vol. I, p. 338-340, 361-363) et lettre à G. Zlottko du 25 mai 1915, note 77.

mois, je n'ai littéralement pas fait autre chose que baguenauder dans la campagne, ou classer et identifier à la maison les plantes que je rapportais de mes randonnées. Actuellement, je possède douze herbiers bien remplis et je me retrouve très bien dans la « flore indigène », p. ex. dans celle de la cour de notre infirmerie, où poussent deux ou trois arbustes et des mauvaises herbes à foison, pour la joie des poules et la mienne. Tu vois, il faut toujours que j'aie un sujet qui m'absorbe de la tête aux pieds ; et je sais bien que pareil comportement ne convient guère à un personnage grave, dont on attend toujours — voilà bien sa chance ! — quelque manifestation d'intelligence. Toi aussi, ma chérie, tu ne veux pas entendre parler de ce « bonheur dans une douce retraite » et n'as qu'ironie pour cette conception. Il faut bien pourtant que j'aie *quelqu'un* pour me croire quand je dis que j'étais, au fond, faite pour garder les oies et que, si je virevolte dans le tourbillon de l'histoire, c'est par erreur. Tu dois me croire ! Tu m'entends ? Et je ne suis pas du tout d'accord que tu m'écrives sur un ton résigné que « tu ne peux être pour moi d'aucun secours ». Mais si, tu es et tu dois être le port (excusez du peu !) où je peux aborder de temps à autre — quand le diable vient me prendre en catimini —, pour que nous puissions bavarder et rire ensemble et demander à Hans de nous jouer *Les Noces de Figaro*. Car il faut, pas vrai, que Hans Naivus¹¹⁰ soit de la partie pour écouter, sa petite tête mélancoliquement inclinée de côté, les babillages de deux femmes intelligentes, tandis que le regard rêveur de ses yeux mi-clos va de l'une à l'autre. Si, comme je l'espère, tu es à Berlin quand je sortirai de taule, nous organiserons immédiatement une saturnale de ce genre (avec thé jaune paille de Hans). Ce que tu m'as rapporté au sujet de Félix était vraiment réjouissant ; Karli¹¹¹, lui, sur la photo, n'a pas changé d'un poil — et dire qu'un garnement comme lui dirige déjà un hôpital ! Ce sont pourtant ces effrontés que l'on voyait galoper il y a quelques années à peine, le pan de leur chemise flottant au vent, et qui prétendent tout d'un coup être adultes, façon peu délicate de vous rappeler que vous avez vous-même vieilli. Mais nous n'allons pas nous laisser impressionner par ça et, en dépit de tout, nous restons jeunes¹¹², pas vrai ? A propos, ton Bendel¹¹³, l'hiver dernier, je le voyais tous les dimanches à mon cours de

110. Hans Kautsky.

111. Felix et Karli, les deux fils aînés de Luise Kautsky (cf. lettre à Hans Diefenbach du 1^{er} novembre 1914, notes 51 et 53).

112. R. L. avait alors 44 ans.

113. Benedikt Kautsky.

Neukölln¹¹⁴, ce qui était très gentil de sa part. Que font les gamins et les filles de Hans ? Imagine-toi que peu avant d'être arrêtée j'avais reçu des lettres de Medi¹¹⁵ ; plus tard d'ailleurs j'essaierai de reprendre contact avec elle...

L'affaire de Clara me préoccupe, car je ne sais absolument pas ce qu'elle devient¹¹⁶. Moi aussi j'ai, Dieu merci ! une nouvelle affaire sur le dos (à cause de l'Internationale¹¹⁷). Peut-être fera-t-on en sorte que, même en février¹¹⁸, je ne puisse mettre le nez dehors. Mais laissons, comme le disait notre brave Paulus¹¹⁹, « les choses venir à nous ». Loulou, avant de quitter Francfort, il te faut, si tu ne l'as déjà fait, consacrer une longue visite au Palmengarten. A l'occasion de mon procès¹²⁰, en février, j'y suis allée voir la serre. Dans le premier éclat du pré-printemps, c'est d'une beauté de rêve ; et c'est si bien aménagé qu'on peut s'y asseoir pour bavarder : en particulier la section des primevères ! Tu vois que ma passion pour la botanique dure encore (et elle a déjà survécu à bien d'autres passions). Et pour toi, grosse bête, je ne réserve pas « un petit coin » au fond de mon cœur, non, tu y partages la meilleure chambre avec Mimi, dont je viens d'ailleurs de recevoir aussi une photographie charmante. Ecris-moi bientôt, chérie ; je t'embrasse mille fois. Mon bon souvenir à Hans et à tes autres jeunes gens !

Ta R.

257. *A Mathilde Jacob*

23-24 septembre 1915.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Vous avez vraiment bon cœur de ne pas m'en vouloir pour mon atroce dernière carte ; je me suis fait a posteriori d'amers

114. Quartier populaire de Berlin.

115. Martha Urban (cf. lettre à Hans Diefenbach du 1^{er} novembre 1914, note 57).

116. Cf. lettre à Mehring du 31 août 1915, note 100.

117. Cf. lettre à Marta Rosenbaum du 2 août 1915, note 81, et lettre à Gertrud Zlottko du 21 décembre 1915, note 203.

118. Les craintes de R. L. se révélèrent vaines. A l'expiration de sa peine, elle fut libérée.

119. Paul Singer.

120. En février 1914 (cf. vol. I, p. 389, n. 1).

reproches. Je vais fort bien, soyez rassurée sur mon compte. Vos affectueux cadeaux y ont grandement contribué ; merci beaucoup. J'ai reçu hier de Clara une longue lettre ; elle reste chez Haase ¹²¹, il n'y a rien à faire. Sinon, elle se porte apparemment bien. Depuis une carte de Königsberg, je n'ai pas eu de nouvelles de Karl ¹²² ; peut-être ne me sont-elles, une fois de plus, pas parvenues, comme cela s'est déjà produit à plusieurs reprises. Ecrivez-lui à l'occasion que j'ai répondu à sa carte de Königsberg (une première fois). Franz et Eva ¹²³ viennent lundi, je m'en réjouis beaucoup.

Vous pourriez peut-être m'envoyer à l'occasion la coupure de la *B.[erner] Tagw.[acht]* dans une lettre ? Merci pour la photo de Mimi, mais pourrais-je en avoir une autre qui n'aurait pas trempé dans du chocolat ? Je trouve adorable de la part de Mimi de tant penser à moi : c'est tout à fait réciproque. Pour finir, comme toujours, quelques demandes : 1) Dites-moi si vous avez montré ma dernière carte à Franz ou à sa femme (ce que certains signes me donnent à croire, et je le regrette) ; 2) si L. ¹²⁴ a gardé ma lettre de M^{me} Kautsky ; 3) à l'occasion, j'aimerais vous demander de me faire parvenir ma combinaison chaude à rayures rouges qui se trouve en haut dans l'armoire à linge (si elle n'a pas disparu) et encore une bouteille de mon bon « élixir » (« voisine, votre flacon ! »). En revanche, vous pouvez avoir l'obligeance de laisser dormir les choses avec le Dr Süßmann ¹²⁵ : j'ai réfléchi, je m'en sortirai sans lui. Laissons donc tomber ce

121. Clara Zetkin était alors incarcérée. Selon toute vraisemblance, elle avait décidé de prendre comme avocat Hugo Haase, ce qu'apparemment R. L. lui déconseillait pour des raisons politiques. Clara Zetkin chercha d'ailleurs à la faire changer d'avis l'année suivante. Ainsi, elle écrit le 14 août 1916 à Mathilde Jacob : « [...] en outre, je vous ai conseillé de prendre le camarade Haase comme avocat. Je continue à le conseiller, malgré les divergences objectives ». Elle motivait son insistance dans une lettre à Mathilde Jacob du 21 août 1916 : « Je suis d'avis, malgré toutes vos raisons, que vous devriez vous adresser au camarade Haase afin que R. obtienne de bénéficier de conditions à peu près humaines. [...] »

Le camarade Haase est un excellent avocat, courageux dans ses relations avec ceux « d'en haut », considéré, et il obtient davantage de choses que bien des autres. La santé de R. est plus précieuse que tous les scrupules nés du mode de lutte de Haase dans le conflit du parti. Si nous voulions être conséquents sur ce point, nous ne devrions avoir à faire avec presque personne dans le parti. » (*BMJ*, p. 54, 57.)

122. Liebknecht.

123. Le couple Mehring.

124. Leo Jogiches.

125. Il s'agit sans doute d'un médecin de R. L.

sujet. Pourquoi tant d'agitation autour de vous et *en vous* lorsque vous m'avez écrit ? Comment va Madame votre sœur ? Votre

R. vous embrasse Mimi et vous.

J'ai reçu les nouvelles de M^{lle} J.¹²⁶. Grand merci et meilleur souvenir !

Saluez, s'il vous plaît, M^{me} Ros.¹²⁷ cordialement de ma part. Je lui écrirai prochainement. Ayez également l'obligeance de dire à Gertrud¹²⁸ que je la remercie pour ses jolis petits tableaux, mais que je n'ai pas le droit de recevoir aussi souvent des choses et que je ne peux pas non plus écrire beaucoup.

258. *A Mathilde Jacob*

5.10.[19]15.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Vous m'avez rendue soudain si riche et si joyeuse que je dois vous en remercier sur-le-champ. De toute façon, ce qui m'arrive avec vous, c'est comme dans le conte « petite table, couvre-toi¹²⁹ ». A peine avais-je récemment exprimé le désir de recevoir une bonne lettre¹³⁰ qu'elle était déjà là ; et maintenant, j'ai été quelque peu pantoise lorsque votre merveilleux bouquet plein de couleurs et de senteurs m'a été apporté, et aussi le sentiment de savoir que vous étiez près d'ici. Si seulement j'avais pu vous voir un instant !... D'abord, le plus important : les fleurs. Savez-vous bien quels trésors vous m'avez envoyés¹³¹ ? Donc, en tout cas : les petites jaunes au cœur de velours brun, c'est de l'hélénie (*inula helenium*), les grandes jaunes qui ressemblent au tournesol, c'est

126. Fanny Jezierska.

127. Marta Rosenbaum.

128. Gertrud Zlottko.

129. Conte très populaire où il est question d'une petite table sur laquelle apparaissent toutes sortes de merveilles pour peu qu'on prononce la formule magique.

130. Une « bonne lettre », dans le langage codifié de Rosa Luxemburg en prison, est une lettre qui est passée clandestinement, sans subir la censure.

131. Peut-être s'agit-il, ici aussi, de langage codé.

du topinambour (*helianthus tuberosus*) ; enfin, les jaunes minuscules en grappes multiples qui sentent si bon, c'est de la verge d'or du Canada (*solidago virgaurea*), toutes les trois de la famille des composacées. Les petites feuilles merveilleusement teintées jaune et rouge sont bien sûr d'un sorbier, la branche rouge sang est d'un prunier ou « cerisier de Turquie », buisson décoratif de la famille des rosacées ; enfin, la branche avec les petites feuilles au-dessus vert foncé et au-dessous argenté, c'est de l'argousier. Les couleurs des asters sont indiciblement belles ; tout le bouquet est un véritable tableau d'automne. J'ai été très contente d'apprendre que mon Vieux Monsieur¹³² va mieux ; il fait partie de ces grands arbres que la moindre maladie abat comme un petit enfant, mais qui se redressent tout aussi vite. J'ai reçu hier une lettre de Karl ; il va manifestement mal sous tous rapports, bien que sa lettre soit aussi enjouée que d'habitude ; mais au moins sa santé était bonne ; certes, sa lettre a été écrite le 25 et, ce qu'il est advenu de lui depuis, les dieux seuls le savent. Il a reçu ma carte et je vais bientôt lui donner de mes nouvelles¹³³. Clara¹³⁴ m'a elle aussi fait parvenir un mot.

Qu'y a-t-il que vous écriviez aujourd'hui sur un ton si terne et si triste ? S'est-il passé quelque chose ou bien mes sens sont-ils trompeurs ? J'espère que vous me ferez savoir tout de suite ce que vous aurez appris, si c'est bon ou mauvais ; le pire, c'est l'incertitude. Qu'en est-il de Grozi¹³⁵ ? A-t-il de nouveau laissé tomber son travail, ou bien l'énergie lui fait-elle défaut ? Vous aviez pourtant l'intention de lui enseigner à avoir du caractère ? Comme d'habitude, j'ai encore quelques demandes à vous adresser in petto : 1) une tasse ! et, autant que possible, avec le même dessin : des feuilles de palmier ; la jolie a suivi la voie de toute chair ; 2) le deuxième livre de Tugan-Baranovski¹³⁶ (*Les Fondements théoriques du marxisme*) se trouve chez moi sur la grande

132. Franz Mehring.

133. Karl Liebknecht était mobilisé depuis mars 1915 et ne séjournait à Berlin que pendant la durée des sessions parlementaires. Le 2 octobre 1915, R. L. demande à Mathilde Jacob : « Avez-vous des nouvelles de Karl ? A-t-il écrit à quelqu'un ? S'il vous plaît, faites-le-moi savoir de suite » (*BMJ*, p. 34). Mathilde Jacob écrivit sans doute sans tarder à Karl Liebknecht puisque celui-ci lui répondait le 6 octobre : « Des nouvelles pour notre amie sont parties depuis longtemps ; j'ai reçu d'elle deux cartes. Faites sans cesse attention à sa santé là-bas » (*BMJ*, p. 37).

134. Zetkin.

135. Leo Jogiches.

136. M. I. Tugan-Baranovski (1865-1919), économiste russe, marxiste légal puis libéral. R. L. polémique contre lui dans sa *Critique des critiques* (cf. lettre n° 284, note 47).

étagère. Tout cela a bien sûr le temps d'attendre jusqu'à la prochaine occasion.

La pensée que vous allez recevoir M^{me} Rosenbaum sur mon balcon me réjouit beaucoup et j'espère que cela vous sera agréable.

Un autre petit souci me gêne encore. Faites correctement les comptes avec mon caissier¹³⁷ et notez bien toutes les innombrables dépenses ! Je vous serais très reconnaissante pour l'apaisement que cela me procurera.

Merci beaucoup pour vos cerises, c'est un chef-d'œuvre, et j'ai aujourd'hui, grâce à vous, un dîner princier.

Je vous embrasse, vous et Mimi,

votre R.

Je remarque à l'instant que ma combinaison a une nouvelle ceinture. Quelle magicienne vous faites que tout rajeunisse sous vos doigts ! Mais pourquoi gaspillez-vous votre temps et votre attention pour de misérables vétilles ? Cela me désole.

259. *A Mathilde Jacob*

16.10.[19]15.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Je n'ai pas chargé hier mon avocat de vous remercier pour vos derniers cadeaux, parce que je ne voulais pas m'en dispenser et manquer ainsi l'occasion de bavarder un peu avec vous. Donc, très grand merci pour les fleurs — elles dureront un grand moment, je les soigne avec beaucoup d'attention, si bien qu'elles sont encore toutes fraîches, pour la belle tasse aussi que je n'ose pas toucher de peur de l'abîmer. Mardi prochain, je vous la ferai descendre dans le sac noir¹³⁸ ; je serai plus tranquille quand elle sera de nouveau entre vos mains. La « petite table, couvre-toi¹³⁹ » m'a apporté de l'eau de Cologne au moment précis où j'en bredouillais le souhait dans ma barbe. Et comme les belles pommes et les belles poires étaient joliment garnies de feuilles ! Si seulement je savais de quel arbre sont ces feuilles ! Je les connais depuis longtemps, il y a de ces arbres Grünewaldstrasse

137. Il s'agit sans doute de Leo Jogiches.

138. Le « sac noir » des mardis contenait de la nourriture, mais souvent des messages y étaient cachés.

139. Voir lettre du 5 octobre, note 129.

à la gare de Steglitz, mais je n'arrive pas à me décider où les classer.

N.B. : Dans votre avant-dernier bouquet, vous m'aviez apporté une splendide branche de conifère que j'ai bien sûr collée dans mon album : c'est un genévrier de Virginie, un buisson décoratif provenant manifestement d'une plantation.

Ma grande joie de cette semaine a été la libération de Clara ¹⁴⁰. Maintenant, je suis tranquillisée en ce qui concerne à peu près tout le monde sauf vous, car votre humeur n'est certainement pas telle que je la souhaite. Le Vieux ¹⁴¹ était d'ailleurs assez abattu et se plaignait encore de lassitude. J'aimerais bien qu'il ait beaucoup de soleil, mais où le prendre sans le voler ? Que Gross ¹⁴² néglige son travail est criminel, mais je ne peux même pas le semoncer directement, c'est donc à vous de le faire, ce que j'ai aussi demandé au Vieux. Un temps précieux s'écoule et il baguenaude ! C'est à vous faire dresser les cheveux sur la tête. J'espérais que vous auriez sur lui comme sur Mimi une influence éducatrice et je n'en abandonne pas l'espoir. Je suis si contente que vous continuiez à vous intéresser à la botanique, mais je vous déconseille de vous procurer un livre. Je connais presque tous les atlas récents, ils ne valent absolument rien. Le meilleur livre sur les plantes est un vieux bouquin épuisé que j'ai acheté bon marché pour 25 marks chez un bouquiniste (il est dans ma cellule, car je ne peux pas vivre sans lui). Il nous suffira à toutes deux et nous en profiterons plus tard en commun, comme de Mimi.

J'avais un faible espoir de vous voir encore ce mois-ci, mais M^{me} Wurm ¹⁴³ que nous faisons attendre depuis huit mois s'annonce à nouveau à grand bruit. Le ciel m'est témoin de la nostalgie que j'ai déjà de vous voir et de vous parler.

Que fait ma bien-aimée Mimi ?

Je vous embrasse toutes deux maintes fois,

votre R.

Je vous souhaite un bon dimanche (à Südende) !

S'il vous plaît, remerciez M^{lle} Jeziarska de ma part pour les nouvelles et la carte de ma sœur ¹⁴⁴ ; transmettez-lui aussi mes meilleures salutations. Oui, j'écrirai à Varsovie.

140. Clara Zetkin avait été libérée de prison sous caution le 12 octobre.

141. Franz Mehring.

142. Jogiches.

143. Mathilde Wurm.

144. Fanny Jeziarska servait d'intermédiaire avec la Pologne et la Russie. Elle avait fait parvenir à Rosa Luxemburg des nouvelles de sa sœur de Varsovie.

[18.10.1915¹⁴⁵.]

[...] Ta libération¹⁴⁶ est actuellement la plus grande joie et la consolation de mon séjour ici. [...]

Dans le jardin, tu peux actuellement profiter au moins des vestiges des splendeurs de l'automne. Au reste, j'ai découvert que ces belles touffes d'asters bleus, chez vous, sur lesquels les abeilles butinent avec tant de zèle, s'appellent en langage botanique les asters de Virgile (*aster amyllus*). Quant à savoir s'ils réjouissaient déjà l'odorat classique de ce vieux Virgile, ça, je n'en sais rien. Pour moi, je me réjouis ici de voir des fleurs que l'on m'a apportées à profusion. [...]

Ta R.

[...] Pourrais-tu par hasard faire rechercher à l'occasion et me faire envoyer le numéro de la *Gleichheit* où se trouve le poème de Ludw.[ig] Pfau¹⁴⁷ sur les trois sœurs (scabieuses). Cela m'a tellement plu et voilà que je n'arrive pas à le trouver !

Penses-tu que je doive te traduire pour la *Gleichheit* la scène des *Dieux ont soif* d'Anatole France où les gens font la queue à Paris toute la nuit devant la boulangerie ? Ça serait assez d'actualité pour la page culturelle. Si oui, écris directement à M^{lle} J.[acob] qu'elle me fasse parvenir le France de ma bibliothèque¹⁴⁸.

145. Extraits.

146. Cf. lettre précédente, note 140.

147. Ludwig Pfau (1821-1894), poète et journaliste. Editeur de la feuille satirique *Eulenspiegel*.

148. Clara Zetkin voulait sans doute venir rendre visite à R. L. à la prison, puisque cette dernière écrit à Mathilde Jacob les 21/22 octobre 1915 : « N'attirez pas Clara ici, ce serait folie qu'elle revienne ici rien que pour me voir, cela n'en vaudra bientôt plus la peine » (*BMJ*, p. 40).

261. *A Fanny Jezierska* *

[Barnimstrasse, fin octobre 1915.]

Chère Mademoiselle Jezierska,

Par un étrange malentendu, une lettre fermée qui vous était manifestement adressée m'a été remise¹⁴⁹. Comme je n'aurai que dans quelques semaines l'occasion de la faire ressortir, il ne me reste rien d'autre à faire qu'à la recopier intégralement pour que vous soyez dès que possible informée de son contenu. A la lettre était joint un manusc. de huit pages serrées qui présente le plan détaillé d'une étude sur le militarisme¹⁵⁰. Il faut que je le garde ici jusqu'à ce que l'occasion se présente. Encore une chose. J'estime très dangereux que K.[arl] déploie cette activité littéraire à distance, et vous feriez une bonne action si vous tentiez adroitement de l'en dissuader sur-le-champ¹⁵¹.

Cord.[ialement.]

Votre R. L.

262. *A Mathilde Jacob*

[Fin octobre 1915¹⁵².]

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Pour demain dimanche, je vous envoie un bonjour hivernal frais et gai. Ecrivez, s'il vous plaît, à Clara qu'entre-temps j'ai reçu des nouvelles de son fils¹⁵³, de sorte qu'elle n'a pas à

149. R. L. avait reçu par erreur une lettre datée du 18 octobre 1915 adressée à Fanny Jezierska par Karl Liebknecht qui était au front. Pour le faire savoir à Fanny Jezierska, R. L. écrivit la présente lettre dans la marge de huit pages d'une édition ancienne des *Œuvres* de Nicolas Boileau-Despréaux. Sans doute a-t-elle été écrite avec du lait et déchiffrée à la flamme (*IRSH*, 1963, p. 95).

150. Parmi les papiers de Jezierska se trouvent plusieurs manuscrits de Karl Liebknecht écrits au front.

151. Le conseil de prudence était justifié : Karl Liebknecht fut mis en accusation à la fin de 1915 pour avoir rédigé au front un écrit politique.

152. La lettre n'est pas datée. Dans *BMJ*, elle est insérée entre une lettre datée du 26 octobre et une autre du 1^{er} novembre.

153. Kostia Zetkin, qui était mobilisé.

s'inquiéter. Par contre, je voudrais vous prier de demander à M. Diefenbach, Humboldtstr. 4, à Stuttgart, quelles nouvelles il a de son fils ; demandez-lui de vous répondre à vous et vous me direz ce qu'il en est dans votre prochaine lettre¹⁵⁴. De même, demandez à M^{me} Luise Kautsky (Francfort-sur-le-Main, hôpital municipal) si elle a reçu ma lettre du 18-9. Je voudrais bien savoir si Pitt et Fox vous ont plu. Mardi vous aurez le Boileau que je vous ai promis depuis longtemps : il est assez ennuyeux, mais, pour prétendre à une « culture classique », on se doit de l'avoir lu. Parfois, d'ailleurs, il est très spirituel : sa IV^e satire par ex. commence fort joliment ; la fin de la XII^e aussi est excellente¹⁵⁵. Avez-vous déjà trouvé l'Anatole France¹⁵⁶ ?

Une question encore, vous me répondrez à l'occasion : possédez-vous chez vous le dictionnaire Meyer¹⁵⁷ ? Si oui, je vous prierai régulièrement de m'y prendre quelques notes. Le mien à Südende n'est pas accessible par ce froid. Or ce sont de très mauvaises conditions de travail quand on ne peut vérifier sur le moment ce dont on a besoin.

Je vous embrasse de tout cœur, Mimi et vous,

votre R.

Je joins aussi la *Correspondance* de Wagner avec M^{me} Wesendonk : ce beau livre ne fait que prendre la poussière ici.

263. *A Mathilde Jacob*

5-6 novembre 1915.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Je ne vous écris qu'une ligne pour vous dire que grâce à vos bontés je suis pour l'instant bien pourvue en mangeaille et que, en venant mardi, vous pourriez apporter seulement quelques sar-

154. Ces précautions s'expliquent : Hans Diefenbach, officier prussien, se vit plus tard reprocher ses fréquentations par ses supérieurs (cf. *BMJ*, p. 102-103).

155. R. L. fait ainsi savoir à Mathilde Jacob que des messages à l'encre sympathique figurent dans le volume, notamment la lettre précédente à Fanny Jeziarska (cf. note 149). C'est vraisemblablement le cas également des autres ouvrages cités dont elle recommande la lecture à Mathilde Jacob.

156. Le roman *Les dieux ont soif* (cf. lettre à Clara Zetkin du 18 octobre 1915).

157. Il s'agit de *Meyers Konversationslexikon*.

dines¹⁵⁸. Comme vous avez eu une gentille idée de m'envoyer des poèmes ; il y a si longtemps que je n'en ai pas lu (excepté Goethe dont je ne me sépare pas).

Je ne connaissais presque pas (quelle honte !) Hölderlin¹⁵⁹. Il est à mon goût un peu trop solennel ; si l'on compare par exemple son hymne « A l'espérance » avec le poème de Mörike¹⁶⁰, sur le même thème. Comme le texte de Mörike est plus poétique et plus senti ! Mardi, avec le Mörike, je vous donnerai aussi le *Federigo Confalonieri* de Ricarda Huch¹⁶¹, que vous ne connaissez sans doute pas. J'ai presque tout lu d'elle, mais je tiens le *Confalonieri* pour le meilleur de ce qu'elle a écrit.

Vous vouliez transplanter le « grand Meyer¹⁶² » de Südende ici, cher cœur ? Cette idée m'a beaucoup amusée. Où pourrais-je donc loger ici les 22 volumes in-quarto ? Laissez donc, je me débrouillerai comme ça. Je connais le *Kraftmayr* de Wolzogen¹⁶³, mais je le relirai volontiers : donc, si vous le retrouvez, apportez-le à l'occasion, s'il vous plaît.

Je connais le mahonia et le houx comme ma poche ; la feuille provient d'une tout autre plante, je vous l'enverrai dans ma prochaine lettre. Merci pour la lettre de M^{me} K.¹⁶⁴. Clara¹⁶⁵ aussi m'a écrit, je vous embrasse de tout cœur, vous et Mimi.

Votre R.

Le soianum lycopersicum, en allemand : Tomate¹⁶⁶, a été une idée magnifique, je m'en suis régalée.

158. L'Allemagne en guerre est soumise au rationnement, mais ses amis font en sorte que R. L. en prison ne manque de rien.

159. Friedrich Hölderlin (1770-1843), un des plus grands poètes allemands du début du XIX^e siècle.

160. Eduard Mörike (1804-1875), un des poètes allemands préférés de R. L.

161. Ricarda Huch (1864-1947), écrivain, essayiste et romancière allemande. Historienne de formation, elle est l'auteur d'un volumineux ouvrage sur la guerre de Trente Ans. Son roman, *Leben des Grafen Federigo Confalonieri*, est paru en 1910.

162. Cf. lettre à Mathilde Jacob de fin octobre 1915, note 157.

163. Ernst von Wolzogen (1855-1934), écrivain allemand qui dirigea à Berlin un cabaret littéraire célèbre. Son roman, *Der Kraftmayr*, est paru en 1897.

164. Luise Kautsky avait adressé le 1^{er} novembre à Mathilde Jacob une lettre qu'elle la chargeait de transmettre à R. L. (cf. *BMJ*, p. 44).

165. Zetkin.

166. Le terme allemand est identique au mot français.

10-11 novembre 1915.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Vous êtes incorrigible ! De nouveau une corne d'abondance sous forme de cabas à provision, tandis que je n'en ai pas encore fini avec tous vos cadeaux de l'avant-dernière semaine ! Je vais bientôt pouvoir ouvrir ici un petit magasin d'alimentation (pour le sucre, j'en consomme un morceau et demi par jour et vous me bombardez à coup de kilos). Un grand merci pour les magnifiques asters et pour Ricarda¹⁶⁷. J'ai bien sûr lu tout de suite ces poèmes avec beaucoup de soin, mais il me faut confesser que l'érotisme féminin *en public*¹⁶⁸ m'a toujours été pénible. Comme a dit un jour notre Auer : « Ces choses-là, on les *fait*, on ne les *dit* pas¹⁶⁹. »

En tout cas, je préfère sa prose. Mais votre cadeau m'a quand même fait plaisir. Si vous aviez l'occasion de voir Bettina prochainement, faites-lui mes amitiés ; j'aimerais bien recevoir un mot d'elle. Pour la visite de mon Vieux Monsieur¹⁷⁰, c'est un peu compliqué.

J'aimerais bien le voir ainsi qu'Eva¹⁷¹, mais pour novembre Mat.[hilde] Wurm s'est déjà annoncée. Donc, ça devrait marcher pour décembre. Par ailleurs, j'aimerais voir enfin M^{me} R. aussi¹⁷². Peut-être sera-ce possible en décembre, si elle vous évite de venir une fois. Au reste, j'écris aujourd'hui même une carte postale au Vieux¹⁷³.

167. Ricarda Huch, dont il est souvent question dans la correspondance avec Mathilde Jacob et Hans Diefenbach (cf. lettre à Mathilde Jacob des 5/6 novembre 1915, note 161). Ses poèmes sont parus en 1894 sous le pseudonyme de Richard Hugo.

168. En français dans le texte.

169. Ignaz Auer, secrétaire du SPD, aurait dit cette phrase à Bernstein à qui il reprochait d'avoir « théorisé » le révisionnisme.

170. Franz Mehring.

171. L'épouse de Franz Mehring.

172. Sans doute Marta Rosenbaum.

173. Franz Mehring.

Je vous embrasse vous et Mimi.
De tout cœur.

Votre R.

Puis-je vous demander de m'apporter mon index¹⁷⁴ de la N.[eue] Z.[eit] ? Pour l'amour de Dieu, ne m'appellez pas « ma chère, ma bonne » : vous avez pris ça chez Clara ; mais je ne peux supporter ce ton de commère.

Encore une prière : apportez-moi encore mon élixir¹⁷⁵. Je deviens un véritable poivrot.

265. A Mathilde Jacob

13.XI.[19]15.

Ma chère Mademoiselle Jacob,

Je veux simplement vous annoncer que je suis pour l'instant pourvue en victuailles et j'espère que mardi vous ne m'apporterez rien, sauf mon élixir¹⁷⁶ et peut-être des livres. Je ne comprends pas ce qui se passe avec Tugan-Baranovski¹⁷⁷ et Anatole France¹⁷⁸. Pourquoi ne peut-on les sortir ? Gross¹⁷⁹ est-il à ce point plongé jusqu'au cou dans ses études historiques ? ! A propos, sur les Etats de l'Eglise, le sujet qui l'intéresse tant, j'ai trouvé le passage suivant dans le *Précis historique* de Ploetz¹⁸⁰ : « En 1848, son ministre Rossi ayant été assassiné à Rome, le pape Pie IX s'enfuit à Gaëte. La République romaine est proclamée et la Toscane s'y rattache après avoir chassé le grand-duc. Mais les troupes autrichiennes occupent la Toscane et la Romagne qui faisait partie des Etats de l'Eglise ; des troupes françaises réta-

174. Le volume-index de la *Neue Zeit* parut en 1915.

175. Il s'agit peut-être d'une potion que R. L. prenait contre les maux d'estomac dont elle souffrait.

176. R. L. l'avait réclamé dans ses lettres du 2 octobre et du 10 novembre à Mathilde Jacob.

177. Dans sa lettre du 5 octobre 1915, R. L. demande le « deuxième livre » de cet auteur.

178. *Les dieux ont soif*.

179. Leo Jogiches.

180. *Auszug der Geschichte*, de Ploetz, historien et auteur de manuels.

blissent en 1849 l'autorité temporelle du pape à Rome, où une garnison française demeure. » Au sujet de ce coup de Napoléon et de l'effet qu'il produisit sur l'Assemblée nationale, voir également *Les Luites de classes en France* de Marx¹⁸¹.

Puis, sur l'autre sujet dont il s'occupe, j'ai trouvé chez Guizot (*Histoire de la révolution d'Angleterre*) une riche documentation : la puissance navale de l'Angleterre et la position de ce pays dans le monde sont très précisément l'œuvre de la révolution de 1649 ; cependant que les « Côtes de fer » de Cromwell menaient une guerre sans merci contre les « armées de cavaliers » des Stuart, la République trouva le temps et le moyen d'équiper une armée et une flotte puissantes, de soumettre et d'annexer l'Ecosse et l'Irlande, de mener une guerre victorieuse contre la Hollande et de faire à l'Espagne sur terre et sur mer dans l'Ancien et le Nouveau Monde une guerre qu'elle gagna, de conquérir la Jamaïque et d'assurer au commerce anglais la première place en Méditerranée. (Le célèbre Acte de Navigation de 1651 est un des résultats visibles de cette période.) Attirez son attention sur ces faits¹⁸².

Franziskus¹⁸³ m'a écrit à propos de visites. Je pense qu'il va pouvoir annoncer bientôt sa venue pour le début décembre¹⁸⁴. Lundi c'est Mat.[hilde] Wurm qui vient.

Karl¹⁸⁵ est-il déjà arrivé et dans quel état ? Si vous apprenez quelque chose à ce sujet, faites-le-moi savoir, n'est-ce pas ?

J'ai là votre *Anna Karénine*¹⁸⁶. La traduction est à vous faire dresser les cheveux¹⁸⁷. La question est de savoir s'il en existe

181. Karl MARX, *Les Luites de classes en France, 1848-1850*, Paris, Editions sociales (cf. en particulier p. 88 et s.).

182. Il peut s'agir ici de langage codé, mais il est aussi probable que Jogiches préparait un article pour une des publications clandestines du Parti social-démocrate polonais ou quelque brochure pour l'opposition social-démocrate allemande (les futurs spartakistes). Toutefois, les difficultés qu'il avait à écrire plaident plutôt en faveur de la première solution.

183. Franz Mehring.

184. R. L. n'a droit qu'à un petit nombre de visites. Il faut prendre son tour à l'avance.

185. Le 1^{er} novembre, malade, Karl Liebknecht avait été admis à l'infirmerie militaire. Entre le 13 et le 17 novembre, il est transféré à l'hôpital militaire de Schöneberg à Berlin.

186. Comme R. L. lisait Tolstoï dans l'original, il se peut que le livre dont il est question ici serve de « véhicule » à R. L. pour transmettre des messages et même des articles à ses amis politiques. C'était un des moyens qu'elle utilisait pour faire passer ses articles au-dehors (elle « marquait » certains mots dans un livre).

187. Sur R. L. et Tolstoï, voir lettre à Hans Diefenbach du 12 mai 1917, note 215.

une meilleure. Tout ce que j'ai pu lire en fait de traductions de la littérature russe est une affreuse camelote : ces traductions sont la plupart du temps l'œuvre de Russes, de pauvres hères de confession mosaïque qui s'imaginent savoir l'allemand mais n'ont absolument aucune formation littéraire. Je ne sais donc pas si cela a quelque intérêt pour vous de l'échanger contre une autre. Et pourtant, en dépit de la traduction, cette œuvre grandiose produit quand même son effet. Dois-je donc inscrire votre nom sur le livre ?

Je vous embrasse, vous et Mimi, de tout mon cœur.

Votre R.

266. *A Karl Liebknecht* *

[Fin novembre 1915¹⁸⁸.]

Très cher ami,

J'accepte toutes vos modifications aux points 2, 3, 4, 6, 8 (qui vous est, m'écrivez-vous, essentiel), 9, 10, 11, 12, 4, 5 (vous n'en avez pas proposé aux points 1 et 5¹⁸⁹).

188. Date établie d'après le contenu. Karl Liebknecht était arrivé à Berlin à la mi-novembre et avait, comme il ressort de cette lettre, rendu visite à Rosa Luxemburg à la prison.

189. Jusqu'à 12, il s'agit des points des « Thèses » pour le groupe « Internationale », alors que les points 4 et 5 qui suivent concernent les « Directives ». Le projet de Rosa Luxemburg et les remarques de Karl Liebknecht ont été publiés dans le volume VIII des *Gesammelte Reden und Schriften* de Karl Liebknecht (Berlin, 1972, p. 383-400). Rosa Luxemburg écrivait également à Leo Jogiches ou Julian Marchlewski :

« 1) Je ne peux malheureusement pas accepter les addenda à 7 et 3, précisément pour les mêmes raisons que j'avais avancées contre la précédente variante plus exhaustive : l'addendum à 7 oriente soudain l'esprit du texte dans une tout autre direction que celle qui était projetée. L'insertion à 3 est d'une telle évidence que la souligner particulièrement ressemble au serment solennel lors de l'intronisation chez les franc-maçons.

2) Dans la variante que propose Karl au point 9 (et que j'ai acceptée), le mot d'« obstacle » (*Hemmung*), qui paraît quelque peu ambigu, m'a tout de suite déplu ; mais, dans la hâte dans laquelle j'écrivais alors, je n'en ai pas trouvé de plus adéquat. Maintenant, j'ai une variante qui me satisfait et qui correspond en même temps aux intentions de Karl.

Seules deux de vos propositions me semblent plus sujettes à caution. Au point 7, vous avez proposé d'insérer après le mot « rivalités » : « [...] et à la constitution de trusts étatiques rivaux entre eux ; à la recrudescence de l'exploitation capitaliste [...] ».

J'aimerais mieux supprimer ces « trusts étatiques », car 1) je ne sais rien de très précis sur la question ; si ce sont des alliances, ce n'est rien de nouveau ; 2) les autres résultats énumérés ici sont autant de choses contre lesquelles la lutte de classe doit être dirigée ; nous ne pouvons mener la lutte de classe contre des alliances étatiques (nous pouvons tout au plus les démasquer de façon critique). Il ne s'agit pas de donner ici une description complète de toutes les conséquences probables de la guerre, mais seulement de marquer les cibles des tirs révolutionnaires. Je n'ai rien contre la « recrudescence de l'exploitation capitaliste », mais le mot de « recrudescence » s'accorde mal avec ceux qui suivent : agrariens, fauteurs de troubles, etc., alors que le « renforcement » convient. Il faudrait donc que vous trouviez un meilleur endroit où placer ces mots. Ils ne me semblent pas absolument indispensables, car cette catégorie très générale découle tout naturellement de tous les détails énumérés.

Vous voulez ajouter à la fin du point 7 :

« Il mène aussi à une recrudescence intensive des oppositions de classes et, en excitant les masses, donne à la lutte de classe révolutionnaire contre l'impérialisme dans toutes les sphères de la politique intérieure et extérieure une impulsion puissante que les partis soc. ont le devoir d'utiliser sans relâche ni rémission pendant la guerre et après la guerre. »

Il me semble qu'ici, très cher ami, vous êtes sorti du contexte des Thèses. Je suis parfaitement d'accord avec chacun de vos mots, mais ce n'est pas le lieu où les formuler ; vous pourriez par exemple le faire dans un article ou dans une brochure. Ici, dans les Thèses, nous accomplissons déjà la recrudescence de

Je demande donc que le point 8 soit formulé définitivement de la façon suivante :

« On ne peut supprimer l'impérialisme, le militarisme et les guerres aussi longtemps que dominera le capitalisme. Le seul moyen pour leur opposer une résistance fructueuse, pour assurer la paix mondiale réside dans la volonté révolutionnaire et la combativité politique du prolétariat international. »

3) Karl ne doit pas oublier (il l'a sûrement oublié) que les Thèses doivent être présentées et défendues à tout prix [en français dans le texte] par un certain nombre de gens, pas seulement par nous deux, mais par tout le groupe de l'Inter. Il faut donc que Karl présente tout de suite les modifications à Franz (s'il ne l'a déjà fait).» (*Unter dem Banner des Marxismus*, II, 1925, p. 424.)

la lutte des classes, nous organisons déjà la lutte. Les Thèses doivent précisément traduire cette impulsion. C'est donc pour ainsi dire une rupture de rythme que de nous objectiver nous-mêmes et de raconter alors que nous sommes déjà en train d'agir.

Vous proposez au point 3 après la première phrase :

« L'unité et la cohésion dans la tactique et dans les principes sont la condition première de leur puissance. Ses sections doivent être à ce point homogènes dans l'esprit et dans la combativité qu'au moment critique le signal de départ suffira à déclencher la coopération internationale. La condition d'appartenance est de reconnaître authentiquement ces principes et d'être résolument prêt à les appliquer dans l'action. Si la conduite d'une section n'offre plus la garantie qu'elle se soumettra à cette condition, elle est par là même exclue de l'Internationale. »

Ici aussi, je suis d'accord avec chacun de vos mots (sauf par exemple la tournure du « signal », un peu clinquante et en tout cas susceptible d'entraîner des erreurs dans l'interprétation). Mais 1) ces phrases expriment en partie des évidences ; 2) tout l'article acquiert un rythme large et paisible en rupture avec la rigidité et la froideur de l'ensemble. Les Thèses devraient être conçues comme votre première déclaration contre les crédits au Reichstag : chaque mot doit être un clou qu'on enfonce au marteau, et seul l'indispensable doit être dit ; 3) vous tentez ici de fonder de nouveau la souveraineté de l'Intern[ationale] alors que c'est chose faite depuis le point 10 et que nous sommes déjà dans l'action, que nous posons des jalons pour la praxis.

Rien qu'une bagatelle encore : vous voulez couper le point 5 après la première phrase et mettre la seconde partie à la fin, comme point 7 à part. Cela ne me paraît pas adéquat, car, toute seule, la première phrase en 5 fait triste mine. Elle n'était conçue que comme une introduction à des directives pratiques. Je vous demande donc de ne pas scinder le point 5 et de ne pas le placer évent. tout entier à la fin. J'ai quelque objection à ce *change de place*¹⁹⁰. A présent, les Thèses s'achèvent sur ces mots : « La patrie des prolétaires est l'Internationale socialiste » où s'exprime le seul pathos parcimonieux de l'ensemble et pour ainsi dire le résumé très lapidaire de notre credo. Je trouverais dommage que cette fin soit supprimée, mais je me fie à votre goût.

Ainsi, *nous serions d'accord*¹⁹¹. J'espère que vous accepterez au moins mes objections sur les deux points. Tout serait réglé en cinq minutes de conversation, et il m'a fallu écrire tout cela !

190. En français dans le texte.

191. En français dans le texte.

Comme vous avez certainement écrit vos modifications, vous le plus aimable des mortels, en venant me voir, dans le tramway, debout sur la plate-forme avant et que vous n'avez pas de copie, je dois, malheureuse que je suis, recopier également les modifications que j'ai acceptées, ce qui en soi est une bagatelle mais fort difficile dans la hâte qui est la mienne (je ne peux écrire en « ésoérique » que quelques heures, tard le soir).

Comment pouvez-vous penser que je sois fâchée ? J'ai écrit cette carte parce que c'est pour moi véritablement une souffrance que de pouvoir parler sans pouvoir le faire réellement !

Pour moi, il est évident et absolument indispensable que nous nous serriions les coudes en tout. S'il y a parfois de petites divergences, elles sont de même nature que les conflits qu'un homme politique peut avoir avec lui-même dans les situations compliquées. Que les thèses paraissent comme notre plate-forme commune a été dès le début mon souhait le plus formel. Faites-moi seulement savoir tout de suite si nous avons tout éclairci. Et ne permettez à quiconque (sauf nos amis les plus proches), ne permettez ni aux Georg¹⁹² ni aux Ströbel¹⁹³ d'y changer le moindre mot !

Vous paraissiez aujourd'hui quelque peu accablé. Cela m'a fait mal. Préservez coûte que coûte votre optimisme ensoleillé. Du courage, ça ne se passera pas trop mal.

Très amicalement,

votre Rosa Luxemburg.

Modifications (que j'ai acceptées).

Point 2. Après Angleterre : « à la seule exception près du Parti travailliste indépendant [Independent Labour Party] (on

192. Georg Ledebour (1850-1947). Sur ses rapports avec R. L. avant la guerre, cf. vol. I, p. 155, 197. Lorsque les « directives » furent adoptées lors de la conférence du 1^{er} janvier 1916 qui s'est tenue dans le bureau d'avocat de Karl Liebknecht, Käte Duncker écrivit à ce propos à Hermann Duncker le 3 janvier : « Nous nous sommes mis d'accord sur le testament de tante Rosa et avons ainsi tracé la ligne de démarcation entre nous et la famille d'oncle Georg. » Il s'agit du groupe qui refusa de voter les crédits de guerre en 1915 et allait donner naissance à l'USPD (Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne). Rosa Luxemburg avait essayé dès août 1914 de prendre contact avec Ledebour. Elle l'avait notamment convoqué à une réunion avec Lensch dans son appartement. Ils ne vinrent pas. Seul Karl Liebknecht se rendit chez elle, ce qui marque le début de leur collaboration militante. Le lendemain, chez Karl Liebknecht, Ledebour se montra très réticent devant les propositions d'opposition active à la guerre que lui soumettaient Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht.

193. Heinrich Ströbel (cf. vol. I, p. 79-80).

laisse tomber le « glorieux ». Restons froids ! Ce n'est pas un titre de « gloire » que de n'être pas un salaud).

Au même point, « tuerie » à la place d' « assassinat en masse ».

Point 3. « Classe ouvrière » à la place de « masses populaires » et plus loin « [...] à tous les intérêts démocratiques dans la vie de l'Etat et de l'économie. Par là, etc. » (Vous voulez mettre « nécessités vitales » à la place d' « intérêts vitaux » ; je préférerais qu'on répète « intérêts », il vaut mieux sacrifier le style que la clarté de l'expression.)

Le point 4 doit être formulé ainsi : « [...] abandonné et repoussé au lendemain de la guerre, il a [...] aux classes dirigeantes », etc.

Point 6. Après « les petites nations », on poursuit : « [...] dont les classes dirigeantes sont l'appendice et les co-responsables des classes dirigeantes des grands Etats, ne sont que des pions sur un échiquier », etc., « comme les masses laborieuses de ces puissances pendant la guerre », etc. (« Les masses de ces puissances » me semble mauvais ! Il faudrait parler d' « Etats ».)

Point 8. Après « ne peuvent être écartés », on poursuit : « aussi longtemps que les classes capitalistes exercent leur hégémonie de classe. Le seul moyen pour les en empêcher et les écarter définitivement, la seule assurance pour la paix mondiale est la puissance du prolétariat intern.[ational] animée de volonté révolutionnaire et de capacité d'action politique ».

(A vrai dire, la « puissance animée » ne me plaît pas beaucoup ! Ne vaudrait-il pas mieux mettre tout simplement « la volonté rév.[olutionnaire] et la capacité d'action polit.[ique] du prolétariat international » ? C'est plus solide que la forme indirecte.)

267. *A Leo Jogiches* *

8 décembre 1915¹⁹⁴.

[...] Je regrette fort, p. ex., que l'on ne m'ait pas à l'époque informée en temps utile du projet de [Conférence de] Zimmerwald¹⁹⁵. Je tiens la chose non seulement pour ratée, mais encore

194. Extraits.

195. Du 5 au 8 septembre 1915 siégea à Zimmerwald en Suisse la première Conférence socialiste internationale des opposants à la guerre. Parmi les trente-huit délégués de douze pays, il y avait dix participants

pour une erreur catastrophique qui dès le départ a engagé dans une voie fautive l'évolution ultérieure de l'opposition et de l'Internationale. J'apprends maintenant qu'on projette une rencontre en Allemagne : si cette fois on n'agit pas avec une rigueur et une logique impitoyables, mieux vaudrait vraiment que la rencontre *n'ait pas lieu*. Le malheur est que nos amis pensent qu'il faut absolument faire quelque chose aussi vite que possible et que, pour mettre sur pied ce « quelque chose », il convient de ne pas effrayer Pierre et Paul. Cette politique qui consiste à mendier un modeste croûton de pain rend impossible toute clarification et toute action véritables. Je crois donc que, si la nouvelle conférence doit signifier la poursuite de ce gâchis, il est nécessaire de la torpiller. Mieux vaut, s'il n'est pas possible de faire autrement, renoncer à tous les « amis » plutôt que de nous laisser lier les mains par eux¹⁹⁶. [...]

Notre tactique à cette conférence devrait tendre non à rassembler sous un même chapeau toute l'opposition, mais, à l'inverse, à dégager de cette bouillie le petit noyau capable d'agir que nous pourrions grouper sur nos positions.

Par contre, il convient de faire preuve de la plus grande prudence en ce qui concerne les regroupements organisationnels.

venus d'Allemagne. Berta Thalheimer et Ernst Meyer représentaient le groupe « Internationale », alors que Georg Ledebour et Adolph Hoffmann, notamment, étaient les représentants de l'opposition centriste qui eut la majorité. La Conférence lança un manifeste contre la guerre adopté à l'unanimité et élut un organe exécutif : la Commission socialiste internationale.

Le 4 novembre 1915, Berta Thalheimer écrivait à Robert Grimm : « Il paraît que Rosa rugit comme un lion dans sa cellule de ne pouvoir passer un savon à Led.[ebour], Haase et consort. Elle pense qu'il ne s'est pas passé suffisamment de choses à la C.[onférence] de Z.[immerwald]. Elle en juge ainsi parce qu'elle ne connaît pas les délibérations. Peut-être aurions-nous dû faire passer sans scrupules la résolution concernant le vote des crédits » (*Die Zimmerwalder Bewegung. Protokolle und Korrespondenz*, 1967, vol. II, p. 247).

196. Ce passage a été supprimé par la rédaction de la *Rote Fahne* et résumé ainsi : « Rosa suggère dans le passage suivant de proposer à la Conférence d'adopter les directives et poursuit : « Il s'agit des directives en cours d'élaboration par R. L. et Karl Liebknecht et adoptées par les spartakistes au début de 1916. » Conformément au souhait de R. L., les « directives » furent présentées le 6 février 1916 par Berta Thalheimer à la session élargie de la Commission socialiste internationale du mouvement de Zimmerwald, à Berne. A la Conférence de Kienthal, en avril 1916, Adolf Warski apporta l'adhésion de la SDKPiL aux « directives » et les présenta en commun, au nom de ce parti, avec le groupe « Internationale ». »

Car toutes les fusions des « gauches ¹⁹⁷ » n'aboutissent, j'en ai fait la longue et amère expérience dans le parti, qu'à lier les mains aux quelques personnes capables de faire « quelque chose ¹⁹⁸ ». [...]

N.B. : Je ne pense pas qu'il faille présenter notre plate-forme de telle façon qu'on en fasse une bouillie convenant à tous les palais, sur le modèle de ce qu'il advenait, dans les congrès du parti, des « motions de l'extrême gauche » « améliorées » par toutes sortes d'adjonctions et modifiées à la suite d'un marchandage répugnant. Elle est au contraire à *prendre ou à laisser* ¹⁹⁹. C.-à-d. que nous nous en tenons à ce programme, même s'il est rejeté par la majorité et quand ce serait à l'unanimité. Les ouvriers suivront certainement les prises de positions les plus radicales, ceux de Berlin notamment, qui sont mécontents même de Ledebour et de Stadthagen ²⁰⁰ ; d'une façon générale, les irrésolus suivent toujours ceux qui sont résolus. Donc, vouloir tenir compte des masses implique que l'on soit intransigeant vis-à-vis des héros de l'opposition ²⁰¹ [...].

268. *A Gertrud Zlottko*

21.XII.[19]15 ²⁰².

Chère Gertrud, vos lignes ainsi que les décalcomanies m'ont fait grand plaisir. Comme vous voyez, je suis arrivée à m'en

197. Commentaire de la *Rote Fahne* : « Remarque de L.[eo] J.[ogiches] : allusion à la fusion d'éléments hétérogènes qui ne sont pas unis sur les principes. »

198. On peut peut-être compléter le passage supprimé ici par la lettre que Berta Thalheimer écrit à Robert Grimm le 28 décembre 1915 et où elle lui communique le contenu de cette lettre à Jogiches : « Vous serez peut-être intéressé de savoir que Rosa estime que nous avons commis une grande faute à Zimmerwald en cédant à des parlementaires indécis. A l'avenir, nous devrions *coûte que coûte* maintenir nos revendications. Elle estime qu'un compromis est ce qu'il y a de plus nuisible. Nous ne devrions pas faire ce qui a conduit le vieux parti sur la mauvaise pente. Plutôt peu d'amis autour de nos revendications qu'une combine "au goût de tout le monde", estime-t-elle » (*Zimmerwalder Bewegung*, vol. II, p. 365).

199. L'expression est en français dans le texte.

200. Dirigeants de l'opposition centriste qui fondera l'USPD, ils se situent à l'aile gauche de ce courant. Pour Stadthagen, voir vol. I, p. 406.

201. R. L. parle souvent, ironiquement, de ces « héros » de l'opposition qui ne veulent rien faire.

202. Indication à l'encre de la censure : « T. » ; en tête de la lettre une décalcomanie très abîmée : parasites des fruits et des légumes.

servir d'une manière impeccable. Je vais bien et j'espère rentrer à la maison dans deux mois, bien que la perspective d'un nouveau procès²⁰³ rende la chose encore un peu douteuse. De Mimi, je n'apprends que des nouvelles réjouissantes ; elle s'est attachée de toute son âme à M^{lle} Jacob. J'espère que vous allez bien. Je vous envoie un affectueux souvenir de Noël et des vœux de bonne année. Joyeuses fêtes et au revoir.

Votre R. Luxemburg.

269. *A la rédaction de la Neue Zeit*

Berlin, 25 décembre 1915.

Chers camarades,

En février prochain, Franz Mehring aura 70 ans. Je voudrais vous demander si vous souhaitez que je rédige à cette occasion un bref article (environ une page et demie de la revue). Dites-moi à quelle date limite je devrais vous l'expédier. Je ne peux pas vous adresser officiellement cette demande²⁰⁴ parce que l'article devrait se trouver entre vos mains avant que je ne sois libérée (le 18-2) et que je ne veux pas qu'il passe par la censure de la prison. (De toute façon, il ne paraîtra qu'après que j'aurai recouvré ma liberté.)

Pour cette raison, je vous prie de me faire parvenir votre réponse par le même canal²⁰⁵.

Salutations socialistes.

Rosa Luxemburg.

203. Il s'agit sans doute des poursuites consécutives à l'interdiction de la revue *Die Internationale* qui furent engagées le 20 juillet 1915 contre R. L., Franz Mehring et Clara Zetkin en tant que rédacteurs, Berten et Pfeiffer en tant qu'éditeurs. L'audience devait avoir lieu le 22 mars 1916, mais elle fut ajournée *sine die*, le procureur estimant que les preuves pour une condamnation pour haute trahison étaient insuffisantes (cf. J.P. NETTL, *La Vie et l'Œuvre de Rosa Luxemburg*, Maspero, Paris, 1972, vol. II, p. 599).

204. Ce mot a donc été transmis clandestinement.

205. La rédaction de la *Neue Zeit* déclina l'offre. Elle répondit qu'elle s'était déjà mis en rapport avec Eduard Bernstein à ce sujet. Effectivement, Bernstein écrivit pour la revue l'article commémorant l'anniversaire de Mehring, « Franz Mehring. Zu seinem siebzigsten Geburtstag », *Neue Zeit*, XXXIV, I (1915-1916), p. 673-679.

Prison de la Barnimstrasse,
27.12.[19]15.

Chère Loulou,

Ta petite lettre affectueuse m'a causé à la fois joie et chagrin : de la joie, parce que j'ai de nouveau entre les mains un signe de vie de toi et que je te sens de la sorte toute proche, du chagrin parce que nous n'avons pas pu nous voir et que cela t'a toute remuée. A lire ta lettre, je sens que tes nerfs sont ébranlés²⁰⁶ pour un rien et qu'il suffit du moindre contact avec la « réalité » pour que ta merveilleuse bonne humeur des lettres d'autrefois s'en aille à vau-l'eau. Pour moi, ces agressions appartiennent déjà à un passé lointain : je me suis si bien exercée à une égalité d'humeur inébranlable que j'avale tout sans ciller et en gardant mon air le plus serein. Ah ! si je pouvais, ma pauvre chérie, te donner un peu de calme et te « cuirasser » ! Mais ici ce ne serait pas possible. Ce que je redoute le plus pour toi, c'est ta déception, au cas où nous ne pourrions nous rencontrer que sous surveillance pour un quart d'heure, en échangeant des paroles conventionnelles. Tu aurais naturellement mieux plaidé en faveur de ce que tu souhaites que le brave Weinberg²⁰⁷, mais réfléchis bien si ta visite ici ne mettra pas plus tes nerfs à l'épreuve qu'elle ne te donnera de satisfaction.

Cela m'a fait bien chaud au cœur d'apprendre que Hans²⁰⁸ et toi vous vous êtes donné tant de peine pour me faire un bon Noël. Je n'ai pas encore reçu vos cadeaux, mais d'avance tous me font plaisir et je vous en remercie mille fois. Je repense à ces quelques belles et joyeuses soirées de Halensee où tous, nous et votre bande, nous nous sommes tant amusés autour du sapin de Noël. Il se peut que l'an prochain, par hasard, je ne sois pas en taule et que, par hasard, le monde soit encore debout, quoique sur un seul pied. Alors nous nous réunirons de nouveau à Halensee²⁰⁹. Mais d'ici là nous nous reverrons *sûrement*²¹⁰ et

206. A la suite de sa maladie, Luise Kautsky était restée d'une très grande émotivité.

207. Son avocat, Siegfried Weinberg, n'avait pas réussi à obtenir un permis de visite pour Luise Kautsky.

208. Hans Kautsky, frère de Karl.

209. Halensee était le quartier de Berlin où demeurait Hans Kautsky.

210. R. L. joue probablement sur l'adverbe *sicher*. Il faut sans doute

même souvent. Même ici, tu pourrais me voir probablement dès janvier à condition que tu le demandes d'avance (par écrit) et que tu ne craignes pas d'être déçue. Tu n'imagines absolument pas quel violent désir j'éprouve de m'asseoir avec toi sur le grand divan moelleux et d'écouter avec toi Hans nous jouer un beau morceau. Tu sais sans doute que Faisst, à qui je dois de connaître Wolf²¹¹, est mort dès le début de la guerre ; c'était la veille de la mort de Jaurès.

Ces jours-ci, la mort de Vaillant m'a émue profondément. Tu te souviens sans doute que j'étais personnellement liée d'amitié avec lui, plus même qu'avec Guesde. J'ai profondément et sincèrement vénéré le vieux lutteur, et malgré tout²¹² je lui conserve la même admiration. Clara aussi en a été très affectée. Sans doute Hannes t'a-t-il écrit que Clara a été gravement malade et que son état est très sérieux. On a interdit à tous ses proches de lui envoyer des lettres qui risquent de l'émouvoir ou de la fatiguer. Je préfère par conséquent ne pas lui écrire, sinon un petit mot (d'autant qu'il y a à mon activité épistolaire des limites objectives) ; dans ces conditions, il vaut peut-être mieux que tu attendes avant de lui envoyer une lettre. Quand je sortirai, j'espère aller la voir et je renouerai alors les fils oralement. Alors, chérie, tâche d'être calme et gaie ; reçois pour le Nouvel An mille amitiés et mille baisers et partage-les avec Hans et ton fils. *Bonne année ! Malgré tout ! Gaudeamus igitur* « tant que nous serons jeunes et sots ». Je serai en pensée auprès de toi pour la Saint-Sylvestre. Je t'embrasse encore une fois de tout cœur.

Toujours ta Rosa.

Remets la lettre ci-jointe au *pater familias*²¹³.

comprendre : nous nous reverrons certainement et nous nous reverrons à loisir, en sécurité. S'oppose au « conventionnel » des visites à la prison auxquelles assistait un gardien.

211. M. Faisst, ami musicien de R. L., compositeur et chanteur, de tempérament bohème. Dans une lettre à Luise Kautsky du 26 janvier 1917, elle relate sa dernière rencontre avec lui, en forêt Noire, quelques semaines avant la guerre (*BKL*, p. 191 ; cf. vol. I, p. 321). C'était Faisst qui lui avait fait connaître la musique de Hugo Wolf (1860-1903), compositeur autrichien auteur de lieder qui mit notamment en musique des poèmes de Goethe et de Mörke (cf. vol. I, p. 395). R. L., qui admirait et aimait passionnément les lieder de Wolf, en fait souvent mention dans sa correspondance.

212. C'est-à-dire malgré son attitude pendant la guerre. Vaillant comme Guesde ont été des partisans de l'Union sacrée. Vaillant est mort le 22 décembre 1915.

213. C'est-à-dire à Karl Kautsky. Il s'agit de la lettre qui suit.

271. A la rédaction de la Neue Zeit

Barnimstrasse 10, Berlin n° 43,
27.12.[19]15²¹⁴.

Chers camarades,

Pour défendre mon livre sur *L'Accumulation*, je suis en train d'écrire une *Anticritique*²¹⁵, et je voudrais vous demander si vous seriez disposés à publier ce travail comme supplément à la *N.Z.*, d'autant qu'il s'agit pour l'essentiel d'une réplique à la critique d'Otto Bauer²¹⁶ parue dans la *N.Z.* Je pense que ce travail représentera à peu près quatre ou cinq placards²¹⁷. L'exposé sera aussi accessible que possible, sans aucune formule mathématique. Il tend à donner à un large public une idée des problèmes en question et une vue d'ensemble de leur importance pour la pratique politique. En même temps, je vous serais obligée de me faire savoir pour quelle date il me faudrait, le cas échéant, fournir le manuscrit, de façon qu'il n'arrive pas trop tard pour le prochain supplément.

Salutations socialistes.

R. Luxemburg²¹⁸.

214. Cachet officiel, 6.1.1916. Toutes les lettres « officielles » étaient expédiées de la prison à la *Kommandantur*, ce qui retardait leur acheminement.

215. C'est ainsi que R. L. intitulera sa réplique, parue en français sous le titre : *Critique des critiques* (cf. lettre à Dietz, n° 284, note 47).

216. La discussion des arguments d'Otto Bauer constitue la fin de l'*Anticritique*, p. 51 et s.

217. Un placard d'imprimerie est en règle générale un cahier de seize pages.

218. La réponse négative de la rédaction de la revue était ainsi libellée :
« 6.I.16.

Chère camarade Rosa,

L'été dernier, la maison d'édition nous a fait savoir que, pour réduire les frais, nous ne devons plus publier de suppléments ; nous ne devons pas d'ailleurs dépasser le volume de deux placards par numéro — ce qui ne permet qu'à peine de commenter en détail les questions d'actualité. Dans ces conditions, il ne nous est malheureusement pas possible de publier une contribution aussi longue que celle que vous nous proposez. Quant à savoir de quelle place la *Neue Zeit* pourra disposer après la guerre, on ne peut naturellement pas le dire à l'heure actuelle.

Salutations amicales.

p. la rédaction de la *N. Z.*
E. Wurm. »

272. *A Gertrud Zlottko*

[7.II.1916¹.]

Chère Gertrud, malheureusement votre beau projet ne peut, hélas ! aucunement se réaliser. Quand vous viendrez me voir à Südende², je vous expliquerai pourquoi. Vous pourrez demander à M^{lle} Jacob mon nouveau numéro de téléphone, je l'ignore encore moi-même. C'est vraiment une grande nouvelle d'apprendre que vous jouez du violon. Apportez-le, quand vous viendrez me voir. En tout cas, nous herboriserons avec zèle, si seulement ma « position » le permet. Et je veux aussi aller une fois avec vous au Friedrich-Museum. La musique est une belle chose, mais je préférerais que vous vous concentriez un peu sur la peinture. Avez-vous encore une fois eu des nouvelles de monsieur D.³ ? Mais j'apprendrai tout cela bientôt en détail. Tout le monde m'effraie déjà en me parlant de l'état dans lequel je vais trouver mon appartement en arrivant. Il faut que je vous remercie encore pour les petites peintures que vous m'avez envoyées pour les étrennes, mais elles ne peuvent se comparer aux précédentes, vous le savez vous-même. Meilleur souvenir jusque-là,

votre R. L.

1. Carte postale. La date est donnée par cachet de la poste indiquant Berlin C. Indication de la censure à l'encre : « T ».

2. Quartier de Berlin où habitait Rosa ; elle devait être libérée dix jours plus tard, le 18 février, un an jour pour jour après son incarcération.

3. Diefenbach.

273. *A Westphal*

Südende, Lindenstrasse 2,
25.2.1916.

Cher camarade Westphal,

Je ne sais comment vous remercier, vous et tous les camarades de Mariendorf⁴, pour les preuves d'amitié et de gentillesse que vous m'avez données lors de ma libération⁵. Tout cela m'a rendue très confuse. Je n'ai jamais osé rêver un tel accueil, car la prison me semble faire tout naturellement partie de notre métier de combattants prolétariens de la liberté, et la Russie m'a habituée à considérer qu'entrer et sortir de ces murs est une affaire des plus banales. Certes, je le sais, ma personne n'était pas en cause dans tout cela, ce fut l'occasion d'exprimer notre combativité commune. Dans cette optique, l'accueil cordial de tant de camarades me fut une grande joie, car, là-dessus, nous sommes tout à fait d'accord. Je suis sortie de prison animée du plus ardent et du plus impatient des désirs de combattre et de travailler, et j'espère ne pas décevoir les espérances que vous placez en moi. Notre cause doit progresser malgré tout ; j'ai beaucoup d'espoir et de bonne volonté. Mes meilleurs vœux à vous et à tous les camarades de Mariendorf.

Votre Rosa Luxemburg.

274. *A Regina Ruben* *

Berlin-Südende, Lindenstr. 2,
25.2.[19]16.

Chère camarade,

Je vous remercie de tout cœur de vos paroles d'amitié à l'occasion de ma libération. Je suis rendue à la « liberté » en éprouvant

4. Faubourg de Berlin.

5. Lorsque Rosa Luxemburg sortit de prison le 18 février 1916, une manifestation de mille femmes socialistes eut lieu aux alentours de la prison. « Des amis et des délégations des circonscriptions électorales berlinoises vinrent saluer Rosa. Ils apportèrent tous des cadeaux de bienvenue. Bientôt l'appartement ressembla à moitié à la boutique d'un fleuriste, à moitié à celle d'un épicier. "Mathilde, réfléchissez à ce que je peux céder comme victuailles", me dit Rosa le soir, lorsque nous fûmes seules », écrit Mathilde Jacob dans ses souvenirs (cf. *Im Gefängnis*, p. 37-39). Voir aussi la description de Käte Duncker in LASCHITZ-RADCZUN, p. 382.

une grande envie de travailler et j'espère ne pas vous décevoir, vous et d'autres camarades.

Avec mes sentiments les meilleurs.

R. Luxemburg.

275. *A Franz Mehring*

27 février 1916.

Cher ami,

Permettez-moi de répéter ici les quelques mots par lesquels j'ai tenté de vous dire oralement pourquoi votre personnalité et votre activité me sont particulièrement chères et me le seront toujours⁶. Vous occupez chez nous depuis des décennies une position particulière que personne d'autre ne saurait assumer : vous êtes le représentant de la culture intellectuelle authentique dans toute sa splendeur et dans tout son brio. Si le prolétariat allemand est après Marx et Engels l'héritier historique de la philosophie classique allemande, vous en avez été l'exécuteur testamentaire. Vous avez sauvé du camp de la bourgeoisie et vous nous avez apporté à nous, dans le camp des déshérités socialement, tout ce qui était resté des merveilleux trésors de la culture intellectuelle passée de la bourgeoisie. Par vos livres et par vos articles, vous avez rattaché par des liens indissolubles le prolétariat allemand non seulement à la philosophie classique allemande, mais aussi à la littérature classique, non seulement à Kant et Hegel, mais aussi à Lessing, Schiller et Goethe. Chaque ligne sortie de votre plume magique a appris à nos ouvriers que le socialisme n'est pas une question de gros sous mais une conception du monde grande et fière. La défendre, monter la garde,

6. C'était le jour du 70^e anniversaire de Mehring. Ce jour-là, un petit groupe se réunit chez le vieux militant, dont R. L. sortie de prison depuis neuf jours. « Nous avons très bien fêté le Vieux, tenu de nombreux discours ; tout cela était grave et plein de dignité. C'était très différent de la manière dont nous avions fêté Bebel autrefois, t'en souviens-tu ? Le Vieux a tenu un discours en ton honneur que nous avons tous approuvé chaleureusement », écrit R. L. à Clara Zetkin le 9 mars 1916 (J. SCHLEIFSTEIN, *Franz Mehring*, Berlin, 1959, p. 67).

c'est ce qui fut votre fonction depuis plus d'une génération. Certes, maintenant — depuis le terrible effondrement de la guerre mondiale —, les héritiers de la philosophie classique ressemblent à de misérables mendiants rongés par la vermine. Mais les lois d'airain de la dialectique de l'histoire que sans relâche vous avez su magistralement enseigner au prolétariat feront que les mendiants, les « gueux » d'aujourd'hui se ressaisiront et redeviendront demain des combattants fiers et hardis. Et, dès que l'esprit du socialisme aura de nouveau pénétré dans les rangs du prolétariat allemand, son premier geste sera de se précipiter sur vos écrits, sur les fruits du travail de votre vie dont la valeur est éternelle et d'où jaillira toujours le même souffle d'une conception du monde noble et forte. A présent que les intellectuels d'origine bourgeoise nous trahissent et nous abandonnent en rangs serrés pour retourner à la table des dirigeants, nous pouvons les regarder partir avec un sourire méprisant : Partez donc ! Nous avons pris à la bourgeoisie allemande le meilleur de ce qui lui restait d'esprit, de talent et de caractère : Franz Mehring. Je reste très cordialement vôtre.

R. Luxemburg.

276. *A Clara Zetkin*

[9.3.1916⁷.]

[...] Tu as sans doute déjà appris de quelle façon les camarades berlinoises m'ont accueillie. A plus de mille elles sont venues me prendre à la sortie, et puis elles sont arrivées en masse chez moi, dans l'appartement, pour me serrer la main. Mon appartement était et est encore bourré de leurs cadeaux : des jardinières de fleurs, des gâteaux, des cakes, des boîtes de conserve, des sachets de thé, du savon, du cacao, des sardines, des légumes très recherchés — comme dans une épicerie fine —, tout cela, ces pauvres femmes, ces femmes de cœur, l'ont préparé elles-mêmes, l'ont mis en conserve elles-mêmes, l'ont apporté elles-mêmes⁸. Tu sais bien

7. Extraits.

8. Nous sommes en temps de guerre et de restrictions, et toutes ces denrées sont rares en Allemagne. Dans une lettre à Clara Zetkin du 28 février, R. L. insiste déjà sur la qualité de l'accueil qui lui a été réservé :

« Très chère Clara,

J'étais tellement bousculée que je n'ai pas eu le temps de réécrire plus tôt quelques lignes. On m'a réservé ici un accueil qui m'a totalement stupéfiée et remplie de confusion. A la prison, il y avait plus de mille

ce que j'éprouve quand je vois ça. J'en sangloterais de confusion, et ce qui me console c'est uniquement la pensée que, dans ces cas, je ne suis rien d'autre que le mât auquel elles ont accroché le drapeau de leur enthousiasme pour la lutte en général. A Mariendorf eut lieu ensuite la réception au cours de la soirée de lecture ; de nouveau un énorme bouquet sur la table — et ces visages, ces yeux sérieux et brillants ! Tu aurais éprouvé dans ton cœur de la joie à voir ces femmes. Le président me salua en déclarant que la manifestation du 18^e avait été tout à fait spontanée, organisée sur la propre initiative des femmes de Berlin pour saluer celle « qui nous a manqué parce qu'elle dit carrément leur fait aux dirigeants du parti eux-mêmes, parce qu'elle est la femme qu'on préfère, dans les hautes sphères du parti, voir entrer en prison qu'en sortir [...] »¹⁰.

Je crois qu'en gros je me suis mise au courant : je peux simplement te dire que je suis très satisfaite en voyant où en sont les choses. [...] Je trouve, qu'au bout d'un an un énorme pas en avant a été fait pour ce qui est de la clarification, du renforcement, des différences idéologiques. [...] Pour l'essentiel, tu peux être tranquille. Quant à moi, je fais confiance avant tout à la logique objective de l'histoire qui accomplit infatigablement son travail d'éclaircissement et de différenciation. [...]

277. *A Clara Zetkin*

[Berlin, 10.3.1916¹¹.]

[...] La chose¹² est salée et poivrée et c'est un règlement de comptes radical avec toute la clique kautskyenne. [...] En ce qui concerne la traduction¹³, j'ai eu plus de difficultés que je ne supposais d'après le souvenir que j'avais du texte.

personnes, des femmes pour la plupart, et ici mon appartement était transformé en jardin floral et en dépôt de victuailles. J'étais littéralement pétrifiée... » (IML, Berlin).

9. Le 18 février 1916, pour accueillir R. L. à sa sortie de la prison de la Barnimstrasse.

10. Dans ce passage de la lettre — pour lequel nous ne disposons pas de l'original —, R. L. se moque de Luise Zietz (1865-1922), membre du Comité directeur, future dirigeante de l'USPD, qui lui a envoyé un télégramme libellé « au nom de toutes les femmes allemandes ».

11. Extraits.

12. Il s'agit de la *Critique des critiques* écrite par Rosa Luxemburg en prison en réponse aux critiques de *L'Accumulation du capital*.

13. Cf. lettre à Clara Zetkin du 18.X.1915.

C'est que France ¹⁴ intercale, comme c'est son genre, au milieu de la scène devant la boulangerie, un long dialogue philosophique entre ses héros qui, pour la *Gleichheit* et en général pour le fragment, convient comme un tablier blanc à un évêque. Or ma conscience littéraire ne me dit pas clairement si je peux me permettre de laisser simplement ce dialogue de côté ou s'il faut, à cause de lui, renoncer à la chose tout entière. Quelle est ton opinion ? Mais en tout cas il faudrait que tu aies un peu de patience s'agissant de cette traduction, car il me faut au préalable rattraper quelques travaux urgents en retard et écrire aussi l'article pour toi. Ensuite viendra cette traduction, puis autre chose encore pour le supplément destiné aux enfants, pour lequel j'ai déjà quelques jolis articles tout prêts dans ma tête (modestes fleurs de ma muse solitaire écloses à la Barnimstrasse). [...]

278. A Fanny Jezierska

10.3.[1916] ¹⁵.

Ma chère camarade Jezierska,

Hélas ! ce n'est qu'aujourd'hui que je parviens à vous écrire, mais j'en éprouvais depuis longtemps le besoin.

La brève visite que vous m'avez faite un dimanche ne m'a certes pas suffi, et j'aimerais pouvoir bavarder avec vous tranquillement pendant quelques heures. Je ne saurais vous dire à quel point je me sentais mal dans mes premiers jours de « liberté », y compris au moment où vous êtes venue me voir. Mes nerfs que j'ai dominés tout au long de mon séjour à la Barnimstrasse n'ont pas résisté au premier assaut d'impressions, et j'ai été prise d'une telle nausée qu'il me fallait lutter pour m'arracher le moindre mot et que je savais à peine ce qui se passait en moi. Mais, depuis, je me suis « ramassée » et ma carcasse me donne maintenant des soucis d'un autre ordre. Je suis sous stricte surveillance médicale et, même si je ne suis que la moitié des prescriptions, je présente encore un aspect trop peu engageant pour

14. Anatole France.

15. L'année ne figure pas sur le manuscrit. Dans les archives, cette lettre est classée en 1915. Or le contexte indique clairement qu'il ne peut s'agir que de 1916.

accepter de me montrer ainsi à mes amis. J'espère pourtant que la semaine prochaine — notamment lorsque ce temps intolérable pour moi aura changé — j'aurai fait assez de progrès pour pouvoir vous demander de me rendre une visite où je vous offrirai autre chose que l'image du désespoir. Je vous prie d'avoir entre-temps la gentillesse de me passer un coup de fil afin que nous puissions nous mettre d'accord pour la suite ; je ne sais pas, en effet, quand je peux vous joindre, sinon je vous aurais déjà appelée.

Merci beaucoup aussi pour les nouvelles d'Alexandrowo¹⁶ (je vous dirai pourquoi oralement) et pour vos vœux d'anniversaire (j'ai bien ri de constater qu'à l'image des Allemands vous trouvez vous aussi le temps d'observer des vécilles comme mon anniversaire¹⁷).

Donc, à bientôt, j'espère, et jusque-là salutations et poignée de main amicales de votre

R. L.

279. *A Fanny Jezierska*

17 mars [1916]¹⁸.

Chère camarade Jezierska,

Grand merci pour les quelques lignes que vous m'avez écrites. J'aimerais vraiment beaucoup bavarder tranquillement quelques heures avec vous dimanche, mais ce n'est pas encore possible ce dimanche, car je ne m'appartiens pas de la journée. Mais ayez la gentillesse de m'appeler à la fin de la semaine prochaine, j'espère que nous pourrons alors prendre rendez-vous au moins pour le dimanche suivant. Merci pour l'occasion de V.[arsovie¹⁹ ?].

16. Il s'agit peut-être de Nowo Alexandrowsk où était stationné le commandement du régiment de Karl Liebknecht qui avait été mis en accusation pour avoir rédigé au front un écrit politique.

17. C'est-à-dire le 5 mars.

18. Ici non plus l'année ne figure pas sur le manuscrit. Date établie d'après le contexte par W. Blumenberg.

19. Fanny Jezierska servait apparemment d'intermédiaire entre Berlin, la Pologne et la Russie dans les relations socialistes. Elle avait sans doute proposé à R. L. de faire parvenir des nouvelles à sa famille ou aux dirigeants de la SDKPiL à Varsovie, comme elle l'avait fait durant son incarcération à la Barnimstrasse.

J'aimerais bien sûr faire remettre une lettre, mais ce n'est pas très possible, n'est-ce pas ? Oralement, je n'ai que des salutations à communiquer, ce que je fais de toute façon sur des cartes postales laconiques.

En attendant, mes salutations les meilleures.

Votre R. L.

280. *A Fanny Jezierska*

[Vraisemblablement fin mars ou
avril 1916²⁰.]

Chère camarade Jezierska,

Ci-joint avec mes remerciements les meilleurs la lettre que j'ai lue avec grand intérêt, bien que l'originalité de l'allemand me l'ait rendue quelque peu difficile à comprendre²¹. Merci beaucoup aussi pour les journaux, et je vous prie de m'en envoyer d'autres²² ! Pour différentes raisons, j'estime inopportun d'écrire pour les Russes : je voudrais pour l'instant n'écrire que dans la presse allemande, vous en comprendrez les raisons. Maintenant, je voudrais enfin vous voir chez moi et je vous propose de venir me rendre visite un soir de la semaine : le dimanche, c'est trop difficile, c'est un jour constamment chargé de choses que je ne peux reporter. Mais les jours sont déjà longs et l'on peut aussi profiter des soirées. Donc, manifestez-vous, au téléphone surtout, et nous déciderons du reste !

En attendant, mes salutations cord.[i]ales]

votre R. Luxemburg.

20. Date établie d'après le contenu par W. Blumenberg.

21. On n'a pu établir de qui était la lettre.

22. Vraisemblablement des publications polonaises et russes.

[Avril 1916.]

Un constat

Je vous prie de publier les lignes suivantes, que la rédaction du *Vorwärts* s'est refusée à accepter. Les méthodes de la droite envers l'opposition et qui consistent à interdire à ceux qui pensent autrement de faire connaître leur point de vue divergent, afin de maintenir artificiellement, vis-à-vis de l'extérieur, une apparence d'« unité », ces chères méthodes, il semble que la soi-disant opposition centriste en ait déjà hérité. Voici les quelques lignes dont il s'agit : « Le 31 mars, à la réunion du Comité directeur du Grand-Berlin, j'ai été mise dans l'impossibilité de présenter, comme je l'avais annoncé, une proposition d'amendement à la résolution adoptée. Je me vois donc amenée à faire la constatation suivante : bien que cette résolution, ni dans son ton ni dans son contenu, ne tire les conséquences de la situation créée dans le parti, je l'ai votée, uniquement en raison du passage demandant à la nouvelle *Arbeitsgemeinschaft*²⁴ de se libérer de tous [...] complexes et de ne faire des seuls [...] la règle de conduite de son action²⁵. » Dans ce passage, je vois le modeste commencement d'une compréhension des choses, à laquelle je ne voulais pas refuser mes encouragements.

282. *A Marta Rosenbaum*[11.V.1916²⁶.]

Chère Madame Marta, mille remerciements pour vos cartes postales et pour la lettre. N'ayant pas votre adresse jusqu'à main-

23. Texte paru dans la *Münchener Post*, n° 86, 12 avril 1916.

24. *Sozialdemokratische Arbeitsgemeinschaft* : « Communauté de travail social-démocrate », qui regroupait l'opposition centriste au sein de la social-démocratie, noyau du futur USPD (voir lettre à Marta Rosenbaum du 11 mai 1916, note 32).

25. Voici le texte complet du passage auquel fait allusion R. L. : « Le Comité directeur attend de l'*Arbeitsgemeinschaft* social-démocrate que, sans se soucier des attaques et des suspensions absurdes, elle se libère énergiquement de tous complexes bourgeois pour faire des seuls intérêts de classe du prolétariat la règle de conduite de son action. »

26. Date établie d'après le cachet de la poste. La lettre fut certainement écrite à Berlin pendant les quelques mois de liberté de R. L.

tenant, je ne pouvais donc vous écrire. En outre, j'ai du mal à me concentrer, je suis tout le temps en allées et venues, en réunions. Vous pouvez imaginer que depuis le 1.5²⁷ il y a beaucoup à faire ! Naturellement vous voudriez savoir avant tout ce qu'il en est de K.²⁸ Malheureusement, on ne peut encore rien affirmer de certain. L'instruction se poursuit encore, les chefs d'accusation ne sont pas formulés. Les perspectives ne semblent pas défavorables ; cependant, en pareil cas, comme vous le savez, c'est la *raison d'Etat* politique qui décide. Reste donc à attendre ce que celle-ci exigera. Il est déjà établi que l'ensemble du Reichstag bourgeois rejettera l'immunité parlementaire²⁹. Tant mieux ! C'est le suicide politique du parlementarisme. La manifestation du 1.5 était très réussie et a dépassé toutes nos espérances, d'autant plus que nous l'avions préparée complètement seuls, avec peu de monde et dans les délais les plus brefs. Nous avons demandé aux gens de Ledebour leur collaboration et ils ont refusé³⁰ ! De Clara j'ai reçu une fois de plus de moins bonnes nouvelles :

27. Manifestation du 1^{er} mai à Berlin, la première depuis le début de la guerre. Dès sa mise en liberté, R. L. eut une activité politique intense pendant tout le printemps à Berlin.

28. Karl Liebknecht fut arrêté sur la Potsdamer Platz à Berlin au cours de la manifestation du 1^{er} mai pour avoir crié « A bas la guerre, à bas le gouvernement ». Dans sa lettre à Clara Zetkin du 12 mai 1916, R. L. fournit des précisions : « A partir de l'instant où Karl fut arrêté — cela eut lieu vers huit heures trente alors que nous nous promenions ensemble dans la foule sur la Potsdamer Platz —, je n'ai naturellement pas eu un moment de liberté, car il s'agissait d'apprendre où on l'avait emmené et d'arriver jusqu'à lui. J'avais cherché en effet à le "libérer" de toute la force de mes poings et je m'agrippai à lui et aux policiers jusqu'au commissariat où l'on me mit dehors sans ménagement. » (Cf. note 33.)

29. On peut lire à ce propos dans la *Frankfurter Zeitung* du 10 mai 1916 : « La Convention des anciens avait décidé de soumettre à la commission du règlement de la Chambre sans débat en séance plénière les motions du groupe parlementaire social-démocrate et de la Communauté de travail social-démocrate demandant la libération de Liebknecht. » Le 11 mai 1916, sur décision du Reichstag, « les motions d'urgence déposées séparément par le groupe parlementaire social-démocrate et la Commission de travail social-démocrate demandant de reporter la procédure engagée contre Liebknecht pour la durée de la session furent rejetées ». Le 28 mai, il fut condamné par le tribunal de la Kommandantur de Berlin à deux ans et demi de relégation. En appel, la haute cour porta la peine à quatre ans et un mois avec radiation de l'armée et privation des droits civiques pendant six ans.

30. Georg Ledebour (cf. lettre à Karl Liebknecht de fin novembre 1915, note 192), l'un des fondateurs de l'USPD, représente la tendance pacifiste et centriste qui s'est manifestée à la fin de 1915 au sein du groupe parlementaire social-démocrate au Reichstag. Ses amis et lui avaient refusé d'appeler à la manifestation du 1^{er} mai.

un « voyage » en ville (vous savez qu'elle vit en dehors de la ville) lui a si mal réussi que le docteur lui a très sévèrement défendu toute expédition hors de chez elle³¹. Vous avez sans doute eu connaissance par les échos du *V.[orwärts]* de la « tempête dans un verre d'eau » qui fait actuellement rage à Berlin³². La crise continue, la fin en est imprévisible³³ et il « pleut » des réunions tôt le matin ou tard dans la nuit. Malheureusement, dans tout ce tourbillon je n'arrive pas à travailler tranquillement et je n'ai pas une minute de liberté.

Votre azalée fleurit, plus belle que je ne puis le décrire. En ce moment, elle est au zénith de sa splendeur. Tout l'univers déborde de beauté et de gloire printanière, mais j'ai à peine le temps de remarquer tout cela en passant. J'espère au moins que vous vous rétablissez complètement et que vous serez délivrée des intolérables douleurs au bras. Soignez-vous sérieusement et ne vous agitez pas au sujet du « théâtre de la guerre » berlinois.

C'est tout pour aujourd'hui, recevez les souvenirs les plus affectueux de

votre R. L.

31. Le climat de la ville de Stuttgart même, située dans une cuvette, est assez malsain.

32. Il s'agit certainement des remous provoqués par la constitution d'une opposition organisée au sein du groupe parlementaire (*Arbeitsgemeinschaft*) sous la direction de Haase dès le 24 mars 1916. Une série de réactions favorables à cette opposition avait été enregistrée dans le *Vorwärts* et la discussion dans les colonnes du journal se poursuivait pendant de nombreuses semaines. C'est la première fois que la trêve officielle entre les différentes tendances au sein du SPD est officiellement rompue.

33. Dans sa lettre du 12 mai 1916 à Clara Zetkin, R. L. communique : « Le Comité directeur pousse à l'anarchie dans les rangs du parti avec un zèle aveugle. [...] Cela guérira les "légalistes" les plus acharnés de l'opposition. [...] Les opposants se sont adressés aux spartakistes] pour aboutir à une réconciliation, et cela tout de suite après le sale coup qu'ils avaient commis le 1^{er} mai en nous laissant en plan et en se défilant lâchement. [Quelle grossièreté de la part de ces gens] qui tout de suite essaient en douce, derrière le dos de Karl, de nous pousser à le trahir, c'est-à-dire à trahir la tactique pour laquelle Karl s'est jeté de tout son cœur dans la mêlée. [...] Haase] ne veut pas voter contre les crédits militaires, sous prétexte de rester fidèle à la décision du Congrès sur les impôts directs. [Le Congrès de Leipzig, en 1909, avait réaffirmé la doctrine social-démocrate en matière d'impôts : préférence pour les impôts directs, moins injustes, en principe, que les impôts indirects.] Mais, bon sang, lui ai-je dit, la résolution de Leipzig n'a pas prévu la guerre ni l'état de siège ! Comment trouves-tu cette conception avocassière de l'histoire mondiale assimilée à un procès en correctionnelle ? » (Cf. *Le Spartakisme*, p. 353-354.)

[Entre le 28 juin et le 1^{er} juillet 1916.]

*Rectificatif*³⁴

De la lecture des articles consacrés dans la presse à la dernière assemblée générale de la section du Grand-Berlin il résulte sans équivoque qu'une très jolie légende est en train de naître quant au déroulement et aux résultats de cette assemblée³⁵. Cette légende prétend que j'aurais présenté à l'assemblée générale une résolution sur le refus de verser les cotisations au Comité directeur du parti et que cette résolution aurait été repoussée ensuite à une majorité écrasante. Cela fournit à la *Leipziger Zeitung* l'occasion d'entonner un long hymne célébrant la « réflexion », l'« intelligence politique » et autres vertus semblables de l'opposition berlinoise sous la direction des Haase-Hoffmann³⁶-Ledebour, qui se sont opposés sagement au « danger d'une destruction sauvage », danger qui manifestement émanait de la « tendance Liebknecht-Luxemburg ». Si cette légende, si commode pour la première de ces tendances, a pu naître, c'est uniquement parce que, dans le compte rendu de l'assemblée générale de la section, le texte de ma résolution n'a pas été publié, tandis que son contenu était imbriqué dans son allocution de telle façon que tout lecteur qui n'avait pas assisté aux discussions devait absolument aboutir à la conclusion qu'en fait, dans ma résolution, j'avais préconisé de refuser les cotisations.

A l'encontre de ce qui a été écrit, je constate ceci : la résolution présentée par mes amis et moi-même ne faisait même pas allusion au refus de verser les cotisations. En voici le texte :

« L'attitude de la direction du parti vis-à-vis de la rédaction de l'organe central, le *Vorwärts*, son coup de force à Duisburg,

34. Le *Vorwärts* publia cette lettre précédée d'une note : « Nous venons de recevoir la déclaration suivante. »

35. La réunion dont il est question dans cette lettre a eu lieu le 25 juin au soir. Des comptes rendus ont paru dans la presse et Rosa Luxemburg écrit pour rectifier ces informations. Ce rectificatif ayant paru dans le *Vorwärts* daté du 2 juillet, la lettre a été écrite au plus tard le 1^{er} juillet et plus probablement le 28 ou le 29 juin.

36. Adolph Hoffmann (1858-1930), député social-démocrate, appartient à l'aile gauche pendant la guerre. Membre de l'opposition (*Arbeitsgemeinschaft*) à partir de 1916, participe à la Conférence de Kienthal, adhère à l'USPD en 1917 (voir vol. I, p. 401).

son intervention dans le secteur de Francfort et à Brême qui a semé la confusion dans le parti³⁷, la tentative d'expulser de la Commission de contrôle les membres qui déplaisaient à la Direction du parti³⁸, le soutien accordé à la direction de section de Teltow-Beeskow après qu'elle eut été démissionnée³⁹, enfin le coup de force contre les camarades berlinois⁴⁰ effectué en accord avec la Commission pour le Land de Prusse [...] ⁴¹ tout cela a démontré que la direction du parti [... ici venait une caractérisation du rôle politique de la direction du parti qu'on peut ne pas reproduire pour les raisons que l'on sait⁴²]. Ce faisant la Direction du parti se révèle constituer un danger pour le maintien de l'organisation, la puissance politique et l'esprit social-démocrate du parti, un danger qu'il est du devoir impérieux de tous les camarades qui ont à cœur de défendre les principes du socialisme international et l'avenir du mouvement ouvrier de combattre systématiquement.

L'assemblée générale de la section donne mission au Comité directeur du Grand-Berlin de se concerter avec les autres sections du Reich, qui ont eu, elles aussi, à souffrir de la politique désagrégratrice de la Direction du parti, pour discuter en commun de mesures de défense au plan de l'organisation en vue de sauver le parti. »

Tel était le texte de la résolution. C'est pourquoi je tiens à constater que, dans mon exposé des motifs à l'appui de la résolution, j'ai déclaré expressément : cette fois, mes amis et moi-

37. Après août 1914, la Direction du parti, par toutes sortes de pressions, financières notamment, avait réussi à contrôler les sections et les journaux qui initialement désapprouvaient sa politique.

38. Clara Zetkin, en particulier.

39. Cette section, correspondant à la circonscription électorale qui avait envoyé Liebknecht au Reichstag, était désormais dirigée par les spartakistes.

40. A l'assemblée générale du SPD du Grand-Berlin du 25 juin, à la place de la direction se situant sur les positions de la majorité du groupe parlementaire, on élut Adolf Hoffmann comme président, Rosa Luxemburg et Arthur Stadthagen comme vice-présidents. Ce vote ne fut pas reconnu par le Comité directeur du parti.

41. Ici le *Vorwärts* a censuré le texte de la résolution où l'on pouvait lire : « de même que l'attentat inouï contre les ouvriers de Berlin dont elle [la Direction du parti] a mis l'organe [le *Vorwärts*] au service de la politique impérialiste du 4 août, contre la volonté des camarades berlinois ».

42. Voici le texte que le *Vorwärts*, par crainte de la censure officielle, n'a pas reproduit : « ne remplit plus la fonction d'organe de la lutte de classe social-démocrate, mais celle d'un organe de la politique gouvernementale qui s'efforce d'atteler la classe ouvrière allemande au char de la bourgeoisie impérialiste ».

même, nous ne proposons pas de refuser les cotisations étant donné que nous supposons a priori et constatons sans passion que la majorité de l'assemblée générale y est opposée. Mais, précisément pour cette raison, nous demandons aux délégués de Berlin d'imaginer eux-mêmes des mesures de défense contre la politique de la Direction du parti, et surtout de prendre contact avec les camarades du Reich afin d'opposer à la politique de force des instances dirigeantes la volonté des adhérents du parti, la volonté des masses. Une action coordonnée et énergique de ce genre aurait un effet vivifiant et encourageant sur de nombreuses sections dans tout le Reich, et seule une telle action pourrait conserver au parti les éléments qui souhaitent lui tourner le dos parce qu'ils sont pleins d'amertume et découragés en voyant ce qui se passe actuellement dans le parti.

Je constate enfin qu'après que les camarades Ledebour, Däumig⁴³ et Haase eurent polémique contre moi, après qu'Haase eut notamment dépeint sous les couleurs les plus noires les périls que, selon lui, ferait naître l'adoption de ma résolution dont il disait qu'elle ne serait pas comprise, on m'a coupé la parole, si bien que je n'ai pas eu la possibilité de mettre en pièces l'argumentation de Haase.

Tels étaient donc le texte de la résolution, l'exposé des motifs et les circonstances dans lesquelles elle fut repoussée. Et maintenant je laisse tranquillement aux camarades le soin de juger si le rejet de cette résolution doit être caractérisé comme un acte de « réflexion », d'« intelligence politique » ou s'il mérite un tout autre nom.

Qu'il en soit ainsi ou qu'il en soit autrement, laissons en tout cas, je vous prie, la légende de côté et tenons-nous-en à la vérité toute simple : ce qui a été repoussé à l'assemblée générale des adhérents de Berlin par l'opposition Haase-Ledebour-Hoffmann « à une majorité écrasante », ce n'est pas le refus de verser les cotisations, c'est une résolution qui caractérisait le rôle politique de la Direction du parti comme étant l'affaire du parti tout entier au lieu d'en faire une question berlinoise, une question de compétence locale, appelant en conséquence à une action de défense commune dans le Reich tout entier, laissant aux larges masses du parti le soin de décider elles-mêmes des mesures précises à prendre.

43. Ernst Däumig (1866-1922), rédacteur au *Vorwärts*, président de la commission culturelle de district du SPD. Membre du comité directeur de l'USPD dès sa fondation, puis adhère au PCA.

Berlin, 28.7.[19]16⁴⁴.

Cher Camarade Dietz⁴⁵,

Comme j'ai actuellement — vous l'avez sans doute appris — de nouveau involontairement beaucoup de loisirs⁴⁶, je suis en mesure de mener à leur terme et de donner à l'impression plusieurs travaux écrits que je viens d'entreprendre ou qui sont presque terminés. Je voudrais vous demander si vous seriez disposé à publier sous mon nom les travaux suivants :

1. Un ouvrage économique intitulé : *Accumulation du capital et Impérialisme. Une critique des critiques*⁴⁷. Il s'agit d'une défense de mon livre paru aux Editions du Vorwärts⁴⁸ contre les critiques publiées dans la presse du parti. Toutefois, l'ouvrage forme un tout et expose le problème sous une forme populaire, sans l'appareil mathématique. Ce travail représente également, à ma connaissance, le premier commentaire, accessible à tous, du 3^e livre du *Capital* de Marx en liaison avec le problème de l'impérialisme. Il fait environ sept placards⁴⁹ et est prêt à l'impression.

2. Une série de brochures de grande vulgarisation de trois ou quatre placards chaque, à publier sous le titre général *Introduction à l'économie politique*. Chaque brochure traite d'un domaine déterminé et forme un tout (1. Qu'est-ce que l'économie politique ? 2. Le travail social. 3. 4. 5. Histoire de l'économie (Société communiste primitive ; système économique féodal. La ville médiévale et les corporations). 6. La production marchande.

44. L'original porte sur la première page en haut à gauche un cachet rectangulaire où l'on peut lire : *Militär-Frauengewahrsam*, Berlin, Barnimstrasse n° 10.

45. A droite au-dessus de la date, d'une autre écriture que celle de R. L. : « beantwortet am 14.8.16 » (répondu le...).

46. R. L. avait à nouveau été arrêtée le 10 juillet 1916 et se trouvait en « détention de sûreté », une nouvelle fois à la Barnimstrasse d'où elle écrit cette lettre.

47. L'ouvrage paraîtra finalement sous un titre un peu différent : *Die Akkumulation des Kapitals. Eine Antikritik oder Was die Epigonen aus der Marxschen Theorie gemacht haben* (paru en français en annexe de *L'Accumulation du capital* sous le titre *Critique des critiques*, Paris, Maspero, 1972).

48. *L'Accumulation du capital*, paru en 1913.

49. Soit un peu plus de 110 pages.

7. Travail salarié. 8. Le profit capitaliste. 9. La crise. 10. Les tendances de l'évolution capitaliste). Les deux premières brochures sont prêtes pour l'impression, toutes les autres écrites au brouillon : elles pourraient être préparées sans interruption.

Les Editions du Vorwärts, pour lesquelles j'avais primitivement l'intention d'écrire cette série, ont renoncé à toute option sur elle, comme sur l'ouvrage sur l'accumulation mentionné en premier, et elles seraient prêtes, si nécessaire, à le confirmer par écrit.

Enfin

3. Je suis en train de traduire en allemand un livre russe de Korolenko : *L'Histoire de mon contemporain*⁵⁰. C'est une autobiographie de K. qui n'est pas seulement une œuvre d'art de premier ordre, mais aussi un remarquable document historique et culturel sur l'époque des « grandes réformes » d'Alexandre II, qui décrit précisément et de manière vivante le passage de la vieille Russie des serfs à la Russie bourgeoise d'aujourd'hui. Pour le lecteur allemand, l'ouvrage présente en outre un intérêt d'actualité, du fait que l'action se déroule tout entière dans la région des marches occidentales de l'empire des tsars, sur des territoires où se mêlent si curieusement trois nationalités : Russes, Polonais et Ukrainiens.

Je suis convaincue que ce livre intéresserait vivement en Allemagne un large public, et lui plairait : aussi, avant de m'adresser à un éditeur bourgeois, je désirerais savoir si vous, qui connaissez la situation en Russie, n'auriez pas envie de présenter aux lecteurs allemands ce cher Korolenko qui, sur le plan intellectuel, n'est pas sans parenté avec nous.

Je ferais précéder la traduction d'une esquisse introductive sur K. et sur la place qu'il occupe dans la littérature russe.

Au reste, vous pouvez lire immédiatement un joli échantillon de ce livre : il y a dix-huit mois, j'en ai en effet traduit deux petits chapitres pour le supplément de la *Gleichheit*⁵¹. Si vous le désirez, la rédaction de la *Gl.* vous procurerait sûrement les suppléments en question.

50. Vladimir G. Korolenko (1853-1921), journaliste progressiste et romancier russe, participa au mouvement étudiant et fut proche des populistes, ce qui lui valut d'être arrêté en 1879 et de passer six ans en prison et en déportation. Il s'intéressa également à l'histoire et à l'archéologie. A noter que le roman autobiographique que traduit R. L., *Histoire de mon contemporain*, fut remanié à plusieurs reprises ; il y travailla pendant quinze ans et la dernière version parut à titre posthume en 1922. R. L. entreprit cette traduction, selon le témoignage de Mathilde Jacob, « afin d'avoir un peu d'argent quand elle serait libérée ».

51. Journal dirigé par Clara Zetkin et publié précisément par J.H.W. Dietz.

Dans l'attente de votre prompt réponse ⁵².
Salutations socialistes.

R. Luxemburg

détenue préventivement dans la Prison royale pour femmes
Berlin U. O. Barnimstr. 10.

P.-S. : Le Korolenko fait dans l'original 29 placards de
16 pages (à 33 lignes de 40 signes). La traduction aurait à peu
près exactement le même volume que l'original.

285. A Luise Kautsky

Barnimstrasse 10-13.9.[19]16.

Carissima,

Je ne sais pas où mes pensées doivent te chercher à l'heure
actuelle (ton dernier envoi indiquait Krummhübel sur le cachet
de la poste). J'espère, en tout cas, que ces lignes te parviendront.

Ton mot à l'occasion de ton anniversaire, le 11.8, m'a causé
une joie teintée de mélancolie : pour la première fois, je ne
pouvais même pas t'envoyer une lettre. Ne suis-je pas autorisée
à n'écrire que deux lettres par mois, à quoi il faut ajouter le
temps qu'elles mettent — de quatre jours à trois semaines?...
J'espère que tu as pu profiter de l'été et que tu t'es bien reposée.

J'ai maintenant un service à te demander. Tu sais que je tra-
vaille à une traduction de Korolenko. Veux-tu te mettre en quête
d'un éditeur ? Ici, moi je suis à peu près pieds et poings liés.
Comme je m'y attendais, Dietz a refusé ⁵³. Il ne reste donc plus
que des éditeurs bourgeois ou peut-être encore *Die neue Welt* ⁵⁴
et Döscher au Vorwärts ⁵⁵. Adresse-toi de ma part à qui tu
jugeras bon (sauf à Diederichs à Iéna). Pour ton information : le
titre exact est *Die Geschichte meines Zeitgenossen* [L'Histoire
de mon contemporain ⁵⁶]. En réalité, il s'agit d'une autobiographie

52. Dietz refusera les propositions de R. L.

53. Cf. lettre à Dietz du 28 juillet 1916.

54. Supplément littéraire de plusieurs journaux social-démocrates.

55. Aux Editions du Vorwärts qui venaient de refuser sa *Critique des
critiques* et son *Introduction à l'économie politique*.

56. L'éditeur Paul Cassirer, de Berlin, accepta la proposition transmise
par Luise Kautsky, et la traduction du livre de Korolenko parut avec

de Korolenko, une œuvre d'art remarquable en même temps qu'un document historico-culturel de premier ordre ; il embrasse la période des réformes libérales d'Alexandre II, l'insurrection polonaise, la première agitation oppositionnelle et révolutionnaire en Russie, reflétant de la sorte le passage de la vieille Russie du temps du servage à la Russie capitaliste d'aujourd'hui. En outre, l'histoire se passe en Volhynie, donc juste dans les marches occidentales de l'Empire, où l'élément russe, polonais et ruthène forme un amalgame original. Volume : 28 placards. Hannesle⁵⁷ a assisté à la naissance des premiers chapitres. Je suis sûr que cette traduction lui ferait plaisir. Demande-lui s'il est possible de lui envoyer la suite au front, c.-à-d. si, entre ses offensives ou défensives de printemps et d'automne, toujours également victorieuses, il a le loisir de lire le manuscrit et, bien sûr, de le renvoyer assez vite. Je fais en effet grand cas de son goût littéraire, et pour lui ce serait une distraction dans l'exercice de son rude métier militaire⁵⁸. Réponds vite et, « avec le temps », je finirai bien par recevoir ta lettre... Je t'embrasse et envoie bien des choses à tous les Hans, itou au jeune peintre et à tes gosses.

Ta Rosa.

Un grand merci à Hannes pour la *Triumphgasse*⁵⁹. Quelle est donc son adresse exacte ? Voilà que je l'ai encore oubliée.

286. *A Mathilde Jacob*

16.9.[19]16⁶⁰.

Ma chère Mathilde,

Ce fut une amère déception de ne pas vous voir venir vendredi. Et maintenant, je viens de recevoir un avis du bureau de Weinberg

une préface de R. L. en 1919 (2 volumes). La question de la traduction du livre de Korolenko et des négociations avec l'éditeur Cassirer occupe une place notable dans la correspondance de R. L. des deux années à venir.

57. Diminutif affectueux de Hans Diefenbach.

58. Hans Diefenbach consentit en effet à revoir le manuscrit.

59. Ecrit de Ricarda Huch, *Aus der Triumphgasse*, paru en 1901.

60. La copie de la présente lettre a été « soumise à l'attention de M. le Premier procureur de Düsseldorf » par von Berge, chef d'état-major du haut commandement des Marches. La lettre a donc été retenue par la censure et on ignore si Mathilde Jacob en a jamais eu connaissance. En tout cas, elle ne figure ni dans la collection HI ni dans celle de J. Buttinger qui en a conservé les copies.

qui rend indispensable que je me mette d'accord avec vous, mais attendre jusqu'à vendredi prochain serait trop long. Je le tente donc de cette manière, — Dieu sait si vous recevrez ces lignes !

Donc le remplaçant de Weinberg⁶¹ (signature illisible) me communique aujourd'hui la date de convocation, le 4.10 et ajoute : « Vous devez vous présenter ponctuellement à la date indiquée. Des informations précises sur l'affaire vous parviendront après examen des éclaircissements demandés au tribunal. » Il en ressort clairement

1) que ce brave homme ignore totalement que la convocation ne peut être respectée si Clara est également convoquée et que nous protesterons contre la date si Clara est exclue⁶² ; ou bien qu'il n'a pas du tout pris connaissance du dossier ;

2) il semble tout aussi peu savoir qu'il n'avait pas à adresser de « questions » au tribunal, mais tout simplement à envoyer le certificat médical de Clara et à faire opposition à une éventuelle séparation de notre accusation et de la sienne ;

3) qu'il n'a pas le droit de demander des « éclaircissements » ou de présenter des requêtes au tribunal sans s'être mis d'accord là-dessus avec moi et

4) qu'il a le devoir de me faire parvenir immédiatement une copie exacte de tout ce qu'il fait parvenir au tribunal.

Dans la mesure où d'ici, avec la lenteur d'escargot du courrier, je ne peux correspondre avec le bureau, je vous demande de vous mettre d'accord avec le bureau, de lui faire comprendre les points ci-dessus et d'obtenir que je reçoive *dans les plus brefs délais* une copie des requêtes qui ont été transmises au tribunal

61. Siegfried Weinberg, avocat de R. L. dans les poursuites pénales auxquelles elle fut soumise en tant que co-éditrice de la revue *Die Internationale*, était alors au front.

62. Clara Zetkin était co-accusée pour avoir fait paraître dans le seul et unique numéro de *Die Internationale* un article qui servit de chef d'accusation. Pendant l'instruction menée par le tribunal administratif royal de Berlin-Centre, lors d'un interrogatoire, le 1^{er} juillet 1915, R. L. déclara alors qu'elle était incarcérée à la Barnimstrasse : « Je suis co-éditrice du mensuel incriminé et ai écrit moi-même le premier article, "La Reconstruction de l'Internationale". Je dois cependant demander qu'un exemplaire du mensuel incriminé soit mis à ma disposition pour la simple raison qu'à part mon propre article je ne connais pas le contenu de cette publication, bien que, naturellement, j'en assume la responsabilité. La publication est parue après mon arrestation qui a eu lieu le 18.II.[19]15, et n'a pas été portée à ma connaissance. » Elle ajoute le 27 juillet : « Je ne sais qui a financé la publication de la revue. Je ne donnerais d'ailleurs pas les noms si je les connaissais. » (Helmut HIRSCH, *Rosa Luxemburg in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Rowohlt, 1969, p. 100.)

(y compris au nom de Clara). Les copies des requêtes de l'année dernière que j'ai demandées il y a deux semaines ne m'ont pas encore été envoyées non plus. Dites-leur, s'il vous plaît, que, si je ne suis pas informée immédiatement et le plus précisément possible de l'état de fait, je retirerai par retour du courrier ma procuration au bureau de Weinberg.

Demandez aussi directement à Clara si elle a déjà envoyé un certificat à Düsseldorf⁶³ et si une décision quelconque est intervenue à ce sujet.

Je vous embrasse Mimi et vous encore une fois.

Votre R. L.

287. *Au procureur royal de Düsseldorf*

Forteresse de Wronke, 30 octobre 1916.

Dr Rosa Luxemburg.

Dans les poursuites pénales engagées contre Luxemburg et autres, je demande par la présente le report de l'audience principale contre moi prévue pour le 24 novembre pour les motifs suivants :

1) Aussi bien moi que le Dr Mehring devons en tant qu'éditeurs être tenus pour responsables entre autres d'un article de la co-accusée, Madame Clara Zetkin-Zundel de Stuttgart. Or cette dernière n'a pas été convoquée pour le 24 novembre et ne peut comparaître pour des raisons de santé consignées dans un certificat⁶⁴. Cependant, sa déposition en tant qu'auteur de l'article revêt une importance primordiale pour évaluer notre responsabilité en tant qu'éditeurs.

2) Je suis en détention militaire par mesure de protection et tous mes échanges de correspondance passent par le haut commandement des Marches, ce qui me met dans l'impossibilité de préparer ma défense à temps. La requête du remplaçant de mon défenseur au tribunal royal du Land de Düsseldorf du

63. Le procès contre la revue *Die Internationale* devait se dérouler à Düsseldorf parce que c'est là qu'elle avait été imprimée.

64. La mauvaise santé de Clara Zetkin sera invoquée à plusieurs reprises pour demander le report du procès.

16 octobre ne m'a été signifiée que le 29 octobre, de sorte qu'il m'a été impossible d'y faire objection avant qu'elle ne soit expédiée. Une demande d'entretien avec moi, déposée par maître Oskar Cohn⁶⁵, avocat de mon co-accusé le Dr Mehring, afin que nous puissions nous mettre d'accord, lui a été accordée pour une date *postérieure* à celle de l'audience et, par conséquent, rendue illusoire.

Le 26 courant, j'ai été transférée sur ordre du haut commandement des Marches à la forteresse de Wronke. Mon défenseur, le Dr Siegfried Weinberg, est au front. Faire appel à un nouveau défenseur m'est impossible à partir d'ici. Et je ne dispose d'aucun document pour assurer ma propre défense : ni l'acte d'accusation, ni la revue qui fait l'objet de l'accusation, ni les instruments juridiques dont j'ai besoin ne sont en ma possession, et me les procurer à temps me semble exclu étant donné le retard dont souffre ma correspondance et que j'ai mentionné.

Compte tenu de ces circonstances qui rendent l'exercice de mon droit à la défense tout à fait illusoire, le report de la date me semble justifié⁶⁶.

Je vous prie de bien vouloir me signifier votre décision le plus rapidement possible en me la communiquant directement.

Dr Rosa Luxemburg,
Forteresse de Wronke.

288. *A Mathilde Jacob*

Jeu­di [31.10.1916⁶⁷].

Ma chère Mathilde,

Je suis logée dans la forteresse de Wronke. Mais il s'avère soudain que je suis totalement sans argent (le voyage avec deux

65. Oskar Cohn (1869-1937 ?), né à Lublin, vieille connaissance de R. L. et des Polonais, député SPD au Reichstag à partir de 1912, il adhéra à l'USPD dès sa fondation. Après l'avènement du national-socialisme, il émigra en URSS où il fut victime des purges.

66. Le 7 novembre, le président du tribunal repoussait la demande de report de l'audience, estimant insuffisantes les raisons avancées par R. L. Il demandait également que le premier procureur de Düsseldorf lui fasse parvenir une copie de l'acte d'accusation et un exemplaire de la revue incriminée. (Staatsarchiv, Düsseldorf, commentaire écrit en marge de la lettre de R. L.)

67. Cachet de la poste. R. L. avait été transférée de la prison de l'Alexanderplatz à Berlin à la forteresse de Wronke en Pologne le 26 octobre 1916.

accompagnateurs a été à mes frais, ce qui a fait 40 M. environ). Ici ma nourriture va revenir à 4,20 M par jour, à quoi s'ajoutent de petites emplettes. Virez-moi ici, s'il vous plaît, de l'argent tout de suite. Envoyez-moi aussi mon linge (tout ce que vous avez), ainsi que tous les livres de la Barnimstr. (le Meyer inclus) ; il faut que je puisse enfin retravailler comme il faut. J'attends avec impatience de la *saccharine*, car impossible d'en avoir ici sans attestation médicale⁶⁸. S'il vous plaît aussi, outre mes chaussons de velours, les souliers qui sont dans ma table de nuit, en bas.

Amitiés à vous et à Mimi.

Votre R. L.

S'il vous plaît encore : mes vases à fleurs et du savon.

289. *A Mathilde Jacob*

5.11.[19]16.

Ma chère Mathilde,

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre du 27.10. Merci beaucoup pour les souliers de velours et pour le linge. Cela ne sert à rien de m'envoyer les lettres ici, car elles sont renvoyées à Berlin. Adressez-les donc, s'il vous plaît, à la *Kommandantur royale, Berlin*, dans une enveloppe intérieure (bien sûr, ouverte) libellée à mon nom, Wronke, Prison centrale. Faites-le aussi savoir aux autres, s'il vous plaît. Aujourd'hui, on m'a communiqué une prescription toute nouvelle du commandement en chef : non seulement les lettres mais tous les livres qui arrivent pour moi ou que j'envoie doivent passer par la *Kommandantur de Berlin* ! Avec la vitesse d'exécution, cela reviendrait à m'empêcher de me livrer ici à tout travail scientifique sérieux, la seule chose qui me reste. Je n'aurais en outre le droit de m'abonner qu'à *un seul* journal par la poste, ce qui est aussi une innovation incompréhensible. J'ai présenté des réclamations contre ces deux prescriptions, peut-être parviendrai-je à les faire modifier ; en tout cas, attendez encore pour m'envoyer des livres, pour autant que vous ne les ayez pas déjà expédiés. Si par exemple tout mon diction-

68. Le rationnement se fait plus sévère à mesure que la guerre se prolonge.

naire devait faire deux fois le voyage aller-retour Berlin-Wronke, vous vous imaginez la perte de temps, d'argent et la catastrophe que ce serait pour les livres !! J'espère pouvoir vous voir bientôt. Et quand verrai-je ma Mimi ???!!... Je vous embrasse toutes deux très fort, votre

R. L.

Mentionnez, s'il vous plaît, toujours dans vos réponses la date à laquelle vous recevez de mes nouvelles. Essayez aussi d'apprendre quand le bureau de Weinberg⁶⁹ a reçu pour moi la communication de la préfecture de police.

J'ai reçu la lettre de Sonia⁷⁰. Meilleur souvenir à vous et à tous.

Reçu l'argent (100 M)⁷¹. Envoyez-m'en davantage à l'occasion, s'il vous plaît.

290. *A Mathilde Jacob*

10.11.1916.

Ma chère Mathilde,

J'ai reçu vos deux lettres (du 27.10 et du 5.11). Hier m'est parvenue la circulaire de la région militaire : tous les livres doivent passer par la *Kommandantur*. Donc, s'il vous plaît, remettez tout de suite à la *Kommandantur* tous les livres que je vous ai demandés dans ma dernière liste. Y compris les tomes manquants du Meyer. Envoyez-moi la liste avec la date de la remise. S'il n'y a pas d'autre indication sur la liste, je peux la recevoir sans délai. On m'a remis à la Barnimstr. le solde des redevances téléphoniques (environ 7 marks, je crois). Pour le linge, je vais attendre un peu, pour voir ce qu'on peut faire.

Je n'ai pas été autorisée à recevoir le Nietzsche, mais, comme ça ne vaut pas la peine de le remettre de nouveau à la *Kommandantur* et de lui faire faire le voyage aller-retour, il attend ici

69. L'avocat de Rosa Luxemburg (cf. lettres précédentes). Il s'agit sans doute du document officiel notifiant son transfert à la forteresse de Wronke.

70. Liebknecht.

71. Voir lettre du 31 octobre 1916.

au bureau l'occasion de vous être retourné « sans avoir été consommé ».

Je vous en prie, ne m'expédiez plus de sardines, de thé ni d'autres nourritures : avec ma pension complète, je n'en ai pas l'usage.

J'ai bien reçu la carte de Luise et me propose de lui écrire sous peu un mot. Malheureusement, elle ne parle pas de cette affaire d'édition⁷². Où se trouve actuellement mon malheureux manuscrit ?

Pour l'argent, il me faudra sans doute dans les 150 M par mois⁷³. Je me suis abonnée ici à tous les journaux (à la *N.Z.*, la *Gleich.* et au *Bremer Wochenblatt* aussi, ainsi qu'aux *Sozial. Monatsh.*⁷⁴). Ça coûte un tas d'argent, mais au moins je reçois tout directement. Donc, s'il vous plaît, ne plus m'envoyer de revues (à part les *anciennes*, naturellement).

Je vous embrasse vous et Mimi mille fois ; saluez bien tous les amis.

Votre R. L.

Dites aussi, je vous prie, à Luise qu'elle n'a plus besoin de m'envoyer la *N.Z.* : un exemplaire me donne déjà mal au cœur, le recevoir en double serait de la cruauté.

S'il vous plaît, la prochaine fois l'ordonnance de Gumpert⁷⁵ avec la potion salicylique !

291. A Luise Kautsky

[Prison de Wronke], 3.12.[19]16⁷⁶.

Très chère Loulou,

Je me hâte de répondre à ta lettre. J'ai été très contente de

72. R. L. cherchait un éditeur pour son Korolenko. Voir la lettre à Luise Kautsky du 13 septembre 1916.

73. Pour pouvoir se livrer en prison à ses occupations personnelles et n'être pas astreinte au travail imposé aux détenus, R. L. devait payer 60 marks par mois que versait le Comité directeur du parti social-démocrate allemand. Des amis subvenaient à ses autres dépenses : loyer de son appartement, nourriture de régime, etc.

74. *Die Neue Zeit*, *Die Gleichheit* et *Sozialistische Monatshefte*.

75. Médecin de R. L. à Berlin.

76. Cachet de la censure postale : « Kommandantur de Berlin : expédition autorisée. »



lire une ligne de toi après un si long silence. Je te remercie bien pour la peine que tu t'es donnée au sujet de ma traduction et pour le résultat. Il y a déjà plus d'une semaine que j'ai envoyé un manuscrit de dix placards (il s'agit des placards de l'original) à la *Kommandantur*. Mieux que moi, isolée sur mon île tel Robinson, tu peux toi-même (ou Mathilde J.⁷⁷) en faire accélérer le contrôle. Le manuscrit est adressé à Mathilde : elle veut en effet absolument taper d'abord mon texte ; mais, comme l'éditeur attend un extrait-échantillon et que — sans me vanter — le manuscrit est écrit assez proprement, je te prie de ne pas attendre la copie tapée à la machine mais de transmettre le manuscrit lui-même. Quant à savoir combien de pages envoyer à l'éditeur et lesquelles, je te laisse le soin de décider. A mon avis, mieux vaudrait lui envoyer tout, pour qu'il puisse se faire sérieusement une opinion. Mais, avant toute chose, lis naturellement toi-même l'ouvrage et écris-moi aussi tout de suite quelle impression t'ont faite l'original et la traduction. Je suis très impatiente de le savoir. Il s'agit en effet de l'autobiographie pour laquelle je voulais te pousser à tenter une entreprise analogue à la mienne. En remettant le manuscrit, pense seulement à ceci : c'est mon seul exemplaire ; recommande donc vivement au monsieur⁷⁸ qui a la bonté de s'intéresser à mon humble personne de n'en pas égarer un feuillet. Dis-lui aussi que je me réserve de procéder à une ultime révision de ma traduction ; mais on ne peut le faire qu'après un certain délai, lorsque l'impression immédiate laissée par la langue de l'original s'est effacée ; comme il est, le manuscrit est « tout frais tiré de la vache ».

Encore une prière (à toi).

Le père de Korolenko avait la fâcheuse habitude d'employer à tout bout de champ la locution : « Malade, remontes-en au médecin », ce qui, quant au sens, correspond à l'expression allemande : « Le pot prétend en remonter au potier » ou « Les œufs veulent être plus malins que la poule⁷⁹ ». Je tiens l'emploi fréquent de proverbes — surtout de proverbes fabriqués (car il n'existe pas, en Russie non plus, de proverbe comme celui que K. senior utilise) —, en littérature, pour une faute de goût ; par ailleurs, ce trait constitue une note individuelle, un petit détail personnel. Aussi ai-je traduit la locution quasi littéralement. Mais, si elle fait trop « vache espagnole » pour une oreille allemande non

77. Mathilde Jacob.

78. Leo Kestenberg, fondé de pouvoir, pendant la guerre, des Editions Paul Cassirer.

79. Nous avons traduit littéralement ; le proverbe équivalent en français serait plutôt : « Il prétend en remonter à son maître ou à son curé. »

prévenue, je te donne *pleins pouvoirs*⁸⁰, pour remplacer la phrase par le proverbe allemand sur le pot et le potier. Mais alors il faut le faire *partout* !! Quant aux conditions, je n'ai aucune proposition à faire. Tu sais que je n'entends guère plus aux affaires d'argent qu'un veau qui vient de naître (aujourd'hui, pas moyen de sortir des métaphores bovines !); je m'en remets donc complètement à M. Cassirer ou à son représentant qui me veut tant de bien. Et puis, à la fin ça suffit, pour ce qui est de mes affaires. Donne-moi bientôt des nouvelles du reste.

C'est une véritable bénédiction que tu sois enfin délivrée, que ton accouchement⁸¹ laborieux soit terminé. Je me représente très facilement qu'avoir pour sage-femme ce cher Riazanov est une punition du ciel. J'ai le sentiment que maintenant seulement tu vas être réceptive à toutes sortes de projets, à des plans littéraires nouveaux, à des lectures importantes : je sentais bien combien ce poids énorme t'oppressait. Le pire c'est que cette naissance ne t'ait pas procuré de joie ; mais je crois que tu es encore sous le coup des mille aspects rébarbatifs du travail : cela t'a pesé et rendue morose. Quand tu prendras un peu de recul par rapport à ta traduction, quand tu cesseras de la considérer comme *ton* œuvre, elle te plaira. Du reste, quel traducteur, et même quel auteur, s'il n'est pas un bœuf (me revoilà à l'étable !...), a jamais considéré son œuvre autrement qu'avec un sentiment térébrant d'insatisfaction de soi, à moins qu'il s'agisse d'un député au Reichstag ou d'un membre de la Commission générale des syndicats⁸², auquel cas, il est vrai, la remarque ci-dessus tombe ?...

En ce qui concerne la scène du monde qui suscite tes gémissements, elle ne va pas tarder à redevenir un ensemble harmonieux : *tout* étant bientôt la tête en bas, ça donnera alors un tableau d'ensemble achevé. Tu as sans doute entendu parler de l'expérience de physiologie suivante : un individu qui, ayant chaussé des lunettes déformantes, voit toutes choses à l'envers, « accommode » au bout de quelque temps au point de s'orienter et de se mouvoir dans ce monde tout aussi facilement qu'un sujet dont la vue est normale. Il paraît qu'au début, il est vrai,

80. En français dans le texte.

81. Note de Luise Kautsky : « Je venais juste de terminer la longue traduction qui parut en 1917 chez Dietz sous le titre *Gesammelte Schriften von Karl Marx und Friedrich Engels* (Œuvres de Karl Marx et Friedrich Engels), 1852-1862, 2 vol. de 530 et 551 pages. Editées par N. Riazanov. Textes traduits de l'anglais par Luise Kautsky. »

82. Dénomination officielle de la direction syndicale à cette époque. On sait que Rosa Luxemburg n'avait pas de sympathie particulière pour aucune de ces deux catégories de personnes, singulièrement après 1905.

l'expérience provoque de fortes nausées. J'en suis encore au stade des nausées...

Je suis un peu inquiète qu'on reste si longtemps sans nouvelle de Hannes. A Noël, tout s'éclaircira probablement, car il viendra sans aucun doute voir son vieux père. Je vais lui envoyer (au jeune, pas au vieux) bientôt une « lettre écrite », que je lui dois — misérable que je suis — depuis... deux ans, alors que lui s'use les doigts à force d'écrire. C'est que je forme pour lui aussi des projets littéraires sérieux⁸³. Ce serait péché que sa plume serve uniquement à nous écrire à toi et à moi.

Demain Figaro sera chez vous ! Tu vois, je suis incorrigible. En aucun domaine je n'ai « modifié mes goûts⁸⁴ ».

Le Nord et le Midi et l'Occident s'effondrent,
Les trônes s'écroulent, les empires vacillent

et moi je pense à Figaro. Oui, et je donne à manger avec zèle à des mésanges charbonnières et à des pies. A celles-ci — mon seul auditoire ici —, j'inculque les mots d'ordre et les idées les plus révolutionnaires avant de les réexpédier dans le monde... Mais, au diable ! elles aussi finiront certainement par se rallier à Scheidemann⁸⁵ : je le pressens déjà, l'instinct est plus fort que n'importe quelle sagesse apprise.

Ecris-moi bientôt, ce que tu fabriques actuellement, ce que font Hans et les siens. Tu sais que, dans mon cœur, à côté des « questions générales », il y a toujours une petite place pour les problèmes personnels. Et, ta place, je te la garde toujours bien chaude. Adieu. Je t'embrasse mille fois.

Ta R.

S'il te plaît, n'adresse pas tes lettres directement à Wronke, mais à la *Kommandantur* de Berlin (sous double enveloppe, mon nom sur la seconde) ; on gagne trois ou quatre jours.

83. Cf. Lettre du 7.I.1917 dans laquelle elle suggère à Hans Diefenbach d'écrire des essais historiques ou littéraires.

84. R. L. emploie un terme du vocabulaire social-démocrate courant à l'époque : *umlernen*, apprendre à s'orienter différemment. Les partisans de l'Union sacrée préconisaient pour le parti tout entier cette « réorientation » que la gauche, bien entendu, refusait.

85. Philipp Scheidemann (1865-1939), dirigeant des social-démocrates majoritaires, président du groupe parlementaire du SPD après la démission de Haase le 25 mars 1916 et après l'exclusion du parti de ce dernier, co-président du SPD, aux côtés de F. Ebert.

9.12.[19]16.

Ma chère Mathilde,

Merci beaucoup pour votre lettre du 4. Je me réjouis déjà de voir Sonia. Mais ce serait dommage qu'elle vienne dimanche ; je répugne à troubler le repos dominical des autres et je me sens alors gênée. Le manuscrit de Korolenko est parti pour vous à la *Kommandantur* il y a près de deux semaines. Je vous fais volontiers don de ce manuscrit, si la chose vous fait un tant soit peu plaisir, mais laissons-le un certain temps à M. Cassirer⁸⁶, n'est-ce pas ? Pourriez-vous m'envoyer une ordonnance du docteur Gumpert⁸⁷ pour de l'alcool à brûler à des fins curatives (crème d'avoine et compresses au cas où on arrive à obtenir ce type d'ordonnance, ce que j'ignore), la petite bouteille est déjà vide et c'était si bien ! Je peux en obtenir ici 1,5 litre sans attestation ! Que je vous aie ici à Noël ou au Nouvel An me fait à moi tout autant plaisir, mais je ne voudrais pas que vous vous morfondiez ici dans une chambre d'hôtel pour la Saint-Sylvestre ! Certes, pour la veillée de Noël, c'est tout aussi triste. Décidez vous-même de ce qui vous convient le mieux, je me réjouis en tout cas. Je vous embrasse très fort, vous et Mimi, et adresse à tous mon meilleur souvenir.

Votre R. L.

J'ai reçu une carte de Paul⁸⁸.

86. Les Editions Paul Cassirer avaient accepté de publier sa traduction de Korolenko et de lui verser des honoraires qui furent virés à son compte à la mi-janvier 1919 lors de la parution. R. L. ne les a jamais perçus.

87. Médecin de Berlin.

88. Sans doute Paul Levi (1883-1930), avocat de R. L. au procès de Francfort en 1914. Spartakiste, il fut le dirigeant du PCA jusqu'en 1921. Il démissionna alors de ses fonctions à la suite de ses divergences avec le Komintern. Exclu du parti, il regagna le SPD en 1922, siégea au Reichstag et se suicida en 1930. Ce fut lui qui conserva une grande partie des manuscrits de R. L.

[XII.1916⁸⁹.]

Ma chère petite Marta, pour l'instant je ne vous envoie que quelques mots pour vous dire bonjour et vous remercier de vos beaux et charmants cadeaux. Tout me fait plaisir⁸⁹. Je me promets aussi beaucoup de joie de notre prochaine rencontre et je m'en réjouis d'avance. J'ai été très heureuse que vous ayez tout de même apprécié *Madame Bovary*⁹¹. Je ne sais si *Uylenspiegel*⁹² vous plaira, ne l'avez-vous pas déjà lu ? Je tiens ce livre pour un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle et j'ai hâte de connaître votre impression. Mes souvenirs les plus affectueux et mes vœux de bonne année pour vous, chère petite Marta, pour votre époux, pour M^{lle} Annette, M^{lle} Mathilde à qui je souhaite meilleure santé.

Mille pensées à la « Violette »⁹³ et à sa femme mille souvenirs. Fidèlement vôtre.

R.

89. Date établie d'après le contenu.

90. Deux semaines auparavant, Marta Rosenbaum lui avait envoyé un colis de friandises avec du muguet, R. L. l'en avait remerciée dans une carte postale du 6 décembre 1916 : « Comme c'est terrible que vous ne puissiez pas venir ici. [...] Ecrivez-moi souvent quelques lignes » (BAF, p. 144).

91. A propos de *Madame Bovary*, R. L. écrivait le 26 août 1910 à Kostia Zetkin : « A part Stendhal et *Madame Bovary*, je ne connais pas de roman français qui ne soit de la cochonnerie » (SKL, p. 149).

92. *Till Uylenspiegel*, roman de Charles De Coster (1868). La figure mi-légitime, mi-historique du bouffon paysan Till Eulenspiegel (l'espigle), héros d'innombrables contes satiriques du xv^e siècle à nos jours, a été élevée par le romancier belge au rang de champion de la lutte nationale flamande contre l'occupant espagnol. L'édition allemande intitulée *Die Legende von Till Uylenspiegel und Lamm Goedzak* a été traduite par F. von Oppeln-Bronikowski. R. L. l'avait reçu comme cadeau d'anniversaire en 1911. En décembre 1916, Clara Zetkin lui envoya *Le Voyage de noces* de Charles De Coster ; elle lui écrivit à ce propos : « J'en attends un plaisir sans mélange, si j'en juge d'après *Till Uylenspiegel* » (lettre du 29 décembre 1916, SKL, p. 182). Le 13 avril 1917, elle émettait son jugement : « *Le Voyage de noces* de De Coster est bien sûr beaucoup plus faible que *Till Uylenspiegel*, mais je te remercie beaucoup de me l'avoir fait connaître » (SKL, p. 182). Le livre, ainsi que *Madame Bovary*, recelait sans doute des messages cachés.

93. Kurt Rosenfeld.

25.XII.[19]16.

Je charge le camarade Gross⁹⁴ de prélever 900 marks (neuf cents) sur les fonds de l'ancienne revue *Die Internationale* à titre de prêt pour financer la seconde édition de la *Brochure de Junius*⁹⁵. Le prêt devra être remboursé au fonds sur les recettes de la vente de la brochure.

Herzog⁹⁶.

Wronke, Noël 1916.

Ma très chère Mathilde,

Comment vous remercier pour votre merveilleux cadeau ? ! J'en suis très heureuse, il brille dans la pièce et lui donne un air de fête. La pauvre détenue qui fait le ménage chez moi m'a dit aujourd'hui : « Quand on voit ça, ça vous donne chaud au cœur. » Et c'est la vérité vraie. J'ai vraiment chaud au cœur quand je contemple cette merveille. Mais je suis bien sûr confuse de ce luxe insensé dont vous me comblez. C'est tout simplement inouï⁹⁷.

Je me réjouis déjà tant que vous veniez ! Je n'ai pas la moindre patience pour vous écrire, je veux *parler* avec vous. Il faut que vous m'écriviez tout de suite une carte postale (avec davantage de détails sur Lene), mais directement ici, pas à la *Kommandantur*.

94. C'est l'un des pseudonymes de Leo Jogiches qui vivait dans la clandestinité pendant la guerre. Ce message a dû être transmis par R. L. à Marta Rosenbaum au cours d'une de ses visites.

95. *La Crise de la social-démocratie*.

96. C'est probablement un pseudonyme de R. L. (allusion au grand-duché — Herzogtum — de Luxembourg).

97. Il s'agit d'un arbre de Noël. Sonia Liebknecht écrit à ce propos à Mathilde Jacob : « [...] j'achèterai encore les bougies et les bougeoirs, et la surveillante en chef donnera l'arbre le 24 à Rosa. Au fait, à la gare du Zoo, Luise Kautsky m'a déjà demandé de me procurer un arbre, si bien que je ne sais au juste qui mentionner comme donatrice : vous ou elle. Je vous nommerai toutes deux » (*BMJ*, p. 68).

Faites-moi savoir aussi si Sonia s'est un peu régénérée, si elle a tiré profit de son voyage⁹⁸. En ce qui vous concerne, nous en parlerons quand vous serez là, il y a bien des choses à dire.

Sonia doit me dire aujourd'hui comment me va la petite robe, je n'ai pas ici de miroir qui convienne.

Il faut que je termine, je vous embrasse, vous et notre fille, mille fois. Malheureusement, *il n'a pas été possible de s'arranger* ici pour que nous nous voyions pour la fête. Je ferai donc la fête quand vous serez ici.

Encore un baiser, votre R.

296. *A Mathilde Wurm*

Wronke, 28 décembre 1916.

Ma chère Tilde,

Je tiens à répondre sur-le-champ à ta lettre de Noël, tant que m'agite la colère neuve qu'elle a fait naître en moi. Oui, ta lettre m'a mise en rage, parce que, si brève soit-elle, chaque ligne y révèle combien tu es retombée sous l'emprise de ton milieu. Ce ton pleurard, ces soupirs et ces gémissements à propos de vos « déceptions » imputables aux autres, dites-vous, alors qu'il vous suffirait de vous regarder dans une glace pour voir le contre-type le plus frappant de l'humanité actuelle dans toute sa misère. Et, dans ta bouche, le « nous » signifie à présent ton milieu, ces grenouilles de marais, alors que naguère, quand tu étais avec moi, « nous », pour toi, signifiait *mon* milieu. Eh bien ! attends, je vais t'en donner, moi, du vous.

98. Cette lettre a sans doute été remise à Sonia Liebknecht qui rendait visite alors à Rosa Luxemburg. Sonia écrivit à deux reprises à Mathilde Jacob, au cours de ce séjour à Wronke, une fois pour lui demander de l'argent, une autre pour lui transmettre une note de Rosa Luxemburg à faire parvenir au Dr Gumpert : « Vous ne montrerez pas cette note à tout le monde, n'est-ce pas ? Rosa l'a instamment demandé. Malgré tous les ennuis qu'elle a, elle n'a pas mauvaise mine. Hier, nous nous sommes entretenues longuement. Je ne sais pas si elle va m'offrir quelque chose [sans doute s'agit-il d'un manuscrit], donc pas d'espairs exagérés sous ce rapport. Rosa pense que nous autres "dehors" ne sommes pas mieux lotis que ceux qui sont dedans... Donc à demain soir au Zoo [l'une des gares de Berlin] » (*BMJ*, p. 68).

Vous avez « trop peu d'allant », dis-tu mélancoliquement. « Trop peu » n'est pas mal. Vous n'avez pas « d'allant » du tout, vous rampez. Ce n'est pas une différence de degré, mais d'être. Au fond, « vous » appartenez à une autre espèce zoologique que moi, et votre nature morose, revêche, lâche, votre façon de ne faire toujours les choses qu'à moitié, ne m'a jamais été aussi étrangère, je ne l'ai jamais autant haïe qu'à présent.

Vous seriez bien prêts à quelque « audace », écris-tu, seulement on vous flanquerait en taule, et « ça ne servirait pas alors à grand-chose ». Ah ! quelles âmes misérables, quelles âmes d'épicier vous êtes : vous seriez tout disposés à vendre une petite pincée « d'héroïsme », mais seulement « au comptant », quand vous ne toucheriez que trois liards rouillés : il faut toujours que, sur le comptoir, on voie « à quoi ça sert ». Elle n'a pas été dite pour vous la parole de cet homme honnête et simple : « Je suis là, je ne puis agir autrement. Que Dieu me vienne en aide.⁹⁹ » Une chance que ce ne soient pas vos pareils qui aient fait l'histoire du monde, sinon nous n'aurions pas eu la Réforme et nous serions sans doute encore sous l'*ancien régime*¹⁰⁰.

Pour moi, sans avoir jamais été particulièrement tendre, je suis, ces derniers temps, devenue dure comme de l'acier poli. Désormais, ni en politique ni pour le choix de mes amis je ne ferai plus la moindre concession. Il me suffit de me remémorer la galerie de tes héros pour que le cafard me prenne : le doux Haase, Dittmann avec sa jolie barbe et ses beaux discours au Reichstag, Kautsky, ce pâtre à la houlette vacillante, à qui, bien sûr, ton Emmanuel emboîte fidèlement le pas et qu'il suit par monts et par vaux, Arthur, le magnifique¹⁰¹ — ah ! je n'en finirai¹⁰² ! Je te jure une chose : je préférerais rester en prison des années — je ne dis pas ici, où je suis à tous points de vue comme au paradis, mais même dans le sale trou de l'Alexanderplatz¹⁰³, dans ma cellule de 11 m², où sans lumière le matin ni le soir, coincée entre le C. (mais sans W.) et le châlit de fer, je déclamaï mon Mörike — plutôt que de « lutter », si je puis dire, aux côtés de vos héros,

99. Phrases prononcées par Luther.

100. Ces deux mots en français dans le texte.

101. Députés au Reichstag, Hugo Haase, Wilhelm Dittmann, Emmanuel Wurm et Arthur (Stadthagen) appartenaient tous avant la guerre au centre gauche du parti.

102. En français dans le texte. Le pas manque dans l'original.

103. Le dépôt de la préfecture de police de Berlin où R. L. a été incarcérée avant d'être transférée à la forteresse de Wronke dont elle exagère ici les charmes.

ou même plutôt que d'avoir à faire à eux ¹⁰⁴. Je préfère encore le comte Westarp ¹⁰⁵ — et pas parce qu'il a parlé au Reichstag de mes « yeux en amande au regard de velours », mais parce que c'est un *homme*, lui. Je te le dis : dès que je pourrai remettre le nez dehors, je m'en vais harceler et prendre en chasse votre bande de grenouilles, à son de trompe, à coups de fouet, en lâchant sur elle mes molosses — j'allais écrire : telle Penthésilée ¹⁰⁶, mais, par Dieu, vous n'êtes pas des Achille !

Ça te suffit comme vœux de Nouvel An ? Pour le reste, tâche donc de demeurer un *être humain*. C'est là vraiment l'essentiel. Et ça veut dire : être solide, lucide et gaie, oui, gaie malgré tout et tout, car gémir est l'affaire des faibles ¹⁰⁷. Rester un être humain, c'est jeter, s'il le faut, joyeusement sa vie tout entière « sur la grande balance du destin », mais en même temps se réjouir de chaque journée de soleil, de chaque beau nuage. Hélas ! je ne sais pas la recette qui permettrait de se conduire en être humain, je sais seulement comment on *l'est* et tu le savais, toi aussi, chaque fois que nous allions pour quelques heures nous promener dans la campagne de Südende ¹⁰⁸, tandis que les rougeoiements du couchant coloraient les blés. Le monde est si beau malgré toutes les horreurs et il serait plus beau encore s'il n'y avait pas sur terre des pleutres et des lâches. Allons, viens que je t'embrasse quand même, car tu es, malgré tout, un brave petit gars. Bonne année !

R.

104. En fait, les spartakistes auront encore « à faire » aux centristes : ils demeureront — formellement au moins — membres de l'USPD jusqu'à la fin de 1918.

105. Kuno Graf von Westarp, qui fut de 1913 à 1918 leader du parti conservateur au Reichstag.

106. Héroïne des Amazones. Personnage principal d'une pièce de Heinrich von Kleist.

107. On pense au Vigny de *La Mort du loup*.

108. Domicile de R. L. à la lisière sud-est de Berlin. A cette époque-là, dans ce quartier, les maisons donnaient presque directement sur la campagne.

297. *Lettres ouvertes à des amis politiques*

[Janvier 1917.]

*Scission, unité et démission*¹

Depuis le 4 août 1914 a commencé, dans la social-démocratie allemande, un processus de désagrégation et de désintégration qui se poursuit sans arrêt, chaque jour et à chaque heure, et qui s'accomplit avec toute la rigueur et la logique d'un processus naturel. Chaque nouveau pas dans la voie de la politique impérialiste, chaque nouveau coup de boutoir des pouvoirs dominants pour renforcer leur position de force, chaque nouvelle convocation et chaque clôture d'un Reichstag au service de la politique dominante, et même tout simplement chaque jour de guerre de plus, se traduisent en même temps du côté de la social-démocratie par autant de nouveaux effondrements de sa charpente, par des affaissements de ses murs pourris. Toute action nouvelle de l'impérialisme triomphant évince en effet de plus en plus la social-démocratie en tant que facteur politique actif, l'anéantit et l'efface de la vie publique en Allemagne en tant que parti pratiquant une politique particulière, en tant qu'organe des intérêts de classe du prolétariat.

Quiconque mesure toute l'étendue et la profondeur de ce puissant processus historique ne saurait considérer qu'avec un haussement d'épaules et un sourire plein de pitié l'affairement des

1. Sous ce titre, ces *Offene Briefe an Gesinnungsfreunde* parurent sous la signature de *Gracchus*, pseudonyme de R. L., dans le n° 31 du 6 janvier 1917, supplément p. 1-2 de *Der Kampf*, journal social-démocrate publié à Duisburg.

socialistes gouvernementaux, des Scheidemann et C^o, pour justifier à la longue, par toutes sortes d'astuces et de tours de passe-passe, leur domination sur l'ensemble du parti, tout autant que l'indignation offusquée de la mièvre opposition des Haase-Ledebour, quand elle se croit soupçonnée de « tendances scissionnistes² ». Cette dispute drolatique entre les deux tendances pour établir laquelle des deux « veut vraiment la scission » du parti et leurs efforts répétés pour faire retomber sur le dos du partenaire la responsabilité de ce monstrueux sacrilège contribuent joliment à prouver à quel point toute conception des conditions fondamentales de la vie du parti est au fond pour la droite comme pour le marais taillée dans le même bois. Organisations, instances, conférences, assemblées générales, carnets de trésorerie, cartes du parti, voilà ce qu'est « le parti » pour les camarades à la Scheidemann, comme pour les camarades à la Haase. Ni les uns ni les autres ne remarquent que ces organisations, ces instances, ces cartes du parti et ces carnets de trésorerie se muent en un bric-à-brac sans valeur dès l'instant où le parti cesse de pratiquer la politique qu'implique son essence même. Ni les uns ni les autres ne remarquent que leur dispute sur la question de la scission ou de l'unité de la social-démocratie allemande est une discussion sur le sexe des anges, car la social-démocratie allemande n'existe déjà plus aujourd'hui en tant qu'organisation formant un tout.

Imaginons pour un instant que dans l'église Saint-Pierre de Rome, dans ce temple très vénérable de la foi catholique, dans ce monument merveilleux de l'architecture religieuse, un beau matin, la plume se refuse presque à l'écrire, se déchaîne, au lieu du service divin catholique, aux yeux de tous, une ... disons une orgie sans pudeur évoquant celle de quelque maison close. Imaginons spectacle plus effroyable encore : figurons-nous que, dans cette orgie, les prêtres aient conservé leurs soutanes, les habits sacerdotaux, les encensoirs qu'ils utilisaient naguère pour dire la messe. Saint-Pierre serait-il alors encore une église ou quelque chose de tout à fait différent ? Les murs élancés seraient certes toujours les mêmes, les autels et les vêtements sacerdotaux seraient ceux d'avant, mais chacun, après avoir jeté un regard à l'intérieur du monument, aurait un sursaut de recul et, dans un grand trouble demanderait : qu'est-il donc advenu de l'Eglise dans ce monde ?

Si une église est un lieu où l'on prie Dieu, la social-démocratie est un parti qui conduit la lutte de classe prolétarienne. En aban-

2. On sait qu'en fait ce sont les majoritaires qui, quelques semaines plus tard, expulseront les opposants, contraints dès lors de se constituer en parti distinct, l'USPD.

donnant officiellement la lutte de classe, la social-démocratie allemande est devenue la proie d'un processus de décomposition qui a la force irrésistible d'une avalanche déferlant, et aujourd'hui son toit déjeté abrite des tendances aussi opposées, des éléments aussi étrangers par essence et aussi hostiles l'un à l'autre que la bourgeoisie et le prolétariat, l'impérialisme et le socialisme, l'Etat de classe et la fraternité internationale des peuples.

C'est de ce point de vue qu'il faut juger du plan politique format mouchoir de poche grâce auquel l'opposition centriste modérée prétend s'attaquer à cette situation historique jamais vue dans l'histoire mondiale. Un seul mot suffit à résumer et à critiquer tout ce plan : « En arrière ! » Ils veulent revenir en arrière, revenir à la situation existant avant qu'éclate la guerre mondiale, ils veulent ravoïr leur social-démocratie telle qu'elle a existé jusqu'au 4 août 1914. Ils veulent revenir à la « vieille tactique qui a fait ses preuves », avec ses « victoires éclatantes » d'une élection au Reichstag à la suivante, à leurs combats victorieux livrés au révisionnisme de congrès en congrès, à cette patiente rengaine qu'était leur propagande pour la solidarité internationale du travail ; à leurs 47 rassemblements de masse organisés à la baguette « qui se sont admirablement déroulés » le même jour, avec des résolutions ronflantes adoptées « à l'unanimité » et le triple vivat à la gloire de « la social-démocratie allemande internationaliste, révolutionnaire, libératrice des peuples », en revenir aux « semaines rouges » qui copiaient en petit le miracle de Dieu le Père et, en sept jours, à la pieuse surprise du monde, créaient cent cinquante mille « social-démocrates ». En revenir aux beaux jours de la confortable et agréable auto-illusion :

Mets sur cette table le pot de réséda
Les derniers asters rouges, tu peux les placer là,
Et parlons tous les deux de nouveau de l'amour
Comme naguère au mois de mai...

Mais ce joli petit plan comporte, hélas ! un grand trou : la social-démocratie allemande d'antan, telle qu'elle était « naguère au mois de mai », n'existe plus : une seule subsiste, ce qu'elle est devenue en août. Cette social-démocratie d'antan avec sa « vieille tactique qui a fait ses preuves » est morte, elle gît broyée sous les roues du char de triomphe de l'impérialisme. La nostalgie du « marais » d'en revenir au parti tel qu'il existait avant la guerre mondiale est une des plus puériles utopies auxquelles cette guerre atroce a donné naissance, et il n'y a qu'une chose qui équivaille à peu près à sa puérité, c'est la touchante naïveté

politique avec laquelle les leaders du marais, les Haase, Ledebour, Dittmann, s'imaginent désormais pouvoir ressusciter des morts cette vieille et glorieuse social-démocratie qu'ils ont d'abord contribué à enterrer et sur la tombe de laquelle ils ont dansé eux-mêmes pendant dix-huit mois, au point qu'au cœur de la guerre mondiale actuelle, « fidèles à la vieille tactique qui a fait ses preuves », ils s'agitent de nouveau exactement comme avant-guerre et lancent au Reichstag d'une voix de stentor les mêmes discours, ceux qu'ils déclamaient sous Mathusalem, comme s'il ne s'était rien passé du tout.

Tandis qu'aujourd'hui, sur l'avant-scène du parti, se joue l'innocente comédie que donne une opposition rétrograde qui, de ce fait, n'oppose à l'assaut de l'époque actuelle que les parties les plus molles de son postérieur, au sein même du parti se déroule une tragédie de portée mondiale. C'est l'encerclement mortel des troupes d'élite du prolétariat allemand par les tentacules du capitalisme allemand. La mainmise des instances du parti et des instances syndicales, des Scheidemann et consorts comme des Legien³ et consorts, sur les travailleurs organisés, ce n'est au fond rien d'autre que la victoire de la bourgeoisie allemande sur sa classe ouvrière, victoire telle qu'on n'en pouvait remporter voire rêver de plus grande. Les masses attirées sous les bannières de la social-démocratie et des syndicats en vue de livrer combat au capital ont été aujourd'hui, par ces organisations précisément, placées sous le joug de la bourgeoisie comme elles ne l'avaient jamais été depuis qu'existe le capitalisme moderne.

Et de là découle une conclusion impérative s'agissant du problème « de la scission ou de l'unité » du parti, même pour ceux qui s'efforcent de sortir de l'effondrement du mouvement ouvrier en marchant en avant et non pas en arrière. Quelque louables et compréhensibles que soient l'impatience et la rancœur amères qui aboutissent aujourd'hui à ce que nombre de ses meilleurs éléments quittent le parti, s'enfuir c'est toujours fuir et, pour nous, c'est trahir les masses⁴ qui se débattent et étouffent dans le nœud

3. Carl Legien (1861-1920), président de 1890 à 1919 de la Commission générale des syndicats, se situe à l'aile droite de la social-démocratie.

4. R. L. avait développé les mêmes idées en août 1911 dans une lettre à Henriette Roland-Holst qui voulait quitter le Parti social-démocrate hollandais (cf. vol. I, p. 343-344). Dans les premiers mois de la guerre, Kostia Zetkin ayant envisagé de quitter le parti, R. L. lui écrit : « Grand enfant, veux-tu peut-être aussi "quitter" l'humanité ? Devant des phénomènes historiques de cette ampleur, toute colère disparaît : il n'y a de place que pour une réflexion froide et une action opiniâtre » (G. BADIA, *Rosa Luxemburg, journaliste, polémiste, révolutionnaire*, Paris, Editions sociales, 1975, p. 222).

coulant des Scheidemann et des Legien, livrées à la merci de la bourgeoisie. On peut « démissionner » de petites sectes et conventicules, quand ils ne vous conviennent plus pour fonder de nouvelles sectes et de nouveaux conventicules. C'est simplement faire preuve d'une imagination immature que de vouloir libérer l'ensemble de la masse des prolétaires du joug actuel de la bourgeoisie, le plus dur et le plus dangereux qui soit, par une simple « démission », en lui montrant ainsi, dans cette voie, courageusement l'exemple. L'illusion qu'on peut se libérer en déchirant sa carte du parti n'est que le renversement d'une autre illusion : le fait de porter au pinacle la carte du parti en tant que symbole de puissance, l'une et l'autre n'étant que les deux pôles du crétinisme organisationnel, cette maladie organique de la vieille social-démocratie allemande.

La ruine de la social-démocratie allemande est un processus historique de proportions gigantesques, un affrontement général qui oppose la classe ouvrière à la bourgeoisie, et nul ne saurait se mettre sur la touche parce qu'il est écœuré, pour respirer dans son petit coin un air plus pur sous la ramure. Ce combat gigantesque, il faut le mener jusqu'au bout. Il s'agit de tirer sur la corde mortelle de la social-démocratie allemande officielle et des syndicats libres officiels que la classe dominante a passée au cou des masses égarées et trahies, et de tirer en unissant nos forces, jusqu'à ce que la corde se rompe ; il s'agit d'assister les masses trompées dans ce combat si dur pour leur libération, de les défendre en offrant sa poitrine aux coups. La liquidation de ce « tas de pourriture organisée » qui porte aujourd'hui le nom de social-démocratie allemande n'est pas une affaire privée qu'il appartient à des individus ou à des groupes isolés de résoudre, c'est une annexe inévitable de la guerre mondiale, le grand problème du pouvoir publiquement posé, un combat qu'il faut livrer en engageant toutes ses forces. Les dés qui vont décider pour des décennies de la lutte de classes en Allemagne seront jetés dans cet affrontement général avec les instances de la social-démocratie et des syndicats, et pour chacun de nous jusqu'au dernier il importe de clamer : « Je suis là et ne puis agir autrement ⁵ ! »

Gracchus.

5. Paroles prononcées par Luther et souvent reprises à son compte par R. L.

Wronke en Poznanie, forteresse,
7.1.[19]17.

Hänschen,

Aujourd'hui c'est dimanche, donc pour moi, de tout temps, un jour funeste, et pour la première fois depuis mon séjour ici je me sens « aussi pauvre et abandonnée que le Dieu de Nazareth ». Voilà pourquoi j'ai senti précisément aujourd'hui qu'il me fallait écrire à Hänschen. Vous n'êtes pas fâché de mon long silence ? Je me suis pourtant chaque fois sincèrement réjoui de vos lettres, elles m'ont fait rire follement et j'ai beaucoup pensé à vous, Hänschen. Quand revivrons-nous nos belles soirées de Südende où vous me lisiez du Goëthe à haute voix en buvant d'innombrables tasses de thé, et que, sur le divan, avec Mimi, je m'abandonnais à une bienheureuse paresse ? Ou quand nous nous mesurions dans des disputes sans fin sur Dieu et l'univers jusqu'à ce que Hänschen, vers minuit, après avoir jeté un regard désespéré sur la pendule, enfonce son chapeau sur la tête et se précipite en direction de la gare en galopant comme un fou tout en me sifflant, du coin de la rue, l'air de Figaro. Je crains bien qu'après la guerre c'en soit fini des heures de calme et d'amitié. Et Dieu sait si j'ai peu envie de la bagarre qui nous attend ! Toujours, éternellement, être entouré de ces mêmes nobles personnages, de ce même Ad. Hoff.⁶ avec son éternel « esprit » berlinois et ses *inexpressibles*⁸ (pardon !) qui ressemblent à deux colonnes doriques prêtes à s'effondrer, et devant moi, éternellement le même chapeau en peluche brune à larges bords du père Pfannkuch⁷ ! Je frémis de penser que jusqu'à la fin de mon existence je dois rester flanquée de ce monument... « Les trônes s'écroulent, les royaumes s'effondrent », le monde est à l'envers — et finalement je ne sors pas du « cercle funeste » de ces quelques douzaines de gens, toujours les mêmes, et *plus ça change, plus ça reste tout à fait la même chose*⁸. Donc, attendez-vous à tout ! Je ne sais

6. Adolf Hoffmann, voir lettre à la rédaction du *Vorwärts* du 28 juin 1916, note 36.

7. W. Pfannkuch (1841-1923), député au Reichstag depuis 1912, membre du Comité directeur du parti, appartenait à l'aile droite du SPD (cf. vol. I, p. 137).

8. En français dans le texte.

encore ce qu'il adviendra de moi ; je suis moi aussi, comme vous le savez, une terre aux possibilités inexplorées. Par contre, j'ai trouvé une vocation qui vous convient. C'est-à-dire — *entendons-nous*⁹ — une vocation secondaire. Votre vocation essentielle reste la même, aujourd'hui comme hier : c'est d'apporter à mon existence terrestre l'éclat et la lumière, ou, comme vous le disiez galamment dans votre dernière lettre (bien reçue), d'être mon bouffon de cour. Mais à côté de cela vous avez pour tâche de créer un genre encore ignoré dans la littérature allemande : l'essai littéraire et historique. En effet, il ne s'agit point là comme se l'imagine un Franz Bley¹⁰, d'un genre destiné à offrir un refuge à l'impuissance intellectuelle dans tous les autres domaines, mais d'une forme d'art aussi légitime et rigoureuse que le lied en musique. Pourquoi l'essai si brillamment représenté en France fait-il totalement défaut en Allemagne ? Cela tient, je crois, à ce que les Allemands possèdent trop de pédanterie et de conscience et trop peu de grâce dans l'esprit. Quand ils savent quelque chose, ils préfèrent se lancer aussitôt dans une lourde thèse de doctorat flanquée d'une tonne de citations, plutôt que de faire une légère esquisse. Comme, hélas ! Hänschen possède manifestement plus de grâce que de science, il semble tout désigné pour introduire brillamment l'essai en Allemagne. Et, je parle tout à fait sérieusement ! Après la guerre, fini de butiner sur toutes les corbeilles de fleurs comme un papillon jaune, Monsieur ! Commandez, je vous prie, le Macaulay dans l'édition Tauschnitz (*Historical and Critical Essays*) et lisez-le attentivement.

Le drame de Sillenb.¹¹ a été pour moi un coup plus dur que vous ne vous en doutiez. Un coup porté à ma paix intérieure et à mon amitié. Vous allez m'exhorter à la compassion. Vous savez que je sens et souffre avec toute créature ; quand une guêpe glisse dans mon encrier, je la lave trois fois dans l'eau tiède, puis je la fais sécher au soleil sur le balcon afin de lui rendre un peu de vie. Mais, dites-moi, pourquoi ne devrais-je pas, ici, éprouver de la pitié pour l'autre partie, brûlée vive et, à chaque jour accordé par Dieu, obligée de passer par les sept cercles de l'enfer dan-

9. En français dans le texte.

10. Sic. Franz Bley (1871-1942), écrivain autrichien qui vivait à Berlin, auteur de comédies et d'essais (*Logik des Herzens*, 1915).

11. Sillenbuch, près de Stuttgart, où habitait la famille Zetkin. Clara Zetkin était mariée en secondes noces à un homme de vingt ans plus jeune qu'elle, le peintre Friedrich Zundel. L'union était brisée, mais Clara Zetkin refusait le divorce qui ne fut prononcé qu'après la guerre. R. L. elle-même avait rompu avec Kostia Zetkin au premier signe de froideur de celui-ci et la rupture avec Jogiches avait été également très brutale.

tesque ? Plus encore, ma pitié comme mon amitié ont des limites tout à fait nettes ; elles finissent inexorablement là où commence la bassesse. En effet, mes amis doivent soumettre aux exigences les plus strictes non seulement leur vie officielle mais leur vie privée, la plus privée. Or proférer de grandes phrases sur « la liberté individuelle » et dans la vie privée asservir une âme humaine par une passion insensée, je ne comprends pas cela et je ne le pardonne pas. Je constate ici l'absence de deux éléments fondamentaux de la nature féminine : la bonté et la fierté. Seigneur Dieu, dès que, même de loin, je pressens que quelqu'un ne m'aime pas, ma pensée s'écarte de son horizon tel un oiseau effarouché ; il me paraît déjà audacieux de croiser son regard ! Comment peut-on, oui, comment peut-on se laisser aller ainsi ? Vous allez invoquer la souffrance insupportable. Eh bien, je vous le dis, Häschen, si mon meilleur ami me déclarait : un seul choix s'offre à moi, commettre une bassesse ou mourir de douleur, je lui répondrais avec une tranquillité implacable : eh bien, meurs. *De vous*, j'ai la certitude tranquille, bienfaisante, que vous êtes incapable de commettre un acte bas, même en pensée. Bien que votre tempérament de blond pâle et vos mains toujours froides m'irritent souvent, je dis malgré tout : bénie soit la froideur de tempérament si elle me garantit que jamais vous ne foncerez comme un tigre sur le bonheur et la paix d'autrui. Mais ce n'est pas là affaire de tempérament. Vous savez que j'en possède assez pour mettre le feu à une prairie et néanmoins la paix et le simple désir de l'individu sont pour moi sacrés et je préfère mourir de chagrin que d'y porter atteinte. Assez là-dessus. Sauf à vous je ne parle à une âme qui vive de cette triste affaire.

Je ne vous ai pas encore remercié du petit Noël. Toutefois, j'aurais été plus heureuse de le recevoir non pas *in nuce* mais sous une forme achevée de votre choix. Je sais bien que de votre petit trou vous auriez pu tout au plus m'envoyer votre piano ou votre ordonnance, et ni pour l'un ni pour l'autre je n'ai de place ici. Quand terminerez-vous enfin cette guerre afin que nous puissions de nouveau réentendre Figaro ? Hélas ! je vous soupçonne d'abandonner à d'autres la victoire sur les Français et de vous contenter de victoires plus pacifiques et plus silencieuses sur les Françaises, petit vaurien ! Voilà pourquoi la guerre n'avance pas. Mais je vous interdis toutes les « annexions », entendez-vous ? Et avant tout j'exige un rapport détaillé ainsi qu'une « confession complète et pleine de contrition ». Ecrivez directement ici à Wronke en Poznanie, forteresse, Dr Lübeck. Ecrivez bientôt. Ah oui, j'oublie de vous dire que tout va bien pour moi ici, ne

vous faites pas de souci pour moi. Envoyez de petites photos de vous et de votre cheval.

Cordialement.

Votre R.

299. *A Sonia Liebkecht* *

Wronke, 15.1.[19]17.

[¹² Sonioucha, mon petit oiseau, si mon vœu se réalise, cette feuille volera le 18 avec le premier courrier sur votre lit pour vous dire bonjour pour votre anniversaire et vous annoncer ma visite pour toute la journée. Bien sûr, pour l'instant, rien qu'une visite « improvisée », mais, en ce jour, je serai autour de vous et près de vous en pensées et vous devrez le sentir, vous ne devrez pas trembler de froid à l'intérieur, mais être entourée de mon amour et de ma chaleur comme d'un doux manteau. Ma pauvre petite qui êtes si désespérément seule là-bas avec votre douleur, j'aimerais au moins par ma lettre vous offrir une heure de soleil, car je ne peux plus orner à Südende votre petit coin près de la fenêtre d'iris blanc étincelant et vous offrir le spectacle d'un coucher de soleil de flammes avec des traînées de nuages apocalyptiques, tels qu'on ne peut les voir, me semble-t-il, que de mon appartement. En revanche, je vous envoie des jacinthes et des tulipes ainsi que mon portrait (qui va avec les fleurs comme un tablier à une vache), et j'ai commandé encore un cadeau qui convient à notre goût frivole à Bruxelles (dans la mesure où il s'agit de quelque chose de parisien) qui n'arrivera malheureusement pas à temps, mais j'espère qu'il vous fera plaisir même plus tard. Nos amis s'efforceront certainement d'embellir pour vous les jours prochains et c'est ce qui me console, puisque je suis enchaînée.]

Aujourd'hui, à un moment donné j'ai éprouvé une douleur amère. A trois heures le sifflet de la locomotive m'avertit du départ de Mathilde¹³ et je me suis mise à courir le long du mur comme une bête en cage, faisant ma « promenade » habituelle

12. Les passages entre crochets ne figurent pas dans BAG.

13. Mathilde Wurm.

aller-retour. J'avais le cœur serré de douleur à la pensée que je ne puis, moi, m'en aller d'ici. Ah ! partir d'ici ! Mais qu'importe : tout de suite après mon cœur a reçu une petite tape et il a dû se soumettre ; il est déjà habitué à obéir comme un chien bien dressé. Ne parlons pas de moi.

Sonitchka, vous souvenez-vous encore de ce que nous avons projeté pour après la fin de la guerre ? Un voyage ensemble dans le Midi, et nous le ferons. Je sais que vous rêvez d'aller avec moi en Italie qui est pour vous le plus beau pays du monde. Moi, je projette de vous traîner en Corse¹⁴, c'est encore plus beau que l'Italie : on y oublie l'Europe, l'Europe d'aujourd'hui tout au moins. Imaginez un paysage ample et héroïque avec des monts, des vallées aux lignes strictes ; là-haut des blocs de rochers nus d'un gris très pur, rien d'autre ; en bas des oliviers au feuillage épais, des lauriers-cerises et des châtaigniers séculaires. Et sur tout ce paysage règne un silence de commencement du monde — nulle voix humaine, nul cri d'oiseau, seul quelque part un petit ruisseau qui court entre les galets, ou alors, dans les hauteurs, le murmure du vent au milieu des rocs — et ce vent est le même qui gonflait jadis la voile d'Ulysse. Si vous rencontrez des gens, ils sont toujours exactement accordés au paysage. Soudain, à un tournant du sentier par exemple, surgit une caravane — les Corses marchent toujours à *la file indienne*¹⁵, non pas agglutinés comme les paysans de chez nous quand ils se déplacent. Ici d'ordinaire un chien ouvre la marche ; puis on peut voir, s'avancant lentement, une chèvre ou quelque petit âne chargé de sacs emplis de châtaignes ; vient ensuite un grand mulet sur lequel est juchée une femme assise de profil, les jambes pendantes, un enfant dans les bras. Elle se tient immobile, le buste bien droit, mince comme un cyprès ; à ses côtés marche d'un pas ferme, tranquille, un homme au visage barbu ; personne ne dit mot ; vous jureriez voir la Sainte Famille. Et des scènes analogues, dans ce pays, vous en découvrez à chaque pas. Toutes les fois, j'étais si émue qu'involontairement je me sentais prête à tomber à genoux, comme j'ai toujours envie de le faire devant un spectacle d'une beauté achevée. Là-bas, la Bible, l'Antiquité sont encore vivantes. Il nous faut y aller, et voyager comme je l'ai fait : parcourir à pied l'île tout entière, dormant chaque nuit dans un gîte nouveau, saluant chaque matin sur la route le lever du soleil. Ce projet vous séduit-il ? Je serais heureuse de vous montrer ce monde, ma *petite reine*¹⁶.

14. R. L. a passé à plusieurs reprises des vacances en Italie. Elle s'est rendue en Corse en compagnie de Kostia Zetkin en octobre 1911.

15 à 18. En français dans le texte.

[Oui, Sonitchka, n'oubliez jamais que vous êtes une *petite reine*¹⁹. Je sais, vous me l'avez dit vous-même : vous l'avez souvent oublié, vous vous êtes dégradée, vous avez parlé et vous êtes conduite comme une *petite blanchisseuse*²⁰. Mais vous n'en avez plus le droit. Vous devez en ces quatre ans acquérir tant de cohésion intérieure que K.[arl] vous retrouvera comme une petite reine devant laquelle il faut s'incliner. Pour cela, il faut de la discipline et du respect de soi et vous devez les acquérir. Vous vous le devez à vous — et à moi, qui vous aime et vous respecte.] Lisez beaucoup, Sonitchka ; même intellectuellement, il vous faut progresser et vous le pouvez, vous avez encore l'esprit jeune et souple. Et, maintenant, il faut que je m'arrête. [Je vous pose encore mes trois bébés nus sur les genoux et je vous embrasse.] Soyez gaie et tranquille en ce jour.

Votre Rosa.

[P.-S. : Envoyez-moi, s'il vous plaît, lors de la prochaine visite le Macaulay que j'avais prêté à Karl (Tauschnitz).]

300. *A Marta Rosenbaum*

Wronke, [19 janvier 1917¹⁹.]

Chère, chère Marta, quel type épatant vous êtes ! Quel plaisir vous m'avez fait en envoyant les cadeaux au petit enfant d'ici²⁰ ! Chacun de vos envois provoque en moi une joie enfantine, parce que tout ce qui vient de vous est toujours si charmant, si affectueux ! Je suis enthousiasmée du salut poétique qui vous est adressé, j'ai ri et ris encore comme une folle et suis enchantée

19. La copie indique : janvier 19, 17. Il s'agit sans doute d'une erreur : il faut probablement lire 19 janvier 1917. Il est possible toutefois que cette lettre soit antérieure, car R. L. écrivait à Mathilde Jacob le 22 décembre 1916 : « En outre, envoyez les poésies à Clara [Zetkin], cela l'amusera. Baiser à vous et à Mimi ! R. Mehring, Meyer, Rosa », ce qui donne à supposer que Rosa Luxemburg avait remis les poésies à Sonia Liebknecht lors de sa visite et que celle-ci les avait fait parvenir à Mathilde Jacob (*BMJ*, p. 69).

20. R. L. avait demandé à ses amies d'envoyer de la layette pour le bébé d'une des gardiennes de la prison.

que le Vieux²¹ ait retrouvé son humour. Je peux facilement m'imaginer combien vous avez ri en lisant ce *pro memoria*²² ; je connais si bien votre rire franc, clair, et je l'aime tant. Continuez seulement à être pour moi gaie et de bonne humeur ! Mille merci pour tout. Je vous embrasse affectueusement et j'attends votre visite en janvier.

Mille souvenirs à la « Violette²³ » et à toute votre maisonnée.

Votre Rosa.

ANNEXE 1

*Humble « pro memoria » à M^{me} Marta **

Quand Carolus fut enterré dans la profonde horreur du cachot
La plus noble des femmes lui envoya de suaves cerises au cognac.
En geôle nous croupissons depuis dix-huit ou même vingt semaines
Et espérons chaque jour la même faveur gracieuse.
Cependant chaque jour nous espérons *en vain* le doux présent,
La plus noble des femmes ferma pour nous ses mains de fée.
Nos femmes légitimes nous envoyèrent des victuilles de ménage,
Mais de cerises au cognac point ne nous régâlâmes —
« J'ai du beurre, du pain, du pudding, sans compter des œufs frais,
Mais de cerises point », gémit le camarade Meyer.
« Moi aussi je déguste viande de bœuf ou poisson de hareng saur
Mais pas de cerises au cognac », soupire le camarade Mehring.
D'ouïr cette grande misère sans grande compassion

21. Mehring.

22. Voir annexe ci-jointe. Le poème de Rosa en réponse aux deux autres se trouve joint à la lettre.

23. Surnom donné à Kurt Rosenfeld.

* Ernst Meyer et Franz Mehring avaient été, ainsi que Karl Liebknecht (Carolus), arrêtés à la suite des manifestations du 1^{er} mai 1916. Marta Rosenbaum avait fait parvenir à R. L. leurs deux « poèmes » auxquels Rosa Luxemburg joint sa réponse. C'est sous la même forme — il est toujours question de victuilles — que Franz et Eva Mehring s'étaient adressés à Mathilde Jacob le 28 juillet 1916 (*BMJ*, p. 53) :

Point n'ai assaisonné le poulet

des câpres et du parmesan

dont nous prive l'ennemi.

Ne m'en tiens pas rigueur.

Et si le régime de guerre t'insupporte :

je ne fus pas celui qui la déclencha.

Sans doute ce poulet était-il destiné à R. L.

Jamais nous n'aurions cru de telle malice capable la plus noble des
femmes.

Notre prière suppliante touchera son cœur charitable
Et d'une main gracieuse elle nous offrira les cerises au cognac.

Franz Mehring.
Ernst Meyer.

Prison préventive, Alt-Moabit 12 A
14.XI.16.

Humble hymne d'action de grâces à M^{me} Marta

Lors nous faisons, Franz Mehring et Ernst Meyer, retentir nos prières
Et notre lyre chante la plus noble des femmes
Nous l'avouons bien haut : les cerises étaient exquises.
Comment la remercier, sinon par un hommage plein de courage
Pour brandir ses couleurs nous lui offrons nos cœurs
— Si nos épouses légitimes nous permettent ce crime.
Et nous lui souhaitons pour Noël un beau réveillon
Puisse-t-elle dans l'éclat des fêtes entendre notre vœu :
Que pendant l'an nouveau elle nous garde sa grâce.

ANNEXE 2

Réponse chagrine d'un laissé-pour-compte à l'humble « pro memoria »

Las ! l'homme n'est jamais content, quand ici-bas le sort lui est
clément
Quand deux épouses vertueuses, de leur bien-être soucieuses,
S'acharnent à trouver tout ce qui est bon : viande, œufs, pudding et
poissons.
Point satisfaits ni heureux ni en paix, mais exigeant un nouveau mets,
L'audacieux Mehring ainsi que Meyer entonnent sur la lyre leur prière.
Néanmoins monsieur von Kessel ne nous mit pas aux fers
Pour nous livrer aux joies de la chair ni nous laisser croquer des
cerises la douce friandise.
Songez que maint contemporain, peu gâté par le destin,
N'a ni femme ni hareng saur, comme Meyer, Mehring ou consort,
A la bouche point de vapeur de cognac, mais une muselière,
Tant est vrai que règne le sabre.
Apprenez l'humble sobriété et aussi le nom des choses
Car, sachez-le : depuis l'ère glaciaire les cerises au cognac
Se nomment crottes de chocolat au cognac.

R. L.

301. *A Marta Rosenbaum*

[Wronke, 29.I.1917²⁴.]

Ma chère petite Marta ! J'avais écrit avant hier à Math.²⁵ que je vous demanderais de remettre votre chère visite à un peu plus tard. J'ai réfléchi et vous demande de venir à la date que vous aviez prévue (à condition bien entendu que vous ayez l'accord de la direction d'ici). Vous aurez sans doute de l'indulgence et de la patience à mon égard si vous me trouvez un peu plus sauvage que d'habitude ! Vous savez bien qu'ici je ne me sens pas chez moi, mais que je suis la cinquième roue du carrosse. Retarder votre visite la rapprocherait trop de la visite de Math.[ilde] en mars, ce qui ne serait sûrement pas commode ici²⁶. Ecrivez-moi donc *tout de suite* quand je puis vous attendre. Je me réjouis déjà beaucoup de cette perspective. Apportez un climat un peu plus tempéré, cela peut être utile. Donc à bientôt ! Bien des souvenirs à la « Violette » et aux vôtres.

votre R.

Dites à Math.[ilde] que j'ai reçu son paquet de cakes, mais pas celui de Sonia, et que j'attends avec grande impatience de bonnes lettres.

302. *A Luise Kautsky*

Wronke en Poznanie,
30.1.1917.

Très chère Loulou,

Pour l'heure, en peu de mots, les questions professionnelles : de nouveau, prière de le noter, je ne puis, pendant un assez long délai, recevoir ni écrire de lettres personnelles. Réponse à tes questions : Korolenko vit en Russie. Il ne voit sans doute aucun inconvénient à ce que je le traduise : au contraire, il en sera

24. Carte postale. Lieu et date établis par le cachet de la poste.

25. Mathilde Jacob.

26. Les visites étaient limitées à une par mois.

content et honoré. Quant à savoir si son éditeur ne peut pas nous tomber sur le dos et ce que stipulent les contrats en vigueur, ça, comme toutes les questions purement pratiques, c'est pour moi une *terra incognita*.

Un avant-propos sur l'importance de K., sur le plan littéraire, je l'écrirais très volontiers ; mais ici, sans aucune documentation, ça m'est impossible. Puisque aussi bien l'avant-propos peut être composé au dernier moment, il s'agit de savoir quand le livre doit paraître et si je serai encore à l'ombre à cette date. Pour une lecture publique²⁷, je conseille moi aussi les chapitres sur « mon père et ma mère », en y ajoutant peut-être celui sur l'insurrection polonaise. Au reste, Hannes²⁸ sera, en la matière, le meilleur arbitre. Le livre se termine sur le baccalauréat de K. ; il n'est pas paru de deuxième partie. Finalement, le montant des honoraires m'est indifférent : tu sais que je ne sais guère m'y prendre avec le Veau d'Or. Je ne puis t'expédier directement la suite du manuscrit : il faut qu'il passe par la *Kommandantur*. J'ai l'intention de travailler d'arrache-pied et de terminer rapidement la traduction...

Je suis très heureuse que vous ne m'ayez pas envoyé de bonjour collectif le jour de l'anniversaire de Sonia : j'ai en horreur toute lettre ou carte au pluriel ; la plupart du temps elles sont en effet déclamatoires et banales, comme le sont le plus souvent les gens dès qu'ils sont rassemblés en assez grand nombre. Seul me fait du bien le calme, la chaleur personnelle : tu sais combien je supporte mal qu'on élève la voix...

Et maintenant, peut-être pour un temps assez long, un baiser affectueux.

Ta R.

27. L'actrice Tilla Durieux, qui est morte en février 1971, femme de l'éditeur Paul Cassirer, avait l'intention, au cours d'une soirée pacifiste, de lire quelques chapitres de l'autobiographie de Korolenko, dont la maison d'édition de son mari venait d'accepter la publication. Elle s'était adressée à Luise Kautsky pour que celle-ci l'aidât à choisir les passages à lire. Elle a affectivement lu en public, avec grand succès, les chapitres indiqués dans cette lettre.

28. Diefenbach.

[Début février 1917²⁹.]

Hänschen !

Je me réjouis tellement de votre visite ! Seulement, ne m'en faites pas la surprise. Télégraphiez éventuellement la date.

Il y a encore une chose :

1°) Venez en uniforme. 2°) Soyez ici tout à fait naturel, comme si nous étions à la maison ; je tiens aussi à l'habituel baiser d'adieu. Sans cela, si vous vous montrez raide et intimidé, je le serai encore plus ; et alors nous ne profiterons ni l'un ni l'autre de rien.

Mais je vous attends avec impatience.

Affectueusement.

Votre R.

[Wronke, début février 1917³⁰.]

Très chère Loulou,

Te voici donc, j'espère, de nouveau calme et gaie. Tu as senti et compris exactement ma grande émotivité actuelle et je t'en remercie. En fait, je suis un peu comme une écorchée : la moindre ombre qui s'abat sur moi me fait frissonner. Il apparaît que l'année passée à la Barnimstrasse, puis les quatre mois de travail forcené et maintenant de nouveau ces sept mois de solitude, en plusieurs étapes n'ont pas manqué de laisser des traces³¹.

Sais-tu la pensée qui ne me quitte pas et m'angoisse ? Je me vois, obligée de pénétrer de nouveau dans une immense salle comble ; la lumière crue, le brouhaha de la foule me pénètrent et l'habituel tonnerre d'applaudissements m'accueille et m'accompagne tandis que je me fraie un passage jusqu'à la tribune... J'ai

29. Date déduite du contenu.

30. Cachet officiel de Wronke : « Vu le 7.2. » Cette lettre a peut-être été écrite avant celle qui porte la date du 30 janvier.

31. C'est toute la vie de R. L. pendant la guerre. Libérée en février 1916, elle est réincarcérée à Berlin d'abord, à Wronke ensuite en juillet de la même année.

alors le sentiment que brusquement je vais m'enfuir ! J'éprouve l'*horror pleni*³², et la perspective d'être assise en compagnie ne fût-ce que de cinq ou six amis et d'entendre leurs éclats de rire par exemple m'accable d'avance. Oh ! tu ne peux te représenter quelle torture ç'a été pour moi, après l'année passée à la Barnimstrasse, d'être obligée dès le premier jour de recevoir 80 (je les ai comptées, 80 exactement) personnes et d'échanger quelques paroles avec chacune d'elles³³. Dans mon souvenir, ma cellule m'apparaissait alors comme un paradis. Et à présent j'ai sur le dos sept mois de plus.

Mais qu'importe ! J'espère que cela passera, surtout dès qu'il fera chaud et que reviendra enfin le printemps. Et c'est alors que je veux t'avoir ici... en mai. J'ai déjà fait tout un calcul, qui aura sans doute ton approbation, dès que nous aurons pu nous parler ici. Donc, organise-toi en conséquence.

Mais, quand je serai de nouveau chez vous, tu me prendras comme autrefois sur tes genoux, dans ton grand fauteuil profond, j'enfourai ma tête contre ton épaule et Hans nous jouera la *Sonate au clair de lune* ou le deuxième mouvement de la *Pathétique*³⁴. Alors tout sera bien.

Mille remerciements pour tout ce que tu fais pour mon Koro-lenko. Mais que dis-je là ! Ne va-t-il pas de soi depuis toujours que tu fais tout pour moi ? Je t'embrasse de tout cœur !

Toujours et immuablement,

Ta R.

305. *A Mathilde Jacob*

[7.2.1917³⁵.]

Ma chère Mathilde,

J'ai de si grands remords de conscience : Marta est venue ici aujourd'hui et j'étais justement dans une humeur effroyable. Mais la prochaine fois je vais me reprendre. Que vous cédiez

32. Horreur du plein : locution formée par analogie avec celle qui signifie horreur du vide.

33. Il s'agit des visites après sa libération de prison dans la soirée du 18 février 1916 à son domicile de Südende (cf. lettres à Westphal du 25 février 1916 et à Clara Zetkin du 9 mars 1916).

34. Peintre, le frère de Karl Kautsky était également bon musicien.

35. Date indiquée dans *BMJ*, confirmée par *BKL* : sur la lettre à Luise Kautsky dans laquelle R. L. l'invite à venir la voir en mai, le cachet officiel indique 7.2.

mon anniversaire à Luise³⁶, il ne peut en être question. Je maintiens ma créance³⁷. Depuis deux semaines déjà, je me réjouis de votre visite et jusqu'ici je vous ai toujours eue auprès de moi le jour de mon anniversaire, et voilà que vous voulez faire la généreuse à mes dépens ? J'écris justement à Luise que je l'invite pour le mois de mai ; je vous en prie, laissez-moi donc décider qui doit venir me voir et quand.

J'ai reçu aujourd'hui le jugement pour insulte à fonctionnaire de la police criminelle : dix jours de prison, plus les frais³⁸. Demandez au cabinet du Dr Weinberg³⁹ de faire les démarches nécessaires. Le jugement est prononcé par le tribunal d'instance de Berlin-Centre, section 136, le 25 janvier, et porte le n° 136 D II 565 16. Dans les attendus, il n'y a rien de plus que le constat des faits que j'ai reconnus.

Voilà que vous vous faites du souci pour mon doigt malade ? Ça n'est rien : je n'ai fait que fermer énergiquement le tiroir de ma commode, en y oubliant mon petit doigt ; sur quoi il en est ressorti écrasé, ce qui est bien fait pour moi.

O Mathilde, quand est-ce que je serai de nouveau à Südende avec vous et Mimi en train de vous lire Gœthe à toutes deux ? Mais dès aujourd'hui je vais vous réciter de mémoire un poème qui m'est revenu cette nuit à l'esprit, Dieu sait pourquoi. C'est un poème de Conrad Ferdinand Meyer, le cher auteur suisse,

36. C'est-à-dire : « que vous cédiez à Luise Kautsky votre tour de visite à l'occasion de mon anniversaire ».

37. Allusion à une phrase de Shylock dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare.

38. Selon Frölich, elle aurait, au mois d'avril 1915, c'est-à-dire au cours de sa première détention, jeté un livre à la figure d'un fonctionnaire de la police criminelle. Netti parle d'un tampon encreur qu'elle aurait jeté à la figure d'un officier de police qui la surveillait pendant la visite de Mathilde Jacob en août 1916. En fait, on dispose du témoignage de Mathilde Jacob qui assistait à la scène et qui parle des remarques insolentes du fonctionnaire de la police — le même que celui qui avait procédé à l'arrestation de R. L. en juillet 1916 et qui vint remplacer un de ses collègues dans la surveillance des visites que recevaient R. L. Celle-ci lui aurait alors envoyé à la figure une tablette de chocolat que Mathilde Jacob venait de lui apporter et l'aurait traité d'espion. R. L. fut transférée le même jour au dépôt de la préfecture de police de Berlin, Alexanderplatz, et un procès lui fut intenté. Le jugement du tribunal royal de Berlin-Centre la condamnant à dix jours de prison fut prononcé le 26 janvier 1917 (cf. *Im Gefängnis*, p. 44).

39. Avocat social-démocrate qui fut le défenseur de R. L. dans l'affaire de *Die Internationale* (haute trahison, devait être jugée au tribunal de Düsseldorf). Cf. la lettre du 16 septembre 1916 à Mathilde Jacob. Ici, R. L. lui demande sans doute de faire appel pour l'affaire de la tablette de chocolat.

qui a aussi écrit *Jürg Jenatsch*⁴⁰. Asseyez-vous donc, mettez Mimi sur vos genoux et faites votre chère petite tête de mouton avec cet air recueilli que vous prenez d'habitude quand je vous lis quelque chose. Donc silence :

Confession de Hutten

Voici que je marche sur ma tombe
Hé, Hutten, veux-tu te confesser ?
C'est l'usage chez les chrétiens. Je bats ma coulpe.
Etre homme, n'est-ce point avoir conscience de ses fautes ?
Je regrette d'avoir compris trop tard quel était mon office
Je regrette que mon cœur ait brûlé d'une flamme trop tiède,
Je regrette dans les combats que j'ai livrés
De n'avoir pas agi avec plus d'audace, de n'avoir pas porté
des coups plus durs.
Je regrette de n'avoir été banni qu'une fois.
Je regrette d'avoir souvent connu la peur.
Je regrette le jour qui passa sans blessure
Et toute heure passée sans revêtir d'armure.
Je regrette, je le confesse avec beaucoup de contrition,
De n'avoir pas montré trois fois plus d'audace⁴¹.

Cette conclusion, vous l'écrirez sur ma tombe... Vous avez pris cette déclaration au sérieux, Mathilde ? Eh bien, moquez-vous-en. Sur ma tombe, comme dans ma vie, il n'y aura pas de phrases grandiloquentes. Sur la dalle de mon tombeau, on ne devra lire que deux syllabes : « zvi-zvi ». C'est le cri des mésanges charbonnières que j'imite si bien qu'elles accourent aussitôt. Et imaginez que dans ce zvi-zvi qui d'habitude brillait comme une aiguille d'acier et rendait un son très clair et très grêle, il y a depuis quelques jours un trille tout à fait menu, une minuscule note de poitrine. Et savez-vous, Mademoiselle Jacob, ce que cela signifie ? C'est le premier léger mouvement du printemps à venir : malgré la neige, le froid et la solitude, nous croyons, les mésanges charbonnières et moi, à la venue du printemps ! Et si, par trop d'impatience, il ne devait pas m'être donné de vivre ce printemps,

40. Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898), écrivain suisse de langue allemande, connu surtout pour ses nouvelles.

41. Ce poème sert de devise à R. L. qui le citait déjà dans une lettre à Henriette Roland-Holst du 17 décembre 1904 (cf. vol. I, p. 194). Le texte allemand de cette lettre diffère un peu de celui de la lettre de 1904, car R. L. cite de mémoire.

n'oubliez pas que sur la dalle de ma tombe on ne doit lire *rien d'autre* que « zvi-zvi »...

Je vous embrasse vous et Mimi avec une terrible nostalgie.

Votre R.

306. *A Marta Rosenbaum*

Wronke, 7.II.[19]17.

Ma chère, chère petite Marta, j'espère que vous devinez pour quelles raisons j'étais opposée à ce que nous nous voyions plus souvent : je ne veux pas être comblée de bienfaits ici, je ne veux rien demander ni avoir à remercier d'un air heureux pour quoi que ce soit. La même scène se renouvelle chaque fois avec Mathilde⁴². Mais naturellement je serai enchantée de pouvoir encore vous voir et parler avec vous, bien que dans ces circonstances ma langue se paralyse. Cependant, vous comprenez sans doute — ou du moins vous devinez tout — et vous ne m'en voulez de rien. Comme les choses seraient différentes à Südende ! Enfin, espérons que ce sera bientôt possible. J'éprouve comme l'obscur pressentiment, venu je ne sais d'où, que je serai libérée sinon bientôt, du moins dans des délais pas trop longs. Franziskus⁴³ m'écrit que Kurt juge très regrettable que je ne fasse pas appel auprès du Conseil supérieur de guerre. Mais, ma petite Marta, il se trompe du tout au tout ! Je n'ai aucune *base solide* pour faire appel, je veux dire pour faire appel correctement, d'une manière digne de moi ! Je ne peux naturellement contester la peine que l'on m'impose, ni m'en tirer par des mensonges en niant mon activité intense. Je pourrais seulement invoquer ma santé menacée. Mais, outre que le tapage fait autour de ma fragilité physique me déplaît, précisément parce que je suis une femme, seul un certificat délivré par un médecin fonctionnaire du district aurait du poids. Et un médecin de ce genre ne délivrera pas de certificat attestant que ma santé est menacée (en fait, on

42. Mathilde Jacob. Voir d'ailleurs, à propos de la mauvaise humeur de R. L. lors de la première visite de Marta Rosenbaum, la lettre à Mathilde Jacob du 7 février.

43. Mehring.

ne tient compte que du danger de mort). On ne peut pas davantage invoquer la nécessité d'une cure en maison de repos, c'est maintenant chose établie. *Nota bene* : le Dr Lehmann⁴⁴, ce médecin de malheur, à qui je n'ai pu donner ici aucune instruction verbale puisque nous étions sous une surveillance rigoureuse, s'est rendu de son propre chef, sans que je l'en aie prié, auprès de la direction et, comme on me l'a raconté, a donné des conclusions « rassurantes » en souriant, assurant que je n'avais rien, qu'il s'agissait seulement d'une tension nerveuse excessive, mais dont on viendrait à bout en se jouant, etc. C'était donc là encore une démarche inutile... Désormais, je n'ai absolument plus de base d'attaque me permettant de faire appel auprès du Conseil supérieur de guerre. Mais je reste fermement convaincue, et c'est là l'essentiel, que *si* on veut me libérer cela se fera tout à fait indépendamment de quelque démarche de ma part. Ou bien on me libérera de toute façon — je crois, comme je vous l'ai dit, que ce ne sera pas trop long —, ou bien toutes les procédures d'appel ne serviront de rien. Faites connaître, je vous prie, mon point de vue aussi bien à notre Senior⁴⁵ qu'à Kurtchen. En ce qui concerne ma santé, l'état de mes nerfs est préoccupant — cela ne s'adresse qu'à vous, ma petite Marta, et à Mathilde, je ne voudrais pas qu'on en parle. Tous mes maux d'estomac ne sont que des douleurs nerveuses. Imaginez-vous, voilà l'idée affreuse qui me hante : j'ai le sentiment que je ne pourrai plus parler en public, car, chaque fois qu'il me faut élever la voix ou que j'ai un sujet d'irritation, je suis paralysée par une crampe d'estomac. Tout cela n'est nullement dangereux ; une vie tranquille et régulière améliore cet état et calme ces maux, mais seulement pour le temps où je vis dans le calme. La moindre émotion, même heureuse, par exemple une visite, provoque sur mon estomac comme une réaction pathologique et je devrai donc, sans doute, pendant des années encore, mener une vie retirée et agir surtout par la plume. Eh bien, il faudra se contenter de cela. Ici je vis

44. L'état de santé de R. L. avait empiré. Le frère de Julian Marchlewski-Karski, résidant à Posen, avait conseillé à Mathilde Jacob de s'adresser au Dr Lehmann, un médecin de Posen, qui vint d'abord faire ses consultations à la prison à Wronke. Puis R. L. eut l'autorisation d'aller le consulter à Posen. Elle le trouvait sympathique. En février 1917, elle glissa à Marta Rosenbaum lors d'une de ses visites le message suivant : « Ma chère petite Marta, Allez à Posen trouver mon médecin, le Dr Lehmann, Posen, Victoriastrasse 26-27, notez tout ce qu'il vous dira et donnez-moi ces indications par le même moyen (sans prononcer un mot) » (BAF, p. 148). D'après la lettre du 23 mars à Mathilde Jacob, l'une de ces consultations eut lieu le 22 mars.

45. Mehring.

dans de bonnes conditions physiques : beaucoup de repos, de bon air, je peux me promener beaucoup dehors (trois ou quatre heures si je veux) ; quant à la nourriture, si l'on considère la situation actuelle, elle est idéale, surtout lorsqu'on y ajoute tout ce dont votre bonté me comble, déversant ses bienfaits comme d'une corne d'abondance. *Summa summarum* : vous n'avez aucune raison de vous inquiéter à mon sujet ni de vous irriter de mon sort. Sans doute suis-je devenue assez sauvage, mais cela ne fait rien. Comparez mon sort à celui de Karl⁴⁶, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas moi mais lui qui mérite toute la sympathie et la compassion. Ma petite Marta, je vous ai déjà chaudement recommandé une fois la pauvre Sonia, je recommence. Vous devez beaucoup l'entourer, car votre sourire et votre personne dispensent tant de chaleur et de bien-être que j'attends de votre présence beaucoup de bien pour l'âme malade de la pauvre petite femme. Je ne veux pas dire que vous devez traîner Sonia en société, que vous lui fassiez rencontrer A.⁴⁷, par exemple, ou d'autres. D'abord elle n'est pas faite pour ce genre-là, même si elle ne le montre pas (je la connais bien), et ensuite elle a aussi grand besoin de repos. Il lui suffit, dans son entourage, de quelques personnes très bonnes et compréhensives. Je vous place au premier rang de celles-ci, ainsi que Luise Kautsky à qui je l'ai également confiée. Par ailleurs, je voudrais savoir ce que *vous* pensez de Luise, comment vous vous entendez avec elle ? Je suis si heureuse d'apprendre que vous la rencontrez maintenant plus souvent ; elle parle de vous chaleureusement et avec beaucoup de sympathie. Cherchez aussi à plaider la cause de Sonia auprès de Franziskus et de M^{me} Eva, qui ne jurent que par vous. A présent, je voudrais avoir des nouvelles de vous et de votre vie ! Ecrivez-moi demain ce que vous ne pouvez pas raconter de vive voix⁴⁸. Je ne sais si je me trompe, mais votre visage, cette fois-ci, m'a donné une impression un peu plus paisible et sereine que bien des fois. Que je serais heureuse si ce n'était pas une illusion ! Dans vos yeux on découvre d'ordinaire de véritables abîmes de chagrin et d'angoisse devant la vie. Comme j'aimerais cueillir avec vous, à Südende, quand viendra le printemps, le premier bouquet de fleurs des champs ! Aujourd'hui, cela me semble devoir être le paradis, mais, dès que je serai en liberté, il est probable que comme chaque fois le tourbillon frénétique de la vie m'engloutira, et peut-être pendant des semaines n'aurai-je pas

46. Karl Liebknecht emprisonné à la forteresse de Luckau.

47. Alice, femme de Kurt Rosenfeld.

48. La présence de deux surveillants pendant les visites pesait beaucoup sur elle.

le loisir de me livrer à un plaisir aussi innocent que celui de bavarder ou de me promener une heure avec vous. Savez-vous, ma petite Marta, que je garde en moi toujours vivant le souvenir de la paisible rue inondée de soleil et de notre promenade ensemble, accompagnées par le pépiement des oiseaux — la veille de mon arrestation ? Ces petites scènes resteront toute ma vie gravées dans mon âme dans toute leur fraîcheur. En est-il ainsi pour vous ? Ma chère âme, puisque nous avons actuellement l'occasion d'écrire librement, parlez-moi de tout en détail. Je joins ici une petite lettre pour Hans D. et quelques lignes pour Alice⁴⁹. Sa bonté me touche profondément, et j'aimerais le lui dire. Assez pour aujourd'hui, bientôt j'écrirai davantage. Je vous embrasse mille fois, au revoir, très chère !

De tout cœur

votre R.

Lisez ma lettre adressée à H. D. et envoyez-la tout de suite, recommandée. Encore une chose : ma petite Marta, je vous prie de ne pas dire à Berlin un seul mot du fait que le médecin s'est sottement comporté ici et aurait dû être averti plus tôt. Mathilde J., avec sa sensibilité à vif, considérerait sûrement qu'elle s'est rendue coupable de négligence et elle en serait très affectée. Mais en réalité cela n'a aucune importance, puisque en tout cas son jugement n'aurait pas été pris en considération. L'attestation du médecin de district devrait absolument confirmer la sienne, et je n'obtiens jamais cette dernière, car je ne puis pour rien au monde me faire plus malade que je ne suis. Donc, très chère, évitez le moindre mot qui puisse inquiéter Mathilde, j'informerai loyalement le médecin que je vais mieux. Même en une telle circonstance, nous devons nous maintenir dans les voies droites et claires. Encore un baiser affectueux.

R.

307. *A Marta Rosenbaum*

[8 février 1917⁵⁰.]

Ma chère petite Marta, j'ai été si heureuse de la visite d'hier. C'était si beau, si chaleureux ; j'espère que sûrement aujourd'hui

49. La lettre était pour Hans Diefenbach.

50. D'après le contenu, il s'agit probablement de la même visite de Marta Rosenbaum du début de février 1917. D'une part, R. L. lui confie

et dimanche ce sera pareil ! c'est pour moi un grand réconfort intérieur, et j'y puiserai des forces pendant plusieurs semaines. Vous m'avez réchauffée, procuré un tel bien-être par votre présence, chère âme que vous êtes ! Dans quelque temps vous reviendrez, n'est-ce pas ? Je me réjouis déjà de la prochaine fois. C'est-à-dire si je continue à rester sous les verrous : j'observe maintenant strictement les prescriptions médicales et j'espère fermement partir d'ici pleine de force et de santé, de sorte que vous vous réjouirez de me voir au travail et dans la lutte. Il faudra beaucoup lutter et travailler, mais je ne me décourage absolument pas. Très chère amie, l'histoire sait toujours s'en tirer quand la situation semble la plus désespérée. Ici je ne laisse pas parler une sorte de fatalisme commode, tout au contraire ! Il faut savoir aiguillonner à l'extrême la volonté des hommes, et il s'agit de lutter consciemment de toutes ses forces. Mais je veux dire que le succès de l'action consciente sur les masses dépend, maintenant où tout *semble* si désespéré, des ressorts élémentaires profondément cachés appartenant à l'histoire. Je sais par l'expérience historique, et aussi par mon expérience personnelle en Russie, que c'est précisément quand tout paraît absolument sans issue et lamentable à l'extérieur que se prépare déjà un complet renversement de la situation, qui en sera d'autant plus violent⁵¹. D'ailleurs, ne l'oubliez jamais : nous sommes liés aux lois de l'évolution historique, et celles-ci ne se démentent *jamais*, même si elles ne suivent pas exactement le schéma que nous avons tracé. Donc, en tout cas : garder la tête haute et ne pas laisser le courage flancher. Je vous serre dans mes bras de toute ma chaleureuse affection,

votre R.

Ecrivez encore à Hänschen et dites-lui qu'au cas où, comme je le suppose, il voudrait se présenter ici à l'improviste le mieux serait le dimanche matin. Peut-être dimanche prochain ? Il ne doit naturellement pas laisser entendre qu'il savait que le dimanche convient le mieux, il doit venir « par hasard », parce que l'autorisation de la *Kommandantur* tarde trop. Je garantis le succès.

un message à Hans Diefenbach dont elle parle dans sa lettre à ce dernier du 17 février 1917. D'autre part, le visiteur pouvait voir la détenue pendant plusieurs jours de suite.

51. L'histoire allait d'ailleurs lui donner raison quelques semaines plus tard.

[10.II.1917⁵².]

Ma petite Marta, très chère ! pour la dernière fois une petite lettre que vous pourrez lire en route. *Nota bene* : comme vous pouvez vous attendre n'importe quand à être arrêtée à la gare de Berlin en rentrant de Wronke, je vous prie instamment de ne garder aucune lettre, etc., dans votre *sac à main*, mais de la porter sur vous. Car vous n'êtes pas tenue de vous laisser imposer une fouille corporelle en tant que prévenue, et par la suite, dès que l'occasion se présente, vous pouvez détruire ce qui est nécessaire. Comme cette semaine était délicieuse ! Je garde une impression d'infinie harmonie et de beauté de votre visite. Vous avez raison : Kurt a tant mérité de reconnaissance de nous deux pour nous avoir réunies que rien qu'à cause de cela je dois tout lui pardonner et être bonne avec lui. Et vous avez encore raison quand vous dites : il a été projeté hors de sa voie⁵³. Il faut que nous l'aidions à la retrouver. D'ailleurs, il ne faut jamais oublier d'être bon, car, dans les contacts humains, la bonté vaut bien mieux que la sévérité. Rappelez-le-moi souvent, car malheureusement j'incline à la sévérité — à vrai dire, seulement dans les relations politiques. Dans les rapports personnels, je sais que je suis exempte de toute dureté, et le plus souvent j'incline à pouvoir aimer et à tout comprendre.

Comme c'est dommage que nous nous soyons rencontrées si tard ! Mais, très chère, ce qui m'attire le plus vers vous, c'est précisément la fraîcheur de votre nature, votre ouverture, votre maladresse parfois un peu enfantine. Vous donnez par là une telle impression de jeunesse, de cordialité chaleureuse, que chez vous je ne sens pas l'âge, je n'ai pas non plus l'impression que vous ayez gâché vos possibilités. Je crois que vous pouvez encore devenir et réussir tout ce que vous auriez pu être plus tôt. Du reste, cela va peut-être vous surprendre ! je n'attends rien de particulier de vous. Je n'éprouve aucun besoin de jouer à la maîtresse d'école vis-à-vis d'êtres qui me sont chers. Je vous aime telle que vous êtes. Naturellement, je veux que vous ne

52. Note en marge de la lettre : « donnez suite immédiatement ». Il s'agit donc encore une fois d'un message glissé lors d'une visite.

53. Kurt Rosenfeld était au front. Le manuscrit prêté par Marta à Benedikt Kautsky porte une note de Marta Rosenbaum : « Il était sous la pression de l'armée. »

perdiez pas complètement votre temps dans des besognes journalières, que vous lisiez beaucoup de bons livres, que vous aidiez et collaboriez à la grande tâche, mais tout cela, me semble-t-il, vous le pouvez telle que vous êtes, telle que je vous connais. Votre expérience (je pressentais déjà que vous avez subi de dures épreuves, quoique je n'en sache pas plus), vous me la raconterez à Südende, à la campagne, en cueillant des fleurs des champs, n'est-ce pas ? Je veux prendre ma part de vos chagrins et de votre fardeau, j'éprouve le besoin de ne pas vous voir souffrir seule. Peut-être pourrai-je par ma *force* et mon affection vous soutenir et vous protéger un peu. Et maintenant recevez beaucoup, beaucoup de remerciements pour les belles heures que vous m'avez procurées, pour la chaleur que vous m'avez dispensée, et aussi pour la beauté de vos mains, que je contemple chaque fois avec joie.

De tout cœur,

votre Rosa.

309. *A Mathilde Wurm*

Wronke en P.[oznanie], 16 février 1917.

(Adresse donc tes lettres directement ici *cachetées* et sans la mention « lettre de prisonnier de guerre ».)

Ma chère Tilde,

Bien reçu ta lettre, ta carte et les gâteaux secs — merci beaucoup. N'aie pas peur, bien que tu aies riposté si courageusement et même que tu me declares la guerre, mes sentiments pour toi n'ont pas changé. Je n'ai pu m'empêcher de sourire en lisant que tu veux me « combattre ». Ma fille, je suis très solide sur ma selle, personne encore n'a pu me faire mordre la poussière ; je suis curieuse de voir celui qui en serait capable. Mais, si j'ai souri, c'est pour une autre raison aussi : tu n'aimes pas du tout me « combattre » et tu m'es attachée, y compris sur le plan politique, bien plus que tu ne veux le reconnaître. Je te servirai toujours de boussole, parce que ta nature droite te dit que je possède le jugement le plus sûr ; c'est que chez moi n'existe aucun de ces facteurs secondaires : la pusillanimité, la routine, le crétinisme parlementaire, qui brouillent le jugement d'autrui. Toute ton argu-

mentation contre ma devise : « je suis là — je ne puis agir autrement », se résume en ces mots : tout cela est bel et bon, mais les gens sont trop lâches et trop faibles pour cet héroïsme-là ; *ergo*, adaptons notre tactique à leur faiblesse, suivant le principe : *chi va piano va sano*. Mon petit agneau, c'est là un point de vue historique d'une étroitesse ! Il n'y a rien de moins immuable que la psychologie des hommes. D'autant que la psyché des masses recèle toujours — telle *thalassa*⁵⁴, la mer éternelle — à l'état latent, toutes les virtualités : un calme de mort et la tempête grondante, la lâcheté la plus vile et le plus farouche héroïsme. La masse est toujours ce qu'elle *doit nécessairement* être en fonction des circonstances, et elle est toujours sur le point de devenir quelque chose de tout à fait différent de ce qu'elle paraît être. Ah, quel beau capitaine il ferait, le navigateur qui fixerait sa route en se fiant uniquement à l'aspect momentané de la mer et ne saurait pas prévoir l'arrivée de la tempête à partir des signes observés dans le ciel et dans les profondeurs de l'Océan ! « Etre déçu par les masses », ma petite, pour un dirigeant politique, c'est toujours donner la preuve de son incapacité. Un dirigeant de grande envergure ne fonde pas sa tactique sur l'humeur momentanée des masses, mais sur les lois d'airain de l'évolution ; il s'en tient à sa tactique en dépit de toutes les déceptions et, pour le reste, laisse tranquillement l'histoire mener son œuvre à maturité.

Sur ce, nous allons « clore ce débat ». Je reste volontiers ton amie.

Quant à savoir si, comme tu le veux, je continuerai à t'instruire, c'est de toi que cela dépend.

[Dans ta lettre], tu me rappelles un soir, il y a six ans, où nous attendions ensemble la comète⁵⁵ sur les bords du Schlachtensee. Curieusement, je n'arrive absolument pas à me remémorer cette soirée. Mais tu réveilles un autre souvenir. Ce jour-là, un soir d'octobre, j'étais assise avec Hans Kautsky, sur les bords de la Havel⁵⁶, en face de l'île aux Paons, et nous attendions aussi la comète. La nuit était déjà tombée, mais à l'horizon s'illuminait encore mélancoliquement une bande de pourpre qui se reflétait dans la Havel et transformait la surface de l'eau en un pétale de rose. Une risée passa sur la rivière, faisant naître des vagues d'écaillés sombres sur l'eau tachetée d'un vol de points noirs : c'étaient des canards sauvages qui, au cours de leur migration, faisaient étape sur la Havel et nous adressaient leur cri assourdi,

54. La mer (en grec).

55. En 1911, l'apparition de la comète avait passionné toute l'Europe.

56. Dans les faubourgs résidentiels de Berlin.

tout empli de nostalgie et d'immensité. C'était une impression étrange et nous restions là, silencieux, comme sous l'effet d'un charme. Moi, je regardais la Havel et Hans, par hasard, me regarda. Tout d'un coup, il se leva, épouvanté, en me prenant la main. « Qu'as-tu donc ? », s'écria-t-il. Derrière son dos un météore venait en effet de tomber, répandant sur moi une lumière d'un vert phosphorescent qui m'avait donné une pâleur de cadavre. Et, comme devant ce spectacle étrange que lui ne pouvait voir j'avais sursauté violemment, Hans n'avait sans doute pu s'empêcher de penser que j'étais en train de mourir. (Après coup, il a fait un grand et beau tableau de cette soirée aux bords de la Havel.)

Tu me dis qu'actuellement « une seule chose » occupe ton esprit et ton temps : la situation lamentable du parti ; c'est un très fâcheux état d'esprit, car il brouille aussi le jugement politique. Surtout, il faut en tout temps mener une vie qui engage la personnalité tout entière. Mais, ma petite, si tu ouvres un livre si rarement, alors, au moins, ne lis que de *bonnes choses* et pas de la littérature de bas étage, comme cette vie romancée de Spinoza que tu m'as envoyée ⁵⁷.

Où veux-tu en venir avec les souffrances particulières des Juifs ? Pour moi, les malheureuses victimes des plantations d'hévéas dans la région du Putumayo ⁵⁸, les nègres d'Afrique dont les Européens se renvoient les corps comme on joue à la balle, me touchent tout autant. Te souviens-tu du récit de la campagne de von Trotha ⁵⁹, dans le Kalahari ⁶⁰, que l'on trouve dans l'ouvrage du Grand Etat-Major ?... « Et les râles des agonisants, les cris de ceux que la soif avait rendus fous retentissaient dans le silence sublime de cette immensité. » Ce « silence sublime de l'immensité » où tant de cris *se perdent*, il éclate dans ma poitrine si fort qu'il ne saurait y avoir dans mon cœur un petit recoin spécial pour le ghetto : je me sens chez moi dans le vaste monde partout où il y a des nuages, des oiseaux et des larmes.

Hier soir, il y avait de merveilleux nuages roses au-dessus des remparts de ma forteresse. Debout devant ma fenêtre à barreaux, je récitais pour moi toute seule mon poème préféré de Mörike.

57. Roman de Berthold Auerbach du cycle *Ghetto*.

58. Affluent de la rive gauche de l'Amazone qui sépare la Colombie du Pérou.

59. Vice-amiral allemand (1868-1940), qui prit part à plusieurs expéditions coloniales en Afrique et en Chine.

60. Région presque désertique au cœur de l'Afrique du Sud à la lisière de l'actuel Betchouanaland.

Me voici pénétrant dans la ville accueillante
Et dans les rues s'épand le rouge du couchant
D'une croisée ouverte
Que masquent tant de fleurs jetées à profusion.
Jaillit le tintement d'une clochette d'or
Et une voix évoque un chœur de rossignols
Qui fait frémir les fleurs
Ravive les parfums
Et redonne aux roses tout l'éclat du carmin.
Étonné, tout empli d'une joie qui m'opresse, je restai là,
longtemps

Et point ne sais moi-même en vérité
Comment j'ai pu franchir la porte de la ville.
Le monde maintenant devant moi s'illumine
Au ciel rougeoient des vagues qui se mêlent
Derrière moi, la ville dans une brume d'or
Et le chant du ruisseau avec ses aulnes verts
Et le bruit du moulin tout au fond du vallon.
Une ivresse me prend qui brouille mon chemin
O Muse, est-ce toi qui effleures mon cœur
Captif des liens de ton amour ?...

Voilà, et maintenant adieu, ma brave et bonne petite fille.
Le ciel seul sait quand j'en viendrai de nouveau à t'écrire une
lettre : je n'ai à présent aucune envie d'écrire. Mais, cette lettre,
je te la devais.

Je t'embrasse et te serre vigoureusement la main.

Ta R.

310. *A Hans Diefenbach*

[Wronke en Poznanie, 17.II.1917⁶¹.]

C.[her] H.[ans],

Merci de tout, je n'ai plus besoin de livres.
Télégraphiez encore une fois et demandez confirmation. Qu'en

61. Lieu et date établis d'après le cachet de la poste.

est-il de votre fièvre ? A propos des conseils contradictoires de M^{me} R.⁶², tenez-vous-en, comme toujours avec les femmes, au *dernier* mot... Pour l'amour du ciel, écrivez un peu plus lisiblement ! et pas sur des factures de librairie.

Affectueusement.

R.

Décidez-vous maintenant pour une des trois adresses entre lesquelles vous hésitez. Je propose : Frau Dr Rosa Luxemburg, Wronke en Poznanie, forteresse. Par votre demande vous avez déjà reconnu officiellement *la liaison dangereuse*⁶³.

311. A *Sonia Liebknecht*

Wronke en P., forteresse,
18.2.[19]17.

[⁶⁴ Ma très chère Sonitchka,

Votre lettre m'a fait très plaisir, mais le petit visage douloureux qui surgit à chaque ligne m'a fait très mal. Il faut que vous partiez ! Pourquoi hésitez-vous ? Pourquoi ne prenez-vous pas une décision claire et nette ? Chaque jour qui passe est un péché envers vous-même ! Allez donc à Aldenbach comme Hans D.[iefenbach] vous l'a conseillé, il y était très bien.]

Depuis longtemps, rien ne m'a bouleversé autant que le bref récit que m'a fait Marta⁶⁵ de votre visite à Karl⁶⁶ ; elle m'a dit l'impression que cela vous a fait de le voir derrière une grille. Pourquoi me l'avez-vous caché ? J'ai le droit de prendre part à toutes vos souffrances et n'en laisserai rien rabattre. Cela m'a d'ailleurs remis en mémoire le jour où, il y a dix ans, j'ai revu

62. Rosenbaum. Il s'agit du message de R. L. (cf. lettre à M. Rosenbaum du 8 février 1917).

63. En français dans le texte.

64. Les passages entre crochets ne figurent pas dans *BAG*.

65. Marta Rosenbaum.

66. Karl Liebknecht, mari de Sonia, condamné à quatre ans de prison, était incarcéré à la forteresse de Luckau.

pour la première fois mes frères et mes sœurs dans la Citadelle de Varsovie⁶⁷.

Là-bas, on vous conduit dans une sorte de double cage en grillage — c'est-à-dire qu'une petite cage est placée à l'intérieur d'une cage plus grande —, et c'est à travers les deux treillis superposés, ce qui brouille la vue, qu'il faut s'entretenir. Comme le jour de la visite était le lendemain d'une grève de la faim qui avait duré six jours, j'étais affaiblie au point que le capitaine (qui commandait la forteresse) fut presque obligé de me porter dans le parloir, tandis que j'étais contrainte, pour ne pas tomber, de m'accrocher des deux mains au treillage, ce qui renforçait probablement encore l'impression qu'on avait affaire à une bête fauve dans un jardin zoologique. La cage se trouvait dans un coin assez sombre de la pièce et mon frère pressait son visage tout contre le grillage. « Où es-tu ? », ne cessait-il de demander, tout en essuyant sur son lorgnon les larmes qui l'empêchaient de voir. Que je serais heureuse de pouvoir être en ce moment dans la cage de Luckau et d'épargner cette épreuve à Karl !

Remerciez beaucoup Pfemfert⁶⁸ de m'avoir envoyé le Galsworthy⁶⁹. Je l'ai terminé hier et j'ai été contente de l'avoir lu. Ce roman pourtant m'a moins plu que *Le Propriétaire*⁷⁰, non parce que la tendance sociale y est plus accusée, mais en dépit de ce fait. Ce que je recherche dans un roman, ce n'est pas la tendance, mais avant tout la valeur artistique et, à ce point de vue, ce qui me choque dans *Fraternité*, c'est que Galsworthy y fait montre de *trop d'esprit*. Cela ne va pas vous étonner. Galsworthy appartient au même type d'écrivain que Bernard Shaw ou Oscar Wilde, type qui semble actuellement très courant chez les intellectuels anglais : des hommes très intelligents et raffinés, mais blasés, qui considèrent tout ce qui se passe dans le monde d'un air sceptique et amusé. Les fines et ironiques remarques que Galsworthy fait

67. R. L. avait été arrêtée le 4 mars 1906 à Varsovie et transférée le 11 avril dans la Citadelle sur les bords de la Vistule.

68. Franz Pfemfert (1879-1954), publiciste et écrivain, ami de R. L., animateur de la revue *Die Aktion*. Il édita les écrits posthumes de Karl Liebknecht et fut en 1926 l'un des co-fondateurs de la « Ligue spartakiste des organisations communistes » se réclamant des traditions de R. L. et Karl Liebknecht.

69. Romancier et auteur dramatique anglais (1867-1933), auteur de *La Saga des Forsyte*.

70. A propos de ce roman, elle écrit à Clara Zetkin le 29 décembre 1916 : « Cette fois, je n'ai pas pu t'envoyer autre chose que *Le Propriétaire*, mais lis-le à tout prix et écris-moi tout de suite ce que tu en penses. Ce livre m'a profondément ébranlée » (SKL, p. 182). Le titre allemand du *Propriétaire* est *L'Homme riche*.

sur ses *personae dramatis* [personnages dramatiques] sans jamais se départir de son sérieux me font souvent rire aux éclats. Mais, de même que des personnes réellement bien élevées et distinguées ne se moquent jamais, ou rarement, de leur entourage, même si elles en aperçoivent tous les travers, un véritable artiste ne doit jamais faire de l'ironie sur ses propres créations. Bien entendu, Sonitchka, cela n'exclut pas la grande satire ; par exemple l'*Emmanuel Quint* de Gerhart Hauptmann⁷¹ est la satire la plus cinglante de la société moderne qui ait été écrite depuis cent ans. Mais Hauptmann lui-même ne ricane pas en l'écrivant ; à la fin de son œuvre, je le vois, les lèvres tremblantes, les yeux grands ouverts où scintillent des larmes. Par contre, Galsworthy, avec les notations spirituelles qu'il glisse dans son roman, me fait l'effet d'un voisin de table qui, dans une réception, chaque fois qu'entre un nouveau convive, me murmurerait une remarque malicieuse à son sujet.

[Clara m'a fait part de son enthousiasme concernant *Le Propriétaire*. Mais comme son jugement sur notre — la vôtre et la mienne — Irène⁷² est dur et puritain, sur cette pauvre créature adorable qui est trop faible pour se frayer un chemin dans le monde à la force du poignet et qui reste au bord du chemin comme une fleur écrasée. Clara prétend qu'elle n'a pas la moindre compréhension pour ces « dames » qui ne sont que des « appareils sexuels et digestifs ». Comme si chaque femme pouvait devenir « agitatrice », sténotypiste, téléphoniste ou quoi que ce soit d'« utile » dans le genre ! Et comme si les belles femmes — la beauté, ce n'est pas seulement un joli visage, mais aussi la finesse et la grâce intérieures —, comme si les belles femmes n'étaient pas déjà un cadeau du ciel parce qu'elles sont un plaisir des yeux ! Et si Clara se dresse en archange armé d'une épée flamboyante à la porte de l'Etat de l'avenir pour en chasser les Irènes, je lui adresserai, les mains jointes, cette prière : laissez-nous les tendres Irènes, même si elles ne servent qu'à orner la terre, comme les colibris et les orchidées. Je suis pour le luxe sous toutes ses formes.

Et vous, Sonitchka, vous soutiendrez certainement mon intervention pour les femmes gracieuses dont l'aspect aimable leur

71. Gerhart Hauptmann (1862-1946), poète, dramaturge et romancier allemand ; il commença par écrire des pièces d'inspiration naturaliste et sociale (1892), dont *Die Ratten* (Les Rats) puis *Die Weber* (Les Tisserands) qui le rendirent célèbre ; il se tourna plus tard vers un symbolisme empreint de mysticisme (*Und Pippa tanzt*). Voir aussi la lettre à Hans Diefenbach du 5 mars 1917.

72. Héroïne du roman de Galsworthy.

confère le droit à l'existence, car, pour vous, ce sera un plaidoyer *pro domo*.]

C'est aujourd'hui encore dimanche, le jour le plus mortel pour les prisonniers et les personnes seules. Je suis triste, mais je souhaite de tout mon cœur que, vous, vous ne le soyez pas et Karl non plus. Ecrivez-moi bientôt pour me dire quand vous partirez vous reposer et où vous irez. Je vous embrasse de tout cœur. Mes amitiés à vos enfants.

Votre Rosa.

P.-S. : Pfe.[mfert] ne pourrait-il pas m'envoyer encore un bon livre, peut-être quelque chose de Th. Mann⁷³ ? Je n'ai rien lu de lui. Encore une prière : le soleil commence à m'éblouir lorsque je sors, vous seriez bien gentille de m'envoyer sous enveloppe un mètre de tulle noir très léger à petits pois noirs ; je vous en remercie d'avance.

312. A Hans Diefenbach

Wronke en P., 5.III.[19]17
(pour célébrer la fête du jour⁷⁴).

Mon cher Hänschen,

Vous faites erreur en accusant mon impulsivité, mon caractère juvénile et autres choses flatteuses de ce genre. Car d'abord je vous ai écrit une belle lettre de huit pages. Simplement, je ne l'ai pas envoyée (en guise de preuve, je joins ici le dessin qui l'agrémentait). Ensuite, je vivais constamment dans l'idée, suggérée par mon désir nostalgique, que vous alliez arriver ici, en personne, chaque jour. Cependant, il semble que M. von Kessel⁷⁵ soit parvenu à découvrir mon point le plus vulnérable, et il veut dorénavant me mettre à l'épreuve pour voir si je tiendrai le coup.

73. Thomas Mann (1875-1955), romancier allemand, connu en particulier par son grand roman *La Montagne magique*.

74. L'anniversaire de R. L.

75. Le général commandant la place de Berlin de qui R. L. dépendait en tant que détenue dans une forteresse militaire.

Ne me rendez pas la tâche plus difficile en vous mettant en colère contre moi, mais continuez à m'écrire sans vous lasser, soyez bon et patient avec moi, même si je ne le mérite pas, comme toujours.

En réalité, je traverse actuellement une passe assez dure. C'est exactement comme l'an dernier, Barnimstrasse : pendant sept mois je tiens bon, et le huitième mes nerfs flanchent tout à coup. Chaque jour à passer devient un petit sommet qu'il me faut gravir ; la moindre bagatelle m'irrite douloureusement. En effet, dans cinq jours il y aura huit mois pleins de ma deuxième année de solitude. Ensuite, sûrement, comme l'an dernier, la vie reprendra ses droits, d'autant plus qu'on s'approche du printemps. Du reste, tout serait bien plus facile à supporter, si je n'oubliais pas la loi fondamentale que je me suis fixée comme règle de vie : être *bon*, voilà le principal ! Etre *bon* tout simplement. Voilà qui englobe tout et qui vaut mieux que toute l'intelligence et la prétention d'avoir raison. Mais qui me rappellera ici à l'ordre, puisque même Mimi est absente ? A la maison, elle s'entendait à me remettre dans le droit chemin en me jetant un long regard silencieux, si bien que chaque fois je m'empressais de l'embrasser (ne vous en déplaise) et de lui dire : « Tu as raison, être bon, c'est l'essentiel ! » Donc, si vous vous apercevez parfois, par mon silence ou dans ce que je dis, que je boude ou que je suis de mauvaise humeur, rappelez-moi l'exhortation de Mimi et prêchez d'exemple : *soyez bon* vous-même, même si je ne le mérite pas... Et maintenant, avant tout, mille mercis — la liste s'est gonflée : merci pour le petit livre, la saccharine (que je vous renvoie puisque j'en ai reçu une grande provision et que vous en avez personnellement besoin), pour la petite photographie, le thermomètre, les bonbons, les deux derniers livres, en particulier pour les portraits d'empereurs romains qui donnent envie de croire à la république, et surtout pour les lettres, ma grande consolation. Votre épopée à Wronke m'a bien amusée, il est dommage seulement que je n'aie pu y participer, ni même en avoir un écho. Mais ce qui m'a infiniment plu, c'est la lettre où vous essayez à l'aide de toute votre séduction de m'inciter à lire Hebbel⁷⁶, goûtant d'avance ma joie de la découverte ! Comme ça me fait plaisir de retrouver le même inébranlable Hänschen ! Vous ne pouvez imaginer que je sache ou que je connaisse quoi que ce soit qui ne m'ait été transmis par vos chères mains de mentor !

76. Friedrich Hebbel (1813-1863), poète et dramaturge allemand, auteur de nombreuses pièces de théâtre : *Judith* (1841), *Maria Magdalena* (1844), *Herodes und Marianne* (1848), *Agnes Bernauer* (1854), *Gyges und sein Ring* (1856).

Hans — petit âne —, je connais Hebbel depuis plus longtemps que vous. Je l'avais emprunté à Mehring au temps où l'amitié qui nous liait était à son zénith⁷⁷ et où la région qui sépare Steglitz⁷⁸ de Friedenau (où j'habitais alors) était un paysage tropical ; l'*elephas primigenius* y paissait et la girafe élançée arrachait les rameaux verts du palmier-phénix. A cette époque — Hänschen ne se profilait même pas à l'horizon de Berlin —, j'ai lu *Agnès Bernauer*, *Maria Magdalena*, *Judith*, *Hérode et Marianne*. Toutefois, je ne pus continuer, car le climat tropical céda brutalement la place à la première grande ère glaciaire, et ma grosse Gertrud dut se rendre Steglitz avec un panier à linge d'anciens cadeaux et de livres empruntés en échange d'une cargaison analogue livrée à Friedenau, comme c'est d'usage à chacune de nos ruptures de fiançailles. Je connais donc Hebbel et lui voue un respect profond, quoique dépourvu d'enthousiasme. Je le place bien *au-dessous* de Grillparzer⁷⁹ et de Kleist⁸⁰. Il est très intelligent, son style est beau, mais ses personnages ont trop peu de vie et de chaleur ; ils servent simplement de supports à des problèmes raffinés et subtils. Si vous voulez m'en faire cadeau, je pourrais peut-être faire un échange contre Grillparzer ? Voilà quelqu'un que j'aime réellement. Le connaissez-vous et l'appréciez-vous à sa valeur ? Si vous voulez lire quelque chose d'excellent, prenez un court fragment de lui : sa *Judith*⁸¹, c'est du plus pur Shakespeare par la concision, la justesse de ton et l'humour populaire, avec, en outre, le souffle délicat et poétique qui manque à Sh. N'est-il pas comique de penser que Grillparzer fut un rond-de-cuir et un type très ennuyeux (voyez son autobiographie presque aussi fastidieuse que celle de Bebel)⁸² ?

Et vous, où en êtes-vous de vos lectures ? Etes-vous suffisamment pourvu ? Ces temps derniers j'ai fait une série de découvertes heureuses que je voudrais beaucoup vous recommander.

77. Les relations qui liaient Mehring à R. L. étaient toujours sujettes à des hauts et des bas, comme en témoigne l'ensemble de la correspondance avec Mehring.

78. Quartier de Berlin où habitait Mehring.

79. Franz Grillparzer (1791-1872), poète et dramaturge autrichien, auteur de nombreuses tragédies dont l'une des plus connues est *Sappho* (1814).

80. Heinrich von Kleist (1777-1811), poète, auteur de nouvelles et de pièces de théâtre : *Penthesilée*, *Le Prince de Hombourg*, *La Cruche cassée*, *Catherine de Heilbronn*. Parmi ses nouvelles, la plus célèbre est *Michael Kolhaas*.

81. R. L. se trompe, le fragment auquel elle fait allusion s'intitule *Esther* (1848).

82. F. Grillparzer, *Selbstbiographie und Bildnisse* ; A. Bebel, *Aus meinem Leben*.

Par exemple — au cas où vous ne le connaissiez pas encore — l'*Emmanuel Quint* de Gerhart Hauptmann (un roman)⁸³. Connaissez-vous les tableaux du Christ de Hans Thoma⁸⁴ ? Eh bien, dans ce livre, vous aurez une vision du Christ mince et sombre silhouette, auréolée d'une lumière pourpre, parcourant les champs de blés mûrs, tandis qu'à gauche et à droite de molles vagues mauves ondulent sur les épis argentés. Un problème parmi tant d'autres m'a frappée, un problème que je n'avais jamais vu encore exposé dans une œuvre littéraire et que je ressens si profondément dans ma propre vie : le tragique de celui qui prêche à la foule et qui sent que chaque mot, à l'instant même où il sort de sa bouche, se fige, se déforme dans l'esprit des auditeurs jusqu'à la caricature grossière ; et le prédicateur se voit cloué à cette image caricaturale de lui-même et enfin assailli par ses disciples qui lui hurlent aux oreilles : « Montre-nous le miracle ! Fais ce que tu nous as appris. Où est ton miracle ? » La manière dont Hauptmann décrit la scène est vraiment géniale. Häschen, on ne devrait jamais porter un jugement définitif sur les gens, ils vous réservent toujours des surprises, souvent mauvaises, mais, Dieu merci ! aussi des surprises heureuses. Je prenais Hauptmann pour un faiseur, et voici que l'animal sort un grand livre plein de profondeur, tant et si bien que j'aurais voulu lui écrire immédiatement une lettre chaleureuse. Je sais que vous m'y auriez encouragée, de même vous vouliez me faire écrire à Ricarda Huch⁸⁵. Mais je suis trop timide et réservée pour des confessions aussi ostentatoires. Il suffit que je me confesse à vous.

J'aurais encore mille choses à vous dire. Quand viendrez-vous enfin ?

Affectueusement.

Votre R.

Prière d'adresser mes meilleurs remerciements aux Marchl. [ewski]⁸⁶ pour l'*Ingeborg* de Kellermann⁸⁷ et mille souvenirs. J'espère aller les voir une fois et faire la connaissance de la charmante Jagoda.

83. *Der Narr in Christo Emmanuel Quint* (1910) témoigne d'une conception rationaliste inspirée par la *Vie de Jésus* de D. F. Strauss.

84. Hans Thoma (1834-1924), peintre allemand, fit surtout des tableaux allégoriques ainsi que des scènes enfantines ou des paysages.

85. Cf. lettre à Mathilde Jacob des 5/6 novembre 1915, note 161.

86. Il s'agit du frère de Julian Marchlewski qui habitait à Posen.

87. Bernhard Kellermann (1879-1951), écrivain, auteur dramatique, il obtint avec son roman d'utopie technique *Der Tunnel* (1913) un succès mondial. Auteur de nombreux romans de critique sociale (*Yester und Li*, 1904 ; *Ingeborg*, 1906 ; *Der Tor*, 1909 ; *Die Brüder Schellenberg*, 1915 ;

[Probablement mars 1917⁸⁸.]

Chère Loulou,

J'ai attendu si longtemps pour pouvoir bavarder avec toi tout à fait librement, car autrement⁸⁹ on ne peut pas écrire à cœur ouvert — ni parler non plus. Note-le bien, pour ne pas être déçue ou déprimée, si tu trouves que je manque un peu de naturel...

Avant tout, mille mercis à toi et au Hérisson⁹⁰ pour votre magnifique livre⁹¹ et votre affectueuse dédicace. Il me donne beaucoup de joie et je ne me lasse pas de regarder ces belles reproductions. J'ai commencé à en lire un petit chapitre de-ci de-là (p. ex. à l'instant celui sur les oiseaux migrateurs), puis je le lirai et le relirai comme il faut du début à la fin. C'est tout à fait un livre pour moi. Et puis grand merci pour le magnifique gâteau. J'ai déjà attaqué à belles dents la moitié de cette délicieuse montagne. Chose curieuse, plus j'en mange, meilleur je le trouve, et d'habitude les dernières miettes vous semblent tout à fait divines. Mais il en est ainsi de toute chose, n'est-ce pas ?

Mais venons-en à toi maintenant, ma chérie. Dans quelle disposition d'esprit es-tu ? Pourquoi cette profonde dépression, cette morosité ? J'ai d'abord pensé que c'était le départ de Hannes qui a brusquement fait naître chez toi un certain sentiment d'esseulement, et j'espère vivement que ses gentilles lettres t'apporteront plus de réconfort que ne sauraient le faire les miennes. Mais à présent cet état semble persister, ce qui m'inquiète sérieusement. Est-ce à cause de la situation générale ? Pourtant, tu me tenais

Das blaue Band, 1938 ; *Totentanz*, 1948 ; etc.), il fut persécuté sous le nazisme et fut en 1945 l'un des fondateurs de l'« Union culturelle pour la rénovation démocratique de l'Allemagne ». R. L. écrit à Clara Zetkin le 3 août 1916 à propos du *Tunnel* : « Pour la *Gleichheit*, au cas où tu aurais besoin d'un feuilleton, je te conseillerais un excellent chapitre du *Tunnel* de Kellermann : l'histoire du jeune palefrenier. Si tu veux, je peux te le faire chercher et envoyer » (*SKL*, p. 182).

88. Sans date. Postée à Kreuz. Date établie d'après le contenu (anniversaire de R. L.).

89. C'est-à-dire dans les lettres officielles, soumises à la censure des autorités militaires. Celle-ci est passée en fraude.

90. Surnom de Hans Kautsky.

91. Luise et Hans Kautsky avaient offert à R. L. pour son anniversaire un ouvrage d'ornithologie.

sur ces problèmes dans cette première et longue lettre un langage fort serein et fort courageux ? Tu les dominais tellement que je m'en suis véritablement réjouie. Est-ce lié à ta situation personnelle ou ta santé ? Evidemment, si je pouvais jeter sur toi, de mes yeux, un regard, un seul, il me fournirait une réponse bien plus sûre et bien plus rapide à toutes ces questions que tes lettres, et mon impatience grandit déjà dans l'attente de ta visite. Et malgré tout je suis contente de ne t'avoir pas ici avant mai, car par ce temps je me ferais sérieusement du souci pour ta santé. Tu as sans doute appris que la pauvre Marta a pris froid⁹², et, chez toi, il ne faut pas plaisanter avec ça. De plus, moi aussi, j'espère que le printemps me fera revivre et que je pourrai te procurer plus de joie. En général — surtout quand je suis toute seule —, je ne me laisse pas aller, je me tiens bien. Mais à la moindre émotion — fût-elle joyeuse — mes nerfs lâchent rapidement. Mais ce n'est, là aussi, qu'un état passager : l'an passé, c'est exactement ce qui m'est arrivé⁹³. Le huitième et le neuvième mois sont toujours des mois critiques. Puis une réaction se produit d'elle-même et mes nerfs se remettent. Le printemps surtout opère toujours des miracles chez moi. Je ne sais comment cela se fait : plus je vis, plus j'éprouve chaque année plus consciemment, plus profondément, le miracle du printemps, puis celui de l'été, puis celui de l'automne. Chaque jour est pour moi un magnifique miracle et je regrette seulement de n'avoir pas assez de temps ni de loisir pour m'abandonner tout à la contemplation. C'est-à-dire que, depuis deux ans, j'ai assez de temps et de loisir, et pourtant je ne vois que si peu toutes ces splendeurs. Mais flâner librement en pleine campagne ou même ne serait-ce que dans les rues, en avril-mai m'arrêter devant chaque petit jardin, contempler bouche bée les arbustes qui verdissent, voir les feuilles de chaque bourgeon avec leur torsion différente, voir l'érable disséminer ses étoiles jaune-vert, la première stellaire et la première véronique pointer au creux du gazon, pour moi, actuellement, c'est vraiment la félicité la plus grande qui soit, et je n'ai besoin de rien de plus, je ne veux et ne désire rien de plus, pourvu seulement que

92. Marta Rosenbaum avait attrapé froid lors du voyage de retour de Wronke où elle avait rendu visite à R. L. au début de mars 1917 (cf. lettre suivante à Marta Rosenbaum).

93. En fait, R. L. est très malade, comme le rapporte Mathilde Jacob : « Je fus effrayée du mauvais état de santé de Rosa Luxemburg quand je vins la voir. Elle qui n'avait pas l'habitude de tenir compte des douleurs physiques m'écrivait alors de manière souterraine : « Je souffre de dépressions de l'âme. C'est parfois si grave que j'en ai de grandes craintes. » Ses maux d'estomac revenaient si fréquemment que, souvent, Rosa n'absorbait pas ou presque pas de nourriture » (*Im Gefängnis*, p. 68).

je puisse passer chaque jour une petite heure de cette façon. Ne te méprends pas ! Je ne veux pas dire que je souhaiterais me limiter à cela et ne pas mener une vie d'action et de réflexion. Je veux dire seulement que j'ai alors mon quantum de *bonheur personnel* et que par là je suis cuirassée pour tous les combats à livrer et dédommagée pour toutes les privations.

L'an passé j'ai vécu un bref printemps comme celui-là et — voilà que le souvenir douloureux m'en revient à présent — en partie avec Karl⁹⁴. Le pauvre bougre vivait, tu le sais, depuis toujours *ventre à terre*⁹⁵, au galop, dans une précipitation continue, courant à des rendez-vous avec le monde entier, à des réunions, des commissions, entouré constamment de paquets, de journaux, toutes les poches bourrées de blocs-notes, de bouts de papier, sautant de l'auto dans le tram et du tram dans le métro, le corps et l'âme couverts de la poussière des rues... C'était là sa façon d'être, bien qu'il soit, au fond, d'une nature profondément poétique, comme il en est peu, et capable d'éprouver une joie d'enfant à la vue de la moindre petite fleur. Je l'avais forcé à jouir un peu du printemps, à faire deux ou trois promenades avec moi. Comme il revivait, alors ! Et à présent j'ai sa photo devant moi. Sonia a eu l'idée lumineuse de me l'offrir pour mon anniversaire, et mon cœur se serre et souffre chaque fois que je le regarde.

Loulou, à présent venons-en quand même aux problèmes matériels ! L'éditeur⁹⁶ n'a donc pas encore pris de décision définitive ? Malgré douze placards traduits et surtout le nom de Korolenko, qui vraiment se suffit à lui-même !... Cela m'étonne d'autant qu'il a déjà publié des traductions aussi lamentables que ce Galsworthy de la plume de Lise Landau⁹⁷ ! Bon, je vais me dépêcher autant que je peux. *Très bientôt* j'enverrai encore sept ou huit placards, mais ça doit de nouveau passer par la *Kommandantur*. S'il te plaît, écris donc à l'éditeur qu'il veuille bien prendre en considération le fait que je ne suis pas libre, tu le sais, de disposer comme je voudrais. En outre c'est à *dessein* — dis-le-lui — que je traduis lentement, c.-à-d. que je laisse toujours ma première version reposer longtemps pour la lire ensuite sans être en rien prisonnière de l'original et vérifier l'effet du texte *allemand*, indé-

94. Karl Liebknecht.

95. En français dans le texte.

96. Paul Cassirer.

97. Les romans de John Galsworthy *Fraternité* et *La Maison de campagne* sont parus en allemand en 1911 et 1913 dans une traduction de Lise Landau.

pendamment du texte russe. C'est *absolument nécessaire*. Mais je travaille d'arrache-pied et, à mesure que j'aurai quelque chose de prêt, je l'expédierai. C'est tout ce que je puis dire, et j'espère qu'il en sera satisfait. Ecris-moi en tout cas ce qu'il répond.

Ma chérie, récris-moi bientôt, un mot ou des pages, comme ça te chantera. Ne fais pas référence à cette lettre, mais pour le reste tu peux, pas vrai, parler de tout. Et fais *tout de suite* ta demande de visite ! Ça dure des semaines, comme tu l'as vu pour Hannes⁹⁸ ! Et écris-moi dès que tu seras avisée. Il me faut malheureusement finir ma lettre et je voudrais encore tant bavarder ! A une très prochaine lettre, bientôt. Je t'embrasse mille fois de tout cœur et fais mes amitiés au Hérisson.

Ta Rosa.

314. *A Marta Rosenbaum*

[Wronke, mars 1917⁹⁹.]

Ma chère petite Marta, mille fois merci pour les fleurs, la lettre, les cartes, les friandises, pour toute votre bonté et votre affection. Je ne vous ai pas écrit parce que j'attendais l'occasion et la possibilité de me laisser encore une fois librement aller. Vous avez vu et senti à quel point votre chère visite m'a fait du bien ! Hélas ! hélas ! j'apprends que vous avez attrapé un mauvais rhume pendant le voyage de retour et que vous n'arrivez pas à vous en débarrasser ! Comme je regrette que ma joie se paie par de tels sacrifices ! Et chez vous chaque incident de ce genre paraît se prolonger obstinément comme les douleurs au bras de l'an dernier ! Si la chaleur et le printemps venaient enfin ! Sûrement cela vous ferait du bien tout de suite, comme à moi. Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle nostalgie j'attends le printemps, et combien j'en ai déjà assez de l'hiver ! J'ai les nerfs tout simplement exaspérés par l'éternel hurlement du vent glacé, que l'on entend sans doute mieux ici qu'à Berlin. Mais peu importe, ici

98. Diefenbach.

99. Date établie d'après le contenu. Dans sa lettre à Luise Kautsky de mars 1917, R. L. fait état du refroidissement que Marta Rosenbaum a attrapé pendant son voyage de retour de Wronke, parle dans les mêmes termes de son état de nerfs, de l'attente du printemps, etc.

aussi il suffit d'attendre et de laisser les lois de la nature accomplir leur œuvre. Quand je fais ma promenade quotidienne en longeant mon éternelle muraille, je me représente souvent en esprit la campagne de Südende, je m'imagine que je m'y promène, ma pensée suit très exactement le chemin — vous savez que chaque buisson, chaque brin d'herbe m'y sont familiers. Maintenant je bifurque après le pont vers la prairie ; là, les premiers tussilages doivent fleurir, plus loin le sentier étroit passe entre deux haies où poussent une quantité de fleurs des champs — de petites créatures tout humbles que je ne découvre qu'en me penchant très bas vers le sol. Là fleuriront bientôt les premières petites étoiles blanches des mourons. Puis, à travers champs, vers Lankwitz¹⁰⁰, où le long d'une vieille clôture démolie les premiers lamiers rouges éclosent déjà. L'an dernier, je crois que j'ai trouvé là, en mars déjà, un bouton d'or. Cette fois-ci, tout est sans doute en retard. Mais j'imagine les choses de manière si vivante, de même que je marche ici presque les yeux fermés, que je deviens presque gaie et me prends à sourire involontairement. Il est vrai que cette fois-ci vous avez orné ma chambre d'une telle abondance de fleurs qu'on dirait le printemps ! Je ne sais vraiment pas comment je puis vous remercier pour tant de bonté et d'affection ! J'espère désormais vous voir plus souvent. Nous allons en effet changer le mode de visite et nous revoir de préférence deux fois par mois plus brièvement (environ deux heures de parler). J'aurai sans doute plus d'entrain chaque fois, quand les intervalles de solitude seront moins longs. Cette fois-ci l'attente me fut assez dure. Mes nerfs se remettent, se détendent à chaque rencontre, et ainsi j'espère, si cela vous est possible, recevoir deux visites par mois. J'espère alors voir tour à tour vous, Mathilde, Luise K.[autsky] et Sonia aussi, si elle est revenue de cure. C'est évidemment un grand sacrifice que j'exige de vous, mes chers amis, mais je me sens parfois toute meurtrie, lorsque je reste si longtemps seule, et je bénis chaque minute que je puis passer avec des amis. Il faudra d'abord convenir à l'avance des détails concernant les prochaines visites avec la direction. Quel plaisir m'ont fait les programmes de concerts¹⁰¹ et le mot de votre mari ! Je n'ai malheureusement pas encore eu l'occasion de l'entendre — quand je suis en liberté, j'ai si rarement de temps pour ma vie personnelle —, mais je m'imagine que je suis assise dans l'intimité de votre chambre — toutes vos pièces me sont si chères, si plaisantes —, dans un profond et confortable fauteuil, vous à

100. Quartier de Berlin.

101. Le mari de Marta Rosenbaum était musicien.

mes côtés, et que nous écoutons Beethoven ou Hugo Wolf. Il faudra bien que cela se réalise un jour ! Nous devons seulement tous avoir de la patience. Dans le calme mortel de la période qui précéda le début de la guerre, l'impatience était la vertu suprême, hélas ! bien trop peu pratiquée. Aujourd'hui, nous devons avoir de la patience envers l'histoire — je veux dire non pas une patience inactive, trop commode, fataliste, mais celle qui engage toutes les énergies et ne se laisse pas abattre lorsqu'elle paraît mordre sur du granit, et qui n'oublie jamais que la brave taupe de l'histoire creuse sans cesse, jour et nuit, jusqu'à ce qu'elle perce à la lumière. Très chère petite Marta, pour aujourd'hui adieu, écrivez très bientôt encore, quand ce ne serait que quelques lignes. Je voudrais savoir *comment vous allez*. Je vous embrasse très affectueusement et envoie mille souvenirs aux vôtres, à Kurtchen ¹⁰² ainsi qu'à sa femme.

Votre Rosa.

315. *A Hans Diefenbach*

Wronke en P., (sans c.), forteresse, 8.III.[19]17 ¹⁰³.

Hänschen,

Voici, encore, au hasard, une brassée de choses parmi les milliers que j'ai à vous dire. Je me sens maintenant d'humeur plus sereine, c'est pourquoi je vous écris. Je n'ai pas envoyé cette lettre déchirée afin de ne pas vous attrister. Couchée noir sur blanc, une dépression passagère paraît plus tragique que dans la réalité. Je vous écris surtout pour le motif suivant : M^{lle} Mathilde J.[acob], qui est ici, part pour Posen et espère vous voir. Je l'y ai incitée parce que j'imagine que cela vous conviendra. Elle vous donnera longuement de mes nouvelles et vous transmettra mes pensées les plus chaleureuses — et vous remettra quelque chose.

102. Rosenfeld.

103. Sans doute Hans Diefenbach avait-il mal orthographié l'adresse de la prison.

Ce quelque chose est le manuscrit de l'*Anticritique*¹⁰⁴ en réponse aux Eckstein, Bauer et compagnie¹⁰⁵ ; il sert de plaidoyer à mon livre sur *L'Accumulation*. Malheureux ! vous êtes appelé à être le second lecteur de cet ouvrage (le premier étant naturellement Mehring, qui, après avoir lu le manuscrit, l'avait qualifié la première fois de « tout simplement génial », de « réalisation grandiose, sans équivalent depuis la mort de Marx » ; par la suite, dans un compte rendu, il en parlait sur un ton plus modéré¹⁰⁶ ! Entre-temps, nous étions passagèrement « en froid » (selon son expression). A vrai dire, c'est une œuvre dont je tire quelque fierté et qui certainement ne périra pas avec moi. Elle est beaucoup plus mûre que *L'Accumulation* elle-même ; la forme est portée à une simplicité absolue, elle est dépouillée de tout ornement sans aucune coquetterie ni surcharge décorative, réduite à ses grandes lignes, je pourrais dire « nue » comme un bloc de marbre. D'ailleurs, c'est en ce sens que s'oriente à présent mon goût. Ce que j'apprécie dans le travail scientifique comme dans l'art, c'est uniquement la simplicité, le calme, la grandeur de la conception. C'est pourquoi par exemple le fameux livre premier du *Capital*, avec sa surcharge d'ornements rococo, de style hégélien, me fait horreur (crime qui du point de vue du parti devrait me valoir cinq ans de prison et dix ans de perte des droits civiques). Bien entendu, le lecteur, pour apprécier scientifiquement la valeur de ma *Critique des critiques*, doit connaître à fond l'économie politique en général et l'économie marxiste en particulier. Combien existe-t-il aujourd'hui de mortels qui en soient capables ? Pas même une demi-douzaine. En ce sens, mes travaux sont véritablement un article de luxe et pourraient être imprimés sur du papier à la cuve. Mais au moins la *Critique des critiques* est-elle totalement dépouillée des formules algébriques qui plongent le « simple lecteur » dans une telle panique. Dans l'ensemble, je crois que vous comprendrez l'œuvre. Mehring louait précisément « la clarté cristalline et la limpidité de l'exposé ». Donc lisez-le, et donnez-moi l'appréciation du « lecteur moyen sorti du

104. Il s'agit de l'ouvrage publié à titre posthume sous le titre : *Die Akkumulation des Kapitals oder Was die Epigonen aus der Marxschen Theorie gemacht haben. Eine Antikritik*, Leipzig, 1921. Voir la lettre à Dietz du 28 juillet 1916.

105. Gustav Eckstein et Otto Bauer s'étaient livrés, le premier dans le *Vorwärts* et le second dans la *Neue Zeit*, à une critique vigoureuse de *L'Accumulation du capital*. Voir lettre à Mehring du 12 février 1913, vol. I, p. 365-366.

106. Mehring fit un compte rendu dans *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung (Grünberg Archiv)*, IV, 1914, p. 356 et s.

peuple ». Quant à votre jugement sur la qualité esthétique de l'exposé, il a pour moi la plus grande valeur. Mais je veux aussi savoir ce que vous en comprendrez. Attelez-vous donc au travail ! « *surge puer*¹⁰⁷ », ou, si c'est impossible, lisez-le étendu, mais mettez-vous-y et écrivez-moi votre impression. D'ailleurs cela ne vous fera pas de mal de vous remettre à l'économie politique.

Hélas ! Hänschen, si seulement l'hiver était déjà fini ! Ce temps m'anéantit, je ne peux plus à présent supporter la moindre dureté ni des hommes ni de la nature. Chaque année à cette époque, je commençais mes préparatifs de voyage, et, à partir du 7 ou du 10 avril, je me trouvais d'habitude au bord du lac de Genève. O ce lac bleu, d'une beauté paradisiaque ! Vous rappelez-vous quelle surprise on éprouve lorsqu'après le parcours monotone entre Berne et Lausanne et après un dernier tunnel terriblement long on surplombe soudain la grande nappe bleue du lac ? Chaque fois mon cœur s'envole et bondit comme un papillon. Et puis, le magnifique parcours de Lausanne à Clarens avec les minuscules stations toutes les vingt minutes ; en bas, au bord de l'eau, un petit tas de maisonnettes groupées autour d'une petite église blanche, le signal donné par la voix chantante du conducteur, et puis la cloche de la station qui se met à tinter — trois coups répétés, et encore trois coups, et puis une dernière fois encore —, le train se met lentement en marche, mais la cloche continue à tinter, avec un son gai et clair. Et le plan du miroir d'eau bleue présente chaque fois un angle différent par rapport aux rails. Tantôt il se dresse oblique, tantôt incliné, et sur le lac, comme des hannetons tombés à l'eau, rampent les petits bateaux à vapeur traînant après eux un long sillage d'écume. Et la rive opposée, avec les blanches parois des montagnes, la plupart du temps dissimulées, en bas, par une brume bleuâtre, de sorte que les sommets enneigés planent dans le ciel, irréels. Et, dominant le tout, la puissante et prestigieuse Dent du Midi. Seigneur ! quand reverrai-je là-bas le mois d'avril ? Chaque fois l'air, la paix, la gaieté inondent mon âme comme un baume bienfaisant. Dans mon Chailly-sur-Clarens, les vignobles sont encore envahis par les mauvaises herbes de l'an passé. On se met seulement à bêcher peu à peu. Je puis encore vagabonder dans les vignes, cueillir les orties pourpres, les jacinthes d'un bleu de saphir, au parfum entêtant, qui prolifèrent là-bas en quantités innombrables. Vers onze heures, on monte le déjeuner aux paysans ; le père en bras de chemise dépose sa bêche et s'assied par terre, sa femme et ses enfants qui l'ont accompagné sont assis par terre autour de lui ;

107. Lève-toi, enfant !

on ouvre le panier et la famille dévore en silence le repas. Le père essuie la sueur de son front avec sa manche de chemise, car le soleil d'avril tape déjà dur dans les vignes. Et moi je suis tranquillement étendue, en silence, non loin de là ; je me laisse rôtir par le soleil, je contemple, les yeux clignotants, la famille de vigneron, et je mordille un brin d'herbe, la tête vide mais dans mon corps cet unique sentiment : Seigneur, que le monde et la vie sont beaux ! Tandis que là-haut, sur le col de Jamen, un petit train rampe lentement de Glion, comme une chenille noire¹⁰⁸. Au-dessus de lui, dans l'air, un minuscule voile de fumée flotte comme le lointain adieu d'un ami qui s'éloigne.

Hänschen, adieu.

R.

316. *A Mathilde Jacob*

[17.III.1917¹⁰⁸.]

Ma chère Mathilde,

Aujourd'hui j'ai reçu la citation à comparaître le 12.4 pour l'audience au fond¹¹⁰. Par erreur et étourderie j'ai indiqué que j'avais l'intention de me faire représenter à cette séance par M. Weinberg (alors qu'en réalité je ne voulais pas d'avocat¹¹¹ !). Il ne me reste pas d'autre solution à présent que de laisser les

108. R. L. décrivait ainsi cette même scène le 16 avril 1908 dans une lettre à Kostia Zetkin :

« [...] Le matin, j'étais assise là-haut et je contemplais le lac tout en bas et les montagnes enneigées de l'autre rive, je me laissais rôtir par le soleil tout en écoutant le vol monotone des bourdons ; quelque part dans le village, une poule n'en finissait pas de caqueter et derrière moi se faisaient entendre les coups réguliers des bêches à l'aide desquelles les vigneron retournent partout le sol de leurs vignobles. Il y a tant de paix épandue sur tout ce paysage que je ne puis m'imaginer la passion mortelle qui me poursuit. En même temps naît tout au fond de mon cerveau cette pensée : ne te laisse pas endormir par cette paix qui t'environne : un fantôme derrière ton dos te guette » (G. BADIA, *Rosa Luxemburg journaliste, polémiste, révolutionnaire*, p. 716).

109. Cachet de la poste.

110. Il s'agit — la citation de Mathilde Jacob comme témoin tendrait à le confirmer — de l'appel contre la condamnation prononcée par le tribunal de Berlin-Centre dans l'affaire de la tablette de chocolat (cf. lettre à Mathilde Jacob du 7 février 1917, note 38).

111. R. L. confond cette citation avec une autre affaire, celle des nouvelles poursuites intentées à la suite de la diffusion de la revue *Die Internationale* qui devait être jugée par le tribunal de Düsseldorf.

choses courir. Faites donc savoir au suppléant de Weinberg qu'il se présente à la date indiquée mais, pour l'amour de Dieu, qu'il parle aussi peu que possible, de façon à dire le moins de bêtises possible. Je lui accorde cinq minutes de temps de parole — ça suffit amplement. En outre, il doit tout de suite solliciter de ma part une « dispense », pour que je n'aie pas à me présenter à l'audience. Vous-même, en votre qualité de témoin, adoptez aussi cette règle : la parole est d'argent, mais le silence est d'or.

J'ai été très heureuse de votre carte d'hier. Moi aussi votre visite m'a ragaillardie. Quant à la venue de Mimi, nous en discuterons quand il fera tout à fait chaud et que tout aura reverdi. Je n'ai, hélas ! pas avancé autant dans mes lectures que je le souhaitais ; mais j'espère pouvoir vous renvoyer bientôt quelque chose ¹¹².

Avec le docteur, tout est en ordre. Je vais le voir la semaine prochaine ¹¹³. Votre azalée fleurit tant qu'elle peut et est magnifique. De même les tulipes, violettes et jacinthes prospèrent. Moi aussi. Baiser à vous et à Mimi. Mes amitiés à votre mère et à M^{lle} Gretchen ¹¹⁴.

Votre R.

317. *A Mathilde Jacob*

23.3.1917.

Ma chère Mathilde,

Hier je suis allée chez le médecin à Posen ¹¹⁵. Il n'a pas été enchanté de ce qu'il a constaté et a dit qu'il me faudrait aller le voir assez souvent, car on devra sans doute changer de régime toutes les trois ou quatre semaines. Cette perspective me sourit vraiment peu, car j'ai ramené de cette première visite une migraine carabinée. En outre, je doute que les autorités militaires soient d'accord.

Mais peut-être cela sera-t-il inutile ; j'espère que le printemps

112. R. L. veut sans doute parler d'articles qu'elle n'a pas terminés et qui sont transmis dans des livres.

113. R. L. a été autorisée à aller consulter un médecin à Posen, le Dr Lehmann, dont il est question dans la lettre à Marta Rosenbaum de février 1917.

114. Sœur de Mathilde Jacob.

115. Cf. lettre à Marta Rosenbaum du 7 février 1917, note 44.

amènera quelque amélioration et puis, après tout, il n'est pas impossible que je sois libérée fin avril.

Qui donc vient me voir début avril, vous ou Marta ¹¹⁶ ? Je vous prie de m'en informer tout de suite. J'attends déjà cette visite avec impatience ¹¹⁷... Grand merci pour le paquet qui est arrivé étonnamment vite : je l'ai eu, à ma grande joie, dès mardi matin. Avez-vous, vous et Marta, reçu mes petits livres ? Ils ont attendu quelques jours ici par suite de circonstances extérieures. A présent, écrivez-moi de nouveau une lettre, une vraie : j'en ai assez besoin. Je vous embrasse vous et Mimi et je vous attends.

Votre R.

S'il vous plaît, apportez-moi le chapeau noir (le blanc aussi de l'an passé), le soleil m'aveugle tant !

318. *A Hans Diefenbach*

Wronke en P., 27.III.1917.

C.[her] H.[ans].

En voilà de belles ! Vous écrivez le 13 que vous enverrez « demain » une lettre détaillée et puis vous gardez le silence pendant quinze jours. Je faisais déjà les suppositions les plus noires sur votre maladie ou un brusque départ, etc. Et puis, après l'amère déception de devoir renoncer à votre visite, vos lettres restent ma seule vraie consolation. Donc, ne recommencez pas. Et ne mettez pas tant de temps pour écrire une seule lettre, ou au moins écrivez plus souvent des cartes postales. Que voulez-vous dire quand vous écrivez que vous « travaillez beaucoup » ? Qu'est-ce que cela signifie ? Vous êtes malade ! ou alors de quel « travail » voulez-vous parler ?

Vous pouvez imaginer à quel point les nouvelles de la Russie m'ont bouleversée ¹¹⁸. Tant de vieux amis qui languissaient en

116. Marta Rosenbaum.

117. Les points de suspension sont dans le texte allemand. Peut-être manque-t-il un passage.

118. Il s'agit de la nouvelle du déclenchement de la révolution en Russie qu'elle salue et analyse dans plusieurs articles publiés dans *Der*

prison depuis des années, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Orel ou à Riga et qui se promènent aujourd'hui en liberté. Comme cela m'aide à supporter ma détention ! Un curieux *change de place*¹¹⁹, n'est-ce pas ? j'en suis contente et je leur accorde bien volontiers là-bas leur liberté, même si *mes* chances à moi en sont diminuées d'autant... En ce qui concerne ma visite au Dr L.¹²⁰, le traitement, au fond, se réduit aux conseils que le bon vieux curé d'Ufenau donnait à Hutten mourant :

[...] maintenant trouve ici le repos,
n'écoute pas dehors, n'écoute pas là-bas,
dans cette baie paisible la tempête du temps vient mourir
Hutten oublie que tu es Hutten ! »

Ce à quoi Hutten répond :

Ton conseil, cher ami, est merveilleux ! Il me faut renoncer
à vivre
— si je dois vivre¹²¹ !

Or j'ai l'habitude de ne jamais désespérer longtemps de ne pouvoir atteindre l'inaccessible. De toute mon âme je m'attache au présent ainsi qu'aux beautés qu'il m'offre. D'ailleurs, la pire période est déjà passée. Je respire plus librement — le fatal huitième mois s'est achevé hier. Nous avons ici une journée ensoleillée et sereine, bien qu'un peu fraîche. Dans mon petit jardin, l'enchevêtrement touffu des buissons dépourvus de feuilles brillait aux rayons du soleil de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En même temps les alouettes chantaient très haut dans le ciel ; malgré le froid et la neige, on pressentait le printemps. Alors il me vint à l'esprit que l'an dernier, à pareille époque, j'étais encore

Kampf de Duisburg et dans les *Spartakusbrieife*. Cf. « Sur la révolution russe », *Der Kampf*, 24 mars 1917 ; « La Révolution en Russie », *Spartakusbrieife*, n° 4, avril 1917 ; « Problèmes russes » (signé Gracchus), *Der Kampf*, 7 avril 1917 ; « La Vieille Taupe », *Spartakusbrieife*, n° 5, mai 1917 ; reproduits en français dans Rosa LUXEMBURG, *Œuvres, II (Ecrits politiques 1917-1919)*, Maspero, Paris, 1969 (Petite Collection Maspero), p. 17-34.

119. *Sic*, en français dans le texte.

120. Voir lettre à Marta Rosenbaum du 7 février 1917 note 44. Il s'agit du Dr Lehmann.

121. C. F. Meyer, *Huttens letzte Tage* (Les Derniers Jours de Hutten). La citation de R. L. n'est pas tout à fait exacte. Elle se plaît à citer souvent ce poème épique.

en liberté et qu'aux environs de Pâques j'écoutais avec Karl¹²² et sa femme la *Passion selon saint Matthieu* dans l'église de la Garnison¹²³.

Mais qu'est-il besoin de Bach et de la *Passion selon saint Matthieu* ? Lorsque par un tiède jour de printemps je vagabonde simplement à travers les rues de mon cher Südense — je crois que tout le monde connaît dans mon quartier mes habitudes de flânerie rêveuse —, les deux mains dans les poches de ma petite jaquette, sans but, seulement pour bayer aux corneilles et absorber la vie par tous les pores —, des maisons on entend le bruit des matelas qu'on bat pour les nettoyages de Pâques, une poule caquette quelque part très fort, de jeunes écoliers se chamaillent au milieu de la chaussée avec des rires et des cris perçants, un tramway poussif qui passe bruyamment envoie dans l'air un bref sifflement amical, une lourde voiture chargée de bière descend la rue avec fracas, tandis que les sabots de ses chevaux, d'un rythme régulier, martèlent le pont du chemin de fer et que les moineaux piaillent à grand bruit. Tout cela dans le clair soleil donne une symphonie, un « hymne à la joie » tel qu'aucun Bach, aucun Beethoven ne peuvent le rendre ; et mon cœur jubile, tressaillant de joie à la plus simple bagatelle.

Je suis arrêtée à côté d'autres badauds devant la petite gare de Südense où quelques groupes sont toujours rassemblés. Vous souvenez-vous ? A gauche, le fleuriste, à droite le bureau de tabac. Comme le fouillis de couleurs à la vitrine du fleuriste est merveilleux ! La jolie vendeuse me sourit à l'intérieur par-dessus les fleurs qu'elle vend à une dame ; elle me connaît bien car je ne passe jamais sans acheter un petit bouquet, fût-ce avec mes dix derniers pfennigs. A la fenêtre du bureau de tabac sont accrochés les billets de loterie ; ne sont-ils pas ravissants ? Je souris, amusée de voir les billets des paris de courses de chevaux. A l'intérieur du magasin dont la porte est grande ouverte, quelqu'un (pour 5 centimes) parle très fort au téléphone : « Oui. Comment ? oui. Je viendrai donc à cinq heures. Au revoir. Adieu »... Que cette voix grasseyante, que cette sotte conversation sont sympathiques ! Comme je trouve plaisant que ce monsieur arrive à cinq heures quelque part. Je voudrais presque lui crier : « Dites bonjour de ma part, s'il vous plaît — à je ne sais qui. Qui vous voulez... » Ici, deux vieilles femmes sont arrêtées ; des cabas au bras, elles bavardent avec des mines habituelles et mystérieuses de conspiratrices. Je les trouve charmantes... Au

122. Liebknecht.

123. A Potsdam.

coin de la rue le vendeur de journaux maigre et borgne va et vient en se frottant les mains et en criant comme un automate son éternel refrain : « *Vossche Zeitung illusté* »... Quand le temps est gris, je passe en effet chaque jour ici pour me rendre à l'école du parti. Cet homme et son accent me plongent dans le désespoir. Et chaque fois je me dis que jamais plus de ma vie je ne ferai quelque chose de raisonnable. Maintenant que le soleil d'avril le baigne tout entier, je trouve le « journal illustré » émouvant et je souris au vendeur comme à un vieil ami. En achetant sa « *Vossche* », je cherche à racheter tous les regards courroucés que je lui ai lancés au cours de l'hiver ¹²⁴... A l'autre angle, il y a un petit restaurant Schultheiss ¹²⁵ aux jalousies jaunes toujours baissées, les vitres sales et dissimulées derrière des rideaux, et les tables dressées sur le gravier dans le jardinet devant, avec les éternelles nappes à carreaux rouges et bleus, qui me plongent généralement dans une telle mélancolie que je me hâte de passer afin de ne pas fondre en larmes. Ces tables me paraissent aujourd'hui presque jolies. Voyez comme la lumière et les ombres des branchages de l'érable voisin vont et viennent furtivement sur elles ! Peut-il exister quelque chose de plus charmant ? Et ici la porte de la boulangerie grince sans cesse lorsqu'on l'ouvre et la referme. Des bonnes accortes, des petits enfants entrent et ressortent chargés de sacs de papier blanc. Ce grincement incessant associé en quelque sorte au parfum appétissant de la pâtisserie et au gazouillis des moineaux sur la chaussée ne paraît-il pas quelque chose de bon, de naturel ? Ne semble-t-il pas dire : « Je suis la vie et la vie est belle » ?... Maintenant, de la boulangerie devant laquelle je suis arrêtée, je vois sortir la très vieille grand-mère du cordonnier de ma rue, toute courbée. Elle m'interpelle de sa bouche édentée : « Mademoiselle, vous aviez promis que vous viendriez un jour prendre le café chez nous. » (A Südende, tout le monde m'appelle « Mademoiselle », je ne sais pas pourquoi.) Je la comprends à peine, mais j'accepte avec joie de venir un jour « prendre le café ». Je le promets. Alors elle acquiesce en souriant et sa vieille figure toute ridée rayonne. « C'est sûr, vous viendrez ? » Elle me le crie une fois encore. Seigneur ! comme tout le monde est gentil et bon ! Voici qu'une dame encore me dit bonjour, une dame que je ne connais pas du tout, et elle se retourne en souriant. Probablement, avec ma

124. Il s'agit de la *Vossische Zeitung*, journal bourgeois que R. L. lisait fréquemment. L'accent du vendeur est peut-être berlinois.

125. Marque de bière berlinoise. Il y a à Berlin beaucoup de brasseries portant ce nom.

figure rayonnante de bonheur et mes mains dans les poches, ai-je l'air un peu bizarre. Mais qu'importe ! Y a-t-il un plus grand bonheur que de flâner ainsi dans la rue sans but au soleil du printemps, les mains dans les poches, et un petit bouquet de 10 pfennigs à la boutonnière ? Hänschen, je crois que Posen est situé à l'est de Wronke. Le soleil d'avril vient d'abord chez vous. Envoyez-le-moi au plus vite afin qu'il me révèle une fois encore les merveilles de la vie qu'on rencontre partout dans les rues et qu'il me redonne la bonté, la paix et la clarté.

R.

319. *A Hans Diefenbach*

Wronke en P., 30.III.[19]17.

C.[her] H.[ans],

Au milieu de mon bel équilibre péniblement établi, hier soir, avant de m'endormir, j'ai été saisie de nouveau par le désespoir, un désespoir beaucoup plus noir que la nuit. Et aujourd'hui c'est encore une journée grise sans soleil — en guise de soleil, il y a un froid vent d'est. Je me sens comme un bourdon gelé ; avez-vous déjà trouvé dans le jardin, par les premières matinées froides de l'automne, un bourdon gisant sur le dos dans l'herbe, tout engourdi, comme mort, ses petites pattes recroquevillées, sa peau recouverte de givre ? C'est seulement quand le soleil le réchauffe pour de bon que les petites pattes commencent à se mouvoir lentement et à se dresser, puis le petit corps se redresse et s'élève enfin pesamment en bourdonnant dans l'air. Je me suis toujours donné pour tâche de m'agenouiller près d'un de ces insectes gelés et de lui insuffler avec ma bouche la chaleur de la vie. Si le soleil pouvait me ressusciter moi aussi de mon froid mortel, pauvre malheureuse que je suis ! En attendant, je combats mes démons intérieurs, comme Luther : avec un encrier. Vous en serez la victime : vous allez être bombardé de lettres. En attendant que vous ayez braqué votre artillerie lourde, vous essuiez le feu de mes mitrailleuses à vous en terroriser. Du reste, si vous avez au front chargé vos canons avec la même rapidité, notre recul actuel sur la Somme et l'Ancre ne m'étonne vraiment pas ; et,

si nous devons conclure la paix sans annexer la belle Flandre, c'est vous qui en êtes sûrement responsable.

Je vous remercie beaucoup du petit ouvrage de Ricarda Huch sur Keller¹²⁶. La semaine dernière, lorsque je me sentais si mal en point, je l'ai lu avec plaisir. Ricarda est quelqu'un d'une intelligence vraiment pénétrante. Seulement, son style si terne, si réservé, si retenu, me paraît artificiel ; son classicisme me semble un peu voulu, il me paraît être une sorte de *pseudo-classicisme*. La véritable richesse est la liberté intérieure laissant à tout moment le naturel s'exprimer et permettant de se laisser emporter par la passion sans qu'on soit infidèle à soi-même. J'ai relu aussi Gottfried Keller¹²⁷ : les *Nouvelles zurichoises* et *Martin Salamander*. Ne bondissez pas, je vous prie, mais Keller est absolument incapable d'écrire un roman ou une nouvelle. Ce qu'il nous propose, ce ne sont que des *récits* sur des choses ou des gens morts depuis longtemps, mais je ne participe jamais aux événements ; je ne vois que le conteur qui déballe de beaux souvenirs comme le font volontiers des personnes âgées. Seule la première partie d'*Henri le Vert* est véritablement *vivante*. Malgré cela, Keller me fait toujours du bien, c'est une personnalité si sympathique et, quand on aime bien quelqu'un, on aime sa compagnie et on bavarde à propos des choses les plus insignifiantes et des plus petits souvenirs.

Je n'ai jamais encore joui du printemps aussi consciemment que de celui de l'an dernier à pareille époque. Peut-être parce qu'il venait après une année de cellule ou parce que maintenant je connais par cœur chaque buisson, chaque brin d'herbe, et que je puis ainsi les voir s'épanouir chacun en particulier. Vous souvenez-vous, il y a seulement quelques années, que nous avons essayé de deviner le nom d'un certain arbuste à fleurs jaunes ? Vous proposiez de l'identifier comme un « *cytise* ». Bien entendu, ce n'était pas cela. Que je suis contente de m'être plongée dans la botanique, il y a trois ans, comme je me précipite dans tout ce que je fais, avec toute mon ardeur, avec mon être tout entier, de sorte que le monde, le parti et le travail disparurent de mon horizon et qu'une seule passion m'habita nuit et jour : errer dehors, dans les prairies printanières, rapporter de pleines brassées de plantes, puis à la maison les classer, les identifier, les répertorier dans des cahiers. Comme j'étais possédée tout le

126. Ricarda Huch, *Gottfried Keller*, Leipzig, 1914.

127. Gottfried Keller (1819-1890), écrivain suisse né à Zurich, auteur d'un roman d'éducation, *Henri le Vert* (Der grüne Heinrich), écrit en 1854/55, de nombreux recueils de nouvelles réalistes, entre autres les *Nouvelles zurichoises* (1878), et du roman *Martin Salamander* (1886).

printemps d'une sorte de fièvre, comme je souffrais devant une petite plante nouvelle lorsque je restais longtemps sans pouvoir l'identifier et la classer ! C'est ainsi que je faillis plusieurs fois m'évanouir, si bien que Gertrud, fâchée, menaçait de m' « enlever » mes plantes. Mais aujourd'hui le royaume vert m'est désormais familier, je l'ai conquis, dans la passion orageuse, et ce dont on s'est emparé avec tant d'ardeur prend racine profondément en vous.

Au printemps dernier, j'avais encore un compagnon de promenade : Karl L.[ieb knecht]. Vous savez probablement comment il vivait depuis de nombreuses années : toujours au Parlement en séances, réunions de commissions, en débats ; dans la hâte, en courant et en sautant toujours du métro dans le tramway et d'un tramway dans une auto, les poches toujours bourrées de carnets, les bras pleins des derniers journaux qu'il n'avait jamais le temps de lire¹²⁸, tout le corps et l'esprit couverts de la poussière de la rue, et pourtant ayant toujours son sourire aimable et plein de fraîcheur aux lèvres. Je l'avais obligé au printemps dernier à prendre un peu de loisir, à se rappeler que le monde existait encore en dehors du Reichstag et de la Chambre des députés¹²⁹, et il se promena plusieurs fois avec Sonia et moi à travers les champs et dans le Jardin botanique. Quel plaisir d'enfant il prenait à la vue d'un bouleau avec ses chatons ! Un jour, nous allâmes à Marienfelde en traversant les champs. Vous connaissez le chemin — vous souvenez-vous ? Nous l'avons fait une fois tous les deux à l'automne et nous dûmes marcher à travers les chaumes. Mais avec Karl, au mois d'avril précédent, c'était le matin, et les champs étaient tout couverts du vert tendre des semences d'hiver. Un vent tiède chassait par rafales les nuages gris du ciel et tantôt les champs brillaient sous le soleil, tantôt ils prenaient une teinte plus sombre, vert émeraude ; c'était un jeu superbe d'ombre et de lumière, et nous marchions en silence. Soudain Karl s'arrêta et commença à faire des bonds étranges en gardant un visage sérieux. Je l'observais, étonnée, et même un

128. Fin 1914, R. L. écrit à Kostia Zetkin : « On ne peut jamais joindre Karl, car il court de tous les côtés comme un nuage dans le ciel » (NETTL, p. 593).

129. Karl Liebknecht était en même temps député au Reichstag et à la Chambre des représentants de Prusse. Les élections pour les sièges de Liebknecht rendus vacants à la suite de sa condamnation eurent lieu en mars 1917. Tandis que le siège au Reichstag était remporté par un candidat du SPD majoritaire, Franz Mehring se faisait élire le 20 mars à la Chambre des représentants de Prusse. R. L. consacra à l'événement un article signé Gracchus, « Die Liebknecht-Wahlen », *Der Kampf*, n° 43 du 31 mars 1917.

peu effrayée. « Qu'avez-vous ? » « Je suis si heureux », répondit-il simplement. Là-dessus, naturellement nous rîmes comme des fous. Affectueusement.

R.

Vous voulez à tort me compter au nombre des « pierres précieuses » du collier des singes d'Hindenburg d'Afrique et d'Asie. D'après la déclaration officielle, je ne suis pas « prisonnière de guerre » ; la preuve : je dois affranchir mes lettres.

320. *A Marta Rosenbaum*

Wronke, 31.III.[19]17¹³⁰.

Ma chère petite Marta, je vois que l'espoir de vous avoir ici ces prochains jours s'évanouit¹³¹. C'est pourquoi je me hâte de vous envoyer un bonjour avant votre voyage de Pâques. Je compte fermement que nous nous verrons en tout cas après votre retour en avril. Je me console en pensant que vous faites à présent un beau voyage et que vous verrez des contrées plus belles que Wronke. Si je viens à apprendre votre adresse, je vous enverrai volontiers quelques lignes après votre séjour de Pâques. En attendant, je vous embrasse affectueusement et encore mes meilleurs souvenirs à votre époux ainsi qu'à M^{lle} Annette, sans oublier notre « Violette¹³² ». Encore merci d'avoir été saluer pour moi M^{me} Eva¹³³ et de lui avoir apporté des fleurs. A bientôt, reposez-vous bien ! Je vous souhaite beaucoup de plaisir et du beau temps.

Votre R.

130. Carte postale.

131. R. L. eut une surprise agréable, Marta Rosenbaum arriva le lendemain.

132. Kurt Rosenfeld.

133. Mehring.

2.4.[19]17.

M. c. M.¹³⁴,

Je viens juste de recevoir de Düsseldorf la décision du tribunal¹³⁵. Force m'est de vous prier instamment encore une fois de faire expédier *immédiatement* mon opposition¹³⁶ à Weinberg. La dame qui dirige le cabinet se trompe. Les motifs invoqués dans le pourvoi de Weinberg sont très faibles et celui-ci restera sûrement sans effet. Chose que naturellement vous n'avez pas besoin de dire. Je demande donc qu'il fasse absolument opposition, même à posteriori, comme je le propose, et dans les plus brefs délais, sinon ce sera trop tard. Parlez de ça avec Kurt¹³⁷ aussi : c'est pour cela que je vous ai envoyé par Marta¹³⁸ les requêtes de Weinberg¹³⁹. Marta n'a pu emporter tous¹⁴⁰ les livres, parce que je n'avais pas de valise. J'en envoie aujourd'hui une partie tout simplement par la poste. A quoi bon ennuyer toujours quelqu'un avec ça ? Je vous en prie, faites toutes mes amitiés à Marta et remerciez-la encore de s'être chargée du bon d'achat¹⁴¹. Elle était terriblement émue au moment de prendre congé : il est vrai que c'est pour plus de deux mois¹⁴².

Je vous embrasse bien des fois vous et Mimi.

R.

134. Abréviation pour Ma chère Mathilde.

135. Il s'agit sans doute du procès que lui a valu la publication de la revue *Die Internationale* (cf. lettre du 24 avril 1917).

136. Opposition au jugement.

137. Kurt Rosenfeld.

138. Marta Rosenbaum.

139. Il s'agit des requêtes adressées au tribunal à la suite du jugement.

140. Dans *BMJ*, on lit *alte* (vieux). Comme semble l'indiquer la phrase suivante, il fallait lire *alle* (tous), version que nous avons retenue.

141. Probablement un bon pour l'achat de textiles ou de chaussures.

142. En fait, comme on peut le constater, Marta Rosenbaum reviendra fin avril.

3.4.[19]17.

Très chère Mathilde,

Cette lettre exprès a pour but de vous transmettre *une prière instante* que vous aurez à cœur de satisfaire : ne m'envoyez pas de paquet contenant des gâteaux, du savon et du thé, mais faites cadeau de toutes ces choses à votre cousine¹⁴³. J'en serai très heureuse et n'ai vraiment besoin de rien pour moi. Je vous en prie, respectez mon vœu !

Et puis encore ceci. La visite imprévue de Marta, de pair avec votre fâcheux renoncement, a flanqué par terre tous mes plans. Maintenant le temps s'est mis brusquement au chaud et je n'ai, à la lettre, rien à me mettre. Moi-même ne puis bouger d'ici et à ma demande de congé on a répondu que M^{lle} Jacob pouvait bien faire toutes ces démarches à ma place ; or je voulais justement discuter de tout cela avec vous : de ce dont j'ai besoin et ce que vous devrez me procurer. Par lettre, c'est tout simplement inimaginable. Votre *lettre exprès* du 27.3, par exemple, n'a été remise qu'hier, le 2, donc au bout de sept jours ! Je ne peux pas non plus traiter par écrit de toutes ces choses, il faut en discuter. Voilà pourquoi je souhaite très instamment vous voir dès que possible. Au cas où, en raison de la visite de Marta et de l'échange effectué en avril¹⁴⁴, on ne pourrait plus obtenir d'autorisation — et je crains qu'il n'en soit ainsi —, je ne vois qu'une solution : je renonce à la visite en mai et *en revanche* je demande que vous puissiez me rendre visite, en avril ! Comme *vous* vous ne pourriez de toute façon pas revenir en mai, je me consolerais facilement, si je reste tout le mois de mai sans visites. Etes-vous

143. Désigne sans doute Jogiches. Il est évident, à la lecture, que cette lettre n'a pas pour but ni de faire expédier des vêtements de printemps ni de demander qu'on ne lui envoie plus de gâteaux ou de thé : dans une carte *datée du même jour* (erreur de datation ?) R. L. demande d'ailleurs qu'on lui envoie du thé noir (cf. *BMJ*, p. 91). Il s'agit sans doute de prier Mathilde Jacob de prendre immédiatement contact avec « la cousine » Jogiches et de venir la voir dès qu'elle aura fait le nécessaire. Elle veut sans doute discuter de la conduite à tenir après le refus des autorités de lui accorder un congé, à moins qu'il ne s'agisse de questions politiques.

144. Marta Rosenbaum avait pris le tour de visite de Mathilde Jacob début avril.

maintenant d'accord avec cette proposition ? Il va de soi que vous ne devez venir me voir qu'après avoir réglé, dans vos propres affaires, les questions tout à fait indispensables, de façon à pouvoir vous absenter pour 3-4 jours. Mais alors venez aussi tôt que possible, car il faudra des semaines pour se procurer ces choses, et de toute façon c'est seulement en mai, sans doute, que j'aurai une tenue de printemps ¹⁴⁵. Réfléchissez-y et répondez tout de suite, après quoi je présenterai ici une demande en conséquence. Et indiquez aussi à quelle date à peu près vous pensez pouvoir vous absenter pour 3-4 jours. Grand merci aussi pour la carte postale et la *Zukunft* ¹⁴⁶. Je ne vous ai pas envoyé de mot pour Pâques, parce que je savais que vous le recevriez une semaine après la fête !...

Je vous embrasse bien des fois et fais mes amitiés à votre gentille mère et à M^{lle} Gretchen ¹⁴⁷.

Votre R. L.

Remettez donc tranquillement le manuscrit ¹⁴⁸ à Kestenberg ¹⁴⁹ si toutefois le Dr Mehring vous l'a rendu.

323. *A Hans Diefenbach*

Wronke en P., 5.IV.[19]17.

N° 1

C.[her] H.[ans],

Bonjour ! Ma petite flèche est destinée à vous clouer tout de suite au seuil de votre chambre, pour vous envoyer de Wronke mes vœux de Pâques les plus cordiaux, et vous remercier mille fois de vos trois lettres et des six magnifiques volumes de

145. Le texte est presque trop transparent. Il est évident que R. L. n'a pas besoin de voir Mathilde Jacob pour parler chiffons, mais pour discuter de problèmes politiques.

146. Hebdomadaire libéral.

147. Sœur de Mathilde.

148. Il s'agit sans doute du manuscrit de sa traduction de Korolenko.

149. Fondé de pouvoirs de l'éditeur Paul Cassirer qui éditera la traduction de Korolenko par Rosa Luxemburg.

Grillparzer. D'abord pour vous tranquilliser : j'ai ponctuellement reçu *tout* ce que vous m'avez envoyé, sauf une seule lettre mystérieuse du 20 qui s'est égarée quelque part, ce qui finalement arrive parfois « dans les meilleures familles ». Vous pouvez donc tranquillement continuer à écrire ; pour vérification, nous *numérotions* désormais les lettres (*pas* les cartes postales), mais numérotez vous aussi vos lettres pour éviter les confusions...

Votre longue lettre du 24-29.3 m'a profondément inquiétée par son accent anxieux ; mais cela tient sans doute à ce que vous y avez travaillé six jours entiers, comme le Bon Dieu à la création, ce qui, dans les deux cas naturellement, n'a rien pu donner de parfait. Sérieusement, Hänschen, votre dépression, si manifeste dans cette lettre et aussi dans la lettre suivante plus brève, m'a causé un vif souci. Que se passe-t-il dans votre famille ? Le « Vieux Monsieur ¹⁵⁰ » va-t-il bien ? Votre tante ou votre sœur vous causent-elles du souci ? Donnez-moi une petite indication.

Avec quelle joie j'attends votre retour à Posen dans quinze jours ! Quel grossier égoïsme, n'est-ce pas ? Mais, c'est vraiment curieux : quoique je vous voie ici aussi peu que si vous étiez en France, le sentiment de votre proximité géographique me donne pourtant un tout autre désir de correspondre avec vous que pendant les deux ans où vous étiez perdu dans les horizons inconnus entre Glogau et Gorsous.

J'ai terminé les *Nibelungen* de Hebbel ¹⁵¹, que j'avais achetées à Posen, et je suis profondément déçue — ne m'en veuillez pas, je vous prie. Je considère les *Nibelungen* comme son œuvre la plus faible : aucune comparaison avec le sentiment de vigueur musclée que donnent *Judith*, *Hérode* ou *Gygès*. Manifestement, il n'a pas su dominer ce grand sujet, il se disperse, se perd dans des sentiers de traverse, et l'effet produit — du moins sur moi — est nul. Mais surtout il rabâche éternellement un seul et unique problème : l'épreuve de force entre l'homme et la femme. Problème purement académique, tiré par les cheveux, et qui n'existe pas dans la réalité. Car ou bien la femme est une personnalité — je ne veux pas dire ce qu'on appelle une « femme remarquable », mais un cœur plein de bonté et d'énergie intérieure, comme on peut en découvrir aussi bien dans la chaumière du paysan que dans les familles bourgeoises, et alors elle s'impose et triomphe moralement, même si elle cède sur des détails. Ou bien intérieurement elle n'est rien — et alors le problème n'existe plus.

150. Nom donné au père de Hans.

151. Les *Nibelungen* (1862), trilogie du dramaturge Hebbel.

Hänschen, une guêpe ! Vraiment la première jeune guêpe, toute fine, sortie du nid ce matin, bourdonne près de moi dans ma chambre ! Elle est entrée par la fenêtre et s'est ensuite heurtée précipitamment à la vitre supérieure qui est fermée. Un pouce plus bas, la fenêtre est grande ouverte ; mais elle s'obstine à vouloir passer par la vitre supérieure, contre laquelle elle glisse sans cesse de haut en bas avec un bourdonnement agacé, comme si sa bêtise était imputable à d'autres. Ah ! comme il est beau et familier, ce sourd bourdonnement têtue ! Il fait songer à l'été, à la chaleur, à mon balcon de Südende d'où la vue plonge largement sur les champs mouvants et les massifs d'arbres, et j'évoque Mimi, recroquevillée au soleil comme une grosse boule soyeuse, clignant des yeux en regardant la guêpe bourdonnante. Et maintenant la tâche de chaque été m'attend : il me faut grimper sur la chaise pour atteindre avec précaution la guêpe et l'expédier à l'air libre, sans quoi elle s'évertue en vain contre la vitre jusqu'à en tomber à demi morte. Jamais les guêpes ne me font de mal ; une fois en liberté, elles se posent même sur mes lèvres, ce qui me chatouille beaucoup ! Mais je crains de *lui* faire mal si je l'attrape. Finalement, je réussis et soudain le silence règne dans la pièce. Seul un écho ensoleillé retentit à mes oreilles et dans mon cœur. Hänschen, soyez donc joyeux, la vie est si belle ! La guêpe l'a redit une fois encore, et elle le sait bien.

Meilleur souvenir à votre Vieux Monsieur et à votre tante.

R.

324. *A Luise Kautsky*

Wronke en P., 15 avril 1917.

Chère Loulou,

Ta courte lettre d'avant Pâques m'a vivement inquiétée par son ton d'extrême abattement, et je me suis promis sur-le-champ de te laver la tête, une fois de plus. Dis-moi, comment peux-tu, telle une triste cigale, continuer à chanter ta chanson si désolée tandis que de Russie nous parviennent ce chœur, ces chants d'alouette si clairs ? Ne comprends-tu donc pas que c'est notre propre cause qui l'emporte et triomphe là-bas, que c'est l'histoire

mondiale en personne qui y livre ses combats et, ivre de joie, danse *La Carmagnole* ? Quand notre cause, celle de tous, connaît un tel développement, ne devons-nous pas oublier toutes nos misères privées ? Je sais, ce qui te déprime, c'est que je ne sois pas en liberté, pour rassembler les étincelles qui jaillissent là-bas, pour aider et orienter les choses en Russie et ailleurs aussi. Pour sûr, ce serait beau et tu peux imaginer quels fourmillements je ressens dans tous les membres et comment chaque nouvelle de Russie me traverse jusqu'au bout des doigts comme une décharge électrique. Mais de ne pouvoir participer à ces mouvements ne me rend pourtant nullement triste et il ne me vient pas à l'idée en gémissant sur ce que je ne puis changer de gâcher la joie que j'éprouve à voir ce qui se passe¹⁵².

Vois-tu, l'histoire des dernières années précisément et, en remontant dans le passé à partir de celle-ci, toute l'histoire m'ont appris qu'on ne doit pas surestimer l'action de l'individu. Au fond, ce qui agit et force la décision, ce sont les grandes forces invisibles, les forces plutioniennes des profondeurs et, finalement, tout se met en place, pour ainsi dire « de soi-même ». N'interprète pas mal ce que je dis ! Ce faisant, je ne prône pas je ne sais quel optimisme fataliste et commode, destiné à masquer sa propre impuissance et que je déteste, chez Monsieur ton époux précisément. Non, non ! A tout instant je suis à mon poste, et, dès que la possibilité m'en sera offerte, je m'empresserai de taper de mes dix doigts sur le clavier du piano du monde, que ça fera un beau vacarme ! Mais comme, non par ma faute, mais par contrainte externe, j'ai été « mise en congé » d'histoire mondiale, je ris un bon coup, je suis heureuse quand ça marche, même sans moi, et je crois dur comme fer que tout se passera bien. L'histoire sait toujours mieux que quiconque comment s'en sortir, alors qu'elle paraît s'être engagée dans une impasse sans le moindre espoir d'issue.

152. Le 13 avril, Rosa Luxemburg écrivait à Clara Zetkin : « Je vais très bien. Certes, au cours des deux mois qui viennent de s'écouler, mes nerfs tendus m'ont assez préoccupée, exactement comme il y a un an à la Barnimstrasse, mais maintenant je suis tout à fait d'aplomb et espère pouvoir retravailler prochainement avec intensité. Les nouvelles de Russie et le printemps sont de nature à vous rendre frais et enjoué. Les événements russes sont d'une portée imprévisible, gigantesque, et je ne considère ce qui s'est passé là-bas jusqu'à présent que comme une petite ouverture. Les événements sont appelés à y devenir grandioses, c'est dans la nature des choses. Et l'écho qu'elles rencontreront dans le monde entier est inéluctable » (SKL, p. 182). Voir aussi l'article de R. L. signé Gracchus, « Russische Probleme » (Problèmes russes) paru dans *Der Kampf*, n° 44, 7 avril 1917, en français in R. L., *Œuvres*, II, p. 24-26.

Ma chérie, quand on a la mauvaise habitude de chercher une gouttelette de poison dans toute fleur éclosée, on trouve, jusqu'à sa mort, quelque raison de se lamenter. Prends donc les choses sous l'angle opposé et cherche du miel dans chaque fleur : tu trouveras toujours quelque raison de sereine gaieté. En outre, crois-moi, le temps que — comme d'autres aussi — je passe actuellement sous les verrous, ce temps non plus n'est pas perdu. Il apparaîtra d'une façon ou de l'autre dans le grand règlement de comptes général. Je suis d'avis que l'on doit tout simplement, sans vouloir être trop maligne ni se casser la tête, mener la vie que l'on tient pour juste, sans exiger d'être payée sur l'instant en espèces sonnantes pour tout ce qu'on fait. A la fin, tout sera bien récapitulé ; et si ça ne l'est pas, je « m'en fiche aussi » ; même sans ça, la vie m'est une telle source de joie : tous les matins j'inspecte scrupuleusement les bourgeons de tous mes arbustes et vérifie où ils en sont ; chaque jour je rends visite à une coccinelle rouge avec deux petits points noirs sur le dos que je maintiens en vie depuis une semaine sur une branche, dans un pansement de chaude ouate malgré la bise et la froidure ; j'observe les nuages, toujours plus beaux et sans cesse différents, et au total je ne me considère pas plus importante que cette petite coccinelle et, imbue du sentiment de mon infime petitesse, je me sens ineffablement heureuse.

Surtout, surtout, les nuages ! Quelle inépuisable source de ravissement pour deux yeux humains ! Hier, samedi, l'après-midi vers cinq heures, j'étais appuyée à la clôture de fil de fer qui sépare le petit jardin du reste de la cour, je me chauffais l'échine au soleil et regardais vers l'est. Sur un fond de ciel bleu pâle se dressait un vaste groupe de nuages d'un gris très tendre que parcourait, comme un souffle, une lueur d'un rose léger ; on eût dit quelque monde très lointain où régnaient une paix, une douceur, une délicatesse infinies. Le tout évoquait un faible sourire, quelque beau et vague souvenir d'une lointaine jeunesse, ou la sensation qu'on éprouve parfois le matin quand on se réveille avec l'impression agréable d'avoir fait un très beau rêve, sans pouvoir se rappeler ce que c'était. La cour était déserte et moi, comme toujours, seule et étrangère au monde. Par les fenêtres ouvertes de la prison parvenaient des éclats de voix et le bruit du nettoyage et du ménage du samedi : de temps à autre, on percevait une voix qui faisait une réprimande ; tout cela était sans cesse entrecoupé par le chant du pinson, perché à la cime du peuplier dont le tronc encore nu avait des reflets d'argent sous les rayons obliques du soleil près de disparaître. Tout respirait la paix, mes regards s'attachaient au pâle sourire de ces lointains nuages, tout

au fond du ciel, et je pensais à toi, à vous tous : ne voyez-vous donc pas comme le monde est beau ? N'avez-vous pas des yeux et un cœur comme moi pour vous réjouir de ces spectacles ?

J'ai commencé aujourd'hui à lire le *Wallenstein* de Ricarda Huch¹⁵³, et je te remercie de tout cœur de me l'avoir envoyé. La vivacité de pensée et le plaisir de peindre les destinées des hommes que l'on sent si clairement à chaque ligne me ragaillardissent extraordinairement. Bien sûr, il ne s'agit pas là d'un travail d'une exactitude scientifique ; la conception de l'histoire de l'auteur ne repose sur aucune base sérieuse, c'est du pur dilettantisme, et la plupart du temps cette conception est carrément fautive¹⁵⁴. Mais, pour moi, ce qui fait un être humain ou un livre, ce ne sont pas des opinions, mais la pâte profonde dont sont pétris l'homme ou le livre. Des opinions tout à fait erronées ne me gênent nullement si seulement je rencontre la sincérité du cœur, la vivacité de l'intelligence et la joie de l'artiste à peindre le monde et la vie. Comme c'est beau, de découvrir toujours au tournant de la rue des êtres humains qui vous réjouissent le cœur !...

Tes volumes de textes de Marx¹⁵⁵, je suis naturellement toute prête à les mettre à la disposition de Julek¹⁵⁶, mais j'attendrai pour ça ta prochaine visite ; car par la poste, moi étant l'expéditrice, il n'est pas si sûr qu'ils parviennent entre ses mains. Qu'en penses-tu ? Au reste, je ne connais même pas son adresse. Peut-être pourrais-je te les remettre bientôt en mains propres ! Espérons-le. Si tu as une réponse, fais-le-moi savoir tout de suite.

Je suis décidée à présent à hâter ma traduction¹⁵⁷ : ces derniers mois, je n'ai pu guère travailler ; à présent je vais m'amender. Fais donc preuve de patience envers moi.

Ça me fait vraiment du bien de savoir qu'actuellement tu es en si bons termes avec Mathilde J.[acob] (elle aussi m'en avait informée et en est très heureuse). Dans ce cas encore se vérifie

153. Ricarda Huch, *Wallenstein. Eine Charakterstudie*, 1915.

154. Dans ses lettres écrites en 1915 à ses amis, parues en 1955 à Tübingen, Ricarda Huch précise, à propos de son étude sur *Wallenstein* : « Ce ne sera qu'un mince volume, pas vraiment une biographie, je le qualifierai plutôt d'étude psychologique, bien qu'il soit fondé sur des données biographiques. » Elle note également : « Je crois réellement avoir ainsi rendu service à la psychologie. »

155. Il s'agit des *Gesammelte Schriften von Karl Marx und Friedrich Engels, 1853-1862*, édités par D. Riazanov, traductions de l'anglais par Luise Kautsky, 2 vol., Stuttgart, 1917.

156. Julian Marchlewski (cf. vol. I, p. 404) avait été arrêté le 22 mai 1916 et interné au camp de Havelberg.

157. Du roman de Vladimir Korolenko.

ce à quoi je crois fermement : on ne peut vraiment comprendre les gens que si on les aime.

Et à présent tâche un peu d'être gaie, tu m'entends ? Ne récrimine pas contre le temps gris, étudie plutôt la beauté et la diversité toute particulière d'un ciel gris. Ne sois pas si impatiente, si pressée de voir le printemps venir : après, tout passe souvent si vite ! Maintenant au moins cette attente peut vous rendre heureux. Ecris-moi aussi, vite, une autre lettre, que je voie si tu es mieux disposée. Hannes¹⁵⁸ m'a raconté votre rendez-vous manqué — comme d'habitude — de la Friedrichstrasse. Je suis déjà heureuse à la pensée qu'il va revenir à Posen.

Je t'embrasse de tout cœur, toi et l'indigne Hérisson. Fais mes amitiés à Bendel¹⁵⁹, à Hilferding aussi. Henriette¹⁶⁰ pourrait bien m'écrire à l'occasion, sans parler de politique, naturellement.

325. *A Hans Diefenbach*

Wronke en P., 16.4.[19]17.

N° 2

Hänschen, votre [lettre] n° 2 a beaucoup embelli mon dimanche. Aujourd'hui, il pleut à torrents, et je me suis quand même promenée pendant deux heures ce matin, dans le petit jardin, sans parapluie, comme d'habitude, avec mon vieux chapeau et la cape de la grand-mère Kautsky¹⁶¹. C'était si merveilleux de pouvoir réfléchir et rêver en marchant, tandis que mon chapeau et mes cheveux étaient trempés et que l'eau coulait en ruisseaux le long de mon cou. Même les oiseaux étaient de bonne humeur. Une mésange charbonnière en particulier, qui est mon amie, vient parfois se promener avec moi ; voilà comment cela se passe : je marche des deux côtés du jardin en longeant les murs, mais

158. Hans Diefenbach.

159. Le plus jeune fils : Benedikt.

160. Henriette Roland-Holst (cf. vol. I, p. 405), amie de R. L. Les salutations de R. L. à Hilferding peuvent surprendre, car, avant la guerre, ils n'étaient pas en très bons termes. Voir notamment la lettre à Conrad Haenisch du 2 décembre 1911, vol. I, p. 346.

161. Minna Kautsky, mère de Karl, romancière, était morte en 1912. Déjà en décembre 1905, en partant pour la Pologne, Rosa emportait le manteau de loden bleu de « Granny », surnom affectueux donné à Minna.

la mésange sautille au même rythme que moi, de buisson en buisson et fait un aller et retour. N'est-ce pas gentil ? Le mauvais temps ne nous rebute jamais et nous avons déjà accompli notre promenade quotidienne sous une rafale de neige. Aujourd'hui, la mésange semblait si ébouriffée par le vent, si mouillée, si épuisée, sûrement je n'avais pas meilleure mine, et toutes les deux nous nous sentions pourtant très bien.

Toutefois, cet après-midi il y a une telle tempête que nous ne nous risquons pas dehors. La mésange se tient sur le grillage de ma fenêtre et tourne sa petite tête de droite à gauche pour me regarder à travers la vitre ; mais moi je suis assise à ma table de travail, je me réjouis d'entendre le tic-tac sympathique de la montre dans la chambre et j'écris.

Pour le problème du ravitaillement, ce temps est funeste, pour autant que je sache. Les champs ne peuvent être labourés pour les semailles d'été, tout est en retard, mais certainement la semence d'hiver a souffert des gelées tardives. L'an dernier à pareille époque, le blé d'hiver à Südende était déjà haut de 20 à 25 centimètres, et les labours pour l'été étaient déjà faits en mars. A cela s'ajoutent encore les inondations. Ce sont les pauvres gens « tout en bas » qui, comme toujours, trinqueront.

Votre « Vieux Monsieur » a maintenant de bonnes raisons de grogner : le ciel semble être à la solde des Anglais.

Votre odyssée Berlin-Stuttgart est dramatique, ce qui vous aura marqué le plus sans doute c'est de ne pouvoir cette fois faire peser la culpabilité sur moi en m'imputant toutes les « ruses de l'objet », comme lors de nos fameux voyages de Noël à Stuttgart. Votre idée d'aller quelques jours, une fois la paix revenue, à Nuremberg et dans d'autres coins du Palatinat est très séduisante. De Nuremberg, je n'ai gardé, comme de toutes les villes où je suis passée à l'occasion de congrès ou de réunions du parti, qu'une image très confuse. Des dernières réunions avant la guerre je ne me souviens que de ceci : sur mon estrade, il y avait un immense bouquet d'œillets rouge vif qui me gênait pour parler, et juste au moment où je voulais ouvrir la bouche retentit une exclamation que je ne compris pas d'abord : « vite, un infirmier » ! La salle en effet était si bondée que trois personnes durent être transportées inanimées au-dehors, incident qui me déprime toujours. Il a donc fallu au début que je prenne beaucoup sur moi afin d'être d'attaque. Mais pendant le congrès¹⁶² quelqu'un m'a fait manquer une fois la séance du soir et m'a emmenée promener

162. Il s'agit du Congrès annuel du SPD tenu à Nuremberg du 13 au 19 septembre 1908.

quelques heures dans un landau confortable, lentement, à travers la ville. C'était à la fin de septembre, la ville était baignée d'une brume odorante d'automne d'où émergeaient le château fort envahi par le lierre, au bord du fossé, au-dessus des toits pointus, et des églises moyenâgeuses fantastiquement bariolées ; tout cela était éclairé par les rayons rouge sombre du jour à son déclin, et, en bas, dans les recoins des ruelles, l'ombre du crépuscule s'épaississait déjà. J'ai gardé de cette heure une vision merveilleuse ; je me rappelle surtout le contraste entre la paix divine et la beauté du dehors, avec à l'arrière-plan l'écho du trot égal des chevaux, et le tumulte et la laideur pénible de la salle du congrès. Je ne me rappelle plus du tout qui était assis à côté de moi dans la voiture, je sais seulement que durant le trajet je ne dis pas un mot et qu'en descendant devant mon hôtel je vis furtivement un visage déçu. Je veux absolument retourner à Nuremberg, mais sans réunion ni congrès du parti, munie en revanche d'un volume de Mörke ou de Goethe dont vous me lisez si souvent des extraits de votre profonde voix de basse. Quel dommage que vous ne puissiez ici me lire Shakespeare à haute voix comme nous avons entrepris la lecture de *Wallenstein*¹⁶³ ! Vous rappelez-vous Goethe :

Appartenir à Elle seule
L'avoir Lui seul à vénérer
Ici cœur et esprit s'accordent.
Lida, plus proche des bonheurs
William, astre des plus beaux cieux
Ce que je suis, je vous le dois¹⁶⁴.

Lida est naturellement M^{me} von Stein¹⁶⁵. Mon intérêt pour Shakespeare a été réveillé — vous en serez étonné — par le critique théâtral de la *Leipziger Volkszeitung*. Il écrit d'une façon extrêmement spirituelle et suggestive. Voici par exemple comment il dépeint un personnage féminin de *Comme il vous plaira* :

« Rosalinde est une femme selon le cœur du poète. Elle est à la fois une " lady " et un enfant de la nature, elle sait ce qui se fait et donne une chiquenaude à toutes les convenances, elle n'est pas instruite et sait dire les choses les plus intelligentes, elle est pleine d'exubérance et en même temps de modestie. Elle peut

163. *Wallenstein*, drame historique de Schiller (1799).

164. GÖTTE, « Zwischen beiden Welten », *Poésies*, trad. Roger Ayrault, Paris, Aubier.

165. Charlotte von Stein (1742-1827), amie et égérie de Goethe pendant son séjour à Weimar.

être tout cela parce qu'elle a des instincts sûrs et que, confiante dans la santé de ses instincts, elle s'avance dans le monde en dansant et en courant, comme si jamais elle ne pouvait être sérieusement menacée. Ce n'est pas ici la première fois que Shakespeare esquisse ce type de jeune fille sûre d'elle ; dans ses œuvres, on en rencontre plusieurs du même genre. Nous ignorons s'il a jamais rencontré une femme semblable à Rosalinde, à Béatrice, à Portia, s'il s'est inspiré de modèles ou si ce sont des créations de son désir, mais nous savons avec certitude une chose : ces personnages témoignent de sa foi en la femme. Il est convaincu que la femme est un être merveilleux, doué d'une nature particulière. Il fit — du moins à une époque de sa vie — l'éloge des femmes comme nul autre poète ne l'a fait. Dans la femme il voyait s'exprimer une force de la nature sur laquelle la culture n'a aucune prise ; la femme accueille tout ce que la culture lui offre, elle l'assimile, mais ne se laisse pas détourner du chemin que la nature lui prescrit. »

N'est-ce pas là une fine analyse ? Si vous saviez comme dans les relations personnelles ce Dr Morgenstern¹⁶⁶ est un bonhomme excentrique, sec et terne ! Mais je souhaite que le futur créateur de l'essai allemand ait sa finesse psychologique... A propos : vous descendez donc de Justinus Kerner¹⁶⁷ ? Dieu, quel ancêtre glorieux ! Toutefois, je ne connais rien de lui ; je ne garde qu'un souvenir vague de rythmes martelés, d'une emphase pathétique, d'une noble attitude révolutionnaire. Au reste, son nom à lui seul est du plus bel effet. N'est-ce pas, il existe de ces noms créés pour l'éternité, qui ont une résonance olympienne, sans que l'on sache grand-chose d'eux ? Qui connaît aujourd'hui un seul vers de Sapho¹⁶⁸ ? Qui (sauf moi) lit Machiavel¹⁶⁹ ? Qui a entendu un opéra de Cimarosa¹⁷⁰ ? Mais pour chacun un tel nom est comme un éclair d'éternité devant lequel on se découvre respectueusement. En attendant, *noblesse oblige*¹⁷¹ : Hänschen, vous

166. Gustav Morgenstern, né en 1876, fut d'abord critique de théâtre à la *Münchener Post*, puis dirigea le supplément littéraire de la *Leipziger Volkszeitung* pendant vingt ans.

167. Justinus Kerner (1786-1862), médecin, poète, écrivain, auteur d'un roman satirique, *Reiseschatten* (1811), et de nombreux poèmes et ballades.

168. Sapho, poétesse grecque, née vers 600 av. J.-C., dans l'île de Lesbos.

169. Machiavel (1469-1527), homme d'Etat et écrivain florentin, auteur de célèbres écrits politiques tels que *Le Prince* et les *Discours* (1531).

170. Cimarosa (1749-1801), compositeur italien, auteur de nombreux opéras (*Le Mariage secret*).

171. En français dans le texte.

devez devenir quelqu'un de bien, nous devons bien cela à Justinus Kerner.

R.

Vous ne faites aucune allusion à Clara ? J'espère que vous la voyez souvent ?

326. *A Marta Rosenbaum*

[Wronke, avant le 23 avril 1917¹⁷².]

Ma chère, chère petite Marta, je ne puis vous dire combien je me réjouis de notre prochaine rencontre¹⁷³ ! Déjà depuis une semaine je compte les jours, et, depuis ce matin, les heures. Il me semble qu'il y a terriblement longtemps que nous nous sommes vues pour la dernière fois. Vous avez décidé de ne venir que le dimanche ; j'espère que nous serons autorisées à nous voir ce jour-là. Mais je voudrais absolument vous voir encore le lundi, même cinq minutes !... Je vous en prie, restez ici jusque-là et demandez vous-même le dimanche à me dire rapidement au revoir. J'espère que je vous trouverai gaie et en bonne santé. Toute cette semaine, j'étais très déprimée, mais à présent la perspective de votre visite me rend joyeuse et me rétablit presque. Je vous dirai tout le reste de vive voix et aussi dimanche.

Baisers.

Votre Rosa.

172. Date établie d'après le contenu.

173. R. L. attendait depuis deux semaines cette rencontre avec impatience (cf. carte postale de R. L. à Marta Rosenbaum du 14 avril 1917, *BAF*, p. 161). Trois jours plus tard, elle écrit une autre carte postale (que Benedikt Kautsky date à tort du 7 avril) où elle fait allusion à sa précédente carte postale. R. L. répète : « Vous pouvez imaginer combien je me réjouis d'avance de votre visite, mais, auparavant, vous devez bien vous remettre et ne prendre aucun risque par ce vent glacial. Chez nous, dans le jardinet, les bourgeons sont aujourd'hui déjà grands » (*BAF*, p. 162). S'agit-il d'un souci réel pour la santé de Marta Rosenbaum ou d'un message codé ?

Wronke, 23.4.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

Je viens tout juste de recevoir votre lettre d'hier et je m'empresse docilement d'exaucer vos désirs. Le recours en appel adressé à Leipzig¹⁷⁴ part en même temps que cette lettre. Finalement, je suis d'accord — par amour pour vous — qu'on fasse appel au Dr Drucker¹⁷⁵, bien que je ne sache rien de lui. Mettez-vous donc (vous ou Kurt¹⁷⁶) tout de suite en relation avec lui et donnez-lui en tout cas des instructions sur la façon dont il doit traiter l'affaire, pour ne pas me faire honte. Qu'il n'oublie pas non plus dans sa plaidoirie de demander que ma détention actuelle soit décomptée de la peine. Par contre, je ne puis exaucer la prière que vous me renouvez à présent si souvent de rentrer très bientôt chez moi : un nouveau mandat d'internement vient tout juste de me parvenir. Donc voilà que de nouveau pour trois mois¹⁷⁷ tout est prévu. Vous semblez vraiment croire qu'il dépend de mon bon plaisir de m'en aller d'ici !...

Combien je me réjouis de la visite de Marta et avec quelle impatience j'attends déjà ce vendredi, je ne saurais le dire. J'en suis déjà de nouveau presque malade d'impatience. Pour l'heure, vous n'avez pas besoin de m'envoyer de paquet. Du lactose¹⁷⁸, je m'en suis fait acheter ici et j'ai prié également Hans¹⁷⁹ de m'en envoyer de Posen. Je suis également encore pourvue en livres ; je n'ai d'ailleurs pour le moment pas le goût de lire des œuvres littéraires, des poèmes encore moins. Pourquoi donc Mimi était-elle de nouveau dans l'état que vous me dites ? Sûrement que quelque chose ne va pas dans son petit estomac. Avez-vous encore un peu de lait condensé pour elle ? Je mets de nouveau

174. L'affaire de R. L. passa devant de nombreuses instances judiciaires : le 22 février 1918, le Tribunal du Reich repoussa définitivement sa requête de suspension de la détention préventive (cf. *Im Gefängnis*, p. 93-96).

175. Avocat pressenti pour plaider à Leipzig.

176. Rosenfeld.

177. L'ordre d'internement était prorogé de trois mois en trois mois, en application de la loi du 4 décembre 1916.

178. Produit utilisé pendant la guerre pour remplacer le sucre.

179. Hans Diefenbach, alors en garnison près de Posen.

des œufs de côté que je vous enverrai par Marta. Comme ça, vous pourriez en donner à Mimi. J'ai des remords de conscience parce que je ne lui envoie pas de viande, mais il en reste si peu à présent¹⁸⁰, et puis je crains aussi que ce petit peu ne soit pas frais quand il arrive. Le bon d'achat de chaussures, je l'aurai probablement sans difficultés, dès qu'arriveront ici les formulaires.

Ma chérie, écrivez-moi *tout de suite* une bonne lettre¹⁸¹, je me sens si misérable...

Je vous embrasse vous et Mimi et fais mes amitiés à votre mère et à votre sœur.

Votre R.

328. A Mathilde Jacob

24.4.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

Comme j'ai été contente aujourd'hui de recevoir votre envoi de scilles et de violettes ! Par ma lettre que vous avez sans doute reçue entre-temps, vous savez combien j'avais justement besoin de quelque réconfort et d'un peu de chaleur de votre part... Et j'ai encore l'espoir d'avoir demain aussi quelques lignes de vous...

Je joins le bon d'achat ; sans doute le remplirez-vous vous-même : moi, vous savez, je ne comprends rien à ces choses-là.

De Weinberg j'ai reçu aujourd'hui 1) la copie du pourvoi qu'il a adressé au tribunal de Düsseldorf ; 2) des conseils au sujet de la peine de dix jours de prison à purger immédiatement¹⁸².

180. En raison du rationnement de plus en plus sévère.

181. Peut-être R. L. demande-t-elle ainsi à Mathilde Jacob de lui faire parvenir par Marta Rosenbaum une lettre qui échapperait à la censure. Le terme convenu est « guter Brief » (bonne lettre) ; or, ici, elle écrit : « gute Zeile » (littéralement : bonne ligne).

182. Voir lettre du 7 février à Mathilde Jacob, note 38, ainsi que lettre du 2 avril 1917 à Mathilde Jacob, note 135. Dans une lettre écrite le lendemain, le 25 avril, R. L. presse Weinberg de mettre en avant un nouvel argument pour l'affaire de la revue *Die Internationale* qui doit passer devant le tribunal de Düsseldorf : Clara Zetkin, co-accusée, n'est pas en mesure, pour raisons de santé, de comparaître. Il importe donc de retarder l'instruction (cf. *BMJ*, p. 79 ; et aussi lettres du 16 septembre et du 30 octobre 1916).

A propos de 1), faites savoir au cabinet de Weinberg que *je n'ai pas* reçu de Düsseldorf le jugement du 12.3 et que j'en entends parler pour la première fois. D'après cette date, l'appel interjeté par Weinberg arrive bigrement tard ! J'espère qu'on l'a expédié à temps. Renseignez-vous à ce sujet, je vous prie. En outre, à quelle date était fixée la délibération et W. a-t-il reçu une réponse quelconque ? A propos de 2), je n'ai pas encore reçu d'ordre m'enjoignant de purger ma peine. Demandez, je vous prie, à Kurt s'il est bien vrai que la sentence soit déjà exécutoire. Il me semblait qu'il nous restait encore une possibilité juridique ; il est vrai que je n'ai pas vérifié exactement quelle était l'instance qui m'a appliqué la dernière sentence.

Ci-joint également encore une lettre de Suisse qui, comme d'habitude, est restée dix jours à la *Kommandantur*. Si je réponds moi-même, le courrier va de nouveau prendre cette allure d'escargot. Faites savoir à ma correspondante (si possible télégraphiquement ou au moins par lettre exprès) que, tant en raison du retard avec lequel elle m'est parvenue (le 22 courant) qu'à cause surtout de ma situation actuelle, il est malheureusement impossible d'accéder à son désir. Tout ce que je peux envoyer ce sont des salutations cordiales¹⁸³.

Aujourd'hui, il a fait si beau ici que je suis restée assise presque tout le jour dehors au soleil, mais la lumière du soleil n'arrive pas toujours à pénétrer jusque dans mon cœur. Ce me serait un tel réconfort que de savoir que, par une telle journée, vous faites une promenade dans la campagne de Südende. Déjà au moins le tussilage, la stellaire et le lamier rouge doivent y être en fleur : vous connaissez bien l'endroit où j'allais toujours les cueillir. J'ai écrit à Sonia¹⁸⁴. Hans¹⁸⁵ n'écrit pas depuis dix jours.

Je vous embrasse mille fois vous et Mimi et me languis de vous.

Votre R.

Peut-être pouvez-vous m'envoyer par Marta un peu d'eau dentifrice ?

Renseignez-vous si Clara a reçu ma lettre et ma carte (il y a deux semaines environ). Envoyez-moi, je vous en prie, encore les minces enveloppes jaunes (19 sur 13) !

183. Pourtant, un article anonyme de R. L. « Rückfall in die Barbarei » (Retour à la barbarie) paraîtra dans la *Berner Tagwacht* du 1^{er} mai 1917.

184. Sonia Liebknecht.

185. Hans Diefenbach.

329. *A Hans Diefenbach*

Wronke, 26.IV.[19]17.

C. H. Hier j'ai reçu le n° 2. La seule vue du cachet de la poste m'a donné un coup au cœur. Il est vrai que Posen ou Lissa¹⁸⁶ devraient être tout à fait équivalents pour moi ; cependant, je m'étais déjà habituée à Posen et le changement m'est très pénible au début. Mon n° 2 était parti le 17, j'espère qu'entre-temps il est déjà en votre possession. Je ne comprends pas du tout vos combinaisons avec Luise et Hans, je donne ma langue au chat. Demain, M^{me} Marta R. vient me voir¹⁸⁷, je l'enverrai vous faire une visite probablement samedi. Mais Hänschen, quand vous écrivez « n° 2 *au moins* », la numérotation n'a plus de sens. Vous pouvez bien, lors de l'envoi, noter votre numéro dans votre petit calendrier de poche, sans quoi la vérification est impossible ! Je vous écrirai longuement dans les jours qui viennent. Ceci n'est que pour vous envoyer quelques lignes dans votre nouvelle résidence.

Cordialement.

Votre R.

330. *A Marta Rosenbaum*

[Wronke, 28 avril 1917¹⁸⁸.]

Ma chère petite Marta,

Cette fois-ci je crains que les choses ne se passent pas de manière satisfaisante. J'ai été vendredi (et serai sans doute encore aujourd'hui) si mal en point et ma tête tourne tellement que je ne pourrai absolument pas parler tranquillement à cœur ouvert avec vous. C'est dû à la double surveillance¹⁸⁹ et il n'y a rien à

186. Lissa se trouve également en Poznanie, province qui dépendait du Land de Prusse.

187. Rosenbaum.

188. Date indiquée dans la copie faite par Luise Kautsky, d'après les indications de Marta Rosenbaum : avril 1917. La lettre du 26 avril à Hans Diefenbach suggère que Marta Rosenbaum lui a rendu visite le vendredi 27 avril, et cette lettre est écrite le lendemain.

189. Jusqu'alors, un seul surveillant était présent lors des visites.

faire. Vous sentez les choses, je le devine, comme moi. Mais cela m'est néanmoins une consolation de tout au moins vous voir et de vous sentir proche. Dommage que cela se passe tellement au galop. La prochaine fois, il faudra que vous veniez le *jeudi* et restiez jusqu'au lundi ou au mardi. Je ne sais pas encore si nous pourrions nous donner demain notre baiser d'adieu¹⁹⁰. Mais, même si ce n'est pas possible, il faudra bien que nous nous en passions ! J'y suis déjà résignée. Comme je vous suis reconnaissante d'être venue ! Rassurez-vous sur mon compte ; toutefois, en ce qui concerne ma santé, mon estomac ne va pas encore mieux, mais dans l'ensemble mes nerfs se rétablissent lentement ; je pense que du même coup mes maux d'estomac se calmeront, si seulement le printemps arrivait ! Le soleil, la chaleur et les jeunes pousses vertes sont encore le meilleur remède pour mon état général. Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Et puis les magnifiques événements de Russie agissent sur moi comme un élixir de vie. C'est bien pour nous tous un message de salut qui nous vient de là-bas ; je crains que, tous autant que vous êtes, vous ne sachiez pas en apprécier l'importance, et que vous ne sentiez pas assez que c'est notre propre cause qui triomphe là-bas. Ces événements *auront*, devront *nécessairement* avoir un effet salvateur sur le monde entier ; il *faut* que leur rayonnement atteigne l'Europe entière. J'ai la conviction inébranlable qu'une nouvelle époque commence, et que la guerre ne peut plus durer longtemps¹⁹¹. Aussi voudrais-je bien apprendre que vous êtes dans de meilleures dispositions d'esprit, que vous vivez dans l'exaltation et la joie, malgré toute la misère et l'horreur. Vous voyez, l'histoire sait trouver une issue là où les choses paraissent absolument sans issue. Soyez joyeux et gais, je vous embrasse mille fois et envoie beaucoup de souvenirs à Kurtchen.

Votre R.

190. Ce passage indique que la lettre avait dû être glissée à Marta Rosenbaum à la fin d'une visite. La correspondance permettait ainsi un échange que la surveillance rendait difficile lors de la visite elle-même.

191. C'est dans ces termes qu'elle s'exprime sur la révolution russe dans un article anonyme, « Der alte Maulwurf » (La Vieille Taupe), *Spartakusbriefe*, n° 5, mai 1917, reproduit dans R. L., *CŒuvres*, II, p. 27-34.

Wronke en P., 28.IV.[19]17.

N° 3

Hänschen,

Il est malheureusement impossible à M^{me} Marta de vous rendre cette fois-ci visite à Lissa, elle a trop peu de congé, et c'est un inconvénient que votre nouveau séjour soit si écarté. En effet, je l'ai immédiatement localisé dans le vieil atlas scolaire de Dierke (ce même vieux Dierke qui *vous* accompagnait à Stuttgart, au Karl-Gymnasium, car je le tiens de Kostia¹⁹²). J'ai ainsi constaté que Lissa se trouve à mi-chemin entre Posen et Breslau, donc à l'opposé de Berlin. Par contre, dans quinze jours environ, vous pourrez saluer Hans et Luise. Luise a une autorisation pour la période du 10 au 15 mai.

Je suis vraiment fâchée que vous n'ayez pas été voir Clara. Vous auriez *dû* trouver le temps. Comprenez-vous mon sentiment en ce cas ? Plus je me reproche intérieurement de ne pas assez la soutenir moralement, plus j'aurais besoin de me reconforter en pensant que vous vous conduisez mieux et, pour ainsi dire, compensez mes lacunes en lui manifestant de la bonté et de la délicatesse. Et voilà que vous ne faites rien ! Je ne me rappelle pas, grand Dieu, si j'ai révélé votre présence à Stuttgart à Pâques. Mais je vous demande de lui écrire tout à fait franchement, loyalement, et de réparer vos négligences par une lettre affectueuse. Surtout, ne vous défilez pas, Hänschen, ce n'est pas digne de vous.

J'ai maintenant achevé le *Wallenstein* de Ricarda Huch¹⁹³. Au début, elle m'a beaucoup reconfortée et stimulée, mais à la fin l'image se perd dans le néant. A force de peindre les détails et des portraits, elle ne crée aucune structure achevée. Là vous pourrez vraiment étudier la manière dont il ne faut *pas* écrire un essai et comment il faut s'y prendre pour mieux réussir. Je persiste dans mon idée : c'est l'excès de sérieux allemand qui empêche de tracer une biographie ou un tableau d'époque comme une esquisse légère tout en lui gardant le caractère d'un récit savoureux et complet. Il manque aussi à Ricarda — bien qu'elle soit femme — la grâce spirituelle qui devrait lui dire que l'appro-

192. Zetkin.

193. Voir lettre à Luise Kautsky du 15 avril 1917, note 153.

fondissement de tous les détails fatigue et rebute un être d'une sensibilité délicate. Au contraire, une esquisse faite de quelques traits choisis stimule l'imagination du lecteur qui complètera lui-même le tableau. Il en est exactement de même dans les relations personnelles : pour les gens d'esprit, de légères allusions sont bien plus agréables qu'une lourde précision.

Je voudrais vous envoyer prochainement une comédie de Bernard Shaw : *Le Père prodigue* [*On ne peut jamais dire*]¹⁹⁴. Tout d'abord les paradoxes et les absurdités criantes de tous les personnages m'ont impatientée ; puis viennent quelques passages sérieux qu'on lit avec un sentiment à la fois de soulagement, parce qu'on apprend enfin à connaître les véritables opinions et intentions de l'auteur, et de réticence devant la platitude des sentences moralisatrices — jusqu'à ce qu'on découvre à la fin que ces « passages sérieux » étaient justement une plaisanterie et que Shaw se moque tout simplement du monde entier, du lecteur et aussi de lui-même, selon sa devise : il n'y a absolument rien dans la vie qui vaille la peine d'être pris au tragique. La scène finale, où au milieu d'une séance de délibération fastidieuse entre deux avocats on voit l'irruption d'un bal masqué qui les entraîne tous deux dans une valse, ressemble à du Shakespeare et évoque les ricanements des Cobolds dans *Le Songe d'une nuit d'été*. J'ai ri tout haut aux éclats, comme vous me connaissez, en lisant cette scène finale — j'étais assise dans ma chambre, solitaire, il était déjà près de minuit. Je venais justement d'avoir un petit accès de désespoir, et ce livre extravagant m'a fait beaucoup de bien.

Puisque j'en suis à la littérature, écoutez, ne pourriez-vous me dire d'où sont extraits les vers suivants :

Son grand air qu'on admire
Son port majestueux,
Son aimable sourire,
Le pouvoir de ses yeux
Et sa main folle à vous presser...

Je ne sais pas la suite. Je jurerais bien que c'est Marguerite

194. Bernard Shaw (1856-1950), célèbre écrivain et dramaturge anglais, auteur de nombreuses pièces de théâtre, pour la plupart des comédies satiriques. *Le Père prodigue*, titre allemand de la comédie *You never can tell* (*On ne peut jamais dire*), écrite en 1897, appartient au cycle des « Pièces plaisantes » (1898).

au rouet¹⁹⁵. En même temps, je jurerais que Marguerite au rouet chante quelque chose de tout différent, c'est-à-dire « La Ballade du roi de Thulé¹⁹⁶ ». Je n'ai ici que votre petite édition Harnack, de Goethe, mais pas le *Faust*, et je ne puis vérifier. Mais ces quelques vers me trottent par la tête déjà depuis Pâques, si bien que je crois moi-même y avoir un rouet. Connaissez-vous la torture de ne plus savoir d'où proviennent un fragment de poème ou une mélodie ?

Juste au-dessus de ma chambre se trouve la salle de classe de notre « panoptikum ». Au moment même où j'écris, le cours a lieu. J'entends d'abord le lourd piétinement de plusieurs pieds, ensuite le silence, la vieille voix d'un maître qui fait son cours, et puis la lecture monotone faite par une voix de fille, tout à fait comme lisent les petits enfants, dans un registre élevé avec un ton un peu craintif, mi-interrogateur, sans aucune interruption. Je ne peux distinguer un seul mot, mais ce sourd murmure m'envahit de nostalgie. Cette petite scène mystérieuse au-dessus de ma tête, dont seuls me parviennent des bruits lointains, me donne à nouveau l'impression nette que la vie est très belle.

R.

Le « charmant marquis Renard », comme vous m'écriviez une fois, a reçu la croix du mérite pour le service civil. S'il y a du champagne à Lissa, buvez à cette occasion un « extra dry ».

332. *A Mathilde Jacob*

29.4.1917.

Ma très chère Mathilde,

Grand merci pour tout. Mimi et vous, vous commettez un vrai péché : vous donnez dans le luxe en m'envoyant de nouveau du

195. Les vers cités sont bien chantés en effet par Marguerite au rouet dans le *Faust* de Goethe, mais la citation est inexacte. La strophe est celle-ci :

Son allure majestueuse
Sa fière stature
Le sourire de sa bouche
Le pouvoir de ses yeux.

Elle a été mise en musique par Schubert en 1814.

196. Marguerite chante « Le Roi de Thulé » dans une autre scène, en allant se coucher et non au rouet.

Lohse¹⁹⁷. Je ne vous en embrasse pas moins toutes les deux, puisque vous êtes définitivement incorrigibles. Je suis bien aise que le vieil Hippocrate ait fini par arriver¹⁹⁸.

Vous avez raison : les nombreuses lettres par exprès ne sont chez moi qu'un signe d'agitation. Quand je me consume d'ennui, j'éprouve le besoin d'entrer en contact avec le monde extérieur, n'importe comment mais très vite ; je suis prête alors à téléphoner, télégraphier, envoyer des lettres exprès. A l'avenir je m'amenderai.

Vous ne me dites pas si le bout de viande pour Mimi est arrivé en bon état ! C'est donc qu'il était gâté. Je veux toujours savoir la vérité, notez-le bien.

Le formulaire [en vue d'obtenir une paire de chaussures], je vais le remplir de mon mieux et vous le renverrai. Excusez-moi d'être aussi peu débrouillarde, mais vous connaissez déjà assez ce côté de ma personne. L'idée de Kurt de demander que mes dix jours de prison soient pris sur ma détention actuelle m'agrée fort, mais est-ce possible actuellement et à qui adresser ma requête (je n'ai toujours pas reçu l'ordre d'incarcération¹⁹⁹) ? Demandez-lui de faire le nécessaire et ces papiers aussi, ne me les envoyez, s'il vous plaît, que pour que je les signe.

Ci-joint la procuration en vue du procès au nom de Drucker. De Düsseldorf je n'ai toujours *rien* reçu. Je me demande pourquoi ces gens-là m'ignorent.

Pour la *Critique des critiques*, je ne comprends pas. Vous m'aviez pourtant dit que vous aviez trois exemplaires : Hans²⁰⁰ en a un, le Vieux²⁰¹, un autre ; dans ces conditions, vous auriez pu me faire parvenir le troisième par Marta²⁰² et je l'aurais revu rapidement. Si ce troisième exemplaire n'existe pas, écrivez, je vous prie, tout de suite à Hans, qu'il veuille bien m'expédier le sien par colis exprès recommandé. Je le reverrai sans délai et l'expédierai à l'imprimeur et à H.

Ne vous faites donc pas de mauvais sang quant à l'ordre d'internement²⁰³. Je n'y peux vraiment rien. Il y a bien cette

197. Boutique de cosmétiques renommée.

198. Il s'agit d'un livre qui contenait peut-être quelque message. Elle écrit à ce propos le 19 avril à Mathilde Jacob : « Mais ce vieil Hippocrate, avec "son mode de vie sec et humide" que j'ai lu hier pour m'endormir, vous amusera certainement davantage ; quant à moi, j'ai éclaté de rire en plusieurs endroits » (*BMJ*, p. 96).

199. Cf. ci-dessus, lettre du 17 mars 1917, note 110.

200. Diefenbach.

201. Mehring.

202. Rosenbaum.

203. Dans sa lettre du 23 avril 1917, R. L. annonce qu'elle vient de

histoire avec la Russie que je tourne et retourne dans ma tête ²⁰⁴.
Peut-être vais-je me décider à présenter une requête dans ce sens, mais savoir si ça réussira ? Grosse question !

Fini pour aujourd'hui. Je vous embrasse vous et Mimi mille fois et suis déjà heureuse en pensant à la Pentecôte. Hélas ! que de temps encore à attendre !

Votre R.

333. A Sonia Liebknecht

Wronke, 2.5.[19]17.

Ma très chère petite Sonioucha,

[²⁰⁵ Votre chère lettre est arrivée à point hier, le 1^{er} mai. Elle et le soleil qui brille depuis deux jours ont fait tant de bien à mon âme blessée ! Ces derniers jours, en effet, mon cœur souffrait

recevoir un nouvel arrêté d'internement pour une durée de trois mois, probablement en application des dispositions de la loi du 4 décembre 1916 qui permettait d'incarcérer les personnes jugées dangereuses.

204. Allusion probable au projet qui consistait à faire réclamer R. L. par la Russie, de façon à obtenir la libération de la détenue peut-être contre celle de prisonniers de guerre allemands. L'interprétation de Charlotte Beradt (*Im Gefängnis*, p. 62, n. 11) ne nous paraît pas exacte : comment aurait-elle pu craindre d'être « déportée », alors qu'elle était incarcérée ? On dispose d'un document émanant de Leo Jogiches qui confirme ce projet : « a) Je suis pour que vous laissiez agir l'avocat sous le contrôle de Gross [Jogiches]. Vous savez très bien que Gross ne permettra pas une entreprise déraisonnable et ne vous compromettra pas. Dans des affaires de ce genre, les aspects personnels et l'amitié ne comptent pas pour lui ("Caton le pur" !). b) Je vais écrire une lettre abominablement grossière au Bureau international (Commission de Stockholm) au nom de la chère SDKPiL et leur rappeler qu'ils ont le devoir de vous réclamer immédiatement pour le Bureau ou autre chose. La Commission l'a déjà fait pour Otto Bauer (prisonnier en Russie) et pour Pavlovitch (prisonnier civil en Autriche) et avec succès (ils ont obtenu l'accord). Bien sûr, j'ajouterai que vous réprochez sans aucun doute toute l'activité actuelle de la Commission elle-même (conférence, etc.). c) Un mot dans le même sens au même Bureau du Vieux [Mehring] au nom du groupe « Internationale ». d) Publication des éventuelles démarches de la Commission dans la presse, afin que l'affaire devienne publique et que les autorités allemandes tiennent compte de l'effet produit. e) Je vais éventuellement tenter (mais je ne sais pas, pour des raisons techniques, si ce sera possible) de faire effectuer une proclamation vous concernant au Congrès général de tous les conseils d'ouvriers et de soldats de Russie en juin » (LASCHITZA-RADCZUN, p. 408-409).

205. Les passages entre crochets ne figurent pas dans BAG.

beaucoup, mais, maintenant, ça ira mieux. Si seulement le soleil voulait rester ! Je vais dehors presque chaque jour, je flâne dans les buissons, examine chaque recoin de mon petit jardin et je trouve toutes sortes de trésors. Ecoutez bien : hier, le 1^{er} mai, j'ai rencontré — devinez qui ? — un phalène jaune citron étincelant, tout neuf ! J'en fus si heureuse que tout mon cœur en trembla : je porte une veste lilas et il a sans doute été attiré par la couleur, puis il a folâtré un peu plus haut et s'est enfui par-delà le mur. L'après-midi, j'ai trouvé trois belles petites plumes différentes : une gris foncé du rouge-queue, une dorée du bruant et une gris-jaune du rossignol. Nous avons en effet beaucoup de rossignols ici, j'en ai entendu un pour la première fois le matin du dimanche de Pâques et depuis il revient chaque jour dans mon petit jardin sur le grand peuplier argenté. J'ai ajouté ces petites plumes à ma petite collection dans une jolie petite boîte bleue ; j'y ai aussi de petites plumes que j'ai trouvées dans la cour de la Barnimstrasse — de pigeons, de poules et aussi une très belle bleue d'un geai de Südende. Ma « collection » est encore très petite, mais j'aime la regarder parfois. Je sais déjà à qui j'en ferai cadeau.

Mais ce matin j'ai trouvé juste au pied du mur où je me promène une violette toute cachée. La seule dans tout mon petit jardin. Comment est-ce, chez Goethe ?

Une violette dans le pré
Tout en elle-même et inconnue
Une toute petite violette mignonne !

J'ai été si contente ! Je vous l'envoie ci-joint et j'y ai déposé un baiser léger pour qu'elle vous apporte mon amour et mes amitiés. Sera-t-elle encore fraîche quand elle arrivera ?...

Puis, dans l'après-midi, j'ai rencontré mon premier bourdon ! Un très grand dans son manteau de fourrure noir brillant tout neuf avec une ceinture jaune d'or. Dans un bourdonnement de basse profonde, il vola d'abord sur ma veste, puis s'éloigna en décrivant un grand arc au-dessus de la cour. Les bourgeons des châtaigniers sont très gros, roses et gonflés, brillants de sève ; dans quelques jours, les petites feuilles vont sûrement sortir, elles ressemblent à de petites mains vertes. Vous souvenez-vous, l'année dernière, lorsque nous nous sommes arrêtées devant un châtaigner avec de jeunes feuilles, vous vous êtes exclamée, dans un désespoir cocasse : « Rrosa ! (vous roulez le « R » encore plus que moi) que faire ? Que faire dans une telle extase ? ! »

Et il y a encore une découverte qui m'a ravie aujourd'hui.]

Au mois d'avril dernier, vous en souvenez-vous, un matin, à dix heures, je vous appelai tous les deux par téléphone pour vous prier instamment de venir avec moi au Jardin botanique écouter le rossignol qui y donnait tout un concert. Nous nous blottîmes alors dans un épais taillis sur des pierres, près d'une toute petite source ; or après le rossignol nous entendîmes soudain un cri monotone et plaintif, qu'on pourrait rendre à peu près ainsi : « Gli-gli-gli-gli-glic. » Je dis que ce cri faisait penser à quelque oiseau aquatique ou vivant dans les marais, et Karl me donna raison, mais nous ne pûmes absolument pas découvrir qui cela pouvait être. Figurez-vous que ce même cri plaintif, je l'ai entendu tout d'un coup *ici* tout près, il y a quelques jours, de bonne heure le matin, si bien que mon cœur se mit à battre d'impatience à l'idée de savoir enfin qui cela pouvait bien être. Je n'eus de repos jusqu'à aujourd'hui, où je l'ai enfin trouvé : ce n'est pas un oiseau aquatique, c'est le *torcol*, une espèce de pic gris. Il est juste un peu plus gros que le moineau, et le nom qu'il porte lui vient de ce que, lorsqu'il se trouve en danger, il cherche à effrayer ses ennemis par des gestes comiques et des contorsions de la tête. Il ne vit que de fourmis qu'il recueille sur sa langue gluante ainsi que le fait l'ours fourmilier. C'est pourquoi les Espagnols le nomment « hormiguero » — l'oiseau fourmilier. Mörrike a d'ailleurs fait sur cet oiseau un joli petit poème humoristique, que Hugo Wolf a également mis en musique. Il me semble avoir reçu un cadeau depuis que je sais quel est cet oiseau au cri plaintif. Peut-être l'écrivez-vous à Karl ? Cela lui ferait plaisir.

Ce que je lis ? Avant tout, des ouvrages de sciences naturelles : géographie végétale et animale. Hier, j'ai justement lu un livre sur la cause de la disparition des oiseaux chanteurs en Allemagne : c'est l'entretien rationnel des forêts de plus en plus étendu, la culture des jardins et l'agriculture qui font disparaître une à une toutes leurs possibilités naturelles de nicher et de trouver leur nourriture : arbres creux, terres en friche, broussailles, feuilles mortes dans les jardins. J'avais si mal en lisant cela. Ce n'est pas que je m'inquiète du chant des oiseaux pour les hommes, mais c'est la représentation de la disparition silencieuse et irrésistible de ces petits êtres sans défense qui me peine au point que je n'ai pu retenir mes larmes. Cela m'a rappelé un livre russe écrit par le professeur Ziber traitant de la disparition des Peaux-Rouges dans l'Amérique du Nord²⁰⁶, que j'ai lu quand j'étais

206. Nikolaï Ivanovitch Ziber (1844-1888), économiste russe, un des premiers propagateurs du marxisme en Russie. Il s'agit de ses *Essais sur*

encore à Zurich. Tout comme les oiseaux, ils sont chassés peu à peu de leur territoire par les hommes civilisés et voués à une disparition silencieuse et cruelle.

Mais il faut bien sûr que je sois malade pour que tout me bouleverse si profondément. Ou alors savez-vous ce que c'est ? J'ai parfois le sentiment de ne pas être un vrai être humain, mais un oiseau ou quelque autre animal qui a pris forme humaine ; au fond de moi, je me sens beaucoup plus chez moi dans un petit bout de jardin comme ici ou dans la campagne, sur l'herbe, entourée de bourdons que... dans un congrès du parti. A vous, je peux bien dire tout cela : vous n'irez pas tout de suite me soupçonner de trahir le socialisme. Vous le savez, j'espère malgré tout que je mourrai à mon poste, dans une bataille de rues ou au bain. Mais mon moi le plus profond appartient plus à mes mésanges charbonnières qu'aux « camarades ». Et non pas parce que je trouve dans la nature un asile, un lieu de repos, comme tant d'hommes politiques qui n'ont plus rien dans le cœur. Au contraire, je trouve à chaque pas, dans la nature aussi, tant de cruauté que j'en souffre beaucoup. Imaginez-vous par exemple que je n'arrive pas à oublier le petit événement que voici. Au printemps dernier, je rentrais chez moi d'une promenade dans la campagne par ma rue tranquille et vide, quand je remarquai sur le sol une petite tache brune. Je me baissai et fus témoin d'une tragédie sans paroles : un gros bousier était couché sur le dos, essayant de se défendre en agitant ses pattes tandis qu'un tas de fourmis minuscules grouillaient sur lui et... le dévoraient tout vif ! Frissonnante, je sortis mon mouchoir et me mis à chasser ces bestioles cruelles, mais elles étaient si insolentes et tenaces que je dus soutenir contre elles une longue lutte et lorsque j'eus finalement libéré le pauvre martyr et que je l'eus posé loin sur l'herbe, on lui avait déjà dévoré deux pattes... Je m'en allai précipitamment, en proie au sentiment pénible de lui avoir finalement rendu un fort douteux service.

Maintenant, nous avons déjà de très longs crépuscules ; que j'aime cette heure d'ordinaire ! A Südende, j'avais beaucoup de merles, ici je n'en vois ni n'en entends aucun. Tout l'hiver j'en ai nourri un couple, et voilà qu'il a disparu. A Südende j'avais l'habitude, à cette heure, le soir, de baguenauder dans la rue ; c'est si beau de voir soudain, dans la dernière lueur violette du jour, les flammes roses des becs de gaz s'allonger brusquement,

les cultures primitives, parus à Moscou en 1883 et de « l'Agriculture aux Etats-Unis d'Amérique », reproduit dans ses *Œuvres choisies* parues à Saint-Petersbourg en 1900, vol. I, p. 477 et s. (cf. aussi lettre n° 369).

l'air encore très étrange dans le crépuscule, comme si elles avaient encore un peu honte. La silhouette indistincte de quelque concierge ou de quelque servante en retard traverse alors la rue d'un pas pressé, courant vite chercher quelque chose chez le boulanger ou l'épiciier.

Les enfants du cordonnier, qui sont mes amis, avaient l'habitude de jouer encore dehors dans l'obscurité jusqu'à ce que, de l'angle de la rue, une voix impérieuse les fit rentrer à la maison. A cette heure-là, il y avait toujours quelque merle qui ne parvenait pas à trouver le sommeil et qui tout d'un coup se mettait à crier comme un enfant mal élevé ou jacassait en s'éveillant et s'envolait bruyamment d'un arbre à l'autre. Et moi je restais là, debout au milieu de la rue, à compter les premières étoiles, n'ayant nulle envie de rentrer chez moi, de quitter cette douceur de l'air et ce crépuscule dans lequel le jour et la nuit se pressaient si mollement l'un contre l'autre.

Sonioucha, je vous réécrirai bientôt. Restez calme et gaie, tout ira bien, même pour Karl. [Pour vos soucis domestiques, j'écrirai à Mathilde et ferai ce que je peux.] Au revoir jusqu'à la prochaine lettre [mon cher petit oiseau].

Je vous embrasse.

Votre Rosa.

334. *A Mathilde Jacob*

Wronke, 3.5.[19]17.

Ma chère, chère Mathilde,

Ce matin j'ai reçu votre brève lettre qui m'a rendue fort triste, car vous ne m'avez encore jamais écrit si sèchement et je sens bien à sa lecture à quel point vous vous êtes usée à la tâche et combien votre moral est bas²⁰⁷. Mais l'après-midi est arrivé le paquet avec les violettes qui m'a un peu consolée. Merci pour ces fleurs et, pour vous tranquilliser, je vais donc vous envoyer quelques lignes par retour du courrier.

207. Si le moral de Mathilde Jacob est effectivement très bas, c'est que Mimi, la chatte de R. L., vient de mourir et qu'elle n'ose pas l'écrire. Elle ne l'avouera que quatre mois plus tard (cf. lettres du 11 août et du 24 août 1917, *infra*).

Chez moi, il n'y a rien de nouveau, sinon qu'actuellement je passe beaucoup de temps dehors, assise au soleil. Et votre joli fauteuil de rotin est très pratique pour ça ; il est facile à traîner n'importe où et on y est assis royalement. Aujourd'hui sont arrivés une foule de papillons et de bourdons, mais ils n'ont pas trouvé une seule fleurette dans le jardin. Aussi ai-je posé dehors le pot de cinéraires en fleur que Marta m'a offert, et vous auriez vu comment les petites bêtes se sont précipitées dessus sans pouvoir se rassasier de la poudre d'or qu'elles butinaient ! J'ai vu aussi aujourd'hui pour la première fois un oiseau magnifique : le bruant. J'étais si silencieuse et si immobile qu'il est venu tout près en sautillant et que j'ai pu l'observer très bien. Que de choses j'apprends ici, à Wronke ! C'est vrai, Mathilde, je rassemble ici une masse de connaissances nouvelles, après quoi je consulte les livres et j'éprouve littéralement une impression d'enrichissement.

Merci pour le manuscrit²⁰⁰, mais avant de me mettre à la correction je voudrais que, par le truchement de Lene, vous demandiez au Vieux²⁰⁰ s'il a commencé et où il en est. Je ne peux pas envoyer les épreuves directement à l'éditeur : il me faut les adresser à Mehring, et il serait sans doute terriblement fâché s'il avait fait une bonne partie du travail pour rien.

Luise m'écrit aujourd'hui de Francfort-sur-le-M. qu'elle peut [venir] entre le 10 et le 15. Mais j'aimerais savoir très bientôt le jour exact de son arrivée, pour ne pas me ronger d'impatience pour rien pendant des jours et des jours. S'il vous plaît, téléphonez à Berlin chez elle (ou bien écrivez à Francfort-sur-le-M., hôpital municipal ; elle y est chez son fils) et faites-moi savoir la réponse. D'elle-même, vous le savez, Luise n'écrira pas.

Ce jour, je vous ai envoyé trois livres de Pfemfert, que je vous prie de lui rendre avec mes remerciements (entre nous, ils ne valent pas grand-chose, je n'ai pas eu du tout envie de les lire), et un petit livret de musique pour le mari de Marta²¹⁰. Après votre dernier sermon, je n'ose plus mobiliser un porteur pour les livrer, aussi voudrais-je savoir quand vous avez reçu le paquet. Et maintenant j'attends avec impatience de nouveau une bonne et calme lettre de vous qui me fera du bien. Avec plus d'impatience encore je vous attends, vous. J'espère vous revoir à la Pentecôte dans cette robe légère de mousseline que j'aime tant. Ne pourriez-vous faire enlever la garniture vert et bleu mat ?

208. Il peut s'agir de *Karl Marx. Histoire de sa vie*, écrit par Franz Mehring auquel R. L. avait collaboré ; elle rédigea le troisième paragraphe du chapitre XII (sur les livres II et III du *Capital*).

209. Mehring.

210. Rosenbaum.

Ecoutez, ma chérie ! Sonia se plaint fort amèrement de Lene qui négligerait « le ménage de Karl ²¹¹ » : elle devait s'occuper de ces choses-là en l'absence de Sonia. Karl serait furieux lui aussi ; s'il vous plaît, ne pourrait-on charger le Vieux de cette mission, si Lene est trop occupée ? Ne laissez pas en tout cas cette pauvre et nerveuse Sonia se débattre toute seule... Je vous embrasse mille fois vous et Mimi et je me languis beaucoup de vous.

Votre R.

Merci pour le papier à lettres. Malheureusement, je trouve qu'il ne se tient pas assez et, pour les enveloppes au moins, je voudrais en rester à celles qui sont rigides. Ne pourrait-on en avoir davantage ? Je veux parler d'enveloppes comme celle dans laquelle j'expédie cette lettre.

335. *A Hans Diefenbach*

Wronke, 12.V.[19]17.

N° 4

C. H.

Reçu le n° 5, mille remerciements ; j'attends vos corrections de style (elles concernent en partie, comme je le vois, des fautes de la dactylo). Vous me dites que dans la *Critique des critiques* ²¹² quelques passages sont défigurés jusqu'à être méconnaissables, et cela m'incite à revoir le tout encore une fois. En général, je ne suis jamais capable de relire ce que j'ai écrit, et plus je me donne intensément à ce que je fais, plus je considère ensuite l'affaire comme terminée, liquidée. Je sais bien, Hänschen, que mes ouvrages économiques s'adressent à six personnes. Mais en réalité je ne les adresse qu'à une seule : à moi-même. L'époque où j'ai rédigé *L'Accumulation* ²¹³ fait partie des plus heureuses de mon existence. Je vivais vraiment comme en état d'ivresse, nuit et jour je n'avais d'yeux et d'oreilles que pour ce seul problème qui se déployait si magnifiquement devant moi, et je ne puis dire ce qui me causait une plus grande joie : le travail de la pensée,

211. Liebknecht.

212. Voir la lettre du 8 mars 1917, note 104.

213. En 1912.

quand je retournais une question compliquée en me promenant lentement de long en large dans ma chambre, observée attentivement par Mimi couchée sur la table recouverte d'un tapis de peluche rouge, ses pattes rentrées sous elle, tournant sa petite tête intelligente de-ci, de-là vers moi, ou bien la rédaction, la mise en forme littéraire, plume à la main. Savez-vous qu'alors j'ai rédigé les trente placards d'un seul trait en quatre mois — chose inouïe — et que je les ai donnés à l'impression sans même avoir relu le brouillon ? La même chose s'est produite à la Barnimstrasse avec la *Critique des critiques*. Ensuite, le travail si intensément vécu une fois achevé, je perds tout intérêt pour lui, de sorte que, depuis ce temps, je me suis à peine préoccupée de trouver un éditeur. Cependant, ma « situation » depuis dix-huit mois rendait la chose assez difficile. Vous surestimez absolument Eckstein²¹⁴. Sa « critique » n'était qu'une vengeance du refus brutal que j'ai opposé à de longues et vaines tentatives de sa part pour se lier d'amitié avec moi ; c'est précisément ce transfert du « trop humain » dans les hautes régions montagneuses de la recherche scientifique qui m'a remplie d'un tel mépris pour lui ! Il pouvait par ailleurs se montrer aussi très gentil et spirituel. Un jour, chez Kautsky, alors que je faisais des efforts désespérés dans le vestibule pour descendre ma petite jaquette du portemanteau, maudissant ma taille lilliputienne, il me tendit courtoisement le vêtement et fredonna en souriant la mélodie de Wolf : « Même des petites choses peuvent nous ravir »... (Vous savez sans doute que Hugo Wolf, à Vienne, était lié avec la famille Eckstein et considéré là-bas comme un dieu laïc ?) Votre idée de vouloir que j'écrive une étude sur Tolstoï ne me dit rien du tout²¹⁵. Pour qui ? Et pour quoi faire, Hänchen ? Tout le monde

214. Gustav Eckstein (1875-1916), socialiste autrichien, économiste, historien et théoricien du mouvement ouvrier ; rédacteur à la *Neue Zeit* et professeur dans les écoles des Partis social-démocrates allemand et autrichien. Son article critique était paru dans le *Vorwärts* du 16 février 1913.

215. Elle avait écrit trois articles sur Tolstoï en 1908, 1910 et 1913 et avait fait une conférence sur l'écrivain russe à l'école du parti en novembre 1910.

Pour l'intérêt que R. L. portait à Tolstoï, il est intéressant de citer cette lettre qu'elle écrivait à Kostia Zetkin en décembre 1910 : « Hier, j'ai fait mon exposé sur Tolstoï à l'école [du parti, à l'occasion de son 80^e anniversaire]. Il y a eu une discussion et ça a duré jusqu'à minuit, je suis rentrée chez moi à 1 heure et aujourd'hui je suis épuisée. Hannes y était. Aujourd'hui j'ai parlé avec Korn que j'ai rencontré par hasard à l'école et lui ai demandé s'il allait faire paraître quelque chose sur Tolstoï dans la [*Arbeiter*] *Jugend*. Non, dit-il, il n'aime pas ces articles "de célébration et d'occasion". Je lui dis que ce n'était pas une "occa-

peut lire les livres de Tolstoï, et, si les gens ne respirent pas d'eux-mêmes le puissant souffle de vie qui s'en dégage, je ne les y aiderai pas par des commentaires. Peut-on « expliquer » à quelqu'un la musique de Mozart ? Peut-on « expliquer » à quelqu'un en quoi consiste l'enchantement de la vie, s'il ne le sent pas spontanément, dans les plus petites choses quotidiennes ou, mieux encore, ne le porte en lui-même ? Par exemple, je tiens aussi toute la gigantesque littérature goethéenne (c.-à-d. la littérature sur Goëthe) pour du remplissage, et je trouve qu'on a déjà beaucoup trop écrit de livres ; à force de littérature, les gens oublient de contempler la beauté du monde.

Depuis le 1^{er}, nous avons une série de jours ensoleillés, et dès mon réveil le premier rayon matinal me salue, car ma fenêtre ici donne à l'est. A Südende où mon appartement, comme vous savez, est ouvert de tous les côtés au soleil comme une lanterne, ces heures du matin sont très belles. Après le petit déjeuner, j'avais coutume de prendre le lourd prisme de cristal aux angles et aux arêtes innombrables qui est posé sur ma table de travail et me sert de presse-papiers et de le mettre au soleil dont les rayons se réfractaient immédiatement en cent petites éclaboussures d'arc-en-ciel sur le plafond et les murs. Mimi regardait le jeu, enthousiasmée, surtout quand je remuais le prisme et que je faisais glisser et danser de-ci, de-là les taches irisées. Au début, elle courait et faisait de grands bonds pour les attraper, mais

sion » mais simplement le devoir de présenter Tolstoï aux jeunes. C'est justement ce qui ne va pas, répondit-il, on ne peut pas recommander une Anna Karénine à de jeunes gens, car il y est « trop question d'amour ». Lorsque, furieuse, je tapai du poing sur la table et déclarai que de telles opinions ne m'étonnaient pas de la part de sauvages, mais bien chez des gens qui s'estiment être des spécialistes de la « culture » et de l'« art », il me répondit que, justement, Tolstoï n'avait rien à voir avec la culture et l'art. Comment ne pas exploser en ce cas ? Quand je vois ce masque de bois rouge et ce gros manteau sur une courte silhouette qui fait l'effet, dans sa lourdeur, d'une pissotière dans la rue ! Damnée tribu de sauvages que ces « héritiers de la philosophie classique » ! Et il paraît que Wendel a écrit dans la *Frankfurter Volkstimme* un article sur T.[olstoï] à peu près dans l'éclairage suivant : jeune putain, vieille concubine !... Ah ! parfois je me sens terriblement mal ici et je souhaiterais par-dessus tout fuir l'Allemagne. Dans le moindre village de Sibérie on sent davantage d'humanité que dans la social-démocratie allemande.

Es-tu à peu près content de mon article ? C'est dommage qu'hier dans mon exposé j'aie présenté certains points de vue que j'aurais très bien pu y introduire, certes, je disposais de peu de place... » (*SKL*, p. 151-152.) L'article dont il est question, intitulé « Tolstoï », a été publié dans la *Gleichheit*, du 5 décembre 1910. Dans sa correspondance inédite avec Kostia Zetkin de cette période, il est abondamment question de Tolstoï (cf. *SKL*).

bientôt elle devinait qu'elles n'étaient « rien » que des illusions d'optique, et elle suivait la danse de ses petits yeux gais, sans bouger. Nous obtenions de charmants effets quand un de ces petits arcs-en-ciel illuminait une jacinthe blanche placée sur la table aux fleurs, ou la tête de marbre au-dessus de la table, ou la grande pendule de bronze devant la glace. La chambre bien rangée, ensoleillée, au papier clair, dégageait une atmosphère de paix heureuse ; par la fenêtre ouverte donnant sur le balcon, on entendait le piaillement des moineaux, le bruit du tramway qui passait de temps en temps, ou les coups de marteau sonores des ouvriers réparant quelque part les rails. Alors je prenais mon chapeau et j'allais voir dans le champ ce qui avait poussé durant la nuit, et chercher pour Mimi de l'herbe fraîche et savoureuse. Ici je vais aussi tout de suite après le déjeuner dans le jardin et je me livre à une occupation merveilleuse : j'arrose mes « plantations » devant la fenêtre. Je me suis procuré un joli petit arrosoir et je dois puiser près d'une douzaine de fois au cuveau jusqu'à ce que la plate-bande soit assez humide. Les gouttelettes scintillent dans le soleil du matin et tremblent encore longtemps sur les jacinthes roses et bleues à demi ouvertes. Pourquoi suis-je cependant triste ? Je crois presque que j'ai surestimé le soleil et son pouvoir ; il a beau briller, il ne me réchauffe parfois pas du tout, quand mon propre cœur ne lui communique aucune chaleur.

R.

336. *A Hans Diefenbach*

Wronke, 14.V.[19]17.

N° 5

C.[her] H.[ans], pour cette fois seulement quelques brèves lignes. Vous les recevrez peut-être en même temps que la visite de Luise et du Hérisson²¹⁶. Prière de ne pas parler du tout de l'*Anticritique* avec eux ; en effet, jusqu'à présent, je n'ai jamais mentionné ce travail devant eux et je serais assez embarrassée s'ils l'apprenaient par un tiers. Au contraire, dès que l'ouvrage sera imprimé, je dédicacerai un exemplaire à Luise et elle pourra peut-être ainsi le lire.

Hänschen, soyez bon envers Luise, donnez-lui la chaleur et la

216. Surnom donné à Hans Kautsky.

joie que malheureusement je n'ai pu lui donner. Hélas ! ce n'est pas ma faute — je n'ai pas pu. J'ai à peine pu ouvrir la bouche pour lui parler. Mon cœur, qui depuis des jours tremble de froid comme un jeune chien, est devenu encore plus craintif et effarouché. Je le regrette tant pour Luise, elle va sûrement croire qu'elle m'a agacée, mais c'est absolument faux, expliquez-le-lui. Ce soir je me sentais plus misérable que je ne puis le dire. Pour me consoler, j'ai un peu feuilleté *Le Divan oriental-occidental*. J'aime tellement ce livre, non seulement à cause de l'ardeur brûlante et constante qui s'en dégage, mais aussi à cause de Suleika-Marianne²¹⁷, qui incarne à mes yeux la seule figure de femme sympathique chez Goëthe. Je trouve que ses propres chants égalent vraiment ceux de Goëthe en ferveur et en simplicité. Comme elle sait joliment dire à son messenger ailé :

Dis-lui, mais avec modestie,
Que son amour est ma vie
Seule sa présence peut me donner
L'assurance joyeuse de l'un et de l'autre²¹⁸.

Malheureusement, dans l'édition Harnack seule une partie de ses chants est reproduite.

Comme lecture sérieuse, je lis pour la nième fois *La Légende de Lessing*²¹⁹. La connaissez-vous ? Elle est très stimulante et réconfortante.

Assez pour aujourd'hui.
Souvenirs affectueux.

R.

217. *Le Divan oriental-occidental* (1819) est un recueil de poèmes que Goëthe écrivit à 70 ans, s'inspirant de l'Orient, en particulier du poète persan Hafiz. Le poète, sous le nom de Hatem, s'adresse à sa bien-aimée Suleika, incarnation poétique de la jeune Marianne von Willemer, le grand amour de Goëthe vieillissant. Marianne a composé elle-même la plupart des chants qui sont mis dans la bouche de Suleika.

218. La citation est inexacte. La strophe est celle-ci :

Dis-lui, mais avec modestie,
Que son amour est ma vie
Sa présence me donnera
Le sentiment heureux
De l'un et de l'autre.

219. Essai critique de Mehring.

18.5.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

Depuis votre carte de dimanche, le 13, jusqu'à aujourd'hui vendredi, je n'ai pas eu une ligne de vous et vous pouvez imaginer comme cela me peine. Entre-temps, moi non plus je ne vous ai pas écrit parce que j'attendais d'un jour à l'autre un signe de vous et que je voulais également savoir si vous aviez enfin reçu ma lettre du 8 avec l'ordre d'emprisonnement²²⁰. Je suppose qu'une fois de plus une lettre de vous est restée à Posen²²¹. Je pense qu'il s'impose de ne plus écrire que de brèves cartes : comme cela, au moins, nous ne resterons pas sans nouvelle pendant des jours et des jours. Par Luise²²², je vous envoie les six œufs de Bulgarie²²³ qu'elle m'a apportés et quatre autres que j'ai moi-même économisés ; il y en a un pour Mimi. Puis, encore un peu de viande et deux figues (elle ne doit pas en manger plus d'une demie par jour, sinon elle va s'abîmer l'estomac) et un peu d'herbe fraîche. Faites tout de suite votre demande de visite pour la Pentecôte, de façon à venir me voir par exemple le 24 ou le 25 une première fois et ensuite, encore une fois, les jours de fête. On vous dira bien ici quand la visite est possible. Mais écrivez-moi, à moi aussi, tout de suite si vous avez fait la demande et quand vous venez. Comme je vous attends déjà, mon Dieu ! N'emprenez *pas* Mimi avec vous, c'est une décision arrêtée ; les raisons, oralement. Mais apportez-moi mon chapeau d'été de l'an passé (comme il est, sans garniture), un peu de lanoline et un flacon d'eau de Cologne (mon numéro). Et des gants d'été.

Ensuite de nouveau quelques livres, je suis à sec. Ecrivez donc

220. Voir lettre suivante, note 225.

221. Siège de la *Kommandantur* dont dépend Wronke et qui souvent retarde les lettres adressées à Rosa (cf. *BMJ*, p. 112).

222. Luise Kautsky est venue la voir entre le dimanche 13 et le vendredi 18.

223. En avril 1917, Georgi Kyrkov, dirigeant des socialistes « étroits » bulgares, envoie cent cinquante œufs à Kautsky en lui demandant d'en faire parvenir cinquante à R. L. et cinquante à Karl Liebknecht. Le 8 mai 1917, Kautsky lui répond que les œufs sont arrivés en bon état, à l'exception de dix et qu'il va les répartir selon le souhait exprimé par son correspondant. « Cette semaine encore, ma femme ira voir Rosa Luxemburg », ajoute-t-il.

tout de suite une ligne sur une carte postale. Je meurs d'impatience. Le chocolat est pour vous.

Je vous embrasse mille fois vous et Mimi.

R.

Pouvez-vous apporter un peu d'alcool à brûler ou de pétrole ?

338. *A Mathilde Jacob*

Wronke, 20.5.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

Hier j'ai reçu enfin de nouveau une ligne de vous, la carte d'Hessenwinkel²²⁴ et elle m'a fait grand plaisir. Je ne veux vous parler ici que de la chose suivante, très urgente. Ce délicieux avocat de Weinberg qui a commencé par contester opiniâtrement qu'il me restât encore un moyen juridique à utiliser contre le jugement à propos de « l'insulte²²⁵ » avant de se raviser brusquement à midi moins cinq m'a écrit « en hâte » (mais dans une lettre ordinaire) que, si je souhaitais demander la révision du procès, je devais lui expédier immédiatement le jugement. Il s'en fallut d'un cheveu que nous soyons forclos, mais ça allait encore et je lui ai expédié par exprès le jugement. Hier, je reçois la réponse suivante : c'est à moi de lui fournir des motifs de révision ! Je croyais que c'était pour ça qu'on prenait un avocat ; je ne suis pas en mesure de le faire parce que je n'ai absolument pas lu le jugement : je suis incapable de lire jamais ces papiers secs et ennuyeux, d'autant que je ne voyais pas à quelle fin je l'aurais lu. Donc, s'il vous plaît, allez tout de suite chercher le jugement au cabinet Weinberg et faites-vous faire, par l'avocat que vous connaissez, une demande motivée de révision que vous remettrez ensuite, pour expédition, au cabinet W.[einberg]. La date limite est le 25 à *Leipzig*.

De tout le reste, nous parlerons sans doute bientôt, oralement,

224. R. L. était allée y passer des vacances avant la guerre.

225. R. L. se pourvoit en cassation à la suite de sa condamnation à dix jours de prison pour « insulte à fonctionnaire de police ».

je l'espère. Faites-moi savoir, je vous prie, éventuellement par télégramme, pour quelle date vous avez obtenu l'autorisation.

Je vous embrasse bien, vous et Mimi.

Votre R.

Une chose encore ! Nous avons ici un bébé de deux mois qui n'a ni petites chemises ni langes. Dites à Luise qu'elle vous en donne quelques-uns quand vous viendrez ici.

339. *A Mathilde Jacob*

23 mai 1917.

Ma très chère Mathilde,

J'ai appris hier que votre demande²²⁶ a été transmise d'abord à Posen, à la région militaire, et que vous ne serez sûrement pas ici le 25. En définitive, ça ne fait rien ; j'attends avec patience et serai heureuse [de vous voir] n'importe quel autre jour. Simple-ment, je voudrais le *savoir* dès que possible. Télégraphiez-moi, s'il vous plaît, sitôt que vous aurez reçu la réponse. L'affaire concernant le Dr Lehmann, vous l'avez sans doute réglée²²⁷. J'ai eu droit à un accès de colère du Vieux Monsieur²²⁸ qui vous était destiné à vous et à Hannes²²⁹ ; c'est à propos de l'*Anticritique*²³⁰. Nous en discuterons de vive voix. Encore un point, Mathilde : ici, maintenant, on a pris d'autres dispositions. La table nous sépare²³¹. Je vous en prie, faites comme si de rien n'était. Je vous l'écris pour que vous ne soyez pas déçue. J'ai une telle envie de vous voir !

S'il vous plaît, apportez-moi des timbres en venant. Baisers.

Votre R.

226. Pour obtenir un permis de visite.

227. Le Dr Lehmann, de Posen, qui l'avait soignée était mort, et R. L. avait prié Mathilde Jacob d'envoyer des fleurs.

228. Franz Mehring.

229. Diefenbach.

230. Mehring avait accepté de relire l'*Anticritique* (titre français : *Critique des critiques*) que Mathilde avait dactylographiée et Diefenbach lue.

231. A partir de mai, la surveillance s'était faite plus stricte à Wronke lors des visites à R. L. et la visiteuse était séparée de la détenue par une table. Ce « durcissement » s'explique par le départ de la surveillante-

Wronke, fin mai 1917.

Sonioucha, savez-vous où je suis et d'où je vous écris cette lettre ? Du jardin. J'ai traîné une petite table dehors et je suis assise à présent au milieu d'arbustes verts. A ma droite, un faux groseiller jaune avec son odeur épicée d'œillet, à ma gauche un buisson de troènes, au-dessus de ma tête un érable et un jeune et svelte châtaignier se tendent leurs larges mains vertes ; devant moi, un grand peuplier blanc, grave et doux, avec le murmure lent de ses feuilles pâles. Sur ma feuille de papier dansent les ombres légères des feuilles alternant avec les ronds lumineux du soleil et, du feuillage encore humide de pluie, de temps à autre, une goutte d'eau me tombe sur la figure et sur les mains. Dans l'église de la prison, c'est l'heure du service divin ; les sons étouffés de l'orgue me parviennent, indistincts, couverts par le bruissement des feuilles et le chœur joyeux des oiseaux qui sont aujourd'hui tous en liesse ; au loin, l'appel du coucou. Comme c'est beau et comme je suis heureuse. On se croirait presque à la Saint-Jean avec cette impression luxuriante de plein été, cette ivresse de vie. Connaissez-vous dans *Les Maîtres Chanteurs* de Wagner la scène où une foule bigarrée s'écrie en battant des mains : « C'est la Saint-Jean ! C'est la Saint-Jean ! » et où tout le monde se met tout à coup à danser une valse du bon vieux temps ? Un jour comme celui-ci pourrait vous plonger dans une atmosphère analogue²³².

Que de choses dans ma journée ! Il faut que je vous les raconte : le matin, dans la salle de bains, je trouvai sur la fenêtre un paon de nuit. Il devait y être enfermé depuis quelques jours et s'être épuisé à force de voler contre la vitre. Il ne donnait plus qu'à peine signe de vie en agitant faiblement ses ailes. Lorsque je l'aperçus, je m'habillai aussitôt, tremblante d'impa-

chef, E. Schrick, originaire de Metz, qui s'était prise d'amitié pour R. L. et son remplacement par une fonctionnaire intransigente et particulièrement inamicale.

232. Le 17 juillet 1910, R. L. a vu à Berlin *Les Maîtres Chanteurs*. Elle écrit le lendemain à Kostia Zetkin : « Hier, je suis allée voir *Les Maîtres Chanteurs* dans une bonne représentation. La chose est très belle mais a de monstrueuses longueurs et garde quand même un peu de la vulgarité tapageuse de Wagner. Ce qui me plaît le mieux, c'est le texte. Il y a si longtemps que je n'ai entendu de musique que la soirée m'a beaucoup revigorée, bien qu'à la fin j'aie été affreusement fatiguée » (SKL, p. 148).



tience, je me hissai jusqu'à la fenêtre et je le pris dans les mains avec force précautions. Il ne se défendait plus et je croyais déjà qu'il était mort. Je le déposai alors dans ma chambre sur le rebord de la fenêtre pour qu'il revienne à lui et bientôt il manifesta un petit signe de vie, mais sans bouger. Je lui mis alors devant les antennes quelques fleurs écloses afin qu'il ait de quoi manger. A ce moment, devant la fenêtre, le « moqueur » se mit à chanter avec une telle allégresse que son chant résonnait aux alentours. Malgré moi, je dis tout haut : « Ecoute donc comme le petit oiseau chante gaiement ! Il me semble qu'à l'entendre tu devrais un peu reprendre vie. » Je ne pus m'empêcher de rire moi-même de ce petit discours que j'adressais au paon à demi mort et je pensai : « Paroles vaines. » Mais non. Une demi-heure plus tard, le petit animal se remit peu à peu, fit d'abord quelques pas à droite et à gauche, puis enfin s'envola lentement. Comme j'étais heureuse de lui avoir sauvé la vie. Quel événement !

L'après-midi, bien sûr, je redescendis au jardin où je reste de huit heures à midi (jusqu'à ce qu'on m'appelle pour manger) et de nouveau de trois à six. Je m'attendais à voir le soleil, j'avais le sentiment qu'il ne pouvait pas, *qu'il ne pouvait pas* ne pas se montrer, mais il ne se montra pas et je devins toute triste. Je me promenai dans le jardin ; il soufflait une brise légère et je vis alors quelque chose d'étrange : les chatons du peuplier blanc, qui commençaient de passer, se défaisaient et leurs graines duvetueuses volaient partout, emplissant l'air de flocons de neige qui recouvraient le sol et toute la cour. Ce duvet d'argent qui voltigeait dans l'air avait quelque chose de fantomatique. Le peuplier blanc fleurit plus tard que tous les autres arbres à chatons et, grâce à la façon généreuse qu'il a de répandre ses semences, il se propage très loin. Ses petites pousses jaillissent partout comme de la mauvaise herbe, dans les fentes des murs comme entre les pierres.

Puis, à six heures, comme chaque jour, on m'enferma de nouveau²³³. Je restai assise près de la fenêtre, toute triste, la tête lourde, car il faisait très chaud, et je regardai le ciel où, sous des nuages blancs qui se détachaient sur un fond bleu pastel, les hirondelles volaient gaiement très vite, à une hauteur vertigineuse, leurs ailes pointues semblant couper l'air comme de petits ciseaux. Mais le ciel ne tarda pas à s'assombrir, tout se tut, et un orage éclata suivi d'une forte averse et de deux coups de tonnerre assourdissants qui ébranlèrent tout. Suivit alors un spectacle que

233. A Wronke, R. L. pouvait, dans la journée, se promener librement dans la forteresse. Elle devait regagner son « deux-pièces » à six heures.

je n'oublierai jamais : l'orage s'était vite éloigné et le ciel devint tout gris, d'un gris épais et uniforme. Un crépuscule cotonneux, blême, spectral, s'était brusquement abattu sur la terre. On aurait dit qu'on avait suspendu partout d'épais voiles gris. La pluie monotone tombait très doucement sur les feuilles et, de temps à autre, un éclair d'un rouge pourpre illuminait un instant ce gris de plomb tandis qu'au loin le roulement du tonnerre se faisait entendre, pareil aux dernières vagues du ressac sur le rivage. Et tout à coup, dans cette atmosphère spectrale, sur l'érable, devant ma fenêtre, éclata le chant du rossignol. Au milieu de cette pluie, des éclairs, du tonnerre, on aurait dit le carillon d'une cloche argentine. Il chantait avec passion, comme s'il voulait couvrir le bruit du tonnerre et illuminer le crépuscule. Je n'ai jamais rien entendu de plus beau. Sur ce ciel alternativement plombé et pourpre, son chant faisait penser à un scintillement d'argent. Tout cela était si mystérieux et d'une beauté si inconcevable qu'involontairement je redis le dernier vers du poème de Goethe :

Ah ! que n'es-tu près de moi...

Toujours vôtre.

Rosa.

341. *A Mathilde Jacob*

Vendredi matin [1.VI.1917²³⁴].

Ma très chère Mathilde,

Vous ne m'en voulez pas, pas vrai ?... Vous savez que je suis heureuse de chaque minute que nous pouvons passer ensemble, mais²³⁵... Vous devez commencer peu à peu à connaître ces « mais » et ne pas m'en tenir rigueur, n'est-ce pas ?

Vos roses Maréchal²³⁶ ont empli hier soir toute la pièce de

234. Cachet de la poste.

235. Le séjour en prison rendait à la longue R. L. hypocondriaque. En particulier, elle souffrait de ne pouvoir recevoir librement la visite de ses amis ; la présence d'un gardien de prison, qui lui était imposée surtout depuis l'arrivée de la nouvelle surveillante-chef, la paralysait littéralement et l'empêchait de manifester sa joie. C'est à cela que fait sans doute allusion ce « mais ».

236. Dans une autre lettre, il est question de roses Maréchal-Niel. Et, le 31 mai, elle écrit à Marta Rosenbaum :

« Cordial remerciement pour le beau bouquet de Pentecôte. Votre muguet est aujourd'hui encore tout frais et embaume délicieusement.

leur doux parfum ; j'étais étendue sur le sofa et suis restée à rêver jusqu'à dix heures du soir ; ensuite je suis allée me coucher sans allumer la lampe.

Ce sont maintenant les plus belles journées de l'année : le crépuscule n'en finit pas et le soir les oiseaux n'arrivent pas à trouver le repos. A 9 heures et demie encore (c'est-à-dire à huit heures et demie à l'horloge des oiseaux), un esprit inquiet continuait de piailler. Des panicules du lilas émanait dans la pénombre une faible clarté, et l'air était si immobile que le monde entier semblait retenir son souffle pour écouter. Je n'arrivais pas à m'éloigner de la fenêtre ouverte et j'aurais aimé rester là, la nuit entière, pour boire la délicieuse fraîcheur nocturne.

Bonjour, ma très chère Mathilde, bon voyage²³⁷ et aimez-moi... malgré tout.

Votre R.

342. *A Mathilde Jacob*

8 juin 1917.

Ma très chère Mathilde,

Pour vous tranquilliser, quelques lignes que vous recevrez peut-être dimanche en guise de bonjour. Je vous ai écrit déjà deux cartes postales. A propos du livre de Pfemfert, je suis tout à fait désespérée²³⁸. J'ai la migraine et ne suis absolument pas en mesure de faire des recherches, ce qui est très fatigant. Or mes migraines me tiennent d'habitude dans leurs griffes une ou deux semaines.

Ecrivez, je vous prie, à Hans qu'il m'excuse et n'interprète pas mal mon silence ; il sait ce que c'est que la migraine et que c'est une excuse suffisante. Faites-lui mes amitiés : je lui écrirai dès que je serai en forme.

De Clara j'ai reçu une carte d'un ton très allègre. Il semble qu'elle prenne très courageusement et tranquillement la sanc-

Mathilde m'a apporté des quantités de fleurs et aujourd'hui je les ai plantées avec soin. J'ai repiqué toute une plate-bande de myosotis et de pensées et je les arrose avec zèle tous les soirs. Ici tout est enfin en pleine floraison, le lilas est même en train de se faner » (*BAF*, p. 165-166).

237. Il s'agit sans doute tout simplement du long voyage de retour de Wronke à Berlin.

238. F. Pfemfert avait envoyé des livres à R. L. Elle les avait réexpédiés, mais il en manquait un : *Wiegner. Figuren* (cf. lettre du 3 mai 1917 à Mathilde Jacob).

tion²³⁹. Malgré tout, c'est le moment où Marie devrait l'assister tout particulièrement. Elle se plaint beaucoup de ne pouvoir discuter avec moi.

Dites à Luise que Kestenberg m'a écrit, que je lui ai répondu et que je suis en plein travail. Sous peu j'enverrai de nouveau un paquet de manuscrits²⁴⁰ à l'adresse de Luise, mais en passant bien sûr par l'autorité militaire, ce qui entraînera du retard.

O Mathilde, quel désir j'ai de vous voir ! Pour dire la vérité, je suis dans un état pitoyable ; parfois j'ai l'impression de devenir folle. Mais ne vous effrayez pas ! Peut-être surmonterai-je cette dépression comme je l'ai fait bien des fois. Je vous embrasse vous et Mimi en regrettant douloureusement votre absence.

Votre R.

A propos, la dame Meyer²⁴¹ m'a augmentée à 900 marks à partir du 1.10.17. Il m'a naturellement fallu accepter, car nous ne voulons pas quitter *cet* appartement, pas vrai ?

343. *A Mathilde Wurm*

11.VI.[19]17²⁴².

Ma chère Tilde,

Merci beaucoup de ta lettre. Il est absolument inutile que tu m'envoies une feuille de votre « carnet d'adresses » : je doute beaucoup que je puisse te la renvoyer et en tout cas je suis sûre que tu la recevras trop tard. Mais je te conseille de faire la chose suivante : consacre-moi une page blanche, écris au milieu mon nom et en dessous : détenue depuis le 10 juillet 1916. Ce « succédané d'hommage » paraîtra très pittoresque sur le « succédané de parchemin » et fera bon effet.

Sur la vie antérieure et les événements de l'existence personnelle de Clara²⁴³, je ne puis malheureusement rien te dire : j'en sais autant que toi. Mais, *parbleu*²⁴⁴ tu n'écris tout de même pas

239. Le Comité directeur du SPD venait de démettre Clara Zetkin de ses fonctions de rédactrice en chef de l'hebdomadaire social-démocrate féminin *Die Gleichheit*.

240. De Korolenko, que R. L. est en train de traduire.

241. Propriétaire de R. L. à Südende. Il s'agit du loyer de son appartement.

242. Carte postale.

243. Mathilde Wurm devait écrire un article en hommage à Clara Zetkin à l'occasion du 60^e anniversaire de celle-ci, le 4 juillet 1917.

244. En français dans le texte.

une nécrologie, écris ce qu'elle *est*, ce qu'elle *fait*, non pas ce qu'elle *fut* ni ce qu'elle *a fait*, et tu trouveras les mots justes. Je t'embrasse de toute ma vieille amitié.

Ta R. L.

Je ne t'écris qu'une carte postale afin d'être sûre que tu la recevras. L'anniversaire de Clara est le 4, et non le 5 !

344. *A Hans Diefenbach*

Wronke, 20.VI.1917.

N° 6

Hänschen, bonjour ! Me voici de nouveau. Il me semble qu'il y a une éternité que je ne vous ai écrit et que j'ai reçu votre n° 7 (mais vous avez négligé le 6 !). M^{me} Mathilde vous a cependant appris entre-temps combien ce silence m'était pénible. Maintenant, je veux écrire de nouveau avec zèle, mais j'attends aussi de vous que vous agissiez chrétiennement, et que vous ripostiez aux pierres de mon silence par la manne nourrissante d'une correspondance fréquente.

Ah ! tout ce que j'ai vécu entre-temps ! Une génération entière de fleurs s'est décidée à éclore sous ma surveillance attentive et a fini par mourir — des premiers boutons de lilas jusqu'aux grappes d'acacias, qui pendaient fatiguées, avec leur lourd parfum étourdissant, et couvrent maintenant le sol alentour de la douce neige de leurs fleurs dispersées. Hâtivement, on voit se former dans tous les buissons et s'arrondir des fruits gonflés, des baies vertes qui se remplissent chaque jour plus abondamment et débordent de suc pour devenir rouges, bleues ou noires.

Toute une génération d'oiseaux est née ! J'ai deviné leur naissance dans le silence discret du chœur des oiseaux, j'ai épié leur croissance en écoutant les doux pépiements qui s'élevaient des nids cachés dans tous les coins de mon jardinet. Et maintenant — ô joie ! — ces oisillons accompagnés de leurs parents accourent à ma fenêtre et y sont nourris sous mes yeux.

Il y a surtout une famille de pinsons qui vient plusieurs fois par jour. La mère, que je connaissais bien avant ses noces, m'apporte toujours une petite oiselle sur la fenêtre. « Notre chérie », beaucoup plus grande et plus grosse que « maman »,

se rengorge, ouvre de temps en temps son bec immense avec un paillement enrôlé, tout en branlant sa tête chauve comme un épileptique, et se laisse gaver par la mère amaigrie, soucieuse, les plumes ébouriffées ; des cargaisons de mes flocons d'avoine passent ainsi dans le gosier de la « chérie » — la vieille peut à peine avaler elle-même un petit grain. Avec cela le rejeton peut déjà fort bien voler et picorer lui-même, ce qu'il daigne faire de temps en temps. Moi qui observe chaque fois la scène derrière le rideau, j'ai parfois bonne envie de m'en mêler et de donner à ce rejeton effronté une gifle. Mais je me souviens à temps que la maman pinson, dans sa jeunesse, a été sûrement sustentée exactement de la même façon par la grand-mère et qu'au mois de juin prochain la « chérie » sera tout aussi amaigrie et gavera ses propres rejetons. Les choses s'arrangeront d'une manière quelconque sans mon intervention (car lorsque j'interviens il en résulte généralement une sottise, comme lorsque j'ai sauvé à grand-peine une créature à moitié crevée pour qu'elle souffre encore plus longtemps et en vain le martyr). Enfin, je me souviens aussi que dans ma famille on tenait également pour une loi inviolable de la nature l'idée que la mère est exclusivement au monde pour enfourner de la nourriture dans nos becs toujours ouverts (et d'abord dans celui du *pater familias*)... Alors je reste modestement en coulisse. Encore un mois, et M^{me} Pinson émigrera vers le sud avec ses chéris, mais le père restera probablement ici. Il s'appelle pour cette raison *fringilla coelebs*, le vieux garçon ; tout le monde ne peut pas se permettre de voyager *en toute famille*²⁴⁵ vers le sud. Le père reste ainsi souvent dans les brouillards du Nord et envoie seulement sa femme et son enfant en Afrique. Ou bien il vient beaucoup plus tard avec une « bande de mâles », à part, et revient plus tôt au printemps faire un tour d'horizon dans la contrée et préparer le domicile de la « bande de femelles » qui suit derrière²⁴⁶.

Quelle émotion j'ai eue hier, mon Dieu, mon Dieu ! Dans mon corridor s'est égaré un gros bourdon (petite robe de fourrure, ceinture dorée). Il se fourvoya à la fenêtre supérieure qui est fermée et commença à assaillir la vitre de haut en bas tout en bourdonnant de sa basse profonde, en proie à la plus vive indignation. Naturellement, j'approchai immédiatement une chaise et dans mon zèle je le saisis à la main nue ; là-dessus, il me piqua aussitôt, si bien que je poussai un cri. Puis je cherchai un mouchoir,

245. *Sic*, en français dans le texte.

246. Il y a là un jeu de mots intraduisible. Le mot allemand *Zug* signifiant à la fois cortège ou bande et train. On dirait que les pinsons « voyagent par train spécial » et en même temps en bande.

l'attrapai après une longue lutte et me précipitai avec lui le long du corridor jusqu'à la porte du jardin pour le remettre en liberté. Mais vous auriez dû entendre comme la petite bête enfermée dans le mouchoir criait ! Soudain la basse profonde s'était changée en une toute petite voix de fausset, c'étaient littéralement les pleurs pitoyables d'un enfant qui s'éteignent dans une terreur suprême. Il pensait qu'il s'agissait de sa petite vie, le malheureux, et il pleurait ! Cette petite voix faible me porta tellement sur les nerfs que mes mains tremblaient et que je le lâchai encore deux fois, de sorte que naturellement il se précipita de nouveau vers le carreau fatal. Enfin la troisième fois, je pris mon courage à deux mains et le portai dehors jusqu'au jardin... Ha ! comme il fonça vers le ciel ! et comme il se remit immédiatement à bourdonner avec sa voix de basse — adieu !

Voilà ce qui en est des événements passionnants de ma vie actuelle. Est-ce que Votre Grâce peut en raconter d'aussi innocents ? Ecoutez, j'ai découvert chez le conseiller secret Goethe une falsification historique. Vous savez bien, dans *Le Tombeau d'Anacréon* (Ah ! Je succombais presque de joie lorsque Faisst²⁴⁷ me chantait la mélodie), la fin dit à peu près ceci :

L'heureux poète a joui du printemps, de l'été et de l'automne
Et ce tertre enfin l'a gardé de l'hiver²⁴⁸.

D'après ces mots, on pourrait supposer qu'Anacréon²⁴⁹ serait mort vers cinquante ans, en pleine force de l'âge. Et voici que j'ai lu récemment les chants d'Anacréon, et il s'y décrit lui-même comme un très vieux buveur et coureur de jupons qui veut toujours persuader sa Doris, sa Phyllis ou sa Chloé que ses « boucles blanches » siéaient aussi merveilleusement à leurs joues roses que « le lis blanc à la rose dans une couronne ». Ses poésies ne sont en fait que d'éternelles variations sur ce seul thème. Il y en a quelques-unes que je n'ai pas comprises, par exemple celle-ci :

O coquin débauché ! J'ai percé à jour à présent tes farces.
Mais prends garde à ne pas emmêler
Le carquois, l'arc, la flèche et la cible
Entre l'espièglerie, le sérieux et la plaisanterie

247. M. Faisst : cf. lettre à Luise Kautsky du 27 décembre 1915, note 211.

248. Goethe, *Le Tombeau d'Anacréon*.

249. Anacréon, poète grec né dans la seconde moitié du VI^e siècle avant J.-C. Sa vie est mal connue et il ne reste de son œuvre que de courts fragments où il chante le vin et l'amour.

A ce point que, lorsqu'un kobold rit, tu ne perces en jouant
Mon cœur frémissant et qu'il ne saigne à blanc.
Pendant fais ce que tu veux. Je t'aime et reste tien ²⁵⁰.

Dieu seul sait ce que cela veut dire, et qui parle à qui.

Eh bien, Hanneselein, j'attends maintenant une confession
complète sur tout ce qu'on a fait sans moi.

Affectueusement.

R.

Je me préoccupe beaucoup de savoir comment vous supportez
cette chaleur dévorante.

345. *A Hans Diefenbach*

Wronke, 23.VI.[19]17.

N° 7

Hänschen, bonjour, me voici de nouveau. Aujourd'hui je me
sens si seule, il faut que je me réconforte un peu en bavardant
avec vous. Cet après-midi j'étais étendue sur le sofa pour la
sieste prescrite par le médecin, je lisais les journaux et décidai,
comme il était deux heures et demie, qu'il était temps de me
lever. Un instant après je m'endormis par mégarde et je fis un
rêve magnifique, très vivant, mais d'un contenu vague ; je sais
seulement que quelqu'un de cher se trouvait près de moi, que je
touchais ses lèvres avec mon doigt et demandais : « A qui appar-
tient cette bouche ? » La personne en question répondait :
« A moi. » « Ah ! non, m'écriai-je en riant, cette bouche m'appar-
tient à moi. » Je me réveillai en riant de cette absurdité, je
regardai l'heure : il était toujours deux heures et demie, ce long
rêve avait manifestement duré une seconde, mais m'a laissé le
sentiment d'une expérience délicieuse, et je retournai consolée
dans le jardin. Là, j'allais voir encore quelque chose de beau :
un rouge-gorge se posa sur le mur juste derrière moi et se mit à
me chanter un petit air. Dans l'ensemble les oiseaux sont main-

250. Il ne nous a pas été possible de retrouver ce passage. Mais il
semble évident que le poète s'adresse à Cupidon, à qui souvent il fait
le reproche de lui percer le cœur de flèches.

tenant entièrement accaparés par des soucis de famille et ce n'est que de temps à autre que l'un d'eux fait entendre sa voix, comme aujourd'hui soudain le petit rouge-gorge qui m'avait rendu visite quelquefois seulement au mois de mai. Je ne sais si vous connaissez assez bien ce petit oiseau et son chant ; je n'ai appris à le connaître mieux qu'ici — comme beaucoup d'autres choses d'ailleurs —, et je le préfère incomparablement au rossignol tant vanté. Le chant éclatant du rossignol ressemble trop à celui d'une *prima donna*, fait trop penser au public, aux triomphes enivrants, aux hymnes de louange enthousiastes. Le rouge-gorge a une toute petite voix délicate et chante une mélodie étrange, intime, qui ressemble à un appel, à une diane ; vous rappelez-vous le son lointain et libérateur de la trompette dans la scène du cachot de *Fidelio*²⁵¹, qui, pour ainsi dire, dissipe l'obscurité de la nuit ? C'est à peu près à cela que fait songer le chant du rouge-gorge, mais adouci par un trémolo d'une douceur infinie, si bien qu'il semble tout à fait voilé, comme le souvenir d'un songe évanoui. Mon cœur frémit littéralement de volupté et de souffrance lorsque j'entends ce chant, et aussitôt je vois ma vie et le monde sous un jour nouveau, comme si les nuages se dissipaient et qu'un éclatant rayon de soleil tombait sur la terre. Aujourd'hui, ce petit chant délicat sur le mur, qui ne dura guère plus d'une demi-minute, emplit ma poitrine d'une telle douceur, d'une telle tendresse. Je regrettai immédiatement tout le mal que j'avais jamais pu faire à des humains, toute la dureté de sentiments ou de pensée dont j'avais pu faire preuve. Je résolus une fois de plus d'être bonne, tout simplement bonne, à tout prix : c'est mieux que d'« avoir raison » et de tenir le compte exact de chaque petite vexation. Et puis je résolus de vous écrire tout de suite aujourd'hui, quoique depuis hier j'aie posé sur ma table une tablette où sont inscrites sept règles de vie dont la première s'intitule : ne pas écrire de lettres. Vous voyez, c'est ainsi que j'observe les « règles de vie » implacables que je me suis données, si grande est ma faiblesse ! Si, comme vous l'écrivez dans votre dernière lettre, les femmes plaisent surtout au sexe fort lorsqu'elles se montrent faibles, vous devriez actuellement être ravi de moi : je suis ici, hélas ! si faible, plus que je ne voudrais.

D'ailleurs, sur ce point votre bouche d'enfant a dit vrai, plus que vous ne croyiez — j'en ai fait l'expérience dernièrement de la manière la plus amusante. Vous avez sans doute vu au Congrès

251. Dans l'opéra de Beethoven *Fidelio*, il y a en effet un solo de trompette avant la libération des prisonniers.

de Copenhague²⁵² Camille Huysmans, ce grand jeune homme aux boucles brunes et au visage typiquement flamand. Il est en effet maintenant le principal dirigeant de la Conférence de Stockholm²⁵³. Pendant dix ans nous avons été tous deux membres du Bureau international et pendant dix ans nous nous sommes haïs dans la mesure où « mon cœur de colombe » (l'expression est de... Heinrich Schulz, M. d. R.²⁵⁴ !!) est capable de tels sentiments. Pourquoi ? C'est difficile à dire. Peut-être ne pouvait-il pas souffrir les femmes qui ont une activité politique ; quant à moi, il est probable que son air impertinent me tapait sur les nerfs. Il se trouve qu'à la fin de la dernière séance à Bruxelles, qui eut lieu à la veille de la guerre, fin juillet 1914²⁵⁵, nous nous trouvâmes quelques heures ensemble. C'était dans un élégant restaurant, près d'un bouquet de glaïeuls, posé sur la table, dont la vue absorba toute mon attention sans que je participe à la conversation politique. On parla de mon départ. C'est alors qu'apparut mon désarroi dans les « choses terrestres », mon besoin éternel d'un tuteur pour m'acheter mon billet et me mettre dans le train, rassembler mes paquets perdus, bref, toute ma faiblesse ridicule, qui vous a déjà procuré tant d'instantanés joyeux. Huysmans me regardait en silence tout le temps et cette haine de dix ans se transforma en un instant en amitié fervente. C'était risible. Il m'avait enfin vue dans un de mes moments de faiblesse et se trouvait dans son élément. Il prit alors aussitôt mon destin en main, me traîna avec Anseele²⁵⁶, le charmant petit Wallon, chez lui à souper, m'apporta un petit chat, me joua et me chanta du Mozart et du Schubert. Il possède un bon piano et une jolie voix de ténor, et ce fut pour lui une nouvelle révélation d'apprendre que la culture musicale m'est aussi nécessaire que l'air pour

252. Le Congrès socialiste international de Copenhague en août 1910.

253. La Conférence de Stockholm devait se tenir du 5 au 12 septembre 1917 avec la participation de plusieurs dirigeants socialistes allemands de tendance centriste et une participation internationale nombreuse.

254. M.d.R. = *Mitglied des Reichstags* (membre du Parlement). Heinrich Schulz (1872-1932) avait été directeur de l'école du parti avant la guerre, député au Reichstag de 1912 à 1918. Pendant la guerre, il passa à l'aile droite du SPD.

255. Il s'agit de la dernière réunion du BSI qui eut lieu les 29-30 juillet à Bruxelles. Il y fut décidé d'avancer la date du Congrès socialiste international qui devait se tenir à Vienne le 23 août 1914 et de le convoquer à Paris pour le 9 août 1914. En effet, la guerre menaçante entre l'Autriche et la Serbie rendait impossible la tenue d'un congrès international à Vienne.

256. Edouard Anseele (1856-1938), dirigeant socialiste belge, membre du Comité exécutif du Bureau socialiste international.

respirer²⁵⁷. Il chanta particulièrement bien les « Limites de l'humanité » de Schubert ; il chanta le vers final :

« Et avec nous jouent les nuages et les vents²⁵⁸ » plusieurs fois avec son drôle d'accent flamand, prononçant le L dans la gorge, par exemple comme « Wouken²⁵⁹ », avec une profonde émotion. Ensuite, il me conduisit naturellement au train, porta lui-même ma valise, s'assit encore dans le compartiment avec moi et décida soudain : « Mais il est impossible de vous laisser voyager seule », comme si j'étais véritablement un nourrisson. C'est tout juste si je pus le dissuader de m'accompagner au moins jusqu'à la frontière allemande. Il ne sauta sur le quai que lorsque le train fut en marche, criant encore « Au revoir à Paris ! » Nous devions en effet avoir quinze jours plus tard un congrès à Paris²⁶⁰. C'était le 31 juillet. Mais lorsque mon train arriva à Berlin la mobilisation était en cours, et deux jours plus tard la chère Belgique du pauvre Huysmans était occupée. Et je devais me répéter : « Et avec nous jouent les nuages et les vents. »

Dans quinze jours j'aurai une année entière de détention derrière moi — ou, si l'on fait abstraction d'une courte interruption, deux années entières. Ah ! comme une petite heure de bavardage innocent me ferait du bien ! Aux heures de visite, on ne fait naturellement que parler en hâte des affaires, et la plupart du temps je suis assise comme sur des charbons ardents. A part cela je ne vois ni entends âme qui vive.

Maintenant il est neuf heures du soir, mais bien entendu il fait encore plein jour. Autour de moi, tout est si tranquille, je n'entends que le tic-tac de la pendule et au loin l'aboiement sourd d'un chien. Comme on a une impression familière de foyer lorsqu'on entend le soir à la campagne aboyer un chien, n'est-ce pas ? Je m'imagine aussitôt une plaisante maison de paysans, un homme en bras de chemise, qui se tient sur le seuil et bavarde avec une voisine, la pipe à la bouche. A l'intérieur, de claires voix d'enfants, des bruits de vaisselle, et dehors l'odeur du blé mûr et le premier coassement timide des grenouilles. Adieu, Hänschen.

R.

257. Camille Huysmans évoquait souvent cette soirée dans ses souvenirs. Ce fut R. L. qui lui fit connaître Hugo Wolf (cf. vol. I, p. 395).

258. Il s'agit du poème de Goethe intitulé « Grenzen der Menschheit ».

259. Le vers allemand est le suivant : « Und mit ihm spielen Wolken und Winde. » Avec l'accent flamand, cela donnait « Wouken ».

260. Le congrès était prévu pour le 9 août (cf. note 255).

Wronke, 26.6.1917.

Ma très chère Mathilde,

J'ai reçu hier votre lettre et aujourd'hui votre carte de dimanche. Merci beaucoup pour les fréquentes nouvelles. Ici aussi le temps s'est agréablement rafraîchi, l'air est merveilleux. Je me sens bien et travaille d'arrache-pied. Comme cadeau pour Clara ²⁶¹, je puis vous conseiller un volume de Galsworthy : *La Maison de campagne*. (C'était bien je crois le titre du livre de Pfemfert que j'ai eu ici récemment.) Elle prendra sûrement plaisir à le lire. Un autre ouvrage du même auteur que je lui ai envoyé pour Noël lui a beaucoup plu.

Pour Hans, vous pourriez vous procurer *La Sculpture égyptienne* qui, comme Galsworthy, a paru chez Cassirer.

Je ne vous conseille pas de lire Schultze-Delitsch ²⁶². Cet auteur requiert effort et continuité de pensée, ce qui est impossible avec votre façon de lire par bribes. Par contre, je vous conseillerais vivement de prendre *La Légende de Lessing* ²⁶³. Même « à petites doses », c'est un ouvrage très suggestif et tonique.

C'est un péché que votre cousine ait sacrifié pour moi ce beau gâteau ! Mais remerciez-la et saluez-la de ma part. Je vous embrasse, vous et Mimi !

Votre R.

J'ai bien lu que je suis déléguée à Stockholm, mais ça m'avance à quoi ? Ou alors dois-je solliciter un congé ²⁶⁴ ?

261. Pour l'anniversaire de Clara Zetkin, le 4 juillet.

262. Economiste allemand que Marx et Lassalle ont pris à partie (voir lettre à Mehring du 31 août 1915, note 98).

263. Ouvrage de Mehring.

264. Idée de Jogiches : pour obtenir la libération de R. L., il envisageait de la faire élire déléguée à la Conférence socialiste internationale de Stockholm. L'affaire n'eut pas de suite (voir lettre à Mathilde Jacob du 29 avril 1917, note 204). Début juillet 1917, Otto Rühle déposa également au Reichstag une demande de libération de R. L.

347. *A Marta Rosenbaum*

Wronke, 26.VI.1917²⁶⁵.

Ma chère petite Marta, mille chaleureux mercis pour votre mot et les petites fleurs. Les campanules rouges proviennent certainement d'un jardin : c'était une sorte de chèvrefeuille qui n'existe pas chez nous à l'état sauvage. Par contre, il y a une minuscule petite fleur blanche très intéressante que vous avez sûrement cueillie dans la forêt. Je suis très contente que vous soyez dans une région aussi belle et j'en espère le meilleur résultat pour votre forme. De Romain Rolland, je viens de lire récemment pour la première fois *Jean-Christophe à Paris*²⁶⁶. C'est un livre gentil, d'orientation sympathique. Mais, comme tous les livres à thèse sociale, ce n'est en réalité pas une œuvre d'art, c'est plutôt un pamphlet sous forme littéraire. De moi, il n'y a pas grand-chose à dire ! Tout suit son cours habituel. Je vous embrasse de tout cœur et envoie mes meilleurs souvenirs aux vôtres. Je me réjouirai d'avoir bientôt de vos nouvelles.

Votre R.

348. *A Hans Diefenbach*

Wronke, 29.VI.1917.

N° 8

Bonjour, Hänschen !

Eh bien, soit, pour l'amour de vous je vais rayer de mes tablettes la première des sept règles de vie. Mais les six autres sont très raisonnables et recevront sûrement votre approbation. Le fait que Gerlach²⁶⁷ prétende ne m'échanger que contre un

265. Carte postale.

266. Romain Rolland (1866-1944), écrivain romancier, essayiste.

267. H. Gerlach, médecin de Stuttgart, ami commun de R. L. et de Hans Diefenbach (cf. lettre à Luise Kautsky du 19 décembre 1917). Il était question à l'époque d'échanger des prisonniers de guerre russes contre des prisonniers allemands en Russie. Or R. L. était née en Pologne russe et pouvait prétendre de ce fait à la nationalité russe.

maréchal est très touchant. Du reste, sa lettre me fait très bonne impression ; il paraît avoir mûri pendant la guerre et je me réjouirai quand je le verrai de nouveau dans notre cercle de « Souabes ». Mais quand sera-ce ?

Chaque soir, lorsque je suis assise devant ma fenêtre à barreaux, les jambes étendues sur une seconde chaise, pour respirer l'air pur et rêver, commence quelque part dans le voisinage un bruit assourdi de tapis que l'on bat avec zèle, ou quelque chose du même ordre. J'ignore absolument qui accomplit cette tâche et en quel endroit. Mais le retour régulier de ces bruits me fait croire que je suis en relation plus ou moins intime avec ces gens. Ils éveillent en moi quelques vagues idées de solide activité ménagère, d'une petite maison dans laquelle tout est propre et reluisant — peut-être est-ce une de nos gardiennes qui ne trouve le temps de vaquer à l'entretien de son minuscule intérieur que tard le soir, après son service. C'est sans doute une vieille fille solitaire ou une veuve, comme la plupart de nos gardiennes, qui emploie le peu de loisir dont elle dispose à mettre éternellement un ordre méticuleux dans ses quelques pièces, où personne ne pénètre et dont elle fait rarement usage elle-même. Je ne sais évidemment rien, mais ces bruits de battage me donnent chaque fois un sentiment de repos, un repos lié à un ordre et à une sphère un peu limités, et en même temps quelque angoisse à l'idée de l'horizon borné et du désespoir d'une existence mesquine — dresseoir « Vertikow²⁶⁸ », photographies jaunies, fleurs artificielles, divan peu moelleux...

Connaissez-vous aussi l'impression particulière produite par des sons dont l'origine nous est inconnue ? J'ai fait cette expérience dans toutes les prisons. A Zwickau²⁶⁹ par exemple, chaque nuit, à deux heures exactement, deux canards qui vivaient dans un étang du voisinage me réveillaient d'un retentissant appel : « coin coin coin » ! La première des quatre syllabes était criée sur un registre élevé, avec une insistance et une conviction extrêmes, puis elle redescendait sur un rythme bien scandé jusqu'à n'être plus qu'un profond murmure de basse. Réveillée par ce cri, il me fallait toujours m'orienter pendant quelques secondes dans la nuit noire, sur le matelas dur comme la pierre où j'étais couchée, et me rappeler où j'étais. Ce sentiment toujours légèrement oppressant d'être en cellule, l'accentuation particulière des « coin coin » et le fait que j'ignorais absolument où se trouvaient les

268. Vertikow : armoire décorative, sorte de dresseoir nommé ainsi d'après le nom de son inventeur, un menuisier berlinois.

269. R. L. avait purgé une peine de détention à la prison de Zwickau en août 1904 pour crime de lèse-majesté à l'égard du roi de Saxe.

canards, puisque je ne les entendais que dans l'obscurité, tout cela conférait à leur cri quelque chose de mystérieux, de significatif. Je croyais entendre une maxime de sagesse universelle, dont la répétition régulière, chaque nuit, prenait un caractère irrévocable, valable depuis le début du monde, comme quelque règle de vie copte :

Et dans les hauteurs des cieux indiens
Et dans les profondeurs des caveaux égyptiens
Je n'ai fait qu'entendre la parole sacrée...

Mon ignorance quant au sens de cette sagesse de canard, le fait que je n'en avais qu'un vague pressentiment plongeait chaque fois mon cœur dans une inquiétude étrange, et j'avais coutume de rester ensuite longtemps éveillée avec un sentiment d'angoisse.

Il en allait tout autrement Barnimstrasse²⁷⁰. A neuf heures — comme la lumière s'éteignait —, je me mettais au lit, *nolens volens*, mais naturellement je ne pouvais m'endormir. Peu après neuf heures, on entendait régulièrement s'élever au milieu du silence nocturne, dans un de ces grands immeubles du genre caserne dans le voisinage, les pleurs d'un petit garçon de 2 ou 3 ans. Cela débutait toujours par quelques légers gémissements discontinus, arrachés au sommeil ; puis, après quelques interruptions, les gémissements se transformaient en sanglots, le petit bonhomme pleurait vraiment de manière pitoyable, mais ces pleurs n'avaient rien de violent, n'exprimaient aucune douleur ni aucun désir précis, seulement un malaise général de l'existence, l'incapacité d'affronter la vie et ses problèmes, surtout parce que maman n'était manifestement pas à sa portée. Ces larmes impuissantes duraient exactement trois quarts d'heure. A dix heures juste j'entendais la porte s'ouvrir énergiquement, je percevais des pas rapides et légers qui faisaient un bruit sonore dans la petite pièce, et une voix de femme bien timbrée, jeune, dans laquelle on devinait encore la fraîcheur de l'air de la rue. « Pourquoi donc ne dors-tu pas ? Pourquoi donc ne dors-tu pas ? » Sur quoi suivaient chaque fois trois claques bien appliquées qui évoquaient littéralement la rondeur appétissante de cette petite partie du corps qui garde la chaleur du lit. Et — ô miracle — les trois claques dénouaient soudain comme en se jouant toutes les difficultés et les problèmes compliqués de l'existence. Les gémisse-

270. Elle fut détenue à la prison de la Barnimstrasse du 18 février 1915 au 18 février 1916, puis à nouveau de juillet à septembre 1916.

ments cessaient, le petit garçon s'endormait immédiatement et un silence bienfaisant régnait à nouveau dans la cour. Cette scène se renouvelait si régulièrement chaque soir qu'elle faisait partie de ma propre existence. Vers neuf heures, je m'étais déjà habituée à guetter, les nerfs tendus, le réveil et les gémissements de mon petit voisin inconnu, j'en connaissais d'avance et j'en suivais les registres, tandis que son sentiment de désarroi en face de la vie se communiquait à moi. Puis j'attendais le retour de la jeune femme, sa question posée d'une voix sonore, et surtout les trois claques libératrices. Croyez-moi, Hänschen, ce vieux remède de nos pères pour résoudre les problèmes de l'existence opérait également, par l'intermédiaire du postérieur du gamin, des miracles dans mon âme. Mes nerfs se détendaient immédiatement avec les siens, et chaque fois je m'endormais presque en même temps que lui. Je n'ai jamais su de quelle fenêtre ornée de géraniums, de quelle mansarde cette toile se tissait vers moi. Le jour, dans la lumière crue, toutes les maisons que je pouvais apercevoir paraissaient également grises, froides, impitoyablement fermées, avec l'air de dire : « Nous ne savons rien. » C'est seulement dans l'obscurité de la nuit, par la tiède brise d'été, que se tissent de mystérieuses relations entre des êtres qui ne se sont jamais vus ni connus.

Ah ! je me rappelle un bien bel épisode du temps de l'Alexanderplatz²⁷¹ ! Le séjour de six semaines que j'ai fait là-bas m'a laissé des cheveux gris et a produit dans mes nerfs des fêlures qui ne guériront jamais. Et cependant il m'en reste un petit souvenir qui s'épanouit dans ma mémoire comme une fleur. La nuit tombait dès cinq ou six heures — c'était déjà la fin de l'automne, octobre, et il n'y avait aucun éclairage dans ma cellule. Je n'avais rien d'autre à faire dans cette cellule de 11 mètres cubes que de m'allonger sur le bat-flanc, coincée entre d'indescriptibles meubles, et de réciter mon cher Mörke à mi-voix, au milieu des grondements infernaux du métro, qui ne cessait de passer en ébranlant la cellule et faisait naître des lueurs rouges sur les vitres tremblantes. A partir de dix heures, le concert diabolique des trains allait en s'apaisant, et peu après on pouvait entendre, dans la rue, une petite scène : d'abord une sourde voix masculine dont on avait l'impression qu'elle contenait un appel et une exhortation, puis en réponse celle d'une fillette d'environ huit ans qui courait et sautait en chantant un refrain, tout en éclatant d'un

271. Elle fut envoyée au dépôt de la préfecture de police à l'Alexanderplatz, en cellule, en septembre 1916. Elle y resta six semaines avant d'être transférée à Wronke.

rire argentin et pur comme un son de cloche. Ce pouvait être quelque portier fatigué et grognon qui criait à sa petite fille de rentrer à la maison se coucher. La petite coquine ne voulait pas obéir, se laissant appeler et poursuivre par la voix de basse du père barbu, folâtrait dans la rue comme un papillon et taquinait son père, qui se donnait des airs sévères, en lui chantant un joyeux refrain. On voyait littéralement les courtes jupes flotter et les jambes fines voltiger en position de danse. Dans le rythme sautillant de la chanson, dans le rire perlé, on sentait tant d'insouciance et triomphale joie de vivre que tout le sombre bâtiment de la préfecture de police semblait enveloppé d'un manteau de brouillard argenté, et que ma cellule malodorante s'emplissait soudain comme d'un parfum de roses rouge foncé tombées à terre... Ainsi on peut glaner dans la rue, partout, un peu de bonheur, et il vous est sans cesse rappelé que la vie est belle et riche.

Hänschen, vous n'avez pas idée de ce que le ciel était bleu aujourd'hui ! Ou bien était-il aussi bleu à Lissa ? J'ai coutume d'aller le soir, avant la « fermeture des portes », encore une demi-heure dehors arroser ma plate-bande (pensées, myosotis et phlox plantés par moi) avec un petit arrosoir qui m'appartient, et de me promener un peu dans le jardin. Cette heure crépusculaire possède un charme particulier. Le soleil était encore chaud, mais on se laisse volontiers brûler les joues et la nuque par ses rayons obliques, comme par un baiser. Une légère brise agitait les buissons et semblait promettre en chuchotant que la fraîcheur du soir viendrait bientôt succéder à la chaleur du jour. Dans le ciel, d'un bleu radieux, s'amoncelaient très haut quelques nuées d'un blanc éclatant ; une demi-lune, toute pâle, passait au milieu d'eux, fantomatique, telle un rêve. Les hirondelles partaient déjà en cortège pour leur vol vespéral, déchiraient en lambeaux de leurs petites ailes pointues la soie bleue de l'espace, filaient de-ci, de-là et fonçaient avec des pépiements aigus à des hauteurs vertigineuses. J'étais là, mon arrosoir dégoulinant à la main, et j'éprouvais un désir nostalgique et incoercible de me plonger là-haut dans ce bleu humide, étincelant, de m'y baigner, d'y barboter, de me dissoudre entièrement dans l'écume et de disparaître. Mörike²⁷² me revint à l'esprit — vous souvenez-vous ?

272. Les *Poésies* de Mörike, publiées en 1838, ont été en grande partie mises en musique par Hugo Wolf. Le poème cité s'intitule « Mon fleuve » (*Mein Fluss*).

O fleuve, mon fleuve dans l'éclat du matin
 Reçois, reçois donc mon corps plein d'ardeur impatiente,
 Et baise ma poitrine et ma joue !...
 Le ciel bleu et pur comme un enfant,
 Le ciel où murmurent les vagues
 Le ciel, c'est ton âme.
 Ah ! laisse-moi pénétrer en lui
 Avec mon esprit et mes sens je me plonge
 Dans l'azur profond, et m'efforce en vain de l'atteindre.
 Quoi d'aussi profond, d'aussi profond que lui ?
 L'amour seul.
 Il n'est point assouvi et n'assouvit jamais
 Par de vains mirages.

R.

Pour l'amour du ciel, Hänschen, ne suivez surtout pas mon mauvais exemple et ne soyez pas aussi bavard que moi ! Je ne recommencerai pas, je le jure !!!

349. *A Clara Zetkin*

[Wronke, 1.VII.1917 ²⁷³].

[...] Je t'en prie, cesse de te plaindre que tu « végètes ». C'est justement là ce dont tu as besoin : par ta folle habitude de travailler sans désespérer des jours et des nuits entières pendant toutes ces années, depuis que je te connais, n'as-tu pas accumulé un tel déficit de repos et de délassement, que tu auras du mal à présent à le compenser par des années passées à « végéter » ? C'est bien ma veine que juste en ce moment où tu « végètes » — ce qu'on n'avait encore jamais vu — je ne puisse être là, pour rester avec toi tranquillement dans le jardin quelques jours au moins ou pour me promener avec toi dans les bois en causant de tout. Tu sais bien qu'autrement je n'ai jamais réussi ni à Berlin ni à Stuttgart à t'arracher à tes éternelles séances ²⁷⁴, à tes manuscrits et à tes corrections ²⁷⁵ pour vivre avec toi un peu « humainement ».

273. Extraits.

274. Clara Zetkin a été élue en 1896 membre de la commission de contrôle du SPD.

275. Correction hebdomadaire des morasses de la *Gleichheit*.

Te souviens-tu de la seule fois où j'ai réussi à te traîner au théâtre pour voir *Lumières dans les ténèbres* de Tolstoï²⁷⁶ ? Mais je crois bien que ce fut tout. Sinon je t'ai vue uniquement te précipiter la plupart du temps dans ces éternelles « séances », déjà nerveuse et irritable tôt le matin à la pensée des plaisirs qui t'y attendaient, et en revenir tard le soir avec un bon mal de tête et « brisée » moralement aussi bien que physiquement. Mais sais-tu bien ce que j'ai décidé ? Après la guerre, je ne te permettrai tout simplement plus de participer à quelque séance que ce soit et de mon côté c'en est fini une fois pour toutes de toutes ces petites réunions. Là où il y a de grandes choses, là où le vent vous souffle au visage, je veux me tenir au plus fort de l'orage, mais la routine quotidienne, j'en ai marre et toi aussi sans doute. [...]

350. *A Hans Diefenbach*

Vendredi soir, 6.VII.[19]17.

N° 8²⁷⁷

Hänschen, dormez-vous ? Je viens vous chatouiller l'oreille avec un long brin de paille. J'ai besoin de compagnie, je suis triste, je veux me confesser. Ces jours-ci j'ai été méchante, et pour cette

276. C'était le 5 mars 1912. Le lendemain, elle écrit à Kostia Zetkin : « Les petits livres me font énormément plaisir, surtout Tolstoï. [...] Hier soir, je suis allée à une représentation de Tolstoï au Petit Théâtre : *Lumières dans les ténèbres*. C'est une chose merveilleuse et bien jouée. Son destin personnel y est représenté. La seule chose qui me gêne, c'est que le vieux s'est présenté à ce tas de philistins allemands vulgaires avec le monde de ses idées et ses souffrances. Seuls quelques jeunes gens ont applaudi frénétiquement. La chose est quasiment provocante, notamment une scène à l'armée où une recrue refuse de prêter serment. J'espère que ça se jouera encore en avril [quand tu seras là] afin que nous puissions y aller ensemble » (*SKL*, p. 154). Le projet ne fut pas réalisé puisqu'elle lui écrit le 31 mai : « Je suis si contente que tu aies vu Tolstoï au théâtre. Ici, la scène à l'armée produisait un puissant effet par son authenticité criante, même la bande des philistins a été subjuguée par cette scène, y compris au dernier acte, lorsque le vieux veut fuir de la maison... » (*SKL*, p. 155).

277. *Sic.* C'est la deuxième lettre à Diefenbach qui porte le numéro 8.

raison malheureuse et malade ; ou bien, en suivant l'ordre inverse : j'étais malade et pour cette raison malheureuse et méchante — je ne sais plus. Maintenant, je me sens redevenue bonne et je jure de ne plus jamais prêter l'oreille à mes démons intérieurs. Pouvez-vous me blâmer d'être parfois malheureuse, puisque je ne puis jamais voir ni entendre que de loin ce qui est pour moi la vie et le bonheur ? Mais oui, grondez-moi donc, je jure que dès à présent je serai la patience, la douceur et la reconnaissance incarnées. Mon Dieu, n'ai-je pas assez de raisons d'être reconnaissante et joyeuse alors que le soleil brille et que les oiseaux chantent la très vieille chanson dont j'ai si bien compris le sens ? Celui qui m'a le plus souvent ramenée à la raison est un petit compagnon dont je vous envoie ici l'image. Ce gaillard au bec hardi, au front raide et au regard sagace s'appelle « *hypolais hypolais* », en allemand « oiseau de tonnelle » ou encore « moqueur de jardin ». Vous l'avez sûrement déjà entendu quelque part, car il fait volontiers son nid partout où il y a des jardins touffus et des parcs. Seulement vous ne l'avez pas remarqué, semblable en cela à la plupart des hommes qui passent sans y faire attention à côté des choses les plus délicieuses de l'existence. Cet oiseau est un original tout à fait singulier. Il ne chante pas par exemple un chant ou une mélodie comme les autres, mais c'est un orateur populaire-né. Il adresse au jardin des discours, et cela d'une voix forte, empreinte d'une exaltation dramatique ; il use de transitions brusques, de crescendos pathétiques. Il pose les questions les plus incroyables, se hâte ensuite d'y donner lui-même des réponses absurdes, soutient les affirmations les plus hardies, contredit avec fougue des opinions que personne n'a émises, enfonce des portes ouvertes, puis soudain s'écrie : « Ne l'ai-je pas dit ? Ne l'ai-je pas dit ? » Immédiatement après, il avertit solennellement tous ceux qui veulent ou ne veulent pas l'entendre : « Vous verrez ! Vous verrez ! » (Il a en effet l'intelligente habitude de répéter deux fois chacune de ses plaisanteries.) Il ne dédaigne pas entre-temps de se mettre à couiner comme une souris qui s'est coincé la queue, ou d'éclater d'un rire qui se veut satanique et produit un effet incroyablement comique venant de cette gorge minuscule. Bref, il ne se lasse pas de faire retentir le jardin des sottises les plus triomphantes et, dans le silence qui règne pendant ses discours, on croit voir les autres oiseaux échanger des regards et hausser les épaules. Moi seule m'abstiens de ce geste, mais je ris chaque fois de plaisir en m'écriant : « gentil radoteur ! ». Je sais en effet que son bavardage absurde est empreint de la sagesse la plus profonde et qu'il

a raison en tout. Comme un second Erasme de Rotterdam²⁷⁸, il fait consciemment l'éloge de la folie et tombe toujours juste. Je crois qu'il me reconnaît déjà à ma voix. Aujourd'hui, après plusieurs semaines de silence, il a recommencé à faire son vacarme, perché sur le petit noisetier juste devant ma fenêtre. Lorsque je lui adressai joyeusement mon salut habituel : « gentil radoteur ! », il me cria en guise de réponse quelque chose d'impertinent qu'on pourrait presque traduire par ces mots : « Folle toi-même ! » Je lui donnai immédiatement raison : j'éclatai d'un rire reconnaissant, et je me sentis subitement guérie de la méchanceté, de la tristesse et de la maladie. Hänschen, je ne divague nullement à propos de ce bavardage dramatique ! Chaque mot est exact. Un jour vous vous en convaincrez vous-même dans le Jardin botanique de Berlin où les moqueurs habitent en foule, et vous vous tordrez de rire en écoutant ce joyeux drille.

Aujourd'hui nous avons encore eu ici une journée d'une beauté indescriptible, incroyable. D'habitude je rentre à dix heures du matin dans ma chambre pour travailler, aujourd'hui je n'ai pas pu. J'étais étendue dans mon fauteuil de rotin, la tête renversée en arrière, et j'ai regardé le ciel pendant des heures sans faire un mouvement. D'immenses nuages aux formes fantastiques étaient partout déposés sur le pâle bleu pastel dont on voyait la lueur à travers leurs contours déchiquetés. Ils étaient ourlés tout autour par la lumière du soleil, d'un blanc éclatant, mais au milieu ils apparaissaient d'un gris expressif, qui jouait dans toutes les nuances, du souffle argenté le plus délicat jusqu'au sombre ton d'orange. Avez-vous déjà remarqué comme la couleur grise est belle et riche ? Elle a quelque chose de noble et de retenu, et elle recèle tant de possibilités. Et comme ces tons gris étaient admirables en se détachant sur le fond bleu pastel du ciel ! Tout à fait comme une robe grise sied à des yeux d'un bleu profond. En même temps, le grand peuplier de mon jardin bruissait, ses feuilles tremblaient comme en un frisson voluptueux et étincelaient au soleil. Pendant ces quelques heures où j'étais plongée totalement dans des rêveries grises et bleues, j'ai eu l'impression de vivre des milliers d'années. Kipling raconte dans ses histoires hindoues²⁷⁹ qu'un troupeau de buffles du village est conduit paître chaque jour vers midi. Les gigantesques bêtes, qui pourraient

278. Erasme, né en 1467 à Rotterdam, mort en 1536 à Bâle, humaniste, écrivit des essais satiriques contre les moines et la scolastique dont *L'Eloge de la folie*.

279. Rudyard Kipling (1865-1936), longtemps journaliste aux Indes, auteur de nombreux recueils de récits de la vie hindoue : *Plain Tales from the Hills* (1888), *The Jungle Book* (1895), *From Sea to Sea* (1900).

écraser de leurs sabots tout un village, obéissent patiemment à la baguette de deux petits paysans à la peau brun foncé, vêtus d'une simple chemisette, qui les poussent énergiquement vers le marécage lointain. Là les bêtes s'enfoncent bruyamment dans la vase, s'y baugent à leur aise et s'y plongent jusqu'au mufle, tandis que les enfants, sous le soleil implacable, se retirent à l'ombre d'un frêle bouquet d'acacias, mangeant lentement le morceau de gâteau à la farine de riz qu'ils ont emporté, contemplant les lézards dormant au soleil et regardent en silence l'espace flamboyant. « Et un tel après-midi leur paraît plus long qu'à bien des hommes toute leur vie », écrit Kipling, si mes souvenirs sont exacts. Comme c'est bien dit, n'est-ce pas ? Je me sens moi aussi semblable à ces petits paysans hindous, quand je passe une matinée comme aujourd'hui.

Une seule chose me tourmente : c'est qu'il me faille jouir *seule* de tant de beauté ! Je voudrais m'écrier très fort par-dessus le mur : « Oh ! je vous en prie, contemplez cette splendide journée ! N'oubliez pas, même si vous êtes très occupé, même si vous ne traversez la cour que dans la hâte de votre travail quotidien, n'oubliez pas de vite lever la tête et de jeter un regard sur ces immenses nuages argentés et sur le calme océan bleu où ils voguent. Contemplez donc l'air alourdi par l'haleine passionnée des dernières fleurs de tilleul, et l'éclat et la splendeur qui baignent ce jour, car ce jour ne reviendra jamais, jamais plus ! Il vous est offert comme une rose en pleine floraison gisant à vos pieds, attendant que vous la ramassiez et la pressiez sur vos lèvres. »

R.

351. *A Mathilde Jacob*

[Breslau], lundi matin [26.VII.1917²⁸⁰].

Très chère Mathilde,

Hier je suis arrivée ici²⁸¹ à demi morte de fatigue : j'ai perdu

280. Cachet de la poste. C'est la première lettre écrite de Breslau. Elle est adressée à Mathilde Jacob à l'hôtel des Quatre-Saisons à Breslau. Mathilde Jacob était en effet à Wronke quand R. L. fut transférée. Elle la suivit le lendemain à Breslau avec ses effets qu'elle avait emballés elle-même.

281. A la prison de Breslau, venant de la forteresse de Wronke d'où

l'habitude de voir des gens et de m'agiter. La première impression que m'a faite mon nouveau lieu de séjour a été si accablante que j'ai eu du mal à retenir mes larmes. La différence avec Wronke est par trop grande.

Mais je ne doute pas qu'on ne fasse ce qu'il est possible de faire pour alléger un peu mon existence ici. Le pire, c'est le problème de la nourriture : capital pour moi²⁸².

Aujourd'hui, on m'a fait savoir qu'il n'existe pas de restaurant susceptible de me porter à manger. Je ne vois pas bien quel parti prendre : ou bien faut-il que je meure de faim ? Car avec ma grave maladie d'estomac je ne peux absolument pas absorber le menu de la prison²⁸³. Si vraiment on ne trouve rien ici, il nous faudrait d'urgence solliciter mon transfert en un autre endroit.

Mais par-dessus tout j'aspire bien sûr à vous voir et à vous parler le plus tôt possible !

Je vous embrasse mille fois.

Votre R. L.

Des journaux, je vous prie !

352. *A Sonia Liebknecht*

Breslau, 2 août 1917.

Chère Sonitchka,

Votre lettre — que j'ai reçue le 28 — était la première nouvelle du monde extérieur qui me soit parvenue ici, et vous pouvez facilement vous imaginer combien elle m'a fait plaisir. Dans votre sollicitude pour moi, vous vous représentez mon transfert sous un jour nettement trop tragique... Vous savez que je prends toutes les vicissitudes du destin avec l'indispensable sérénité et égalité d'humeur. Je me suis déjà habituée à ma nouvelle demeure, mes caisses de livres sont arrivées aujourd'hui de Wronke, et bientôt mes deux cellules tapissées de livres, de petites repro-

elle est partie le 22. On avait besoin de la forteresse de Wronke pour une autre détenue, condamnée, elle.

282. A cause de ses maux d'estomac.

283. Les conditions de détention s'amélioreront par la suite. Partout où elle passe, R. L. suscite des sympathies actives. A Breslau, le directeur de la prison et le médecin de l'établissement s'efforceront d'adoucir sa détention (cf. les souvenirs de Mathilde JACOB, *Im Gefängnis*, p. 80-81). Le problème de la nourriture sera aussi rapidement réglé.

ductions, de la modeste décoration que j'ai l'habitude de traîner partout avec moi, auront un air aussi intime et confortable qu'à Wronke, et je me mettrai au travail avec deux fois plus d'ardeur.

Ce qui me manque ici, c'est naturellement la relative liberté de mouvement que j'avais là-bas où la forteresse restait ouverte toute la journée, tandis qu'ici je suis tout simplement incarcérée ; ensuite l'air si salubre, le jardin et surtout les oiseaux ! Vous ne sauriez vous douter à quel point je suis attachée à cette petite compagnie. Mais bien sûr on peut se passer de tout cela et bientôt j'aurais oublié que j'ai jamais eu de meilleures conditions qu'ici. Ma situation d'ensemble est ici assez exactement celle de la Barnimstrasse²⁸⁴, sauf que manque la jolie cour verte de l'infirmerie où je pouvais jour après jour faire quelque découverte botanique ou zoologique.

Ici, dans la grande cour pavée qui me sert de promenade, il n'y a rien à « découvrir » et, en marchant, je garde les yeux fébrilement fixés sur le pavé gris pour ne pas voir autour de moi les prisonniers qui travaillent dans leur tenue de forçat et dont la vue me cause une vive douleur. Il y en a toujours parmi eux deux ou trois chez lesquels, l'âge, le sexe, les traits individuels ont été effacés par la marque d'une très profonde dégradation humaine, et pourtant ils exercent sur moi, peut-être à cause de cela, une sorte d'attraction magnétique douloureuse qui rive sans cesse mes regards sur eux. Il est vrai que, d'autre part, on trouve aussi partout des figures que même la livrée de prisonnier ne saurait abîmer et qui réjouiraient l'œil d'un peintre. C'est ainsi que j'ai déjà remarqué dans la cour une jeune travailleuse que son allure svelte et stricte, sa tête au profil sévère enserré d'un fichu font ressembler exactement à un Millet²⁸⁵. C'est un vrai plaisir de voir avec quelle noblesse de gestes elle transporte des fardeaux. Son visage maigre à la peau lisse, son teint blanc comme craie évoquent le masque tragique d'un Pierrot. Mais, instruite par de tristes expériences, je fuis de pareilles apparitions, quelque promesse qu'elles semblent receler au premier abord. Dans la prison de la Barnimstrasse, à Berlin, j'avais en effet découvert aussi une prisonnière qui avait le port et l'allure d'une reine et je m'imaginais que son âme devait être assortie à son corps. Mais, quelque temps plus tard, elle vint dans ma section comme femme de corvée, et force fut de reconnaître que sous ce beau masque se cachaient tant de bêtise et de vilénie que, depuis lors, je détournais les yeux chaque fois qu'elle croisait mon

284. Prison de femmes de Berlin.

285. Jean-François Millet (1814-1875), peintre paysagiste. Sur ses

chemin. Il me vint alors à l'idée que, si la Vénus de Milo avait pu, à travers les siècles, conserver la réputation d'être la femme la plus belle du monde, c'est qu'elle n'ouvrait pas la bouche. Eût-elle parlé que peut-être tout son charme s'en fût allé au diable.

Pour vis-à-vis, j'ai la prison des hommes, l'habituel et sombre bâtiment de briques rouges. Mais, au-delà du mur, en biais, j'aperçois les cimes vertes des arbres de quelque jardin ; un grand peuplier noir dont on perçoit le bruissement quand il y a un peu de vent et une rangée de frênes royaux beaucoup plus clairs aux rameaux desquels pendent des grappes de cosses jaunes. Les fenêtres donnent sur le nord-ouest, de sorte que je vois parfois de beaux nuages le soir, et vous savez qu'il suffit d'un de ces nuages roses pour me ravir et pour que je me sente payée de tout. En ce moment-ci, il est huit heures du soir (donc sept en réalité), le soleil vient à peine de disparaître derrière le faite de la prison des hommes, il brille encore d'une lumière vive qui éclaire les vasistas vitrés du toit et le ciel tout entier s'illumine d'or. Je me sens très bien et ne puis m'empêcher — je ne sais pourquoi moi-même — de fredonner pour moi l'*Ave Maria* de Gounod²⁸⁶ (vous le connaissez sans doute).

Un grand merci pour les textes de Goethe que vous m'avez recopiés : « Les hommes et leur bon droit²⁸⁷ » est effectivement beau, encore que spontanément je n'en aurais pas été frappée ; parfois il arrive qu'on vous suggère la beauté de quelque chose. Je voudrais encore vous demander de me recopier à l'occasion « Le tombeau d'Anacréon²⁸⁸ ». Connaissez-vous bien ce poème ? Bien sûr, c'est seulement grâce à la musique d'Hugo Wolf que je l'ai compris comme il faut ; dans la chanson, le texte donne une impression proprement architecturale : on croirait avoir devant les yeux un temple grec.

[²⁸⁹ Vous me demandez « comment on devient bon », comment on peut faire taire le « diable subalterne » en son for intérieur ? Sonitchka, je ne connais pas d'autre moyen que de se relier à la gaieté et à la beauté de la vie qui nous entourent constamment, pour peu qu'on sache faire usage de ses yeux et de ses oreilles, et qui créent l'équilibre interne permettant de dépasser tout ce qui est fâcheux et mesquin...]

A ce moment précis, je me suis interrompue un instant pour

tableaux figurent souvent des paysannes coiffées d'un fichu.

286. Charles Gounod, compositeur français (1818-1893).

287. Titre original : « Die berechtigten Männer. »

288. Poème de Goethe, voir à ce sujet la lettre à Diefenbach du 20 juin 1917.

289. Les passages entre crochets ne figurent pas dans BAG.

observer le ciel — le soleil a déjà beaucoup baissé derrière le bâtiment et tout en haut flottent, venus Dieu sait d'où, des myriades de nuages minuscules qui se sont assemblés sans bruit, dont le liséré est d'argent brillant et le cœur d'un gris délicat, et qui s'effilochent par tous les bouts en voguant vers le nord. Il y a tant d'insouciance et de fraîcheur souriante dans le vol de ces nuages que je suis forcée de sourire à mon tour ; d'ailleurs, il me faut toujours vivre au rythme de la vie qui m'entoure. Devant un ciel comme celui-là, comment pourrait-on être « méchant » ou mesquin ? N'oubliez simplement jamais de regarder autour de vous et vous vous sentirez toujours redevenir « bonne ».

Cela me surprend un peu que Karl²⁹⁰ veuille un livre spécialement sur le chant des oiseaux. Pour moi, la voix des oiseaux n'est pas séparable de tout leur habitus et de leur vie : c'est l'ensemble seul qui m'intéresse et non quelque détail coupé du reste. Trouvez-lui un bon livre de géographie animale ; il y trouvera certainement beaucoup de suggestions. J'espère que vous viendrez me voir bientôt. Dès que vous aurez obtenu l'autorisation, télégraphiez-moi.

Je vous embrasse bien des fois.

Votre Rosa.

Dieu me pardonne, voilà que j'ai écrit huit pages. Allons, pour cette fois ça ira. Merci pour les livres.

[Veuillez dire, s'il vous plaît, tout de suite à Mathilde que mon affaire de Leipzig sera révisée le 8 courant à Dresde, tribunal du Land, Gerichtsstrasse 2 II, bureau 154. Elle doit le faire savoir à mon avocat.]

353. *A Mathilde Jacob*

Breslau, 6.8.1917.

Ma très chère Mathilde,

J'ai reçu aujourd'hui lundi vos deux chères lettres (du 1 et du 3) en même temps. Et, pour que vous soyez exactement informée, auparavant j'avais reçu, le 1^{er}, une carte de vous et le 2 une seconde carte et celle que vous avez écrite avec Marta. J'attendais

290. Liebknecht.

pour vous écrire d'avoir eu confirmation que vous aviez eu ma première lettre, ce que voilà.

Les caisses en provenance de Wronke sont arrivées ici le 2 : j'ai déballé tout de suite bien sûr et j'ai déjà « emménagé ». Les deux pièces ont désormais un air presque humain, mais je crains d'être réduite bientôt à une seule cellule. Deux pièces en effet, c'est très beau, à condition de pouvoir y pénétrer ; or je suis toujours enfermée à clef et, si je veux aller dans l'autre cellule²⁹¹, il me faut taper pour que la surveillante se déplace. Sans parler du fait que ça me répugne de mobiliser assez souvent quelqu'un pour mon service, ce n'est pas très pratique, car la surveillante a bien sûr à faire ailleurs et il arrive fréquemment qu'elle ne soit pas à l'étage. En plus, de une à quatre heures, elle est absente (pause de midi) et, après six heures, elle est partie, alors qu'on me laisse la lumière jusqu'à dix heures. Tout ça est donc fort difficile et ou bien je n'ai accès ni à mon lit où je pourrais m'allonger de temps à autre entre deux travaux ou quand je me sens mal, ni à ma bouilloire et à ma pharmacie, ou alors, le soir, je suis loin de mon bureau et de la lumière. Ici en effet le règlement diffère de celui de Wronke et de la Barnimstrasse où les personnes en détention préventive ne sont enfermées à clef que la nuit et peuvent, le jour, se promener librement dans l'infirmierie. Comme je le disais, je doute que, dans ces conditions, l'histoire des deux cellules puisse fonctionner, encore qu'avec les affaires que j'ai ça me soit difficile de faire tout tenir dans une petite pièce. Mais on sera bientôt fixé : je vous en prie, ne vous faites pas de souci à cause de ça.

Il faudra bien que ça aille comme ça pourra. Depuis vendredi mon estomac était dans un état lamentable, mais j'espère que ça va s'arranger. J'espère que cela provient du pain d'ici auquel je dois d'abord m'habituer, sinon les repas que me prépare la dame²⁹² sont très bien. Le médecin spécialiste qu'on m'a autorisée à consulter, le Dr Oppler, m'a écrit qu'il est en voyage jusqu'à la fin du mois. Entre-temps, il y a bien sûr messieurs les méde-

291. Sur les injonctions d'une commission de contrôle venue de Berlin, le directeur de la prison acceptera de faire percer une porte de communication entre les deux cellules. Mais, pour aller dans la cour, R. L. devra toujours appeler la gardienne, sa porte restant fermée à clef (cf. *Im Gefängnis*, p. 80).

292. M^{me} Selma Schlich, femme d'un militant social-démocrate de Breslau qui habitait à proximité de la prison. Ce fut Mathilde Jacob qui se chargea de prendre contact avec eux, et l'accueil fut extrêmement chaleureux. Robert Schlich, batelier, avait à faire en Haute Silésie où selon ses affirmations on pouvait facilement se procurer des denrées alimentaires (cf. *Im Gefängnis*, p. 74-75).

cins de l'établissement ; il est vrai que, pour l'instant, personne ne peut m'être d'un grand secours étant donné que mon estomac refuse tout médicament. Mais, je vous en prie, que cela non plus ne vous inquiète pas ; je vais déjà mieux.

Vous m'écrivez que Sonia se réjouit de venir bientôt me voir, mais vous ne dites pas si elle a reçu l'autorisation. C'est pourtant le principal et, tant qu'elle ne l'a pas, se réjouir ne signifie pas grand-chose.

Vos adresses ne sont toujours pas correctes. Notez-le : deux enveloppes et un double affranchissement sont superflus. Adressez simplement vos envois à : *Kommandantur*, Breslau, pour M^{me} le Dr R. Luxemburg. Ça suffit parfaitement. A ce que j'apprends, quelqu'un a écrit une carte ici en mentionnant à la fois la *Kommandantur* et la prison ; bien sûr, la carte est d'abord venue ici et on n'a pas gagné un jour (la carte ne m'a pas encore été réexpédiée). A la *Kommandantur*, on sait très précisément où je me trouve. Donc dites, je vous prie, à Sonia, Marta, etc., comment elles doivent libeller leurs adresses. De Mehring, j'ai eu une gentille lettre à laquelle je vais répondre très prochainement.

Il me semble que vous êtes plus froide envers Mimi²⁹³ !... Cela me fait mal. Elle le ressent sûrement, croyez-moi. Elle devient alors apathique et immobile. Soyez donc affectueuse avec elle, comme avant²⁹⁴ !

Je vous remercie pour la couverture verte et, même sans les deux gravures, je m'en tire bien : mieux vaut ne pas m'envoyer trop de choses ! Quelque livre facile pour me distraire serait le bienvenu. Envoyez-le simplement sous enveloppe ou sous bande : j'en ai reçu un de Mathilde Wurm qui est venu très vite ; simplement, il ne vaut rien. Ah oui, j'ai cassé mon verre contenant de la colle, envoyez-m'en un par Sonia. Je vous embrasse mille fois et Mimi aussi !

Votre R.

Toutes mes amitiés à votre chère mère !

293. A cette date, Mimi est morte depuis plusieurs mois (ce qui explique la « froideur » de Mathilde Jacob envers elle). Mathilde finira par le dire à R. L. quelques jours plus tard.

294. Le ton de toute cette lettre est moins affectueux que d'ordinaire. C'est sans doute la conséquence des maux dont souffre R. L.

11.8.1917.

Ma très chère Mathilde,

Je ne puis vous dire combien votre lettre du 8, que j'ai reçue hier, m'a bouleversée. Ainsi ma Mimi est depuis des mois gravement malade et je l'apprends seulement ces jours-ci, par hasard et parce que je vous pousse, pour ainsi dire, dans vos derniers retranchements ! Et vous avez été capable de me cacher quelque chose qui me touche de si près ! Je vous le demande : n'avez-vous donc pas de *respect* pour moi, que vous me traitiez comme une enfant mineure, comme un « objet » ? C'est la même façon de faire que pour la requête présentée par-dessus ma tête !

En vertu de l'état de siège, les militaires me mettent en taule pour des années et voilà qu'en plus mes propres amis m'infligent un état de siège privé en me traitant comme une mineure, décidant à ma place ou me cachant des informations importantes. Vous étiez la seule aux paroles de qui je pensais pouvoir ajouter foi ; à présent, je ne vous crois plus et je suis totalement seule. Eh bien, soit !

Et voilà que vous m'écrivez simplement : Mimi est malade. Je n'ai qu'à me contenter de ça. Pas un mot pour me dire comment, de quoi. Et puis vous parlez de « l'âge » de Mimi. Quand j'ai été arrêtée, il y a un an, elle était encore jeune et belle, bien portante et en pleine forme. A Pentecôte encore vous vouliez me l'amener à Wronke, tout allait donc bien. Et tout d'un coup on me parle de son « âge » ! A présent, s'il vous plaît, PAR RETOUR DU COURRIER des informations TRÈS PRÉCISES ²⁹⁵.

1) Depuis quand Mimi est-elle malade ? 2) Comment cela se manifeste-t-il ? 3) A-t-on noté une aggravation et depuis quand ? 4) Mange-t-elle et *quoi* ? 5) Quel vétérinaire l'a-t-il examinée ?

Je n'ai pas la clef de la serviette de Hans. Autant que je me souviens, elle était sur la serrure ou dans la serviette. De ma santé, je vous en dirai juste autant que vous m'en avez dit de celle de Mimi ²⁹⁶.

295. Tous ces mots sont soulignés deux fois dans l'original.

296. Le 18 août, R. L. écrit à Mathilde Jacob :

« Vous avez sans doute en plus décidé de me soumettre à la torture. Vous continuez à raconter que Mimi est malade et ne dites rien de ce qu'elle a !! Sacré nom ! il me faut quand même savoir QUELLE MALADIE elle a. Ou bien n'est-elle plus en vie ? Elle est peut-être morte depuis longtemps et vous m'en faites simplement accroire ? S'il en était ainsi,

Je vous embrasse et transmets mon bon souvenir à Madame votre mère.

Votre R.

Je n'ai plus de papier à lettres. Pour la couverture verte, je vous remercie encore une fois. Mes enveloppes aussi touchent à leur fin.

355. *A Hans Diefenbach*

13.VIII.1917.

Hänschen, je vous ai récemment envoyé quelques brèves lignes pour vous dire bonjour sur une carte postale, mais j'attends déjà avec beaucoup d'impatience une vraie lettre de vous. Je mène ici bel et bien l'existence d'une condamnée²⁹⁷, c'est-à-dire que je suis nuit et jour enfermée dans ma cellule et que je n'ai sous les yeux comme vis-à-vis que la prison des hommes. Cependant, je peux aller me promener à volonté dans la cour, mais c'est une vulgaire cour d'auberge pavée au milieu de bâtiments de détenus, où marchent çà et là des prisonniers au travail, de sorte que je réduis le temps que j'y passe au minimum exigé par les prescriptions médicales, qui m'ordonnent de prendre de l'exercice pour ma santé. Et aussi, pendant ces « promenades », je regarde le moins possible autour de moi. La chute après Wronke est rude, à tous points de vue ; mais je ne vous écris pas cela pour me plaindre, seulement pour vous expliquer pourquoi je ne puis vous écrire pour l'instant de lettre imprégnée du parfum des roses, du bleu du ciel et du voile des nuages, comme vous y étiez accoutumée quand j'étais à Wronke. La sérénité me reviendra, certes — car je la porte en moi en doses inépuisables —, seule-

je ne vous le pardonnerais jamais. Je veux savoir LA VÉRITÉ, TOUT DE SUITE, TOUTE LA VÉRITÉ !

Je vous embrasse.

Votre R.

QU'EST-CE QUI EST ARRIVÉ A MIMI LE PREMIER MAI ? » (*BMJ*, p. 154.)

297. En réalité, elle tombait sous le coup d'une détention préventive décrétée en décembre 1916 pour les personnes dangereuses en temps de guerre. Elle n'avait été condamnée par aucun tribunal. A la prison de Breslau, elle souffrait beaucoup de la cohabitation avec les détenus de droit commun.

ment il faut d'abord que ma carcasse se rétablisse un peu, ce qui jusqu'à présent est difficile et ne va pas tout seul. Mon estomac se révolte violemment depuis une semaine et demie, de sorte que j'ai dû rester étendue huit jours, et maintenant encore je vis surtout de compresses chaudes et de potages très clairs. Je ne connais pas bien la cause de cela : c'est probablement la réaction nerveuse après la brutale aggravation de mes conditions générales de vie. Aujourd'hui, cela va déjà mieux, j'ai été de nouveau une heure en bas, au soleil, et je crois que le pire est passé. Il y a là-bas dans la cour deux étroites bandes de gazon étique parce qu'elles sont continuellement piétinées par les prisonniers qui accrochent et décrochent leur linge ; bien entendu elles ne parviennent pas à leur pleine splendeur. En tout cas, j'ai déjà reconnu toutes les espèces qui y poussent, toutes naturellement rabougries ; quelques mille-feuilles nains fleurissent et une douzaine d'éperviers (vous les connaissez sûrement sans savoir leur nom en botanique : ils ressemblent en plus petit à des pissenlits) dressent leurs petites têtes jaunes ensoleillées. Des brassicaires, qui en ce moment voltigent par milliers, se posent volontiers sur eux. Il y a aussi quelques pigeons, comme dans toutes les cours de prison ; ils viennent du voisinage mais se sentent tout à fait chez eux et se promènent effrontément du côté où les militaires retournent et déversent les sacs de blé : sans doute un petit grain tombe-t-il çà et là. A part cela, seuls quelques moineaux rôdent silencieusement alentour.

Je lis actuellement Mignet et Cunow²⁹⁸ sur la Révolution française. Quel drame inépuisable, qui ne cesse de fasciner et d'envoûter à chaque fois ! Cependant, je trouve la révolution anglaise plus impressionnante de grandeur, plus riche d'imagination, plus glorieuse, bien qu'elle se déroule selon les formes si moroses du puritanisme. J'ai lu trois fois Guizot²⁹⁹, mais je le reprendrai encore souvent.

Je travaille activement à la traduction de Korolenko que j'ai promis de livrer pour la fin du mois. Toutefois, elle a subi un retard notable du fait de ma maladie. Comment trouvez-vous la chose ?

298. François Mignet (1796-1884), journaliste libéral, auteur d'une *Histoire de la Révolution française*, Paris, 1824 ; Heinrich Cunow (1862-1936), journaliste social-démocrate, collaborateur de la *Neue Zeit* et du *Vorwärts*, auteur notamment d'un ouvrage intitulé *Die revolutionäre Zeitungs-literatur Frankreichs während der Jahre 1789 bis 1794*, Berlin, 1912 (La Presse révolutionnaire de France dans les années 1789 à 1794).

299. Guillaume Guizot, *Histoire de la révolution d'Angleterre*, Paris, 1827-1828.

Il me vient à l'esprit que vous m'avez peut-être déjà écrit à l'adresse de Frau Doktor Lübeck³⁰⁰ et que personne ici n'a su que c'était moi. En tout cas je n'ai *rien* reçu de vous ici et j'attends désormais impatientement une lettre. Les lettres sont ici pour moi des hôtes autrement bienvenus encore qu'à Wronke.

Au revoir jusqu'à la prochaine lettre. Affectueusement.

Votre R.

N.B. : J'ai naturellement déjà établi mon identité comme Frau Doktor Lübeck, et vous pouvez tranquillement m'adresser vos lettres sous ce nom. Directement à la *Kommandantur*. Pourriez-vous m'envoyer un peu de littérature ? J'en suis complètement démunie. Sonia m'en a envoyé tout un chargement — rien que des choses impossibles...

Ci-joint une étude sur Shakespeare (du Dr Morgenstern³⁰¹).

356. *A Marta Rosenbaum*

[Breslau, 21.VIII.1917³⁰².]

Ma chère petite Marta, mille mercis pour votre affectueuse carte reçue ici et en particulier pour les fleurs arrivées samedi. Elles ont complètement repris vie dans l'eau et je les ai devant moi, sur ma table de travail, elles me réjouissent le cœur. J'espère vous accueillir ici le mois prochain ; si seulement cela se passait mieux que pour la permission de Sonia ! Le mois d'août touche à sa fin, et je n'ai vu personne de mes amis ! Ecrivez-moi bientôt comment vous allez. Je vous embrasse très affectueusement et envoie mes bons souvenirs à votre mari, à M^{lle} Annette et à la « Violette ».

Votre R. L.

300. Son nom officiel qui lui avait donné droit à la nationalité allemande et qu'elle avait conservé sur ses papiers après son divorce.

301. Sur Morgenstern, cf. lettre à Hans Diefenbach du 16 avril 1917, note 166.

302. Carte postale, cachet de la poste.

Breslau, 24.8.1917.

Ma très chère Mathilde,

Ce matin vendredi, j'ai reçu d'un coup 1) votre colis avec la robe blanche, du papier, du thé et Anacréon ; 2) le colis de livres ; 3) vos deux lettres des 20 et 22 ; 4) une lettre de Sonia.

J'étais déjà pleine d'impatience et même d'inquiétude, car je n'avais pas un signe de vie de vous depuis le samedi 18. Ne voulez-vous pas procéder comme moi ? Sur votre agenda, vous notez chaque fois que vous expédiez ou recevez une lettre³⁰³. Ça permet très facilement de vérifier si une lettre se perd.

Au sujet de Mimi, je ne veux plus rien dire : fermons ce triste chapitre. Mais vous pouvez constater une fois de plus que dire toute la vérité tout de suite, franchement et honnêtement, est une preuve de plus grande miséricorde que de laisser quelqu'un pendant des mois dans l'erreur, sous prétexte de le ménager. Pour moi, il eût été bien moins pénible d'apprendre la triste nouvelle, de votre bouche, à Wronke où je vous avais si souvent près de moi et où j'aurais pu vous demander tous les détails qui me tiennent à cœur ! Et maintenant je suis clouée ici, sans savoir rien d'autre que le fait, dans sa brutalité, et je me fais l'effet moi-même d'une brute, puisque j'ai eu assez peu de cœur pour vivre quatre mois dans l'ignorance totale de sa triste fin... Allons, laissons cela ; quoi que je fasse, je n'arriverai pas à vous changer et, en pareil cas, la plupart des gens agissent comme vous l'avez fait. Donc n'en parlons plus.

Merci pour ce que vous m'avez envoyé : les livres et le reste. Mais j'ai si mal de vous sentir abattue et morose³⁰⁴. Les lettres de Sonia aussi sont désespérées. Mais, *vous*, vous aviez pourtant toujours beaucoup de courage et d'allant ! Je vous en prie, ne vous laissez pas abattre par toutes sortes d'influences débilantes. Dès que vous avez une minute de liberté, lisez un bon livre et surtout allez souvent à la campagne, prenez l'air. On y puise toujours réconfort et joie de vivre.

303. Sur l'agenda de R. L., on trouve effectivement des indications de ce genre (cf. *Im Gefängnis*, p. 119-121).

304. On notera comment procède R. L. Après avoir morigéné très durement sa correspondante et lui avoir dit exactement ce qu'elle pense de sa conduite, elle s'efforce de lui remonter le moral.

Il y a sûrement une éternité que vous n'êtes pas allée au Jardin botanique. S'il vous plaît, décidez-vous à aller faire une visite à Dahlem, emmenez Sonia avec vous et décrivez-moi exactement ce qu'on y voit, quels arbres sont en fleur, quels oiseaux on y entend, etc. Hâtez-vous de le faire, car, pour la plupart des oiseaux chanteurs, ce sont les derniers jours : fin août, début octobre ils repartent vers le midi. Et dans le Jardin botanique nichent quantité de ces oiseaux. Surtout dans la partie plus touffue tout de suite à l'entrée, du côté où Julek³⁰⁵ habite, à droite de l'allée par laquelle on entre. C'est là qu'une fois en avril j'ai fait entendre à Karl et Sonia³⁰⁶ le rossignol et bien d'autres oiseaux.

Maintenant je voudrais une relation détaillée sur toutes les espèces qui y vivent. Le mieux, bien sûr, c'est que vous y alliez *dans la matinée*, si vous arrivez à rogner quelque part le temps de cette promenade. Mais ces deux ou trois heures vous détendraient et vous redonneraient le goût du travail pour plusieurs jours. Et puis faites-le *pour moi* !

Hier j'ai fait moi aussi une « excursion » ! Je suis allée (sur ma demande) à la *Kommandantur* où j'avais quelques affaires à discuter. J'étais tout heureuse de cette petite sortie, mais, comme toujours, je suis rentrée assez abattue. J'ai tant perdu l'habitude de voir des gens que la cohue de la rue m'étourdit au bout de quelques minutes. Et puis la ville était tout empoussiérée, surchauffée, les arbres déjà pas mal grillés. Malgré tout, ça m'a fait « un peu de changement » et en route je me suis acheté des fleurs et un gâteau (hélas !).

Pour la visite de Sonia, le retard tenait au problème de la surveillance, toujours pas réglé, mais qui devrait l'être bientôt d'une manière ou de l'autre. Aussi j'espère beaucoup voir Sonia avant la fin de ce mois.

Pour les autres visites, il n'y aura presque pas de difficultés. Si Sonia reçoit l'autorisation, télégraphiez, s'il vous plaît. D'ailleurs, je vais lui écrire.

Je vous ai envoyé de nouveau 80 p. de manuscrit³⁰⁷. Je me hâte beaucoup de traduire le Korolenko. Hänschen³⁰⁸ a-t-il bien eu *tout* ce que vous avez reçu ? Je lui écris bien entendu à Stuttgart³⁰⁹.

305. Marchlewski.

306. Liebknecht.

307. De la traduction de Korolenko que Mathilde dactylographiait et envoyait ensuite à l'éditeur et à Hans Diefenbach.

308. Diefenbach.

309. C'est-à-dire à l'adresse de son père et non à son régiment (pour qu'il n'ait pas d'ennuis).

Ne m'envoyez pas la chaise-longue, je vous prie. Ici, pratiquement, j'habite dans une seule cellule et n'ai pas de place pour ce meuble. En échange je voudrais vous demander de m'expédier à l'occasion le tableau de Gertrud³¹⁰ et le Turner (un livre seulement, pas les six fascicules), et encore la fourchette et le couteau à manche de corne, ainsi que quelques petits boutons-pressions noirs, que vous pouvez bien glisser dans une lettre.

Je vous écrirai bientôt de nouveau. Ma très chère Mathilde, ne perdez donc pas courage et ne laissez pas toute joie de vivre vous quitter. Tout finira bien par changer, allez ! Et quand nous habiterons toutes les deux à Südende et que nous irons dans les champs cueillir des fleurs !... Ayez donc de l'entrain, soyez gaie, malgré tout, pas vrai ? Je vous remercie beaucoup pour le mot affectueux de Madame votre mère. Je vous embrasse et fais mes amitiés à tous les vôtres.

Toujours votre R.

Ci-joint quelques petites plumes de pigeon que j'ai ramassées dans la cour. L'une d'elles a des reflets bleu-rouge au bout.

358. *A Mathilde Jacob*

Breslau, 27.8.1917.

Très chère Mathilde,

Le 24 je vous ai écrit longuement : aujourd'hui je veux vous envoyer seulement un bref bonjour et un petit livre pour vous distraire. Je voudrais bien être sûre que vous avez surmonté votre abattement. C'est un ouvrage très agréable et, pour ce petit livre, vous trouverez bien une heure de liberté.

Je vous demanderai d'adresser à l'avenir les colis ici, à la prison. Ce n'est que dans les cas douteux qu'ils doivent passer par la *Kommandantur*. Sinon, vêtements, linge, etc., n'ont rien à y faire...

A l'occasion, dites-moi je vous prie si vous avez bien trouvé, dans la caisse de Wronke, le deuxième tome de *Le Rouge et le*

310. Gertrud Zlottko, ex-femme de ménage de R. L. que celle-ci avait encouragée à peindre.

Noir. Si oui, j'aimerais bien l'avoir, de même que *La Chartrreuse de Parme* et votre *Narr in Christo*³¹¹. J'aimerais bien aussi ravoier les trois romans de Galsworthy (*Le Propriétaire*, etc.).

Vous ai-je déjà donné à lire les *Jours du soleil* d'Andersen Nexö³¹² ? Si je ne l'ai pas fait, il faut que vous les lisiez. Je les ai ici.

Ecrivez bientôt quelques lignes.

Je vous embrasse.

Votre R.

Pourquoi votre colis m'est-il arrivé avec le tampon de la poste de Hanovre ? *Le Temps* n'arrive plus³¹³.

359. A Hans Diefenbach

Breslau, 27.VIII.1917.

Hänschen, aujourd'hui la journée est maussade et il fait un affreux temps de pluie, aussi je reste assise toute la journée enfermée dans ma chambre. Mais on m'a apporté le courrier : quelques lettres, parmi lesquelles il y en a de vous — et voilà que j'ai retrouvé gaieté et sérénité ! Pour moi aussi, c'est un soulagement que notre correspondance reprenne enfin son cours. Du reste, je venais de vous écrire à Stuttgart, mais j'ai pu reprendre la lettre à temps et vous adresse celle-ci à la place.

Pauvre Hannesle, je puis imaginer l'état d'âme dans lequel vous vous trouvez actuellement, et j'ai vraiment besoin d'en apprendre davantage sur vos chagrins. Je serais aussi d'avis que vous vous installiez à Stuttgart afin d'être auprès de votre « vieux monsieur ». Même si l'on ne peut rien faire ni remédier à rien, c'est du moins un soulagement que d'être auprès de lui. Votre

311. De Gerhardt Hauptmann.

312. Martin Andersen Nexö (1869-1954), écrivain prolétarien danois, auteur de nombreux ouvrages de critique sociale, de romans autobiographiques (*Pelle der Eroberer*, 4 vol., 1906-1910 ; *Morten der Rote*, 1945-1947), d'un roman relatant la vie d'une ouvrière (*Ditte ou Stine, Menschenkind*, 5 vol., 1917-1921) ; après la Première Guerre mondiale, il devint militant communiste, vécut en Allemagne entre 1920 et 1930, se rendit à plusieurs reprises en URSS et s'installa en RDA en 1951.

313. C'est sans doute Paul Levi qui lui expédiait ce journal de Suisse. Le 9 septembre, R. L. écrit « Aujourd'hui *Le Temps* de Paul est arrivé de nouveau » (*BMJ*, p. 164).

simple présence est pour le malheureux une bénédiction, et par la suite on se reproche amèrement chaque heure que l'on a soustraite aux personnes âgées. Je n'ai pas eu la chance de pouvoir faire même ce peu de chose. Il me fallait continuellement m'occuper d'affaires urgentes pour l'humanité et faire le bonheur du monde ; c'est ainsi que j'appris la nouvelle de la mort de mon père à Berlin à mon retour du Congrès international de Paris³¹⁴ où j'avais dû me battre et voler dans les plumes de Jaurès, de Millerand, Daszynski, Bebel et Dieu sait qui encore ; entre-temps, le « vieux monsieur » n'a pas pu attendre davantage, il s'est dit sans doute aussi que cela n'avait pas de sens : si longtemps qu'il attende, je n'aurais « jamais de temps » pour lui ni pour moi-même — et il est mort. A mon retour de Paris, il était déjà enterré depuis une semaine. *Maintenant*, je serais bien entendu plus avisée, mais la plupart du temps on acquiert de la sagesse quand il est trop tard. Aussi, si vous en avez le moins du monde la possibilité, allez auprès de votre vieux monsieur et restez avec lui jusqu'à la fin. Ce conseil n'est pas un mince sacrifice de ma part, car il me semble que vous m'êtes plus proche à Lissa et que je serai tout à fait abandonnée si vous partez pour Stuttgart. Mais j'ai du temps — *maintenant* j'ai beaucoup de temps !... Et d'ailleurs, en fin de compte, la poste m'apportera de vos nouvelles même de là-bas.

Romain Rolland n'est pas un inconnu pour moi, Hänschen. Il est bien un de ces merles blancs *intra et extra muros* que la guerre n'a pas fait régresser jusqu'à la psychologie de l'homme du Neandertal. J'ai lu son *Jean-Christophe à Paris*³¹⁵ en traduction allemande. Je crains de vous froisser, mais je veux, comme toujours, être tout à fait franche : j'ai trouvé ce livre très gentil et sympathique, mais je le tiens plutôt pour un pamphlet que pour un roman, ce n'est pas une véritable œuvre d'art. Sous ce rapport, je suis terriblement sensible, la thèse la plus noble ne peut à mes yeux remplacer le simple et divin génie. Mais je lirai volontiers d'autres œuvres de lui, surtout en français, ce qui en soi me sera un plaisir, et peut-être découvrirai-je dans d'autres volumes plus de choses que dans celui-ci.

A propos, qu'en est-il de mon *Narr in Christo* de Haupt-

314. Du 23 au 27 septembre 1900 (voir vol. I, p. 90).

315. Cf. la lettre à Marta Rosenbaum du 26 juin 1917. R. L. se réfère aux prises de position pacifistes de Romain Rolland, notamment à son écrit *Au-dessus de la mêlée* (1915) qui a rencontré un profond écho pendant la guerre.

mann³¹⁶ ? Ne l'avez-vous pas encore lu ? En ce cas, ce serait, dans votre état d'esprit actuel, un véritable trésor. Mais, si vous l'avez déjà lu, je vous demande avec insistance votre avis.

Depuis quelques jours, c'est une véritable invasion de guêpes qui pénètrent en bourdonnant dans ma cellule (je laisse bien entendu la fenêtre ouverte jour et nuit). Elles se mettent maintenant consciemment en quête de butin et je suis, comme vous le savez, hospitalière. J'ai déposé à leur intention une petite écuelle avec toutes sortes de sucreries dont elles s'emparent avec zèle. C'est une joie que de voir comme ces bêtes minuscules, toutes les deux minutes, disparaissent par la fenêtre chargées d'une nouvelle cargaison, afin de se rendre dans un jardin assez proche dont je ne vois que les frondaisons vertes. Et quelques instants après elles volent directement vers la fenêtre pour se diriger vers l'écuelle. Häschen, quelle incroyable puissance d'orientation dans ces petits yeux, pas plus grands qu'une tête d'aiguille, et quelle mémoire ! Elles viennent jour après jour, et n'oublent donc absolument pas la nuit le chemin qui mène à la « pension bourgeoise » derrière les barreaux de la cellule ! A Wronke, j'ai quotidiennement observé, au cours de mes promenades dans le jardin, comment elles creusaient des trous profonds et des galeries dans les pavés, rejetant la terre à la surface. Il y avait des douzaines de trous semblables, sur chaque mètre carré, imperceptibles à notre regard humain. En même temps, chaque bête connaissait exactement directement le chemin qui menait à son trou, comme si elle revenait d'une grande expédition lointaine ! Les oiseaux migrateurs posent les mêmes énigmes à l'intelligence, j'étudie cela en ce moment. Savez-vous, Häschen, qu'en automne, lors de leur migration vers le sud, de grands oiseaux tels que les grues portent souvent sur leur dos un tas d'oiseaux plus petits, alouettes, hirondelles, roitelets huppés ? Ce n'est pas un conte pour enfants, mais une observation scientifique approfondie. Et les petits piaillent gaiement et s'amuse sur leur « siège d'impériale »... Savez-vous qu'au moment de ces migrations d'automne souvent des oiseaux de proie — éperviers, faucons, milans — font le voyage en cortège avec de petits oiseaux chanteurs que sans cela ils ont coutume de dévorer, et que pendant ce voyage règne une sorte de trêve de Dieu, un armistice général ? Quand je lis quelque chose de ce genre, je suis si émue et je sens une telle joie de vivre que même Breslau m'apparaît comme un lieu plus humain et habitable. Je ne sais moi-même pourquoi cela a un tel effet sur moi,

316. *Der Narr in Christo Emmanuel Quint*, roman publié en 1910 (voir lettre du 3 mars 1917).

peut-être parce que cela me rappelle que la vie est malgré tout un beau conte. Ici, au début, je l'aurais presque oublié, maintenant je m'en souviens. Je ne me laisse pas abattre.

Ecrivez bientôt.

Affectueusement.

Votre R.

Ci-joint une touchante lettre du front. Je ne connais pas du tout l'auteur ³¹⁷.

360. *A Mathilde Jacob*

Breslau, 3.9.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

Avant-hier, le 1^{er}, j'ai reçu votre lettre n° 1. Donc au minimum une lettre de vous s'est perdue. J'accepte ce numérotage ³¹⁸, mais il n'a de sens que si vous inscrivez ponctuellement vos lettres sur l'agenda et si vous notez de même celles que vous recevez de moi. Car dans la mémoire tout cela se brouille très vite.

317. Voici la lettre en question :

« Très honorée Madame Rosa Luxemburg,

Je me suis permis de vous envoyer hier un paquet d'une livre. Si le directeur ou l'administration permettent que des paquets de vivres vous soient remis, je vous enverrai volontiers par la poste un colis de fruits ou d'autres victuailles. Cela me ferait plaisir de contribuer par une petite chose à vous conserver en bonne santé.

Quand je pense au passé et au présent, votre nom, votre personne me reviennent toujours à l'esprit. Avant le massacre des peuples, j'avais déjà lu plusieurs beaux et bons ouvrages de vous, et dans les meetings j'écoutais volontiers vos paroles. Vous n'êtes pas seulement restée fidèle à vos convictions, mais vous avez dû, à cause d'elles, de tout temps et particulièrement pendant la « guerre », supporter des épreuves inhumaines.

En terminant je vous souhaite une bonne santé, un cœur joyeux et la liberté pour bientôt, ainsi qu'une parfaite réalisation humaine pour nous tous.

Mille souvenirs de votre Ottenbacher Adalbert. »

(BAF, p. 132.)

318. A plusieurs reprises, avec tel ou tel correspondant, R. L. propose ou décide de numéroter chaque lettre pour vérifier si elle les reçoit toutes. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle procède elle-même en inscrivant les lettres envoyées et reçues dans son calendrier de prison.

Je suis très heureuse que vous soyez de nouveau pleine d'allant, et j'attends une relation détaillée de la visite au Jardin botanique. Ici aujourd'hui (j'écris ces lignes dimanche, mais j'ai mis la date de demain, parce que la lettre ne partira que demain), c'est un jour sombre et pluvieux, le temps est en général incertain, si bien que j'ai déjà dû supprimer deux ou trois fois ma « promenade » en bas dans la cour.

A propos, envoyez-moi, s'il vous plaît, bientôt ma cape bleu marine que j'ai expédiée à Berlin de Wronke : je peux encore m'en servir ici par temps de pluie. (Il n'y a eu qu'une seule caisse qui soit partie de Wronke pour Südende.) Je suis très curieuse de voir si mon deuxième tome du *Rouge et le Noir*³¹⁹ s'y trouve. C'est qu'une des caisses qui est arrivée ici s'était ouverte et avait été reclouée par le transporteur (il m'a compté 2,50 M pour ça !). Je crains que quelques livres aient pu se perdre à cette occasion. Il faut absolument que vous lisiez les *Jours de soleil* de Nexö³²⁰ quand vous serez ici ; ça vous éclaire et égaie n'importe quelle chambre d'hôtel.

Le fait que Hans³²¹ ait été brusquement déplacé m'a rendue bien triste : je le sentais en quelque sorte à proximité. Mais il se peut qu'il aille dans le Wurtemberg, ce qui exaucerait alors son désir : il voulait en effet être à proximité de son père qui est gravement malade³²² et avait fait une demande dans ce sens. Je ne savais pas qu'il était médecin-chef, il ne met jamais le nom de l'expéditeur sur sa lettre. Ecrivez-moi si c'est bien vrai.

Je suis si contente de la petite coupe à fleurs pour mon porte-plume ! Tout mon bureau est si joli avec tous ces livres et les pots de fleurs ! Sauf qu'il ne me reste que peu de place pour travailler.

Je voudrais quand même en revenir aux méthodes adoptées à Wronke : que nous nous donnions régulièrement des nouvelles deux fois la semaine, ne fût-ce que quelques lignes sur une carte postale ; donc, s'il ne se passe rien d'urgent, je vous écrirai tous les lundis et les jeudis (jeudi dernier, le 30, je vous ai d'ailleurs écrit une carte). Si vous pouvez vous en tenir aux mêmes jours, je ne recevrai pas deux lettres d'un coup pour rester ensuite une semaine sans nouvelle, mais nous resterons continuellement en contact. Outre la cape, je voudrais vous demander ma robe grise légère que je vous ai envoyée comme modèle. Il faudrait simple-

319. Voir, ci-dessus, lettre à Mathilde Jacob du 27.VIII.1917.

320. *Ibidem*, note 312.

321. Diefenbach, qui va être transféré sur le front Ouest.

322. Le père de Hans Diefenbach mourra vers la fin du mois (cf. *BMJ*, p. 171).

ment la remettre un peu en état et la raccourcir dans le bas d'environ 7 cm. Je vous serai reconnaissante aussi de m'expédier un récipient en caoutchouc (réparé) ou la bouteille en aluminium au cas où vous l'auriez encore et n'en auriez pas besoin.

Qu'en est-il de Luise Kautsky ? Où est-elle, pourquoi ne donne-t-elle pas signe de vie ? Je lui ai écrit d'ici le 13.8.

Pourquoi ne reçois-je rien non plus de Marta ? Dites-lui que ses rameaux de sorbier ornent toujours mon bureau !

Je vous embrasse bien et fais mes amitiés à votre mère et à votre sœur.

Votre R.

361. *A Franz Mehring*

8 septembre 1917³²³.

[...] Je suis, mi-figue, mi-raisin, le flot inépuisable de la plume de Kautsky qui ne se lasse jamais de continuer à traiter un « sujet » après l'autre avec la patience d'une araignée, le tout divisé bien proprement en petits chapitres avec des sous-titres, le tout considéré d'un point de vue « historique », c'est-à-dire que ça commence avec les limbes premiers et se poursuit jusqu'au jour d'aujourd'hui. Ce n'est que pour l'essentiel qu'il ne sait pas au juste ce qu'il sait en fait, malheureusement. Je pense sans cesse à Fritz Adler³²⁴ lorsqu'il me rendit visite la dernière fois

323. Extraits.

324. Fritz Adler écrit à propos de ses relations avec R. L. : « Je l'ai peu vue personnellement dans les congrès internationaux, et ma dernière et unique visite chez elle fut relativement brève, bien qu'elle ait été pour la première fois une amorce de liaison politique. Ce devait être en mars ou avril 1916. Je lui ai alors rendu visite ainsi qu'à Karl Liebknecht, mais, quelques semaines après, ils étaient tous deux emprisonnés et ensuite ce fut mon tour » (lettre à J. Buttinger du 28 août 1942, Archives du *Verein für die Geschichte der Arbeiterbewegung*, Vienne). Fritz Adler (1879-1960), fils de Victor Adler, le fondateur du Parti social-démocrate autrichien, dont il fut l'un des secrétaires, physicien, fondateur de l'Internationale 2 1/2, secrétaire de l'Internationale ouvrière et socialiste de 1923 à 1939. Internationaliste pendant la Première Guerre mondiale, il assassina le 21 octobre 1916 le Premier ministre autrichien, le comte Stürgkh, pour sortir la social-démocratie autrichienne de sa léthargie. R. L. lui consacra un article dans *Der Kampf* de Duisburg, n° 52, 1^{er} juin 1917, signé Gracchus.

à Berlin et me déclara qu'il était tout à fait d'accord avec mon Junius ; j'objectai : « Je pensais que vous étiez de l'avis de Kautsky », et il répondit : « Comment cela est-il possible ? Kautsky lui-même n'est pas de l'avis de Kautsky. » Mais les scheidemanniens³²⁵ parviendront prochainement à faire de lui un martyr et redonnerons ainsi un lustre à sa gloire chauve³²⁶. [...]

362. *A Mathilde Wurm*

Breslau, 8.IX.1917,
Kommandantur.

Ma chère Tilde,

Je n'ai pas encore reçu le petit paquet que tu m'avais annoncé, mais je voulais justement t'écrire au moment où ta carte est arrivée. Merci beaucoup de tes nouvelles et de l'envoi d'*Hypérion*³²⁷ qui a été le premier cadeau à m'accueillir ici. Je n'ai rien de spécialement réjouissant à te raconter sur mon séjour ici. Je n'ai bien sûr pas besoin de te redire que je me réjouirais de tout cœur de te voir ici. Mais j'ai fort peu d'espoir que cela se produise, jusqu'à présent du moins je n'ai pas encore reçu de visite de Berlin. En tout cas, je regrette beaucoup que tu te décides seulement maintenant à venir me voir. Les visites étaient autorisées à Wronke sans aucune difficulté ; tu aurais pu y profiter du séjour en pleine campagne, du calme et du bon air. Quelques jours là-bas t'auraient reposée. Ici, en ville, c'est bien entendu différent, et aussi à l'intérieur de la prison. Cependant, nous essaierons plus tard. Mathilde Jacob te fera sûrement savoir si les visites sont enfin autorisées pour moi, et quand. Je me réjouis beaucoup de savoir que tu t'étais procuré le *Mörrike*³²⁸ ; je ne m'étonne pas du tout qu'au début tu sois déconcertée, on doit le lire comme

325. Karl Kautsky faisait partie de l'USPD et était par conséquent en butte aux attaques des social-démocrates majoritaires dont Scheidemann était le chef de file.

326. En effet, les attaques de la droite du SPD permirent à Kautsky de redorer son blason de théoricien du parti.

327. *Hypérion* (1797), roman philosophique et poétique de Hölderlin (1770-1843).

328. Il s'agit certainement du volume de *Poésies* de Mörrike auquel R. L. se réfère dans sa lettre à Hans Diefenbach du 29 juin 1917.

hautes montagnes, un guide,
 en extraire soi-même les plus beaux et intimes
 dans tout le
 qui en effet sous le
 de médiocres et même
 poèmes par exemple tu
 qui surpassent même Goethe
 à eux seuls sont dignes,
 d'être toujours. Je veux te les
 Une heure avant le jour ³²⁹.
 Voyage à pied, Mon fleuve,
 Le jard.[inier]
 Le cavalier de feu, Chant de Weylas, D...
 A Minuit, Voyag.[e]
 Le malade guéri à l'Espérance, Scène domestique, Le...
 J'ai appris à connaître tous ces poèmes
 par la musique de Wolf ³³⁰
 deviennent des chants célestes
 et appris à les comprendre (sauf les deux derniers, qui sont
 seulement)

lis-les
 tout à coup seulement
 si alors

je n'ai pas pu découvrir — toute l'école romantique est très loin
 de moi ³³¹. Mais je ne me laisserai pas rebuter et je continuerai
 à essayer. En ce moment, je lis *Jean-Christophe* de Romain Rol-
 land. Le connais-tu ? Ton article sur Clara révèle avec quel amour
 et quelle joie tu l'as écrit ³³². Je l'ai naturellement lu tout de suite
 avec plaisir et j'étais tout près de toi « en pensée ». De Luise Z. ³³³,
 j'ai reçu à l'occasion un hommage enthousiaste pour ma « fidélité
 à mes convictions ». Cela m'a fait penser à cette première réunion

329. La censure a tronqué ces lignes dont le sens est de ce fait diffi-
 cilement déchiffirable. A partir de cette ligne et jusqu'à Le... il s'agit de
 titres de poèmes de Mörike.

330. Le compositeur viennois Hugo Wolf a mis en musique un grand
 nombre de poèmes de Mörike.

331. R. L. fait certainement allusion dans la partie manquante au roman
 de Hölderlin *Hypérion* que Mathilde Wurm venait de lui envoyer.

332. Mathilde Wurm avait écrit un article en hommage à Clara Zetkin
 à l'occasion de l'anniversaire de celle-ci, « Zu Klara Zetkins sechzigstem
 Geburtstag », *Neue Zeit*, XXXV, 2 (1916-1917), p. 326-329.

333. Luise Zietz, qui dirigeait avant 1914 le mouvement des femmes
 au sein du SPD, fut l'une des co-fondatrices de l'USPD en 1917 (voir
 aussi lettre à Clara Zetkin du 9 mars 1916, note 10).

de femmes au début de la guerre au cours de laquelle, t'en souviens-tu, tu as seule pris mon parti... Que Stockholm³³⁴ soit de nouveau une fumisterie, je m'y attendais dès le premier jour. T'attendais-tu à autre chose³³⁵ ?

363. *A Mathilde Wurm*

[11.IX.1917³³⁶.]

Ma chère Tilde !

J'ai reçu dimanche le premier petit paquet de chocolat, etc., le second aujourd'hui. Mille, mille mercis pour ta bonté et ton affection, le tout m'a fait grand plaisir et je sais la valeur de tels cadeaux en des temps comme les nôtres. J'espère pouvoir te renvoyer les « emballages » prochainement par une occasion. Je t'ai écrit le 8. Tu as sans doute reçu ma lettre entre-temps. Pourrais-tu, par hasard m'envoyer le nouveau livre de Renner³³⁷ ? Je voudrais le lire, mais cela ne vaut sans doute pas la peine de l'acheter. Adresse tes prochaines lettres, ainsi que les autres envois, directement à la *Kommandantur* de Breslau (et non au pénitencier) ; cela permet de les recevoir quelques jours plus tôt. Encore merci et souvenirs cordiaux de ta

R. L.

Comment va Margarete Wengels³³⁸ ? Salue-la cordialement de ma part.

334. La Conférence internationale de Stockholm, qui eut lieu du 5 au 12 septembre 1917. R. L. exposa son point de vue dans un article anonyme, « Brennende Zeitfragen » (Problèmes brûlants, III, Stockholm), *Spartakusbriefe*, n° 6, août 1917.

335. La lettre s'interrompt ici du fait de la censure.

336. Carte postale. Cachet de la poste de Breslau.

337. Karl Renner (1870-1950), dirigeant socialiste autrichien, théoricien de la question nationale, appartenait à l'aide droite du SPO. Le livre auquel il est fait allusion est : *Marxismus, Krieg und Internationale* (1917).

338. Margarete Wengels, amie des Wurm et de Rosa Luxemburg, appartenait à l'aile gauche du SPD.

18.9.[19]17.

C. M. ³³⁹,

La *Kommandantur* m'a fait savoir que ma correspondance est trop volumineuse. Je vous en prie, ne m'écrivez qu'une fois par semaine et plus brièvement. Informez également Hans, Clara et Luise que je les prie de ne plus m'écrire et de n'attendre pas non plus de lettre de moi ³⁴⁰. J'ai reçu aujourd'hui votre lettre n° 9, à l'avenir le numérotage est superflu. J'ai remis de nouveau 100 p. de manuscrit ³⁴¹ pour vous. Je vous prie de *n'aborder* la question de la restriction de correspondance *ni par lettre ni autrement*.

Bonjour !

Votre R.

Mercredi 17.

[Probablement 17 octobre 1917 ³⁴².]

Très chère Mathilde,

Deux lignes seulement pour répondre à votre question sur la peine de prison que je purge. Oui, j'ai commencé à subir les

339. Abréviation pour chère Mathilde.

340. En réalité, R. L. ne se tiendra pas longtemps à cette décision (dans la première semaine d'octobre, elle écrira à Hans Diefenbach ; cf. *BMJ*, p. 171). Cet « exploit de la *Kommandantur* », les restrictions imposées à sa correspondance, a rendu R. L. « très nerveuse » (cf. lettre de Sonia Liebknecht à Mathilde Jacob du 20.IX.1917 ; *BMJ*, p. 168).

341. Du roman de Korolenko que R. L. est en train de traduire.

342. Narihiko Ito semble dater cette lettre du 17 juillet 1917. A lire le *post-scriptum*, on la supposerait écrite à l'automne. Hypothèse confirmée par le fait que Marta Rosenbaum est venue effectivement voir R. L. le 26 octobre 1917 et qu'il est question de la peine de prison dans une autre lettre datée, elle, du 15.X.1917 (*BMJ*, p. 173).

dix jours d'emprisonnement ³⁴³. Les 10 marks « d'avance » dans le décompte des frais de justice représentent les frais habituels : 1 mark par jour. *En sus*, il me faut payer *ici* 3 marks pour « occupation personnelle ³⁴⁴ ». Envoyez-moi, s'il vous plaît, cette somme *ici*, à la prison.

Je suis contente de voir Marta ³⁴⁵.
Je vous embrasse.

Votre R.

S'il est encore temps, faites-moi porter, s'il vous plaît, par Marta mes souliers d'hiver et mon col de fourrure.

366. *A Mathilde Jacob*

Breslau, 9.11.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

A présent, je veux vous écrire aussi une vraie lettre. Avant tout, grand merci pour la carte avec la jolie vue et pour le paquet par le truchement de Mat.[hilde] Wurm. J'ai été très contente de recevoir les livres et la robe grise aussi. Le pain de Mat.[hilde] W.[urm] est lui aussi très bon, faites-lui pour l'heure toutes mes amitiés, je vais lui écrire prochainement une longue lettre. Je me languis tant de vous ; je crois qu'il est grand temps que nous

343. Cf. lettre à Mathilde Jacob du 7 février 1917, note 38, sur l'affaire d' « outrage à fonctionnaire ».

344. Sans doute R. L. doit-elle payer pour rester dans sa cellule et se livrer à ses occupations au lieu d'aller à l'atelier comme les autres condamnées.

345. Marta Rosenbaum, qui obtint du directeur de la prison l'autorisation de se promener dehors avec Rosa Luxemburg, sous surveillance, bien entendu. Elle écrit à ce propos le 28 octobre 1917 à Mathilde Jacob :

« Je suis si contente : je rentre tout juste d'une promenade de deux heures en voiture que nous avons été autorisées à faire à trois. J'ai éprouvé le besoin de vous le faire savoir tout de suite, car je sais que vous en serez heureuse vous aussi. J'ai passé la journée d'hier à obtenir l'autorisation et aujourd'hui j'ai loué une voiture et nous sommes parties dans une magnifique forêt.

Il fait chaud, le soleil dore le paysage et elle était gaie et heureuse

nous revoyions. Jamais nous n'avons laissé passer si longtemps que cette fois — quatre mois ! — et je me sens toute mélancolique à la pensée que cela a pu arriver maintenant. Le sentiment ne me quitte pas que nos relations sont à présent différentes de ce qu'elles étaient autrefois, et je n'ai pas la moindre idée à quoi cela tient. Je ne pense pas seulement au fait que nous ne nous sommes pas vues de si longtemps, mais au fait que je reçois actuellement si rarement de vos nouvelles et que dans vos lettres vous paraissez si absente. J'aimerais bien savoir comment vous vous trouvez, être avec vous comme à Wronke, quand je me sentais toujours en contact avec vous. Je voudrais vous écrire souvent, j'espère que vous n'en doutez pas, simplement je n'en ai pas *l'autorisation*.

A présent, je vais avoir besoin bientôt de toutes mes affaires d'hiver : le manteau bleu, les snow-boots et également si possible un chapeau d'hiver. J'en voudrais un tout à fait pareil au chapeau d'été noir, et avec la même garniture. Je doute qu'on puisse obtenir ce modèle à partir de mes vieux chapeaux de velours ; peut-être qu'un chapeau neuf de ce modèle, en velours, ne reviendrait pas trop cher ? C'est toujours plus pratique que de transformer de vieux chapeaux, mais nous pourrions parler de tout ça ici, pas vrai ? Et peut-être pourriez-vous même acheter ici un nouveau modèle. Par-dessus tout, j'aimerais déjà savoir quand je peux vous attendre. Ne m'apportez que le manteau d'hiver, les chaussures et si possible l'autre robe grise ! Je voudrais encore vous demander à l'occasion de m'apporter les chutes de la robe grise légère ; je crois qu'il y en avait un paquet dans les affaires expédiées de Wronke.

Ma chère, pouvez-vous me recommander, s'il vous plaît, une librairie d'où je puisse me faire expédier, si besoin est, un ouvrage scientifique. Avant je les commandais toujours chez Wertheim et il me servait très bien, mais voilà déjà un an que ça ne marche

comme je ne l'avais pas vue depuis longtemps. De temps à autre, nous descendions de voiture et nous marchions dans les feuilles bruissantes, cueillions des fleurs et ramassions des feuilles aux jolies couleurs. Demain matin, si le temps est aussi beau, nous avons l'intention d'entreprendre une excursion dans le parc Scheitniger. Après quoi mes trois visites seront épuisées, mais je vais essayer d'avoir l'autorisation pour deux autres, car je reste ici jusqu'à vendredi matin.

Elle s'intéresse à tout, nous avons bavardé très gentiment. Je suis chargée de vous faire mille affectueuses amitiés et de vous envoyer beaucoup de baisers.

Aujourd'hui elle est très satisfaite. Etes-vous en aussi bonne forme que moi ? » (*BMJ*, p. 181).

plus et je ne sais plus où passer commande si j'ai besoin de quelque chose.

Remettez, je vous prie, l'ordre de détention ci-joint à mon avocat : il le voulait. Attirez également son attention sur le fait que l'ordre de détention de Posen n'a pas été renouvelé, donc qu'il n'est plus valable³⁴⁶.

Comment se portent votre chère mère et M^{lle} Gretchen ? Il y a si longtemps que je n'ai pas eu de leurs nouvelles. De Berta T.[halheimer]³⁴⁷ j'ai reçu une carte de Leipzig à laquelle j'ai répondu tout de suite. Sa carte est très courageuse et pleine d'allant. Mais, les imprimés que vous m'avez expédiés il y a plusieurs semaines, je ne les ai pas reçus ! Quand vous serez ici, il vous faudra rechercher vous-même à quoi cela tient. Ajoutez toujours sur l'adresse, je vous prie : *Kommandantur*, Sect.[ion] 11d.

Que lisez-vous actuellement ? Hänschen a été fort enthousiasmé par le « Fou » de Hauptmann³⁴⁸. Faites-vous redonner par Marta les *Jours de soleil*³⁴⁹ qu'elle m'a enlevés. Je voulais les garder ici *pour vous* comme lecture d'hôtel. Chérie, je voudrais vous écrire encore longuement et vous poser beaucoup de questions, mais il me faut conclure. Quand venez-vous ? Je vous embrasse et vous envoie force baisers.

Votre R.

Mes meilleures amitiés à votre chère mère.
Je suis très contente que Paul³⁵⁰ se marie !

346. Sans doute parce qu'à Breslau R. L. ne dépend plus de la même *Kommandantur*.

347. Bertha Thalheimer (1883-1959), sœur d'August Thalheimer, militante social-démocrate de gauche avant 1914, amie de R. L. et de Clara Zetkin, a assuré la liaison entre R. L. et les participants aux Conférences de Zimmerwald et de Kienthal où elle représenta les spartakistes. L'un des fondateurs du PCA, elle en fut exclue en 1929. Déportée sous le nazisme en camp de concentration, elle milita après 1945 dans le « groupe Brandler ».

348. *Der Narr im Christo* (Le Fou de Dieu) que R. L. avait fait lire à Hans Diefenbach.

349. Roman d'Andersen Nexö (cf. lettre à Mathilde Jacob du 27 août 1917, note 312).

350. Sans doute Paul Levi.

367. *A Luise Kautsky*

Breslau, prison,
10.11.1917.

Très chère Loulou,

Je reçois à l'instant la nouvelle que Hannes³⁵¹ est tombé. Pour le moment, je suis incapable de t'en écrire plus.
De tout cœur.

Ta Rosa.

368. *A Gretl Müller-Diefenbach*

[Après le 10 novembre 1917³⁵².]

Madame,

Je vous remercie de vos lignes. Si dans une telle douleur on peut parler de consolation, vos paroles me l'ont apportée. Nos pensées se rencontrent. Déjà avant d'avoir reçu votre lettre j'avais résolu d'aller à Stuttgart dès que je pourrais de nouveau disposer librement de moi-même, afin de connaître la sœur de Hans. J'ai à présent le sentiment qu'il me faut chercher et recueillir quelque part dans le monde des traces vivantes de son existence — et où les trouverai-je mieux qu'auprès de vous ? Hans m'a raconté maintes fois son intimité fraternelle avec vous, du temps de sa prime jeunesse, et aussi votre voyage à Venise ensemble. Ce que vous avez perdu en lui, personne ne peut le savoir mieux que moi, car je crois que personne ou presque ne l'a mieux connu que moi. Vous avez raison : Hans était supérieur à tous les gens de ma connaissance par la noblesse intérieure, la pureté, la bonté. Je n'ai pas pour habitude de dire du bien d'un défunt. Il y a peu de temps encore, je lui écrivais de la prison où

351. Hans Diefenbach, tué sur le front ouest dans la nuit du 24 au 25 octobre 1917.

352. Benedikt Kautsky date cette lettre du mois d'octobre, mais cette indication est probablement fautive, puisque Hans Diefenbach a été tué dans la nuit du 24 au 25 octobre. R. L. reçoit la nouvelle de sa mort le 10 novembre.

j'étais détenue précédemment à propos d'une situation particulière concernant des amis communs³⁵³, et combien apaisante et bienfaisante était pour moi la pensée que lui, Hans, ne serait jamais, au grand jamais, capable de commettre une action basse, même à l'insu de tous, même dans le tréfonds intime de sa pensée. Tout ce qui est vulgaire lui était entièrement étranger, comme s'il était taillé dans l'étoffe la plus pure et la meilleure dont l'homme puisse être fait. Ses faiblesses — bien entendu il en avait — étaient celles d'un enfant qui n'est pas armé pour la vie réelle, pour la lutte et sa brutalité inévitable, et qui vit dans une anxiété intérieure constante à l'égard de l'existence. Je craignais toujours pour lui qu'il ne reste éternellement un dilettante de la vie, livré à toutes ses tempêtes. J'ai essayé dans la mesure de mes moyens de faire doucement pression sur lui pour qu'il prenne de quelque façon racine dans la réalité. A présent, tout cela est passé. J'ai perdu l'ami le plus cher, qui savait comme personne comprendre chacun de mes états d'âme, de mes sensations, et y participer. En musique, en peinture comme en littérature, qui étaient pour lui comme pour moi l'atmosphère vitale nécessaire, nous adorions les mêmes dieux et faisons les mêmes découvertes. Je viens de lire pour me reposer la merveilleuse correspondance de Mörrike³⁵⁴ avec sa fiancée, et, par habitude, je pensais en lisant chaque beau passage : « Il faut que j'attire l'attention de Hans là-dessus. » Je ne peux m'habituer à l'idée qu'il a disparu maintenant sans laisser de trace...

Je vous serre affectueusement la main.

R. L.

369. *A Sonia Liebknecht*

Mi-novembre 1917.

Ma bien-aimée Sonitchka,

J'espère avoir bientôt l'occasion de vous faire parvenir enfin cette nouvelle lettre, et c'est avec fièvre que je prends la plume.

353. Allusion à Clara Zetkin et à son mari qui vivaient une crise sentimentale très pénible (cf. lettre du 7 janvier 1917). R. L. reprochait à son amie de vouloir retenir à tout prix un homme qui s'était détaché d'elle.

354. Beaucoup des lettres du poète Mörrike furent publiées, entre autres les lettres à sa fiancée Luise Rau.

Depuis combien de temps ai-je dû renoncer à la chère habitude que j'avais prise de bavarder avec vous, du moins par écrit ? Mais, les quelques lettres que j'avais la permission d'écrire³⁵⁵, je les devais à Hans D.[iefenbach³⁵⁶] qui les attendait. Et maintenant tout est fini. Les deux dernières lettres que je lui ai écrites étaient adressées à un mort, on m'en a déjà renvoyée une. Je n'arrive toujours pas à me faire à cette réalité. Mais mieux vaut ne point parler de cela, je préfère régler ces choses seule, dans mon for intérieur, et, quand on veut prendre toutes sortes de « ménagements » pour m'annoncer la mauvaise nouvelle et me « consoler » en m'écrivant ses propres lamentations, comme l'a fait [Clara] cela m'irrite plus que je ne saurais le dire. Comment ceux qui me sont les plus proches peuvent-ils encore si mal me connaître et avoir de moi une si piètre idée ? Ils ne comprennent donc pas que le mieux, la plus grande délicatesse, en pareille occurrence, c'est de me dire très vite sans circonlocutions, simplement : il est mort... Cela m'a froissée, mais n'en parlons plus.

[³⁵⁷ Sonitchka, mon cher petit oiseau, comme je pense souvent à vous ; ou plutôt vous m'êtes toujours présente et j'ai toujours la sensation que vous êtes solitaire et battue par les vents comme un moineau frissonnant et je dois être près de vous pour vous égayer et vous rendre vie.]

Comme je regrette les mois et les années que je passe ici, que de belles heures nous aurions pu vivre ensemble malgré tous les événements effroyables qui ont lieu de par le monde. Savez-vous, Sonitchka, plus cela se prolonge, plus l'infamie et la monstruosité de ce qui arrive chaque jour passent toute limite et toute mesure et plus je me sens tranquille et ferme. Je me dis qu'on ne saurait appliquer aux éléments, à un ouragan, une inondation, une éclipse de soleil, de canons moraux, mais qu'il faut accepter ces événements comme quelque chose de donné, comme un objet de recherche et de connaissance. [Se révolter et tempêter contre l'humanité tout entière n'a finalement pas de sens.]

Sans aucun doute, ce sont objectivement les seules voies possibles de l'histoire, et il faut en suivre le déroulement sans perdre de vue la direction principale de son progrès. J'ai le sentiment que toute cette boue morale dans laquelle nous patageons, que

355. L'autorité militaire limitait strictement le nombre de lettres que R. L. était autorisée à écrire. Celle-ci est sortie « en fraude ».

356. R. L. souffre. Elle écrira le 15 novembre 1917 à Luise Kautsky : « J'aimerais à présent pouvoir n'être qu'avec toi et Hans, car il me semble que l'atmosphère d'amour qui règne entre nous trois autour de sa personne nous le garderait de quelque manière encore vivant. »

357. Les passages entre crochets ne figurent pas dans BAG.

cet immense asile d'aliénés dans lequel nous vivons pourraient se transformer du jour au lendemain, comme par un coup de baguette magique, en leur contraire, en quelque chose de prodigieusement grand et d'héroïque, et, si la guerre dure encore quelques années, ce changement doit s'opérer *nécessairement*.

[Alors ces mêmes gens qui offensent aujourd'hui à nos yeux le nom de l'homme prendront une part enragée à l'héroïsme, et tout ce qui se passe à présent sera balayé, extirpé, oublié. Cette idée me fait rire et, en même temps, j'entends dans mon for intérieur un appel au châtement, à l'expiation : alors, toutes ces infamies doivent être oubliées, rester impunies, et ce qui est aujourd'hui la lie de l'humanité pour demain, la tête haute, couronnée même de lauriers frais, déambuler sur les sommets de l'humanité et contribuer à réaliser les idéaux les plus nobles ? Mais telle est l'histoire. Je sais parfaitement que les comptes ne sont *jamais* réglés selon la « justice » et qu'on doit tout accepter. Je me rappelle avoir pleuré à chaudes larmes lorsque j'ai lu à Zurich, lorsque j'étais étudiant, les *Otcherki pervobytnoi Kultury* [Essais sur la culture primitive] du professeur Ziber où il décrit le refoulement et l'extermination systématique des Peaux-Rouges d'Amérique par les Européens³⁵⁸, et je serrais les poings de désespoir, non seulement que ce fût possible, mais que tout cela ne pût être vengé, puni, expié. Je tremble de douleur à la pensée que ces Espagnols, ces Anglo-Américains sont morts et décomposés depuis longtemps et qu'on ne puisse pas les ressusciter pour leur faire subir toutes les tortures qu'ils ont infligées aux Indiens. Mais ce sont des idées puérides et, en dépit du Saint-Esprit, tous les péchés actuels, toute l'ignominie, se perdront dans le fatras des factures historiques non réglées, et tous seront bientôt à nouveau « un peuple uni de frères »... J'en ai bien pris conscience aujourd'hui en lisant les informations sur le télégramme que les social-démocrates de Vienne ont envoyé au gouvernement de Lénine à Saint-Pétersbourg. Approbation enthousiaste et vœux de succès ! Les Adler, Pernerstorfer, Renner, Austerlitz — et les Russes qui se saignent à blanc !... Mais il en sera ainsi, et plus tard on ne voudra pas qu'il en ait jamais été autrement... D'ailleurs, ça n'a pas changé depuis le commencement du monde.]

Lisez *Les dieux ont soif*, d'Anatole France ; j'admire cet ouvrage surtout parce que son auteur, avec une intuition géniale pour tous les aspects de la nature humaine, nous dit : voyez, c'est à partir de telles personnalités dérisoires, à partir de telles mesquineries quotidiennes que l'histoire, au moment voulu, fait les

358. Cf. lettre n° 333, note 206.

événements les plus gigantesques et les gestes les plus sublimes. Dans la vie de la société comme dans sa vie privée, il faut prendre avec calme tout ce qui se passe, sans perdre de vue les grandes lignes et en gardant le sourire. Je crois fermement qu'après la guerre ou à la fin de la guerre tout tournera au bien, mais il me paraît évident qu'auparavant nous devons passer par une période de souffrances très dures.

[C'est à rire et à pleurer qu'un petit oiseau comme vous, né pour le soleil et le chant insouciant, se soit égaré du fait du destin dans l'une des périodes les plus sombres et les plus cruelles de l'histoire universelle. Mais, en tout cas, nous nagerons côte à côte à travers les temps et ça ira.]

*A propos*³⁵⁹, mes derniers mots m'évoquent une autre idée, un fait que je voudrais vous faire connaître parce qu'il m'est apparu si poétique et si touchant. J'ai lu récemment dans un ouvrage scientifique au sujet de la migration des oiseaux, qui, vous le savez, représente jusqu'à présent un phénomène assez mystérieux, qu'on a observé comment diverses espèces d'oiseaux qui d'ordinaire se comportent en ennemis mortels, se font la guerre et s'entre-dévoient, font côte à côte, pacifiquement, le grand voyage qui les conduit vers le sud au-delà de la mer : dans un bruit d'ailes, de grandes bandes d'oiseaux volant très haut, pareils à des nuages, et obscurcissant le ciel, s'en vont en Egypte pour l'hiver et, dans ces bandes, au milieu d'oiseaux de proie, vautours, aigles, faucons, chouettes, volent des milliers de petits oiseaux chanteurs, tels des alouettes, des roitelets huppés, des rossignols par exemple, qui se tiennent sans la moindre peur au milieu d'oiseaux de proie qui d'ordinaire leur font la chasse. Il semble donc que pendant le voyage règne tacitement *une trêve de Dieu*³⁶⁰ ; tous s'efforcent d'atteindre le but commun et s'abattent sur les rives du Nil à demi morts d'épuisement, avant de se séparer par espèces et colonies. Il y a plus : on a même observé que, durant ce voyage « par-delà la grande mare », de gros oiseaux en transportent de beaucoup plus petits sur leur dos. C'est ainsi qu'on a vu passer des bandes de grues sur le dos desquelles gazouillaient gaiement de minuscules oiseaux migrateurs (« voilà, voilà, Timothée ») ; N'est-ce pas charmant ?

[S'il nous faut un jour en catastrophe voler « au-delà des mers », nous prendrons Sonitchka sur le dos et elle gazouillera dans l'insouciance tout le long du chemin...]

Dites-moi, êtes-vous retournée au Jardin botanique ? N'hésitez pas à le faire ! Là, il y a *toujours* quelque chose à voir et — si

359 et 360. En français dans le texte.

l'on fait attention au chant des oiseaux — quelque chose à entendre. J'ai été si contente qu'*Orphée* vous ait plu. Comment pouvez-vous dire sans cesse que vous n'êtes pas mélomane alors que la belle musique vous fait vibrer à ce point ? Certes, c'est douloureux — du moins pour moi aussi — que de devoir jouir tout seul de belle musique. Selon moi, Tolstoï a fait preuve d'une grande intelligence lorsqu'il a dit que l'art est un moyen de communication sociale, un « langage » social. Il est là pour que ceux qui ont des affinités spirituelles se comprennent, et la solitude est d'autant plus cruellement ressentie lorsqu'on entend les sons mélodieux d'une musique merveilleuse ou qu'on admire un tableau saisissant.]

Récemment dans une anthologie de poèmes, par ailleurs assemblés sans goût et sans ordre, j'en ai découvert un de Hugo von Hofmannsthal³⁶¹. D'habitude, je n'aime pas du tout ce poète : je le trouve apprêté, maniéré, obscur, je ne le comprends absolument pas. Ce poème, lui, m'a beaucoup plu et m'a laissé une très forte impression. Je vous le joins : peut-être vous donnera-t-il aussi du plaisir.

Je suis plongée jusqu'au cou dans la géologie. Sans doute vous paraît-elle une science tout à fait desséchée. C'est une erreur. Je la pratique avec un fiévreux intérêt et une satisfaction passionnée, elle élargit dans d'énormes proportions l'horizon intellectuel et fait naître une représentation cohérente et universelle de la nature, ce que ne peut faire aucune autre science. J'aimerais vous raconter des tas de choses sur ce sujet, mais pour cela il faudrait que nous puissions parler toutes les deux, nous promener ensemble une matinée dans la campagne de Südde ou nous raccompagner chez nous l'une l'autre deux ou trois fois par une nuit claire et paisible. Que lisez-vous ? Qu'en est-il de *La Légende de Lessing*³⁶² ? Je veux tout savoir de vous ! Ecrivez-moi — si possible *tout de suite* — par la même voie ou au moins par la voie officielle, sans faire allusion à cette lettre³⁶³. Je fais aussi mentalement le compte des semaines qui me séparent du jour où je vous reverrai ici. Ce sera sans doute peu après le Nouvel An, pas vrai ?

[Sonioucha, j'aimerais vous demander un cadeau de Noël : un portrait de vous. C'est la plus belle chose que vous pourriez me donner.]

361. Hugo von Hofmannsthal (1774-1829), poète, auteur dramatique autrichien. Il s'agit ici du poème intitulé « Vor Tag » (Avant le jour).

362. Ouvrage de critique littéraire de Franz Mehring.

363. Lettre passée clandestinement, peut-être par l'intermédiaire de M^{me} Schlich qui préparait les repas de R. L., la détenue, qui souffrait de maux d'estomac, ne supportant pas l'ordinaire de la prison.

Qu'écrit Karl ³⁶⁴, quand le reverrez-vous ? Faites-lui mille amitiés de ma part. Je vous embrasse et vous serre très fort la main, ma chère Sonitchka ! Ecrivez-moi vite et longuement.

Votre Rosa.

370. *A Mathilde Wurm*

15.XI.1917.

Ma bien chère Tilde,

Combien j'aurais aimé t'écrire beaucoup plus tôt. Tu sais pourtant, du moins je l'espère, que cela ne dépend pas de moi. Je t'ai fait dire que je suis obligée de limiter ma correspondance. Mais mes pensées étaient et sont bien souvent auprès de toi et en particulier je trouve si gentil et touchant de ta part que tu me combles ainsi de produits préparés par tes mains ! Je me réjouis de tout cœur chaque fois que je reçois un pain de toi et je me dis en souriant : Tilde est une nature orientée vers le réel et le pratique, son affection et son amitié revêtent des formes tangibles.

N.B. : j'ai eu franchement envie de rire lorsque j'ai appris par ta dernière lettre que E.[mmo ³⁶⁵] avait célébré son 60^e anniversaire. Au premier moment, j'ai pensé que tu avais fait erreur, que tu avais voulu dire le 50^e ; puis je réfléchis que ce n'était pas possible. Mais comme ce chiffre respectable convient peu à l'idée de fraîcheur, d'agilité que l'on a de lui, ni même de toi ma fille ³⁶⁶ ! Comme je ne pouvais lui envoyer mes vœux ni à toi non plus à temps, reçois après coup mes souhaits les plus cordiaux et aussi pour ton anniversaire dont j'ignorais la date. J'étais bien attristée d'apprendre qu'Emmo était si déprimé, mais maintenant tu me dis qu'il y a une notable amélioration. Cela démontre une fois de plus son incroyable souplesse et prouve

364. Karl Liebknecht.

365. Emmanuel Wurm, le mari de Mathilde, avait célébré son anniversaire le 30 septembre et Mathilde le 16. Le ton de R. L. envers Emmanuel Wurm se fait plus amical qu'il ne l'avait été depuis des années.

366. Wurm était sensiblement plus âgé que sa femme.

qu'il n'a besoin que de soins appropriés et de détente pour demeurer toujours fidèle au poste.

Je ne t'ai pas parlé des « mesures ³⁶⁷ » prises à votre égard parce que, outre le fait que je ne puis écrire quand je veux, j'ai trop peu à dire sur cette affaire. Je ne suis pas en état de m'indigner à propos de gens et de choses qui sont depuis longtemps par-delà le bien et le mal. Je voudrais pouvoir *agir* froidement et énergiquement sans beaucoup de mots, mais efficacement. Comme je ne le puis, je préfère me taire. Me soulager en exprimant mon indignation dans des cercles fermés n'est pas de mon goût... Je vis ici de la manière que tu connais, toujours plongée dans les livres, de préférence dans ceux qui me font m'évader loin de la réalité et du genre *homo sapiens* ; autrement dit, dans les livres scientifiques. Je ne lis que rarement des livres littéraires et seulement de très bons. Pardonne-moi, très chère, je ne puis toujours pas prendre goût à *Hypérion* ³⁶⁸, de même que Hölderlin en général m'est étranger. Mais il peut arriver que j'accède soudain à la compréhension de son œuvre. Pareille chose m'est déjà arrivée plus d'une fois. Ainsi, aujourd'hui, j'ai achevé le *Simplicius Simplicissimus* de Grimmelshausen ³⁶⁹, dans la belle édition d'Albert Langen ³⁷⁰, que je possède depuis des années sans y avoir jadis pris plaisir. C'est une vaste et puissante fresque de l'époque de la guerre de Trente Ans, un tableau bouleversant de l'état sauvage de la société allemande d'alors. Pourtant, je ne te conseille pas de le lire maintenant. Cela pourrait beaucoup te déprimer. Je l'ai lu d'un trait, rien que pour m'étourdir et me distraire, car un coup très dur vient de me frapper. Hans Diefenbach a été tué. Je sais que la vie continue, qu'il faut rester fort et courageux et même gai — je sais tout cela. Je m'en sortirai sans doute toute seule, mais je préfère n'en pas parler. Dis-moi, as-tu lu le *Narr im Christo* de Gerhart Hauptmann, au sujet duquel je t'ai déjà interrogée une fois ? Réponds-moi sans faute là-dessus ; si tu ne le connais pas encore, je te l'enverrai tout de suite. Il faut que tu le lises, car cela te reconfortera comme une promenade en haute montagne.

367. Après la constitution de l'USPD, Emmanuel Wurm s'était vu retirer son poste à la rédaction de la *Neue Zeit* le 31 octobre 1917. La rédaction fut confiée à Heinrich Cunow.

368. Le roman de Hölderlin envoyé à R. L. par Mathilde Wurm.

369. Hans Jakob Christoph von Grimmelshausen (1620-1676), écrivain, auteur de récits et de romans picaresques dont le plus célèbre est *Der abentheuerliche Simplicissimus Teutsch* (1669) qui met en scène un jeune aventurier avec, pour toile de fond, la guerre de Trente Ans.

370. Albert Langen (1869-1909), écrivain et éditeur, édita de nombreuses œuvres de la littérature classique et moderne.

De Margarete Wengels, j'ai reçu il y a assez longtemps une lettre amicale qui m'a fait grand plaisir. Je lui aurais bien volontiers écrit à nouveau — si seulement je le pouvais ! Je le ferai dès que j'en aurai la possibilité. D'ici là, salue-la bien de ma part.

Mon cœur s'inquiète beaucoup des Russes³⁷¹ : hélas ! je n'espère pas la victoire des léninistes mais en tout cas je préfère une telle fin au mot d'ordre de « rester en vie pour la patrie³⁷² ! »... Et maintenant adieu ma chère fille, j'espère te voir bientôt ici. Reste gaie et vaillante. Tout changera et s'améliorera, quand le temps sera venu. Dans *Hutten* de Conrad Ferdinand Meyer, on peut lire quelque part : « seul celui qui ne peut faire autrement fait ce qui est le plus grand³⁷³ »... Donc attendons.

Baisers et poignée de main.

Ta Rosa.

Quand tu m'enverras de nouveau quelque chose, fais-le seulement comme objet de valeur ou contre remboursement. Trop de paquets se perdent. Récemment encore un de Clara. Merci beaucoup des lettres de Mörrike³⁷⁴. Je les lis avec plaisir.

371. A Marta Rosenbaum

Breslau [entre le 22 et le 24] novembre 1917³⁷⁵.

Ma chère petite Marta,

Merci de votre gentille carte. Votre visite ici a été pour moi un réconfort physique et intellectuel dont je ressens encore les

371. La révolution d'Octobre, dont R. L. salue ici l'avènement pour la première fois.

372. L'expression « am Leben bleiben fürs Vaterland » vient du poème « Zwei Ritter » de Heinrich Heine où celui-ci ironise sur la pose héroïque des révolutionnaires émigrés polonais (cf. NETTL, p. 669, n. 89).

373. C. F. Meyer, *Huttens letzte Tage*, que R. L. cite fréquemment. Le poète met ces paroles dans la bouche de Luther.

374. Probablement les lettres à sa fiancée auxquelles R. L. fait allusion dans sa lettre à Gretl, sœur de Hans Diefenbach.

375. Dans *BAF*, cette lettre est datée par erreur d'avril 1917, alors qu'elle est manifestement écrite de Breslau entre le 22 et le 24 novembre de cette année-là (cf. lettres à Luise Kautsky du 24 novembre 1917).

effets. Comment cet amour et cette bonté qui émanent de vous ne réchaufferaient-ils pas le cœur ? Cette fois d'ailleurs tout s'est passé beaucoup plus gentiment et plus « humainement » que je ne l'avais craint, et j'espère que la prochaine fois, quand vous reviendrez, tout se passera encore mieux³⁷⁶.

Pour le reste, je continue à mener ici toujours la même vie. Au cours des promenades que je fais dans l'horrible cour de la prison, je médite toujours quelque belle pensée avec une intensité telle que je ne remarque plus ce qui m'entoure ; et, le reste du temps que je passe dans ma cellule, je lis et je travaille dans le calme.

Depuis une semaine à peu près, toutes mes pensées sont naturellement à Saint-Petersbourg, et chaque matin et chaque soir je saisis d'une main impatiente les journaux qui m'arrivent, mais les nouvelles qu'ils donnent sont malheureusement maigres et contradictoires. Il ne faut pas escompter de succès durable, mais en tout état de cause la seule tentative de s'emparer du pouvoir en Russie est un coup de poing au visage de nos social-démocrates et de toute l'Internationale somnolente. Kautsky, il est vrai, ne trouve rien de mieux que de démontrer, statistiques à l'appui, que les conditions sociales en Russie ne sont pas encore mûres pour la dictature du prolétariat³⁷⁷. Ah ! le digne « théoricien » du parti social-démocrate indépendant ! Il a oublié que « statistiquement » la France en 1789 et même en 1793 était encore bien moins mûre pour la domination de la bourgeoisie... Par bonheur, il y a longtemps que l'histoire ne se déroule pas suivant les formules théoriques de Kautsky ; espérons donc que tout ira pour le mieux.

Que lisez-vous à présent ? Qu'écrivez-vous ? (Imaginez qu'on ne m'a toujours pas renvoyé mes souliers !... Quelle histoire drôle !) Chère petite Marta, conservez votre fraîcheur et votre gaieté, et merci encore une fois pour tout. *Nota bene* : la sur-

Marta Rosenbaum a séjourné près d'une semaine à Breslau, du 26 octobre au 1^{er} novembre 1917. Elle a vu R. L. cinq fois et a fait avec elle deux promenades hors de la prison (*BMJ*, p. 175-182).

376. Au cours d'une précédente visite, un policier avait assisté à l'entretien de R. L. et de l'un de ses visiteurs, ce qui avait plongé R. L. dans une grande colère et lui avait serré le cœur et noué la gorge. Elle avait été presque incapable de parler en présence de ce tiers (cf. lettre à Luise Kautsky du 19 décembre 1917).

377. Elle se réfère aux articles de K. KAUTSKY, « Die Aussichten der russischen Revolution » (Les Perspectives de la révolution russe), *Neue Zeit*, XXXV, 1917, p. 9-20, et peut-être aussi « Die Erhebung der Bolschewiki » (Le Soulèvement des bolcheviks), *Leipziger Volkszeitung*, 16 novembre 1917. Voir aussi lettre à Luise Kautsky du 24 novembre 1917.

veillante-chef d'ici a été emballée par vous ³⁷⁸. Ecrivez donc encore quelques lignes (sans faire référence à ce billet ³⁷⁹). Je vous embrasse de tout cœur et envoie bien des bonjours à votre mari et à M^{lle} Annette et la Violette aussi.

Votre R.[osa].

372. *A Luise Kautsky*

Breslau, prison, 24.11.[19]17.

Très chère Loulou,

Dernièrement je t'ai envoyé quelques lignes. A présent je profite de l'occasion ³⁸⁰, bien qu'il me soit pénible d'écrire quoi que ce soit ces jours-ci. *Avec toi* je ne peux parler à peu près de rien d'autre que de ça ; mais là-dessus il n'y a rien à dire. En tout cas, je suis incapable de faire des phrases. Je ne dois pas non plus y penser, sinon je ne pourrais le supporter. Tout au contraire, je continue à vivre dans un rêve, je rêve qu'il est là, je le vois vivant, devant moi ; en pensée je parle de tout avec lui, *en moi* il vit toujours.

Hier on m'a retourné la lettre que je lui avais envoyée le 21.10 ; c'est déjà la seconde. La seconde des lettres qui ne lui sont pas parvenues.

De sa sœur j'ai reçu une lettre affectueuse : ce doit être une femme bien ; bien sûr, puisque c'est la sœur de Hannes ³⁸¹.

Et toi, que fais-tu ? Comment vis-tu sans tous tes garçons ? Chez vous, à la maison, comme tout doit être tranquille et vide ! Comment passes-tu donc tes journées ? Je te revois toujours comme tu étais à Wronke, en mai dernier ; tu avais alors un air si doux, il y avait dans tes yeux une expression si inquiète, si douloureuse. De ma cachette je te regardais sans que tu me

378. Marta Rosenbaum écrit à Mathilde Jacob : « La surveillante-chef aussi a été gentille. Elle m'a fait passer agréablement une partie de mon attente » (*BMJ*, p. 176).

379. Sans doute cette lettre était-elle sortie clandestinement de la prison. La liberté de ton de R. L. concernant la révolution russe tendrait à le confirmer.

380. Il s'agit ici encore d'une lettre que R. L. a fait sortir « en fraude ».

381. Cf. lettre à Gretl Müller-Diefenbach d'après le 10 novembre 1917.

voies : tu traversais la cour, te dirigeant vers notre « maison », la petite valise pleine de cadeaux à la main ; moi je regardais ton cher visage en me disant : qu'ils sont jeunes, ces yeux gris-bleu où se lit une quête si impatiente, si inapaisée et tant de peine et d'esseulement ; ils ont vingt ans de moins que tu ne parais ; ils révèlent qu'intérieurement tu es toujours la même jeune fille tâtonnante, angoissée, en quête d'autre chose. Comme je t'aime, justement pour cette absence de certitude qui est en toi !... En cet instant, j'aimerais être en liberté pour bavarder avec toi, assise à tes côtés. Chérie, ne sois pas découragée, ne vis pas comme une petite grenouille sur qui on aurait marché ! Tiens, nous avons à présent — ici au moins — des journées de printemps splendides et si douces ; les nuits sont si belles avec leur lune d'argent ! Lorsque je fais au crépuscule ma promenade dans la cour de la prison (exprès je sors le soir pour ne pas voir les murs et tout ce qui m'entoure), je ne puis me lasser de regarder le ciel. Lis quelque beau livre ! En as-tu de bons ? Ecris-moi donc, s'il te plaît, ce que tu lis : peut-être t'enverrai-je ou pourrai-je au moins te recommander quelque belle lecture qui te reconfortera.

Je suis plongée jusqu'au cou dans la géologie qui me passionne et me donne énormément d'idées. Quand je pense combien peu de temps il me reste à vivre et tout ce qu'il y a encore à apprendre, j'ai peur !

Est-ce que les Russes t'ont fait plaisir³⁸² ? Bien sûr, dans ce sabbat de sorcières ils ne pourront tenir — non pas parce que la statistique démontre l'état économique très arriéré de la Russie, comme l'a conclu ton subtil époux³⁸³, mais parce que dans notre Occident très développé la social-démocratie se compose de lâches et de chiens qui regarderont tranquillement les Russes se vider de leur sang. Mais une telle fin vaut mieux que « rester en vie pour la patrie » ; c'est un acte d'une portée historique mondiale, dont la trace s'inscrira indélébilement dans les siècles des siècles. Dans les années à venir, je m'attends à bien d'autres grandes choses ; seulement, j'aimerais n'être pas contrainte à n'admirer l'histoire du monde qu'à travers les barreaux de ma prison...

Ma chérie, reste calme et solide et, quoi qu'il arrive, garde ta sérénité et écris-moi bientôt.

Ta Rosa.

Si tu écris officiellement, ne fais pas d'allusion à cette lettre !

382. Allusion à la révolution russe.

383. Allusion aux articles de Karl Kautsky sur la révolution russe. Voir lettre précédente, à Marta Rosenbaum, entre le 22 et le 24 novembre 1917, note 377.

[24.11.1917³⁸⁴.]

[...] Je t'écris en profitant d'une occasion³⁸⁵ ; ne fais donc nulle référence dans ta prochaine lettre à celle-ci. [...]

L'*Oblomov*³⁸⁶ que je t'ai fait envoyer il y a un mois t'est-il revenu ? Je voulais le faire recommander, mais la poste ici n'accepte pas d'envois recommandés. Tu m'excuseras, mais je n'ai pas pu dépasser la page 25. Il y a longtemps, je l'ai lu en russe et j'en ai été enthousiasmée. A présent, il m'a paru si prolix et si terne que c'en était insupportable, et surtout dès la première page c'est un personnage si achevé et tellement poussé au paroxysme que je ne vois pas ce qu'il peut encore nous proposer de plus ; on coupe tout de suite toute possibilité d'évolution et partant tout intérêt. Donc, grand merci, mais il m'a été impossible de le lire. [...]

La batrachomyomachie³⁸⁷ des indépendants contre les scheide-maniens me fait tourner le cœur³⁸⁸. [...]

Bon, qu'ils aillent tous au diable. Malgré tout, je considère avec sérénité la situation générale, parce que j'ai à présent la conviction que dans quelques années un grand bouleversement est inévitable dans toute l'Europe — surtout si la guerre dure encore longtemps — et c'est plus que vraisemblable³⁸⁹. En Russie, les événements sont d'une grandeur et d'un tragique admirables. Devant ce chaos inextricable, les partisans de Lénine ne vont naturellement pas pouvoir s'imposer, mais le seul fait de s'être lancés dans l'aventure est de portée historique mondiale et un véritable « tournant » — différent du « tournant » habituel de feu Paulus³⁹⁰ à la fin de chaque congrès abject et merdique du parti allemand. Je suis

384. Extraits.

385. Cette lettre est sans doute sortie en fraude. R. L. peut donc s'y exprimer librement.

386. Roman d'Ivan Gontcharov.

387. « Combat des rats et des grenouilles », petit poème burlesque, pastiche des poèmes d'Homère et qui aurait pour auteur Pigrès, frère de la reine Artémise.

388. La date de cette notation ne manque pas d'intérêt. En novembre 1917, l'USPD s'est constitué en Parti socialiste indépendant dont font partie les spartakistes. Ici, R. L. met dans le même sac indépendants et majoritaires et condamne également leurs attitudes.

389. La cessation des hostilités à l'est va permettre aux Empires centraux, pense R. L., de faire porter tout leur effort militaire à l'ouest et donc recule l'éventualité de leur défaite.

390. Paul Singer (1844-1911), un des chefs de la vieille garde du SPD, qui en avait été président, avec Bebel.

sûre que les nobles prolétaires allemands, tout comme les français et les anglais ³⁹¹, laisseront tranquillement pour l'instant les Russes verser tout leur sang. Mais dans deux ou trois ans il faudra que ça change partout, lâcheté et faiblesse n'y pourront rien. Au reste, j'accueille maintenant tous ces événements avec calme et sérénité. Plus la faillite générale prend des dimensions gigantesques et dure, plus elle se mue en un phénomène élémentaire qu'il est tout à fait inadéquat de vouloir mesurer en termes moraux. S'indigner du comportement de toute une humanité est ridicule. Il faut étudier et observer ces choses avec le calme d'un naturaliste. J'ai le sentiment, un sentiment qui ne trompe pas, que les événements s'orientent maintenant vers des tournants décisifs. Je suis simplement impatiente de savoir s'il me faudra admirer tout ça à travers les barreaux [de ma prison...].

374. *A Sonia Liebknecht*

24.11.[19]17.

[³⁹² Ma chère petite Sonitchka,

J'avais de toute façon décidé de saisir encore une fois l'occasion de vous écrire. En plus, votre chère lettre est arrivée hier et il faut que je bavarde avec vous, bien que je ne dispose ni du temps ni de la tranquillité nécessaires à cela.

Ne me parlez pas des « petites dames hystériques », mon petit oiseau. Ne comprenez-vous pas, n'avez-vous pas remarqué que les meilleures des femmes souffrent du même mal que vous ? Regardez les yeux de la pauvre Marta où résident une souffrance indicible et une peur inexprimable, la peur que les barrières de la vie se soient déjà refermées et de ne pas avoir touché, goûté à la vie réelle. Et Luise, lorsque je l'ai connue, elle était tout autre que maintenant : robuste, satisfaite, presque endurcie, achevée. Depuis, la souffrance et la fréquentation d'autres gens que son mari en ont fait un être sensible, doux ; regardez dans ses yeux :

391. On remarquera que R. L. ne s'en prend pas seulement aux dirigeants socialistes, mais juge sévèrement les masses ouvrières.

392. Les passages entre crochets ne figurent pas dans BAG.

combien d'étonnement, d'inquiétude, de tâtonnements, de recherche et de douloureuse déception !... Et, tout cela, c'est la même chose que ce dont vous vous plaignez... Je ne vous en parle pas pour vous apporter la consolation insipide qui vous ferait oublier votre souffrance parce que d'autres la partagent. Je sais que pour chaque être humain, pour chaque créature, sa *propre* vie est le seul bien, le bien unique dont il dispose et, avec chaque moucheron que l'on écrase sans y prêter attention, c'est chaque fois la fin du monde ; pour les yeux qui s'éteignent de ce moucheron, c'est comme si la fin du monde anéantissait toute forme de vie. Non, je vous parle des autres femmes afin que vous ne sous-estimiez pas votre douleur, que vous ne la dédaigniez pas, que vous ne vous compreniez pas mal et ne déformiez pas votre propre image à vos yeux. O comme je vous comprends lorsque chaque belle mélodie, chaque fleur, chaque journée de printemps, chaque nuit de lune éveille en vous la nostalgie et le désir de ce qu'il y a de plus beau dans ce que le monde a à offrir. Et comme je comprends que vous soyez amoureuse « de l'amour » ! Pour moi, l'amour a été (ou est ?...) toujours plus important, plus sacré que l'objet qui l'éveille. Parce qu'il permet de voir le monde comme un conte de fées scintillant, parce qu'il fait sortir de l'être humain ce qu'il a de plus noble et de plus beau, parce qu'il rehausse ce qui est le plus commun et le plus humble et le sert de brillants et parce qu'il permet de vivre dans l'ivresse, dans l'extase... Mais, petite Sonioucha, *vous* n'êtes pas, comme Marta et Luise, à la limite de la vie, vous êtes jeune et vous devez vivre encore vraiment. Il n'y a que ces quelques maudites années à passer, mais, après, tout doit changer, d'une manière ou d'une autre. Vous ne devez pas, vous n'avez pas le droit de clore d'ores et déjà la facture, c'est ridicule. Je voudrais encore vous plonger dans toute l'ivresse du bonheur de vivre et je défendrai fermement votre droit à cela.]

Vous avez tort de penser que j'ai un parti pris contre les écrivains modernes. Il y a quinze ans à peu près, j'ai lu Dehmel³⁹³ avec enthousiasme — un morceau en prose de lui m'a ravi : une scène au chevet d'une femme bien-aimée en train de mourir, je m'en souviens vaguement. Le *Phantasmus* de Arno Holz³⁹⁴, je le sais par cœur aujourd'hui encore. Le *Printemps* de Johann

393. Richard Dehmel (1863-1920), poète naturaliste allemand qui célébra le monde ouvrier avant de donner, après 1914, dans une poésie d'inspiration nationaliste.

394. Arno Holz (1863-1929), poète allemand, fondateur avec Schlaf du « naturalisme conséquent ».

Schlaf³⁹⁵ (poème en prose) m'a à ce moment-là transportée d'enthousiasme. Puis je m'en suis détournée et suis revenue à Goethe et Mörike ; Hofmannsthal³⁹⁶, je ne le comprends pas ; George³⁹⁷, je ne le connais pas. C'est vrai, j'ai un peu peur chez eux de la perfection dans la maîtrise de la forme et du moyen d'expression poétique et de l'absence en même temps d'une grande et noble vision du monde. Ce hiatus me donne au cœur une telle impression de vide que la beauté formelle se mue pour moi en grimace. D'ordinaire, ils savent rendre merveilleusement *un état d'âme*. Mais on ne fait pas un être humain avec des états d'âme.

Sonitchka, il y a maintenant des soirs d'un charme aussi grand qu'au printemps. A quatre heures, je descends dans la cour ; c'est déjà le crépuscule et je vois alors les bâtiments horribles tout autour noyés sous le voile mystérieux de l'obscurité. En revanche, le ciel brille d'un bleu clair et tout en haut apparaît une lune d'argent plus claire encore.

A cette heure, chaque jour, très haut au-dessus de la cour, formant une longue bande qui s'étire dans le ciel, passent des centaines de corneilles qui s'en vont vers la campagne, vers leur « arbre-dortoir » où elles font halte pour la nuit. Elles s'en vont dans un lent battement d'ailes, échangeant de curieux appels tout différents de ce « croa » perçant qu'elles poussent le jour quand elles sont en quête d'une proie. A présent, c'est un son assourdi et doux, venu du fond de la gorge, qui fait sur moi l'effet d'une petite bille de métal. Et, lorsque plusieurs d'entre elles poussent alternativement ce « kaou-kaou » de gorge, j'ai l'impression qu'elles se lancent par jeu de petites billes de métal qui décrivent des arcs de cercle dans l'air. C'est une véritable causerie, elles parlent de ce qu'elles ont fait, « de ce jour qui vient de s'écouler »...

Elles me paraissent si sérieuses et si importantes ; à les voir chaque soir, selon leur habitude, prendre une voie toute tracée, j'éprouve comme du respect pour ces grands oiseaux que je suis des yeux, la tête levée, jusqu'au dernier. Puis je déambule de long en large dans l'obscurité et vois les prisonniers accomplir en hâte leurs tâches dans la cour, tels des ombres indistinctes qui passent tout autour de moi, et je me réjouis d'être moi-même invisible — si seule, si libre avec ma rêverie et le bonjour furtif

395. Johannes Schlaf (1862-1941), écrivain allemand et traducteur, naturaliste.

396. Hugo von Hofmannsthal (voir lettre à Sonia Liebknecht, mi-novembre 1917, note 361).

397. Stefan George (1868-1933), poète allemand, auteur et théoricien d'une poésie ésotérique, d'une forme achevée (cf. aussi lettre n° 378).

que j'adresse à la bande de corneilles tout là-haut. Je me sens si bien dans cet air doux et printanier. Ensuite les prisonniers portant les lourdes marmites (la soupe du soir !) traversent la cour et pénètrent dans le bâtiment, en colonne par deux, dix paires les uns derrière les autres ; moi je les suis, tout en queue. Dans la cour, dans les bâtiments de l'intendance, les lumières s'éteignent peu à peu, j'entre dans l'immeuble et on ferme les portes à double tour en poussant les verrous — la journée est bien finie. Je me sens si bien, malgré la douleur à cause de Hans³⁹⁸. C'est que je vis dans un monde de rêve dans lequel il n'est pas mort. Pour moi, il est toujours en vie et souvent, quand je pense à lui, je lui souris.

... Sonitchka, ma petite chérie, portez-vous bien. Je suis si heureuse de votre prochaine venue. Ecrivez-moi bientôt de nouveau — pour l'instant par la voie officielle les lettres arrivent aussi, et ensuite en profitant de l'occasion.

Je vous embrasse.

Votre Rosa.

375. *A Mathilde Wurm*

[2.XII.1917³⁹⁹].

N° 10

Ma chère petite Tilde, un grand et cordial merci pour le pain et la lettre. Tous deux m'ont grandement réjouie et réconfortée. Mais j'espère maintenant te voir enfin bientôt et pouvoir bavarder avec toi. A l'époque de Noël chaque année Math.[ilde] Jacob vient me voir dans toutes les prisons, cela fait déjà partie d'une tradition. Ne pourrais-tu pas être un peu plus tôt ici, par exemple le 14, le 15⁴⁰⁰... ? Ce serait très gentil car pour moi aussi c'est naturellement mieux que mes chères visites soient un peu réparties. Ainsi j'aurais ta visite ici déjà dans quinze jours et ensuite pour les fêtes ton homonyme, l'autre Mathilde. Ecris-moi *tout de suite* si c'est possible et quand je puis compter sur toi.

398. Hans Diefenbach.

399. Carte postale. Cachet de la poste : Breslau, *Kommandantur*, section II D, Karlstrasse.

400. La visite de Mathilde Wurm eut lieu en fait en janvier.

Il faut aussi que tu informes la *Kommandantur* à temps de la date à laquelle tu penses venir. Réponds vite !

Meilleurs souvenirs à toi et à E. !

Ta R.

Rends-moi un service : renseigne-toi sur le prix de l'édition de Jon.[athan] Swift ⁴⁰¹ chez Erich Reiss, Berlin, et si elle comporte une introduction biographique.

376. A Mathilde Jacob

13.12.[19]17.

Ma très chère Mathilde,

J'ai reçu hier vos deux lettres du 9 (n° 26 et 27). La question concernant la visite de Mat.[hilde] Wurm est réglée : elle m'écrit tout juste qu'elle ne peut absolument pas venir maintenant. Elle a eu un décès dans sa famille et à présent son mari est très affecté par la mort de Stadthagen ⁴⁰², de sorte qu'elle ne peut le laisser seul. Moi aussi la mort de Stadthagen m'a bouleversée. J'espérais quand même le revoir un jour. Voilà que disparaît pour toujours quelqu'un de mes amis, tandis que je suis retenue ici...

La venue de Noël me donne une joie irrésistible. Il faut bien sûr que vous me trouviez quelque chose pour Marta aussi ; merci beaucoup de me l'avoir rappelé. Achetez-moi donc *tout de suite* (c'est pour ça que je vous écris par exprès) : H. Pontopidan, *La Terre promise*, Diederichs éditeur, Iéna, relié (si possible). Le livre pour Clara, je l'attends impatientement, il est grand temps.

Et vous, petite indiscreète, je ne voulais naturellement... rien vous offrir du tout ! Quelle idée avez-vous donc ?... J'espère que dans dix jours à partir de demain je vous verrai !

401. Jonathan Swift (1667-1745), écrivain satirique anglais, auteur des célèbres *Voyages de Gulliver*, dont les écrits en prose ont paru en quatre volumes en allemand en 1910 chez l'éditeur Erich Reiss à Berlin. Le choix des textes et l'introduction biographique sont de Felix Paul Greve.

402. Arthur Stadthagen (cf. vol. I, p. 406). Sa mort est survenue le 5 décembre 1917.

A présent, encore une prière : pour le cadeau de Noël que je veux m'offrir à moi-même, commandez-moi ceci : W. R. Eckhardt, *Le problème du climat*, Brunswick, 1909.

Pour Marta et Sonia, en attendant, mille amitiés ; je vais prochainement écrire à Sonia. Pourquoi Luise reste-t-elle muette, je ne le sais. Vous lui avez bien donné le bonjour ?

Je vous embrasse bien, et fais mes amitiés à votre mère et à Mademoiselle Gretchen.

Votre R.

377. *A Mathilde Wurm*

[17.XII.1917⁴⁰³].

Ma chère Tilde, j'ai reçu ta carte m'apprenant la triste nouvelle⁴⁰⁴. J'attends maintenant patiemment que tu sois en mesure d'user de la permission. Je suis très peinée que ton mari soit si déprimé. La mort d'Arthur m'a moi aussi profondément émue. En tout cas le pessimisme général est tout à fait hors de propos. Ne te laisse pas abattre et garde la tête haute. On ne voit jamais bien les choses ni la vie à travers des lunettes noires. Donc sois de bonne humeur et regarde vaillamment vers l'avenir. En attendant, mille souvenirs cordiaux.

Ta R. L.

378. *A Sonia Liebknecht*

[Avant le 24.XII.1917.]

[⁴⁰⁵ Sonitchka, mon petit oiseau, votre lettre m'a tant fait plaisir ! Je voulais répondre tout de suite, mais j'avais beaucoup à faire, ce qui exigeait une grande concentration et je n'ai donc pas pu me permettre ce luxe. Puis j'ai préféré attendre une

403. Carte postale, cachet de la poste de Breslau.

404. La nouvelle de la mort d'Arthur Stadthagen.

405. Les passages entre crochets ne figurent pas dans *BAG*.

occasion, parce que c'est quand même beaucoup mieux de pouvoir bavarder ainsi avec vous sans contrainte.

J'ai pensé à vous chaque jour lorsque j'ai lu les nouvelles de Russie et je me suis fait du souci en imaginant que vous tremblez sans raison à chaque télégramme stupide. Ce qui vient maintenant de là-bas, ce sont pour la plupart des informations de Tatares, et c'est deux fois plus vrai en ce qui concerne le Sud. Ce qui importe pour les agences télégraphiques (ici et là-bas), c'est d'exagérer le chaos le plus possible, et elles grossissent de manière tendancieuse la moindre rumeur non confirmée. Jusqu'à ce que la situation se clarifie, ce n'est pas la peine, il n'y a pas de raison de s'inquiéter, à l'aveuglette, en prévision. En général, il semblerait que les choses se passent là-bas à peu près sans effusion de sang ; en tout cas, toutes les rumeurs concernant des « combats » n'ont pas été confirmées. C'est tout simplement une âpre lutte de parti qui ressemble toujours dans l'éclairage des correspondants de la presse bourgeoise à une furie déchaînée et à l'enfer. En ce qui concerne les pogromes contre les Juifs, toutes les rumeurs dans ce sens sont tout simplement des *mensonges*. En Russie, l'époque des pogromes est révolue une fois pour toutes. La puissance des ouvriers et du socialisme y est trop considérable pour qu'il puisse s'en produire. La révolution y a si bien purifié l'atmosphère de tous les miasmes et de l'air suffoquant de la réaction que Kichinev appartient pour toujours au *passé*⁴⁰⁶. J'aurais moins de mal à m'imaginer des pogromes contre les Juifs en Allemagne... En tout cas, il y règne l'atmosphère propice de bassesse, de lâcheté, de réaction et d'abrutissement. Sur ce point, vous pouvez donc être parfaitement rassurée en ce qui concerne la Russie du Sud. Comme la situation a pris là-bas la tournure d'un conflit très aigu entre le gouvernement de Saint-Petersbourg et la Rada, elle va devoir se résoudre et se clarifier très bientôt et l'on pourra en avoir une vue d'ensemble. Mais, de tous les points de vue, cela n'a absolument aucun sens, il n'y a absolument aucune raison pour que vous soyez rongée de crainte et d'inquiétude dans l'incertain. Conduisez-vous avec courage, ma petite fille, haut les cœurs, restez ferme et calme. Les choses vont sûrement prendre meilleure tournure, ne vous pressez pas de vous attendre au pire !...

J'espérais très fort vous voir bientôt ici, en janvier. Maintenant, il est question que Mat.[hilde] W.[urm] vienne en janvier. J'aurais beaucoup de mal à renoncer à votre visite en janvier, mais je ne puis, bien sûr, en disposer à mon gré. Si vous déclarez que

406. En français dans le texte. R. L. fait allusion au pogrome de 1903.

vous ne pouvez pas venir autrement qu'en janvier, peut-être en resterons-nous là ; peut-être Mat.[hilde] W.[urm] peut-elle venir en février ? En tout cas, j'aimerais bien savoir quand je vous verrai.]

Cela fait maintenant un an que Karl est en prison à Luckau. Ce mois-ci, j'y ai souvent pensé ; voici tout juste un an vous étiez chez moi à Wr.[onke], vous m'avez offert le bel arbre de Noël... Cette année, je m'en suis fait acheter un ici, mais celui qu'on m'a apporté était tout miteux, il y manquait des branches... rien de commun avec celui de l'année dernière ; je ne sais pas comment je vais pouvoir y fixer les huit bougies que je me suis procurées. C'est mon troisième Noël en cabane⁴⁰⁷, mais ne le prenez surtout pas au tragique. Je suis aussi calme et gaie que d'habitude. Hier, je suis restée longtemps éveillée — actuellement je ne puis jamais m'endormir avant une heure du matin, mais suis forcée d'aller au lit dès dix heures parce qu'on éteint la lumière — et j'ai rêvé à diverses choses dans l'obscurité. Hier donc je me disais : comme c'est étrange que je vive toujours dans une ivresse joyeuse⁴⁰⁸, sans raison particulière. C'est ainsi par exemple que je suis allongée ici, dans cette cellule obscure, sur un matelas dur comme de la pierre, tandis que m'environne l'habituelle paix de cimetièrre qui règne dans le bâtiment ; on se croirait dans la tombe, tandis qu'à travers la vitre se dessine sur le plafond le reflet de la lanterne qui brûle toute la nuit devant la prison. De temps à autre, on entend la rumeur très assourdie d'un train qui passe au loin ou encore, tout près, sous mes fenêtres, le raclement de gorge de la sentinelle qui, chaussée de ses lourdes bottes, fait lentement quelques pas pour se dégourdir les jambes. Sous ses pieds le crissement du sable est si désespéré qu'on y perçoit, dans cette nuit humide et sombre, tout le vide et l'absence de perspectives de l'existence. Et me voilà gisant seule et silencieuse, enveloppée dans tous les voiles noirs des ténèbres, de l'ennui de l'hiver qui vous tient prisonnière ; et pourtant mon cœur bat, secoué par une joie intérieure, inconnue, incompréhensible, comme si, dans l'éclat du soleil, je traversais une prairie en fleur. Et dans le noir je souris à la vie, comme si je connaissais quelque secret magique qui démentirait tout ce qu'il y a de méchant et de triste, et j'éclate dans un monde de lumière et de bonheur. Et, dans le même temps, je m'interroge moi-même sur la raison de cette joie ; je n'en trouve pas et ne

407. R. L. a passé en prison tous les Noëls de la guerre, sauf celui de 1914.

408. R. L. exagère volontairement sa sérénité et sa joie pour redonner courage à sa correspondante.

puis m'empêcher de sourire encore de moi-même. Je crois que ce secret n'est autre que la vie elle-même ; la nuit profonde est si belle et douce comme du velours, pourvu que l'on sache bien regarder. Et dans le crissement du sable humide sous les pas lourds et lents de la sentinelle chante aussi la chanson de la vie, une petite chanson et belle — pourvu que l'on sache bien entendre. A ces moments-là, je pense à vous et j'aimerais tant vous transmettre cette clef magique pour que vous perceviez toujours, et dans n'importe quelle situation, la part de beauté et de joie de la vie, pour que vous aussi vous viviez dans l'ivresse et marchiez comme dans une prairie diaprée. Loin de moi l'idée de vous payer d'ascétisme, de joies imaginaires. Je vous accorde toutes les joies réelles des sens. Simplement, je voudrais vous donner en sus mon inépuisable sérénité intérieure, afin de ne plus être inquiète pour vous, pour que vous alliez dans la vie enveloppée dans un manteau semé d'étoiles qui vous protège de tout ce qu'il y a de mesquin, de trivial et d'angoissant.

Vous avez cueilli dans le parc de Steglitz un beau bouquet de baies noires et violine. Pour les baies noires, il peut s'agir soit de sureau — ses baies pendent en lourdes grappes denses entre de grands faisceaux de feuilles pennées, vous les connaissez certainement —, soit, plus vraisemblablement, de troëne, de frêles et élégants panicules de baies, tout droits, et de petites feuilles vertes, étroites et assez longues. Les baies violine dissimulées sous des feuilles toutes petites peuvent être celles du néflier nain ; en réalité, elles sont rouges, mais à cette époque de la saison, déjà un peu blettes, pourrissantes, elles prennent souvent des tons d'un violet rougeâtre ; les petites feuilles ressemblent à celles du myrte, petites, lancéolées, la face supérieure vert sombre, pareille à du cuir, le dessous rugueux.

Sonioucha, connaissez-vous le poème de Platen⁴⁰⁹ « Fatale fourchette » ? Pourriez-vous me l'apporter ou me l'envoyer ? Karl a dit un jour qu'il l'avait lu chez lui. Les poèmes de George⁴¹⁰ sont beaux ; je sais à présent d'où est tiré le vers : « Et sous le bruissement des blés érubescents... » que vous récitiez d'habitude quand nous nous promenions dans les champs. Pourriez-vous à

409. August Graf von Platen-Hallermünde (1796-1835), poète connu pour la perfection formelle de ses vers. Ici, R. L. fait allusion à un poème satirique publié en 1826 : « Die verhängnisvolle Gabel ».

410. Stefan George (voir lettre à Sonia Liebknecht du 24 novembre 1917, note 397). Le vers est tiré d'un poème intitulé « Nun lass mich rufen » (Fais-moi venir à toi) du recueil *Der siebente Ring* (Le Septième Cercle).

l'occasion me recopier le nouvel « Amadis ⁴¹¹ » ? J'aime tant ce poème — naturellement grâce au lied de Hugo Wolf —, mais ne l'ai pas ici. Continuez-vous la lecture de *La Légende de Lessing* ⁴¹² ? J'ai repris l'histoire du matérialisme de Lange ⁴¹³, toujours suggestive et rafraîchissante pour moi. J'aimerais tant que vous la lisiez un jour.

Ah ! ma petite Sonia, j'ai éprouvé ici une douleur aiguë. Dans la cour où je me promène arrivent tous les jours des véhicules militaires bondés de sacs, de vieilles vareuses de soldats et de chemises souvent tachées de sang... On les décharge ici avant de les répartir dans les cellules où les prisonnières les racommodent, puis on les recharge sur la voiture pour les livrer à l'armée. Il y a quelques jours arriva un de ces véhicules tiré non par des chevaux, mais par des buffles. C'était la première fois que je voyais ces animaux de près. Leur carrure est plus puissante et plus large que celle de nos bœufs ; ils ont le crâne aplati et des cornes recourbées et basses ; ce qui fait ressembler leur tête toute noire avec deux grands yeux doux plutôt à celle des moutons de chez nous. Ils sont originaires de Roumanie et constituent un butin de guerre ⁴¹⁴... Les soldats qui conduisent l'attelage racontent qu'il a été très difficile de capturer ces animaux qui vivaient à l'état sauvage et plus difficile encore de les dresser à traîner des fardeaux. Ces bêtes habituées à vivre en liberté, on les a terriblement maltraitées jusqu'à ce qu'elles comprennent qu'elles ont perdu la guerre : l'expression *vae victis* ⁴¹⁵ s'applique même à ces animaux... Une centaine de ces bêtes se trouveraient en ce moment rien qu'à Breslau. En plus des coups, eux qui étaient habitués aux grasses pâtures de Roumanie n'ont pour nourriture que du fourrage de mauvaise qualité et en quantité tout à fait insuffisante. On les fait travailler sans répit, on leur fait traîner toutes sortes de chariots et à ce régime ils ne font pas long feu. Il y a quelques jours, donc, un de ces véhicules chargé de sacs entra dans la cour. Le chargement était si lourd et il y avait tant de sacs empilés que les buffles n'arrivaient pas à franchir le seuil du porche. Le soldat qui les accompagnait, un type

411. Dans le poème épique comique de Christoph Martin Wieland, *Der neue Amadis*, 1771.

412. De Franz Mehring.

413. Friedrich Albert Lange (1828-1875), philosophe néo-kantien, démocrate radical, dont l'ouvrage, *Geschichte des Materialismus*, paru en 1866, connut une large diffusion dans la social-démocratie allemande.

414. La Roumanie était entrée en guerre en août 1916 aux côtés de l'Entente. Au début de décembre, les troupes des Empires centraux avaient occupé la majeure partie du pays et Bucarest, la capitale.

415. Malheur aux vaincus.

brutal, se mit à les frapper si violemment du manche de son fouet que la gardienne de prison indignée lui demanda s'il n'avait pas pitié des bêtes. Et nous autres, qui donc a pitié de nous ? répondit-il, un sourire mauvais aux lèvres, sur quoi il se remit à taper de plus belle... Enfin, les bêtes donnèrent un coup de collier et réussirent à franchir l'obstacle, mais l'une d'elles saignait... Sonitchka, chez le buffle l'épaisseur du cuir est devenu proverbiale, et pourtant la peau avait éclaté.

Pendant qu'on déchargeait la voiture, les bêtes restaient immobiles, totalement épuisées, et l'un des buffles, celui qui saignait, regardait droit devant lui avec, sur son visage sombre et ses yeux noirs et doux, un air d'enfant en pleurs. C'était exactement l'expression d'un enfant qu'on vient de punir durement et qui ne sait pour quel motif ni pourquoi, qui ne sait comment échapper à sa souffrance et à cette force brutale... J'étais devant lui, l'animal me regardait, les larmes coulaient de mes yeux, c'étaient ses larmes. Il n'est pas possible, devant la douleur d'un frère chéri, d'être secouée de sanglots plus douloureux que je l'étais dans mon impuissance devant cette souffrance muette. Qu'ils étaient loin les pâturages de Roumanie, ces pâturages verts, gras et libres, qu'ils étaient inaccessibles, perdus à jamais. Comme là-bas tout — le soleil levant, les beaux cris des oiseaux ou l'appel mélodieux des pâtres —, comme tout était différent. Et ici cette ville étrangère, horrible, l'étable étouffante, le foin écoeurant et moisi mélangé de paille pourrie, ces hommes inconnus et terribles et les coups, le sang ruisselant de la plaie ouverte... Oh ! mon pauvre buffle, mon pauvre frère bien-aimé, nous sommes là tous deux aussi impuissants, aussi hébétés l'un que l'autre, et notre peine, notre impuissance, notre nostalgie font de nous un seul être. Pendant ce temps, les prisonniers s'affairaient autour du chariot, déchargeant les lourds ballots et les portant dans le bâtiment. Quant au soldat, il enfonça les deux mains dans les poches de son pantalon, se mit à arpenter la cour à grandes enjambées, un sourire aux lèvres, en sifflant une rengaine qui traîne les rues. Et devant mes yeux je vis passer la guerre dans toute sa splendeur...

Ecrivez vite, je vous embrasse, Sonitchka.

Votre Rosa.

Sonioucha, ma chérie, restez calme et gaie malgré tout. La vie est comme ça, et il faut la prendre comme ça, avec courage, sans crainte et avec le sourire... malgré tout. [Joyeux Noël.]

R.

[Breslau], mercredi, 19.12.[1917]⁴¹⁶.

Si tu m'écris officiellement, ne fais pas allusion à cette lettre.

Ma chérie,

Sous l'impression toute fraîche de ta chère et longue lettre que j'ai reçue aujourd'hui et déjà lue à plusieurs reprises, je vais te répondre tout de suite, dans l'espoir de pouvoir prochainement te transmettre mon épître *sub rosa*⁴¹⁷. Que ta lettre m'a causé une grande joie ! Mais pas tant le ton que j'y percevais en dessous, qui m'a paru moins joyeux, un peu froid. C'est comme si une ombre planait sur toi — l'ombre de Hannes⁴¹⁸ sans doute... Je le comprends et pourtant cela m'a fait mal. J'ai lu et relu ta lettre d'un bout à l'autre pour y percevoir cette respiration chaleureuse, impétueuse et impulsive qui m'est si familière et que je savais toujours susciter chez toi quand je te faisais signe, pour moi un besoin du cœur.

Comment se fait-il, grosse bête, que de temps à autre tu te mettes toujours à douter encore de mon amitié ? Cela m'a étonnée, car je sais notre affection si solide, si fondée, plus encore et doublement depuis la perte de Hannes. Qu'est-ce donc qui fait naître en toi ce doute ? Dis-le moi, que je m'en fasse une idée. J'écris peu souvent, c'est vrai, mais tu comprends bien tout de même que c'est *uniquement* une contrainte externe qui m'en empêche et qui me gâche toute envie d'écrire. Je ne puis m'abandonner comme je voudrais si je suis obligée en écrivant de me demander si la lettre ne dépasse pas la mesure tolérée, si elle n'est pas trop longue, etc. Il faut que je me sente libre d'écrire autant que j'en ai envie, comme maintenant, c'est alors seulement que je puis bavarder sans contrainte.

Même les visites ne sont naturellement dans ma situation qu'un demi-plaisir. Par exemple, c'est à présent seulement que je puis t'expliquer pourquoi ta visite à Wronke nous a été à ce point gâchée, la première fois que tu es venue. Imagine-toi qu'en entrant dans la pièce je fus surprise par une disposition entièrement

416. Nous publions ici pour la première fois la version intégrale de cette lettre qui a été reproduite avec certaines coupures dans *BKL*. Les passages omis figurent entre crochets.

417. Confidemment (c'est-à-dire clandestinement).

418. Hans Diefenbach.

nouvelle en toutes choses. Jusqu'alors il n'y avait, d'habitude, qu'une personne de surveillance et j'étais assise tout contre ma visiteuse, la main dans la main, bavardant sans aucune gêne ; brusquement, je constatai une double surveillance stricte et une longue table entre toi et moi⁴¹⁹ ! Ce fut comme si je recevais une douche froide, d'autant qu'on ne m'avait pas dit un mot des motifs de ce renforcement du contrôle (c'est par la suite que j'ai appris quels soupçons la brave M.[arta]⁴²⁰ avait fait naître par sa naïveté). J'étais si indignée de ce traitement (que toi tu ne pouvais naturellement pas apprécier) que, sur le coup de l'émotion, je décidai de renoncer complètement à toute visite sans exception. Je ne pouvais bien sûr te faire comprendre le pourquoi de la chose et c'est pour cela que je te parus d'une humeur bizarre que rien ne justifiait.

Le lendemain matin seulement je m'étais calmée suffisamment pour me dire que je me moquais de tout cela et pour goûter de tout cœur le plaisir de ta visite⁴²¹. Ici sur ce point c'est très bien et très simple, aussi te posé-je maintenant la question : quand penses-tu venir ? Tu n'en dis rien dans ta lettre et cela m'a inquiétée. Bien entendu, je ne veux pas te harceler : je ne sollicite une visite que si ta santé, ton temps, ton envie, tes arrangements te le permettent et si tu peux en retirer quelque profit. Nous pourrions nous voir environ quatre fois et je pense que le Hérisson⁴²² t'accompagnerait fidèlement jusqu'ici également. Je me souviens encore comme j'ai été heureuse de l'apercevoir soudain dans l'entrebâillement du portail. Peut-être un *impromptu* analogue serait-il possible ici aussi ; oui, j'en ai même la certitude. [Je te parlerai encore du Hérisson, car, aujourd'hui, je veux donner libre cours à mon cœur et à mes pensées.]

A présent parlons encore seulement de Hannes, de notre cher

419. R. L. a déjà évoqué ce changement consécutif sans doute à la mutation d'E. Schrick qui est retournée chez elle à Metz.

420. Marta Rosenbaum.

421. Luise Kautsky confirme pleinement le récit de R. L. Surprise du comportement de son amie lors de ce premier contact et de son désir de ne plus recevoir de visites (alors qu'elle avait l'autorisation de la voir trois fois), Luise Kautsky alla trouver le directeur de la prison et celui-ci lui conseilla d'attendre et de revenir le lendemain. Il expliqua la nervosité de R. L. par le nouveau système de surveillance provoqué par le zèle intempestif d'une surveillante atteinte d'espionite qui avait fait un rapport aux autorités pénitentiaires. A cet endroit, Luise Kautsky rend hommage à ce directeur à l'âme noble et sans préjugés qui fit toujours preuve de compréhension et s'employa à rendre supportable la détention de R. L. (*BKL*, p. 212-213, note de Luise Kautsky).

422. Hans Kautsky.

Hannes, ce jeune homme tendre et pur, qui n'a pas son pareil au monde. Qu'il eût laissé des notes, des journaux intimes, des poèmes ou quelque chose de ce genre, je ne l'ai appris que récemment par une lettre de notre ami commun Gerlach⁴²³ (tu te souviens, c'est une des victimes que nous avons traînées avec nous, lors de ce carnaval ; la fois où, masquées, nous parcourions les rues de Friedenau en réveillant des bourgeois qui dormaient). G. était très proche de ce cher Hannes et jusqu'à présent ce coup⁴²⁴ l'a complètement brisé. Ce G. a eu maintenant à Stuttgart, où il est malade et hospitalisé, l'occasion de bavarder beaucoup avec la « tante » de Hannes, M^{lle} Reich, qui était gouvernante chez son père et qui a été pour Hannes pour ainsi dire une seconde mère. Elle a raconté beaucoup de choses sur l'enfance et la jeunesse de H. et parlé aussi des manuscrits laissés par H. Gerlach espère les voir et naturellement il m'en parlera. Le frère de Julek⁴²⁵, de Posen, avec lequel, tu le sais, H. avait lié bonne amitié, s'est à son tour enquis des *poèmes* de H. ; il semble donc qu'à Posen H. ait parlé de ses poèmes ; il se peut qu'il en ait lu quelques-uns. Quant à moi, j'ignore tout de cette activité, sauf que deux ou trois fois il a fait pour moi des vers très joliment tournés, avec un brin d'humour, à la manière de Heine. Si je ne me trompe, tu corresponds avec ces M.[archlewski] de Posen ; tu pourrais à l'occasion faire un sondage dans ce sens et me faire savoir ce qu'on peut apprendre de positif sur ce sujet.

La sœur de Hannes m'avait écrit une lettre affectueuse, sur quoi je lui répondis sur le même ton et d'une façon qui non seulement lui permettait, mais lui imposait presque de rester en contact avec moi. Là-dessus, elle garde un silence complet. Je ne sais ce que je dois faire. En tout cas, voilà l'idée qui me vient : quand je serai libre et que le monde sera encore debout, au moins sur un pied, je voudrais te proposer d'aller toutes deux à Stuttgart (le Hérisson bien sûr pourra venir avec nous) pour faire la connaissance de la sœur et éventuellement jeter un coup d'œil dans les papiers de Hannes, pour parler aussi avec sa tante. J'aimerais beaucoup respirer un peu avec toi dans son entourage, au milieu de ses souvenirs. Cette idée te plaît-elle ?

Je voudrais réaliser avec toi encore un projet que j'avais formé avec Hannes. Je ne sais pas si tu savais que H. était un passionné de Romain Rolland. Ses dernières lettres justement étaient pleines de *Jean-Christophe* ; il m'avait persuadée de lire cette œuvre, y

423. Médecin de Stuttgart, ami de Hans Diefenbach.

424. La mort de son ami.

425. Julian Marchlewski.

trouvait mille points communs : passion pour Hugo Wolf, liens sentimentaux entre l'Allemagne et la France, etc. Moi aussi je me pris à l'aimer (Romain Rolland) et je proposai à Hannesle d'aller ensemble, après la guerre, à Paris pour y faire la connaissance de R. R. ou de l'inviter en Allemagne.

On ne vit qu'une fois et les hommes de bien de cette trempe ne poussent pas à tous les coins de rue : pourquoi se refuser le luxe de faire personnellement leur connaissance et de rechercher un contact avec eux sur le plan de l'esprit ?

La lettre dans laquelle je faisais cette proposition ⁴²⁶ à H. m'est revenue avec l'annonce de sa mort encadrée de noir. Je suis sûre que H. aurait dit oui avec enthousiasme. Ne pourrions-nous pas réaliser cette idée — « si Dieu le veut ⁴²⁷ » ? Avant tout il te faut bien sûr lire *Jean-Christophe* — à moins que tu ne l'aies déjà fait ? Mais alors je m'étonne que tu ne m'en aies pas parlé. Le Hérisson aussi *doit* le lire ; c'est exactement un livre pour lui. Malheureusement, seule la moitié de l'œuvre a été publiée en allemand, mais ce sont les premiers tomes qui sont les plus beaux. Cette histoire d'une jeunesse et d'une vie, écrite dans une langue simple et authentique, devrait t'encourager aussi et fortifier chez toi la volonté de te mettre enfin à écrire toi-même.

Tu me demandes ce que je pense de Malvida Meysenburg. Je venais de la ⁴²⁸ recevoir dans le dernier envoi de Hannes, mais je la trouve si fade que je me suis arrêtée à la moitié du premier volume. Je trouve cette dame insipide et un peu sentimentale.

J'ai pioché çà et là dans les *Souvenirs* d'Ede ⁴²⁹ ; tu as tout à fait raison, ils sont un miroir fidèle de l'auteur [sage et banal, donc rien pour moi].

Mais Korolenko, il te faut le lire et me communiquer ton jugement sur l'ensemble. Récemment, j'ai expédié le reste (50 pages manuscrites) à l'*Oberkommando* ⁴³⁰ et j'espère qu'on les

426. Cette lettre ne paraît pas avoir été conservée. Dans sa dernière lettre à Hans Diefenbach, R. L. fait encore des réserves sur *Jean-Christophe* et l'art de Romain Rolland (cf. lettre du 17 août 1917).

427. Dans une note, Luise Kautsky explique comment elle a exaucé ce vœu de R. L. en transmettant à Romain Rolland les salutations de R. L. à la fin de janvier 1919. Elle s'était rendue en Suisse avec son mari pour assister à la Conférence de la II^e Internationale qui se tint à Berne en février 1919 (*BKL*, p. 216).

428. R. L. parle du livre de souvenirs de Malvida von Meysenburg, amie de Nietzsche, de Romain Rolland, etc., intitulé *Memoiren einer Idealistin*.

429. Les mémoires d'Eduard Bernstein, *Aus den Jahren meines Exils. Völker zu Hause (Erinnerungen eines Sozialisten)*, I, Berlin, 1917.

430. Commandement de la région militaire dans le ressort duquel se trouvait la prison de Breslau.

remettra bientôt à Mathilde J.[acob] pour qu'elle les tape à la machine. Fais-toi alors remettre par elle le tout, lis-le d'un seul tenant et fais-moi connaître vite ton impression.

Nota bene : le cœur gros, il m'a fallu sacrifier toute la fin de l'original ; en effet, d'une part il contenait des pages intraduisibles (par exemple de longs poèmes en ukrainien), d'autre part il faisait sans cesse référence à la littérature russe des années quatre-vingts, dont le lecteur allemand ne connaît pas un traître mot, et surtout parce que, sur le plan littéraire, elle détonne nettement. J'ai clos le livre sur la mort du père : cette fin m'a paru la meilleure, puisqu'aussi bien le père est au fond la figure centrale de ce volume.

D'habitude, des libertés de ce genre de la part du traducteur me répugnent fort, mais dans ce cas je ne savais pas quel autre parti prendre et j'espère que tu m'approuveras. Je suis directement en correspondance avec Kestenberg⁴³¹. Simplement, il maintient fermement sa demande : il veut une préface de moi et je fais des efforts désespérés pour rassembler un peu de documentation à cette fin.

Pour toi, comme livre à traduire, j'ai une idée. A la Barnimstrasse, j'avais fait venir un livre qui me semble tout à fait de nature à pouvoir être édité en allemand : *Julie de Lespinasse* par le marquis de Ségur. C'est un essai historico-biographique, à la fois émouvante destinée humaine et document d'histoire de la civilisation extrêmement intéressant. Tu sais, n'est-ce pas, que Lespinasse était l'amie de d'Alembert et un personnage central de tout le groupe des encyclopédistes ? L'ouvrage est très joliment écrit. Si l'idée te plaît, je ferai venir le livre et te l'enverrai (j'en ai fait cadeau), car on ne peut malheureusement plus le trouver en librairie. Je suis sûre que Cassirer *vel*⁴³² Kestenberg se chargeraient volontiers d'éditer ta traduction, simplement encore une fois je n'ai pas la moindre idée du problème des droits d'auteur, surtout actuellement, en période de guerre avec la France. Mais, en tout cas, je pense qu'il serait bon que tu aies ton manuscrit tout prêt, pour pouvoir éventuellement le publier après la guerre avec l'accord des ayants droit. Je ne doute pas que cette traduction te procurerait beaucoup de plaisir (plus que l'*Eastern Question*⁴³³...).

431. Dr Leo Kestenberg, musicologue, fondé de pouvoir des éditions Paul Cassirer avec qui R. L. était en correspondance pour la traduction de Korolenko. Ces lettres n'ont pas été retrouvées.

432. Terme latin : ou.

433. Voir ci-dessus, lettre du 3 décembre 1916, note 81.

La triste information que tu me donnes sur la commission d'éducation⁴³⁴ m'a beaucoup attristée et vexée : naturellement, j'ignore absolument tout de l'affaire, n'ayant avec les camarades de Teltow-Beeskow pas le moindre contact, comme tu peux l'imaginer. Je ne comprends d'ailleurs pas comment ils ont eu, *eux*, à voter contre toi. Avais-tu donc été élue par T.-B.⁴³⁵ ? Je pensais que tu étais l'élue du Grand-Berlin. Manifestement, cette fois, tu as été simplement victime de ton nom. [Je n'ai pas la moindre idée de « Marcussohn ».] Te souviens-tu encore du discours que prononça, pour te « recommander », la camarade Wulff, lors de ta première élection⁴³⁶ ? Ce qui t'arrive à présent en est l'envers... Malheureusement, je ne puis rien faire, et, crois-moi, il y a bien d'autres problèmes à propos desquels j'aimerais intervenir...

Ah ! oui ! Les bolcheviks ! Bien sûr, moi non plus, je ne suis pas d'accord avec leur volonté fanatique de paix. Mais, en définitive, ce n'est pas *leur* faute à *eux*. Ils n'ont pas de liberté de décision : ils n'ont que le choix entre deux volées de coups de bâton et choisissent la plus petite. Si le diable tire profit de la révolution russe, les responsables sont *ailleurs*... Balayons donc devant notre propre porte. Au total, ces événements sont grandioses et auront encore des conséquences incalculables. Si seulement je pouvais parler de toutes ces choses avec toi et le Hérisson et, surtout, si je pouvais me remuer ! Mais, que veux-tu, gémir n'est pas ma façon d'être ; en attendant je suis les événements en espérant fortement que je pourrai moi aussi en vivre une fois encore quelques-uns...

[Ma chérie, pardonne-moi, mais quand tu m'écris que les relations du Hérisson avec toi se sont radicalement modifiées, ça me fait rire. En effet, tu ignores que tu me l'as déjà assuré une douzaine de fois. Ainsi, par exemple, je me souviens très bien que tu me l'as dit lors de ta visite à la Barnimstrasse, sur un ton profondément convaincu. Et, malgré cela, le *statu quo* persiste. Et il ne peut en être autrement. Tu es la seule chose qui

434. Luise Kautsky avait été élue à la commission d'éducation de l'organisation du parti social-démocrate en 1911.

435. Teltow-Beeskow était la circonscription berlinoise la plus « rouge ». Alors que l'opposition centriste conquiert la majorité à Berlin en 1916, Teltow-Beeskow devient un fief spartakiste. Luise Kautsky supposait — et l'avait écrit à R. L. — que son éviction était due au vote défavorable des délégués de Teltow-Beeskow à la commission d'éducation de Berlin.

436. Luise Kautsky (*BKL*, p. 219) rappelle que la camarade Wulff avait, en 1911, soutenu la proposition de Schulz en disant que, parce qu'elle était « la femme du camarade Kautsky », la candidate « était particulièrement indiquée » pour remplir ces fonctions.

donne à son existence un contenu plus élevé et meilleur, et il ne peut quoi qu'il en soit se contenter de sa simple existence de petit-bourgeois. Ce que tu me dis de son affairisme actuel ne m'étonne pas. Ces derniers temps, malgré le caractère fugitif des instants que nous avons passés ensemble, j'ai observé chez lui une transformation lente et calme. Autrefois, il s'est plaint à plusieurs reprises auprès de moi de certains traits de caractère de son père dont j'ai pu ensuite me faire une certaine image. Et maintenant tous les traits du vieux dont se plaignait Hans font peu à peu leur apparition chez lui, et j'éprouve une joie esthétique balzacienne⁴³⁷ à l'observer. La gens Kautsky a effectivement un type très marqué et même la forme adoucie de l'âme de Hans n'y échappe pas à la longue. Mais il a d'autant plus besoin de toi comme contrepoids, comme élément « non pratique » relevant de ce qui est bon et plus noble, et ton devoir est de ne pas le priver de ton influence. Ce n'est qu'une apparence s'il te semble qu'il est le plus fort et que ton influence est minime. On ne peut saisir de tels effets à pleines mains, ni les peser ni les mesurer, mais *ils sont là*. Ecoute bien ce qui me vient soudain à l'esprit par une certaine analogie : as-tu lu *Le Propriétaire* et *Le Patricien* de Galsworthy ? Sinon emprunte-les à tout prix à Sonia et lis-les avec Hans. Ce sont de merveilleuses choses et cela lui fera du bien de les lire.]

Bien sûr, je voulais encore te dire mille choses, te parler de moi, des études que je fais actuellement, etc., puisque les vanes de mon cœur sont ouvertes, et pourtant il me faut pour aujourd'hui en rester là.

Un mot simplement à propos du rêve comique que j'ai eu cette nuit (ces derniers temps j'ai des nuits très agitées, avec des palpitations). Je rêvais que dans un concert organisé par Faisst⁴³⁸ je devais chanter le lied de Hugo Wolf « Quand je naviguais sur l'Euphrate » tout en m'accompagnant moi-même au piano. Tout d'un coup, à sept heures du soir, je me souviens que je ne sais pas du tout jouer du piano : comment alors m'accompagner ? Sur quoi je me blesse au doigt, de façon qu'il saigne, pour avoir une excuse. Toi, tu me dis que, blessée au doigt comme je suis, je peux très tranquillement refuser de participer au concert. Non,

437. R. L. écrit *balsakisch*. Il est possible qu'il y ait un jeu de mots entre Balzac et *Balsam* (baume). Toutefois, comme il ressort de sa correspondance, elle ne semble pas faire grand cas de Balzac qu'elle ne cite pas, alors qu'elle admire Stendhal et Flaubert (cf. *SKL*, ainsi que lettre à Marta Rosenbaum du 28 février 1918).

438. C'était Faisst qui lui avait fait connaître la musique de Hugo Wolf pour laquelle elle s'était prise de passion (cf. lettre du 27 décembre 1915).

pour l'amour de Dieu, m'écriai-je, Faisst serait si fâché qu'il se brouillerait avec moi. Il me faut essayer de persuader ma nièce de venir m'accompagner ! A ce moment je me souviens que ma nièce non plus ne joue pas du piano, mais du violon, et j'ai si peur que je m'éveille... C'est probablement ma nostalgie de la musique qui me fait faire ce genre de rêves. Tu en riras comme moi et sur ce je t'embrasse mille fois.

Ta R.

380. *A Sonia Liebknecht*

Breslau, 14 janvier 1918.

Ma Sonitchka chérie,

Que je suis restée longtemps sans vous écrire ! Je crois que cela fait des mois. Et aujourd'hui encore je ne sais même pas si vous êtes déjà à Berlin, mais j'espère que vous aurez ces lignes à temps pour votre anniversaire. J'avais prié Mathilde de vous envoyer de ma part un bouquet d'orchidées, or voilà que la pauvre est à l'hôpital et qu'elle aura sans doute de la peine à faire ce dont je l'avais chargée. Mais vous savez qu'en pensée et de tout cœur je suis près de vous et que, pour votre anniversaire, je voudrais vous voir tout entourée de fleurs d'orchidées lilas, d'iris blancs, de jacinthes au parfum très fort, de tout ce qu'on peut trouver. Peut-être me sera-t-il donné au moins l'année prochaine ce jour-là¹ de vous apporter des fleurs moi-même et de faire avec vous une promenade dans le Jardin botanique et dans les champs. Comme ce serait magnifique ! Aujourd'hui ici nous avons zéro degré. Mais en même temps il flotte dans l'air un souffle printanier si doux, si rafraîchissant, et là-haut, entre de gros nuages d'un blanc laiteux, brille un ciel d'un bleu si profond, tandis que les moineaux pépient fort gaiement, que l'on pourrait se croire à la fin mars. Je me réjouis tant déjà de la venue du printemps, la seule chose dont on ne se rassasie jamais, si longtemps qu'on vive, et qu'au contraire on sait apprécier et

1. R. L. sera assassinée un an après, jour pour jour, avec Karl Liebknecht, mari de Sonia.

aimer chaque année davantage. Savez-vous, Sonitchka, que le début du printemps dans le monde organique, c'est-à-dire l'éveil à la vie, commence *maintenant*, au début janvier, sans attendre le printemps du calendrier ? Tandis en effet que, d'après le calendrier, l'hiver ne fait que commencer, astronomiquement, c'est alors que nous sommes le plus proches du soleil, et cela a sur toute vie un effet si mystérieux que, même dans notre hémisphère boréal enveloppé dans la neige de l'hiver, le monde des plantes et des animaux s'éveille au début janvier comme sous un coup de baguette magique. C'est maintenant que les bourgeons commencent à pousser, beaucoup d'animaux se mettent déjà à procréer. Récemment j'ai lu dans Francé² la remarque que les productions scientifiques et littéraires les plus remarquables d'hommes célèbres se situent dans les mois de janvier et de février. Dans la vie des hommes aussi le solstice d'hiver, la période d'après Noël, serait donc un moment critique qui provoquerait un nouvel afflux de toutes les forces vitales. Vous aussi, Sonitchka, vous êtes une petite fleur précoce qui, ayant poussé au milieu de la neige et de la glace, frissonnera un peu sa vie durant, ne se sent pas chez soi dans la vie et a besoin d'être traitée comme une tendre plante de serre.

Votre Rodin, pour Noël, m'a procuré une grande joie³ et je vous aurais remerciée tout de suite, si Mathilde ne m'avait dit que vous étiez à Francfort⁴. Ce qui m'a touchée fort agréablement c'est, chez Rodin, le sens de la nature, son respect devant le moindre brin d'herbe. Ce devait être une personnalité merveilleuse : franc, naturel, débordant de chaleur humaine et d'intelligence ; il me rappelle décidément Jaurès. Aimez-vous mon Broodcoorens ? Ou est-ce que vous le connaissiez déjà ? Ce roman m'avait beaucoup émue ; les descriptions de paysages surtout sont d'une très grande force poétique. Il semble manifestement que, pour Broodcoorens, tout comme pour De Coster⁵, le soleil qui se lève et se couche « sur le pays de Flandre » soit bien plus splendide que celui qui passe sur le reste de la terre. Je trouve que les Flamands sont tous littéralement amoureux de leur petit pays : ils ne le décrivent pas comme on le ferait d'un beau coin de terre, mais comme une jeune fiancée resplen-

2. Raoul Heinrich Francé (1874-1943) avait publié en 1905 *Sinnesleben der Pflanzen* (Vie sensorielle des plantes).

3. Auguste Rodin, *Die Kathedralen Frankreichs*, paru à Leipzig en 1917.

4. Visiter son mari incarcéré à la forteresse de Luckau près de Francfort-sur-l'Oder.

5. Charles De Coster, auteur de la célèbre légende de Till Eulenspiegel (cf. lettre à Marta Rosenbaum de décembre 1916, note 92).

dissante. Et même dans la fin sombre et tragique du roman je trouve qu'il existe une parenté, quant à la couleur, avec les tableaux grandioses de Till l'Espiègle, par exemple avec la destruction de la maison commune. Ne trouvez-vous pas également que ces livres, par leurs couleurs, font penser tout à fait à Rembrandt : la tonalité sombre de l'ensemble qui se mêle à l'éclat de tons vieil or, le réalisme stupéfiant de tous les détails, et cependant tout le livre baigne dans un monde imaginaire et lointain, une atmosphère de légende ?

Dans le *Berl.[iner] Tageblatt*, j'ai lu qu'au Friedrich-Museum on a exposé un nouveau grand Titien⁶. Etes-vous allé le voir ? Je vous avouerai que le Titien à vrai dire n'est pas de mes amis, sa peinture est pour mon goût trop léchée et froide ; trop de virtuosité... Pardonnez-moi si je commets là un crime de lèse-majesté, mais je ne puis faire autrement que d'obéir à mon impression immédiate. N'empêche que je serais heureuse de pouvoir en ce moment aller au Friedrich-Museum rendre visite à ce nouvel hôte. Avez-vous vu également le legs Kaufmann, dont on a tellement parlé ?

Actuellement, je lis diverses études anciennes sur Shakespeare qui datent des années soixante et soixante-dix, au moment où en Allemagne on discutait encore vivement du cas Shakespeare⁷. Ne pourriez-vous pas me prendre à la Bibliothèque royale ou à celle du Reichstag : Klein, *Histoire du drame italien* ; Schack, *Histoire de la littérature dramatique en Espagne* ; Gervinus et Ulrici sur Shakespeare⁸ ? Vous-même, quels sont vos rapports avec Shakespeare ? Ecrivez-moi bientôt ! Je vous embrasse et vous serre chaleureusement la main. Restez calme et gaie, malgré tout. Ma très chère Sonitchka, au revoir ! Quand viendrez-vous ?

Sonioucha, voulez-vous me faire plaisir ? Envoyez à Mathilde J.[acob] des jacinthes de ma part. Je vous rembourserai quand vous viendrez ici.

Votre Rosa.

6. Friedrich-Museum (Musée Frédéric), un des grands musées de Berlin regroupés sur une île de la Spree.

7. Le 9 janvier 1918, R. L. écrit à Clara Zetkin : « Je lis à présent quelques bons livres un peu anciens sur Shakespeare (des années soixante et soixante-dix) que Hannes a pris dans sa bibliothèque pour me les envoyer ; la chose m'intéresse beaucoup » (*SKL*, p. 134).

8. Georg Gottfried Gervinus (1805-1871), historien de la littérature, homme politique libéral et progressiste, auteur d'un ouvrage intitulé *Shakespeare* (1850). Hermann Ulrici (1806-1884), philosophe qui a publié deux ouvrages sur Shakespeare : *Ueber Shakespeares dramatische Kunst* (1839) et *Geschichte Shakespeares und seiner Dichtung* (1862). R. L. utilise ces livres pour la préface qu'elle est en train d'écrire pour sa traduction de Korolenko.

[Breslau, janvier 1918^o.]

Ma petite Tilde ! Je voulais seulement te préciser encore des choses sur Proudhon¹⁰, car malheureusement hier nous étions si mal à l'aise que les mots se figeaient dans ma bouche ; en outre, il m'est difficile de faire des conférences complètes qui pourraient paraître suspectes à un non-initié.

Donc tu trouveras des indications sur la vie et l'œuvre de Proudhon chez Mühlberger [*sic*]¹¹. Eventuellement, tu pourras aussi consulter le Diehl¹² (ouvrage en 4 volumes sur Pr.[oudhon] qu'on peut certainement trouver à la bibliothèque du Reichstag ou à la Bibliothèque royale). Pour la conférence, trois points de vue sont à considérer : 1^o) Sa thèse de « l'échange » direct, noyau central de son système théorique et pratique. Ou, pour parler plus simplement : la suppression de l'argent en maintenant la production de marchandises ! P.[roudhon] croyait en effet que c'était l'usage de l'argent qui camouflait l'« injustice » de l'échange entre l'ouvrier et le capitaliste (force de travail contre salaires) ; il suffirait d'instituer un système par lequel les marchandises seraient directement échangées (selon le temps de travail contenu dans chacune d'elles) pour que l'exploitation devienne impossible. C'est bien entendu une idée totalement utopique.

Selon la conception de Proudhon, l'exploitation du prolétariat ne repose pas sur la propriété capitaliste des moyens de production mais sur une *escroquerie* lors du paiement des salaires, escroquerie qui est rendue possible par l'usage de l'argent.

D'où l'introduction nécessaire de simples bons attestant le

9. Mathilde Wurm avait obtenu de la *Kommandantur* l'autorisation de rendre visite à R. L. à Breslau, et ce trois jours différents du mois de décembre 1917. Mathilde Wurm avait réussi à faire transformer cette disposition en une permission pour trois jours consécutifs au mois de janvier 1918, à raison de trente minutes par visite et par jour. Elle revint d'ailleurs la voir au mois de février.

10. Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), théoricien socialiste français.

11. Dr Arthur Mühlberger (1847-1907), médecin, l'un des partisans les plus connus de Proudhon en Allemagne, auteur de nombreux études et ouvrages sur Proudhon, notamment *Studien über Proudhon* (1891) et *P.-J. Proudhon. Lehre und Werke* (1899).

12. Karl Diehl, *P.-J. Proudhon, seine Lehre und sein Leben* (sa doctrine et sa vie), 1890 ; *Ueber Sozialismus, Kommunismus und Anarchismus*, Iéna, 1905.

nombre des heures de travail investies dans chaque marchandise ; et alors un échange équitable instaurera l'égalité économique générale.

Proudhon oubliait totalement que le prolétaire ne vend pas aux capitalistes des marchandises mais la seule marchandise qu'il possède, à savoir sa force de travail, et que l'exploitation a lieu même si — et seulement si — la force de travail est payée selon sa valeur et ses frais d'entretien. C'est ce qui est funeste et réactionnaire dans cette utopie qui propose à l'ouvrier une cure de charlatan et le détourne de la lutte politique, de la lutte pour la conquête du pouvoir dans l'Etat.

Il faut comprendre ce système comme l'une des nombreuses réactions à la désillusion provoquée par la lutte purement politique pour le pouvoir au cours de la grande Révolution française.

Au reste, ne pas oublier que l'idée n'est pas de l'invention de P.[roudhon], More¹³ dans les années vingt et trente, en Angleterre (voir la préface d'Engels à la *Misère de la philosophie*¹⁴). Chez P.[roudhon], elle est seulement développée de la manière la plus brillante.

2°) Rôle pratique de ces idées dans la révolution de Février¹⁵. L'expérience de la « Banque de l'échange direct » qui fut naturellement suivie d'une rapide banqueroute. Les idées de P.[roudhon] constituent, avec « l'organisation du travail » de Louis Blanc¹⁶, les courants prédominants de la révolution de 1848. La seule tendance authentiquement révolutionnaire qui lutta contre l'utopie de ces deux expériences économiques au cours de la révolution de Février fut le groupe Blanqui¹⁷, qui visait directement à la conquête du pouvoir politique et à la révolution sociale. Au reste, l'expérience de la « Banque de l'échange direct » avait déjà été tentée en Angleterre vers 1836, je crois, à Manchester, et elle échoua naturellement aussi en quelques mois.

13. More : est-ce ici le terme anglais qui veut dire davantage ? Autrement dit, il y aurait d'autres auteurs dans les années vingt et trente en Angleterre.

14. Marx avait publié en 1847, en réponse à l'essai de Proudhon intitulé *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère*, un pamphlet en français : *Misère de la philosophie*. Dans sa préface à l'édition allemande (1884), Engels avait cité un grand nombre d'économistes anglais, entre autres Ricardo, Thompson, Edmonds, etc.

15. 1848, en France.

16. Louis Blanc (1811-1882), publiciste et homme politique. Il publia dans *La Revue du progrès*, fondée par lui en 1836, son célèbre essai *L'Organisation du travail*, où il réclamait une plus juste distribution des salaires selon le principe : à chacun selon ses besoins, de chacun selon ses possibilités », et préconisait la création d'ateliers de travail.

17. Auguste Blanqui (1805-1881), socialiste révolutionnaire.

3°) Malgré l'absence totale de sérieux de ces idées et la banqueroute de 1848, la grande et durable influence de P.[roudhon] sur le mouvement ouvrier français et latin jusque dans les années 1860-1870 : dans la première Internationale, Marx eut surtout à lutter contre le proudhonisme, dont le principal représentant était Tolain¹⁸ (qui par la suite renia ses idées et devint sénateur). A ce sujet, il faudra sans doute que tu fasses des recherches dans Jaekch¹⁹ (*Histoire de l'Internationale*). L'influence du proudhonisme est bien entendu plus importante que la personne de Proudhon.

C'est seulement la nouvelle base du mouvement ouvrier en France après l'effondrement de la Commune et la pénétration du marxisme dans les années 1880 qui ont refoulé à l'arrière-plan les idées proudhoniennes en France.

N'oublie pas dans tout cela que la principale conséquence des idées de Proudhon et ce qu'il y a d'essentiel chez lui, ce ne sont pas les subtilités de sa fausse théorie sur l'échange des marchandises et de l'argent, mais l'orientation du mouvement ouvrier vers des remèdes purement économiques remplaçant la lutte politique pour la conquête du pouvoir de l'Etat. Et, dans tout cela encore une fois, n'oublie pas la perspective historique qui fait apparaître Proudhon et Louis Blanc ainsi que toutes les orientations économiques comme la réaction compréhensible à la désillusion de la grande Révolution française et du gouvernement des Jacobins. Seul le marxisme a rétabli le juste rapport entre l'économie et la politique (avec le brillant résultat dont nous faisons l'expérience aujourd'hui...).

382. *A Franz Mehring*

31 janvier 1918²⁰.

[...] J'avais justement l'intention de vous remercier pour le merveilleux discours que vous avez prononcé à la Chambre à trois classes²¹ et que j'ai lu dans la *Leipziger Volkszeitung* lorsque le

18. Henri Tolain (1828-1897), un des fondateurs de l'Association internationale des travailleurs (I^{re} Internationale), proudhonien hostile à la Commune de Paris, devint sénateur en 1875.

19. Gustav Jaekch (1866-1907), journaliste social-démocrate, auteur d'une histoire de la I^{re} Internationale, *Die Internationale*, Leipzig, 1904. 20. Extraits.

21. La Chambre des représentants de Prusse, où Mehring avait été élu en remplacement de Karl Liebknecht le 20 mars 1917 (cf. lettre à Hans Diefenbach du 30 mars 1917, note 129).

compte rendu sténographique que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer m'a été remis²². Il fait bien sûr encore bien plus d'effet que d'après le compte rendu abrégé du journal. Le discours, qui est aussi fin et distingué dans la forme que fort par son contenu, doit avoir produit un effet étrange dans ce cénacle de potins qui est habitué à un tout autre « tabac ». Quel dommage que je n'aie pu être à l'Albrechtst.²³ ! Depuis, nous vivons des temps agités et je n'ai pas reçu aujourd'hui de journaux de Berlin²⁴ ; j'attends avec impatience au moins mon journal du soir de Breslau²⁵. (Ici, à Breslau, domaine de l'ami Löbe²⁶, comme dans toute la Silésie, le calme semble régner sur tous les sommets. Ce même Löbe a d'ailleurs voulu me rendre visite dès le début de mon séjour ici et me combler de bienfaits de toutes sortes, j'ai cependant décliné l'une et l'autre offres.) [...]

383. *A Mathilde Jacob*

1.II.[19]18.

Ma très chère Mathilde,

J'ai eu hier la très grande joie de recevoir votre lettre du 28. Je vois que vous êtes de nouveau en train et dispose²⁷, et Luise m'a confirmé entre-temps que vous avez une mine florissante. Je me demande si j'en verrai encore la trace ? Je vous prie en tout cas instamment de continuer à vous ménager un peu et à prendre soin de vous !

Il faut mettre au point quelques détails concernant Korolenko²⁸ : vous m'écrivez qu'un exemplaire se trouve à présent

22. Le discours avait été prononcé le 19 janvier 1918. Il fut reproduit dans la *Leipziger Volkszeitung* du 22 janvier 1918, XXV, n° 18, p. 2.

23. Siège de la Chambre des représentants de Prusse à Berlin.

24. R. L. fait allusion au puissant mouvement de grève déclenché par les ouvriers des usines d'armement en janvier 1918 à Berlin.

25. Il s'agit sans doute de la *Breslauer Volkswacht*.

26. Cf. vol. I, p. 403. R. L. avait entretenu avec Löbe avant 1914 des liens cordiaux dont témoigne leur correspondance. Elle reprendra cependant contact avec lui à sa sortie de prison le 8 novembre 1918 (cf. *infra* lettre 409).

27. Mathilde Jacob avait été malade et hospitalisée au cours du mois de janvier.

28. Il s'agit de la traduction de l'ouvrage autobiographique de Vladimir Korolenko, *Histoire de mon contemporain* (« Geschichte meines Zeitgenossen »).

chez Luise, mais en même temps je reçois une lettre de Luise me disant qu'on n'a pu lui en faire parvenir aucun parce que Marta en a un ! C'est sans doute une erreur, car Marta ne m'a pas exprimé le moins du monde le désir d'en recevoir un, et je ne sais d'ailleurs pas pour quoi elle pourrait en avoir besoin. En outre, Luise m'écrit que « le reste du manuscrit est un mystère dans lequel se drape le haut commandement ²⁹ ». Je n'y comprends rien. Vous m'avez pourtant dit que vous aviez reçu la fin depuis longtemps et que vous l'avez même dactylographiée ³⁰ ! Qu'est-ce qui se passe donc ! Enfin, Luise me dit que vous avez « réclamé » un exemplaire de Korolenko en russe, et demande si j'en ai absolument besoin. Je n'en ai naturellement pas besoin et j'estime absolument inutile d'essayer d'en avoir, comme je vous l'ai déjà dit. Où Luise pourrait-elle en dénicher un ? Je vous demande instamment de vous renseigner à la maison d'édition et de me faire savoir pour combien de temps Kestenberg ³¹ est absent. Si Luise avait déjà reçu un exemplaire du manuscrit, alors veuillez je vous prie à ce qu'elle vous le rende après l'avoir lu et qu'il ne circule pas à son insu. Pour donner satisfaction à Kestenberg, je me suis résolue à traduire encore les sept derniers cahiers et vous en enverrai bientôt une partie.

Hier je n'ai pas reçu de journaux de Berlin, mais m'en console. Je vous embrasse encore.

Votre Rosa.

Souvenirs cordiaux à votre chère Maman et à M^{lle} Gretchen ³².

384. *A Marta Rosenbaum*

Breslau, 1.II.1918 ³³.

Ma chère petite Marta, je vous remercie de tout cœur de votre envoi, de votre petit mot et du vert souvenir de votre jardin. Le petit bouquet est devant moi, sur la table de travail, et la

29. Ce manuscrit est le seul de ceux qui furent écrits en prison et que R. L. fit passer « légalement », avec l'autorisation du haut commandement. Celui-ci examinait au fur et à mesure le texte et le faisait parvenir à Mathilde Jacob ou à Luise Kautsky.

30. Mathilde Jacob tapait à la machine le manuscrit de R. L. en plusieurs exemplaires et en faisait parvenir un ou plusieurs aux amis de R. L. susceptibles de donner un avis critique compétent.

31. Fondé de pouvoir des éditions Cassirer.

32. Sœur de Mathilde Jacob.

33. Carte postale.

senteur fraîche et épicée des branches me réjouit le cœur. J'ai été très heureuse d'apprendre que vous aimez *Till Uylenspiegel*, et en particulier que vous faisiez l'éloge du style³⁴. Je tiens cette traduction pour une grande œuvre d'art. De mon côté, je vous remercie beaucoup du Gorki³⁵, que j'ai relu récemment et qui m'a profondément émue. Mes pensées, plus que jamais, sont maintenant à Berlin³⁶... Je vous embrasse mille fois et salue cordialement les vôtres.

Votre R. L.

Adressez vos lettres, s'il vous plaît, toujours : *Kommandantur II D Karlstrasse*.

385. *A Marta Rosenbaum*

Breslau, février 1918.

Ma chère petite Marta, j'ai reçu votre mot, mais j'espère — si Monsieur K.³⁷ le permet — recevoir bientôt de vous un *baiser* en bonne et due forme. Vous m'écrivez sur un ton beaucoup trop élégiaque. Malgré tout, on ne doit pas désespérer. *Riez* de toute cette misère lamentable : elle est tellement grande précisément que l'histoire doit se mettre en branle pour la faire disparaître. Et elle le *fera*, soyez-en sûre ! L'histoire seule sait toujours trouver une solution à ses propres soucis, et elle a déjà balancé en l'air plus d'un tas de fumier qui lui barrait la route. Elle saura aussi le faire cette fois-ci. Plus la situation semble désespérée, plus l'épuration sera radicale³⁸. Donc malgré tout il faut

34. *Till Uylenspiegel*, roman de Charles De Coster, dans lequel Rosa Luxemburg avait probablement caché un écrit clandestin (cf. la lettre de décembre 1916 à Marta Rosenbaum où elle exprime l'espoir que le roman plaira à Marta).

35. Maxime Gorki (1868-1936), écrivain russe, auteur d'une célèbre trilogie autobiographique dont la première partie (*L'Enfance*) a paru en allemand en 1917, en volume. Le livre contenait-il un message caché par Marta Rosenbaum ?

36. Sans doute à cause des grèves de janvier 1918.

37. S'agit-il de von Kessel, gouverneur militaire de Berlin de qui dépendait l'administration de la prison ?

38. Allusion aux dissensions internes au sein du parti socialiste, en particulier à propos des conditions de paix que le gouvernement allemand prétendait imposer aux Russes. En principe, le mot d'ordre de l'USPD était celui d'une paix sans annexions.

garder bon courage et la tête haute ! Ma petite Marta, je vous adresse une demande : il faut que vous preniez le plus possible soin de Sonia. Elle a besoin de chaleur et de bonté, de compagnie et de sollicitude. Reportez sur la pauvre Sonia une partie de l'affection que vous avez pour moi. Avant tout, veillez à ce que l'on fête le mieux possible son anniversaire, elle est sensible comme un enfant. Invitez-la souvent auprès de vous, allez vous promener avec elle (ce qui vous fera le plus grand bien). Mais malgré cela il faut que vous continuiez à m'aimer ! Je vous embrasse mille fois et encore mes meilleurs souvenirs à notre Violette³⁹ comme aux vôtres.

Votre R.

386. A Mathilde Wurm

[21.II.1918⁴⁰.]

Ma chère petite Tilde⁴¹, mille mercis pour tes cadeaux princiers. Vraiment, je n'en ai pas cru mes yeux lorsque j'ai vu de véritables grains de café ! C'est inouï, cela rappelle vraiment la paix. Le reste du monde en cet instant semble offrir un spectacle moins attirant et moins réconfortant pour le cœur. Peux-tu m'envoyer quelques numéros de la *Umschau* ? Le *Kosmos*⁴² ne paraît pas depuis la guerre ; je me suis abonnée à la revue *Naturwissenschaften*, mais elle est orientée vers les disciplines mathématiques et physiques plutôt que vers les disciplines biologiques. Ecris-moi quelques lignes pour me dire comment tu vas et ce que tu fais. Qu'est-il advenu de ton Proudhon⁴³ ? De tout cœur.

Ta R.

Breslau, *Kommandantur*.

39. Surnom donné à Kurt Rosenfeld.

40. Carte postale, cachet de la poste.

41. Mathilde Wurm avait rendu visite à R. L. le 19 février 1918. Elles envoyèrent une carte postale à Mathilde Jacob écrite pendant la promenade qu'elles effectuèrent ensemble : « Je vous écris cette carte dans le fiacre qui nous ramène d'une belle promenade. J'écrirai demain. Mille amitiés. Rosa » (*BMJ*, p. 208).

42. *Die Umschau*, « hebdomadaire illustré pour le progrès de la science et de la technique », fondée en 1897 à Francfort. *Kosmos*, revue de sciences de la nature fondée à Stuttgart en 1904.

43. Conférence sur Proudhon que préparait Mathilde Wurm (voir lettre de janvier 1918).

28.II.1918.

Ma chère petite Marta, je ne sais si mes lignes vous parviendront en temps voulu, mais je veux vous envoyer mes vœux d'anniversaire les plus affectueux, dans l'espoir que ma lettre n'arrivera pas en retard. Votre magnifique lilas s'épanouit de toutes ses forces chez moi et remplit ma cellule d'un parfum de printemps. C'est vraiment une prodigalité inouïe ! Peut-être serons-nous réunies au moins l'an prochain ensemble à pareille époque. Toutefois, le monde sera-t-il tel que l'on puisse aimer le voir ? Je l'ignore...

Vous lisez donc maintenant beaucoup de français, Maupassant et Balzac. Je connais ces deux auteurs depuis très longtemps, mais j'avoue malheureusement que je ne les goûte pas tellement. Naturellement, il faut quand même les avoir lus. Un livre qui a une valeur exceptionnelle, c'est *Germinie Lacerteux*⁴⁴. Faites-le-vous offrir par Sonia. A l'occasion, procurez-vous les *Histoires inachevées* de Hans Bartsch⁴⁵, vous y trouverez une très belle biographie de Beethoven ; je l'ai lue récemment par hasard. Encore une fois, je vous souhaite tout ce qui est beau et bon. Avec un tendre baiser de votre R. L.

Mes meilleurs souvenirs à votre époux et à M^{lle} Annette.

28.II.1918.

Très chère Mathilde,

Reçu votre [lettre] n° 5. Hier Luise a écrit qu'elle s'était déjà arrangée pour venir début mars. Je l'ai pourtant instamment priée de ne pas me souhaiter mon anniversaire cette année, vous me

44. *Germinie Lacerteux*, roman des frères Goncourt publiés en 1865, caractérisé par un naturalisme à la fois social et érotique. Les auteurs ont voulu « donner la clinique de l'amour » et décrire les désordres de l'hystérie chez une fille de la campagne pervertie par la ville.

45. Rudolph Hans Bartsch (1873-1952), écrivain autrichien, auteur de nombreux récits et nouvelles traitant de la vieille Autriche, et entre autres d'un roman sur Schubert, *Schwammerl* (1912).

l'aviez également promis, et maintenant vous m'envoyez Luise pour le 5⁴⁶ ! Bon, maintenant, il n'y a plus rien à faire ; dites, s'il vous plaît, tout de suite à Luise que je l'attends quand cela lui conviendra, si elle veut donc début mars. Mais il faut qu'elle me fixe définitivement le jour par télégramme (les lettres mettent cinq jours à me parvenir). Même après avoir été visées par la *Kommandantur*, elles mettent encore trois jours, Dieu seul sait pourquoi.

Kestenberg m'a déjà écrit ; je lui donnerai directement réponse sur tous les points. Je vous ai envoyé il y a une semaine ou plus longtemps encore 96 pages de manuscrit⁴⁷. Faites-moi savoir, s'il vous plaît, quand vous les aurez reçues.

Inutile de me faire apporter par Luise quoi que ce soit d'autre que les petites choses que j'avais demandées à Sonia. Je n'ai reçu de savon de personne ; mais bien entendu des colis semblables doivent être envoyés comme paquets à valeur déclarée.

J'ai lu l'éloge funèbre de M^{me} Adams-Lehmann⁴⁸ ; j'ai aussi connu cette femme, son portrait est exact.

La lettre de Sonia m'a fait grand plaisir ; je vous charge provisoirement de lui transmettre mes souvenirs affectueux, je lui écrirai à la prochaine occasion.

Je vous embrasse mille fois.

Saluez pour moi votre chère Maman et M^{lle} Gretchen.

Votre R.

Dites à Sonia, en attendant ma lettre, que je connais *Germinie Lacerteux*. Je lui demande de m'envoyer *Candide*⁴⁹. Broodcoorens me convient, même non relié⁵⁰.

46. A propos du programme des visites prévues, voir la lettre du 2 février à Mathilde Jacob. Il est probable que R. L. ne souhaitait pas que l'on célèbre particulièrement son anniversaire cette année-là, quelques mois après la mort de Hans Diefenbach.

47. De la traduction de Korolenko.

48. Il s'agit de M^{me} Adams-Lehmann-Hope, par qui Hans Diefenbach avait été mis en contact avec les milieux socialistes à Munich, lorsqu'il faisait ses études de médecine dans cette ville.

49. Elle admirait Voltaire dont elle avait le buste sur sa table de travail.

50. Elle avait demandé *Das rote Buch der Flammen* de Pierre Broodcoorens paru en allemand en 1916. Elle écrivait le 13 avril 1917 à Clara Zetkin : « Peut-être t'es-tu encore dépêchée de lire le Broodcoorens que j'ai envoyé à Kostia ? C'est une grande chose... » (*SKL*, p. 182).

8 mars 1918⁵¹.

[...] Je ne saurais vous dire combien votre dernière lettre, et plus particulièrement le récit de l'accident fatal m'ont ébranlée⁵². Je supporte pourtant mon esclavage qui entre à présent dans sa quatrième année avec la patience d'un agneau, mais ici, sous l'effet douloureux de telles nouvelles, j'ai été prise d'une impatience fébrile et d'un désir ardent d'avoir le droit de sortir pour me hâter à Berlin et me persuader de mes propres yeux de l'état de votre santé, de vous serrer la main et de bavarder une petite heure avec vous. Ne pas pouvoir faire tout cela et devoir rester enchaînée comme un chien dans cette triste cellule donnant éternellement sur la prison des hommes d'un côté et sur l'asile de fous de l'autre m'a littéralement révoltée après votre lettre...

J'ai malgré tout la ferme conviction que dès l'année prochaine nous pourrons enfin nous réunir autour de vous pour votre anniversaire. La guerre ne saurait durer plus longtemps que jusqu'à l'année prochaine, et alors je compte sur la dialectique historique qui doit en fin de compte sortir de tous les méandres pour se retrouver sur une large voie ouverte. Je ne doute pas un seul instant que vous pourrez avec nous tous respirer un air un peu plus frais que celui qu'il nous faut respirer en ce moment. [...]

19.III.1918⁵³.

Ma chère Tilde, mille mercis pour ta petite lettre à l'occasion de mon anniversaire⁵⁴. J'ai été très attristée d'y lire que tu étais souffrante ; j'espère que c'est déjà passé et oublié ! Pour des natures aussi actives que la tienne, les maladies sont une véritable

51. Extraits.

52. Mehring, qui était souffrant depuis son emprisonnement en 1916, s'était évanoui dans la rue. Dans sa chute, il s'était blessé à la tête et dut garder le lit pendant plusieurs semaines. Il avait informé R. L. de cet accident alors qu'il était déjà en convalescence.

53. Cachet indiquant : « *Kommandantur*, Breslau ».

54. Le 5 mars.

torture. J'ai été entre-temps également *par terre*⁵⁵ et ne suis pas encore tout à fait remise sur pieds, mais cela n'a guère provoqué de changement dans mon mode de vie et j'accepte tout avec une tranquille patience. Il faut aussi garder son sang-froid à propos de Niederbarnim⁵⁶ : ce n'est qu'un élément infime de l'immense règlement de compte que l'avenir réserve. J'ai reçu l'*Umschau*, ce n'est pas ce dont j'ai besoin. Les *Naturwissenschaften* auxquelles je m'étais abonnée sont trop exclusivement axées sur les mathématiques et la physique, alors que les disciplines biologiques m'intéressent davantage. Je te prie d'adresser de ma part les saluts les plus cordiaux à Margarete Wengels et de la remercier vivement de sa dernière lettre. Je lui écrirais volontiers si je le pouvais. Reste gaie et en train, je t'embrasse très fort.

Ta R.

391. A Mathilde Jacob

19.III.[19]18.

Ma très chère Mathilde,

J'ai reçu hier votre [lettre] n° 7 et m'en suis réjouie de tout cœur. Je suis moi aussi restée incroyablement longtemps sans vous écrire — trois semaines à peu près ! Aujourd'hui, je ne fais que vous dire rapidement bonjour et vous parler des choses essentielles. J'attends avec nostalgie votre visite pour Pâques ; faites-moi *immédiatement* savoir par une carte postale si votre demande est accordée ! Ma demande de congé a déjà reçu une réponse négative⁵⁷ ; faites-le savoir à Luise, s'il vous plaît⁵⁸. Le Sénat

55. En français dans le texte.

56. Le député de Niederbarnim, Arthur Stadthagen, étant mort le 5 décembre 1917, on procéda à des élections partielles le 17 mars 1918. C'est le socialiste majoritaire Rudolf Wissell qui obtint le siège, à la stupéfaction générale, car la circonscription de Niederbarnim était un fief de la gauche.

57. R. L. avait demandé à plusieurs reprises des permissions de sortie qui toutes avaient été refusées par l'autorité militaire (cf. lettre du 3 avril 1917 à Mathilde Jacob). On lui avait répondu que Mathilde Jacob pouvait régler ses affaires à sa place.

58. Luise Kautsky lui avait rendu visite le 11 mars 1918. « Nous avons beaucoup de joie, M^{me} Luise et moi, et j'espère qu'elle n'éprouvera pas de déception » (carte postale du 11 mars 1918 à Marfa Rosenbaum, *BAF*, p. 166-167).

n'a pas accepté non plus ma réclamation (j'ai reçu ici la longue réponse écrite).

Vous a-t-on déjà remis mon manuscrit (Korolenko) ? (Comme j'avais oublié où j'en étais de la numérotation, j'ai recommencé à 500.) A partir du 1^{er} avril, je serai directement abonnée au *Mitteilungsblatt*⁵⁹, vous n'aurez donc pas besoin de me l'envoyer en avril ; dites-le aussi, s'il vous plaît, à Mathilde W.[urm], qui me l'envoie également. Je n'ai reçu de personne de colis contenant du savon ; il ne faudrait envoyer désormais que des paquets avec valeur déclarée, seuls ils arrivent à bon port. Je me réjouis d'avance de recevoir *Candide* ; j'espère aussi qu'il y aura *Le Propriétaire*⁶⁰ dans le paquet. J'enverrai les livres concernant la situation agraire en Turquie par la poste, ou alors j'attendrai que vous veniez. Je vous enverrais très volontiers *Die Aktion*⁶¹, mais je ne la reçois pas ! Il faut sans doute s'abonner. Apportez-moi à Pâques mon chapeau d'été (il faut simplement y mettre une couche de laque et y coudre une bride, je le garnirai moi-même !).

Transmettez mille souvenirs cordiaux à votre Maman et à M^{lle} Gretchen.

Je vous embrasse tendrement.

R.

Mille choses à Sonia, remerciez-la pour tout de ma part ! Je lui écrirai bientôt. Ses reproductions⁶² me font grand plaisir.

392. A Mathilde Wurm

22.IV.1918.

Ma chère Tilde, juste au moment où je voulais t'écrire ton petit panier est arrivé. Mille mercis pour ton dernier envoi et ta lettre. Le pain était fameux et les livres aussi. Tu ne peux pas savoir quels joyaux tu m'as envoyés : *La Vocation théâtrale de*

59. Il s'agit de l'organe des indépendants berlinois, *Mitteilungsblatt des Verbands der sozialdemokratischen Wahlvereine Berlins und Umgegend*.

60. Roman de Galsworthy.

61. Revue littéraire et politique qui regroupait des poètes et des écrivains de l'avant-garde expressionniste autour de Franz Pfemfert.

62. Sonia Liebkecht envoyait souvent des albums de reproductions de peinture à R. L.

*Wilhelm Meister*⁶³ est en effet la version primitive des *Années d'apprentissage* que les érudits spécialistes de Goethe ont cherchée longtemps et qui fut tenue pour perdue jusqu'à ce qu'elle fût découverte par hasard, il y a sept ans, à Zurich, sous la forme d'une copie manuscrite d'une vieille amie de Goethe appartenant au cercle de Lavater⁶⁴, Barbara Schulthess. La découverte provoqua à l'époque une extraordinaire sensation : c'est en effet l'œuvre de Goethe écrite avant le voyage en Italie, alors que *Les Années d'apprentissage* l'ont été après le voyage et furent publiés après vingt ans de remaniements.

Tu peux donc imaginer que l'affaire m'a intéressée. Ce que tu dois penser du fait qu'on ne trouve pas à acheter le *Wilhelm Meister* ? Tout simplement ceci : il n'est pas lu par le public et pour cette raison n'est pas édité à part. Seuls des bibliophiles et des spécialistes de Goethe ne le trouvent pas indigeste. Il faut dire aussi que le côté « conseiller intime » qui s'y étale me porte un peu sur les nerfs. Le petit livre de botanique de ton mari⁶⁵ m'a fait grand plaisir. C'est un travail de vulgarisation où naturellement je n'ai guère appris de choses nouvelles. Mais l'orientation générale et l'exposition en sont si parfaites que j'ai éprouvé un grand plaisir à le lire, et j'aimerais volontiers en connaître davantage de la sorte. Je ne suis pas encore tout à fait remis de mon influenza, mais je tâche de ne pas en tenir compte. Je me réjouis d'autant plus de te savoir à nouveau en pleine activité.

Toutefois, quand je m'imagine que je devrais maintenant m'atteler à la routine de l'organisation je frémis et je crois que je ne pourrais jamais m'y résoudre ! J'ai le plus grand respect à l'égard des fourmis et je fais bien attention pendant ma « promenade » dans la cour à la végétation sauvage, de n'en écraser aucune ou de ne pas les déranger dans leur activité d'architectes. Mais, en des temps comme les nôtres, je ne m'intéresse plus qu'aux grandes forces primitives qui « jouent avec Pelion et Ossa comme avec des balles⁶⁶ » ; j'espère qu'elles le feront.

63. *Wilhelm Meisters theatralische Sendung* est en effet la première version, rédigée aux alentours de 1776, des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1795-1796). Le fragment a été publié pour la première fois en 1910.

64. Johann Kaspar Lavater (1741-1801), écrivain zurichois, célèbre par ses *Fragments physiognomiques* (4 volumes, 1774-1778) grâce auxquels il fut en contact avec Goethe.

65. Emmanuel Wurm avait envoyé un petit ouvrage de botanique intitulé : *Les Secrets de la vie des plantes*.

66. Le Pelion et l'Ossa sont des montagnes de Thessalie. Selon la mythologie grecque, les Géants révoltés contre Zeus « entassèrent Pelion et Ossa » pour escalader le ciel.

A présent, il fait à nouveau si beau dehors ! J'entends dire que le lilas est en fleur. J'espère que tu jouis du printemps le plus possible. Je te serre chaleureusement dans mes bras.

Ta Rosa.

393. *A Mathilde Jacob*

6 mai 1918.

Très chère Mathilde,

Enfin sont arrivées aujourd'hui des nouvelles de vous ! Je les guettais avec tant d'impatience. Non que j'attendisse quelque chose de précis ; c'était seulement cette inquiétude vague qui s'empare de moi souvent, à cette époque en particulier. D'une façon générale, par ces longues journées, le séjour en prison est bien plus dur qu'en hiver. De Clara⁶⁷ non plus, c'est surprenant, je n'ai pas reçu un signe de vie depuis longtemps ; je redoute toujours pour elle quelque terrible nouvelle : son aîné est au front, vous le savez...

A présent, je voudrais en hâte vous prier de me commander un livre : *Les Secrets de la vie des plantes*, du Pr. Adolf Wagner, Leipzig, éditeur Theod. Thomas⁶⁸. Peut-être pouvez-vous me le procurer avant de partir en voyage pour la Pentecôte ?

Si le temps se maintient, vous aurez des vacances magnifiques ; n'oubliez pas à l'occasion de m'envoyer quelques petites plantes que vous aurez cueillies ; il est vrai qu'avec le grand détour qu'elles font elles arrivent ici toutes fanées⁶⁹.

C'est étonnant : je ne reçois *jamais* les lettres le lendemain du jour où elles ont été contrôlées, mais deux ou trois jours plus tard seulement.

Je vous embrasse et vous prie de faire mes amitiés à votre mère et à M^{lle} Gretchen.

Votre R.

67. Zetkin.

68. *Die Lebensgeheimnisse der Pflanzen*. Le 21 mai, elle écrira à Mathilde Wurm : « Si M^{lle} Jacob te donne *Les Secrets de la vie des plantes*, ne me les envoie pas, mais conserve-les avec mes remerciements pour ton époux : je viens de commander le livre pour le lui envoyer et je garderai alors son exemplaire. » (*BAF*, p. 64.)

69. Tout ce qui était expédié à R. L. devait être probablement contrôlé et visé par la *Kommandantur* qui parfois le retenait (cf. *BMJ*, p. 184). Elle est en effet en « détention préventive » sur ordre de l'autorité militaire.

28.5.1918⁷⁰.

Ma chérie,

Merci pour ta petite carte : même un petit signe de vie donne beaucoup de joie. J'imagine facilement à quel point tu es prise actuellement et comprends que tu aies flanqué par terre les jolis plans idylliques du Hérisson⁷¹, même si, malgré tout, j'en souffre un peu et pour lui et pour toi. Simplement, à lire ta carte, je n'ai pas compris si tu renonces définitivement à tout ce voyage ou si tu l'ajournes seulement et l'abrèges ? La seconde hypothèse est sans doute la bonne ! Si tu dois partir, tu m'en informeras certainement avant, pas vrai ?

Venons-en à Korolénko ! Songe un peu à ce qui m'est passé par la tête au cours d'une nuit d'insomnie ; j'ai soudain vu clairement une chose : je ne dois pas laisser quelqu'un d'autre polir encore mon manuscrit ! L'idée que je laisserais publier sous ma signature un travail qui ne serait pas *de moi* jusqu'aux points sur les i m'est insupportable. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi j'ai attendu jusqu'à maintenant pour m'en aviser ; mais, entre nous, tout s'est fait chaque fois avec tant de précipitation, j'étais si émue de te revoir que je n'avais pas vraiment ma tête à moi. En tout cas, ma décision est à présent bien arrêtée et il n'y a sur ce point pas la moindre ambiguïté : je veux « sortir » *telle quelle*⁷²... avec tous les slavismes et autres imperfections.

Ainsi, je t'en prie, sois gentille de remettre simplement à Cas-sirer, pour l'impression, tout le paquet « sans levain, sans eau, sans sucre » — c'est comme ça que mes nobles compatriotes sif-flaient le rhum —, et *vogue la galère*⁷³ ! Ce qui est déjà fait, tu n'y touches pas, naturellement, mais pas un tiret de plus. Bien sûr, tu as tout à fait raison de m'en vouloir pour le temps que je t'ai pris jusqu'à présent ; mais je ne puis malheureusement plus rien y faire. Je me console seulement en me disant que de toute façon Korolenko t'intéressait, et puis, c'est vrai, je voulais

70. Cachet officiel : « Vu le 30.5, S. lieut. »

71. Hans Kautsky.

72. En français dans le texte.

73. En français dans le texte.

surtout connaître ton jugement sur l'ensemble. Donc, encore une fois : ne m'en veux pas⁷⁴ et remets le tout, le plus vite possible, à Kestenberg.

Avec la documentation que j'ai pour l'introduction, je vais pouvoir m'en tirer et je te remercie, une fois de plus, pour ce que tu m'as fait parvenir. Je ne veux pas me montrer trop « éloquente » et j'ai l'intention de faire court. D'ailleurs, j'en informe directement Cassirer. Dès que tu auras reçu la fin de Mathilde J.[acob] et que tu l'auras lue, écris-moi, s'il te plaît, pour me dire ton sentiment définitif sur l'œuvre (et aussi sur la traduction).

Je suis ravie que Beethoven t'ait plu à ce point. A propos, tu ne m'as pas encore dit si tu connais *Les Trois* de Gorki⁷⁵. J'aimerais bien savoir ce que tu en penses. A te dire vrai, il m'a été pénible qu'on se soit cru obligé de présenter cet ouvrage juste maintenant au public allemand : il donne en effet une image tout à fait dépassée, par conséquent fausse, de la Russie. Ecris-moi bientôt, ne seraient-ce que quelques lignes.

Je t'embrasse mille fois.

Ta R.

395. *A Luise Kautsky*

29 mai 1918⁷⁶.

Ma chérie,

Je viens de t'écrire hier, mais il me faut répondre brièvement tout de suite aux quelques lignes de toi reçues aujourd'hui. Ce que tu me dis de la situation matérielle de la famille de

74. Dans une note (BKL, p. 223 et 224, n. 2), Luise Kautsky explique qu'elle ne fut nullement fâchée — au contraire — d'être libérée de cette responsabilité. Primitivement, R. L. avait demandé à son amie de revoir son manuscrit pour en extirper les « slavismes » ou « polonismes » qui auraient pu malgré elle se glisser dans sa traduction. On sait que R. L. écrit un allemand tout à fait remarquable.

75. Nouvelle édition du roman de Maxime Gorki, paru en 1902 en allemand chez deux éditeurs : Cassirer et Diederichs. La traduction française est parue la même année.

76. La lettre porte la mention : « gel. 31.5.18 — S. Oberlt. » (lu le 31.5.18 — S.-Lieutenant).

Fritz⁷⁷ me touche beaucoup et, si je pouvais être de quelque secours, je le ferais tout de suite, mais tu te trompes complètement sur mes possibilités. Je ne suis pas l'héritière principale de Hannes⁷⁸. J'ignore même d'ailleurs s'il en existe une ou un. H.[annes] m'a légué, uniquement pour le temps que je vivrai, les intérêts de 50 000 marks, avec interdiction expresse de disposer de cette somme jusqu'à mon trépas (de crainte, écrit-il, que je dépense sur-le-champ cet argent pour le parti). En plus, ces 50 000 marks dont je ne peux nullement disposer se sont réduits à 45 000, du fait qu'ils ont été placés en bons d'Etat et sur cette somme me revient l'intérêt prévisible de 4 %. C'est tout. Tu vois que c'est à peine la moitié de ce que représentent mes frais de séjour ici et mon appartement de Südende. Et encore, ces quelques centaines de marks, je ne les toucherai sans doute qu'en octobre — d'après ce que j'ai compris en lisant le décompte de la banque de Stuttgart. (C'est la sœur de Hannes qui décide du placement de l'argent, etc.) Ainsi se trouve malheureusement réglée, quelque peine que ça me fasse, l'affaire de Zensi⁷⁹. Coupée du monde comme je le suis ici, et connaissant mon manque inné de talent pour toute affaire d'argent, tu sauras certainement dix fois mieux que moi ce qu'on peut faire, à part ça, pour la famille de Fritz.

Que devient Julek⁸⁰ ? Je ne sais absolument rien, mais, quoi qu'il lui soit arrivé, puisque c'est une bonne chose, je m'en réjouis de tout cœur. Fais beaucoup d'amitiés de ma part à la mère de notre modiste⁸¹ : qu'elle prenne soin de sa santé. Mes amitiés aussi au pauvre Hans, le triste chevalier à la rose et au jasmin.

77. Il s'agit de Friedrich Adler, emprisonné à la suite de son attentat contre le comte Stürgkh (cf. lettre n° 361, note 324).

78. Diefenbach. Werner Blumenberg suppose que Luise Kautsky n'a pas inclus cette lettre dans *BKL* parce qu'elle était susceptible de susciter des malentendus sur la situation financière de R. L. Luise Kautsky en fut d'ailleurs elle-même victime, ainsi que la présente lettre tend à le prouver. Elle put vite se convaincre de sa bétise. Elle-même légataire, elle s'adressa aux avocats de Diefenbach pour obtenir une copie du testament. Ces derniers lui firent savoir que la somme prévue par Hans Diefenbach pour les frais de succession étant insuffisante, il ne restait rien pour la lutte contre l'antisémitisme qu'elle était chargée de financer par le legs. Mais, soucieuse de respecter les dernières volontés de son frère, Margarete Müller-Diefenbach décida de soustraire la somme correspondante de son propre héritage (*IRSH*, 1963, p. 96).

79. Elle avait servi longtemps dans la famille Kautsky.

80. Marchlewski.

81. Anna Nemitz, militante berlinoise active de l'USPD, fera plus tard partie du Comité directeur du SPD.



Comme ça doit être beau, ces jours-ci, dans mon Südende où pousse tant de jasmin !

Je t'embrasse mille fois.

R.

396. *A Mathilde Wurm*

3.VI.1918⁸².

Ma chère Tilde, mille mercis de tes cadeaux princiers et de ta lettre. Tout est arrivé très vite et en bon état, c'était parfait. Mais — voici que vient un grand « mais » — je te prie dorénavant de ne plus rien m'envoyer de ce genre ; j'ai tout ce qu'il me faut ici et n'ai vraiment besoin de rien. Par contre, actuellement dans ton entourage il y a assez de « malades »... Donc plus rien, n'est-ce pas ? Je suis très heureuse que ton séjour dans le Sud t'ait autant fait de bien. Clara m'a également écrit être extrêmement satisfaite de ta visite⁸³. A propos, à qui as-tu dû assurer que je ne deviendrai « jamais une autre » ? Qui a eu besoin de pareille assurance ? La chose m'a amusée. Remerciements cordiaux à ton mari pour le petit livre de botanique. J'accepte volontiers le cadeau, quoique en principe je n'aime guère piller les bibliothèques privées. D'habitude, on ne comble pas les lacunes ainsi créées. L'idée de m'adresser à une bibliothèque d'ici est très bonne. Je le ferai prochainement. Je te serai reconnaissante de [m'envoyer] *Auslandspol.[itik]*⁸⁴ ; par contre, je reçois ici le *Mitteilungsblatt*⁸⁵. Sois gaie et de bonne humeur !

Je t'embrasse.

R.

397. *A Mathilde Jacob*

3.6.1918.

Ma très chère Mathilde,

J'ai à présent un tel besoin de vous sentir proche, de vous parler, ne serait-ce que par lettre !

82. Carte postale.

83. Mathilde Wurm était allée rendre visite à Clara Zetkin à Sillenbuch près de Stuttgart.

84. Revue d'information sur la politique étrangère.

85. Cf. lettre à Mathilde Jacob du 19 mars 1918, note 59.

Comme si tout le monde s'était donné le mot me sont arrivés la semaine dernière des colis pleins de nourritures : de vous, de Mathilde Wurm et, en sus, une boîte de bonbons venue de Rhénanie. Je vous en prie, à l'avenir cessez donc ces envois. Je vous ai dit dix fois que je n'ai besoin de rien. Remerciez Rosi⁸⁶ en mon nom et dites-lui à l'avenir de n'en rien faire. Le petit lièvre d'Albrecht Dürer, qu'elle m'a envoyé avec, est une vieille connaissance que j'ai eu plaisir à retrouver.

Que faites-vous donc, comment allez-vous ? Si vous saviez comme me tourmente l'idée que vous continuez à vous éreinter et que vous n'avez pas encore comblé le trou qu'a creusé dans la masse de vos obligations la visite que vous m'avez faite en avril ! Cette fois, n'envisagez pas de venir tant que vous n'aurez pas bien mis en ordre *tout* ce que vous avez à régler. Sans quoi, nous n'aurons pas cette paix de l'âme qui nous permettra de goûter la joie de nous revoir et de sortir ensemble. Moi, en tout cas, dans l'état actuel de mes nerfs, je n'en suis pas capable. Il faut d'abord que je sache que vous avez de nouveau adopté un rythme de vie humain, que vous trouvez une heure pour une promenade à la campagne, pour un bon livre. Après seulement nous conviendrons de votre venue ici.

Fait-il aussi froid à Berlin, depuis quelques jours ? Quelle rigueur ! Malgré le froid, chaque soir vers huit heures trente on entend au loin le coucou : comme à présent, tandis que je vous écris.

Le pigeon roux que j'ai soigné cet hiver dans ma cellule quand il était malade semble se souvenir de mes « bienfaits ». Un jour il m'a découverte dans la cour où je vais me promener l'après-midi et maintenant il m'attend chaque jour ponctuellement : il reste à côté de moi sur le gravier à faire la roue ou me suit, si je fais une ronde. C'est drôle, cette amitié silencieuse.

Ma très chère Mathilde, je vous embrasse mille fois et salue bien votre mère et M^{lle} Gretchen.

Votre R.

Ne pourriez-vous pas m'envoyer un peu d'eau dentifrice ?

86. Sans doute Rose Wolfstein (Frölich) était-elle l'expéditrice des bonbons.

[10.VI.1918⁸⁷.]

Chère Gertrud, j'ai reçu votre lettre et me suis fort réjoui d'avoir de nouveau de vos nouvelles. Vous vous plaignez amèrement de ma négligence, ce n'est pas tout à fait juste ; je ne suis pas en état d'écrire autant que je le voudrais d'habitude, et je dois me restreindre à l'essentiel. Votre petite peinture représentant les oies m'a fait grand plaisir et j'ai eu l'occasion de vous le faire savoir en son temps. J'espère que vous continuez à faire des progrès.

Ce que vous me racontez des changements à Sündende est moins réjouissant. En pensée je me réjouissais en imaginant mes promenades quotidiennes dans la campagne là-bas ; désormais il faudra sans doute que je fasse des excursions plus lointaines, si la campagne proche, que j'aime tant, est couverte de tonnelles.

Je n'ai absolument pas oublié le merle sur le toit de la maison du coin, je pense souvent à lui, car ici le merle qui chante souvent en face, au-dessus de la prison des hommes, me rappelle vivement mon voisin de Sündende. Vous décrivez le ciel et la terre à Sündende, mais vous ne dites rien de vos affaires personnelles : ni quelle occupation vous avez ni si vous gagnez bien votre vie, ce qui naturellement m'intéresse beaucoup. J'espère que vous ne souffrez pas actuellement de difficultés matérielles, grâce à la bonté de mon inoubliable ami le Dr Diefenbach⁸⁸ ; j'ai été étonné que vous ne mentionniez pas la chose. J'ai donné votre adresse à l'avocat de Stuttgart dès février ou mars.

Et maintenant tâchez de bien vous porter et recevez les souvenirs les meilleurs de votre

R. Luxemburg.

87. Indication de « censure du 11.VI.1918, S. Oberleutn. » (lieutenant-colonel).

88. Hans Diefenbach avait légué une somme d'argent à Gertrud Zlottko.

28 juin 1918⁸⁹.

Très cher ami,

Merci mille fois pour votre œuvre⁹⁰ et pour votre lettre que j'attendais avec déjà beaucoup d'inquiétude. Je me suis bien sûr jetée immédiatement dans la lecture et je ne saurais vous dire à quel point ce fut stimulant et réconfortant. L'impression que m'avaient faite auparavant les premiers chapitres⁹¹ a été confirmée par le tout : c'est décidément votre meilleure œuvre au point de vue de l'équilibre de la composition, de la calme beauté de la langue et surtout de la force de l'esprit et de la fraîcheur qui émanent de ce travail. Je m'attends à ce que ce livre me secoue en profondeur. On ne pouvait en ce moment rien offrir de plus beau aux masses pour leur rappeler leurs meilleures traditions. [...]

Breslau, 7.VII.1918.

Ma chère Tilde, comme je suppose que tu es rentrée chez toi et que tu te sens déjà un peu reposée, je veux te remercier cordialement de tout : des livres, des cartes et des souvenirs. Le « fossile » Pfeiffer [*sic* !]⁹² m'a même fait grand plaisir. Je lis très volontiers des ouvrages anciens de valeur ; par exemple je relis sans cesse

89. Extraits.

90. Il s'agit de la biographie de Karl Marx par Mehring à laquelle elle avait collaboré (cf. vol. I, p. 390-391). Le 30 décembre 1917, lorsque Mehring lui annonça que le livre allait enfin bientôt paraître, elle lui écrivit : « Comme c'est bien que votre *Marx* soit au moins assuré et paraisse bientôt, c'est vraiment un rayon de lumière en ces temps sombres. J'espère que le livre sera pour beaucoup de gens un réconfort et un encouragement en même temps qu'un souvenir nostalgique des temps heureux où l'on n'avait pas à être honteux de se nommer social-démocrate allemand » (*Die Internationale*, n° 3, 1923, p. 69).

91. Cf. lettre à Mathilde Jacob du 3 mai 1917.

92. Il s'agit de Wilhelm Pfeffer (1845-1920), auteur d'un *Manuel de la physiologie des plantes* (2^e éd., 1897-1904) que R. L. demande dans une lettre du 21 mai à Mathilde Wurm (BAF, p. 64).

le *Kosmos* de Humboldt⁹³ bien qu'il soit totalement dépassé sur tous les points, ce qui de loin n'est pas le cas de la vieille édition de Pfeiffer. Je voudrais aussi remercier beaucoup les donateurs inconnus pour les deux volumes de Goethe. J'ai suivi le conseil de ton époux et j'ai commandé déjà plusieurs livres à la bibliothèque de la ville. On verra si elle est riche. En tout cas, ce me sera une source auxiliaire précieuse. Je sens à travers tes lettres de voyage que cette expédition t'a fait encore une fois beaucoup de bien, ce qui me réjouit sincèrement. J'ai eu une petite idée de ta conférence⁹⁴ par un compte rendu du *Stuttgarter Sozialdemokrat* ; dommage qu'on ne puisse ni écrire ni parler à ce sujet... Mais, c'est vrai, le temps des discussions sur le passé aussi est encore à venir et il faut avoir pour cela une liberté entière de mouvements. A tous égards, il n'y a pas que moi qui en suis privée...

Un commentaire à ce sujet était récemment le discours de Haase au Reichstag sur la *L.V.*⁹⁵. On peut à peine croire que de telles choses soient possibles !

Mais, en fin de compte, pourquoi pas ? En fait, il ne faut s'étonner de rien en ce domaine.

Ne prends-tu pas de vacances cet été ? Donne bientôt de tes nouvelles. Je t'envoie mes cordiales pensées.

Ta R.

401. A Marta Rosenbaum

Breslau, 21.VII.1918⁹⁶.

Ma chère petite Marta, comme il y a longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles ! J'ai une envie nostalgique de recevoir un mot affectueux de vous. Il est vrai que moi non plus, depuis

93. Alexander von Humboldt (1769-1858), auteur de nombreux ouvrages de géographie, de sciences naturelles, de géologie, etc. Grand voyageur, il entreprit des expéditions scientifiques en Amérique du Nord et du Sud, en Asie, etc. Son ouvrage le plus célèbre est le *Kosmos* (5 volumes, 1845-1862).

94. Il s'agit probablement de sa conférence sur Proudhon.

95. Il s'agit très probablement d'une réponse de Hugo Haase aux attaques contre la politique antibolchevique de l'USPD (et du SPD) auxquelles s'était livré F. Mehring dans une série d'articles parus dans la *Leipziger Volkszeitung* entre mai et juin 1918 et intitulés « Les Bolcheviks et nous » (*Die Bolschewiki und wir*).

96. Carte postale.

longtemps, je n'ai pas donné signe de vie, mais ces derniers temps j'ai eu de telles corvées de lettres avec mon éditeur au sujet de mon livre sur Korolenko que j'ai dû réduire à l'extrême ma correspondance habituelle. Cependant, j'aurai bientôt cela derrière moi et j'espère apprendre plus souvent comment vous allez. Qu'en est-il advenu de votre voyage à Vienne ? Et votre santé ? Comment vont votre mari, M^{lle} Annette et M^{lle} Mathilde ? Dites-moi aussi, je vous prie, si vous voyez souvent notre Vieux Monsieur⁹⁷ et comment il se porte. Il écrit très rarement et des lettres peu réjouissantes. A vrai dire, il y a peu de raisons de se réjouir. J'aimerais pourtant apprendre que vous êtes aussi en train et courageuse que je vous le souhaite de tout cœur. Bien à vous, comme toujours, avec mille souvenirs affectueux.

Rosa L.

402. *A Luise Kautsky*

Breslau, 25.7.1918⁹⁸.

Très chère Loulou,

Ce matin je me suis levée à quatre heures et demie, j'ai longuement contemplé les petits nuages d'un blanc-gris, très haut dans le bleu du ciel, la cour de la prison, silencieuse et encore endormie ; puis j'ai soigneusement passé en revue mes pots de fleurs, j'ai changé l'eau, trouvé un nouvel arrangement pour mes vases et mes verres toujours pleins de fleurs coupées et de fleurs des champs et maintenant, à six heures du matin, me voici assise à mon bureau pour t'écrire une lettre.

Hélas ! Mes nerfs, mes nerfs ! je n'arrive pas à dormir. Même le dentiste, que je suis allée trouver récemment, a fait soudain cette remarque — et pourtant j'étais sage comme un agneau : « Dites-donc, il semble que les nerfs sont tout à fait à plat ? » Mais qu'est-ce que ça peut fiche !

Avoue-le donc, sacrée incorrigible : tu as déjà douté mille fois de moi et conçu de mauvaises pensées à mon sujet parce que je ne t'ai pas écrit de si longtemps ?... Comme le vaillant chevalier du conte fait pour les dragons, il me faut toujours te regarder

97. Mehring.

98. Dernière lettre de Rosa Luxemburg à Luise Kautsky que nous possédions, sans cachet de l'administration.

droit dans les yeux ; si je détourne les yeux une seconde, c'en est fait de moi. Naturellement, entre-temps, j'ai pensé à toi des milliers et des milliers de fois et, avec « une pointe de sadisme », j'ai souri à part moi de ton manque de confiance dont je me doutais qu'il renaissait ; mais il m'était impossible d'écrire. D'autre part, bombardée d'épreuves à corriger et poursuivant assidument le dialogue avec Kestenberg, j'avais déjà bien rempli mon compte de lettres, d'autre part... « en dehors de ça⁹⁹ ». A présent Kestenberg est en Suisse, l'imprimerie fait également une pause — dont j'ignore la raison — dans son offensive à coups d'épreuves, et moi je pense au 11 août qui s'approche¹⁰⁰... Cette fois je veux savoir à l'avance l'endroit où mes pensées doivent te chercher le jour de ton anniversaire. Es-tu à Berlin, es-tu allée à Vienne, pars-tu en vacances quelque part, comment te sens-tu ? J'aimerais avoir des informations sur ces points *et quibusdam aliis*¹⁰¹.

Depuis longtemps, Clara est muette ; elle ne m'a même pas remerciée de ma lettre d'anniversaire, ce qui chez elle ne s'est jamais vu. Je sens monter une angoisse que je ne parviens pas à réprimer. Peux-tu imaginer quel malheur ce serait s'il était arrivé quelque chose à l'un de ses fils ou, pire encore, aux deux ? Tous deux sont actuellement au front et on y vit à présent de mauvais jours...

J'ai du courage pour tout ce qui m'advient. Mais supporter la peine *d'autrui*, surtout de Clara, s'il devait, « Dieu nous en garde », arriver quelque chose, pour ça je n'ai plus ni force ni courage. Mais tout ça ce sont des idées que je me fais, des fantômes...

Quand on est en prison depuis longtemps, cette psychologie gagne malgré soi : de temps en temps on est sujet à des obsessions, on s'éveille brusquement dans le silence sépulcral qui règne derrière ces grilles avec la conviction arrêtée qu'il est arrivé un malheur à tel ou tel de ceux qu'on aime le plus. La plupart du temps, il s'avère que c'était pure imagination, fantasma, parfois... non.

99. Il faut sans doute comprendre que R. L. avait du travail militant. Il est certain qu'elle rédigea une partie de la *Lettre spartakiste* n° 11 parue en septembre 1918 ; il nous paraît vraisemblable qu'elle participa également à la rédaction des deux lettres précédentes n°s 9 et 10, parues respectivement en juin et août 1918. Peut-être est-ce aussi le moment où elle commence à rédiger ses *Notes sur la révolution russe* que Paul Levi éditera après sa mort en 1922.

100. Anniversaire de Luise Kautsky.

101. Et sur toutes sortes d'autres.

A ce propos, ce matin, tandis que j'arrangeais mes fleurs avec un soin méticuleux, feuilletant à l'occasion mon atlas botanique pour y vérifier un détail quelconque, ce matin donc j'ai brusquement eu le sentiment que je m'illusionne moi-même à dessein, en me berçant de l'idée que je continue à mener une vie humaine normale, tandis que règne au vrai tout autour de moi un climat de fin du monde. Peut-être sont-ce spécialement les 200 « exécutions d'otages » de Moscou que j'ai lues hier dans le journal, qui m'ont affectée de la sorte ¹⁰²...

Mais, chérie, chassons ces pensées. Ne va pas donner dans la pusillanimité ! Courage ! Quoi qu'il puisse arriver, nous continuerons quand même d'affronter la vie ! Repose-toi sur moi, nous nous fraierons un chemin toutes les deux à force de volonté, sans oublier jamais de jouir du moindre éclair de beauté et de bonté qui subsistera.

Je joins à ma lettre une petite fleur d'un gros bouquet que je me suis payé récemment en allant chez le dentiste. Sais-tu ce que c'est ? Elle a de si jolis noms, dans la langue populaire : « Fiancée en cheveux », « Demoiselle dans la verdure », « Marguerite dans le buisson » ¹⁰³. Il faut qu'elle ait été de longue date un ornement du jardin paysan, car dans la région elle est utilisée pour protéger le bétail contre les « mauvais sorts ».

Que font tes garçons ? La fleur de jasmin de ta dernière lettre m'a fait tant plaisir que je l'ai bien conservée. Ce qui m'y fait penser, c'est de songer à l'aîné des « garçons », grand-papa Hérison ¹⁰⁴. Que devient-il ?

De Sonia ¹⁰⁵, j'ai reçu un merveilleux recueil de nouvelles flamandes parues à l'Inselverlag ¹⁰⁶. Il y a des pages qui rappellent Teniers, mais aussi Breughel : *Breughel l'Enfer*. Connais-tu ce livre ? Ecris brièvement, mais vite ! Brièvement parce que, tu le sais, je ne suis pas seule à lire les lettres.

Ah ! pour Zensi ¹⁰⁷, j'ai une jolie idée, mais il me faut attendre encore un peu.

Porte-toi bien, ma chérie, aime-moi et reste de bonne humeur. Je t'embrasse beaucoup.

Ta R.

102. Il s'agit des exécutions qui ont suivi l'insurrection des SR de gauche à Moscou les 7 et 8 juillet 1918.

103. Nous avons traduit littéralement les expressions allemandes *Braut in Haaren, Jungfer im Grün, Gretchen im Busch*.

104. Hans Kautsky.

105. Liebknecht.

106. *Flämisches Novellenbuch*, recueilli et transcrit par Friedrich Markus Huebner, Leipzig, 1918.

107. Femme de ménage des Kautsky.

403. *A Karl Liebknecht*

Breslau, 8.8.[19]18.

Cher Karl¹⁰⁸,

Au moins pour votre anniversaire, je voudrais vous envoyer le bonjour directement. Sonia me parle souvent de vous. Je ne doute pas que vous soyez toujours ferme, plein d'allant et de sérénité. A vous revoir dans des temps meilleurs !

De tout cœur,

votre R. Luxemburg.

404. *A Adolf Geck* *

Breslau, 14.9.1918¹⁰⁹.

Cher ami Adolfus,

Grand merci pour votre affectueux bonjour et aussi pour l'envoi du « Vieil Offenburgien ». Ça été pour moi une joie du cœur que de recevoir un signe de vie de vous, d'autant plus qu'il m'a montré que vous êtes toujours fidèle au poste, avec votre fraîcheur et votre gaieté d'antan. Que signifie l'expression « Marie est entrée dans l'âge souabe » ? Viendrait-elle d'avoir quarante ans¹¹⁰ ? Je pense plutôt cinquante ? En tout cas je lui envoie, fût-ce après coup, mes vœux les plus affectueux. Je serais si heureuse de recevoir des nouvelles plus détaillées de vous tous, de chacun en particulier, des garçons et des filles ! Vous avez sans doute été informés de la mort de notre cher Hans Diefen-

108. Carte postale. Au recto, on lit à gauche en bas : Dr. R. Luxemburg, Breslau, *Kommandantur*, Karlstr. A droite : Herrn Karl Liebknecht, Luckau, Strafanstalt.

109. La carte est écrite au verso et le texte se poursuit sur la moitié du recto, l'autre moitié étant réservée à l'adresse. Les deux lignes qui figurent ici après la signature sont écrites en travers, au verso. La date est de la main de Rosa Luxemburg. Le cachet de la poste indique le 17.IX.1918.

110. Sans doute allusion au dicton selon lequel les Souabes ne deviennent « sages » qu'à quarante ans.

bach. Chez moi, rien de nouveau : je suis « en taule » et je travaille, je lis et... j'attends. Je vous envoie à tous mes affectueuses amitiés. Donnez encore de vos nouvelles !

Toujours fidèlement

votre R. Luxemburg.

Kommandantur, Breslau
Karlstr. 33.

Transmettez aussi, je vous prie, le bonjour aux deux camarades Trabinger¹¹¹. La commémoration de L. Frank¹¹² était très jolie et très bien.

405. A Mathilde Jacob

18.IX.[19]18.

Ma chère Mathilde,

J'ai reçu aujourd'hui votre petite lettre de dimanche ; quant aux petites fleurs, je les avais eues dès avant-hier, je vous en remercie. La fleur violette que vous ne connaissiez pas s'appelle — comme je vous l'ai déjà écrit dans ma carte — la consoude officinale, et la petite fleur blanche striée de vert dont vous demandez le nom est la parnassie, appelée en Autriche « rose de l'étudiant » (*Studentenröschen*), en latin *parnassia palustris*. Cet envoi m'a fait un très grand plaisir car la parnassie ne se rencontre pas tous les jours, je ne l'ai jamais cueillie en Allemagne ; en revanche, je l'ai trouvée souvent en Suisse près du lac de Genève dans des prairies humides. Quand vous la verrez de nouveau, je vous prie de m'en envoyer encore ; mais, mais, mais ! je suis obligée de vous rappeler encore une fois qu'en cueillant les fleurs il ne faut jamais oublier les feuilles, surtout les feuilles proches du sol ; dans le cas présent leur forme vous aurait déjà révélé le nom de la plante. Le sanguinea jaune orne déjà depuis longtemps mon herbier, merci beaucoup.

111. Emma et Jacob Trabinger, social-démocrates badois appartenant à l'aile gauche de la social-démocratie.

112. Dr Ludwig Frank, député social-démocrate badois, un des artisans du « Burgfriede » (Union sacrée), tué au front au début de la guerre.

Je vous conseille très énergiquement de rester là-bas trois semaines entières et même, si c'est le moins du monde possible, trois semaines et demi ! Et pourquoi ne serait-ce pas possible ? Puisque M^{lle} J.¹¹³ vous remplace dans les cas difficiles, comme vous l'écrivez vous-même, elle le fera sûrement une demi-semaine ou une semaine de plus. J'ai très nettement l'impression que vous êtes loin d'être vraiment reposée ; si vous interrompez vos vacances trop tôt, leur effet bénéfique cessera très tôt de se faire sentir. Je vous en prie, soyez une fois (!) raisonnable, secouez-vous et accordez-vous encore quelques jours supplémentaires ! Je m'en réjouirais infiniment ! Ecrivez-moi en tout cas bientôt dans quel sens vous vous êtes décidée et jusqu'à quand les lettres peuvent vous atteindre à Schreckendorf.

Ici depuis lundi il fait une chaleur comme en plein été. Ce soir il faisait même si lourd que je m'attendais à un gros orage. Bien que d'habitude je maudisse la chaleur parce qu'elle accentue encore les détestables odeurs qui flottent autour de la prison, cette fois je bénis chaque journée en pensant à vous et à vos chères heures de farniente au soleil. Je souhaite qu'il reste encore un peu de ce beau temps pour les jours que vous voulez me consacrer sur le chemin du retour¹¹⁴.

En espérant bientôt une autre petite lettre, je vous embrasse mille fois.

Votre Rosa.

406. *A Mathilde Jacob*

10.10.1918.

Ma chère Mathilde,

Excusez-moi de ne répondre qu'aujourd'hui à votre affectueuse carte. Il y a actuellement dans l'air une telle tension que, dans l'attente où je suis de sortir bientôt, je n'ai presque plus la patience d'écrire des lettres. Merci également pour les petites boîtes et pour la minuscule paysanne du Spreewald : elle m'a

113. Probablement Fanny Jeziarska.

114. Mathilde Jacob passait toujours ses vacances à proximité des prisons de R. L.

beaucoup divertie. J'ai enfin eu des nouvelles de Medi¹¹⁵ : elle part cette semaine pour Berlin où sa sœur est toujours en bonne santé. Je joins un premier bonjour pour Medi que vous voudrez bien lui transmettre.

Je pense que je partagerai bientôt la solitude de Medi à Südende. Je ne vois pas du tout comment nous organiserons notre vie à deux [dans mon logement], mais je pense que ça sera très bien. Ce mois-ci, je me sens beaucoup plus d'allant et j'ai plus de capacité de travail que le mois précédent. Pourvu que ça dure un peu ! J'ai reçu une carte de Luise¹¹⁶. Elle est de nouveau à Prague, mais se prépare à rentrer. Sonia n'écrit pas, mais je la comprends : elle attend sans doute la libération de Karl¹¹⁷ avec une telle impatience qu'elle n'a guère envie de penser à autre chose.

Regardez quelle personne pratique je suis : le peignoir blanc en laine bouclette que vous m'avez récemment expédié ou apporté et qui n'était déjà plus « présentable », je l'ai dé cousu, l'ai fait reteindre couleur bleu et je suis en train de le remettre en état : me voilà soudain en possession d'un vêtement neuf qui ne manque vraiment pas d'allure ! J'y prends un plaisir énorme ! Dame Schlich¹¹⁸ m'a encore fait porter une quantité de fleurs — Dieu seul sait à quelle occasion —, une magnifique bruyère en pot, des violettes qui embaument, une rose, des rameaux de boule-de-neige, et les œillets que vous m'avez donnés en partant sont encore beaux et frais !

Mes pigeons continuent de me rendre de fréquentes visites : j'ose à peine imaginer ce qu'il adviendra d'eux quand je vais m'en aller d'ici...

Je vous embrasse mille fois et salue bien votre mère et M^{lle} Gretchen.

Votre R.

115. Medi [Marta] Urban, future épouse de Hans Kautsky junior (cf. lettre à Luise Kautsky du 18 septembre 1915 et lettre à Hans Diefenbach du 1^{er} novembre 1914, note 57). R. L. écrit d'ailleurs à son propos le 14 août 1918 :

« J'ai reçu aujourd'hui de Medi les premières brèves nouvelles, sa sœur a ajouté un mot. A vrai dire, je n'étais pas très contente de votre idée de conseiller à Medi de s'installer chez moi à Berlin avec sa sœur. Je cherchais précisément à faire sortir Medi de son milieu viennois, c'était là en fait le but de tout ce déménagement. Peut-être n'en sera-t-il rien ? On a le temps. Au reste, je ne connais absolument pas la sœur de Medi » (BMJ, p. 230).

116. Kautsky.

117. Karl Liebknecht fut libéré quelques jours plus tard, le 23 octobre.

118. Cf. ci-dessous lettre à Mathilde Jacob du 4 novembre 1918, note 124.

407. *A Sonia Liebknecht*

Breslau, 18 octobre 1918.

Ma Sonitchka chérie,

Je vous ai écrit avant-hier. Jusqu'à présent, je n'ai pas de réponse à mon télégramme au chancelier du Reich¹¹⁹, ça peut durer encore quelques jours. Mais en tout cas une chose est sûre : je suis dans une telle disposition d'esprit que recevoir la visite de mes amis sous surveillance est devenu pour moi impossible. J'ai tout supporté des années durant avec grande patience et, dans d'autres circonstances, je serais restée tout aussi patiente des années encore. Mais, maintenant que s'est produit un changement général de situation, dans ma psychologie aussi il y a eu une fêlure. Les entretiens sous surveillance, l'impossibilité de parler de ce qui m'intéresse vraiment me pèsent déjà tant que je préfère renoncer à quelque visite que ce soit, jusqu'à ce que nous puissions nous revoir en individus libres.

Cela ne peut plus durer longtemps, pas vrai ? Si Dittmann¹²⁰ et Kurt Eisner¹²¹ sont libérés, ils ne pourront me garder plus longtemps en prison et Karl lui aussi sera bientôt libre. Il vaut donc mieux attendre de nous revoir à Berlin.

D'ici là mille amitiés.

Toujours votre Rosa.

408. *A Mathilde Jacob*

Breslau, 4.11.1918¹²².

Ma chère Mathilde,

Tout d'abord je pensais que j'allais sortir d'un instant à l'autre et n'avais du coup absolument pas la patience d'écrire des lettres.

119. Le prince Max von Baden qui avait, au début octobre, formé un cabinet de coalition auquel participaient les dirigeants social-démocrates Scheidemann et Ebert.

120. Wilhelm Dittmann (cf. vol. I, p. 399) avait été arrêté pour sa participation aux grèves de janvier-février 1918. Il fut libéré en octobre.

121. Kurt Eisner (cf. vol. I, p. 400). Arrêté et libéré dans les mêmes circonstances que Dittmann.

122. C'est l'avant-dernière lettre du recueil des *BMJ*. La dernière est un bref billet daté du 7 novembre où il n'est absolument pas question de la libération de R. L.

Voilà pourquoi je vous ai laissée si longtemps sans nouvelles. A présent, je vois que l'affaire traîne fort en longueur et je m'empresse de reprendre contact avec vous — au moins épistolairement.

Votre dernière lettre et votre petit envoi m'ont procuré une joie incroyable. Les petits pois sont arrivés tout à fait à propos. Mes pigeons sont en train de muer et ont besoin d'une nourriture plus riche que celle que je peux leur offrir d'ordinaire. Ils m'assiègent actuellement tous les quatre dans ma cellule, se posent devant moi sur mon bureau, sur le dossier de ma chaise et sur mon assiette quand je m'apprête à manger. Je ne peux pas imaginer ce qu'ils vont dire quand je disparaîtrai tout à coup, un beau jour, sans laisser de traces. Maligne et pratique comme je suis, j'ai commencé par mettre de côté le chocolat, y compris celui que vous m'aviez envoyé la dernière fois, pour quand je vivrai à Südende, en jurant de ne pas y toucher. Mais, comme les perspectives ont changé, mon caractère a flanché et j'ai quand même « touché » au chocolat.

Je vous en prie : ne vous éreintez pas à faire le ménage chez moi. Vous voyez, ça ne presse pas. Malgré tout, j'aimerais bien expédier petit à petit les lourdes caisses de livres, mais il n'y a personne chez moi pour en assurer la réception (je ne désire pas tenter de renouer avec M^{me} Sachtler). Sans doute la pauvre Medi se consume-t-elle d'impatience à Vienne¹²³. Je lui envoie aujourd'hui même quelques lignes sans savoir si le courrier pour Vienne est acheminé.

M^{me} Schlich¹²⁴ m'a fait présent la semaine dernière de trois splendides gros chrysanthèmes jaunes et aujourd'hui de violettes et de muguet qui embaument ! Elle est d'une prodigalité incorrigible.

Comment va votre chère mère ? J'écris par le même courrier une carte à M^{lle} Gretchen. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles ! Je vous embrasse mille fois.

Votre R.

Excusez l'enveloppe toute cabossée : j'utilise les derniers restes.

123. Cf. lettre du 10 octobre 1918, note 115.

124. La dame qui préparait les repas de Rosa Luxemburg et acheminait également une partie de sa correspondance qu'elle soustrayait ainsi à la censure de la *Kommandantur*. Elle était l'épouse d'un militant social-démocrate local (cf. lettre à Mathilde Jacob du 6 août 1917, note 292).

409. *A Paul Löbe **

[Breslau, soir du 8 novembre 1918 ¹²⁵.]

Je suis dans le bureau des ouvriers des transports ¹²⁶, Rossplatz 23. Vous pouvez venir me voir à n'importe quelle heure ¹²⁷, cette nuit ou demain matin *avant* la réunion ¹²⁸. Il est *absolument* indispensable que nous nous mettions d'accord avant la manifestation.

R.

410. *Télégramme à Clara Zetkin*

[Berlin], 14 novembre ¹²⁹.

Mille amitiés. Venue pour moi totalement impossible. Ne peux charger ma conscience de ta venue ici. Suis absolument contre ton voyage. Réponds télégraphiquement, si pouvons nous entendre par lettre exprès ou si Levi ¹³⁰ doit venir te voir. Baisers et amitiés. Réponse et lettres à Mathilde ¹³¹. J'essaie de t'atteindre par téléphone.

Rosa.

411. *A Franz et Eva Mehring*

Hôtel Moltke, Berlin,
18 novembre 1918.

Chers amis,

Je ne saurais vous dire combien je suis navrée de n'avoir pas encore pu me précipiter chez vous pour vous serrer la main.

125. Billet non daté. Date établie d'après le contenu.

126. Un certain nombre de termes sont écrits en abrégé : ouvriers, réunion, manifestation.

127. Rosa Luxemburg vient tout juste de quitter la prison de Breslau.

128. Elle veut discuter avec Löbe du déroulement de la manifestation prévue à Breslau pour le lendemain matin, 9 novembre. Elle téléphona le 9 au matin de chez Schlisch à Mathilde Jacob pour la prévenir de sa libération.

129. R. L. est arrivée à Berlin le 10 novembre 1918 en train.

130. Paul Levi.

131. Mathilde Jacob.

Mais, depuis que je suis descendue du train à Berlin, je ne parviens même pas à mettre les pieds chez moi à Südende et j'habite à l'hôtel. Vous pouvez donc vous rendre compte à quel point l'agitation d'ici me dévore. Mon premier souci a été de faire enfin sortir le journal. Et maintenant je brûle d'entendre votre avis, de bénéficier de vos conseils. Nous avons tous été ravis d'apprendre de l'ami X que votre collaboration et votre nom enrichiront bientôt la *Fahne*¹³². C'est ce que j'attends avec beaucoup d'impatience. J'espère pouvoir faire enfin un saut chez vous dans les tout prochains jours. J'ai été heureuse d'apprendre que votre santé va bien et que vous êtes de bonne humeur, que vous avez plein de cœur à l'ouvrage. Le cher, le gentil¹³³... nous aide et travaille avec la plus grande abnégation ; sa collaboration de chaque instant est indispensable. Pour l'instant, en toute hâte, ces amitiés brèves et très chaleureuses, à vous revoir bientôt !

Votre Rosa Luxemburg.

412. A Clara Zetkin

18.XI.[19]18.

Mon adresse : Berlin, hôtel Moltke.

Ma très chère, deux lignes seulement, en toute hâte. Depuis que je suis descendue du train, je n'ai pas encore mis le pied dans mon appartement. Pendant tout le temps jusqu'à hier, on a fait la chasse au journal *Die rote Fahne*. Paraîtrait-il, ne paraîtrait-il pas ? Du matin au soir la bataille tournait autour de ce point. Enfin il sort¹³⁴.

Il faut que tu fasses preuve d'indulgence envers lui. Techniquement, il n'est pas encore à la hauteur. Tout ça viendra peu à peu. Mais, surtout, je veux connaître ton jugement sur le contenu du journal. J'ai le sentiment que nous allons suivre tout à fait la même ligne¹³⁵ et cela me rend heureuse. Toutes mes pensées et mon cœur sont près de toi. Ah ! si je pouvais venir te voir, pour un jour ! Mais cela ne sera possible que lorsque les

132. *Die rote Fahne*, voir lettre du même jour à Clara Zetkin ainsi que NETTL, p. 700-701.

133. Il ne nous a pas été possible d'établir quelles sont les deux personnes dont les noms ont été vraisemblablement omis lors de la publication de cette lettre en 1923.

134. Cf. sur cette question les documents publiés dans *Le Spartakisme*, p. 380-385. Le numéro du 18 novembre 1918 (n° 3) contenait trois articles signés de R. L.

135. La même ligne politique.

trains fonctionneront de nouveau. D'ici là, écris-moi par lettre exprès. J'attends ton article avec grande impatience : très court ! Ne te donne pas beaucoup de travail. C'est ton nom que nous voulons avoir tout de suite. Ecris quelque chose sur les femmes, par exemple ; c'est si important actuellement et ici aucun de nous n'y entend grand-chose.

Ma très chère, en toute hâte, mille amitiés.
Je t'embrasse mille fois.

Ta R.

413. *A Adolf et Marie Geck*

18.XI.1918.

Berlin, hôtel Moltke ¹³⁶
(mon adresse actuelle)

Mes chers et bien-aimés amis, proches de mon cœur,

A l'instant je reçois de Breslau l'affreuse enveloppe noire ¹³⁷. Ma main et mon cœur tremblaient déjà lorsque j'ai reconnu l'écriture et le cachet de la poste, et pourtant j'espérais encore que cette chose terrible n'était pas vraie. Je n'arrive pas à comprendre et les larmes m'empêchent d'écrire. Tout ce que vous éprouvez intérieurement, je le sais, je le ressens, nous savons tous mesurer l'horreur du coup. J'attendais tant de lui, infiniment, pour le parti et pour l'humanité. On a envie de grincer des dents. Je voudrais vous être de quelque secours et pourtant il n'y a ni secours ni consolation possibles. Mes bien chers amis, ne vous laissez pas écraser par le chagrin, ne laissez pas cet affreux événement masquer le soleil qui brille toujours dans votre maison. Nous sommes tous soumis au destin aveugle ; la seule chose qui me console est la pensée amère qu'à mon tour peut-être je serai expédiée dans l'autre monde par une balle de la contre-révolution qui est partout à l'affût. Mais, aussi longtemps que je vivrai, je resterai liée à vous par l'affection la plus ardente, la plus fidèle

136. Jusqu'à la fin du mois, R. L. logea dans différents hôtels avant de regagner son appartement de Südende.

137. Annonçant que le fils des Geck, Brandel, venait d'être tué au front dans les derniers combats dans l'est de la France.

et la plus intime, et je tiens à partager avec vous chaque souffrance et chaque chagrin.

Mille pensées.

Votre Rosa L.

Mes condoléances les plus affectueuses et mes pensées les meilleures.

Votre K. Liebknecht.

414. *Télégrammes à Clara Zetkin*

18 novembre [1918].

Envoie-moi immédiatement pour *Rote Fahne* tout petit article avec signature. Sujet à ton choix. Souhaiterions sur femmes. Mille amitiés. Rosa. Hôtel Moltke.

21 novembre [1918].

Mille mercis pour lettre et article. Complètement d'accord avec ton point de vue. Recevras bientôt lettre de tous. De tout cœur. Rosa.

415. *A Clara Zetkin*

Berlin, 24.11.1918.

Mon adresse provisoirement Mathilde¹³⁸.
(Je ne suis toujours pas allée chez moi !!!)

Ma très chère, au lieu de la longue lettre qui est prête dans mon cœur, ces quelques pauvres lignes. L'essentiel : je voudrais naturellement te voir et te parler. M'échapper d'ici pour deux jours, je ne le pourrai que dans deux semaines à peu près, si

138. Mathilde Jacob.

entre-temps Thalheimer¹³⁹ et Hörnle¹⁴⁰ sont arrivés ici, pour nous aider au journal. Nous avons en effet à peine le temps de réfléchir, en plus, il y a le terrible manque de place (d'autant que la chronique-feuilleton nous met à présent fort à l'étroit !). Tu as vu que même dans ton article¹⁴¹ nous avons été obligés de couper quelques phrases, sinon le numéro n'aurait tout simplement pas pu être bouclé. Nous envisageons déjà soit de paraître sur six pages, soit de sortir deux éditions par jour, mais il faut naturellement plus de monde et nous attendons avec impatience Thal[h.]eimer et Hörnle, car il faut aussi des forces pour le journal des soldats et celui des jeunes¹⁴².

Passons à la propagande parmi les femmes ! Nous sommes comme toi convaincus de son importance et de son urgence. Au cours de la première séance de notre cercle¹⁴³, nous avons décidé, sur ma proposition, de publier aussi un journal féminin et de te voler à cette fin (ou plus exactement par ce moyen) à la Leipziger¹⁴⁴. (Du reste la L.V.¹⁴⁵...)

139. August Thalheimer (1884-1948), rédacteur en chef de plusieurs journaux social-démocrates avant 1914, membre du groupe « Internationale » puis de la Centrale de la Ligue Spartacus lors de son congrès de fondation le 11 novembre 1918, membre du Conseil des ouvriers et des soldats de Stuttgart, dirigeant du PCA, membre de sa Centrale jusqu'en 1924 où il en fut exclu. Il vécut en URSS de la fin de 1923 à 1928. Il fonda alors avec Brandler le Groupe d'opposition communiste, fut exclu du PCUS, émigra en France en 1933 puis à Cuba en 1940 où il mourut.

140. Edwin Hörnle (1883-1952), ancien vicaire, rédacteur à la *Schwäbische Tagwacht* de 1912 à novembre 1914, auteur de poèmes et de chansons révolutionnaires, spartakiste ; il fut envoyé sur le front de l'Ouest en 1916 après avoir été arrêté pour son activité militante. Membre du Conseil des ouvriers et des soldats de Stuttgart, membre du PCA dès sa création, il y fut spécialiste des questions agraires. Emigré à Moscou en 1933, il rentra en Allemagne en 1945 et vécut en RDA.

141. Clara Zetkin : « Der Revolution ... der Frauen Dank », *Die rote Fahne*, n° 7, du 22 novembre 1918, p. 1.

142. Les spartakistes n'ont pas eu le temps de réaliser tous ces desseins. Ils ont réussi à publier un journal destiné aux jeunes : *Die junge Garde*, dont le n° 2 est daté du 4.XII.1918.

143. Très probablement, le Comité directeur de la Ligue spartakiste.

144. *Leipziger Volkszeitung* (journal USPD) dont Clara Zetkin éditait le supplément féminin, depuis que la direction du SPD l'avait évincée de la direction du journal féminin social-démocrate *Die Gleichheit* (L'Égalité) qu'elle avait rédigé jusqu'en 1916.

145. Ici, la lettre s'interrompt. Le feuillet suivant n'a pas été retrouvé.

29 novembre [1918].

Très chère,

Je n'en puis plus, non seulement de travail et de bousculade, mais aussi à cause du souci que je me fais pour la *Rote Fahne* où tant de choses manquent encore et où tant de choses sont mauvaises. Thalheimer nous aide avec un zèle touchant, mais, sur le plan rédactionnel, il manque encore un peu d'expérience et le brave Rück¹⁴⁶ est encore très jeune. Sa dernière note signée Juvenus, qui a été naturellement insérée à mon insu, avec sa polémique maladroite contre les indépendants, a failli me valoir une attaque. J'ai pris des dispositions pour que de tels faits ne se reproduisent pas.

En général, de tous côtés, et surtout du côté des indépendants, on n'entend qu'une seule opinion : on dit que la *Rote Fahne* est le seul journal socialiste de Berlin. Tous ses partisans sont extrêmement déçus de la *Freiheit*¹⁴⁷. Récemment, tant à la réunion du Comité directeur pour le Grand-Berlin qu'à la Commission de la presse¹⁴⁸, on s'est livré à une attaque générale et sévère de la *Freiheit*, à laquelle on opposait la *R.[ote] F.[ahne]* en la citant en exemple. Seuls Haase et Hilferding¹⁴⁹ (le rédacteur en chef) l'ont faiblement défendue. Däumig, Eichhorn¹⁵⁰, etc., affirment qu'ils sont tout à fait sur nos positions, de même Ledebour¹⁵¹, Zietz¹⁵², Kurt Rosenfeld¹⁵³ et... les masses ! Cette gauche

146. Fritz Rück, militant spartakiste de Stuttgart, fera partie du SAP (Parti socialiste ouvrier).

147. Organe officiel de l'USPD qui paraît à Berlin à partir du 16 novembre 1918.

148. De l'USPD.

149. Dirigeants de l'USPD. Son président, Hugo Haase, est à cette date co-président, avec Ebert, du Conseil des commissaires du peuple dont Scheidemann fait partie.

150. Membres influents de l'USPD qui se situent à l'aile gauche du parti. Emil Eichhorn occupe les fonctions de préfet de police de Berlin, il sera mis à pied le 4 janvier 1919. Pour E. Däumig, voir lettre à la rédaction du *Vorwärts*, juin-juillet 1916, note 43.

151. Georg Ledebour est alors membre du Comité directeur de l'USPD et se situe à l'aile gauche de ce parti.

152. Luise Zietz, membre du Comité directeur de l'USPD.

153. Kurt Rosenfeld est devenu en novembre 1918 ministre dans le gouvernement prussien.

non seulement approuve notre critique, mais nous reproche, en partie, de ne pas les critiquer assez, les indépendants. Très manifestement ils n'ont qu'une envie : se libérer dès que possible du fatal appariement avec les scheidemaniens et marcher avec nous. Voilà pourquoi nous exigeons la tenue du congrès¹⁵⁴.

Parlons maintenant de notre *Fahne*. On a décidé d'éditer un supplément hebdomadaire d'un demi-placard en guise de journal féminin. C'est toi qui dois faire ça. Fais comme tu l'entends. Nous imaginons un supplément qui ne traiterait pas de questions théoriques — dans le style du supplément de la *L.[eipziger] V.[olkszeitung]* —, mais serait populaire, ferait de l'agitation, à peu près dans le genre de la *Rote Fahne*. Naturellement, c'est à toi qu'il incombe de pêcher dans la presse la matière dont tu as besoin. Nous te demandons de publier dans chaque numéro un édito sur une colonne et demie, puis toutes sortes de rubriques et d'informations sur l'étranger, l'Allemagne, le mouvement féminin bourgeois, l'économie, etc. Prends les collaborateurs que tu juges bon, mais choisis des gens qui sont officiellement sur nos positions (par exemple pas Zietz ni M.[athilde] Wurm, car ça produirait actuellement quelque confusion). Nous entretenons personnellement avec elles les meilleurs rapports, mais nous voulons attendre qu'elles rejoignent ouvertement nos rangs, ce qui paraît inévitable¹⁵⁵. Donc, je crains que n'entrent en ligne de compte que Käte D.[uncker], Regina Ruben¹⁵⁶ et — je ne sais qui encore. Naturellement, c'est sur toi que retomberait l'essentiel du travail ; au reste, décide toi-même, tu verras bien comment t'en tirer. (Pécuniairement, notre groupe est en mesure de supporter tous les

154. Congrès de l'USPD. Jusqu'à la fin décembre, les spartakistes font nominalement partie de l'USPD. R. L. demande la convocation du congrès dans un article intitulé « Parteitag der Unabhängigen SP » (Le Congrès du PS indépendant) paru dans la *Rote Fahne*, n° 14, 29 novembre 1918, p. 1. Dans les *Gesammelte Werke* (vol. 4, Berlin, Dietz, 1974, p. 423-424) de R. L. figure une violente attaque contre l'USPD signée Juvenus, intitulée « Der Weg zum Nichts » (Le chemin qui ne mène à rien) paru dans la *Rote Fahne* du 28 novembre 1918, n° 13. Or, d'après la présente lettre, il semblerait plutôt que cet article soit de Fritz Rück.

155. Une partie des indépendants fusionnera avec les communistes, mais seulement à la fin de 1920.

156. Militantes spartakistes. Käte Duncker, née Döll, épouse de Hermann Duncker (1871-1953), institutrice, milita dans le mouvement des femmes social-démocrates. Elle participa à la Conférence internationale des femmes socialistes à Berne en mars 1915, collabora à la rédaction des « Directives » du groupe « Internationale », représenta les spartakistes à la Conférence socialiste internationale de Stockholm du 5 au 12 septembre 1917. Elue à la Centrale de la Ligue Spartacus le 11 novembre 1918, elle appartint à la Centrale du PCA jusqu'en octobre 1919. En 1939, elle émigra aux Etats-Unis et rentra en Allemagne en 1947.

frais nécessaires et même de te verser, comme à nous tous, un traitement.) Encore une difficulté ! Tous ces plans dépendent du papier, pour lequel nous devons nous battre chaque jour. En tout cas, ce n'est qu'une question de semaines, peut-être de jours d'ici que nous puissions paraître sur six pages et publier notre supplément féminin. Mais surtout réponds immédiatement : dis si tu es d'accord avec ce plan et comment tu penses faire, c'est-à-dire si nous devons préparer quelque chose pour t'aider.

Ta proposition de tracts est acceptée par tous. Rédige le premier dès que tu pourras. Seule condition : bref ! On ne nous donne pas en effet de papier pour des tracts grand format. Donc ne compte que sur deux pages. Nous attendons le manuscrit. Ce doit être un tract de caractère général sur les ouvrières et la révolution.

En outre, nous voulons créer dans la *R.[ote]* *F.[ahne]* une rubrique quotidienne de un tiers à une demi-colonne, « Nouvelles du mouvement des femmes », qui pour l'essentiel contiendrait de petites informations, de temps en temps un billet, etc. C'est Käte *D.[uncker]* qui doit se charger de cette rubrique. Mais seulement quand nous paraîtrons sur six pages.

Si tu savais tout ce que j'aurais à te raconter et la vie que je mène ici — un véritable enfer ! Hier à minuit je suis allée chez moi pour la première fois et uniquement parce que tous les deux — Karl¹⁵⁷ et moi — nous avons été expulsés de tous les hôtels du quartier (autour de la Potsdamer Platz et de la gare d'Anhalt¹⁵⁸) !

Mille amitiés, il faut que je m'arrête. Je t'embrasse.

Ta R.

On m'apprend à l'instant qu'il n'y a pas de difficulté à avoir le papier pour le supplément féminin. On peut donc commencer dès que tu seras prête. Encore une fois amitiés et baisers !

157. Liebknecht.

158. Quartiers centraux de Berlin. R. L. habitait la banlieue sud-ouest (à Südende). Selon le témoignage de Mathilde Jacob, il n'était pas question d'habiter dans son appartement de Südende : « Tous les camarades croyaient qu'ils devaient habiter tous près les uns des autres pour pouvoir se réunir rapidement. Dès les premiers jours, on prit donc ses quartiers dans des hôtels. On s'y installa en vainqueurs, mais bientôt on fut mis à la porte du premier hôtel, où presque tout le monde habitait : c'était l'hôtel Excelsior de la gare d'Anhalt. Alors, tous les jours il fallait se mettre en quête d'un nouvel hôtel » (NETTL, p. 739).

[Fin novembre-début décembre 1918 ¹⁵⁹.]

[...] Si notre parti ¹⁶⁰ est plein d'enthousiasme pour le bolchevisme et qu'il a pris en même temps position contre la paix de Brest que les bolcheviks ont signée ¹⁶¹ et contre leur campagne sur le mot d'ordre d'« autodétermination des peuples ¹⁶² », alors cet enthousiasme s'allie à un esprit critique — et que pouvons-nous souhaiter de plus ?

J'ai partagé toutes tes réserves et tes scrupules, mais je les ai abandonnés sur les points les plus importants, et sur bien des points je ne suis pas allée aussi loin que toi ¹⁶³. Certes, le terrorisme est la preuve d'une grande faiblesse, mais il est dirigé contre les ennemis intérieurs qui fondent leurs espérances sur l'existence d'un capitalisme en dehors de la Russie et dont ils reçoivent soutien et encouragement. Que la révolution européenne éclate, et les contre-révolutionnaires russes perdront non seulement ce soutien mais également — et c'est plus grave — tout leur courage. La terreur bolchevique est donc avant tout l'expression de la faiblesse du prolétariat européen. C'est un fait que la nouvelle situation agraire ¹⁶⁴ qui vient d'être créée est le point faible de la révolution russe, et c'est là que le bât blesse. Et il s'avère encore une fois que la plus grande révolution ne peut guère accomplir que ce qui a déjà atteint son point de maturité. Seule la révolution européenne pourra remédier à ce point faible. Et elle arrive ! [...]

159. Extraits. C'est Adolf Warski qui indique la date approximative et il ajoute que cette notice en polonais lui a été transmise par un soldat allemand.

160. La SDKPiL. Ce billet était une réponse aux informations que Warski lui avait communiquées sur l'activité du parti.

161. La paix de Brest-Litovsk entre la Russie d'une part, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie, de l'autre, fut conclue le 3 mars 1918. La Russie soviétique consentait à être amputée, les troupes allemandes restant sur les territoires occupés par elles. Ce traité fut annulé par la révolution de novembre en Allemagne.

162. Cf. R. L., « Fragment sur la guerre, la question nationale et la révolution », *Œuvres*, II, p. 91-100.

163. Cf. R. L., « La Révolution russe », *Œuvres*, II, p. 55-90.

164. Les bolcheviks avaient partagé les terres, ce qui pour R. L. était un pas en arrière : elle était favorable à la collectivisation.

418. *A V. I. Lénine* *

20.12.[19]18.

Cher Vladimir,

Je profite du voyage de l'oncle¹⁶⁵ pour vous envoyer à tous les amitiés de notre famille¹⁶⁶, de Karl, de Franz¹⁶⁷ et des autres. Dieu veuille que l'année qui vient voie se réaliser tous nos vœux.

Meilleurs souhaits !

L'oncle vous dira comment nous allons.

En attendant, poignée de main et salutations cordiales.

Rosa.

419. *A Clara Zetkin*

25 décembre [1918].

Très chère Clara,

C'est aujourd'hui, depuis Breslau¹⁶⁸, la première fois que je suis assise à mon bureau pour t'adresser mes vœux de bon Noël. Comme j'aurais préféré venir te voir ! Mais il ne saurait en être question car je suis enchaînée à la rédaction ; chaque jour, je suis à l'imprimerie jusqu'à minuit pour surveiller également la mise en page ; en plus, par ces temps troublés, c'est seulement à dix ou onze heures du soir que nous recevons les informations et les indications les plus urgentes, qui exigent qu'on réagisse immédiatement. Ajoute que nous avons presque chaque jour à partir des premières heures de la matinée des conférences et des

165. L'oncle : Eduard Fuchs, qui se rendit à Moscou en décembre 1918 comme émissaire des spartakistes pour informer Lénine de la situation en Allemagne et le sonder sur ses projets de formation de la nouvelle Internationale que Rosa Luxemburg estimait prématurée (cf. NETTL, p. 762).

166. C'est-à-dire les spartakistes.

167. Liebknecht et Mehring.

168. C'est-à-dire depuis sa sortie de prison.

discussions, entre-temps, en plus, les réunions publiques, et, pour changer, tous les deux ou trois jours, de « source officielle » une mise en garde pressante que des tueurs nous surveillent, Karl et moi, de sorte que nous ne devons pas coucher chez nous, mais qu'il nous faut chaque nuit chercher refuge ailleurs, jusqu'au moment où tout ça me paraît trop idiot et où je rentre tout simplement de nouveau à Südende¹⁶⁹. Voilà comment, depuis le premier instant, je vis dans une sorte de tourbillon et de presse qui m'empêche d'avoir ma tête à moi. Je n'ai qu'un tout petit espoir : nous attendons sous peu la venue de Julek Marchl.[ewski]. Alors je pourrai peut-être dételer pour un court laps de temps et venir te voir. Ça ne dépend que d'une chose : quand réussira-t-il à passer la frontière¹⁷⁰ ?

Ici la situation se tend, aussi bien vers l'extérieur — vis-à-vis des partisans d'Ebert — qu'à l'intérieur, dans l'USPD. Je suppose que tu reçois à présent régulièrement la *R.[ote] Fahne* et tu as vu que nous ne cessons de réclamer à grands cris un congrès¹⁷¹. Hier nous a été opposé un « refus » formel. Le parti est en pleine dissolution. Ströbel, Haase, Bock¹⁷² (!), la *Freiheit* demandent ouvertement qu'on trace une ligne de partage du côté de « la gauche », c'est-à-dire qu'on se démarque par rapport à nous. D'un autre côté, en province, la fusion entre l'USPD et les partisans de Scheidemann bat son plein. La Zietz¹⁷³ se comporte actuellement de façon très équivoque ; c'est elle qui a imaginé la « Conférence nationale » aux lieu et place du congrès et qui l'a ainsi torpillé.

Mardi¹⁷⁴ ! hier, s'est naturellement produite encore une « perturbation révolutionnaire¹⁷⁵ ». Une grandiose manifestation a eu lieu devant le château. Sur quoi une partie des manifestants s'est

169. Banlieue de Berlin où R. L. avait son domicile.

170. Interné en Allemagne en 1916, échangé contre des prisonniers de guerre allemands le 22 février 1918, Julian Marchlewski passe en Russie d'où il revient le 18 janvier 1919, à Berlin, puis il ira militer dans la Ruhr.

171. Voir lettre à Clara Zetkin du 29 novembre 1918, note 154.

172. Heinrich Ströbel, qui appartient alors à l'aile droite de l'USPD, est ministre dans le gouvernement provisoire prussien. Wilhelm Bock (1846-1931) a participé à la fondation du SPD, cordonnier, député au Reichstag, un des dirigeants de l'USPD, il fit partie du Conseil des commissaires du peuple à Gotha. Il fut à nouveau député au Reichstag de 1920 à 1930. Il rejoignit le SPD en 1922.

173. Luise Zietz (cf. *supra*, note 152).

174. C'est-à-dire le 24 décembre.

175. Cette « perturbation », c'est le conflit qui oppose à la veille de Noël le gouvernement aux marins révolutionnaires cantonnés dans le Marstall et l'ancien château royal.

spontanément dirigée vers le *Vorwärts* et l'a occupé ! On y a trouvé cachées dix-huit mitrailleuses et une auto blindée ! On m'appela alors d'urgence à une réunion et je ne suis rentrée à la maison qu'à onze heures et demie. Aujourd'hui, il me faut de nouveau aller tout de suite en ville. C'est comme ça tous les jours. Restons-en là : mes amitiés à la hâte.

Mille amitiés.

Ta ¹⁷⁶.

176. Pas de signature visible. La lettre semble interrompue une seconde fois. La dernière phrase est difficile à déchiffrer.

420. *A Marta Rosenbaum*

Berlin, 4 janvier 1919.

Ma chère, chère petite Marta, je vous envoie avec mille souvenirs enfin le premier numéro de la *Rote Fahne*¹ pour laquelle la lutte m'a tenue en haleine, tous ces derniers jours, du matin au soir. J'éprouve le besoin urgent de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Kurt me dit que vous vous êtes sentie blessée par moi². J'ai eu l'impression que le toit me tombait sur la tête.

Pendant tout le temps de notre amitié, n'ai-je pas assez mérité de confiance pour que les malentendus soient exclus ? Cela m'a fait mal. Enfin, c'est ainsi, il faut accepter cela aussi ; il faut que nous parlions ensemble, et aucune ombre ne doit subsister entre ma chère Marta au cœur d'or et moi. J'ai essayé hier de vous joindre au téléphone, mais en vain ; plus tard je n'ai pas eu une seconde de libre. Je vais voir si c'est possible de vous atteindre aujourd'hui.

En attendant, je vous embrasse avec toute ma vive et fidèle affection, en vous envoyant mille souvenirs à vous et à votre mari.

Votre R. L.

1. A partir du 31 décembre (n° 45), le journal parut avec la mention : « Organe central du Parti communiste d'Allemagne (Ligue Spartacus) ». C'est vraisemblablement à ce premier numéro que se réfère R. L.

2. Allusion à un article de la *Rote Fahne* contenant de violentes attaques contre l'USPD auquel Marta Rosenbaum était affiliée.

11.1.[19]18³.

Très chère Clara,

J'ai reçu aujourd'hui ta longue lettre, j'ai pu la lire enfin à loisir et, ce qui est encore plus incroyable, je peux y répondre. C'est qu'on ne saurait décrire la vie que je — que nous menons ici depuis des semaines, le tourbillon, le changement perpétuel de domicile, les nouvelles alarmantes continues, et, au milieu de tout ça, un travail épuisant, des réunions... A la lettre, je n'ai pas eu le temps de t'écrire ! Je ne vois mon appartement que de temps à autre pour deux ou trois heures, la nuit. Peut-être vais-je aujourd'hui réussir à t'écrire une lettre. Seulement, je ne sais par où commencer, tant j'ai de choses à te dire.

Avant tout, donc, la question de la non-participation aux élections⁴ : tu surestimes énormément la portée de cette résolution. Il n'y a pas de partisans de Rühle⁵. A la conférence⁶, Rühle n'a pas été du tout un « leader ». Notre « défaite » n'a été que la victoire d'un extrémisme un peu puéril, en pleine fermentation, sans nuances. Mais ce n'a été que le début de la conférence. Au cours de celle-ci, le contact s'est établi entre nous (la Direction centrale)⁷ et les délégués, et lorsque dans mon rapport je suis revenue brièvement sur la question de la participation aux élections⁸, j'ai senti une tout autre résonance qu'au début. N'oublie

3. Erreur manifeste. Il faut lire [19]19.

4. Au Congrès de fondation du parti communiste, une nette majorité s'était prononcée pour la non-participation aux élections (Assemblée nationale) qui eurent lieu le 19 janvier 1919.

5. Otto Rühle (1874-1943), instituteur, auteur de nombreux ouvrages de pédagogie, se situe à l'aile gauche du SPD. Député au Reichstag entre 1912 et 1918, il fut le premier à s'abstenir en décembre 1914, lors du vote des crédits de guerre. Seul Karl Liebknecht vota contre. Internationaliste, dirigeant de la gauche de Dresde, il fut co-président du Conseil d'ouvriers et de soldats en 1918. Délégué des communistes internationalistes au Congrès de fondation du PCA, il se prononça contre la participation aux élections, puis, en 1919, contre toute activité au Parlement et dans les syndicats réformistes. Exclu du PCA lors du III^e Congrès en 1920, il milita au KAPD (Parti ouvrier communiste d'Allemagne). En 1933, il émigra à Prague puis en 1936 au Mexique.

6. Il s'agit du Congrès de fondation du PCA (29.XII.1918 - 1.I.1919).

7. A la tête de la Ligue Spartacus, il y avait une Centrale de onze membres.

8. Cf. « Notre programme et la situation politique. Discours au Congrès de fondation du PCA (Ligue Spartacus) », in R. L., *Œuvres*, II, p. 101-129.

pas que les spartakistes sont, pour une bonne part, une génération neuve, sur qui ne pèsent pas les traditions abrutissantes du « vieux » parti, du parti « qui a fait ses preuves »⁹, et il faut accepter le fait avec ses lumières et ses ombres. Nous avons décidé à l'unanimité¹⁰ de ne pas faire de ce point une question essentielle et de ne pas le prendre au tragique.

En réalité, les événements actuels, qui se précipitent, rejettent tout à fait au second plan la question de l'Assemblée nationale, et, si les choses continuent comme à présent, il semble fort douteux qu'on ait des élections et une Assemblée nationale¹¹. Tu portes sur la question (je veux dire sur le caractère tragique de cette résolution) un tout autre jugement que nous parce que tu n'as malheureusement pour l'instant pas de contacts avec nous, que tu ne sais pas les détails, ou plutôt que tu ne sens pas la situation comme on la connaît, par impressions directes.

Mon premier mouvement, quand j'ai lu ta lettre et ton télégramme sur la question des élections, a été de te télégraphier : viens ici le plus vite possible. Je suis sûr qu'il suffirait que tu passes une semaine ici et que tu participes directement à nos travaux et discussions pour qu'un accord total soit établi entre nous sur les grandes et les petites questions. Mais je me vois contrainte de te dire au contraire : attends encore un peu, pour venir, que nous ayons des jours un peu plus tranquilles. Vivre dans ce tourbillon et ce danger de chaque heure, avec ces changements de domicile, cette presse et ces poursuites, cela ne te vaudrait rien et surtout il n'y a absolument pas moyen de travailler correctement ni même seulement de discuter.

J'espère que, d'ici une semaine, la situation sera plus claire, dans un sens ou dans l'autre et qu'il sera de nouveau possible de travailler régulièrement. Alors ta venue ici serait le début d'une collaboration systématique d'où résulteraient tout naturellement échanges de vues et accord.

Nota bene : nous n'avons accepté dans nos rangs aucun « borcardien ». Au contraire, B.[orchardt]¹² a été éjecté par les

9. Parti social-démocrate — l'expression est ironique.

10. Il s'agit de la direction du parti communiste désignée par le congrès.

11. R. L. est victime de l'atmosphère berlinoise. Les élections auront bien lieu le 19 janvier 1919 (huit jours plus tard) et elles se dérouleront à peu près normalement.

12. Julian Borchardt (1868-1932), rédacteur de plusieurs journaux social-démocrates, élu à la Chambre des députés de Prusse de 1911 à 1913, il publia à Berlin la revue *Lichtstrahlen* à partir de septembre 1913 autour de laquelle il rassembla pendant la guerre un petit groupe de socialistes internationalistes. A la Conférence de Kienthal, il fut le seul délégué allemand à soutenir Lénine. En novembre-décembre 1918, il fit

« communistes int.[ernationalistes] », et cela à notre demande.

Les « communistes » étaient pour l'essentiel des Hambourgeois et des Brémois¹³ : cette acquisition a sans doute des inconvénients¹⁴, mais ce sont là en tout cas des points secondaires, sur lesquels il faut passer et qui se régleront avec le progrès du mouvement.

Au total, notre mouvement se développe magnifiquement et dans tout le Reich. La séparation d'avec l'USPD était devenue absolument nécessaire, pour des raisons *politiques*, car, si les *hommes* sont toujours ceux qu'ils étaient à Gotha¹⁵, la *situation*, elle, est aujourd'hui tout à fait différente.

Les crises politiques violentes que nous vivons ici, à Berlin, toutes les deux semaines ou même plus souvent, gênent considérablement la mise sur pied d'un travail systématique de formation et d'organisation, mais elles constituent en même temps un admirable enseignement pour les masses. Et en fin de compte il faut bien prendre l'histoire comme elle se déroule...

Que tu reçoives si rarement la R.[ote] F.[ahne], c'est quelque chose d'épouvantable ! Je vais faire en sorte de te l'envoyer chaque jour. Pour l'heure, les combats continuent à Berlin, beaucoup de nos braves gars sont tombés. Meyer, Ledebour¹⁶ et (nous le craignons) Leo¹⁷ sont arrêtés.

Il me faut en rester là pour aujourd'hui. Je t'embrasse mille fois.

Ta R.

partie du groupe des communistes internationalistes. Il publia de nombreux ouvrages sur l'Union soviétique et d'économie politique. Il fit partie de l'aile gauche de l'Union des écrivains allemands et devait aller travailler à l'Institut Marx-Engels à Moscou, lorsqu'il mourut.

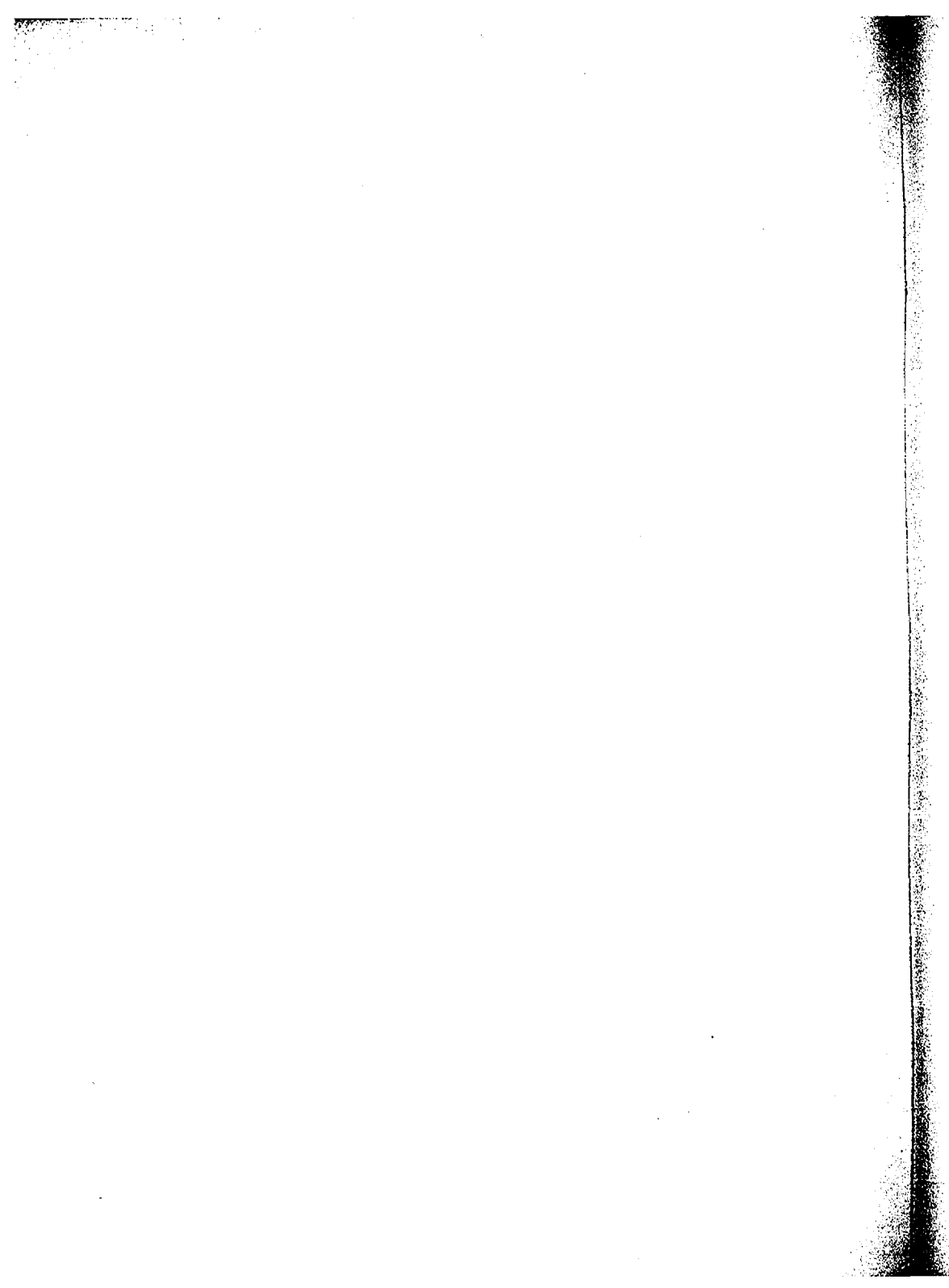
13. C'est à Brême et à Hambourg que s'était surtout développé, autour de l'hebdomadaire *Arbeiterpolitik*, le mouvement des *Linksradi kalen* qui préconisaient depuis 1917 la constitution d'un parti autonome. Lors de la création du PCA, les *Linksradi kalen* dirigés par Johann Knief et qui avaient pris la dénomination de « communistes internationalistes » avaient fusionné avec les spartakistes, sur l'insistance de Radek probablement. Ils abandonnèrent vite le PCA pour créer leur propre parti, le KAPD.

14. Spartakistes et communistes internationalistes divergeaient sur plusieurs points (attitude envers les syndicats notamment). On notera l'emploi des termes. Pour elle-même et ses amis, R. L. n'emploie pas le terme de communistes.

15. Au Congrès de fondation de l'USPD en 1917.

16. Ernst Meyer (membre de la Direction spartakiste) et Georg Ledebour (USPD) ont été arrêtés dans la nuit du 10 au 11 janvier 1919 après l'échec de l'insurrection provoquée par la mise à pied d'Emil Eichhorn de son poste de préfet de police de Berlin.

17. Leo Jogiches : l'information était inexacte, prématurée. Il fut arrêté le 10 mars 1919 et abattu.



Errata et addenda au premier volume

La parution du premier volume a rencontré divers échos. Ainsi, on nous a signalé quelques erreurs, de même qu'un certain nombre de documents inédits ou en cours de publication susceptibles de compléter notre choix.

ERRATA

Lettre 2, p. 40, n. 16 : l'indication des docks de la Villette semble inexacte. Ce pourrait être une référence aux communards emprisonnés dans les « Grandes Ecuries » et dans les « docks de Satory » à Versailles.

Lettre 21, p. 72 : d'après une lettre de Richard Fischer à Robert Seidel du 2 mars 1901, cette lettre doit être datée de mars 1901 ;

— p. 73, n. 4, lire : voir lettre 54, note 22.

Lettre 35, p. 90, n. 57 : Wilhelm Swienty, rédacteur à la *Volkszeitung* de Halle, délégué de Halberstadt au Congrès socialiste international de Paris en 1900, était le gendre de Wilhelm Liebknecht.

Lettre 87, p. 202, n. 2 : mi-décembre est erroné, il s'agit de début octobre 1904.

Les originaux des lettres 77, 78, 81, 110 ne sont pas à l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam.

Lettre 151, p. 296, n. 9 : ce texte ne doit pas figurer en note, car il s'agit du recto d'une seule et même carte postale datée par Karl Kautsky du 14 avril 1908 et sans doute expédiée le lendemain.

Lettre 168 : d'après les Archives Guesde (IISG), Jules Guesde était déjà à Berlin le 17 janvier 1910 et y était encore le 14 mars.

Lettre 181, p. 335 : la date est 17 juin et non 19 ;

— il s'agit de la Commission des sept et non de la Commission générale ;

— n. 13 : une réunion informelle de 18 représentants de la gauche allemande lors du Congrès socialiste international de Copenhague décida de déterminer une attitude commune au congrès annuel du SPD à Magdebourg le mois suivant. Parallèlement à ce congrès, ils se réunirent en « conférence extraordinaire », où l'on décida de nommer un comité permanent de liaison, la Commission des sept. L'initiative était due à Wilhelm Dittmann.

Lettre 182, p. 337 : Commission des sept, et non Commission générale ;

— p. 338 : il s'agit de Remscheid et non de Munich.

Lettre 188, p. 347, n. 62 : en fait, il s'agit de deux tournées de propagande différentes, la lettre à Leo Jogiches étant datée de manière erronée. Il faut lire en effet le 4 janvier 1912 et non le 4 décembre 1911.

— n. 63 : en fait, il s'agit du débat au Reichstag les 9-11 novembre 1911 sur l'affaire du Maroc. R. L. estima que l'attitude du groupe parlementaire social-démocrate envers la politique coloniale de l'Allemagne était trop modérée.

Lettre 198, p. 363-364 : Jules Guesde ne fit aucune utilisation des informations que lui communiqua R. L., parce qu'elles allaient à l'encontre de sa propre position. Ainsi, au Congrès de Lyon de la SFIO en 1912, il affirmait : « Trouvez-moi un congrès de

la social-démocratie allemande, un seul, dans lequel on ait donné aux travailleurs comme un programme de réforme la création de services publics, c'est-à-dire de monopoles d'Etat. »

Lettre 207, p. 373 : à la place de « contre le projet de loi de service militaire obligatoire » : « contre le projet de loi militaire ». Voir à ce propos p. 371, n. 39.

Lettre 222, p. 386, n. 90 : David-Friedrich Strauss, philosophe hégélien. Sa *Vie de Jésus* est parue en 1835.

ADDENDA

35a. *A Adolf Geck*

Friedenau, près de Berlin,
Wielandstr. 23.
18.X.[19]00.

Cher camarade,

Clara¹ m'a envoyé hier votre lettre avec l'intéressante coupure qui m'est d'ailleurs parvenue en même temps de plusieurs endroits. Merci pour votre aimable proposition de me seconder par de la documentation lors d'une *rencontre* avec notre ami Fendrich². Pour le moment, j'ai répondu par quelques lignes dans le *Vorwärts*³, mais l'affaire n'en restera sans doute pas là, car

1. Clara Zetkin.

2. R. L. avait déjà croisé le fer au Congrès de Hanovre du SPD en 1899 avec Anton Fendrich, dirigeant des révisionnistes badois et de la Commission générale des syndicats. En septembre 1900, au Congrès de Mayence, les interventions de R. L. en faveur d'une protestation plus énergique de la part du SPD contre la guerre en Chine lui avaient valu des invitations à effectuer une tournée de propagande, notamment en Allemagne du Sud. C'est à cette occasion qu'elle devait « rencontrer » Anton Fendrich. « J'ai renoué amitié avec... Geck (Offenbach) [en fait Offenburg], etc. », écrit-elle à Leo Jogiches le 21 septembre 1900 après la clôture du Congrès de Mayence (cf. *Lettres à Leo Jogiches*, t. II, p. 58-59).

3. Les bibliographies de R. L. ne mentionnent pas cet article du *Vorwärts*. On peut penser que l'objet du litige avec Fendrich est le vote du budget à la Diète de Bade par les députés social-démocrates le 28 mai 1900. La question des « élections aux Diètes » avait été débattue au Congrès de Mayence, mais R. L., souffrante, n'avait pu participer à la discussion.

Fendrich cherche manifestement, avec l'aide de monsieur A. R.⁴, à profiter largement de l'aubaine. En ce cas, je vous serais très reconnaissante de bien vouloir me faire parvenir la documentation appropriée. Je vous prie aussi instamment d'avoir l'amabilité de bien vouloir me faire parvenir d'autres assertions éventuelles de notre ami commun dans son journal⁵.

J'attends votre brochure avec impatience⁶ ! Mais je ne vous envie pas de la nécessité où vous vous trouvez d'avoir à travailler quotidiennement avec de telles personnalités !

Mes salutations les meilleures.

Votre Rosa Luxemburg.

4. Il s'agit sans doute d'August Rudt.

5. Sans doute le *Volksfreund* de Karlsruhe. En effet, le débat se poursuivit. Le 24 février 1901 eut lieu à Offenburg une réunion des social-démocrates du Land de Bade qui tenta de justifier le vote du budget du Land. R. L. publia un article dirigé contre Fendrich et ses partisans : « Die badische Budgetabstimmung », *Neue Zeit*, XIX, 1, p. 14-20.

6. Brochure d'Adolf Geck concernant la lutte au sein de l'organisation social-démocrate badoise.

94a. A Henri van Kol *

Berlin-Friedenau, Cranachstr. 58.
1.III.[19]05.

Cher ami van Kol,

Sans doute le parti hollandais n'est-il pas en reste et suit-il l'exemple de tous les autres en collectant de l'argent pour les victimes du tsarisme¹. Peut-être y a-t-il aussi chez vous en plus des comités d'« amis de l'homme » bourgeois qui collectent dans le même but, comme c'est le cas en France². En ce cas, je voudrais vous demander de me communiquer : 1) l'adresse des gens qui ont leur mot à dire dans ces comités³, 2) d'intervenir fraternellement afin que, des soutiens collectés — surtout ceux qui le sont par le parti —, au moins la moitié soit distribuée à la *social-démocratie de Pologne russe*. Nous avons eu une grève si imposante — 350 000 ouvriers — que dans le monde entier on n'a jamais vu la pareille⁴, cela compte tenu de l'absence totale

1. Le 15 janvier, l'organe central du SDAP, *Het Volk*, avait appelé à une collecte en faveur des victimes du « dimanche sanglant ». Le 31 janvier parut dans le même but un appel « A l'humanité civilisée » lancé par les mencheviks.

2. Il s'agit de la « Société des amis du peuple russe et des peuples annexés », dont le comité directeur était composé notamment d'Anatole France, Octave Mirbeau, Charles Seignobos, du peintre Steinlen, J.-P. Langlois. Y participaient activement : Paul et Victor Marguerite, Francis de Pressensé, F. Buisson, Camille Pelletan, Lev Bernstein, etc.

3. Il n'y avait pas de comité semblable en Hollande au début de mars 1905.

4. Il s'agit de la grève générale déclenchée le 27 janvier 1905 à Varsovie et qui s'étendit rapidement au reste du pays. Elle dura jusqu'à la mi-février.

du droit de coalition, de caisses de secours, de véritables syndicats, en perpétuel danger de mort et à une époque de terrible crise commerciale où la masse a souffert de la famine depuis des mois. Et tout cela pour conquérir avec nos frères russes la liberté politique ! Un tel héroïsme de la masse est digne de toute forme d'aide et je vous prie de vous occuper chaleureusement de l'affaire afin que nous puissions obtenir au moins la moitié pour les ouvriers polonais qui continuent encore à présent à être les plus combatifs dans la grève. L'argent peut éventuellement m'être envoyé à moi ou directement au Comité de la social-démocratie à Cracovie. Adresse : Monsieur A. Warszawski ⁵, Cracovie, ulica Szlak 55. Le caissier enverra un reçu et il en sera fait mention dans l'organe du parti polonais. Avec mes meilleurs remerciements à l'avance au nom de nos ouvriers en lutte et en vous demandant de m'informer promptement, je reste votre cordialement dévouée

Rosa Luxemburg.

5. Adolf Warski.

[Juin 1905¹.]

+ Ad 5²

Très cher Carolus, « Presque exclusivement des libéraux » est faux. Parmi les groupes bourg.[eois], seuls 3 étaient représentés³ : Struve et C⁴, les Finois et la Ligue nat. pol.⁴, les 5 autres organisations étaient « socialistes⁵ ».

++ C'est mieux ! Elle « fut le champ » d'un violent conflit entre les participants ; l'un des participants, Struve, rêve à présent

1. Date établie d'après le contenu par Götz Langkau.

2. On n'a pas réussi à déterminer quel texte R. L. cherchait à corriger (cf. R. L., « Die Politik des Blocks », *Sächsische Arbeiterzeitung*, n° 190, 14 décembre 1904 ; Karl KAUTSKY, « Die Differenzen unter den russischen Sozialisten », *Neue Zeit*, XXIII, 2, p. 68-79).

3. Il s'agit de la Conférence des organisations oppositionnelles et révolutionnaires de l'Empire russe qui se tint les 30 septembre - 8 octobre 1904 à Paris et où fut décidée une communauté d'action entre les organisations participantes pour le renversement de l'autocratie, la démocratisation et l'autodétermination nationale. Les principales organisations social-démocrates de l'Empire russe (POSDR, SDKPiL, Bund) avaient refusé d'y participer.

4. Piotr Struve était le représentant de l'Union de libération fondée en janvier 1904 ; le parti finlandais de la résistance active fut fondé par K. Zilliacus en novembre 1904 ; la Ligue nationale avait été fondée en 1893.

5. Il s'agit des Socialistes Révolutionnaires, du PPS, du Parti ouvrier social-démocrate letton, du parti géorgien des socialistes fédéralistes révolutionnaires, de la Fédération révolutionnaire arménienne (Dashnaksutiun).

d'un « gouvernement fort » et un autre, la Ligue nat. pol., organise des « syndicats jaunes » et fait appel à la *police russe* pour qu'elle écrase les révolutionnaires !

6. Cf. R. L., « Die kommenden Männer in Russland », *Sächsische Arbeiterzeitung*, n° 140 du 21 juin 1905.

7. Au printemps de 1905, la Ligue nationale polonaise avait décidé de créer une organisation syndicale nationale pour le royaume de Pologne.

134a. *Aux camarades de Pologne*

[Berlin ?], 22 septembre 1906.

Mes chers,

Je suis à la gare où j'attends le train et je profite de ces quelques instants de liberté pour vous écrire. Dès mon arrivée¹, les Allemands me sont tombés dessus sans me laisser un moment de répit. Ils me traînent partout, espérant Dieu sait quoi. En ce moment, je suis en route pour M.[annheim²] et j'attends le rédacteur de *Novoe Vremia*³ qui doit prendre le même train. Aujourd'hui encore je vais voir les Vieux⁴ et j'en profiterai pour vérifier si l'oncle « lait caillé⁵ » a réellement répandu les potins. En tout état de cause, vous pouvez être absolument tranquilles.

N.B. : je voudrais savoir si l'on a envoyé les 5 000 m et s'ils sont bien arrivés. Faites-le-moi savoir à M.[annheim], j'ai communiqué l'adresse à maintes reprises. Je rentre chez moi le 1^{er} octobre (c'est du moins ce que j'espère), écrivez là-bas, à l'adresse du rédacteur⁶. Il n'était, hélas ! pas question de répondre à la lettre

1. De Finlande où R. L. avait séjourné après sa libération de la prison de Varsovie en attendant d'être autorisée à rentrer en Allemagne où elle arriva peu avant le 22 septembre 1906.

2. Pour assister au Congrès du SPD (23-29 septembre 1906).

3. Il s'agit de la *Neue Zeit*. R. L. utilise la traduction russe pour des raisons de conspiration. Le « rédacteur » est donc Karl Kautsky.

4. Les social-démocrates russes.

5. Pavel Axelrod. Allusion au fait qu'Axelrod avait à Zurich une petite fabrique de kéfir.

6. Karl Kautsky, rédacteur en chef de la *Neue Zeit*.

de la « concurrence d'en face⁷ » pendant ces quelques jours de voyage, je suis arrivée à moitié morte. Je vais m'en occuper dès que je pourrai. Faites-moi savoir si tout le monde se porte bien et ce qui se passe chez vous.

Cordialement.

Votre R. L.

7. Le PPS.

137a. *A Karl Kautsky*

Franzensfeste [27.XI.1906¹.]

Cher Karolus !

A peine levées (vers dix heures) nous continuons notre route².
Le temps est tout simplement splendide, le soleil brille à éclater.
Nous sommes toutes deux de très bonnes marcheuses.

Au revoir à tous autant que vous êtes³.

Rosa.

1. Date indiquée par le cachet de la poste. Carte postale.

2. Rosa Luxemburg et Luise Kautsky étaient toutes deux en voyage dans le sud de l'Allemagne et faisaient des excursions à pied.

3. La carte est adressée à Karl et aux fils Kautsky. Outre le mot de Rosa, on peut lire quelques lignes ajoutées par Luise Kautsky : « Cher vieux, c'est une réussite ici, le mieux serait de rester ici immédiatement, dans cinq minutes, on part. Recevez les baisers affectueux de Luise. »

152a. *A Willem van Ravestejn* *

Berlin-Friedenau, Cranachstr. 58.
29.V.[19]08.

Cher camarade,

La rédaction de la revue du Parti social-démocrate de Pologne russe¹ me charge de vous inviter à écrire un article sur la situation du parti en Hollande. Il faudrait présenter une esquisse historique d'information générale sur la naissance et le développement du parti, les couches d'ouvriers sur lesquelles il s'appuie, son importance (en chiffres), ses formes d'organisation, son rapport à l'anarchisme, ses relations avec les syndicats, l'action au Parlement ; puis les courants opportuniste et radical (comment le premier s'exprime-t-il) et enfin le dernier congrès du parti. Vous auriez à votre disposition un espace de 7-8 pages imprimées. La revue verse des honoraires de 5 M par page imprimée.

Vous obligeriez fort mes camarades si vous pouviez envoyer cet article le plus tôt possible, environ pour le 5 juin².

Mes salutations les meilleures.

Rosa Luxemburg.

Nous attendons bien entendu votre article en allemand.

1. *Przegląd socjaldemokratyczny*.

2. Willem van Ravestejn accepta. R. L. lui écrit quelques jours plus tard : « Merci beaucoup d'avoir accepté. Mes camarades se réjouiront de recevoir votre article — bien entendu, le plus tôt sera le mieux » (IISG). Il écrit en effet l'article qui ne fut pas publié. En septembre parut dans la revue un article de Pannekoek, « Socjalizm v Holandji ». Etonné de ne rien recevoir, Van Ravestejn s'informa auprès de Pannekoek et demanda qu'on lui renvoie son manuscrit.

155a. *A Brandel Geck* *

[1909¹.]

Cher Brandel,

Ci-joint, je te renvoie le seigneur noir² ; je l'ai lu avec beaucoup de plaisir et je ne doute pas qu'il ne paraisse bientôt « noir sur blanc ». Comme je ne savais pas à quelle rédaction tu comptais envoyer ton noir enfant des muses et ne voulais pas non plus agir en ton nom, je te renvoie le manuscrit afin que tu le fasses parvenir toi-même à la rédaction. Je pense que tu devrais l'envoyer à nouveau à la *Gleichheit*. Clara est déjà partie, sinon je le lui aurais déjà montré.

Et maintenant, continue bravement à écrire ! Salue cordialement ta petite mère de ma part et toute votre *gens*.

Ta Rosa L.

1. Année suggérée par l'inventaire des archives générales du Land à Karlsruhe.

2. Sans doute le titre d'un essai ou d'une nouvelle de Brandel Geck.

176a. *A Brandel Geck*

[Copenhague, 29.8.1910¹.]

Cher Brandel,

Meilleurs souvenirs de la capitale danoise. Chez vous, dans votre petite maison, ce serait tellement mieux qu'ici dans la cohue insensée de l'Internationale².

Rosa³.

176b. *A Marie Geck*

[Début septembre 1910⁴.]

Chère Marieli,

Pardonne-moi de t'avoir répondu de façon si confuse en ce qui concerne les meetings. Mais je ne sais plus où donner de la tête

1. Carte postale, cachet de la poste.

2. Au Congrès socialiste international qui se tint à Copenhague du 28 août au 3 septembre 1910.

3. Hans Diefenbach avait ajouté ses « cordiales salutations ».

4. Année suggérée par l'inventaire des archives générales du Land à Karlsruhe. R. L. prononça deux discours à Schopfheim et à Lörrach (Bade) les 10 et 11 septembre 1910, il se pourrait donc qu'elle ait écrit cette lettre au début de septembre, à son retour du Congrès socialiste international de Copenhague. Toutefois, le 9 septembre, elle envoyait une carte postale de Berlin à Luise Kautsky.

à force de « sessions » ». *Donc, pour Karlsruhe, j'accepte le 11, dimanche matin.* J'ai écrit à Emmel⁶. Au cas où il ne pourrait que le dimanche, je laisserai tomber Mulhouse, car Karlsruhe est plus important pour moi.

Par conséquent, ordre du jour pour K. : « La situation politique ».

A part Karlsruhe (et éventuellement Mulhouse) je ne voudrais cette fois prendre la parole que dans 2 autres meetings environ, le 9 et le 10 afin de pouvoir quitter Berlin le 8 et rentrer le 12. J'attends des nouvelles à Berlin (Friedenau, Cranachstr. 58, éventuellement par télégramme) pour savoir quand et où je commence.

En toute hâte, plein de bises à vous tous, bande qui m'est chère.

Votre Rosele.

5. Sans doute est-ce une allusion au Congrès socialiste international de Copenhague.

6. Emmel : député social-démocrate de Mulhouse au Reichstag.

177a. A Marie Geck

[Décembre 1910¹.]

Chère petite Marie,

Merci pour ta bonne lettre. J'ai été heureuse d'apprendre par le petit billet d'Adolfus reçu aujourd'hui que vous êtes tous rétablis. Qu'il en soit ainsi toute cette nouvelle année !

A présent je vous adresse mes vœux les plus affectueux pour la fête [de Noël] et la nouvelle année. Diefenbach qui se considère comme l'ami de Brandel² et — d'après mes récits — comme celui de toute la maison se joint à moi pour vous envoyer une petite somme destinée à acheter quelque chose aux enfants. Sois assez gentille pour te charger de l'achat.

Je m'absenterai probablement pour les fêtes et actuellement j'ai beaucoup à faire jusqu'au dernier moment. Les nouvelles que vous me donnez de l'attitude ferme de nos amis Remmele, Zumtobel, etc., me font très plaisir. J'espère que tout continuera à aller bien³.

Cette fois je dois m'arrêter là. Je vous envoie à tous mille pensées. Bonnes fêtes ! Soyez gais et d'humeur joyeuse.

Votre R. L.

1. La date fournie par les archives de Karlsruhe est Noël 1911. Il semblerait plutôt que ce soit Noël 1910 (cf. note 3).

2. Fils aîné des Geck.

3. Hermann Remmele et Zumtobel avaient milité l'été et l'automne 1910 contre le vote du budget par le groupe social-démocrate à la Diète de Bade.

179a. *A Adolf Geck*

[Avant le 30.5.1911¹.]

Cher ami,

Votre commission sera faite discrètement par un camarade de Steglitz — auquel rien de superflu n'a été dit.

Ce que vous me dites concernant Marie me fait réellement mal. Pourquoi ne venez-vous pas déjeuner un jour à Friedenau ? Nous pourrions si bien bavarder ! Venez donc demain mardi. Je ne rentre, hélas ! qu'à 1 heure de l'école, mais vous n'êtes peut-être pas trop pressé de vous rendre au cercle de bavardage de la porte de Brandebourg² ! Donnez-moi demain la réponse au téléphone entre 10 et 12 à l'école (bureau IV, 10170) pour que je sache si je dois vous attendre.

En tout cas, meilleurs souvenirs à vous, à Marieli et à vos chers enfants.

Votre Rosa L.

1. Date proposée par l'inventaire des archives générales du Land à Karlsruhe.

2. Le Reichstag. Député au Reichstag, Adolf Geck était sans doute à Berlin pour participer à la session parlementaire.

220a. *A Brandel Geck*

Südende, Lindenstr. 2,
12.11.[19]13.

Mon cher petit,

Je me suis réjouie de te voir aussi ferme dans tes opinions et tes intentions. Guéris-toi et nous lutterons à en faire voler les plumes.

Mais tu as tort de te désespérer à cause du résultat des élections badoises¹. Telles qu'étaient les choses, cette honteuse défaite ouvre au moins la perspective d'y voir les gens revenir à la raison. Certes, Kolb, E. Geck et Frank² tentent de crier en chœur que la ligne directrice reste inchangée, mais la masse des camarades du parti va recourir à la critique et s'agiter, et la critique des *faits* aura davantage d'impact que tous nos avertissements antérieurs. Nous avons donc lieu d'être satisfaits des élections badoises.

Je t'ai envoyé des livres, mais je crains que lire ne te fatigue trop puisque tu dois rester couché sur le dos. Demande au

1. Lors des élections à la Diète de Bade en 1913, le nombre des sièges social-démocrates était passé de 20 à 12. Cet échec précéda celui de la politique du « grand bloc », politique d'alliance de la social-démocratie avec les partis libéraux.

2. Wilhelm Kolb (1870-1918), député à la Diète de Bade, partisan de la politique des « succès pratiques » et du vote du budget ; Eugen Geck, cousin d'Adolf, révisionniste également ; Ludwig Frank (1874-1914), député au Reichstag et à la Diète de Bade, révisionniste.

médecin si lire ne peut pas te faire du mal³. Je m'en inquiète. Clara⁴ viendra bientôt et je m'en réjouis.

Reste calme et serein afin de guérir bientôt. Tu es si jeune, tu as le temps d'obtenir tout ce que tu désires !

Cordiales salutations !

Ta Rosa.

Si tu veux *d'autres* livres, fais-le-moi savoir.

3. Le 15 janvier 1914, R. L. écrivait à ce propos à Brandel Geck : « Si tu as parcouru les livres, renvoie-les-moi, s'il te plaît, j'ai besoin d'urgence de quelques-uns d'entre eux. Comment vas-tu ? Aussi bien que je l'espère ? », et elle ajoutait le 22 janvier : « Ce n'est pas la peine de presser l'envoi, expédie-moi les livres comme ils arrivent, j'essaierai de me tirer d'affaire jusque-là. Je suis ravie que ta convalescence progresse si bien. Continue à suivre patiemment toutes les prescriptions et tu seras parfaitement d'aplomb en automne. » (Generallandesarchiv, Karlsruhe, dates fournies par l'inventaire des archives.)

4. Clara Zetkin.

222a. *A Marie Geck*

27.12.[19]13¹.

Chers amis !

Merci beaucoup pour le beau petit Noël. Je me réjouis fort que vous soyez à nouveau tous réunis. Portez-vous tous bien, soyez frais et dispos ! De tout cœur, je vous souhaite une joyeuse nouvelle année.

Rosa.

1. La date proposée par l'inventaire des archives est celle du 27.VII.1913. En fait, il doit s'agir d'une confusion entre VII et XII puisque cette carte est manifestement écrite entre Noël et le Jour de l'An. Le cachet de la poste est difficilement déchiffrable.

224a. *A Marie Geck*

[25.3.1914¹.]

Très chère Marie,

Tell² t'aura sans doute parlé de la réunion à Munich³, je ne veux que te parler de Tell lui-même. Quel merveilleux garçon ! Ce fut comme si j'avais rencontré le plus cher de mes frères lorsqu'il se précipita vers moi. Si vous n'aviez tous deux rien fait d'autre pour l'humanité que de mettre au monde et d'élever ces cinq merveilleux enfants, vous mériteriez déjà une décoration avec des diamants. Dès qu'on rencontre un petit morceau de Geck, on est inondé de soleil et de chaleur. Ton garçon est resté tout le temps à mes côtés, jusqu'au départ. J'aimerais lui écrire, mais j'ai perdu son adresse ; envoie-la-moi et fais-lui parvenir en attendant mille saluts.

Que fait Adolf ? Brandel ? Comment vous portez-vous, toi et vous tous ? Je reste tranquille jusqu'à fin mars. Lorsque j'irai dans le Sud au début d'avril⁴, je veux vous revoir tous.

Baiser et bonjours à tous.

Ta R.

1. Date figurant sur l'inventaire des archives générales du Land à Karlsruhe.

2. L'un des fils Geck. Le 22 mars, ils envoyaient une carte de Munich à Brandel Geck : « Pour toi un baiser après un beau meeting. Rosa, et son serviteur zélé. Tell. Bonjour. Hans Diefenbach. » (Generallandesarchiv, Karlsruhe.)

3. R. L. s'était sans doute rendue à Munich pour prononcer un discours sur les problèmes du militarisme.

4. En vacances à Clarens en Suisse.

Biographie des correspondants de Rosa Luxemburg

Hans DIEFENBACH (1884-1917) : né à Stuttgart, il étudia la médecine à Munich. Lors d'un séjour à Berlin, il rencontre la famille Kautsky ainsi que Rosa Luxemburg. Pendant la guerre, il fut mobilisé d'abord dans l'artillerie, puis comme médecin en France, et en Prusse (Glogau, Lissa, Posen). C'est sur le front de l'Ouest qu'il fut tué dans la nuit du 24 au 25 octobre 1917, par une grenade. Il était lié à Rosa Luxemburg par une amitié amoureuse et leurs amis communs espéraient qu'ils se marieraient après la guerre.

Johann Heinrich Wilhelm DIETZ (1843-1922) : typographe et député social-démocrate de 1881 à 1918. Fonda en 1881 à Stuttgart les éditions qui portent son nom et qui devinrent la maison d'édition du SPD en 1906. Il éditait les œuvres de Marx, Engels, Mehring et publiait entre autres les revues *Die Neue Zeit* et *Die*

Gleichheit. Pendant la guerre, il appartint à la majorité du SPD.

Ernst Adolf GECK (1854-1942) : né à Offenburg, il fit des études d'ingénieur à Karlsruhe. De 1879 à 1881, il fut secrétaire du Parti populaire allemand à Francfort-sur-le-Main. A partir de 1881, il fut rédacteur et éditeur du *Volksfreund*, journal d'abord démocrate puis social-démocrate. Condamné à une peine de prison, il adhéra au SPD en 1883. Dirigeant du mouvement social-démocrate de Bade, il fut élu conseiller municipal à Offenburg en 1895, siégea à la Diète de Bade de 1897 à 1919 et au Reichstag de 1898 à 1912. Membre de la Commission agraire et de la Commission de contrôle du SPD, il connaissait Rosa Luxemburg depuis 1900. Social-démocrate indépendant à partir de 1917, il joua un grand rôle dans le conseil d'ouvriers et de soldats d'Offenburg en 1918-1919. De

1920 à 1924, il siégea à nouveau au Reichstag. Il rejoignit le SPD en 1922.

Marie (« Marieli ») GECK, née MOSSMANN (1865-1927) : épouse d'Adolf Geck qu'elle seconda fréquemment à la rédaction du *Volksfreund* (jusqu'en 1898), elle milita dans le mouvement des femmes social-démocrates et collabora à la *Gleichheit*, son organe.

Brandel GECK (1893-1918) : fils aîné d'Adolf Geck, tombé au front.

Camille HUYSMANS : cf. vol. I, p. 401-402.

Mathilde JACOB (1873-1943 ?) : habitait Berlin-Moabit où elle avait installé un petit bureau de reprographie. C'est en 1913 que, s'étant chargée de dactylographier et d'expédier aux journaux la *Sozialdemokratische Korrespondenz* éditée par Franz Mehring, Julian Marchlewski et Rosa Luxemburg, elle fit la connaissance de cette dernière et se lia aussitôt d'amitié avec elle. Pendant la guerre, elle lui servit de secrétaire, tâche qu'elle accomplit avec un dévouement sans bornes. Après la mort de Rosa Luxemburg, elle demeura en contact avec ses amis. En 1939, craignant que les documents qu'elle avait précieusement conservés ne tombent entre les mains des nazis, elle les confia, par l'intermédiaire d'Angelica Balabanova, à Ralph H. Lütz, directeur de la Hoover War Library lors du séjour de ce dernier en Allemagne. Elle aurait été déportée le 27 juillet 1942 à There-

sienstadt et a disparu dans un camp de concentration.

Fanny JEZIEWSKA : était pendant la guerre en relation avec des socialistes russes, polonais et de nombreux membres de la Ligue Spartacus tels Eduard Fuchs, Leo Jogiches, Karl Liebknecht, Franz Mehring, Berta Thalheimer. Il semble qu'à cette époque elle ait collaboré avec Mathilde Jacob, dans le bureau de reprographie de celle-ci. A plusieurs reprises elle fit parvenir à Rosa Luxemburg des nouvelles en Pologne. En 1919-1920, elle travailla au secrétariat pour l'Europe occidentale du Komintern à Berlin, en 1922-1924, en Italie, en 1925-1929, elle fut employée comme secrétaire au Comité exécutif du Komintern à Moscou. Elle émigra en France et mourut au cours de la Seconde Guerre mondiale aux Etats-Unis.

Leo JOGICHES - TYSZKA (1867-1919) : arrêté dès 1888 à Vilno pour ses activités révolutionnaires, il émigra en Suisse en 1890 où il tenta de rejoindre le groupe « Emancipation du travail ». En Suisse, il fit la connaissance de Rosa Luxemburg dont il fut le compagnon et avec qui il vécut, par intermittence, jusqu'en 1905. Ils fondèrent ensemble la SDKP en 1893. Il fit constamment partie de son Comité directeur et en fut, de fait, l'organisateur. Arrêté en 1906 à Varsovie avec Rosa Luxemburg, il fut condamné à huit ans de travaux forcés, mais parvint à s'échapper. Allié des bolcheviks de 1907 à 1911, il devint depuis lors leur farouche adversaire. Comme celle de Rosa Luxem-

burg, son activité se poursuivit parallèlement dans deux partis : le SPD et la SDKPiL. Pendant la guerre, il fut l'un des fondateurs et l'organisateur de la Ligue Spartacus. Arrêté à Berlin après la grève de janvier 1918, il fut libéré par la révolution de Novembre. Organisateur du Parti communiste allemand, il fut arrêté lors des combats de mars 1919 et abattu le 10 mars.

Luise KAUTSKY : cf. vol. I, p. 402-403.

Henri Hubert VAN KOL (1852-1925) : adhéra en 1871 à l'AIT, séjourna à deux reprises en Indonésie comme ingénieur de travaux publics, il fut l'un des fondateurs du SDAP (Parti ouvrier social-démocrate néerlandais) dont il fut l'un des premiers députés à la Chambre (1897-1907) et qu'il représenta au BSI, dès 1900. Spécialiste de la question coloniale, il présenta les rapports sur cette question aux Congrès de la II^e Internationale. Se situant à l'aile droite, il était partisan d'un colonialisme socialiste.

Vladimir Ilitch LÉNINE (1870-1924) : fit la connaissance de Rosa Luxemburg à Munich en 1902 chez Parvus. En 1904, ils s'affrontèrent sur les problèmes d'organisation de la social-démocratie russe. La révolution de 1905 les rapprocha et, au V^e Congrès du POSDR à Londres en 1907, ils se situèrent sur des positions semblables. Au Congrès socialiste international de Stuttgart en 1907, ils présentèrent avec Martov un amendement à la résolution sur les mesures à

prendre en cas de danger de guerre. En 1911 Lénine entra en conflit avec la direction de la SDKPiL et prit partie pour l'organisation scissionniste de Varsovie ; Rosa Luxemburg combattit alors dans l'Internationale les pratiques « scissionnistes » de Lénine, aussi bien dans le POSDR que dans la SDKPiL, tandis que Lénine mena une vive polémique contre ses conceptions de la question nationale. Jusqu'en 1912, toutefois, malgré une hostilité déclarée, ils continuèrent à entretenir des relations sur le plan personnel : Lénine vint rendre visite à Rosa Luxemburg à Berlin avant de s'installer à Cracovie. La publication des lettres de Rosa Luxemburg à Lénine, conservées à l'IML Moscou, nous permettrait de savoir s'ils ont eu des contacts pendant la guerre. Après l'assassinat de Rosa Luxemburg, bien qu'énumérant ce qu'il considérait comme ses « erreurs », Lénine insista pour que ses œuvres complètes soient publiées dans les meilleurs délais.

Karl LIEBKNECHT (1871-1919) : fils de Wilhelm Liebknecht, l'un des fondateurs du SPD. Avocat, il se situa à l'aile gauche du SPD et déploya son activité pour un mouvement social-démocrate de la jeunesse et contre le militarisme. Il fut le fondateur en 1907 de l'Internationale de la jeunesse socialiste. Emprisonné, il fut élu député à la Diète de Prusse en 1908, et siégea également au Reichstag à partir de 1912. Le 2 décembre 1914, il fut le seul à voter au Reichstag contre les crédits de guerre. Ce n'est qu'en août 1914 qu'il se rapprocha de Rosa Luxemburg et noua avec

elle des liens à la fois politiques et amicaux. Dès lors, leurs destinées sont indissolublement liées. Ils rédigent ensemble les thèses du groupe « Internationale », font tous deux partie de la Ligue Spartacus. Rosa Luxemburg est aux côtés de Karl Liebknecht lorsque celui-ci se fait arrêter le 1^{er} mai 1916 pour s'être exclamé lors d'une manifestation sur la place de Potsdam : « A bas la guerre ! A bas le gouvernement ! » Karl Liebknecht est alors déchu de ses mandats parlementaires. Il passe le reste de la guerre à la forteresse de Luckau d'où il est libéré le 23 octobre 1918. Le 9 novembre, il proclame la République socialiste allemande du balcon du château impérial. L'un des dirigeants de la révolution allemande de 1918-1919, il édite la *Rote Fahne* avec Rosa Luxemburg. Tous deux sont arrêtés ensemble le 15 janvier 1919 et exécutés par les corps francs.

Sonia LIEBKNECHT (1884-1964) : née à Rostov-sur-le-Don, Sophie Ryss, que Rosa Luxemburg appelle Sonia (Sonitchka, Sonioucha) en raison de son origine russe, était la deuxième femme de Karl Liebknecht qu'elle avait épousé en octobre 1912. Elle était de treize ans plus jeune que son mari et eut la charge d'élever les trois jeunes enfants de Karl, nés d'un premier mariage. Elle préparait un doctorat d'histoire de l'art. Pendant la guerre et l'emprisonnement de Karl, Sophie assura la liaison entre Liebknecht, Rosa Luxemburg et les spartakistes encore en liberté. Une petite partie de ses souvenirs a été publiée dans

Karl und Rosa, Dietz Verlag, 1971, p. 134-159.

Paul LÖBE : cf. vol. I, p. 403.

Franz MEHRING : cf. vol. I, p. 404.

Carl Vital MOOR (1852-1932) : né en Suisse, il fit des études inachevées en Allemagne où, sous l'influence de la Commune de Paris, il adhéra au mouvement ouvrier. Expulsé de Bavière en 1881, il regagna la Suisse et y milita dans le mouvement ouvrier. Installé à Berne, où il fut fonctionnaire cantonal à partir de 1889, puis, de 1895 à 1907, rédacteur de la *Berner Tagwacht*, élu à la fin du siècle conseiller municipal et cantonal de Berne, mandats qu'il conserva jusqu'en 1920 et 1922, il fut secrétaire du Parti social-démocrate du canton de Berne. Délégué du Parti social-démocrate suisse aux Congrès de la II^e Internationale, il siégea à partir de 1908 au BSI. Il soutint financièrement les bolcheviks. Pendant la guerre, il aurait eu des contacts avec le gouvernement allemand à propos des émigrés russes en Suisse. En 1915, il participa en tant que délégué du Parti social-démocrate suisse à la Conférence de Zimmerwald. Il séjourna à deux reprises en Russie soviétique, en 1918 et 1919, puis s'y installa en tant qu'hôte et citoyen d'honneur de 1920 à 1927. Grâce à Boukharine, il put alors gagner un sanatorium berlinois où il se fit soigner et où il mourut en 1932.

Margarete MÜLLER-DIEFENBACH : sœur de Hans Diefenbach, vivait à Stuttgart.

Willem VAN RAVESTEYN (1876-1970) : journaliste socialiste, collabora dès 1903 à la revue socialiste *De Nieuwe Tijd* et fut rédacteur au journal *Voorwaarts*. Il fonda en 1907 la revue *De Tribune* et se situait à l'aile gauche du SDAP dont il fut exclu avec les rédacteurs de la revue en 1909. Il fut alors l'un des fondateurs du SDP qui en 1918 se transforma en PC hollandais. De 1918 à 1926, il fut membre de la rédaction du journal *Tribune*, député à la 2^e Chambre et, de 1919 à 1927, conseiller municipal de Rotterdam. En 1925, il quitta le PC pour rejoindre le SDAP. Conservateur de la bibliothèque de Rotterdam, il est l'auteur d'une histoire du socialisme international avant 1914 et d'une histoire du mouvement communiste en Hollande.

Marta ROSENBAUM (1869 ou 1870-1940) : militante socialiste mariée à un musicien qui n'avait pas d'activités politiques, Marta Rosenbaum adhéra à l'USPD en 1917. Fortunée, elle finança le lancement de la revue *Die Internationale*. Sa maison servit de refuge à bien des militants obligés de fuir ou d'agir dans la clandestinité. C'est son cousin Kurt Rosenfeld, l'avocat de Rosa Luxemburg, qui l'introduisit dans les milieux socialistes où elle noua de nombreuses amitiés, entre autres celles de Luise Kautsky et de Rosa Luxemburg. Elle

émigra en Suisse en 1933, et mourut à Zurich.

Regina RUBEN : dirigeante spartakiste, fit partie de la direction du mouvement après l'arrestation de Karl Liebknecht, le 1^{er} mai 1916.

Adolf WARSKI : cf. vol. I, p. 407.

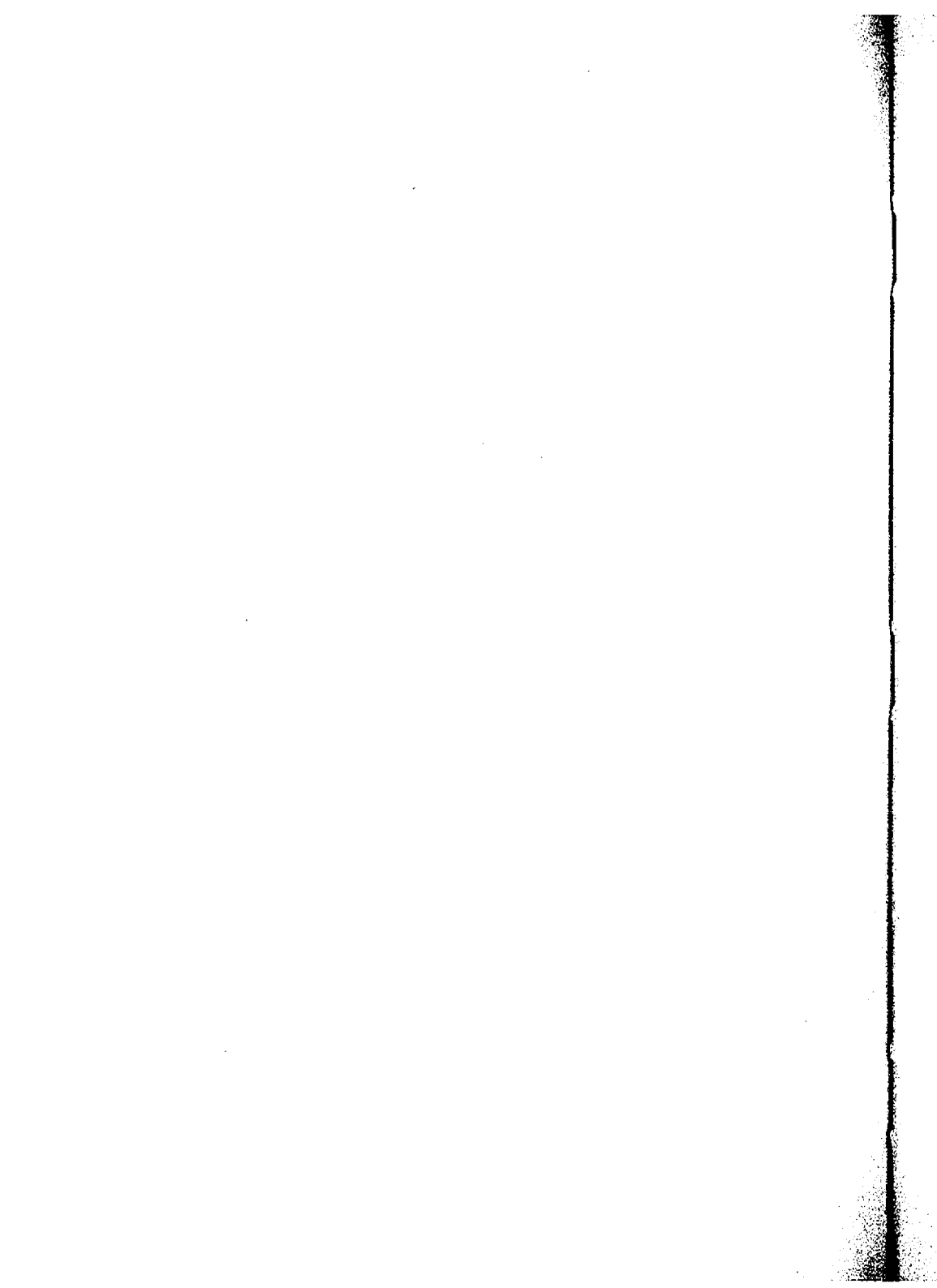
Alexander WINCKLER : petit industriel de Thuringe, ami personnel de Wilhelm Liebknecht dès la période des lois d'exception contre les socialistes. Les relations amicales entre les deux familles — les Liebknecht se rendaient souvent à Arnstadt où résidaient les Winckler — se poursuivirent après la mort de Wilhelm Liebknecht. Karl Liebknecht sollicita et obtint à plusieurs reprises le soutien financier d'Alexander Winckler, notamment pour la revue *Die Internationale*, puis pour d'autres publications du groupe Spartacus ainsi que pour les membres du groupe dans le besoin.

Helene WINCKLER : fille d'Alexander Winckler.

Mathilde WURM : cf. vol. I, p. 408.

Clara ZETKIN : cf. vol. I, p. 408.

Gertrud ZLOTTKO : cf. vol. I, p. 408.



Index

Les chiffres en italiques indiquent les pages où figurent des biographies ou des données biographiques. Les pseudonymes de Rosa Luxemburg figurant dans les deux volumes sont : Felicia BUDILOVITCH, GRACCHUS, JUNIUS, Anna MATSCHKE, LATESSA.

I. renvoie à *Vive la lutte!* ; II. à *J'étais, je suis, je serai!*

- ADAMS LEHMANN Hope Beatrix II. 82, 335
ADLER Emil I. 79 n
ADLER Fritz II. 284, 343
ADLER Victor I. 7, 17 n, 18 n, 20 n, 26, 27, 30, 170, 202, 203, 204, 402 ; II. 284 n, 295.
ALEKSANDER → KREMER A.
ALEMBERT (d') Jean le Rond II. 320
ALEXANDRE II II. 135, 137
ALEXIS Willibold (Wilhelm HÄRING) I. 108, 297 n
ALLEMANE Jean I. 11 n, 45 n
ANACREON II. 250
ANDERSEN NEXÖ Martin II. 279, 283, 291 n
ANDLER Charles II. 36, 38, 39 n
ANSEÈLE Edouard I. 357 ; II. 253
ANTONI 185, 186
AUER Ignaz I. 57 n, 92, 122, 139 ; II. 106
AUBERBACH Berthold II. 180 n
AUSTRLITZ Friedrich I. 311, 397 ; II. 295
AXELROD P. B. I. 11, 13, 17 n, 30, 37, 65, 202, 205, 217, 221, 233, 269, 275 n, 290 n, 392, 397, 399 ; II. 383
AYRAULT Roger II. 217 n
BABEUF François-Noël I. 316
BACH Johann Sebastian II. 201
BACH Otto I. 125
BADEN Max von I. 356 n
BADIA Gilbert I. 11 n, 14, 24 n ; II. 7 n, 8 n, 22, 23 n, 27 n, 42, 156 n, 197 n
BADIOROWA Olga I. 215 n, 220
BAKALOV Georgi I. 280, 281 n, 282, 398
BALABANOFF Angelica II. 52, 398
BALLESTREM Franz Xavier, Graf von I. 81
BALMACHEV Sergei I. 172, 173
BALZAC Honoré de II. 322 n, 334
BARTSCH Rudolf Hans II. 334

- BASSERMANN Friedrich I. 275
 BASSO Lelio I. 13 n, 24 n, 35
 BAUDELAIRE Charles I. 303 n
 BAUER Gustav I. 364
 BAUER Otto I. 301 n, 366 ;
 II. 119, 195, 229 n
 BAUMANN H. I. 141
 BEBEL August I. 7 n, 13, 14,
 17, 18 n, 19, 20, 21, 24, 25, 27,
 28, 30, 66, 67 n, 68, 79 n, 82,
 87 n, 88, 122, 125, 130, 131 n,
 137, 141 n, 149, 162, 171, 182,
 189, 190, 191 n, 195, 197 n,
 198, 202, 203, 204, 205, 215,
 217 n, 221, 224, 235, 236, 246,
 261, 263 n, 265, 269, 272, 276,
 281, 285, 286, 288 n, 315 n,
 320, 323 n, 325, 332, 335,
 348 n, 350, 378, 386, 397, 404 ;
 II. 46 n, 82 n, 122 n, 187, 280,
 304 n
 BEETHOVEN Ludwig van I. 96 ;
 II. 194, 201, 252 n, 334, 342
 BEIER Gerhard II. 39 n
 BERADT Charlotte II. 12 n, 229 n
 BERDIAEV Nikolai I. 314 n
 BERFUSS Antoni I. 132, 135,
 241
 BERGE von II. 137 n
 BERGER Maurice I. 13 n
 BERNHARD I. 334
 BERNSTEIN Eduard I. 17, 18, 24,
 25, 62 n, 64 n, 66, 67, 75, 76,
 77, 79, 86, 94, 116, 117, 160 n,
 188 n, 262, 286, 334, 397, 402,
 403, 405 ; II. 92, 106 n, 116 n,
 319
 BERNSTEIN Lev II. 379 n
 BERNSTEIN Regine I. 109
 BERTEN Peter II. 116 n
 BERTRAND Louis II. 58, 59
 BETHMANN Hollweg Theobald von
 II. 45 n
 BEYER Richard I. 377
 BIRNBAUM Immanuel I. 8 n
 BLANC Louis I. 316 ; II. 328,
 329
 BLANQUI Auguste I. 316 ;
 II. 328
 BLEI Franz II. 159
 BLOCH Josef, *et épouse* I. 108,
 109, 158 n
 BLOCK Hans I. 250, 257, 375,
 377, 378 n
 BLUM Robert I. 65
 BLUMENBERG Werner I. 9, 13 n,
 35 ; II. 41, 81 n, 126 n, 127 n,
 343 n
 BOCK Wilhelm I. 336, 338 ;
 II. 60 n, 368
 BOGDANOV A. (Malinovskij A. A.)
 I. 13, 30, 309, 310, 311 n, 313,
 314 n, 398
 BOGDANOVITCH N. M. I. 172 n
 BÖHRIG I. 283
 BOILEAU-DESFRÉAUX Nicolas
 II. 103 n, 104
 BONAPARTE Louis Napoléon
 I. 39, 40 ; II. 108
 BONTCH-BROUEVITCH V. D.
 (Velitchkine) I. 279
 BORCHARDT Julian II. 372
 BÖRNE Ludwig I. 59, 60, 61
 BOSCH I. 338 n
 BOUKHARINE, N. I. II. 34, 400
 BRACKE (Desrousseaux, *dit*)
 Alexander Marie I. 11, 91,
 214 n, 290, 398 ; II. 7 n
 BRANDLER, Heinrich II. 291 n,
 362 n
 BRANDT Paul I. 70
 BRANTING Hjalmar I. 279 ;
 II. 58 n
 BRATMAN-BRODOWSKI Stepan
 (Florian) I. 374
 BRAUN Adolf I. 72, 73, 301 n
 BRAUN Heinrich I. 160
 BRAUN Ja. E. → JANSON
 BRAUN Lily I. 122
 BRAUN Otto I. 176 n
 BRAWSKI I. 359
 BREUGHEL, Pieter le Jeune
 II. 351
 BRONSTEIN, S. J. → SEMKOVSKI,
 S. J.
 BROODCOORENS Pierre II. 325,
 335
 BROUSSE Paul I. 45 n

- BRUHNS Julius I. 14, 36, 116, 132, 133 n, 134, 136, 138 n, 158, 160, 161, 162 n, 163, 195, 196 n, 197, 198 n, 199, 200 n, 201, 240, 241 n, 242, 397-398
 BRUNS Bernhard I. 353
 BRYJAK Karol → WARSKI A.
 BÜCHER Karl I. 307
 BUCHHOLZ Wilhelm I. 203, 205, 290
 BUISSON F. II. 379 n
 BÜLOW Bernhard von I. 362
 BULGAKOV, S. N. I. 314 n
 BULYGUINE A. G. I. 238 n, 244 n, 248
 BURKOT I. 120
 BURNS John I. 218
 BUTTINGER Josef I. 137 n, 284 n

 CALDERON Pedro I. 363
 CALLESEN Gerd I. 383 n
 CALWER Richard I. 88, 334
 CAMPANELLA Thomas I. 316
 CASSIRER Paul II. 136 n, 137 n, 144 n, 145, 147, 167 n, 191, 209 n, 255, 320, 331 n, 341, 342
 CHOPIN Frédéric I. 96
 CHRZANOWSKI Bernard I. 98 n
 CIMAROSA Domenico II. 218
 CLAUSEWITZ Carl von I. 326 n
 CLIVE Robert II. 91
 COHN Oskar II. 140
 COMPÈRE-MOREL Adéodat I. 11 n
 CRISPIEN Arthur II. 45 n
 CROMWELL Oliver II. 108
 CUNOW Heinrich I. 79, 84, 110, 142; II. 274, 299 n
 CZARNECKI → EIGER Marian

 DALKOWSKY M^{me} II. 81
 DALSKI Stanislaw → ETTINGER-DALSKI A. S.
 DAN (Gurvitch) F. I. I. 13, 30, 173 n, 175, 237, 398-399
 DANTON Georges I. 61
 DASZYNSKA Zofia I. 74
 DASZYNSKI Ignacy I. 45 n, 144; II. 280
 DÄUMIG Ernst II. 133, 363
 DAVID Eduard I. 286; II. 16 n, 45 n, 62 n
 DE COSTER Charles II. 148 n, 325, 332 n
 DEHMEL Richard II. 57, 306
 DELBRÜCK Clemens von I. 364; II. 45 n
 DESANTI Dominique I. 13 n
 DESROUSSAUX, A. M. → BRACKE
 DEUTSCH Lev I. 244, 245, 275 n
 DIEFFENBACH Hans I. 12, 14, 131 n, 234, 323, 340, 343, 363; II. 8, 11, 23, 43, 44, 48, 53, 54, 55 n, 57, 65 n, 66 n, 82 n, 85, 86, 88, 94 n, 95 n, 96 n, 104, 106 n, 108 n, 120, 137, 146, 158, 159, 160, 167, 168, 175, 176, 181, 182, 184 n, 185, 186, 187, 188, 189, 192, 194, 196, 197, 199, 203, 209, 210, 211, 215, 218, 220, 222, 225, 228, 235, 236, 238, 242, 246, 248, 251, 254, 256, 259, 260, 262, 264, 268 n, 272, 273, 275 n, 277, 279, 280, 281, 283, 285 n, 288, 291, 292, 293, 294, 299, 302, 308, 316, 317, 318, 319, 326 n, 329 n, 335 n, 343, 346, 352, 353, 388 n, 390, 395 n, 397, 400
 DIEFFENBACH, père II. 104, 146, 210, 211, 216, 279, 280, 283
 DIEHL Karl II. 327
 DIETZ J. H. W. I. 73, 174, 273, 277, 353; II. 119 n, 134, 135 n, 136, 145 n, 195 n, 397
 DIETZGEN Joseph II. 24, 25
 DISSMANN Robert I. 381, 382
 DITTMANN Wilhelm I. 13, 14, 239, 294, 316 n, 324, 331, 334 n, 335, 336, 337 n, 345 n

- 349, 391, 399; II. 151, 156, 356, 375
- DITTMER I. 362
- DOBROGEANU-GHEREA Constantin I. 14, 367, 399
- DOROVATOVSKI S. P. I. 310
- DÖSCHER Karsten-Heinrich II. 136
- DREZNER Szaja I. 210, 215 n, 230, 231, 290, 399
- DRUCKER Dr. II. 220, 228
- DUBBER Eidmann I. 130
- DUBREUHL Louis I. 11 n
- DUMAS Charles I. 11 n, 340 n
- DUNCKER Hermann I. 316 n; II. 112 n, 364 n
- DUNCKER Käte, *née* Döll II. 112 n, 121 n, 364, 365
- DÜRER Albrecht II. 345
- DURIEUX Tilla II. 167 n
- DÜWELL Wilhelm I. 321
- DYRENFURTH M¹¹⁶ II. 80
- DZERJINSKI Feliks (Juzek) I. 13, 128 n, 143, 170, 206, 225, 242 n, 399-400
- EBERLEIN Hugo II. 53, 61, 65, 66
- EBERT Friedrich II. 19, 38, 146 n, 356 n, 363 n, 368
- ECKHARDT W. R. II. 310
- ECKSTEIN Gustav I. 323; II. 195, 236
- EDMONDS Thomas Rowe II. 328 n
- EICHHORN Emil I. 67 n, 366 n; II. 363, 373 n
- EIGER (Czarnecki) Marian I. 128 n, 221, 225
- EISNER Kurt I. 9, 13, 14, 35, 155, 171, 173 n, 182, 226, 333 n, 400; II. 356
- ELBAUM D. I. 207 n
- ELLENBOGEN Wilhelm II. 51 n
- EMMEL Josef Leopold II. 389
- ENGELS Friedrich I. 8, 76 n, 85 n, 97 n, 112, 386 n, 402, 403, 404; II. 35 n, 48 n, 75, 122, 145 n, 214 n, 328, 397
- ENGELMANN Otto → JOGICHES
- ERASME Desidarius II. 264
- ETTINGER-DALSKI Adam Stanislaw I. 115, 119, 120, 121, 129
- FAISST Immanuel Gottlob Friedrich I. 321; II. 118, 250, 322, 323
- FALKENHAYN Erich von I. 391 n
- FAÿ Victor I. 9 n
- FEINSTEIN W. → LEDER Z.
- FENDRICH Anton II. 377, 378
- FICHTE Johann Gottlieb I. 178
- FISCHER Richard I. 11, 13, 72, 73, 77, 78 n, 112 n, 226 n, 400; II. 45, 46, 51 n, 374
- FLAUBERT Gustave II. 322 n
- FLORIAN → BRATMAN - BRODOWSKI
- FORRER Ludwig I. 140, 141
- FORRER Robert I. 80 n, 83, 94
- FOURIER Charles I. 316
- FRANCE Anatole II. 102, 104, 107, 125, 295, 379 n
- FRANCÈ Raoul Heinrich II. 325
- FRANK Ludwig I. 348 n, 382; H. 353, 392
- FRANZ Rudolf I. 29 n
- FRÉDÉRIC II II. 91
- FRÉDÉRIC AUGUSTE de Saxe I. 181 n
- FREILIGRATH Ferdinand I. 326
- FREYTHALER Wilhelm I. 245
- FRITZ I. 78 n
- FRÖHLICH I. 201
- FRÖLICH Paul I. 8, 15; II. 14 n, 170 n
- FUCHS Eduard II. 367, 398
- FURNÉMONT Léon I. 210
- FÜRSTENBERG HANECKI → HANECKI-FÜRSTENBERG Jakob
- GALSWORTHY John II. 10, 183, 184, 191, 255, 279, 322, 338 n

- GAPONE G. A. I. 216
- GECK Adolf II. 55, 352, 360, 377, 378 n, 390, 391, 395, 397, 398
- GECK Brandel II. 55, 360 n, 387, 388, 390, 392, 393 n, 395, 398
- GECK Eugen II. 392
- GECK Marie, *née* Massmann II. 352, 360, 388, 390, 391, 394, 395, 398
- GECK Tell II. 395
- GEITHNER Otto I. 388
- GEMKOW Heinrich II. 40
- GEORGE Stefan II. 307, 313
- GERISCH Karl Albin I. 133 n, 135, 137
- GERLACH H. II. 256, 318
- GERSCHEILER I. 337
- GERCHUNI G. A. I. 172, 173
- GERSON I. 366
- GERVINUS Georg Gottfried I. 326
- GEWEHR Wilhelm I. 327
- GEYER Friedrich II. 60 n
- GOEDE M^{me} II. 87
- GOES F. van der I. 193 n
- GOETHE Johann Wolfgang I. 59 n, 61, 86 n, 113 n, 239 n, 241 n, 256 n, 260 n, 395 ; II. 23, 78 n, 80, 93 n, 105, 118 n, 122, 158, 170, 217, 227, 230, 237, 239, 245, 250, 254 n, 268, 286, 307, 339, 348
- GAGOWSKI Jozef I. 134, 148, 159, 160
- GOLDBAUM Waclaw I. 206
- GOLDE-STROZECKA Estera I. 162 n, 195, 241 n
- GOLDENBERG (Turski) Jakub I. 128 n, 146, 171 n, 225, 245, 246, 339
- GOLDENBERG (Turski) Zofia I. 171, 225
- GONCOURT Edmond *et* Jules de I. 334 n
- GONTCHAROV Ivan II. 304 n
- GOR Anna I. 50, 53, 53
- GORKI Maxime I. 117 n, 118, 142, 143, 310 n, 314, 401 ; II. 332, 342
- GORTER Hermann I. 187, 192, 193 n, 195, 237, 344 n
- GOUNOD Charles II. 268
- GRABBE Christian I. 267 n
- GRADNAUER Georg I. 64 n, 67, 68 n, 69, 90, 110, 182, 226
- GRANAS Alexandre (Grant, Wronski) I. 385
- GRANT → GRANAS A.
- GREULICH Hermann I. 70, 140 n, 141, 215 n
- GREVE Felix Paul II. 309 n
- GRILLPARZER Franz II. 187, 210
- GRIMM Robert II. 48 n, 69 n, 114 n, 115 n
- GRIMMELSHAUSEN Hans Jakob Christoph von II. 299
- GROSS, GROZOVSKI, GROZI → JOGICHES
- GUÉRIN Daniel I. 102 n
- GUESDE Jules I. 11, 91, 92, 93, 98 - 102, 103 n, 226, 227, 318, 340, 363, 364 n, 400 ; II. 118, 375
- GUILLAUME II I. 341
- GUIZOT François-Guillaume II. 108, 274
- GUMPERT Dr. II. 143, 147, 150 n
- GUMLOWICZ Wladeslaw (Gumpłowitsch Ladislaus) I. 162, 163 n
- GUREVITCH Emmanuel (S. Smirnov) I. 41, 213
- GURVITCH F. I. → DAN
- GUTOVSKI V. N. (E. Maevski, Evgeni Simonov) I. 238 n
- GUTT Stanislaw I. 52, 128 n
- GUTTMAYER Stanislaw I. 50, 51, 52, 53
- GUTZKOW Karl I. 86 n
- HAASE Hugo I. 25 n, 90, 335, 338, 349 n ; II. 51 n, 74 n, 75,

- 97, 114 n, 130 n, 131, 133, 146 n, 151, 154, 156, 348, 363, 368
- HAASE Jerzy I. 197, 198
- HAENISCH Conrad I. 13, 14, 27, 28, 29 n, 65, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 329 n, 345, 354 n, 372, 400-401; II. 215 n
- HANECKI-FÜRSTENBERG Jakob I. 150 n, 171, 207 n, 354 n, 359
- HANNOVER-DRÜCK Elisabeth II. 39 n
- HANNOVER Heinrich II. 39 n
- HAUPT Georges I. 14, 32 n, 33, 36, 169 n; II. 39, 42
- HAUPTMANN Gerhart II. 184, 188, 279 n, 280-281, 291, 299
- HAUSSMANN Conrad I. 227 n
- HEBBEL Friedrich I. 96; II. 186, 187, 210
- HEGEL Georg Friedrich Wilhelm II. 122
- HEILBORN Otto I. 162
- HEINE Heinrich I. 59 n, 61, 85 n, 88, 198, 233 n; II. 300 n, 318
- HEINE Wolfgang I. 160, 235, 274; II. 69, 70 n
- HEISSNER Flora II. 81
- HELPHAND I. L. → PARVUS
- HELPHAND Tatiana I. 271
- HENKE Alfred I. 13, 14, 298, 345, 354, 401; II. 60 n
- HENRICI I. 387, 388
- HÉRISSON → KAUTSKY Hans
- HERRE Alfred I. 378
- HERVÉ Gustave I. 348 n
- HILFERDING Rudolf I. 294 n, 346; II. 51 n, 215, 363
- HILLQUIT Morris I. 14, 298, 401
- HINDENBURG Paul von II. 206
- HIRSCH Helmut II. 9 n, 40, 138 n
- HOCH Gustav I. 336, 338
- HOFFMANN Adolf I. 78, 79, 84 n, 338, 401; II. 114 n, 131, 132 n, 133, 158
- HOFFMANN Dr. E. I. 128, 130
- HOFMANNSTHAL Hugo von II. 297, 307
- HÖLDERLIN Friedrich II. 105, 285 n, 286 n, 299
- HOLZ Arno II. 306
- HOMÈRE II. 304 n
- HÖRNLE Edwin II. 45 n, 362
- HORWITZ-WALECKI Maksymilian I. 159 n, 169, 210, 216, 235, 394
- HUCH Ricarda (Hugo Richard) II. 105, 106, 137 n, 188, 204, 214, 225
- HUÉ Otto I. 274
- HUGO Richard → HUCH Ricarda
- HUEBNER Friedrich Markus II. 351 n
- HUGO Carl (Lindemann Hugo) I. 47 n
- HUMBOLDT Alexander von II. 348
- HUTTEN Ulrich von I. 194; II. 171, 200
- HUYGHENS Christian I. 188
- HUYGHENS Cornelia I. 188
- HUYSMANS Camille I. 11, 13, 32 n, 211, 231, 257, 288, 289 n, 301 n, 303 n, 355, 357, 358, 360 n, 364, 365 n, 383, 384 n, 385 n, 392 n, 393, 394 n, 395, 401-402; II. 58, 59, 61, 253, 254, 398
- HYNDMAN Henry-Mayers I. 157, 213, 214
- Ito Narihiko I. 9; II. 41, 288 n
- JACLARD Charles-Victor I. 92
- JACOB Gretchen II. 198, 209, 291, 310, 331, 335, 338, 340, 345, 355, 357
- JACOB Mathilde I. 7, 12, 14; II. 8, 9, 12, 41, 44, 64 n, 66, 67, 70, 72, 73 n, 74 n, 77, 78 n, 80, 81 n, 82, 86 n, 87, 88, 89, 93,

- 96, 98, 99 n, 100, 102, 103, 104, 105 n, 106, 107, 116, 120, 121 n, 135 n, 137, 140, 141, 142, 144, 147, 149, 150 n, 163 n, 164 n, 166, 169, 170-173, 175, 188 n, 190 n, 193, 194, 197, 198, 207, 208, 209 n, 214, 220, 221, 227, 228 n, 233, 234, 240, 241, 242, 245, 246, 248, 255, 265, 266 n, 269, 270 n, 271 n, 272, 276, 277 n, 278, 282, 283 n, 285, 288, 289, 291 n, 302 n, 308, 320, 324, 325, 326, 330, 331 n, 333 n, 334, 335 n, 337, 340, 342, 344, 345, 347 n, 353, 354, 355 n, 356, 358, 361, 365 n, 398
- JACOBY Johann I. 227 n
- JAECKH Gustav I. 125, 224; II. 329
- JANSON Ja. E. (Braun) I. 359
- JANSSEN Wilhelm II. 51 n
- JOURÈS Jean I. 11 n, 16 n, 77, 99, 100, 102, 189, 204, 226, 400; II. 118, 280, 325
- JEDRZEJOWSKI Boleslaw Antoni I. 93, 101 n, 114
- JEMNITZ János II. 18 n
- JEZIERSKA Fanny I. 14; II. 65 n, 98, 101, 103, 104 n, 125, 126, 127, 354, 398
- JOGICHES-TYSZKA Léo (Otto Engelmann, Gross, Grozi, Grozowski, K. Krzystalowicz) I. 8-10, 12, 16 n, 17 n, 19 n, 21, 25 n, 26, 29 n, 31 n, 32, 36, 50, 52-54, 57 n, 59 n, 60 n, 61 n, 62, 71, 73, 75 n, 78 n-81 n, 84 n, 86 n, 93 n, 94, 111, 116 n, 119 n, 122 n, 141, 143, 155 n, 158, 166, 168, 175, 191, 206, 207, 212 n, 218, 220, 222 n, 236 n, 237 n, 241 n, 243 n, 255, 258, 286, 295, 297, 310 n, 312 n, 313, 314, 315 n, 323 n, 326 n, 327 n, 339, 342 n, 347 n, 350 n, 351 n, 359 n, 366 n, 367 n, 377, 378, 385 n, 403, 405; II. 9, 12, 28 n, 39, 42, 43, 67 n, 81, 83, 84, 97, 99-101, 107, 108 n, 109 n, 113, 115 n, 149, 159 n, 208, 229 n, 255 n, 373, 375, 377 n, 398-399
- JUROWSKI Stefan I. 220 n, 230 n
- JUZEK → DZERJINSKI F.
- KACZANOWSKA Jadwiga I. 38 n
- KAMENEV L. B. I. 364 n
- KAMPFMEYER Paul I. 76
- KANT Immanuel I. 10, 95 n, 172, 173; II. 24, 122
- KARJANSKI N. S. (Zeziulinski) I. 303, 304 n, 402
- KARSKI J. → MARCHLEWSKI J.
- KASPRZAK Martin I. 42, 43, 98 n, 101, 159 n, 171, 259 n
- KASSJUSZ Stanislaw I. 87, 190, 191
- KAUL Georg I. 118
- KAUTSKY Benedikt (Bendel) I. 8, 13 n, 27 n, 35, 127, 264 n, 271 n, 276 n, 282, 283 n, 321 n, 323 n, 326 n, 402; II. 41, 55, 61 n, 77 n, 86 n, 87 n, 95, 177 n, 215, 219 n, 292 n
- KAUTSKY Felix I. 251, 313, 338 n, 362; II. 55, 58, 95
- KAUTSKY Fritzi I. 232
- KAUTSKY Grete I. 370; II. 55
- KAUTSKY Hans (Hérisson) I. 232, 234, 246, 252, 257, 261, 266, 270, 340, 363, 370, 402; II. 51, 55, 58, 94-96, 117, 118, 137, 169, 179, 180, 189, 192, 215, 223, 225, 238, 294 n, 317-319, 321, 322, 341, 343, 351
- KAUTSKY Hans, junior II. 55, 355 n
- KAUTSKY Karl (Karolus) I. 7 n, 8, 12, 13, 14, 16 n, 17, 19, 20 n, 22, 24-30, 35, 44, 46, 47, 55, 56, 64 n, 66, 74-76, 81, 82, 84, 86-89, 90 n, 91-93, 95, 98, 99, 100, 102, 107, 108, 110, 112, 114 n, 130, 141 n, 142, 149, 156-158, 165, 167, 168, 170,

- 173 n, 174, 177, 178, 181, 182, 183 n, 184, 187-190, 192, 193 n, 202 n, 217, 223, 224, 226 n, 227, 229, 231, 233 n, 237, 239, 240, 244, 246 n, 247, 249, 250-253, 255, 257, 258, 259, 261, 262, 265, 266, 268, 269, 272-275, 277, 278, 280-283, 287, 288 n, 290, 294 n, 295, 296, 297, 301, 307, 308, 309 n, 311, 312, 313 n, 314, 315 n, 316 n, 320, 321 n, 322, 323 n, 324, 326, 327, 328 n, 329 n, 338 n, 339 n, 340 n, 342 n, 346 n, 350, 354, 366, 367 n, 386 n, 394, 395 n, 397, 402, 403, 408 ; II. 38, 41, 54 n, 55 n, 82 n, 94 n, 117 n, 118, 151, 212, 215 n, 236, 240 n, 284, 285, 301, 303, 305, 319 n, 321 n, 375, 381, 383, 385, 397
- KAUTSKY Karl, *junior* I. 11, 20 n, 123, 251, 283, 402 ; II. 40, 55, 86 n, 95, 234
- KAUTSKY Luisa I. 7, 8, 12, 13, 14, 25, 27 n, 35, 76, 81, 84, 86, 87, 89, 90, 91, 95, 99, 106, 108, 110, 111, 149, 175 n, 176, 177 n, 178, 183, 184, 192, 232, 234 n, 239, 240, 244, 245, 247, 250-253, 255, 257, 259, 260, 261, 262, 265, 266, 268, 270, 271, 272, 274 n, 277-280, 282, 283, 284 n, 287 n, 292, 295, 296, 304, 308, 312, 318, 322, 323 n, 324, 328, 338, 340 n, 341, 342 n, 347, 361, 362 n, 395 n, 402-403 ; II. 7 n, 8, 9, 13, 23, 25, 26 n, 27, 34, 41, 54 n, 55, 87 n, 93, 94, 96, 97, 104, 105, 117, 136, 143, 145 n, 149 n, 166, 167 n, 168, 169 n, 170, 189, 191, 192 n, 193, 211, 214 n, 223, 225, 234, 238, 239, 240, 242, 247, 250 n, 256 n, 284, 288, 292, 294 n, 300 n, 301 n, 302, 305, 306, 310, 316, 317 n, 319 n, 321 n, 330, 331, 334, 335, 337, 341, 342, 343 n, 349, 350 n, 355, 385 n, 388 n, 399, 401
- KAUTSKY Minna (Granny) I. 95, 165, 184, 240, 246, 250, 252, 257, 263, 266, 270, 296 n, 329 n, 361, 403 ; II. 215
- KAUTSKY Robert II. 55
- KEIL Wilhelm II. 44, 60 n
- KEIMLING Alfred I. 378 n
- KELLER Gottfried I. 318, 319 n ; II. 204
- KELLERMANN Bernhardt II. 188-189
- KELLES-KRAUZ Kazimierz I. 157, 168
- KERENSKI A. F. II. 34
- KERNER Justinus II. 218, 219
- KESSEL von II. 165, 185, 332
- KESTENBERG Leo II. 144, 145, 209, 247, 320, 331, 335, 342, 350
- KIPLING Rudyard II. 264, 265
- KLEIN E. I. 134 n, 136 n, 395 n
- KLEIN Julius Leopold II. 326
- KLEIST Heinrich von II. 152 n, 187
- KNIEF Johann II. 373 n
- KNUDSEN P. I. 189
- KOCHANSKI Aleksander I. 36
- KOL Henri Hubert van I. 190 ; II. 379, 399
- KOLB Wilhelm II. 392
- KOLLONTAI Alexandra I. 273
- KORALLOW M. M. II. 42
- KORMANOWA Zanna I. 36, 140 n, 142 n, 164 n
- KORN Karl II. 236 n
- KOROLENKO Vladimir II. 135, 136, 137, 143 n, 144, 147, 166, 167, 169, 191, 209 n, 214 n, 247 n, 274, 277, 288 n, 319, 320 n, 326 n, 330, 331, 335 n, 338, 341, 349
- KOSCIUSZKO Tadeusz I. 233
- KOZLOWSKI Mieczyslaw I. 119
- KRAJEWSKI A. I. 36
- KRASINSKI Zygmunt Napoléon, *comte* I. 303

- KREMER Arkadiusz (Aleksander) I. 105
- KRITCHEVSKI B. N. I. 8, 12, 16, 37, 38, 40 n, 41 n, 64, 92, 100, 102 n, 146, 403
- KRYLOV I. A. I. 304 n
- KRZYSZTAŁOWICZ K. → JOGICHES L.
- KSIADZ → RUBINSTEIN-MALECKI A.
- KULCZYCKI Ludowik I. 203 n
- KUPTICH I. 385
- KÜSTER Heinz I. 9
- KYRKOV Georgi II. 240 n
- LABRIOLA Antonio I. 47 n, 48
- LAFARGUE Laura I. 100 n
- LAFARGUE Paul I. 11 n, 92
- LAGARDELLE Hubert I. 11 n, 92
- LANDAU Lisa II. 191
- LANDSBERG Hans I. 117 n
- LANDSBERG Otto I. 117 n
- LANG Otto II. 53
- LANGE Friedrich Albert II. 314
- LANGEN Albert II. 299
- LANGKAU Götz II. 40, 42, 381 n
- LANGLOIS J.-P. II. 379 n
- LASCHITZA Annelies I. 9, 21 n, 315 n; II. 42, 121 n, 229 n
- LASSALLE Ferdinand I. 363 n, 404; II. 92, 255 n
- LAVALLIÈRE Louise-Françoise de II. 79
- LAVATER Johann Kaspar II. 339
- LAVIGNE Raymond I. 11 n
- LAVROV P. L. (Strelski) I. 173, 174 n
- LE BRUN Charles II. 79 n
- LEDEBOUR Georg I. 69, 155, 163 n, 197; II. 51 n, 60 n, 112, 114 n, 115, 129, 131, 133, 154, 156, 363, 373
- LEDER Wladyslaw (Feinstein) I. 206-208
- LEGIEN Carl I. 86, 288 n; II. 156, 157
- LEHMANN Dr. II. 173, 198, 200, 242
- LEHMANN Carl Dr. II. 82 n
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm I. 188
- LENINE V. I. I. 7, 8, 10, 13, 30-33, 145 n, 150 n, 173 n, 180 n, 202 n, 215, 231, 249, 262 n, 277 n, 304, 309 n, 310 n, 311 n, 314 n, 339, 356 n, 359 n, 364 n, 383, 384, 385, 398, 404, 405; II. 21, 32, 33, 34, 36, 39, 82 n, 295, 304, 367, 372 n, 399
- LENSCH Paul I. 131, 336, 340 n, 377; II. 112 n
- LESPINASSE Julie de II. 320
- LESSING Gotthold Ephraim II. 39, 122
- LEVI Paul I. 7, 319 n; II. 33, 45 n, 56 n, 73 n, 78 n, 147, 279 n, 291, 350 n, 358
- LEWITINA Mania I. 287
- LIBERMANN I. 368
- LIEBKNECHT Karl I. 8, 12, 14, 155 n, 217 n, 404; II. 11, 15-18, 22, 25, 36-39, 46, 47, 60 n, 61 n, 62, 65, 67 n, 68, 69, 70, 71 n, 72, 73 n, 74 n, 75, 82, 83, 84, 97, 99, 103, 108, 109, 110 n, 112 n, 114 n, 126 n, 129, 131, 132 n, 163, 164, 174, 182, 183, 185, 191, 201, 205, 231, 233, 235, 240 n, 269, 277, 284 n, 298, 312, 313, 324 n, 325 n, 329 n, 352, 355, 356, 361, 365, 367, 368, 371 n, 398, 399-400, 401
- LIEBKNECHT Nathalie, née Reh I. 178 n
- LIEBKNECHT Sonia, née Sophie Ryss I. 12, 14; II. 8, 9, 10, 27 n, 29, 30, 142, 147, 149 n, 150, 161, 162, 163, 166, 167, 174, 182, 184, 191, 193, 201, 205, 222, 229, 233, 235, 243, 266, 268, 271, 275, 276, 277, 288 n, 293, 294, 296, 297, 298, 309, 306, 307, 308, 310, 313,

- 314, 315, 322, 324, 325, 326,
333, 335, 338, 351, 352, 355,
356, 400
- LIEBKNECHT Wilhelm I. 17, 24,
78 n, 87, 88, 89, 178, 350 n,
400, 404; II. 374, 399, 401
- LIMANOWSKI Boleslaw I. 216
- LIPINSKI Richard I. 336
- LJADOV M. N. → MANDELSTAMM
M. N.
- LÖBE Paul I. 14, 36, 115, 116 n,
117, 118, 134, 138 n, 160, 197,
200, 292, 329, 396, 403;
II. 37, 42, 330, 358, 400
- LOCKE John I. 192
- LONGUET Jean, I. 11 n, 189
- LOUIS XIV II. 79 n
- LUBBOCK John I. 186
- LÜBECK Gustav I. 57 n, 80 n,
83 n, 141, 142, 148, 165;
II. 53 n
- LÜBECK Olympia I. 165
- LUKSEMBURG Anna I. 82 n, 175
- LUKSEMBURG Edward (Eliasz)
I. 82 n, 91, 95; II. 280
- LUKSEMBURG Jozef I. 82 n, 175,
264 n, 309, 341
- LUKSEMBURG Maksymilian
I. 82 n, 175
- LUNATCHARSKI A. V. I. 16, 314,
403
- LUTHER Martin II. 151 n, 157 n,
203, 300 n
- LÜTZ Ralph H. II. 398
- MACAULAY Thomas Babington,
II. 91, 159, 163
- MACH Ernst I. 311 n, 313 n
- MACHIAVELLI Niccolo II. 218
- MAEVSKI E. → GUTOVSKI V. N.
- MALINOVSKI A. A. → BOGDANOV
A.
- MANDELSTAMM M. N. (Ljadov)
I. 173 n
- MANN Thomas II. 185
- MANOUSEVITCH A. I. 30 n
- MARCHEWEZYNSKI I. 383, 384
- MARCHLEWSKI Julian (Karski)
I. 8, 13, 36, 50 n, 66 n, 103,
104, 115, 119 n, 120, 128 n,
142 n, 156, 247, 248, 251, 252,
257, 271, 287, 302 n, 352 n, 356,
357, 359, 360, 373, 374, 376,
377, 381 n, 382, 384, 387 n, 388,
404; II. 44 n, 81 n, 109 n,
214, 277, 346, 368, 398
- MARCHLEWSKI, frère de Julian
II. 173 n, 188, 318
- MARCHLEWSKI M^{me} II. 81
- MARGUERITTE Paul et Victor
II. 379 n
- MARIE Jean-Jacques II. 34 n
- MARTOV Ju. O. I. 30, 237, 314 n,
339; II. 399
- MARK Karl I. 7, 8, 26, 29, 77,
85 n, 97 n, 112, 173 n, 174,
183 n, 311 n, 350 n, 361 n,
386 n, 390, 391 n, 400, 402,
404, 405; II. 9 n, 25, 35 n,
48 n, 93 n, 108, 122, 134, 145 n,
195, 214, 255 n, 328 n, 329,
347 n, 397
- MATTHIAS Erich II. 16 n
- MAUPASSANT Guy de II. 334
- MEHRING Eva I. 96, 99, 122,
125, 224, 263, 348, 351, 353,
366, 390; II. 90, 92, 97, 106,
164 n, 174, 206, 358
- MEHRING Franz I. 8, 9, 13, 14,
21, 25, 36, 67 n, 69, 75, 76 n,
77 n, 82, 84, 85, 86, 90, 95, 98,
99 n, 108, 122, 124, 126, 129,
131, 175, 185, 189, 222, 223 n,
245, 246, 247, 251, 257, 261,
263, 274, 276 n, 277, 293, 336,
339 n, 348, 349, 350, 353, 363,
365, 377, 378, 381, 382 n, 386,
387, 390, 391 n, 400, 404, 408;
II. 8, 9, 14, 15, 18, 26, 42, 44,
45 n, 46, 48 n, 52, 62 n, 65,
81 n, 84, 90, 91 n, 93 n, 96 n,
97, 99, 101, 106, 108, 110 n,
116, 122, 123, 139, 140, 163 n,
164, 165, 172, 173, 174, 187,

- 195, 205 n, 209, 228, 229 n,
234, 239 n, 242, 271, 284, 297 n,
314 n, 329, 336, 347, 348 n,
349, 358, 367, 397, 398, 400
- MELCER Henryk I. 99
- MENDELS, M. I. 237
- MENZEL Wolfgang I. 59 n
- MERKEL Hermann I. 392
- MESLIER Jean I. 316
- MEYER Conrad Ferdinand
I. 194; II. 170, 171 n, 200 n,
300
- MEYER Ernst II. 114 n, 163 n,
164, 165, 373
- MEYER *M^{me}* II. 247
- MEYSENBUG Malvida von II. 319
- MEZENTSOV N. V. I. 43 n
- MICHAĀLOV Dr. I. 291
- MICHEL-ANGE I. 363
- MIGNARD Pierre II. 79 n
- MIGNET François II. 274
- MIL Josif (John Mill) I. 105
- MILL John → MIL Josif
- MILLERAND Alexandre I. 93,
102 n, 122, 187; II. 280
- MILLER Suzanne II. 16 n
- MILLET Jean-François II. 267-
268
- MIRBEAU Octave II. 379 n
- MISTRAL Frédéric I. 318
- MLETZKO I. 201
- MOLINARI Gustave de II. 92
- MOLKENBUHR Hermann I. 337 n,
345 n, 347 n
- MONTEFIORE Dora B. I. 365
- MOOR Carl II. 48, 65 n, 400
- MORE Thomas I. 316
- MORGENSTERN Gustav II. 218,
275
- MÖRIKE Eduard II. 105, 118 n,
151, 180, 217, 231, 259, 260,
285, 286 n, 293, 300, 307
- MORIZET André I. 11 n, 195
- MOSSE Rudolf I. 156
- MOTTELER Julius I. 400
- MOZART Wolfgang Amadeus
I. 303; II. 237, 253
- MÜLLBERGER Dr. Arthur II. 327
- MÜLLER-DIEFENBACH Gretl
II. 292, 300 n, 302, 318, 343,
400
- MÜLLER Hans I. 127, 191
- MÜLLER Hermann I. 116 n,
364 n, 395 n; II. 62 n
- MÜLLER Theodor I. 14, 395, 404
- MÜNTZER Thomas I. 316
- MUSSOLINI Benito II. 52
- NACHIMSON Miron (Spectator,
Politicus) I. 365, 366
- NEMEC Antonin I. 14, 36, 301,
302, 303 n, 327, 328 n, 404-405
- NEMITZ Anna II. 343
- NESTRIEPKE Siegfried II. 51 n
- NETTL J. P. I. 9, 11 n, 14, 15,
17 n, 18, 19, 21 n, 24, 32 n,
263 n, 296 n, 321 n, 326 n;
II. 22, 23 n, 39 n, 42, 170 n,
205 n, 359 n, 365 n, 367 n
- NEUSTÄDTER *M^{me}* I. 110
- NIETZSCHE Friedrich I. 96 n;
II. 142, 319 n
- NIKOLAEVSKI Boris I. 8 n, 36,
173 n, 217 n
- NITZSCHE Emil I. 67 n
- NURCZYNSKI Piotr I. 298, 299
- OBOLENSKI I. M. I. 172
- OLSZEWSKI Wladyslaw I. 104,
120
- OPPELN-BRONIKOWSKI F. von
II. 148 n
- OPPLER Dr. II. 270
- OTTENBACHER Adalbert II. 282 n
- OWEN Robert I. 316
- PADUSCHEK Pawel I. 135, 161
- PANNEKOEK Anton I. 237, 365 n,
366; II. 24, 25, 386 n
- PAVLOVITCH M. L. II. 229 n
- PARVUS (Helphand I. L.) I. 10,

- 17, 20, 24, 25, 65, 66 n, 68, 69,
124, 125, 126, 218, 237, 238,
247, 270, 273, 275, 359 n ;
II. 82 n, 399
- PAYER Friedrich von I. 227 n
PELLETAN Camille II. 379 n
PENDZICHOWSKI Adam I. 257
PERL Feliks I. 101 n
PERLMUTTER Salomon I. 146
PERNERSTORFER Engelbert
II. 295
PETIT Irène I. 14, 15
PETTY William I. 192
PEUS Wilhelm Heinrich I. 254,
255
PFANNKUCH Wilhelm I. 137,
158 n, 159, 161, 196 n, 197 n,
198, 199, 264 ; II. 158
PFAU Ludwig II. 102
PFEFFER Wilhelm II. 347, 348
PFEIFFER Heinrich II. 116 n
PFEMFERT Franz II. 38, 183,
185, 234, 246, 255, 338 n
PFUND I. 79 n
PIATNITSKI O. A. I. 310 n
PIE IX II. 107
PIECK Wilhelm I. 13, 14, 298,
353 n, 362, 405
PIGRÈS II. 304 n
PLATEN - HALLERMÜNDE August,
Graf von II. 313
PLEKHANOV G. V. I. 11, 13, 16 n,
17, 25, 30, 37, 62, 64, 66, 104,
169, 170, 173 n, 174, 180 n,
181 n, 182, 205, 263, 266, 267,
279, 280 n, 291, 292, 351, 399,
405
PLOCHOCKI L. → WASILEWSKI
Leon
PLOTZ Karl Julius II. 107
POHL Colette I. 394
POLITICUS → NACHIMSON M.
PONTOPPIDAN H. II. 309
POTRESSOV A. N. I. 13, 30, 31,
36, 173, 174, 179, 217 n, 405
POUCHKINE A. S. I. 303
PRESSENSÉ Francis de II. 379 n
PROUDHON Pierre-Joseph I. 316 ;
II. 327, 328, 329, 333, 348 n
- QUARCK Max I. 381
- RAABE (Wieckowski) Wincenty
I. 359
RADZUN Günter I. 9, 21 n ;
II. 42, 121 n, 229 n
RADEK Karl I. 29 n, 354, 355,
371 n ; II. 48 n, 373 n
RADLAK Bronislaw I. 385 n
RAPPOPORT Charles I. 11, 335 n
RATZ Ursula I. 25 n, 26 n
RAU Luise II. 293 n
RAVESTeyN Willem van I. 344 n ;
II. 386, 401
REICH M^{lle} II. 318
REICH Wilhelm I. 135, 136 n
REMBRANDT van Rijn I. 303 ;
II. 326
REMMELE Hermann II. 390
RENAUDEL Pierre I. 189
RENNER Karl I. 301 n ; II. 287
REXHÄUSER Ludwig I. 254
RIAZANOV David I. 8, 30, 386 ;
II. 145, 214 n
RICARDO David I. 192 ;
II. 328 n
RIPPER Alexander I. 257
ROBESPIERRE Maximilien I. 61
RODIN Auguste II. 325
RODOLIN von I. 226 n
ROLAND-HOLST Henriette I. 8,
9, 11, 12, 22, 23, 33, 35, 187,
190, 191, 193 n, 227, 228 n,
235, 236 n, 259, 273, 277, 287,
288 n, 343, 405-406 ; II. 156 n,
171 n, 215
ROLAND-HOLST Richard I. 190,
192, 229, 237, 287
ROLLAND Romain II. 256, 280,
286, 318, 319
ROMNEY George II. 79 n
ROSCHER Wilhelm I. 307
ROSENBAUM Marta I. 12 ; II. 8,
65, 66 n, 74, 75, 77, 83, 86 n,
87, 93 n, 96 n, 98, 100, 106,
128, 148, 149 n, 163-166, 169,
172, 173, 174, 175, 177, 182,

- 190, 192, 193 n, 194, 198 n,
199, 206, 207, 208, 219-223,
224 n, 225, 228, 234, 245 n,
256, 269, 271, 275, 280 n, 284,
288 n, 289, 291, 300, 301, 302 n,
303 n, 305, 306, 309, 310, 317,
322 n, 325 n, 331, 332, 333, 334,
337 n, 348, 370, 401
- ROSENFELD Alice II. 174, 175,
194
- ROSENFELD Kurt I. 12, 14, 319,
334, 336, 337, 351; II. 56, 65,
73 n, 75, 76, 77, (la Violette)
148, 164, 166, 172, 173, 177,
194, 206, 207, 220, 222, 224,
228, 275, 302, 363, 370, 401
- ROSSI Pellegrine II. 107
- RUBANOVITCH I. A. I. 169, 210,
213, 289 n, 357
- RUBEN Regina II. 121, 364, 401
- RUBENS Pieter Paul II. 83
- RUBINSTEIN-MALECKI Aleksander
(Ksiadz) I. 312, 313 n, 359
- RÜCK Fritz II. 363, 364 n
- RUDT August II. 378
- RÜHLE Otto II. 75 n, 255 n, 371
- RYBICKI Stanislaw I. 133 n
- SACHSE Hermann I. 196 n
- SACHTLER *M^{me}* II. 81, 357
- SADOUL Jacques II. 32 n
- SAINT-SIMON Claude-Henri I. 316
- SARRAUTE Maurice I. 11 n
- SAPHO II. 218
- SAXE-MEININGEN, *prince de* I. 396
- SCHACK Adolf Friedrich, Graf
von II. 326
- SCHIEDEMANN Philipp II. 19, 38,
51 n, 69, 146, 154, 156, 157,
285 n, 356 n, 363 n, 368
- SCHAIK I. 273
- SCHILLER Friedrich I. 176 n,
178, 185, 223, 273, 277;
II. 72, 122, 217 n
- SCHIPPEL Max I. 76, 149, 334
- SCHLAF Johannes II. 306-307
- SCHLEIFSTEIN Josef II. 15 n,
122 n
- SCHLISCH Selma et Robert
II. 270 n, 297 n, 355, 357, 358 n
- SCHLÜTTER H. II. 15 n
- SCHMOLLER Gustav von I. 67,
308
- SCHOLTYSSEK Franciszik I. 159,
161
- SCHÖNLANK Bruno I. 10, 68, 70,
75, 77, 79, 126 n
- SCHRICK E. II. 243 n, 317 n
- SCHUBERT Franz I. 241 n, 395 n,
II. 227 n, 253, 254, 334 n
- SCHULTESS Barbara II. 339
- SCHULZ Heinrich I. 142, 293,
297, 332, 362 n; II. 253, 321 n
- SCHULZE-DELITZSCH Franz Her-
mann II. 92, 255
- SCHUMANN Robert I. 395 n
- SCHÜTZ Oskar I. 14, 116 n, 138,
161, 162 n, 199, 200 n, 242,
243 n, 406
- SCHWEITZER J. B. von I. 363
- SEEBLEY John Robert II. 91
- SÉGUR Pierre, *marquis de* II. 320
- SEIDEL Fredi I. 60, 70, 94, 111,
164, 287
- SEIDEL Kurt I. 71, 111, 164, 287
- SEIDEL Mathilde I. 12, 14, 36,
57, 60, 61, 62, 70, 72, 73, 82,
93, 94, 111, 124, 127, 128, 130,
141, 142, 148, 164, 166, 190,
286, 287, 293
- SEIDEL Robert I. 12, 14, 36, 42,
57, 58, 60, 61, 62, 64, 70, 72,
73 n, 82, 93, 94, 111, 123, 127,
130, 140, 142, 148, 164, 165,
190, 286, 293, 406; II. 374
- SEIGNOBOS Charles II. 379 n
- SELINGER Bertha II. 81
- SEMBAT Marcel I. 11 n
- SEMKOVSKI S. (Bronstein S. J.)
I. 392, 395
- SERWY Victor I. 129, 167, 169,
190, 211
- SEYFFERT Max I. 375 n, 377
- SHAKESPEARE William II. 170 n,
187, 217, 218, 226, 275, 326

- SHAW Bernard II. 183, 226
 SIMKOVITCH I. 77
 SIMON Josef I. 338
 SIMONOV Evgenii → GUTOVSKI
 V. N.
 SINGER Paul I. 19, 24, 78 n, 87,
 88, 89, 92, 93, 109, 114, 155 n,
 156, 157, 168, 169, 170, 182,
 191 n, 240, 246, 335 n, 337,
 343; II. 96, 304
 SIPIAGUINE D. S. I. 172 n
 SISMONDI Jean-Charles-Léonard-
 Simonde de I. 192
 SLONIMINSKI I. 77
 SMIRNOV S. → GUREVITCH Em-
 manuel
 SMITH Adam I. 192
 SNEEVLIET Henk I. 343
 SOMBART Werner I. 115, 200 n,
 292
 SONNEMANN Emil I. 227 n
 SOPHOCLE I. 363
 SOSKIS D. V. I. 213
 SOUKUP V. Franz I. 303 n
 SPECTATOR → NACHIMSON M.
 SPINOZA Baruch II. 180
 STADTHAGEN Arthur I. 12, 14,
 80, 82, 87, 88, 182, 226, 229,
 264 n, 265, 266, 267, 268, 269,
 270, 271, 272, 273, 276, 277,
 278, 279, 294, 406; II. 115,
 132 n, 151, 309, 310, 337 n
 STALINE I. V. I. 359 n
 STAMPFER Friedrich I. 122
 STAUNING Thorwald I. 14, 382,
 385, 406
 STEGMANN Carl I. 47 n
 STEIN Charlotte von II. 78, 80,
 217
 STEINLEN Théophile Alexandre
 II. 379 n
 STENDHAL (Henri Beyle, *dit*)
 II. 148 n, 322 n
 STENGELE Gustav I. 266
 STEPNIAK-KRAVTCINSKI Serge
 I. 43
 STÖCKER Walter I. 388, 406-407
 STRAUSS David Friedrich I. 386;
 II. 188 n, 376
 STRELSKI P. → LAVROV P.
 STRIETZEL I. 88
 STRÖBEL Heinrich I. 79;
 II. 112, 368
 STRUVE Piotr II. 381
 STUART Marie II. 71-72, 81 n
 STÜRGGH Karl Graf von
 II. 284 n, 343 n
 SÜDEKUM Albert I. 79 n;
 II. 45, 46, 51 n, 56, 60 n
 SÜSSMANN Dr. Arthur I. 272;
 II. 97
 SWIENTY Wilhelm I. 90; II.
 374
 SWIFT Jonathan II. 309
 TCHARUCHNIKOV A. P. I. 310
 TCHEREVANINE N. (Lipkin F. A.)
 338 n
 TENIERS David II. 351
 TERWAGNE Modeste II. 61
 THALHEIMER August I. 325;
 II. 291 n, 362, 363
 THALHEIMER Berta II. 114 n,
 115 n, 291, 398
 THÄLMANN Ernst I. 405
 THOMA Hans II. 188
 THOMAS Albert II. 32 n
 THOMPSON William II. 328 n
 THONEMANN M^{me} I. 80 n
 THORNTON William Thomas
 I. 192
 TITIEN (Tiziano Vecellio *ou* Ve-
 celli, *dit*) II. 326
 TOLAIN Henri-Louis II. 329
 TOLSTOI Lev II. 108 n, 236, 237,
 262, 297
 TRABALSKI Franciszek I. 162 n,
 195, 196 n
 TRABINGER Emma *et* Jacob
 II. 353
 TROCLET Léon II. 61 n
 TROELSTRA P. J. I. 184, 190,
 232; II. 58 n
 TROTHA Lothar von II. 180
 TROTSKY L. D. I. 30, 174 n,
 295, 339, 342, 359 n, 393 n;
 II. 36

- TRUSIEWICZ (Zalewski) Stanislaw
 I. 92, 98, 103-106, 113
 TUGAN-BARANOWSKI M. I.
 II. 99, 107
 TURATI Filippo I. 47 n, 48
 TURNER William II. 77, 278
 TURSKI J. → GOLDENBERG Jakub
 TUSAR V. I. 404
 TYCH Feliks I. 9, 11 n, 12 n, 14,
 35, 36, 38 n, 98 n, 113 n, 124 n,
 146 n, 156 n, 168 n, 216 n,
 220 n, 222 n, 230 n, 246 n,
 312 n, 326 n, 342 n, 365 n ;
 II. 40, 42
 TYSZKA Jan → JOGICHES
- ULRICI Hermann II. 326
 UNSZLICHT Jozef I. 242 n
 UNSZLICHT M. I. 128 n
 URBACH Ignacy I. 212, 225
 URBAN Medi (Martha) II. 55,
 96, 355, 357
- VAILLANT Edouard I. 11, 102,
 169 n, 211, 226, 227, 340 n ;
 II. 118
 VALENTA J. I. 36
 VANDERSMISSEN Laurent II. 61 n
 VANDERVELDE Emile I. 170, 210,
 211
 VELITCHKINE → BONTCH-BROUE-
 VITCH V. D.
 VIGÉE-LEBRUN Elizabeth II. 79
 VIGNY Alfred de II. 152 n
 VIRGILE II. 102
 VOGT Dr. I. 318 n
 VOLKHOVSKI Feliks, *prince*
 I. 213, 221
 VOLLMAR Georg von I. 65, 77,
 78 n, 93, 98, 102 n, 286, 364
 VOLTAIRE François-Marie Arouet,
 dit I. 245 ; II. 83, 335 n
 VORLÄNDER Karl I. 95
- WAGNER Adolf, *Prof.* II. 340
 WAGNER Richard II. 88, 104, 243
 WALCHER Jacob II. 45 n
 WALDERSEE Alfred von I. 87 n
 WALDECK-ROUSSEAU René
 I. 102 n, 187 n
 WALLFISCH Hermann I. 68, 236
 WARSZAWSKI A. → WARSKI A.
 WARSZAWSKA Zofia I. 232, 233
 WARSKI (Warszawski) Adolf
 I. 8, 13, 42, 50, 51, 53, 54, 114,
 115, 119, 120, 121, 128, 145,
 149, 150, 156, 166 n, 168, 170,
 171, 202 n, 206, 208 n, 232 n,
 309, 407 ; II. 114 n, 366, 380,
 401
 WARYNSKI Ludwig I. 97 n, 213 n
 WARYNSKI Tadeusz I. 213, 214
 WASILEWSKI (Plochocki L. Léon)
 I. 101 n, 144 n
 WASNER I. 324
 WATTS Hunter J. I. 213 n, 214
 WAUTERS Joseph II. 61 n
 WEBB Sydney *et* Béatrice I. 307
 WEILL Claudie I. 14, 15 ;
 II. 21 n
 WEINBERG Siegfried II. 117, 137,
 138-140, 142, 170, 197, 198,
 207, 221, 222, 241
 WEISMANN Adolph I. 311 n
 WELS Otto I. 80 n, 336
 WENDEL Hermann II. 237 n
 WENGELS Margarete II. 287,
 300, 337
 WENGELS Robert I. 161
 WERNER I. 201
 WESENDONK Mathilde II. 88 n,
 104
 WESTARP Kuno, Graf von
 II. 152
 WESTMEYER Johann Friedrich
 I. 13, 370, 371 n, 407 ; II. 45 n
 WESTPHAL II. 121, 169 n
 WETZKER Heinrich I. 67 n, 86
 WEZYK Gabriel I. 213, 218
 WIECKOWSKI → RAABE W.
 WIELAND Christoph Martin
 II. 314 n

- WIETHÖLTER C. I. 273
 WIJNKOOP David I. 344 n
 WILDE Oskar II. 183
 WILLARD Claude I. 102 n
 WILLEMER Marianne von (*née*
 Jung) II. 80, 239
 WINCKLER Alexander II. 68, 401
 WINCKLER Hélène II. 69, 401
 WINTER August I. 57 n, 81, 133,
 135 n, 158-160, 162, 197, 398
 WIRBEL Tomasz I. 218, 219
 WISSEL Rudolf II. 337 n
 WITTE S. Ju. I. 258; II. 84
 WITTRISCH Rudolf I. 118
 WODZILAWSKA-KASSIUSZOWA Es-
 tera I. 190
 WOJNAROWSKA Cezaryna I. 9,
 13, 36, 50, 51, 90, 91 n, 92, 93,
 97, 99, 101, 102, 103, 104 n,
 113, 114 n, 119, 121, 128, 145,
 146, 156, 157 n, 166, 168, 170,
 178 n, 209, 211, 212, 214, 216,
 218, 219, 220, 224, 230, 234,
 407-408
 WOLF Hugo I. 395; II. 118,
 194, 231, 236, 254 n, 260 n,
 268, 286, 314, 319, 322
 WOLF Julius I. 16
 WOLFFSTEIN-FRÖLICH Rose
 II. 345
 WOLZOGEN Ernst von I. 109;
 II. 105
 WRONSKI → GRANAS A.
 WULFF II. 321
 WULLSCHLEGER Eugen I. 187
 WURM Emmanuel I. 12, 14,
 226 n, 250, 263-267, 269, 272,
 274, 275, 313, 324, 408;
 II. 119 n, 151, 298, 299 n, 309,
 310, 339, 340 n, 344, 348
 WURM Mathilde I. 14, 226 n,
 264-267, 272, 408; II. 8, 101,
 106, 108, 150, 161, 178, 247,
 271, 285, 286 n, 287, 289, 298,
 299 n, 308-312, 327, 333, 336,
 338, 340 n, 344, 345, 347, 364,
 401
 ZABAWER Natalja I. 288
 ZALEWSKI K. → TRUSIEWIEZ S.
 ZARZYCKA-BÉRARD Ewa I. 14
 ZASSULITCH Vera I. 30, 104,
 150, 175, 275 n
 ZENSI I. 86 n; II. 343, 351
 ZETKIN Clara I. 8, 10, 12, 14,
 17 n, 21, 26, 27, 67 n, 77, 79,
 89, 122, 128, 165, 176, 178, 183,
 233, 243, 263, 285, 293 n, 294,
 307, 316 n, 318, 319 n, 324,
 327, 338 n, 339 n, 340, 341,
 342 n, 343 n, 353, 362, 366,
 368, 370, 374 n, 377, 378, 379,
 382, 407, 408; II. 8, 10, 39 n,
 43, 44, 45 n, 46, 47, 48 n, 52,
 55, 60 n, 61, 62 n, 64 n, 73, 81,
 82, 87, 93, 96, 97, 99, 101, 102,
 103, 104 n, 105, 107, 116 n, 118,
 122 n, 123, 124, 129, 130 n,
 132 n, 135 n, 138, 139, 148 n,
 159 n, 163 n, 169 n, 183 n, 184,
 188 n, 212 n, 219, 221 n, 222,
 225, 246, 247, 248, 255, 261,
 286, 288, 291 n, 293 n, 294, 302,
 304, 309, 326 n, 335 n, 340, 344,
 350, 358, 359, 361, 362 n, 363,
 367, 368 n, 371, 377, 387, 393,
 401
 ZETKIN Kostia I. 8, 10, 12, 251 n,
 297 n, 315, 316 n, 318, 319,
 321 n, 323, 332 n, 347 n, 348 n,
 371 n; II. 55, 60 n, 68 n, 85 n,
 103, 148 n, 156 n, 159 n, 162 n,
 197 n, 205 n, 225, 236 n, 237 n,
 243 n, 262 n, 335 n
 ZETKIN Maxim II. 43, 44, 55
 ZETKIN Ossip I. 408
 ZEZINLINSKI → KARJANSKI N.
 ZIBER N. I. II. 231-232, 295
 ZIELINSKI Jozef I. 225
 ZIETZ Luise I. 327; II. 124 n,
 286, 363, 364, 368
 ZILLIACUS Konni II. 381 n
 ZIMMERMANN W. II. 79
 ZLOTTKO Gertrud I. 12, 14, 307,
 323, 363, 367, 369, 374, 378,

379, 389, 408 ; II. 43, 57, 58,
84, 85 n, 86-89, 94 n, 96 n, 98,
115, 120, 187, 205, 278, 346,
401
ZOLA Emile I. 365 n

ZUBEIL Karl Fritz I. 337 ; II.
69

ZUMTOBEL II. 390

ZUNDEL Fritz I. 319 n, 343 ; II.
159 n

Table

PRÉSENTATION, par Georges Haupt	7
<i>Abréviations</i>	41
232. A Hans Diefenbach, 8 août 1914	43
Publié dans <i>BAF</i> , p. 133.	
233. A Franz Mehring, 8 septembre 1914	44
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZPW</i> , 1969, p. 171.	
234. Lettre ouverte-déclaration, septembre 1914	45
Original IML, Berlin. Publié dans <i>DuM</i> , II, 1958, p. 31.	
235. A Franz Mehring, 13 septembre 1914	46
Original IML, Moscou. Publié dans <i>Le Spartakisme</i> , p. 322-324.	
236. A Cari Moor, 12 octobre 1914	48
Original IML, Moscou. Publié dans <i>Niedersächsische Arbeiterzeitung</i> , n° 182 du 7 août 1926.	
237. A Hans Diefenbach, 1 ^{er} novembre 1914	53
Publié dans <i>BAF</i> , p. 71-75.	
238. A la rédaction du <i>Sozialdemokrat</i> , Stockholm, 9 novembre 1914	58
Original Archives Branting, Arbeterreelsensarkiv, Stockholm.	
239. A Camille Huysmans, 10 novembre 1914	59
Original en français, Archives du BSI. Publié dans <i>Partisans</i> , n° 45, p. 106-107.	
240. Au <i>Labour Leader</i> , décembre 1914	62
Publié dans Karl LIEBKNECHT, <i>Klassenkampf gegen den Krieg</i> , Berlin, 1919, p. 43-44.	
241. A Marta Rosenbaum, 5 janvier 1915	65
Publié dans <i>BAF</i> , p. 137.	
242. A Mathilde Jacob, fin janvier-début février 1915	66
Original HI. Publié dans <i>BMI</i> , p. 2.	

243. A Mathilde Jacob, 7 février 1915	67
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 5.	
244. A Alexander Winckler, 11 février 1915	68
Original IML, Berlin. Extrait publié dans <i>Le Spartakisme</i> , p. 341-342.	
245. A Helene Winckler, 11 février 1915	69
Original IML, Berlin. Extrait publié dans <i>Le Spartakisme</i> , p. 342.	
246. A Mathilde Jacob, 22 février 1915	70
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 6-8.	
247. A Marta Rosenbaum, 12 mars 1915	74
Publié dans <i>BAF</i> , p. 138-139.	
248. A Marta Rosenbaum, 6 avril 1915	75
Publié dans <i>BAF</i> , p. 139-140.	
249. A Mathilde Jacob, 9 avril 1915	77
Original HI. Publié dans <i>BAF</i> , p. 193-194.	
250. A Mathilde Jacob, 4/5 mai 1915	80
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 23-24.	
251. A Mathilde Jacob, 22 mai 1915	82
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 25-27.	
252. A Gertrud Zlottko, 25 mai 1915	84
Publié dans <i>BAF</i> , p. 183-185.	
253. A Marta Rosenbaum, 2 août 1915	87
Publié dans <i>BAF</i> , p. 143.	
254. A Gertrud Zlottko, 7 août 1915	88
Publié dans <i>BAF</i> , p. 187-189.	
255. A Franz Mehring, 31 août 1915	90
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZPW</i> , 1969, p. 175-177.	
256. A Luise Kautsky, 18 septembre 1915	93
Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 171-175.	
257. A Mathilde Jacob, 23/24 septembre 1915	96
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 31-32.	
258. A Mathilde Jacob, 5 octobre 1915	98
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 35-36.	
259. A Mathilde Jacob, 16 octobre 1915	100
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 38-39.	
260. A Clara Zetkin, 18 octobre 1915	102
Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>SKL</i> , p. 181.	
261. A Fanny Jezierska, fin octobre 1915	103
Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1963, p. 100-101.	
262. A Mathilde Jacob, fin octobre 1915	103
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 43.	
263. A Mathilde Jacob, 5/6 novembre 1915	104
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 45.	
264. A Mathilde Jacob, 10/11 novembre 1915	106
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 46.	
265. A Mathilde Jacob, 13 novembre 1915	107
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 47.	
266. A Karl Liebknecht, fin novembre 1915	109
Publié dans <i>Unter dem Banner des Marxismus</i> , II, 1925, p. 422-423.	

267.	A Leo Jogiches, 8 décembre 1915	113
	Extrait publié dans <i>Rote Fahne</i> du 15 janvier 1929, n° 12.	
268.	A Gertrud Zlottko, 21 décembre 1915	115
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 189.	
269.	A la <i>Neue Zeit</i> , 25 décembre 1915	116
	Publié dans <i>BKL</i> , p. 175.	
270.	A Luise Kautsky, 27 décembre 1915	117
	Publié dans <i>BKL</i> , p. 175-178.	
271.	A la rédaction de la <i>Neue Zeit</i> , 27 décembre 1915	119
	Publié dans <i>BKL</i> , p. 178.	
272.	A Gertrud Zlottko, 7 février 1916	120
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 189-190.	
273.	A Westphal, 25 février 1916	121
	Publié dans <i>Rote Fahne</i> , 18 juillet 1926.	
274.	A Regina Ruben, 25 février 1916	121
	Original IML, Berlin. Publié en fac-similé dans <i>ARS</i> , II, p. 320-321.	
275.	A Franz Mehring, 27 février 1916	122
	Publié dans F. MEHRING, <i>Zur Literaturgeschichte</i> , p. 10.	
276.	A Clara Zetkin, 9 mars 1916	123
	Original IML, Moscou. Extraits publiés dans LASCHITZ-RADCZUN, p. 383, et dans <i>Le Spartakisme</i> , p. 352-353.	
277.	A Clara Zetkin, 10 mars 1916	124
	Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>SKL</i> , p. 181-182.	
278.	A Fanny Jeziarska, 10 mars 1916	125
	Original Collection Schwadron, JNUL.	
279.	A Fanny Jeziarska, 17 mars 1916	126
	Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1963, p. 102.	
280.	A Fanny Jeziarska, fin mars/début avril 1916	127
	Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1963, p. 102-103.	
281.	A la <i>Bergische Arbeiterstimme</i> , avril 1916	128
	Publié dans <i>Münchener Post</i> du 12 avril 1916.	
282.	A Marta Rosenbaum, 11 mai 1916	128
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 141-142.	
283.	A la rédaction du <i>Vorwärts</i> , entre le 28 juin et le 1 ^{er} juillet 1916	131
	Publié dans <i>Vorwärts</i> , n° 179 du 2 juillet 1916.	
284.	A J. H. W. Dietz, 28 juillet 1916	134
	Fac-similé de l'original in Max HOCHDORF, <i>Rosa Luxemburg, das Leben einer Revolutionärin</i> , Berlin, s.d., en annexe.	
285.	A Luise Kautsky, 13 septembre 1916	136
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 181-182.	
286.	A Mathilde Jacob, 16 septembre 1916	137
	Copie Staatsarchiv, Düsseldorf. Publié presque in extenso in Helmut HIRSCH, <i>Rosa Luxemburg in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten</i> , rororo, Reinbeck, 1969, p. 99-100.	
287.	Au procureur royal de Düsseldorf, 30 octobre 1916 ...	139
	Original Staatsarchiv, Düsseldorf, 1 § publié dans Helmut HIRSCH, <i>op. cit.</i> , p. 100-101.	

288.	A Mathilde Jacob, 31 octobre 1916	140
	Copie collection Buttinger, Archives du SPD, Bonn. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 59.	
289.	A Mathilde Jacob, 5 novembre 1916	141
	Original IISG. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 60.	
290.	A Mathilde Jacob, 10 novembre 1916	142
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 63.	
291.	A Luise Kautsky, 3 décembre 1916	143
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 182-187.	
292.	A Mathilde Jacob, 9 décembre 1916	147
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 66.	
293.	A Marta Rosenbaum, décembre 1916	148
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 148.	
294.	A Leo Jogiches, 25 décembre 1916	149
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 145.	
295.	A Mathilde Jacob, Noël 1916	149
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 73.	
296.	A Mathilde Wurm, 28 décembre 1916	150
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 44-46.	
297.	Lettres ouvertes à des amis politiques, janvier 1917 ...	153
	Publié dans <i>Der Kampf</i> (Duisburg), 6 janvier 1917.	
298.	A Hans Diefenbach, 7 janvier 1917	158
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 75-79.	
299.	A Sonia Liebknecht, 15 janvier 1917	161
	Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 17-18.	
300.	A Marta Rosenbaum, 19 janvier 1917 (Annexe : poèmes de Franz Mehring, Ernst Meyer, Rosa Luxemburg) ...	163
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 145-147.	
301.	A Marta Rosenbaum, 29 janvier 1917	166
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 147-148.	
302.	A Luise Kautsky, 30 janvier 1917	166
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 196-198.	
303.	A Hans Diefenbach, début février 1917	168
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 79.	
304.	A Luise Kautsky, 7 février 1917	168
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 178-179.	
305.	A Mathilde Jacob, 7 février 1917	169
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 77.	
306.	A Marta Rosenbaum, 7 février 1917	172
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 150-153.	
307.	A Marta Rosenbaum, 8 février 1917	175
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 149.	
308.	A Marta Rosenbaum, 10 février 1917	177
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 154-155.	
309.	A Mathilde Wurm, 16 février 1917	178
	Publié dans <i>Volksstimme</i> (Chemnitz), 18 janvier 1929 et dans <i>BAF</i> , p. 46-50.	
310.	A Hans Diefenbach, 17 février 1917	181
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 79-80.	

311.	A Sonia Liebknecht, 18 février 1917	182
	Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 19-21.	
312.	A Hans Diefenbach, 5 mars 1917	185
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 80-84.	
313.	A Luise Kautsky, mars 1917	189
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 199-204.	
314.	A Marta Rosenbaum, mars 1917	192
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 158-160.	
315.	A Hans Diefenbach, 8 mars 1917	194
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 84-87.	
316.	A Mathilde Jacob, 17 mars 1917	197
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 81.	
317.	A Mathilde Jacob, 23 mars 1917	198
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 84.	
318.	A Hans Diefenbach, 27 mars 1917	199
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 87-91.	
319.	A Hans Diefenbach, 30 mars 1917	203
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 91-94.	
320.	A Marta Rosenbaum, 31 mars 1917	206
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 154-156.	
321.	A Mathilde Jacob, 2 avril 1917	207
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 88.	
322.	A Mathilde Jacob, 3 avril 1917	208
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 89.	
323.	A Hans Diefenbach, 5 avril 1917	209
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 95-97.	
324.	A Luise Kautsky, 15 avril 1917	211
	Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1963, p. 103-106.	
325.	A Hans Diefenbach, 16 avril 1917	215
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 97-101.	
326.	A Marta Rosenbaum, avant le 23 avril 1917	219
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 156.	
327.	A Mathilde Jacob, 23 avril 1917	220
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 98.	
328.	A Mathilde Jacob, 24 avril 1917	221
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 100-101.	
329.	A Hans Diefenbach, 26 avril 1917	223
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 101.	
330.	A Marta Rosenbaum, 28 avril 1917	223
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 156-157.	
331.	A Hans Diefenbach, 28 avril 1917	225
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 102-104.	
332.	A Mathilde Jacob, 29 avril 1917	227
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 106-107.	
333.	A Sonia Liebknecht, 2 mai 1917	229
	Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 25-28.	
334.	A Mathilde Jacob, 3 mai 1917	233
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 108-109.	
335.	A Hans Diefenbach, 12 mai 1917	235
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 105-107.	

336. A Hans Diefenbach, 14 mai 1917	238
Publié dans <i>BAF</i> , p. 108-109.	
337. A Mathilde Jacob, 18 mai 1917	240
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 114.	
338. A Mathilde Jacob, 20 mai 1917	241
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 115.	
339. A Mathilde Jacob, 23 mai 1917	242
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 118.	
340. A Sonia Liebknecht, fin mai 1917	243
Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 35-37.	
341. A Mathilde Jacob, 1 ^{er} juin 1917	245
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 120.	
342. A Mathilde Jacob, 8 juin 1917	246
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 125.	
343. A Mathilde Wurm, 11 juin 1917	247
Publié dans <i>BAF</i> , p. 50.	
344. A Hans Diefenbach, 20 juin 1917	248
Publié dans <i>BAF</i> , p. 109-112.	
345. A Hans Diefenbach, 23 juin 1917	251
Publié dans <i>BAF</i> , p. 112-117.	
346. A Mathilde Jacob, 26 juin 1917	255
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 133.	
347. A Marta Rosenbaum, 26 juin 1917	256
Publié dans <i>BAF</i> , p. 163.	
348. A Hans Diefenbach, 29 juin 1917	256
Publié dans <i>BAF</i> , p. 117-122.	
349. A Clara Zetkin, 1 ^{er} juillet 1917	261
Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>SKL</i> , p. 182-183.	
350. A Hans Diefenbach, 6 juillet 1917	262
Publié dans <i>BAF</i> , p. 123-126.	
351. A Mathilde Jacob, 26 juillet 1917	265
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 141.	
352. A Sonia Liebknecht, 2 août 1917	266
Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 45-48.	
353. A Mathilde Jacob, 6 août 1917	269
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 146-147.	
354. A Mathilde Jacob, 11 août 1917	272
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 150-151.	
355. A Hans Diefenbach, 13 août 1917	273
Publié dans <i>BAF</i> , p. 126-128.	
356. A Marta Rosenbaum, 21 août 1917	275
Publié dans <i>BAF</i> , p. 164.	
357. A Mathilde Jacob, 24 août 1917	276
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 155-157.	
358. A Mathilde Jacob, 27 août 1917	278
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 158.	
359. A Hans Diefenbach, 27 août 1917	279
Publié dans <i>BAF</i> , p. 129-132.	
360. A Mathilde Jacob, 3 septembre 1917	282
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 160.	

361. A Franz Mehring, 8 septembre 1917	284
Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>Die Internationale</i> , n° 3, février 1923, p. 69.	
362. A Mathilde Wurm, 8 septembre 1917	285
Publié dans <i>BAF</i> , p. 51-53.	
363. A Mathilde Wurm, 11 septembre 1917	287
Publié dans <i>BAF</i> , p. 53.	
364. A Mathilde Jacob, 18 septembre 1917	288
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 167.	
365. A Mathilde Jacob, 17 octobre 1917	288
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 142.	
366. A Mathilde Jacob, 9 novembre 1917	289
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 183-184.	
367. A Luise Kautsky, 10 novembre 1917	292
Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 207.	
368. A Gretl Müller-Diefenbach, novembre 1917	292
Publié dans <i>BAF</i> , p. 133-135.	
369. A Sonia Liebknecht, mi-novembre 1917	293
Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 49-52.	
370. A Mathilde Wurm, 15 novembre 1917	298
Publié dans <i>BAF</i> , p. 53-56.	
371. A Marta Rosenbaum, novembre 1917	300
Publié dans <i>BAF</i> , p. 160-161.	
372. A Luise Kautsky, 24 novembre 1917	302
Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 208-210.	
373. A Clara Zetkin, 24 novembre 1917	304
Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>SKL</i> , p. 183-184.	
374. A Sonia Liebknecht, 24 novembre 1917	305
Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 52-53.	
375. A Mathilde Wurm, 2 décembre 1917	308
Publié dans <i>BAF</i> , p. 56.	
376. A Mathilde Jacob, 13 décembre 1917	309
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 190.	
377. A Mathilde Wurm, 17 décembre 1917	310
Publié dans <i>BAF</i> , p. 57.	
378. A Sonia Liebknecht, mi-décembre 1917	310
Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 55-59.	
379. A Luise Kautsky, 19 décembre 1917	316
Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 211-220.	
380. A Sonia Liebknecht, 14 janvier 1918	324
Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 59-61.	
381. A Mathilde Wurm, janvier 1918	327
Publié dans <i>BAF</i> , p. 57-60.	
382. A Franz Mehring, 31 janvier 1918	329
Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>Die Internationale</i> , n° 3, février 1923, p. 70.	
383. A Mathilde Jacob, 1 ^{er} février 1918	330
Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 203-204.	
384. A Marta Rosenbaum, 1 ^{er} février 1918	331
Publié dans <i>BAF</i> , p. 164-165.	

385.	A Marta Rosenbaum, février 1918	332
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 165.	
386.	A Mathilde Wurm, 21 février 1918	333
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 61-62.	
387.	A Marta Rosenbaum, 28 février 1918	334
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 166.	
388.	A Mathilde Jacob, 28 février 1918	334
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 210.	
389.	A Franz Mehring, 8 mars 1918	336
	Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>Die Internationale</i> , n° 3, février 1923, p. 70.	
390.	A Mathilde Wurm, 19 mars 1918	336
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 62.	
391.	A Mathilde Jacob, 19 mars 1918	337
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 212.	
392.	A Mathilde Wurm, 22 avril 1918	338
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 63-64.	
393.	A Mathilde Jacob, 6 mai 1918	340
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 217.	
394.	A Luise Kautsky, 28 mai 1918	341
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 222-224.	
395.	A Luise Kautsky, 29 mai 1918	342
	Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1963, p. 105-106.	
396.	A Mathilde Wurm, 3 juin 1918	344
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 65.	
397.	A Mathilde Jacob, 3 juin 1918	344
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 224-225.	
398.	A Gertrud Zlottko, 10 juin 1918	346
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 190-191.	
399.	A Franz Mehring, 28 juin 1918	347
	Original IML, Moscou. Extrait publié dans <i>Die Internationale</i> , n° 3, février 1923, p. 71.	
400.	A Mathilde Wurm, 7 juillet 1918	347
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 65-66.	
401.	A Marta Rosenbaum, 21 juillet 1918	348
	Publié dans <i>BAF</i> , p. 167.	
402.	A Luise Kautsky, 25 juillet 1918	349
	Original IISG. Publié dans <i>BKL</i> , p. 224-227.	
403.	A Karl Liebknecht, 8 août 1918	352
	Original IML, Berlin. Fac-similé dans <i>Rote Fahne</i> , n° 3 (121), 15 janvier 1926.	
404.	A Adolf Geck, 14 septembre 1918	352
	Original Generallandesarchiv Karlsruhe.	
405.	A Mathilde Jacob, 18 septembre 1918	353
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 235-236.	
406.	A Mathilde Jacob, 10 octobre 1918	354
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 237-238.	
407.	A Sonia Liebknecht, 18 octobre 1918	356
	Original IML, Berlin. Publié dans <i>BAG</i> , p. 70.	
408.	A Mathilde Jacob, 4 novembre 1918	356
	Original HI. Publié dans <i>BMJ</i> , p. 239-240.	

409. A Paul Löbe, 8 novembre 1918	358
Original IML, Berlin. Copie ZStA, Potsdam.	
410. Télégramme à Clara Zetkin, 14 novembre 1918	358
Original IML, Moscou. Publié en français dans <i>Les Spartakistes</i> , p. 150.	
411. A Franz et Eva Mehring, 18 novembre 1918	358
Publié dans <i>Die Internationale</i> , n° 3, 1923, p. 71-72.	
412. A Clara Zetkin, 18 novembre 1918	359
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZfG</i> , 1963, n° 8, p. 1476.	
413. A Adolf et Marie Geck, 18 novembre 1918	360
Original Generallandesarchiv, Karlsruhe. Publié dans <i>BAF</i> , p. 173.	
414. Télégrammes à Clara Zetkin, 18 et 21 novembre 1918	361
Original IML, Moscou. Publié en français dans <i>Les Spartakistes</i> , p. 151.	
415. A Clara Zetkin, 24 novembre 1918	361
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZfG</i> , 1963, n° 8, p. 1477.	
416. A Clara Zetkin, 29 novembre 1918	363
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZfG</i> , 1963, n° 8, p. 1477-1479.	
417. A Adolf Warski, fin novembre/début décembre 1918 ..	366
Original en polonais. Extrait publié en allemand dans A. WARSKI, <i>Rosa Luxemburgs Stellung zu den taktischen Problemen der Revolution</i> , Hambourg, 1922, p. 6-7.	
418. A V. I. Lénine, 20 décembre 1918	367
Original en russe, IML, Moscou. Publié dans <i>Pravda</i> , 1925, n° 12, 15 janvier, p. 1.	
419. A Clara Zetkin, 25 décembre 1918	367
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZfG</i> , 1963, n° 8, p. 1479-1480.	
420. A Marta Rosenbaum, 4 janvier 1919	370
Publié dans <i>BAF</i> , p. 168-169.	
421. A Clara Zetkin, 11 janvier 1919	371
Original IML, Moscou. Publié dans <i>ZfG</i> , 1963, n° 8, p. 1480-1481.	
ERRATA	375
ADDENDA	378
35a. A Adolf Geck, 18 octobre 1900	378
Original Generallandesarchiv, Karlsruhe.	
94a. A Henri Van Kol, 1 ^{er} mars 1905	380
Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1977.	
100a. A Karl Kautsky, juin 1905	382
Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1977.	
134a. Aux camarades de Pologne, 22 septembre 1906	384
Original IML, Moscou. Publié dans Feliks TYCH, « Nieznane Listy Rozy Luksemburg do działaczy SDKPił », <i>Archivum Ruchu Robotniczego</i> , III, 1976, p. 190-191.	

137a.	A Karl Kautsky, 27 novembre 1906	386
	Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1977.	
152a.	A Willem Van Ravesteyn, 29 mai 1908	387
	Original IISG. Publié dans <i>IRSH</i> , 1977.	
155a.	A Brandel Geck, 1909	388
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe. Publié dans <i>BAF</i> , p. 172.	
176a.	A Brandel Geck, 29 août 1910	389
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe.	
176b.	A Marie Geck, début septembre 1910	389
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe.	
177a.	A Marie Geck, décembre 1910	391
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe. Publié dans <i>BAF</i> , p. 171-172.	
179a.	A Adolf Geck, avant le 30 mai 1911	392
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe. Publié dans <i>BAF</i> , p. 171.	
220a.	A Brandel Geck, 12 novembre 1913	393
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe.	
222a.	A Marie Geck, 27 décembre 1913	395
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe.	
224a.	A Marie Geck, 25 mars 1914	396
	Original Generallandesarchiv, Karlsruhe.	
BIOGRAPHIE des correspondants de Rosa Luxemburg		397
INDEX		403

BIBLIOTHEQUE SOCIALISTE

Collection dirigée par Georges Haupt

1. Nicolas Boukharine et Eugène Préobrajensky, *A. B. C. du communisme* (préface de Pierre Broué). (Epuisé. Réédité dans la « petite collection Maspero »).
2. Rosa Luxemburg, *Grève de masses, parti et syndicats*. (Epuisé. Réédité dans une traduction nouvelle, dans la « petite collection Maspero », in Rosa Luxemburg, *Œuvres I.*)
3. Rosa Luxemburg, *La Révolution russe* (préface de Robert Paris). (Epuisé. Réédité dans une traduction nouvelle, dans la petite collection Maspero », in Rosa Luxemburg, *Œuvres II.*)
4. *Les Bolcheviks et la Révolution d'Octobre*. Procès-verbaux du Comité central du parti bolchevique, août 1917-février 1918 (présentation de Giuseppe Boffa). (Epuisé.)
5. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse* (préface de J.-M. Brohm). (Epuisé. Réédité avec une présentation nouvelle de Maurice Dommanget, dans la « petite collection Maspero ».)
6. Georges Haupt, *Le Congrès manqué : l'Internationale à la veille de la Première Guerre mondiale*.
7. *Staline contre Trotsky, 1924-1926*. La révolution permanente et le socialisme en un seul pays (présentation et choix de textes de Giuliano Procacci). (Epuisé.)
8. Paul Frölich, *Rosa Luxemburg, sa vie, son œuvre*. (Epuisé.)
9. Georges Fischer, *Le Parti travailliste et la décolonisation de l'Inde*.
10. Max Adler, *Démocratie et conseils ouvriers* (traduction et présentation d'Yvon Bourdet). (Epuisé.)
11. Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du capital* (présentation d'Irène Petit).
12. Archives Monatte, *Syndicalisme révolutionnaire et communisme* (présentation de Colette Chambelland et Jean Maitron). (Epuisé.)
13. Georges Haupt et J.-Jacques Marie, *Les Bolcheviks par eux-mêmes*.
14. Samuel Bernstein, *Auguste Blanqui*.
15. Karel Kosik, *La Dialectique du concret*.
16. Maurice Dommanget, *Sur Babeuf et la conspiration des Egaux*.
17. Karl Liebknecht, *Militarisme, guerre, révolution* (choix de textes et présentation de Claudie Weill).
18. Michaël Lowy, *La Théorie de la révolution chez le jeune Marx*.
19. Jacques Sadoul, *Notes sur la révolution bolchevique*.
20. Christian Gras, *Alfred Rosmer et le mouvement révolutionnaire international*.
21. 22. J. P. Nettel, *La Vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*.
23. Ossip K. Flechtheim, *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*.

24. Michaël Confino, *Violence dans la violence. Le débat Bakounine-Nečæev.*
25. Alexandra Kollontaï, *Marxisme et révolution sexuelle* (préface et présentation de Judith Stora-Sandor).
26. Jacques Grandjonc, *Marx et les communistes allemands.*
27. Georges Haupt, Michel Lowy, Claudie Weill, *Les Marxistes et la question nationale.*
28. Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France. I. Des origines à 1914.*
29. Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France. II. De 1914 à nos jours.*
30. Daniel Hémerly, *Révolutionnaires vietnamiens et pouvoir colonial en Indochine.*
31. Rosa Luxemburg, *Vive la lutte ! Correspondance 1891-1914.*
32. Pierre Monatte, *La lutte syndicale.*
33. Claudie Weill, *Marxistes russes et social-démocratie allemande. 1898-1904.*
Rosa Luxemburg, *J'étais, je suis, je serai ! Correspondance 1914-1919.*
Victor Serge, Léon Trotsky, *La lutte contre le stalinisme.*



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MAI 1977
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
LABALLERY ET C^{ie} A CLAMECY
DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1977
NUMÉRO D'IMPRIMEUR : 18345
PREMIER TIRAGE : 3 300 EXEMPLAIRES
ISBN 2-7071-0935-5